


FONDO PIZZOFALCONE


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXV
Palchetto 6
Num.° d' ordine 42
26755 (a
28 aprile 901

PRINCIPES

DE LA

STRATÉGIE,

DÉVELOPPÉS

PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796

EN ALLEMAGNE.

BRUXELLES. — TYPOGRAPHIE DE SEGHERS.

PRINCIPES

DE LA

STRATÉGIE,

DÉVELOPPÉS

PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796 EN ALLEMAGNE,

PAR

S. A. I. ET R. L'ARCHIDUC CHARLES.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR LE GÉNÉRAL EN CHEF JOMINI,

AIDE DE CAMP DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES;

Avec Cartes et Plans.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR,

ET SUIVIE DES

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796,

PAR LE MARÉCHAL COMTE JOURDAN.

BRUXELLES,

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J.-B. PETIT,

RUE MARCQ, 4.

1840





AVERTISSEMENT.

Le vif intérêt que tout militaire éclairé porte aux ouvrages qui peuvent propager la science de la guerre, avait déterminé M. le général Jomini à donner une traduction de l'excellent ouvrage de S. A. I. l'archiduc Charles; mais les devoirs de sa place ne lui permettant pas de se livrer entièrement à ce travail, il a dû se faire seconder par un ancien officier de son état-major, versé dans la langue allemande.

Les lecteurs accueilleront avec indulgence une entreprise formée dans le seul but de leur être utile. Ils ne sauront pas plus mauvais gré aux traducteurs d'y avoir ajouté quelques notes, que de les avoir restreintes à un si petit nombre. Le livre de l'archiduc est trop intéressant par lui-même pour avoir besoin de développements; il repose sur des principes trop sûrs pour exiger des commentaires minutieux. Afin d'apprécier avec plus de rectitude les maximes de ce prince et le mérite de son ouvrage, il ne sera pas inutile de tracer ici une analyse fort succincte des progrès successifs de la science stratégique, et de rappeler les auteurs qui ont écrit jusqu'à ce jour sur cette matière.

Nous ne remonterons pas aux siècles trop reculés, quoique Annibal, Scipion et César aient deviné les principes; il faut nous rapprocher du temps où leur application fut soumise aux chances actuelles, par l'invention de la poudre et le changement qu'elle apporta dans la manière de combattre.

A l'époque du moyen âge, les arts étaient retombés dans l'enfance, et celui de la guerre n'y fut pas plus avancé que les autres. Le traité qu'en a laissé Machiavel, tout en portant l'empreinte du génie, prouve combien on était reculé au temps où il écrivait. Gustave-Adolphe conçut, le premier, des entreprises vastes, hardies, et souvent fondées sur de bonnes vues stratégiques; néanmoins, il faudrait peut-être les attribuer à la nature de la guerre de religion, et à l'emplacement des États pour le soutien desquels il avait pris les armes, plutôt qu'au perfectionnement réel de la science.

Sous le règne de Louis XIV, on combattit avec plus ou moins de talents; la tactique se développa, mais les conceptions de la guerre de mouvements laissèrent beaucoup à désirer. Marlborough fut peut-être le général de cette période qui sut le mieux embrasser un vaste théâtre d'opérations par ses points décisifs; sa marche savante, en remontant la Meuse, expulsa en un clin d'œil les Français de la Belgique, qu'ils avaient eu tant de peine à conquérir.

Le prince Eugène se distingua aussi par son beau mouvement sur Turin.

Du côté des Français, Luxembourg devina l'art stratégique, mais le laissa encore à son berceau. Au milieu du XVIIIe siècle, Frédéric lui fit faire de plus grands pas. Feuquières et Lloyd contribuèrent, par leurs écrits, à en prouver l'importance; mais se bornèrent, comme le maréchal de Saxe et Guibert, à la pressentir ou à l'indiquer vaguement. Quant à Sylva, Maizeroy et Menil-Durand, on sait combien leurs dissertations s'appesantirent sur des branches secondaires, et combien elles furent loin de nous initier aux grandes conceptions d'un plan d'opérations. Jusque-là des théories incertaines et des systèmes plus ou moins fondés, avaient donc tenu la place des *principes.*

La guerre de la révolution développa les germes semés par les grands hommes du XVIIIe siècle, dont les exploits étaient encore présents à la mémoire de tout le monde. Des masses plus considérables furent mises en action avec autant d'audace que d'activité; les opérations prirent bientôt le caractère impétueux des hommes qui se trouvèrent portés par les circonstances orageuses à la tête des affaires, et leurs succès mirent au jour un système entièrement neuf.

Venturini et Bulow cherchèrent à pénétrer les causes de ces événements, qui avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'effroi. Cependant leurs ouvrages, malgré les excellentes idées dont ils étaient parsemés, ne touchèrent point au but; quelques maximes justes furent noyées dans des calculs de tirailleurs, de lignes excentriques, et d'autres écarts de cette nature.

Les belles opérations de l'archiduc et de Bonaparte, en 1796, dévoilant, comme par enchantement, les grandes vérités de l'art, qui avaient été jusque-là le partage exclusif de quelques généraux, signalèrent ainsi l'époque remarquable où la science devait être fixée. Ces vérités, confirmées par les savantes campagnes de Suwarow, en 1799, et de Moreau, en 1800; mieux développées encore par la marche hardie de l'armée de réserve, engagèrent le général Jomini à réduire, en maximes invariables, ce que de grands capitaines venaient de prouver, et ce que tous les auteurs n'avaient fait que discuter, sans trop s'en rendre compte eux-mêmes.

Quoique très-jeune encore, il se décida à entreprendre son *Traité des grandes opérations militaires*, en 1803; et déjà un volume était prêt à paraître, lorsque des circonstances imprévues en retardèrent la publication.

Le plan de cet ouvrage se ressentit de son début : l'auteur, se défiant de ses propres lumières, crut devoir s'entourer d'une masse de preuves puisées dans l'ancien et le nouveau système de guerre; il ne fallait pas moins de précautions pour se hasarder à mettre en principes, des calculs sur lesquels on contestait même la possibilité d'indiquer de simples règles. Ainsi, le résultat de plusieurs volumes, souvent beaucoup trop lourds, ne fut qu'un chapitre remarquable sur les lignes d'opérations, et un autre de principes généraux, rédigé ensuite à Posen, en 1806.

Le général Jomini ne se dissimula point les vices de son travail; il savait qu'il serait préférable d'établir d'abord une définition exacte de toutes les combinaisons de la science des marches, ou des divers ordres de bataille, pour offrir ensuite le développement de chacune d'elles par des dissertations didactiques; et tel fut effectivement la méthode suivie pour le premier volume qu'il proposa par souscription en France, à la fin de 1803. La forme de son ouvrage y eût incontestablement gagné; mais il s'agissait moins alors de s'attacher à un plan régulier, qu'à mettre des principes à la portée de toutes les classes de lecteurs, en les faisant émaner du récit même des événements; et pour cela il fallait en revenir à la méthode d'une histoire critique. Sous ce rapport, on doit convenir que les efforts du baron de Jomini ont été couronnés du plus grand succès. Ses chapitres de maximes et de principes semblèrent si fort dégagés de toute forme scientifique, qu'on lui reprocha d'avoir réduit,

en quelque sorte, l'art de la guerre à de trop simples expressions.

Après cet ouvrage, il en parut plusieurs en Allemagne, parmi lesquels on distingue celui du capitaine Wagner, de l'état-major autrichien (1).

S. A. I. l'archiduc Charles partit de ce point, et conçut le louable projet de compléter tout ce qui manquait à l'art, sous ce rapport important. L'illustre guerrier qui combattit si vaillamment au cimetière d'Essling, qui combina avec tant d'habileté le mouvement contre Jourdan et Moreau, en 1796, et manœuvra si bien à Stockach, ne crut pas indigne de sa gloire de devenir auteur didactique, et de chercher, jusque dans les fautes dont il fait un si noble aveu, les preuves des principes établis.

Les militaires de tous les pays sauront gré à l'auteur du *Traité des grandes opérations*, de leur offrir la traduction d'un ouvrage plus complet que le sien, et lui rendront toujours la justice de convenir qu'il jeta un grand jour sur la science à l'époque où il parut, et que sa forme, toute vicieuse qu'elle semble, fut précisément ce qui contribua le plus au développement des idées stratégiques.

L'ouvrage de l'archiduc immortalisera ce prince autant que ses exploits; car c'est le propre d'une âme magnanime, de se dépouiller de tout préjugé et de tout charlatanisme. Il sera toujours le premier général en chef qui, parlant publiquement de ses opérations de plusieurs mois, ait avoué qu'il avait presque constamment agi en opposition à ce qu'il aurait dû faire.

Cependant, on pourrait lui reprocher d'être parfois injuste envers les généraux français, et de leur imputer, faute de renseignements exacts, des torts qu'ils n'ont pas eus; il doit savoir, mieux que personne, combien un général est souvent détourné à la guerre, de la stricte application des principes, soit par des ordres supérieurs, soit par de faux rapports, soit par l'esprit des subalternes, ou mille autres circonstances. Toutefois, loin d'en accuser le caractère généreux du prince, on ne doit l'attribuer qu'à son amour pour l'art : voulant démontrer des principes, il blâme tout ce qui leur est contraire, sans égard pour la cause qui a pu faire négliger leur application; mais ce qui doit consoler ses adversaires, c'est qu'il ne se ménage pas plus qu'eux.

Nous avons pensé compléter l'intérêt qui s'attache aux travaux de l'archiduc Charles, et fournir au lecteur un curieux rapprochement, en faisant suivre les *Principes de stratégie* des *Mémoires sur la campagne de* 1796, par le maréchal Jourdan; mémoires précieux où l'on trouve, croyons-nous, une réfutation lumineuse d'assertions erronées. Les paroles du vainqueur de Fleurus se distinguent, à leur tour, autant par une logique serrée que par une modération de bon goût.

(1) Nous ne parlons pas ici des ouvrages intéressants publiés par Porbeck, Ruhle, Stutterheim, Muffling, etc., parce qu'ils furent postérieurs et plutôt historiques que dogmatiques.

AVANT-PROPOS.

Le but de cet ouvrage est de contribuer à former des généraux pour le service de la patrie.

Un général à la fois sage, expérimenté et intrépide, est en quelque sorte le plus beau fleuron de la couronne d'un souverain. Le salut, comme la ruine de l'État, sont entre ses mains. Forcé de prendre des résolutions rapides, décisives, au milieu du tumulte des camps et du fracas des batailles, il doit souvent décider du sort de plusieurs millions d'hommes, sans avoir même le temps de la réflexion. Cependant, il est censé ne se déterminer que sur une connaissance parfaite et une juste appréciation du véritable état des choses; connaissance que dans les circonstances ordinaires de la vie, on obtient uniquement par les calculs les plus exacts, et qu'il est si difficile de discerner du vraisemblable ou du faux.

L'exécution d'un projet exige plus ou moins de temps : néanmoins, le général ne connaît souvent les circonstances sur lesquelles il a à prononcer, qu'au moment où il faudrait déjà procéder à l'exécution des mesures qu'il doit adopter. Alors, il est forcé de juger, décider et exécuter avec une telle rapidité, qu'il est indispensable d'avoir l'habitude d'embrasser d'un coup d'œil ces trois opérations, de pénétrer les conséquences des différents partis qui se présentent, et de choisir au même instant le meilleur mode d'exécution.

Mais ce coup d'œil perçant qui embrasse tout, n'est donné qu'à celui qui, par de profondes études, a sondé la nature de la guerre; qui a acquis la parfaite connaissance des règles, et qui s'est, pour ainsi dire, identifié à cette science. La faculté de décider de suite et avec assurance, n'appartient qu'à celui dont la propre expérience a éprouvé la vérité des maximes connues, et qui possède la manière de les appliquer; à celui-là seul enfin qui trouve d'avance, dans ses connaissances positives, la conviction de l'infaillibilité de ses jugements.

Puissent ces observations convaincre ceux qui se sentent le courage et les moyens d'aspirer au commandement d'une armée, de tout ce qu'ils ont à faire pour y parvenir! Et puisse cette conviction faire naître en eux la noble ambition d'acquérir les rares qualités qui leur sont nécessaires!

On n'obtient de grands résultats que par de grands efforts; mais combien la récompense en est douce, quand elle se trouve dans le sentiment intérieur des services qu'on a rendus, dans la reconnaissance de la patrie, l'estime de ses contemporains, et l'admiration de la postérité!

On ne devient grand capitaine qu'avec la passion de l'étude et une longue expérience. Il ne suffit point de ce qu'on a vu soi-même : car, quelle est la vie de l'homme assez féconde

en événements, pour donner une expérience universelle? et quel est celui qui aurait occasion de s'exercer dans l'art difficile du général avant d'avoir rempli cet important emploi? C'est donc en augmentant son propre savoir des connaissances d'autrui, en appréciant les recherches de ses prédécesseurs, et en prenant pour terme de comparaison, les exploits militaires et les événements à grands résultats que nous fournit l'histoire des guerres, qu'on peut s'y rendre habile (1).

Mais aussi, quels progrès ne fera pas dans cette science difficile, celui qui, doué de ces connaissances préliminaires, partira du point où d'autres sont restés, et suivra avec persévérance la route tracée par ses devanciers!

Cet adage si rebattu de nos jours, que l'on nait général, et qu'on n'a pas besoin d'étude pour le devenir, est une des nombreuses erreurs de notre siècle, un de ces lieux communs qu'emploient la présomption et la nonchalance, pour se dispenser des efforts pénibles qui mènent à la perfection.

Oui, sans doute, le génie nait avec nous, mais le grand homme doit être formé : le génie n'est point l'édifice, il n'en est que la base. Quelquefois il néglige la marche systématique de l'enseignement, et devance, pour ainsi dire, l'expérience. Il ne saisit les résultats que par instinct, sans s'arrêter aux principes; parce qu'ils se développent en lui comme une grandeur inconnue. Plus souvent encore, il s'égare dans de funestes erreurs, et quand dans son vol il atteint l'immortalité, c'est plus fréquemment l'effet d'un hasard heureux, que celui de son propre mérite. Il faut donc donner une direction au génie; il faut l'épurer, l'enrichir, le dompter en quelque sorte; que ce soit par l'effet de la simple réflexion ou de l'expérience, du hasard ou de la nécessité, d'un concours de circonstances favorables ou de l'enchainement d'événements extraordinaires, il faut en un mot que le génie soit développé. Et, quoique nul ne soit encore devenu grand capitaine sans génie, nous voyons cependant dans les annales militaires, des généraux doués de moins de dispositions naturelles, mais mûris par l'expérience, vaincre des hommes qui n'avaient que le génie en partage, lorsqu'ils ont su réunir à l'inflexibilité de leurs résolutions, la persévérance dans l'exécution de leurs projets.

Cet ouvrage est le fruit de la réflexion et de l'expérience de l'auteur, enrichi de celle des autres. On y traite de la science militaire proprement dite, à laquelle on a donné le nom de *Stratégie*, pour la distinguer de l'art militaire, appelé *Tactique*.

La première partie en renferme les principes, et en fait l'application sur un théâtre déterminé.

Ces principes sont expliqués dans les 2e et 3e parties, par un fragment historique de la campagne de 1796.

Les vues de l'auteur se trouveront accomplies, et il recevra de ses travaux une bien douce récompense, s'ils sont de quelque utilité pour diriger dans une carrière si pénible, celui qui embrasse la noble vocation de défendre sa patrie.

(1) L'auteur a parfaitement raison : quand on connait déjà la théorie de quelques principes fondamentaux, c'est surtout par la lecture de l'histoire militaire qu'on peut acquérir les qualités nécessaires à un général. Le coup d'œil rapide et le sang-froid sont les grandes qualités qu'il doit recevoir de la nature : l'étude approfondie de l'histoire lui donnera toutes les autres.



PRINCIPES DE STRATÉGIE,

APPLIQUÉS

A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796,

EN ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRINCIPES DE STRATÉGIE, APPLIQUÉS A UN THÉATRE DE GUERRE DONNÉ.



CHAPITRE PREMIER.

Principes de Stratégie.

SECTION PREMIÈRE.

Définition de la stratégie.

La stratégie est la science de la guerre: elle esquisse les plans, elle embrasse et détermine la marche des entreprises militaires; elle est, à proprement parler, la science des généraux en chef.

La tactique est l'*art* de la guerre : elle enseigne le mode d'après lequel les grands projets doivent être mis à exécution. Cet art est indispensable à tout chef de corps (1).

La stratégie détermine les points dont l'occupation est absolument nécessaire, et indique les lignes qui doivent les lier entre eux. De deux choses l'une : ou l'on occupe ces points avec le projet de s'y maintenir; alors ils forment, avec les lignes qui leur servent de liaison, ce qu'on appelle dans la guerre défensive, la *ligne de défense*, et dans la guerre offensive, la *base d'opérations :* ou bien, il s'agit encore d'arriver à ces points, et alors ils deviennent des buts de manœuvres, en même temps que les lignes qui y conduisent se nomment *lignes d'opérations.* Une armée qui se borne à conserver les points stratégiques qu'elle possède et à se mouvoir d'un de ces points à l'autre, opère défensivement dans toute la force du terme. Aussitôt qu'elle part de là comme d'une base pour atteindre d'autres points stratégiques ou d'autres objets d'opérations, elle prend l'offensive.

Tout plan stratégique doit pouvoir être mis à exécution par les moyens de la tactique. Cet art enseigne à conduire les troupes aux différents points stratégiques, à les y disposer, à les

(1) La distinction faite par l'auteur pour définir deux branches d'une même science, nous paraît un peu trop recherchée. Pourquoi ne pas dire que la stratégie est l'art de diriger ses masses sur les points décisifs, et la tactique celui de les y engager?

mobiliser sur les lignes adoptées pour atteindre le but proposé : la tactique est donc subordonnée à la stratégie.

Ces deux branches de la science de la guerre sont étroitement liées : une faute de tactique peut entraîner la perte des points et des lignes stratégiques, et les manœuvres les plus justes de la tactique ont rarement un avantage durable, dès qu'on les exécute dans des positions et des directions non stratégiques. Aussi, lorsque la stratégie et la tactique sont en collision, c'est-à-dire, quand des considérations stratégiques sont en opposition avec des avantages purement tactiques, il est de règle de sacrifier la seconde à la première, car les points et les lignes stratégiques dépendant de la conformation du théâtre de la guerre, il n'est pas au pouvoir du général en chef de les changer ; au lieu que le tacticien, soit par la disposition de ses troupes, soit par des retranchements ou par d'autres mesures, peut trouver dans son art le moyen de remédier aux inconvénients d'une position désavantageuse.

SECTION II.

Traits caractéristiques de la stratégie.

La guerre a des résultats si décisifs, que le premier devoir d'un général en chef est de veiller à tout ce qui peut en assurer le succès. On ne peut avoir la certitude d'un résultat avantageux, que lorsque tous les moyens de pousser la guerre avec vigueur se trouvent préparés ; c'est-à-dire, quand l'armée est maîtresse du pays qui fournit les ressources, et des chemins par où elles doivent arriver.

Il n'est pas de position ni de mouvement qui ne doive tendre à mettre à l'abri le pays situé en arrière, à couvrir la base d'opérations sur laquelle on a établi ses magasins, les communications avec ses derrières ; enfin, la ligne d'opération prise par l'armée, pour arriver de la base de ses opérations au point qui en forme l'objet : c'est un principe dont on ne doit jamais se départir, et sur lequel repose essentiellement la stratégie.

Il est reconnu qu'une force quelconque ne produit d'effet que dans un rayon qui lui soit raisonnablement proportionné. Ainsi, le point sur lequel se trouve une armée, n'étend son influence qu'autant que l'ennemi ne peut le dépasser, ni en atteindre un autre, sans courir le risque d'être prévenu, et sans s'exposer à être arrêté de front, ou inquiété dans ses communications, sur ses flancs ou sur ses derrières.

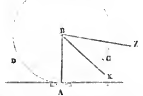
Par exemple : soit A le point où se trouve l'armée, et B la position de l'ennemi, A couvre alors toute l'étendue et les derrières de la ligne CD, coupée par la perpendiculaire AB au point A, où se trouve de chaque côté un angle de 90° ; et attendu que les lignes BC et BD forment les hypothénuses de deux triangles rectangles, elles sont plus longues que AC et AD ; ainsi, chaque mouvement de l'ennemi qui part de B pour aller vers la ligne CD, peut être prévenu par l'armée dont la position est en A.

Si la distance AB entre deux positions dia-



métralement opposées, est coupée dans son milieu I par la ligne horizontale EF, alors le point où est la position A en couvre aussi toute l'étendue en arrière, car A et B en sont également éloignés.

Si l'ennemi est obligé de couvrir le point B, et de faire indispensablement sa retraite

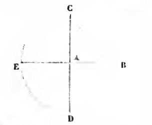


sur le même point, la position prise au point de tangence A, couvre tout l'espace situé hors du cercle qui a pour centre B, et pour

rayon AB; car chacun des points pris hors du cercle, est plus éloigné de B que de A, ou plus que A ne l'est de B.

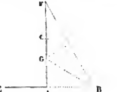
L'armée placée en A peut, sur un point quelconque, comme X, par exemple, prévenir son ennemi, quand la ligne qui y conduit est intérieure au triangle équilatéral BAC ou BAD; et si l'objectif de l'opération de l'ennemi est hors du triangle, comme Z, elle peut attendre son adversaire au point B, sur lequel il doit inévitablement se diriger.

Lorsque le point A doit être couvert contre



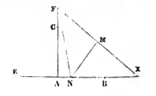
un ennemi placé en B, l'armée ne peut, tant qu'il y reste, se mouvoir au delà du cercle CED, dont AB est le rayon; car elle exposerait le point A aux entreprises que l'ennemi pourrait former du point B.

Une armée qui, par exemple, voudrait du



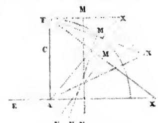
point A se porter par le point C sur le point F, pendant que son adversaire se trouverait en B, laisserait à découvert le point A, ainsi que la partie GA de sa ligne d'opération FA; car FG = GB et B est plus près de la partie GA de la ligne d'opération, que ne l'est le point F.

Veut-on du point A se porter par C sur le



point F, pendant que l'ennemi se trouve près de B? Il faut assez l'éloigner de B en X, pour que A, aussi bien que la ligne FA, ne soient plus en contact avec la perpendiculaire MN, qui, du milieu de la ligne FX, serait dirigée contre la ligne d'opération; car, puisque FNX est un triangle isocèle, et que FN = NX, l'ennemi X pourrait encore, à chances égales, être prévenu tant que durerait le mouvement de A contre F, s'il voulait opérer sur la communication FA.

En général, pour la sûreté du point A,



et de la ligne d'opération FA, l'ennemi ne doit jamais être souffert sur le flanc de cette ligne, qu'en dehors du cercle, dont le centre est A, et le rayon FA; afin que les perpendiculaires MN, tirées du milieu de la ligne, entre l'objectif F, et les positions ennemies X, vers la ligne FA, ne puissent l'atteindre.

Comme à la guerre l'ensemble des mouvements ne se calcule pas seulement sur la longueur des lignes, mais sur le temps que l'on met à les parcourir, l'adversaire rencontre quelquefois des obstacles tels qu'une contrée difficile, un fleuve P, des forteresses Q, R, etc. qui retardent sa marche contre la ligne

d'opération, et rendent par là son rapprochement moins dangereux. Mais, en général, il ne faut considérer ces obstacles que d'après les difficultés réelles qu'ils présentent.

Ces principes déterminent le degré de sûreté qu'il convient de donner à la base et à la ligne

d'opérations, ainsi qu'aux lignes de communications dans leurs différentes directions; ils indiquent en même temps le mode à suivre pour assurer les mouvements des masses. Si, dans la conception de son plan, le général s'est attaché à bien assurer la base et les communications, et qu'il ne lui reste plus de doute là-dessus, l'offensive devra être hardie et impétueuse; et dans la défensive, on pourra tenir chaque position jusqu'à la dernière extrémité. Dans l'un et l'autre cas, ses opérations seront mal dirigées, s'il a méprisé ces principes, et il en résultera pour l'État de véritables désastres.

Celui qui opérera d'après ces maximes, obtiendra sur l'adversaire qui s'en écartera, une supériorité que ce dernier ne recouvrera qu'en faisant de nouveaux sacrifices. Le grand art consiste donc à contraindre son ennemi, soit par la force, soit par des manœuvres, à s'écarter des principes de la stratégie, sans jamais s'en éloigner soi-même.

Les points et les lignes stratégiques sont les moyens que présente le théâtre de la guerre pour mettre en pratique les maximes de cette science; l'étude de la marche des opérations et celle des dispositions défensives, donnent la manière de les mettre à exécution.

SECTION III.

Des points stratégiques.

Un point est réputé stratégique, quand sa possession présente un avantage majeur pour les opérations. Cette possession n'est décisive, qu'autant qu'elle assure la communication qui y conduit, qu'elle est liée à la probabilité de s'y maintenir, que l'ennemi ne peut impunément le dépasser; et enfin, que de ce point, on a la faculté de se porter dans différentes directions.

Sont réciproquement stratégiques, dans l'offensive, les points qui doivent être gagnés; et dans la défensive, ceux qui doivent être maintenus. Mais la nature et la configuration du théâtre de la guerre peuvent seuls les déterminer.

Dans les pays ouverts, qui sont partout praticables, et dans lesquels l'ennemi peut se mouvoir sans obstacle sur toutes les directions, il n'y a pas, ou il n'y a que peu de points stratégiques. Au contraire, on en rencontre un grand nombre dans les pays coupés, où la nature a tracé irrévocablement les chemins qu'il faut prendre.

Si l'on en excepte les pays couverts de très-hautes montagnes, les contrées les moins praticables en apparence présentent néanmoins toujours plusieurs communications dans la même direction, et l'ennemi est rarement restreint à une seule. Dans ce cas, le point stratégique est nécessairement où les communications se réunissent par les accidents du terrain; tels, par exemple, que des rivières navigables, des vallées qui se croisent dans les montagnes, etc. Lorsqu'il y a plusieurs communications parallèles, le point stratégique ne peut être qu'où elles sont plus rapprochées entre elles, et liées par une ligne transversale.

Les hautes montagnes dans lesquelles les communications sont rares, de même que les grands fleuves sur lesquels il y a peu de passages, ne présentent pas beaucoup de points stratégiques (1). Il en est de même dans les pays

(1) Il nous semble que cette phrase offre quelque contradiction avec ce qui a été avancé un peu plus haut. Le texte de l'auteur dit, que dans les pays ouverts, comme dans les hautes montagnes, il y a peu de points stratégiques. Ces deux idées paraissent difficiles à accorder; on pourrait toutefois les expliquer de la manière suivante : « Dans les pays de plaines, remplis de communications, l'occupation d'un point est moins importante, puisqu'il reste toujours assez de routes pour passer à droite ou à gauche; il n'y a donc pas de point stratégique absolu. Dans les hautes montagnes, ces points sont en petit nombre, parce qu'il y en a peu d'accessibles. » Mais cette définition, qui semble la plus naturelle, est loin d'être satisfaisante. Un point stratégique n'est pas seulement un point géographique, il est aussi relatif aux positions respectives des troupes, puisqu'il est vrai que dans l'hypothèse de tel placement des forces ennemies, le point stratégique pourrait être au centre d'une ligne, et que dans l'hypothèse d'un placement différent, sur le même front d'opérations, le point stratégique décisif se trouverait sur une de ses extrémités. Cette vérité démontre qu'il y a des points stratégiques géographiques ou permanents, comme *Ratisbonne*, *Wittemberg*, *Leipsick*; mais qu'il y a aussi des points stratégiques de manœuvres, qui sont accidentels et dépendants de la position respective des forces des deux partis. Les premiers sont formés par la nature, les derniers sont indiqués par la science, et l'auteur ne fait pas même mention de ces derniers, qui sont pourtant les seuls qu'on puisse soumettre à des règles.

où se projettent d'étroits contre-forts de montagnes, où les communications, pour la plupart parallèles et sans liaison entre elles, ne se réunissent qu'en deçà ou au delà des sommités principales. Les points stratégiques sont nombreux dans les montagnes de moyenne élévation, les pays bien cultivés et fort peuplés. S'il se trouve quelquefois de longs intervalles sans de pareils points, l'on en rencontre aussi de très-rapprochés; et alors, la contrée est particulièrement propre à la défensive. Il arrive souvent que les points stratégiques ne présentent pas de terrain favorable aux développements de la tactique; parce que, dans la plupart des pays, les communications se réunissent à la jonction des ruisseaux et des vallées. Mais, comme pour se maintenir sur un point, il ne faut pas précisément l'occuper, il suffit pour remplir ce but de prendre une position en avant ou en arrière ou sur ses côtés, surtout lorsque l'ennemi ne peut s'emparer de vive force du point à conserver; c'est au tacticien à choisir la plus avantageuse de ces positions. S'il était impossible, eu égard à la nature du terrain, d'en trouver une, il faudrait alors considérer le point stratégique comme un camp de réunion, à portée duquel on chercherait, par des mouvements et des manœuvres, à réaliser ce qu'on aurait obtenu par l'occupation de la position même. Quand on en a le temps et les moyens, on peut assurer les points stratégiques par des ouvrages permanents, à l'aide du défilement; et l'on conseille cette méthode comme la plus efficace.

On compte dans l'offensive trois espèces de points stratégiques. Les premiers forment la base d'opérations, comme une ligne d'où l'opération doit partir. Les seconds sont déterminés par le but de l'opération, et se nomment *objectifs*. Les troisièmes sont intermédiaires aux deux premiers.

Dans la défensive, ces points se présentent en rapport inverse. Les premiers protégent les contrées en arrière, ou la clef de notre propre pays; les seconds ont pour but d'empêcher l'ennemi de s'approcher trop des premiers, soit à force ouverte, soit par des manœuvres qui menacent ses communications; les derniers remplissent le même objet que dans la guerre offensive.

Dans chaque État, il y a des points stratégiques qui peuvent décider de son sort, et dont l'occupation rend maître de la contrée et de ses ressources. La plupart de ces points sont situés dans l'intérieur, à la réunion des principales communications, ou bien au passage des fleuves, ou au nœud des chaînes de montagnes qui traversent le pays.

Un État n'a pas ordinairement un grand nombre de ces points, souvent même il n'en a qu'un; et alors, il est toujours décisif, de quelque côté que vienne la guerre, et quel que soit l'ennemi. Mais les points qui servent aux opérations moins importantes sont d'autant plus nombreux qu'ils ont un but d'utilité différent, et qu'ils varient dans leur espèce. Tel, par exemple, assure la possession d'une étendue de pays; tel autre est utile pour faire de simples démonstrations; celui-ci offre une position avantageuse pour gagner du temps; celui-là enfin, présente un point de départ favorable pour étendre ses opérations, etc.

Il y des points stratégiques intermédiaires *qui, couvrant les contrées que l'on a franchies*, et assurant la possession de plusieurs communications, ouvrent ainsi un vaste champ aux progrès ultérieurs, et donnent les moyens, ou d'atteindre le but principal, ou de marcher à une entreprise accidentelle que les circonstances pourraient exiger. Quand une armée se trouve obligée de suspendre momentanément le cours de ses opérations, c'est toujours sur des points stratégiques qu'elle doit séjourner.

L'importance d'un point stratégique est la même dans la défensive pour celui qui l'occupe, que dans l'offensive pour celui qui l'attaque.

La connaissance des forces et de la supériorité de l'ennemi détermine le choix des points à défendre; ceux dont l'occupation décide du sort de son propre pays, doivent surtout fixer l'attention du général en chef. C'est vers eux qu'il dirigera la retraite et concentrera ses moyens, afin de les tenir jusqu'à la dernière extrémité, quand bien même il aurait des forces suffisantes pour espérer de couvrir le pays en avant. Lorsqu'on a des moyens inférieurs, il faut bien se garder de les disséminer pour une telle défense, puisqu'on s'ôterait jusqu'à la faculté de sauver le point décisif, qui seul mérite de fixer l'attention et tous les efforts.

Ce devrait être une maxime d'État dans tout pays qui a un système de guerre, de fortifier,

même au sein de la paix, de pareils points, et de les entretenir assez soigneusement, pour qu'on pût les défendre avec peu de troupes; car l'ennemi connaissant la difficulté de s'en rendre maître, regarderait à deux fois avant de déclarer la guerre.

Les autres points stratégiques ne méritent d'être pris en considération et mis en état de défense, qu'autant que leur occupation faciliterait à l'ennemi le moyen de parvenir à ceux de plus haute importance. Encore cette défense doit-elle être en rapport avec l'intérêt qui s'y rattache, et le nombre de troupes dont on peut disposer.

Il peut arriver que l'ennemi se décide à prendre l'initiative pour attaquer, plutôt par des circonstances particulières qu'à cause de sa grande supériorité : alors les points stratégiques qui auraient un intérêt offensif, c'est-à-dire, qui pourraient le menacer à son tour, seraient es plus convenables pour une bonne défensive, surtout si à cette qualité ils réunissaient encore des avantages tactiques, et s'il était utile de gagner du temps.

Mais pour bien opérer, il faut qu'en menaçant les points importants de l'adversaire, l'on ne donne pas trop de prise sur les siens. Il est nécessaire pour cela d'empêcher l'ennemi de rien entreprendre avant qu'il ne soit basé, et l'entraver dans cette opération par tous les obstacles imaginables. On lui disputera avec opiniâtreté le point stratégique contre lequel il aura dirigé la majeure partie de ses forces; et l'on se portera ensuite sur un autre, sans s'exposer à être entamé; car, dans ce cas, un échec gâterait tout.

Tout point où se réunissent plusieurs communications, n'est pas pour cela stratégique. Il ne l'est qu'autant qu'il se trouve sur une ligne stratégique ou qu'il la commande.

Les points et les lignes stratégiques sont inséparables, et les uns n'existent pas sans les autres; car un point n'est décisif pour des opérations militaires, qu'autant qu'il est accessible à toutes les armes; et l'on ne regarde une ligne comme avantageuse qu'autant qu'elle conduit à un but.

SECTION IV.

Des lignes stratégiques.

De toutes les lignes qui lient deux points stratégiques, la seule vraiment stratégique est celle qui forme cette liaison avec le plus d'avantages.

Le premier, et le plus grand de tous, est celui de couvrir nos propres communications. On l'obtient en formant son armée sur un point stratégique, et on le conserve en la faisant mouvoir sur une ligne stratégique. Le second avantage est de gagner du temps. Ce dernier s'obtient en choisissant pour ligne d'opération le chemin le plus court d'un point à l'autre. Ce que nous appelons le chemin le plus court, n'est pas précisément celui qui forme la plus petite distance, mais bien celui qui exige le moins de temps pour le parcourir. En un mot, une ligne n'est pas stratégique, si elle n'est, dans toute son étendue, praticable pour toutes les armes et le transport du matériel indispensable à l'opération proposée.

Pour établir le calcul du temps nécessaire au trajet des lignes stratégiques, on doit avoir égard aussi aux facilités qu'offrent certains pays, de pouvoir marcher sur plusieurs colonnes dans la même direction, et, par conséquent, d'être parcourus beaucoup plus vite que ceux où le terrain ne permet de marcher que sur une seule. On doit également considérer l'avantage qui résulte d'une rivière navigable, dont le cours suit la ligne de communication, et facilite le transport de tous les objets nécessaires.

L'importance des lignes stratégiques doit faire admettre en principe de n'engager aucun mouvement, quand même il procurerait des avantages tactiques, dès qu'il nous éloigne de notre ligne, et nous jette dans une direction qui l'expose aux insultes de l'ennemi.

Communément plusieurs lignes stratégiques conduisent à un même point. On appelle *ligne d'opération*, celle qu'une armée suit pour atteindre l'*objectif*. Ce nom la distingue des communications secondaires, qui à la vérité conduisent au même point, mais sont moins importantes et employées seulement comme moyen auxiliaire.

A la rigueur, il n'existe qu'une ligne d'opération, parce qu'il n'y a qu'une seule ligne qui soit décidément la plus avantageuse. On peut quelquefois cependant en prendre plusieurs pour arriver concentriquement au même but; surtout lorsqu'au début d'une entreprise, on a

des forces considérables sur plusieurs points. Par ce moyen, sans doute, la marche des opérations est plus facile; mais elle n'est pas toujours la plus sûre, à moins que l'armée qui s'avance n'ait une supériorité telle, que chacune de ses colonnes soit plus forte que celle de l'ennemi qu'elle peut rencontrer; qu'elles soient assez rapprochées les unes des autres pour se prêter un secours mutuel, en cas de nécessité; ou enfin, que l'adversaire soit tout à fait hors d'état d'entreprendre quelque chose contre une d'elles, avant que toutes aient atteint le but de leur mouvement. Autrement, un corps d'armée qui s'avance sur plusieurs colonnes est toujours exposé à être coupé par l'ennemi qui se jetterait entre elles, et les battrait les unes après les autres.

Mais les lignes d'opérations parallèles ou divergentes, sont encore bien plus dangereuses. Les premières n'ont pas assez de liaisons, ou elles ne leur servent à rien, parce que chaque ligne tend vers son but particulier. La liaison diminue dans les dernières, à mesure que la marche se prolonge. L'on ne peut guère se servir de celles-ci que dans une invasion, ou lorsqu'on ne s'attend à aucune résistance.

Les observations précédentes sont dans la nature du sujet et ramènent au principe fondamental : *de réunir ses forces où elles doivent agir*. Elles font voir aussi que la propriété des lignes d'opérations se développe en sens inverse dans les retraites. Leur objet est le même dans l'offensive et la défensive; elles rattachent sans cesse le point où l'on se trouve, à celui qu'on veut occuper, et lient, en un mot, en avant comme en arrière, l'objectif avec la base.

SECTION V.

De la base d'opérations.

La base d'opérations est formée par une série de points contigus, à proximité desquels se trouvent tous les objets nécessaires à l'armée, et assez de débouchés pour les faire transporter sur différentes directions. Il est donc de toute nécessité que la base, de même que ses communications avec l'armée soient constamment couvertes par les positions dans lesquelles on s'établira, ou par les mouvements que l'on exécutera dans la suite.

Une base d'opérations doit reposer sur plusieurs points, parce qu'il est difficile et dangereux de réunir tous les approvisionnements d'une armée dans un seul dépôt, et de n'avoir qu'une route pour les transports. Soit qu'on se porte en avant, soit qu'on se porte en arrière, il y a plus de facilité pour les manœuvres, plus de choix dans les lignes d'opérations, lorsque les objets nécessaires se trouvent répartis sur plusieurs points, et qu'on peut se les procurer par différents chemins.

Quelquefois, cependant, le terrain ne présente qu'un seul point pour base d'opérations, et une seule route pour ligne d'opération et de communication. Ces cas sont rares, mais ôtent alors toute possibilité de manœuvrer.

Les points qui constituent la base doivent être liés entre eux par des communications praticables. Il est bon qu'ils soient sur une ligne de défense avantageuse ou devant elle, afin qu'au besoin l'armée soit à même de les protéger. Dans ce cas, la ligne de défense devient elle-même la ligne d'opération. Il serait à désirer que ces points fussent fortifiés, afin de pouvoir les abandonner à eux-mêmes, sans crainte de perdre les magasins qui y sont établis; et de n'être pas obligé de les défendre avec des détachements, qui ont toujours l'inconvénient d'affaiblir l'armée. Les mouvements d'un général en chef, forcé avant tout de couvrir ses magasins et de laisser des troupes pour les garder, ne seront jamais ni si rapides ni si hardis, que s'il avait la faculté de s'en éloigner pour quelque temps, avec l'assurance de les retrouver intacts.

La direction la plus favorable de la base d'opérations, est celle qui serait parallèle à la base d'opérations de l'ennemi, parce qu'elle est moins susceptible d'être menacée (1). Par la même raison, la meilleure ligne d'opération est celle qui, partant de notre propre base, conduit perpendiculairement contre la position de l'ennemi; attendu que de cette manière la

(1) Cette assertion ne paraît pas juste, et je crois que la position de la Bohême, dans la campagne de 1813, suffit pour prouver que la meilleure base d'opérations est, au contraire, celle qui serait perpendiculaire avec l'extrémité du front d'opérations.

base en est protégée, malgré son étendue et l'éloignement de l'armée.

L'opération la plus dangereuse est celle qui part du point de la base le plus éloigné de l'ennemi, vu qu'elle laisse ses flancs à découvert ainsi que ses communications et sa ligne de retraite.

Si la base sur laquelle nous opérons est plus étendue que celle de l'ennemi, nous serons moins exposés à être entourés, et nos derrières en seront plus sûrs. Il en résulte toutes sortes de facilités pour manœuvrer, et une supériorité marquée sur l'adversaire, lequel éprouve plus de gêne dans ses mouvements.

Il est également avantageux de se trouver plus près de la base de l'ennemi, qu'il ne le serait lui-même de la nôtre; car toutes les opérations sur ses flancs, ses communications et ses derrières, offrent plus de chances en notre faveur, que celles qu'il tenterait contre nous à un plus grand éloignement de notre base (1).

L'action d'une armée sur le pays qui l'environne suit la direction de la ligne d'opération. On dégarnit souvent une contrée pour en couvrir une autre; ce qui amène un changement dans la base d'opérations et dans les communications.

Ou les points qui forment la base sont d'une importance majeure, et leur *occupation* indispensable pour la réussite des entreprises, ou bien leur influence se restreint à assurer le succès d'une seule opération, et il suffit de les occuper temporairement lorsqu'on est sur le point de l'entreprendre. On met au nombre des premiers, les positions qui donnent l'entrée de notre pays. Celles-là ne doivent jamais être dégarnies, et leurs communications avec l'armée ne sauraient être interceptées sans les plus graves inconvénients. Cependant, si elles étaient assez fortes par elles-mêmes, ou que l'armée eût déjà acquis un ascendant assez marqué sur l'adversaire, pour marcher sans inquiétude au but de ses entreprises, on pourrait alors les dégarnir. Il faut placer dans cette catégorie les points par où l'armée, en cas de revers, serait indispensablement obligée d'opérer sa retraite : ces derniers sont rares; souvent il ne s'en trouve qu'un sur la base. Ceux dont l'avantage consiste à ouvrir des lignes de communications à l'armée agissante sont plus nombreux et de moindre importance; ils peuvent être, à la vérité, dégarnis quand la marche de l'opération l'exige; mais il faut prendre garde, en le faisant, de s'enlever à soi-même plusieurs communications, de restreindre la base à un seul point, et de perdre ainsi la possibilité de manœuvrer. Lorsqu'une opération change de direction et qu'on ne peut éviter ce grand inconvénient, il faut former une nouvelle base dans le pays conquis, en prenant un soin tout particulier de couvrir les points stratégiques décisifs, ainsi que les lignes de communications qui y conduisent. Au contraire, quand la nature du terrain interdit ces changements de base, il est prudent de renoncer aux opérations qui écarteraient trop de celle adoptée, parce qu'on s'exposerait aux plus grands dangers.

Le développement de la base doit être proportionné à la longueur de la ligne d'opération; c'est-à-dire, que toutes les fois qu'on veut étendre la dernière, il convient de tenir l'ennemi, par le mouvement même, à une assez grande distance de notre flanc, pour que la base d'opérations, prolongée dans la même progression, soit hors d'atteinte. En cas contraire, il faudrait l'obliger, par des manœuvres ou de vive force, à s'en éloigner, avant de se diriger sur l'objet d'opération (2).

(1) Si nous avons bien rendu le sens de l'auteur, cette maxime serait susceptible d'objections. Il semble, en effet, qu'une armée est toujours plus à craindre près de sa base que près de celle de l'ennemi. Une armée française sera toujours plus forte sur le Rhin que sur la Vistule, ou même sur le Danube ou l'Adige; et je crois aussi que la manœuvre de l'archiduc Charles sur le flanc de Jourdan par *Neumarckt*, qui aurait dû perdre l'armée de Sambre-et-Meuse, n'aurait eu ni la même importance, ni le même résultat, exécutée à proximité de la base des Français. Quel a été le grand avantage du mouvement des Russes sur Kaluga, en 1812? c'est qu'il s'effectuait dans l'intérieur même de la base des Russes, et à 400 lieues de la base des Français: un tel mouvement, fait aux frontières de France, n'eût mené à rien. Enfin, s'il est vrai que les lignes d'opérations les plus profondes soient les plus désavantageuses (ce que personne ne révoque en doute), il est incontestable aussi que plus on s'éloigne de sa base pour se rapprocher de celle des ennemis, plus la ligne d'opération s'étend en profondeur et devient par cela même dangereuse.

(2) Cette maxime est importante, et la campagne de

Le terrain permet un tel prolongement de la base, ou il le rend impossible. Dans le premier cas, en admettant que la ligne d'opération soit très-étendue, la base aura un si grand développement que, pour s'y établir et la conserver, il faudrait employer tant de temps et de troupes, qu'il n'en resterait plus assez pour poursuivre avec vigueur l'objet de l'opération. Dans le second cas, les lignes qui partent de l'extrémité de la base pour arriver jusqu'à la position de l'armée, formeront un angle si aigu, que l'armée agissante, restreinte, pour ainsi dire, à une seule communication, serait exposée à être coupée de sa base, et à ne pouvoir manœuvrer sans la découvrir, ou tout au moins les routes qui y aboutissent. C'est encore ici le cas d'éviter cet inconvénient, en formant une nouvelle base à mesure qu'on pénètre dans le pays. On aurait soin de l'établir là où le terrain prête un appui aux ailes, et présente une série de points liés par des communications avantageuses tant entre eux qu'avec l'ancienne base. Il ne serait pas moins nécessaire que ces points fussent liés avec la ligne d'opération adoptée, et que celui qui forme la clef du pays en arrière, fût comme le pivot des mouvements ultérieurs.

Cette seconde base étant destinée à couvrir l'ancienne, il est clair qu'elle doit être également protégée par les positions et les mouvements de l'armée, et qu'elle est pour la nouvelle ligne d'opération, dans le même rapport que celle-ci était à l'égard de la base primitive.

Si la retraite de l'ennemi a lieu sur le prolongement de notre ligne d'opération, ou forme une parallèle avec elle, il n'y a pas d'inconvénient d'établir plusieurs bases d'opérations qui se succèdent dans une même direction et sur une même largeur; parce que le rapport de l'éloignement entre les deux armées, et par conséquent du pays en arrière, reste le même.

Mais s'il se retire vers les flancs de la ligne d'opération, l'armée victorieuse pourra choisir entre trois partis : l'un consisterait à donner une autre direction à la ligne d'opération, ce qui exigerait également un changement dans la base, afin de ne pas en exposer la partie la plus rapprochée de l'ennemi. Le second parti serait d'adopter une nouvelle ligne d'opération. Enfin, le troisième consisterait à forcer l'ennemi même à changer sa ligne de retraite, et à le repousser à une plus grande distance, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

Pour avoir autant de succès dans l'offensive que dans la défensive, il faudrait que chaque ligne de frontière d'un grand État, eût des places fortes à son centre et à ses extrémités (1). Cette ligne formant alors une bonne base d'opérations et une excellente ligne de défense, pourrait être regardée, dans l'un et l'autre cas, comme le garant de toutes les opérations. Il serait même convenable qu'elle fût toujours en état de défense. Si l'armée venait à s'en éloigner par des succès, loin de la négliger, il serait prudent de travailler à la mettre dans un état formidable, à mesure qu'on avancerait en pays ennemi, afin qu'elle pût servir d'arrière-base, et qu'en cas d'échec, elle procurât un bon appui. Sans cette précaution, les succès obtenus n'auront d'autres résultats

1812 en a été la meilleure preuve. Napoléon n'aurait pas été entouré à la Bérésina, si, à mesure qu'il s'éloignait du *Niémen*, il avait élargi sa base, en repoussant les corps qui se trouvaient sur ses flancs. L'art ne consiste pas toujours à pousser des pointes : forcer le centre d'un front d'opérations est fort bien, mais ce n'est pas pour continuer à marcher directement devant soi, c'est au contraire pour se rabattre sur les ailes divisées. Les pointes sont bonnes lorsqu'on veut frapper un coup politique, ou qu'en promettant de grands résultats, elles s'exécutent avec des forces suffisantes pour en rendre le succès probable et le retour infaillible.

(1) Cette manière de déterminer l'emplacement des forteresses, nous paraît un peu vague; en effet, une place se trouve toujours, ou au centre, ou aux extrémités d'une ligne, à très-peu de chose près : car si elle est à quelques lieues de la frontière, elle n'en est pas moins à l'extrémité du front d'opérations; et si elle s'en écarte de plusieurs marches, elle se rapproche alors du centre. L'auteur aurait pu présenter un système d'emplacement pour des forteresses; nous croyons qu'une frontière serait parfaitement couverte par deux lignes de trois places chacune, dont une au centre, et deux sur les ailes. La seconde ligne serait à deux ou trois marches en arrière de la première, afin que l'armée eût quelque espace entre elles pour combiner ses mouvements. Par économie, on pourrait les établir en ligne concentrique, car les retraites qu'elles doivent couvrir se dirigent presque toujours vers le centre de l'État : alors on construirait trois places en première ligne, deux en seconde, et une grande place d'armes en troisième.

que d'affaiblir et peut-être de détruire l'armée victorieuse.

SECTION VI.

Des opérations.

Toute opération repose sur une base, a un objet pour but, et s'exécute sur des lignes d'opérations qui joignent la base avec l'objet (1).

Une opération comprend le cours entier d'une guerre ou seulement d'une campagne. Quelquefois encore, elle se borne à l'occupation d'un point stratégique, et à l'obtention des avantages qui s'y rattachent. Le choix de l'objet de l'opération n'est pas indifférent, vu qu'il doit porter sur le point dont l'occupation peut procurer un résultat décisif. La fixation de la base doit lui être subordonnée, en ayant égard toutefois à la nature du théâtre de la guerre.

Le choix de la ligne d'opération et du point dont il faudrait partir pour atteindre le but proposé, ne dépend pas toujours des avantages naturels de cette ligne; mais souvent de circonstances et de causes tout à fait étrangères. La position réciproque des troupes, la proximité ou l'éloignement des endroits d'où l'on attend des renforts, l'avantage de couvrir une plus grande étendue de pays par la ligne d'opération qu'on a prise, la nature du terrain traversé par ces lignes, comparée aux différentes armes que l'on a à sa disposition, ou dans lesquelles on a la supériorité, le degré d'importance que l'adversaire attache à telle ou telle ligne, la résistance présumable des points qui la défendent; en un mot, toutes les circonstances qui peuvent avoir de l'influence dans la guerre, doivent être calculées d'avance pour décider un choix aussi important.

Les manœuvres combinées sur le concert et la réunion de plusieurs masses éloignées sont, en stratégie, beaucoup plus dangereuses qu'en tactique, vu que la distance des lignes est plus grande, et qu'il est, par conséquent, plus difficile de mettre de la précision dans des calculs, et de faire tout arriver à point nommé. Les avantages que de semblables manœuvres sont dans le cas de procurer, dépendent d'un hasard heureux, et sont toujours moindres que si l'on opérait avec une force imposante contre un point décisif. Lorsque la supériorité vous autorise à prendre l'offensive, vos opérations auront une direction avantageuse sur la ligne stratégique qui lie de plus près la base à l'objectif. Il faudra vous en rendre maître à force ouverte; parce qu'elle offre le double avantage de raccourcir les distances, et de morceler les forces défensives de l'ennemi, de manière à anéantir toute résistance sur d'autres points. Mais si la supériorité numérique n'est pas assez grande pour compter avec certitude sur l'heureuse issue d'une telle attaque, et sur la possibilité de chasser l'ennemi de ses positions stratégiques, vous ferez bien de manœuvrer.

Il n'y a qu'un moyen efficace pour forcer son adversaire à abandonner un de ses points stratégiques: c'est de le menacer de gagner

(1) L'objet principal d'un plan d'opérations est souvent d'atteindre un point géographique, mais ce n'est pas une condition absolue de toute entreprise. Dans la guerre d'invasion, les capitales sont les points décisifs auxquels on vise, et on ne peut se dissimuler que quelle que soit la situation intérieure d'un empire, l'occupation de la capitale ne porte un coup fatal à sa puissance réelle et à sa puissance d'opinion. Mais un tel point objectif est plutôt un but idéal éloigné, qu'un but direct d'opérations; puisque ces dernières doivent être dirigées avant tout contre les forces organisées de l'ennemi. Ainsi, dans un plan de campagne bien conçu, l'emplacement de ces forces décidera seul du point objectif des premières entreprises, et l'on ne pourra choisir en sûreté les points géographiques les plus avantageux, qu'après avoir désorganisé et détruit les moyens de défense de son adversaire. C'est pour avoir oublié ces vérités, qu'on a fait si souvent la guerre à des provinces, à des lignes de fleuves ou de places, et qu'on n'a obtenu que de faibles succès. Nous donnerons pour exemple de cette assertion, le plan d'opérations arrêté par les souverains alliés, à *Trachenberg*, en 1813, et qui a eu de si grands résultats: il ne contenait aucun point objectif; la concentration des efforts devait avoir lieu sur le quartier général de Napoléon, ce qui, en d'autres termes, voulait dire qu'on agirait suivant l'emplacement de ses forces, mais toujours de manière à opérer un effort simultané. Sans doute ce plan avait aussi ses défauts, car l'on n'a obtenu de succès décisifs que quand les trois armées n'ont plus formé que deux masses réunies sur une seule rive de l'Elbe; mais il fera néanmoins époque dans les annales militaires, par la simplicité et la justesse des principes sur lesquels il a été basé. La division des masses en trois armées, a été une faute nécessitée par des considérations politiques tout à fait étrangères à l'opinion des auteurs du plan.

avant lui sa ligne d'opération et de communication, ou bien de le prévenir sur la position qui couvre sa ligne de retraite.

Une manœuvre qui s'écarterait de la direction perpendiculaire sur la position de l'ennemi, pour en tourner le flanc, ne s'exécuterait avec sûreté que si, dans le cours même de ce mouvement, l'on pouvait atteindre une ligne stratégique qui présentât toujours les moyens de retraite; ou si celle dont on partirait se trouvait tellement fortifiée par la nature et l'art, que l'adversaire ne pût s'en emparer avant qu'on l'eût délogé de ses positions.

Le temps qu'on emploie à tourner un point doit être proportionné à son degré de force et à la durée probable de sa résistance; les démonstrations qui doivent accompagner de pareils mouvements, la promptitude qui en est inséparable, le secret à observer, les précautions à prendre, enfin le mode d'exécution, sont du ressort de la tactique.

Souvent l'on est obligé dans l'offensive d'abandonner, au milieu d'une opération, la ligne stratégique sur laquelle on se trouve, pour en prendre une autre, soit à cause d'obstacles imprévus et trop difficiles à surmonter, soit par suite d'une opération soudaine de l'ennemi, qu'on n'avait pas dû prévoir, soit finalement pour se rapprocher d'une contrée d'où arrivent de nombreux renforts. Lorsqu'on a assez de temps, un pareil changement doit s'opérer au point où la ligne abandonnée se réunit avec la nouvelle. Mais s'il ne comporte aucun retard, il faut l'effectuer avec célérité et précaution, sur un point qui donne la certitude de ne pas perdre entièrement sa première ligne d'opération, sans être en mesure d'atteindre la seconde avant l'ennemi, et d'assurer ainsi la ligne de retraite. C'est une règle essentielle, et qu'il ne faut pas perdre de vue dans les mouvements que l'on entreprend d'un point ou d'une ligne stratégique à l'autre.

En général, la rapidité des mouvements est indispensable en stratégie. Il est rare qu'un premier avantage remporté sur un adversaire qui n'est pas tout à fait dépourvu d'aptitude, soit décisif : ce n'est d'ordinaire que par les suites qu'il le devient.

Le gain d'une seule marche est quelquefois décisif; mais il faut savoir le conserver par une grande activité: car un pareil avantage n'est pas assez grand pour qu'un ennemi actif ne le récupère par une manœuvre habile. Il n'est pas difficile de tourner son adversaire; mais le mouvement n'est pas dangereux pour lui, s'il est exécuté avec lenteur, et lui laisse le temps de changer sa position, ou de contre-manœuvrer.

Il y a plusieurs moyens d'arrêter l'effet d'une telle opération; mais leur réussite dépend essentiellement de la vivacité que nous mettons à prendre le parti le plus convenable, eu égard à nos forces et à notre position. Ces moyens consistent, tantôt à prévenir l'ennemi vers le point qu'il se propose d'atteindre, tantôt à l'attaquer pendant qu'il est en pleine marche; d'autres fois à se porter sur sa ligne de communication, sans exposer la nôtre. Il est vrai qu'on suppose ici, de la part de l'ennemi, de faux calculs sur la durée du temps nécessaire à l'opération; mais il n'est pas impossible à un général expérimenté, de jeter son adversaire dans une pareille erreur, en usant de ruses et de stratagèmes. En effet, de certaines démonstrations, la propagation de fausses nouvelles, des ponts rompus, des chemins détruits à propos, le sacrifice de quelques détachements, et tant d'autres moyens, suffisent pour arrêter sa marche et déjouer ses projets. Au pis aller, il vaut mieux encore se retirer sur un point stratégique, dans une position défensive, que de se laisser tourner.

SECTION VII.

Des positions défensives.

Un avantage particulier des points stratégiques dans la défensive, c'est qu'on peut s'y maintenir avec un petit nombre de troupes, contre des forces supérieures qui arriveraient de divers côtés. On repoussera toutes les attaques de l'ennemi, pourvu qu'on prenne la résolution de se jeter avec rapidité sur une de ses colonnes, avant que les autres aient le temps de concerter une attaque générale, ou de prendre pied sur la position. Le but de ce genre de guerre étant d'arrêter la marche de l'ennemi, et de préserver une contrée de ses insultes, on ne parviendra à le remplir qu'en conservant les points qui en donnent l'entrée, et sans la possession desquels il ne saurait faire

un pas en avant. La plupart de ces points; se trouvant sur la ligne d'opération de l'ennemi, ce sera de préférence sur eux que l'armée qui se replie dirigera sa retraite.

La défensive s'appuie sur des points stratégiques fortifiés ou non fortifiés. Dans le premier cas, on se borne à les occuper, et à établir une réserve, soit derrière le plus faible, soit dans une position en arrière, à égale distance de tous. Mais si les vues de l'ennemi sont connues, on fera bien de se placer derrière le point menacé. Quand il est susceptible d'une longue résistance, et qu'après y avoir mis garnison, il reste encore des troupes disponibles, on choisira une position d'où l'on puisse se porter sur les flancs ou les derrières de l'ennemi, en cas qu'il voulût attaquer un autre point.

Si la défensive, au contraire, n'est soutenue par aucune place forte, il faut prendre position au point de la ligne qui offre le plus de chances favorables à l'entreprise projetée. Une telle défensive est toujours précaire; elle dépend le plus souvent du résultat d'une bataille, que gagnera, selon toute vraisemblance, le parti le plus nombreux.

Lorsque l'ennemi a le choix de plusieurs lignes offensives, la position défensive la plus avantageuse est à la réunion de ces lignes, ou bien au point qui les lient par une communication transversale. Alors, on a la facilité de se mouvoir dans tous les sens, et d'atteindre d'autres points stratégiques essentiels, soit pour couvrir les contrées en arrière du front, soit pour défendre celles qui se trouvent en arrière des flancs. Est-on à hauteur du point où l'ennemi peut commencer ses opérations? On risque alors, trompé par ses démonstrations, de faire des dispositions de défense sur une ligne qu'il n'a pas choisie, et d'être pris en flanc, et menacé sur la ligne de retraite, dès l'ouverture de la campagne.

Il ne suffit pas de prendre toujours position sur une ligne stratégique pour bien la couvrir. Il est des circonstances où il vaut beaucoup mieux s'établir à une certaine distance sur ses flancs (1) : ceci exige quelques explications.

(1) La plus juste application de cette maxime est, sans contredit, la marche des Russes sur Kaluga, après la prise de Moscow.

Lorsque dans la défensive on choisit une position latérale, c'est dans l'intention d'empêcher l'ennemi de s'avancer, en menaçant ses derrières et ses communications, et principalement afin de le forcer à changer la direction de ses opérations, pour marcher contre le nouvel obstacle qu'on lui présente. On ne peut le contraindre à ce changement de direction qu'en choisissant une position telle que s'il voulait la dépasser, elle se trouvât plus rapprochée de ses lignes de communication qu'il ne le serait lui-même du but qu'il se propose; outre cela, il faut que ce but soit susceptible de lui opposer une vigoureuse résistance. Pour qu'une position de flanc remplisse cet objet, il est indispensable qu'elle soit tactiquement bonne, fortifiée, s'il est possible, par l'art ou la nature, et que le nombre de troupes qu'on y emploie soit en rapport avec celui de l'ennemi: autrement, il serait facile à celui-ci de la forcer, ou tout au moins de la masquer, et de poursuivre ses desseins. Finalement, il faut qu'elle ait des points de liaison sûrs, tant avec notre base qu'avec les positions qui couvrent le pays en arrière, pour ôter à l'adversaire les moyens de nous y prévenir, dans le cas où il parviendrait à culbuter la position de flanc. Ces sortes de manœuvres sont faciles dans un pays protégé par un certain nombre de points stratégiques, et dont la conquête ne dépend pas d'un seul. Elles le sont encore dans ceux où la base d'opérations n'est pas immédiatement sur la principale ligne de défense; et enfin, dans ceux où la conformation naturelle du théâtre de la guerre permet de donner à la première une nouvelle direction, sans exposer l'autre. La raison de cette facilité est que l'on n'est pas borné à un seul point de retraite, et qu'au pis aller, on peut en sacrifier un. Dans ces différentes hypothèses, il est certain qu'il vaut mieux se défendre par une position de flanc, que par une de front. On gagne plus de temps, chose importante dans la défensive, car un mouvement que l'ennemi n'a pas prévu, ou dont il n'a eu que tardivement connaissance, l'oblige à faire de son côté de nouvelles dispositions; mais ce genre de défense sur les flancs, exige beaucoup de réflexion, des vues profondes et du jugement.

SECTION VIII.

De quelques avantages de la stratégie.

Les grands projets stratégiques décident des bons ou mauvais succès d'une série d'opérations, souvent d'une campagne, et même d'une guerre entière; ils fixent l'époque de la bataille, et l'amènent par de savantes combinaisons; ils marquent d'avance les résultats de la victoire, ainsi que les bornes des événements désastreux. Ils peuvent, à la vérité, être quelquefois dérangés, et même entièrement détruits par des fautes de tactique; mais ils rétablissent encore plus souvent les échecs qui proviennent des fautes de cet art.

La stratégie prépare les batailles, et laisse à la tactique le soin de les gagner (1). Lorsqu'on livre bataille sans y être engagé par des considérations stratégiques, c'est-à-dire, sans que le point et le mouvement aient été déterminés par les calculs de cette science, il n'en résulte, pour l'ordinaire, que des succès éphémères: c'est ainsi qu'on a vu tant de campagnes, fécondes d'ailleurs en faits d'armes brillants, mais conduites par des généraux moins stratégistes que tacticiens, rester en deçà du but, n'avoir pas de suites importantes, se traîner en longueur, et finir par l'épuisement des deux partis. Au contraire, un chef doué d'un génie stratégique, qui dirige une campagne, embrasse le théâtre de la guerre, traverse les lignes d'opérations de son adversaire, découvre les côtés faibles de sa base ou de ses points d'appui, lui enlève ses communications et ses ressources, enchaîne ses volontés, et anéantit souvent jusqu'à ses derniers moyens en une seule bataille, qu'il sait amener d'après les principes de stratégie, et livrer selon les règles de la tactique.

Quelquefois cet art indique ou développe des avantages stratégiques qui n'entraînent pas dans les vues du premier plan. Par exemple, quand on est décidé à forcer un point, et qu'on aperçoit la possibilité de conduire cette opération de manière à se rendre maître de la ligne de retraite stratégique de l'ennemi: dans ces sortes de cas, les règles de la tactique éprouvent aussi des modifications fondées sur des avantages majeurs provenant de la stratégie. Quand bien même le point par lequel on pourrait entamer la ligne de retraite de l'ennemi ne serait pas le plus avantageux, sous le rapport de la tactique, il faudrait néanmoins le préférer à tout autre, s'il ne détruisait pas le premier but stratégique qu'on s'était proposé (lequel, dans l'exemple cité, n'est autre que de forcer un point donné), et s'il réunissait en outre la probabilité de procurer le second avantage stratégique.

L'ascendant que l'on acquiert, par l'emploi des lignes stratégiques, sur un adversaire qui les néglige et les juge mal, se conserve aussi longtemps que l'on peut opérer sur elles. Un général qui a gagné une marche sur son ennemi, reste en possession de cet avantage jusqu'à ce qu'un grand obstacle, par exemple, un fleuve, une montagne impraticable, une forteresse, etc., le retardent autant de temps qu'il en faut à celui-ci pour regagner la marche perdue, ou se rendre maître de nouveau, par un détour, de la ligne stratégique. Dans aucun temps, les avantages stratégiques n'eurent des avantages plus grands et plus décisifs, que dans les guerres qui marquèrent la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. Les progrès faits dans cette science durant la révolution française, ont rendu plus faciles et plus rapides qu'autrefois les mouvements des grandes masses. La facilité de réparer les pertes stratégiques a disparu: l'assaillant a acquis, sur celui qui se défendait, un ascendant marqué, et la tactique a été plus que jamais subordonnée à la stratégie. De là vint, que des campagnes de quelques semaines produisirent des résultats que de

(1) Cette pensée est fort juste pour les batailles que se livrent deux armées qui se choquent en masse, après avoir disputé des points stratégiques: mais il y a nombre de batailles qui se gagnent par la stratégie seule; il en est d'autres où de bonnes manœuvres de tactique pourraient retarder la défaite, mais ne sauraient l'empêcher. On citera pour exemple: Montenotte, Lonato, Castiglione et Wurzbourg même. La tactique est l'art de bien combattre sur un terrain donné: mais quand on a perdu la bataille en dispersant ses forces, comme cela arrive si souvent, il est presque impossible que la défense d'un point isolé puisse rétablir les affaires. Je le demande, la valeur et toutes les subtilités de la tactique, auraient-elles empêché d'Argenteau, à Montenotte et Dego, d'être écrasé, après les fautes stratégiques de son général en chef?

longues guerres n'auraient pas amenés autrefois; et que des points stratégiques non fortifiés, résistèrent aux plus rudes chocs, tandis que des places fortes, établies sur des points non stratégiques, ne furent d'aucune utilité.

Les principes de la stratégie renferment l'esprit du système de guerre en général, c'est donc sur eux que repose aussi le système d'offensive et de défensive de chaque État en particulier. Toutes les mesures qui ont trait à la guerre, et qui ne dérivent pas de bonnes règles stratégiques, seront donc fausses et peut-être désastreuses.

Les établissements qui procurent des avantages stratégiques ne sont pas l'ouvrage de quelques moments; ils exigent du temps et du travail. Celui qui a la direction des forces militaires d'un État, doit songer, même au sein de la paix, aux moyens de préparer d'heureux résultats pour la guerre; il faut que tout ce qu'il crée soit établi d'après les règles de la stratégie : ainsi, ce n'est pas seulement l'organisation de l'état militaire et la construction des forteresses, mais encore la direction de toutes les routes, des canaux, l'emplacement des dépôts, des magasins, etc., qui doivent fixer son attention. L'application ou le mépris de ces vérités, est pour tous les empires, une question d'état importante, qui décidera souvent de leur salut ou de leur ruine.

La France, déchirée par les troubles de l'intérieur et sans armées, résista, vers la fin du dix-huitième siècle, à toute l'Europe; parce que, depuis Louis XIII, le gouvernement avait sans cesse travaillé à mettre ses frontières en état de défense, d'après les principes de la stratégie. Basée sur un système pareil, elle soumit tous les pays du continent qui n'en avaient pas (1); et cette raison seule explique comment ses généraux parvinrent quelquefois à détruire une armée et tout un État, par un seul succès stratégique.

(1) L'utilité des points stratégiques bien fortifiés ne peut être contestée; mais est-il bien juste de dire que la France n'a triomphé pendant vingt ans qu'à l'appui de ses places fortes, et parce que ses ennemis en manquaient? Schérer, maître de toutes celles d'Italie, avec 110,000 hommes, *n'en fut pas moins expulsé de ce pays* en 1799; les places de la Prusse n'arrêtèrent pas les désastres de ses armées en 1806. Ces événements ramenèrent dès lors le système des forteresses à sa véritable valeur. Croit-on que, si les invasions de 1792, 1793 et 1794 eussent été conduites comme celles de 1814 et 1815, la convention nationale, malgré la perfection du système défensif des frontières de France, eût résisté à la guerre civile et à la guerre étrangère? Les meilleures forteresses sont le patriotisme, l'attachement à l'ordre de choses établi, la vigueur du gouvernement, et l'union parfaite, non-seulement dans la nation, mais entre la nation et le gouvernement. Avec de tels éléments, la France fera plus qu'avec les boulevards les plus formidables. Si les citoyens défendaient aujourd'hui leurs remparts, comme anciennement, les places auraient à la vérité plus d'importance, et n'affaibliraient pas autant les armées actives. Il faut peu de places, il les faut grandes, autant que possible à cheval sur des rivières et sur des points stratégiques : la multitude en est plus nuisible qu'utile.

CHAPITRE II.

APPLICATION DE LA STRATÉGIE SUR UN THÉATRE D'OPÉRATIONS MILITAIRES DONNÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Aspect général du théâtre d'opérations donné (1).

Quelque simples que soient les principes de la *science militaire*, l'application en est pourtant très-variée; elle consiste dans l'art infiniment plus difficile de ne s'écarter, sous aucun rapport, des règles fondamentales, et de prendre des mesures analogues aux différentes circonstances. A la guerre, les cas ne se ressemblent jamais (2) : il est donc impossible de tracer des règles fixes de l'application des principes; on ne peut donner que des exemples qui mettent à même de voir et de juger, par analogie, la manière d'atteindre le but proposé.

La stratégie caractérise les points décisifs d'un théâtre de guerre, et indique la manière de baser et de mener à leur fin les opérations militaires. L'exemple à choisir pour faire l'application des principes de cette science, devait donc représenter ces points sur le terrain donné, et développer les moyens les plus efficaces de s'en rendre maître et de les conserver. Pour s'en former l'idée, nous ne pouvions mieux faire que de prendre un des théâtres les plus connus de la dernière guerre; c'est-à-dire, l'espace renfermé entre le lac de Constance, le Rhin, le Mein, l'Eger, l'Elbe, la Moldaw, l'Enns et les montagnes septentrionales du Tyrol et de l'état de Salzburg; attendu qu'il convient de fixer des bornes, et d'établir des points sûrs de départ, nous supposerons :

1° Que la Suisse et le Tyrol sont neutres;

2° Qu'il ne se trouve aucune forteresse dans cette étendue, excepté Cassel près de Mayence, Kehl, Prague et Theresienstadt;

3° Que chacune des puissances belligérantes n'a qu'une armée, que la première a pris le Rhin pour base de ses opérations, et que l'autre a établi la sienne sur l'Enns et la Moldaw.

(3) Les crêtes principales des montagnes

(1) Nous avons balancé si nous ne supprimerions pas cette section, dont les détails sont superflus pour la classe de lecteurs à qui cet ouvrage est destiné. Les militaires capables d'étudier l'archiduc, n'ont qu'à prendre à la main une bonne carte d'Allemagne, pour savoir tout ce que cette section renferme; mais comme nous avons annoncé une traduction, nous n'avons pu nous permettre cette licence.

(2) Nous ne partageons pas cette opinion; nous croyons, au contraire, qu'à la guerre une infinité de cas se ressemblent. Les affaires de Montenotte, de Castiglione, de Ratisbonne, où il s'agissait de forcer un grand défilé, n'ont-elles pas beaucoup d'analogie? Il est vrai que le caractère des généraux, et la différence des localités, apportent des modifications dans leur résultat; mais en général, on peut dire que le même emploi des masses des deux côtés, en des circonstances déterminées, produit le même effet.

(3) La description qu'on va lire, du théâtre de la guerre, est fort embrouillée : on y trouve peu de méthode. Au lieu de commencer par décrire les différentes masses de montagnes qui le circonscrivent, les eaux qui s'en échappent pour se rendre dans le Rhin, le Danube et l'Elbe, et de faire ensuite la description de chacun de ces trois grands bassins, l'auteur s'est jeté dans des détails fastidieux, où il est souvent impossible, mais toujours très-difficile, de le suivre.

dessinent la figure du terrain et le cours des rivières; et par conséquent aussi les points stratégiques, la direction des communications et celle des lignes d'opérations. Ainsi, la connaissance de la configuration du terrain doit être l'objet le plus important des différents rapports sous lesquels on considère stratégiquement un pays. C'est dans les Grisons que se trouve une des masses les plus élevées de la chaîne de montagnes qui traverse l'Europe et divise toutes les eaux qui se rendent aux différentes mers qui l'environnent. De là, cette chaîne, laissant le Rhin à sa gauche, se prolonge vers le nord, et sépare le Danube du lac de Constance et du Rhin; elle contourne la source de ce premier fleuve, court ensuite vers le nord-est dans les états de Baireuth, et revient vers le sud-ouest, où elle forme une barrière entre la Bohême, la Bavière et l'Autriche.

De cette longue chaîne de montagnes, sortent le Rhin, le Danube et la Moldaw, ainsi que toutes les eaux qui y affluent.

Le premier de ces fleuves a trois sources principales : le Rhin antérieur, qui jaillit entre le revers méridional du Krispalt, et le côté oriental du mont Saint-Gothard; le Rhin du milieu qui sort du glacier de Luckmainer; et le Rhin postérieur, du grand glacier de Rheinwald, situés l'un et l'autre sur le versant oriental du Vogelberg. Depuis la jonction de ses trois branches, il coule à travers le pays des Grisons, sépare le Vorarlberg de la Suisse; entre dans le lac de Constance à Rheineck, le quitte au-dessous de la première de ces villes, traverse immédiatement le lac de Zell, et se dirige vers l'orient à partir de ce point jusqu'à Bâle. Cette direction est plus marquée encore depuis Schaffhausen où son cours est resserré entre des rochers. Au-dessous de Bâle, il se détourne au nord, et coule jusqu'à Schliengen, au pied des montagnes qui bordent sa rive droite. Depuis là, sa vallée s'élargit de plus en plus, et finit par former une plaine qui a, en plusieurs endroits, jusqu'à quatre ou cinq lieues de largeur. Alors son cours devient tranquille; il est parsemé d'un grand nombre d'îles, et présente par conséquent une infinité de points de passage, la plupart de la rive gauche à la rive droite. Les plus avantageux sont Huningue, Brisach, Strasbourg, Selz, Lauterbourg, Germersheim, Spire, Manheim, Worms et Mayence. Il en est d'autres encore entre Strasbourg et Spire; mais ils ne méritent pas qu'on en fasse mention, parce qu'ils n'ont d'autres débouchés que les précédents.

La chaîne de montagnes qui sépare le Rhin du Danube, n'a plus de vallées profondes ni de sites arides à partir du point où elle quitte le lac de Constance; tout le pays, jusqu'à l'Aach, est peu montueux, très-peuplé, bien cultivé et rempli de communications : on n'y rencontre pas de grandes rivières.

L'Aach, depuis la petite ville de ce nom, traverse, pour se rendre dans le lac de Constance, une gorge profonde. C'est de ce point que commencent à s'élever insensiblement les montagnes qui vont enfin former cette masse escarpée et impraticable qu'on nomme *forêt Noire*. De là, se précipitent la Wutach à travers un vallon à pic, près de Waldshut, et la Wiese, qui court dans des gorges plus impraticables encore, du côté du petit Bâle. Du prolongement de cette chaîne, on voit jaillir le Necker, près de Rothweil, et le Mein au-dessous de Baireuth, lesquels se jettent tous deux dans le Rhin; le Kocher et la Jaxt qui se déchargent dans le Necker; enfin, la Tauber et la Regnitz, qui vont mêler leurs eaux à celles du Mein.

Une seconde ramification de la principale chaîne suit, à partir de Willingen, une direction parallèle au Rhin vers le nord, et s'avance vers le Necker, en laissant Pforzheim à droite; une autre sépare cette dernière rivière du Mein. Les revers de ces deux branches forment la vallée du Rhin : ils sont pour la plupart impraticables, leur pente est escarpée surtout du côté de l'ouest; ils ont peu de routes dans cette direction; celles qu'on y rencontre cheminent dans les vallées, et n'ont pas de liaison entre elles. De Pforzheim au Necker, la chaîne s'abaisse : on y trouve des communications, mais en moindre quantité, entre le Necker et le Mein, où le revers oriental des montagnes est escarpé et impraticable.

De toutes les rivières dont on vient de parler, le Mein est le plus considérable des affluents du Rhin. Il a deux sources : le Mein blanc qui surgit aux environs de Neubau, dans les montagnes du Fichtel-Gebirge, et le Mein rouge, qui jaillit près de Lindenhart, au-dessus de

Creussen : ils se réunissent près de Steinhausen, au-dessous de Culmbach; de Steinhausen à Cassel, vis-à-vis de Mayence, son cours est très-sinueux, encore que son lit ne soit resserré par de hautes montagnes que dans le pays de Baireuth et que toute la contrée de Bamberg à Wurzbourg, n'ait que des montagnes peu élevées, percées d'un grand nombre de communications, il forme presque partout un défilé. Entre Wurzbourg et Aschaffenbourg, le pays devient montagneux; mais depuis cette dernière ville, il est plat et uni.

Les affluents du Mein sont à droite *la Saal*, et à gauche, *la Regnitz* et *la Tauber* : ces deux dernières descendent de la masse principale de cette chaîne, l'autre a sa source dans les forêts de la Thuringe.

La Regnitz est formée par la réunion des deux Rezat; elle coule sous le nom de Rednitz jusqu'à Fürth; et après avoir reçu la Pegnitz, elle se rend au Mein sous le nom de Regnitz; elle coule dans une large vallée, à travers des montagnes peu élevées et des coteaux, sans former de défilés remarquables.

Cette rivière reçoit : à gauche, 1° *l'Aisch*, qui serpente, avec ses affluents, des environs de Windsheim jusqu'à Hochstadt dans de vastes prairies, d'où elle descend entre de petites collines jusqu'à son confluent, près de Schlamersdorf; 2° *la Reiche-Eberach*, qui a sa source près de Grœfen-Neusess, et tombe dans la Regnitz auprès de Rittersdorf; 3° *la Rauhe-Eberach*, qui sort au pied des ruines du château de Tollberg, reçoit la Mittel-Eberach près de Burg-Eberach, et verse ses eaux dans la Regnitz, à Pettstadt. Le terrain arrosé par ces eaux est, à la vérité coupé; néanmoins praticable partout, vu qu'il est peuplé, bien cultivé, et que ces ruisseaux ne forment pas d'obstacles.

A droite, la Rednitz reçoit la Wisent à Forcheim, et la Pegnitz près de Fürth. La première a ses sources au-dessus de Hollfeld, entre Ober-Steinfeld et Nider-Steinfeld, et présente en général des rives escarpées comme tous ses affluents. L'autre a son origine près des sources du Mein rouge, non loin de Lindenhart, reçoit plusieurs autres courants et devient assez considérable. Le sol qu'elle arrose est élevé, aride et coupé, jusqu'à Hohenstadt, par une infinité de défilés. La vallée qu'elle forme est très-resserrée, et fréquemment bordée de rochers : ce n'est qu'au-dessous de Hohenstadt, vers Nuremberg, qu'elle s'élargit; et c'est là aussi que les hauteurs commencent à baisser. Dans le pays situé au-dessus, les communications sont rares et difficiles; elles sont sablonneuses au-dessous de Hohenstadt, notamment dans les environs de Nuremberg.

La Tauber, qui jaillit au-dessus de Michelbach, et tombe dans le Mein auprès de Wertheim, a des rives escarpées, des abords difficiles, et par conséquent peu de passages. Il en est de même de la Saal jusqu'à son confluent auprès de Gemünden.

Après le Mein, le Necker est la plus importante des rivières qui se réunissent au Rhin dans l'étendue du théâtre de guerre supposé. Il a sa source dans la forêt Noire, près de Willingen, sur l'un des revers du Schweninger-Moos, d'où il coule vers le nord jusqu'à Neckerelz pour se détourner vers l'ouest, déboucher près d'Heidelberg dans la vallée du Rhin, et tomber dans ce fleuve auprès de Manheim. Il forme constamment un défilé particulier et de profondes vallées, depuis son origine jusqu'aux environs de Rothenbourg; de même qu'entre Heilbronn et Heidelberg, où il coupe la chaîne de montagnes. Le pays étant très-peuplé et bien cultivé, on trouve, entre Heilbronn et Tübingen, nombre de communications d'une rive à l'autre.

Les affluents du Necker les plus considérables venant de la chaîne des montagnes qui, comme on l'a dit, le sépare du Danube, sont :

1° *La Lauter*, qui sort auprès de Guttenberg, de la masse appelée Rauhe-Albe, et se décharge à Wendlingen. 2° *La Fils*, qui prend sa source auprès de Wisensteig, et a son confluent auprès de Plochingen. Le lit de ces deux ruisseaux est profond et creusé au milieu de rochers escarpés. Il y a une communication le long de la Fils, entre le Necker et le Danube. 3° *La Rems* qui, à partir de sa source, auprès d'Essingen, coule à travers une gorge tout aussi difficile en passant par Gemund et Schorndorf, et va se réunir au Necker, près de Neckerrems. 4° *Le Kocher*, qui a sa source au-dessous d'Aalen. 5° *La Jaxt*, qui jaillit non loin de Laucheim. Ces deux affluents ont un cours à peu près parallèle à leur origine vers le nord, se dirigent ensuite vers l'ouest, et se jettent dans le Nec-

ker, à Kochendorf et Jaxtfeld. Leurs lits forment de longs défilés. Le pays qu'ils renferment est montueux, et coupé par quelques gorges. La plupart des chemins y sont creux et très-mauvais, surtout dans les montagnes. 6° *L'Enz*, qui a sa source au-dessus de Wildbad. 7° *La Nagold*, qui sort près d'Urnagold. 8° Et *la Wurm*, qui jaillit auprès d'Emmingen. Ces trois dernières se réunissent à Pforzheim, après avoir couru pendant quelque temps parallèlement au Necker, qui les reçoit auprès de Bessigheim. Avant leur jonction, ces rivières coulent dans des gorges si profondes, qu'elles ont peu de passages. Au delà de Pforzheim, la vallée de l'Enz a plusieurs communications.

La forêt Noire est formée, comme on sait, de cette ramification qui s'étend vers le nord jusqu'à Heidelberg, et vers le sud, jusqu'au delà de Neustadt, pour s'abaisser brusquement en revers impraticables, jusqu'aux bords du Rhin et vers les villes forestières. Sous les rapports stratégiques, les rivières qui en sortent sont peu remarquables; les principales sont les suivantes :

La Murg qui jaillit du Kniebis, longe Freudenstadt, Gernsbach et Rastadt, d'où elle se rend au Rhin, près de Rheineck; *la Rench* qui, commençant à Oppenheim, arrose Oberkirch, Benchen et Helmlingen; *la Kintzig*, qui coule des environs des Freudenstadt, arrose Schiltach, Wolfach, Hausach, Haslach et Gegenbach, passe près d'Offembourg et se rend à Kehl, où elle tombe dans le Rhin, après avoir reçu au-dessus de Lahr, la Schutter, venant de Schweighausen; *l'Elz*, qui sort du territoire de Triberg, d'où elle se rend à Elsach, Waldkirch et Emmendingen : celle-ci reçoit auprès de Riegel, la Treisam, formée de plusieurs petits ruisseaux qui s'échappent des vallées derrière Fribourg, et va se jeter dans le Rhin auprès de Niederhausen. Ces quatre courants se précipitent, du point le plus élevé de la forêt Noire, à travers des rochers escarpés, dans la vallée du Rhin. Les routes de la forêt Noire cheminent dans les vallées, et ne se rejoignent qu'au delà des crêtes. Celles des vallées de la Murg et de la Rench sont difficiles et très-mauvaises : la plus commode suit la vallée de la Kintzig, la plus large de toutes et la moins fréquemment coupée de ravins, ce qui permet à plusieurs chemins de s'y croiser. Plus loin, vers le sud, il n'y a qu'une seule communication à travers le défilé pénible du val d'Enfer.

Le Rhin forme à l'ouest la base du théâtre de la guerre. Le Danube, qui coupe par le milieu ce théâtre, prend sa source près de la chapelle Saint-Martin, au-dessus de Furthwangen, non loin de Saint-Georges. Les eaux de son premier bras arrosent, sous le nom de Breg, les villages de Worenbach et Wolterdingen; celles du second, sous le nom de Brieg, se rendent par Willingen à Donau-Eschingen, où tous deux se réunissent et prennent le nom de Danube. Ce fleuve coule au nord-est jusqu'à Ratisbonne, et depuis cette ville dans la direction du sud-est. A partir d'Ulm, où il devient navigable, il forme partout un défilé d'autant plus considérable, que le volume de ses eaux est contenu dans un lit qui a fort peu d'îles; aussi le passage en est très-difficile, mais plus haut il peut s'effectuer à volonté, sauf en quelques endroits où le pied des montagnes du Rauhe-Albe gêne fortement les abords de sa rive gauche. La rive droite, au contraire, côtoie des hauteurs à pente douce jusqu'à Ulm, où commence une plaine qui se prolonge jusqu'au Lech. La ville d'Ulm, maîtresse d'un passage principal, est située au pied d'un contre-fort assez roide de la chaîne du Rauhe-Albe, qui s'éloigne ici du fleuve, et laisse entre elle et lui un pays ouvert de deux à quatre lieues de large, qui s'étend jusqu'à la vallée de la Wernitz, formée par des montagnes de moyenne hauteur.

Entre Ulm et Donanwerth, au confluent de la Wernitz, il y a des points de passage dont les plus importants sont à Leipheim, Günzbourg, Lauingen et Dillingen, tous quatre plus commodes pour passer de la rive gauche à la rive droite, parce que la première est plus élevée (1). Il en est de même du passage de Donauwerth. Depuis là jusque vis-à-vis de Neubourg, le Danube côtoie des montagnes de médiocre élévation, qui s'abaissent et forment plaine au delà de Pfœring. Ici la rive gauche du fleuve est resserrée par les revers escarpés des collines où coulent dans de profondes vallées l'Altmühl, le Laber, la Naab et la Regen, tandis que la rive

(1) Ce n'est pas le cas à Günzbourg, où la rive droite du Danube domine, au contraire, la rive gauche.

droite est plate et parfois marécageuse jusqu'au confluent de l'Abens; depuis là jusqu'à Ratisbonne, le cours du Danube traverse des montagnes de moyenne hauteur dont les versants sont très-roides, surtout entre Lengfeld et Abach.

Les principaux points de passage entre Donauwerth et Ratisbonne sont : Neubourg, Ingolstadt, Vohbourg, Neustadt et Kehlheim; tous très-bons, à l'exception du dernier, parce que les rochers qui bordent les deux rives du fleuve rendent le passage difficile et le débouché incommode. Ingolstadt présente sous ce point de vue beaucoup plus d'intérêt, attendu qu'il offre encore de vieilles fortifications, faciles à relever, et dont on pourrait faire aisément une bonne tête de pont sur l'une ou l'autre rive.

De Ratisbonne à l'embouchure de l'Iser, la rive droite du Danube est découverte, tandis que l'autre est resserrée par des revers escarpés. Les points de passage sont rares dans cet intervalle : celui de Straubing est le seul qui conduise à une grande communication, et qui, par cette raison, soit de quelque utilité. L'espace entre l'Inn et l'Iser est coupé de montagnes de moyenne élévation : l'unique point de passage qui paraît être, au premier coup d'œil, de quelque importance, est à Passau; cependant, quand on l'examine avec attention, il perd toute sa valeur apparente, attendu qu'on ne trouve sur la rive gauche du Danube aucune route propre aux opérations militaires. De l'Inn à l'Enns, il n'y a guère plus de passages; la rive gauche du fleuve jusqu'à Mauthausen est bordée de hautes montagnes, la droite, de petites collines qui forment presque partout un encaissement très-profond, d'où il résulte que les ponts de Linz et d'Enns, sont eux-mêmes peu favorables à un passage, parce que leur situation ne permet pas de l'effectuer de vive force.

Toutes les eaux qui affluent au Danube viennent du nord et du sud. Celles du nord sortent de la principale chaîne de montagnes dont il a été parlé plus haut; celles du sud, au contraire, jaillissent des crêtes les plus élevées des Grisons, ou de la ramification qui s'étend à travers le Tyrol et l'état de Salzbourg, jusqu'en Styrie. Les premières ne sont pas aussi considérables que les secondes : aussi n'en parlerons-nous qu'autant qu'elles parcourront le théâtre des opérations donné, afin de décrire plus au long le cours des autres.

L'Enns, qui forme une partie de la base d'opérations à l'est, prend sa source auprès de Radstadt, dans le nord des hautes montagnes appelées Radstædter-Tauern, se creuse un lit sur des rochers escarpés dans une gorge qui ne s'élargit qu'entre Irdning et Admont, dans la direction de Steier, où elle reçoit la rivière de ce nom. De Steier à Enns, elle coule au pied de montagnes un peu moins élevées, à la vérité, mais dont les flancs escarpés l'encaissent fortement; ce n'est qu'aux environs d'Enns qu'on voit une petite plaine sur la rive droite de cette rivière; sa rive gauche est bordée par des montagnes de moyenne hauteur qui s'étendent jusqu'au Danube.

On trouve peu de passages favorables sur l'Enns; le bassin de cette rivière a une communication avec Salzbourg par Lietzen et Laupheim; une autre par Radstadt; une troisième de Stadt-Steier à Klagenfurth, par Windisch-Garsten, Spital-am-Pirn et Lietzen; enfin une route vers l'intérieur de la Styrie par Altenmarck à Eisenærz et Leoben.

La Traun sort au-dessus du bourg d'Aussée, des lacs de ce nom et de ceux d'Oden et de Grundel dans la chaîne de montagnes qui sépare la Styrie de la haute Autriche; elle forme dans son cours les lacs de Hallstadt et de Traun, reçoit les eaux de l'Ischel, près de l'endroit de ce nom, celles qui dégorgent du lac d'Aber, ou de Saint-Volfgang, et prend ensuite l'Agger et l'Alben avant de se jeter dans le Danube à Zitzelau. Cette rivière roule sur des roches escarpées jusqu'auprès de Lambach, d'où elle traverse, jusqu'à Wels, des montagnes à pic pour entrer ensuite dans une plaine bornée sur la gauche par d'autres montagnes à pente douce; lesquelles s'élargissent à partir de Wels, et restent, sur la rive droite, à une distance toujours égale de son cours : partout elle forme un défilé à cause de sa profondeur. Au-dessus de Wels, il y a peu de passages, attendu qu'elle coule entre de hautes montagnes et qu'elle traverse le lac de Traun.

L'Inn jaillit du Maloia-Berg dans les Grisons : il traverse l'Engadine et le Tyrol, dans la direction du nord-est; après sa sortie de ces pays montagneux, il est resserré jusqu'à OEtting par des collines assez élevées, ce qui rend les points de passage de Rosenheim, Wasser-

bourg, Kraibourg, Mühldorf et d'OEtting peu favorables. Au-dessous de cette dernière ville, s'embouche l'Alza, qui sort du lac de Chiemsée; et près de Winkelheim, la Salza, qui a sa source au-dessous de Ronach, et coule, par Mittersill, dans une large vallée bordée par des masses de rochers à pic. Son cours est très-resserré depuis Taxenbach jusqu'à Golling; il l'est moins depuis ce dernier endroit jusqu'à Salzbourg, où elle arrose un pays qui est plus découvert, sans cesser pour cela de former un défilé.

Des montagnes de hauteur moyenne (1) bordent l'Inn jusqu'à Braunau : elles s'abaissent près de cette ville; le pays se découvre; les rives du fleuve sont moins escarpées, excepté dans les environs d'Obernberg; mais attendu que son lit s'élargit alors considérablement, que ses eaux sont abondantes et son cours impétueux, les passages sont en petit nombre et ne se présentent qu'à Braunau, Milham, Obernberg, Schærding et la ville de Passau, près de laquelle les montagnes s'élèvent de rechef.

Le pays entre la Traun et l'Enns, au-dessus de Lambach et Steier, est élevé, en partie impraticable, et n'a que très-peu de communications dans les principales vallées seulement. Il en est de même de l'espace entre la Traun, la Salza et l'Inn, au-dessous de Salzbourg et de Rosenheim : depuis ces deux points jusqu'au confluent de la Salza et Mattighofen, les montagnes qui couvrent la contrée sont à la vérité bien cultivées et peuplées; mais elles sont coupées par plusieurs lacs et des gorges qui rendent les communications très-difficiles. A partir de Steier et Lambach, en allant vers le Danube, le pays s'aplatit : on y trouve plusieurs routes; mais les collines et les ravins qu'on y rencontre à chaque pas le rendent par cela même peu praticable, excepté dans la plaine entre Wels et Linz.

L'Iser a sa source dans le Tyrol, au-dessus de Hallerberg, et quitte cette province non loin du pas de Scharnitz, au-dessus de Mittenwald; il reçoit, à Wolfershausen, la Loisach, passe ensuite devant Munich, tourne au nord-est après s'être grossi près de Moosbourg, des eaux de l'Ammer (ou Amper), et de celles du lac de Wurm, et va se jeter dans le Danube auprès de Deckendorf. Les hautes chaines du Tyrol, qui s'abaissent insensiblement en collines vers ces contrées en suivant le cours de l'Iser, s'éloignent, il est vrai, de Munich, mais n'en circonscrivent pas moins ce grand bassin, dit Moos-Kessel, formé par l'Iser et les montagnes appelées Œrdinger-Moos et Nymphenburger-Ried. Ce bassin, en s'élargissant de l'ouest à l'est, forme une plaine qui a dix-huit lieues depuis Fürstenfeld jusqu'aux forêts d'Anzing près de Hohenlinden, et dix-neuf lieues du sud au nord, c'est-à-dire, de Holzkirchen, derrière le bois de Hœfeldingen jusqu'à Freising. Cette chaîne se prolonge d'un côté entre le Lech et l'Ammer; et de l'autre, entre l'Iser et l'Inn, où longeant la rive gauche de cette dernière rivière jusqu'auprès de Moosbourg, elle contourne la plaine dont on vient de parler, pour border ensuite l'Iser jusqu'à Dingelfingen, et s'aplatir insensiblement vers le Danube.

Cet exposé suffit pour faire voir que l'Iser ne présente que peu de points de passage avantageux : les principaux sont à Munich, Freising, Moosbourg, Landshut, Werth, Dingelfingen, Landau, Platting; encore tous leurs abords sont-ils pénibles, à cause des marais ou des hauteurs qui les environnent.

Le pays entre l'Inn et l'Iser, au-dessous de Wasserbourg et de Munich, est couvert en partie de montagnes de médiocre élévation; la plupart sont arides, boisées, coupées d'un grand nombre de vallons marécageux, et ne s'abaissent qu'à proximité du Danube. Il n'y a dans ce district que trois ruisseaux qui méritent attention, et cela seulement parce que leurs cours marécageux forment des défilés : ce sont d'abord *la Roth*, qui jaillit auprès de Nieder-Berg-Kirchen, s'unit à Ober-Dietfurt avec la Bina, venant d'Ober-Baden-Kirchen, traverse Eggenfelden, et entre dans l'Inn en face de Scharding; 2° *la Vils*, qui prend sa source non loin de Kochlheim, traverse Vilsbourg, prend à Kriegsdorf les eaux de la Kolbach, et s'embouche dans le Danube à Vilshofen; 3° enfin *l'Isen*, qui commence au-dessus du bourg de ce nom, passe devant Dorfen et Ampling, et se jette dans l'Inn à Neu-OEtting.

(1) Le texte allemand porte *mittel-gebirge* (demi-montagne), expression qui ne peut être rendue dans ce cas par pays montueux.

Les marais de la rive gauche de l'Iser, entre Munich et Freising, sont considérables, et s'étendent jusqu'à l'Ammer. Cette rivière vient d'Etal, au pied de la chaine du Tyrol, coule entre des montagnes jusqu'au lac d'Ammer, arrose Bruck et Dachau, et se rend ensuite dans l'Iser à Moosbourg, après avoir reçu la Würm, qui sort du lac de ce nom et traverse cette grande étendue de marais. La nature du pays laisse peu de communications ouvertes dans cette contrée.

Nous observerons que les quatre principales rivières dont il a été question plus haut, après avoir quitté la chaine des Alpes tyroliennes se rendent au Danube dans la direction du nord-est, et qu'au contraire le Lech y arrive perpendiculairement. L'espace entre le Lech, l'Ammer et l'Inn a la figure d'un triangle dont le Danube forme la base. Les assises des montagnes du Tyrol, qui ne sont ici que de fortes collines, s'abaissent de plus en plus vers le Danube, et se terminent pour la plupart à des plaines marécageuses; des forêts coupées d'une infinité de vallons arrosés par des ruisseaux bourbeux en couvrent la surface et entraveraient les opérations, quoique au delà de Freising et de Friedberg, il existe des communications dans tous les sens. Les filets d'eau les plus remarquables de cet espace, sont la grande Laber, l'Abens, l'Ilm, la Paar et l'Acha.

Le Lech prend sa source au Hornspitz, sur le mont Tannberg, dans cette grande chaine qui sépare le Vorarlberg du Tyrol, et divise, dans une direction septentrionale, les affluents du Rhin et du lac de Constance, de ceux du Danube. Il quitte le Tyrol au-dessous de Reuti, entre Pinzwang et Fuessen, où il n'est encore qu'une petite rivière; des rives escarpées resserrent son cours torrentueux jusqu'à Landsberg, et en forme un défilé difficile, qu'on ne peut franchir qu'à Fuessen, Schongau et Landsberg. Ici les montagnes s'abaissent, et la vallée dans laquelle il coule s'élargit. Aux environs d'Augsbourg, il est bordé par des collines qui s'écartent souvent de deux et trois lieues de ses rives. Il reçoit près de cette ville la Wertach, et serpente dans la plaine jusqu'au Danube. A partir du point où la vallée s'élargit, jusqu'à son confluent auprès de Rain, le lit de cette rivière est parsemé d'îles et a plusieurs gués aux environs d'Augsbourg. On voit par là qu'en descendant son cours depuis Landsberg, il ne manque pas de passages : les principaux sont dans cette ville et à Rain.

Les courants entre le Lech et l'Iller qui méritent quelque attention sont : la Wertach, la Schmutter, la Zusam, la Mindel, la Kamlach et la Günz; ce ne sont pourtant pas des défilés remarquables, puisque loin de sillonner de profondes vallées, ils arrosent au contraire un pays ouvert bien pourvu de communications.

L'Iller descend des montagnes de Dernberg et d'Eckberg dans le Vorarlberg, quitte la grande chaine au-dessus d'Immenstadt, passe près de Kempten, et tombe dans le Danube, vis-à-vis d'Ulm. Quoique ses rives ne soient point escarpées, il présenterait pourtant des obstacles à un passage à cause de la force de ses eaux, s'il n'avait plusieurs beaux ponts auxquels aboutissent nombre de communications. Depuis l'Iller jusqu'aux sources du Danube, le pays, quoique coupé, se compose des hauteurs à pentes douces, arrosées par de petits ruisseaux; il est bien cultivé, très-peuplé, et par conséquent rempli de communications. La Riess, la Schussen et l'Ostrach, sont les seuls défilés qu'on rencontre. Cette dernière petite rivière forme depuis sa source, auprès de Nassach, jusqu'à son confluent non loin de Mengen, un marais qu'on ne peut passer qu'en fort peu d'endroits.

Les principaux affluents du Danube, sortant de la chaine de montagnes qui le sépare du Rhin et viennent s'emboucher sur la rive gauche, sont :

1° *La Blau*, ruisseau qui mérite à la vérité peu d'attention pour le volume de ses eaux, mais qui, jaillissant auprès de Schelkingen, coule dans une gorge formée de rochers à pic, et tombe près d'Ulm dans le Danube.

2° *La Brenz*, qui serait aussi peu remarquable si, à partir de sa source auprès de Kœnigshrunn, son cours ne traversait une vallée profonde jusqu'à Giengen, pour ensuite s'emboucher à Gundelfingen.

3° *La Wernitz*, qui reçoit auprès de Heroldingen les eaux marécageuses de l'Eger et les courants qui descendent de la montagne de Ries. Ce n'est qu'entre Haarbourg et

Donauwerth, qu'elle forme un défilé escarpé.

4° *L'Atmühl*, qui prend sa source au village de Hornau dans le pays de Baireuth, passe devant Eichstadt, et se jette dans le Danube auprès de Kehlheim. Son lit est encaissé entre des roches profondes, et ce n'est guère qu'auprès d'Eichstadt, Kunting et Beilengries (ou Berngries), qu'elle offre des passages.

5° *La Schwarze-Laber*, qui sort du village de ce nom, et arrive au Danube à Bruck.

6° *La Naab*, formée de trois ruisseaux : le premier, appelé Wald-Naab, a ses sources auprès de Neubau, au pied du mont Ochsenkopf dans la masse nommée Fichtel-Gebirge; le second, appelé Bœhmische-Naab, commence au-dessus du village de Naab, non loin de la petite ville de Bernau, tous deux se joignent à Neuhaus; le troisième, dit Heide-Naab, est formé par la réunion de plusieurs sources qui se rendent du Fichtel-Gebirge aux champs dits Nassen-Haide; il se mêle à la Wald-Naab à Wildenau. Cette rivière ainsi grossie, reçoit à Pfreimt, le ruisseau de ce nom, et à Schwarzenfeld, la Schwarzach venant de Waldmünchen par Retz et Neubourg; elle passe ensuite devant Schwandorf et Burg-Lengenfeld, reçoit la Vils à Kalmünz, et se jette à Orth dans le Danube. Les sources de ce petit ruisseau se joignent au-dessus de Vilseck, passent à côté d'Amberg, et reçoivent, auprès de Schmidtmühl, la Lauter, qui vient de Castell.

Ces six courants suivent des vallées profondes bornées par des rochers à pic. Le pays qu'ils traversent est élevé, aride et pierreux. Le peu de chemins qu'on y trouve sont mauvais. La chaîne principale dont ils descendent s'élève dans le pays de Baireuth à une grande hauteur, et forme le Fichtel-Gebirge, masse fort escarpée, mais qui n'est pas totalement dépourvue de communications. De ce point part une grande ramification qui trace dans la direction du sud-est la limite entre la Bavière et la Bohême, sous le nom de Bœhmerwald, se détourne vers l'est, et sépare cette dernière province de l'Autriche. Dans toute cette étendue, les sommités de la chaîne sont couvertes de forêts épaisses. Entre Egra et Neumarkt, cette chaîne est percée de plusieurs communications difficiles, et qui n'ont aucune liaison transversale. Aux environs de cette dernière ville, le pays devient impraticable, sauvage, escarpé et inhabité, de sorte que jusqu'à la grande route de Budweis, il n'y a pas de communication propre aux opérations militaires.

Le revers de la chaîne qui regarde l'ouest, vers la Naab et le Danube, est très-roide. La Schwarzach, qui en sort pour se rendre à la Naab, est resserrée par de hautes montagnes; mais du côté de l'est, le plateau en est plus large, et a par conséquent une pente plus douce.

La Schwarze-Regen, ou Grosse-Regen, se forme de la réunion de plusieurs ruisseaux qui descendent de la plus haute sommité de cette chaîne; elle se joint à Kotzding avec la Weisse-Regen ou Kleine-Regen, prend la Cham à Altenstadt, se tourne ensuite au sud par Cham et Nittenau, et tombe dans le Danube près de Stadt-am-Hof. Le cours de cette rivière forme un défilé considérable, parce qu'il est resserré entre des montagnes escarpées, et que ses rives sont parfois marécageuses.

L'Ilz qui descend des frontières de Bohême vers Passau a peu d'eau, mais coule constamment entre des rochers à pic. La route de Straubing à Cham se divise en deux branches auprès de cette ville, dans la direction de l'est, l'une va droit en Bohême, et l'autre conduit à Kloster-Schœn-Thal, où elle se rattache aux grandes communications qui mènent de Waldmünchen et Schwarzenfeld à la Naab, et de Retz par Nittenau à Ratisbonne. Le peu de routes qui vont du Danube aux montagnes se terminent ici, où les hauteurs deviennent d'un accès très-difficile. Il en est de même en Autriche, où l'on ne trouve entre l'Ilz et les chaussées de Linz et Enns, qui se réunissent à Freistadt et conduisent à Budweis, aucune route propre aux opérations, malgré que le pays soit plus peuplé, mieux cultivé et plus praticable. Ce n'est que par Zwettel, Leonfelden et Rosenberg, qu'un chemin commode mène à Budweis.

L'Eger prend sa source aux environs de Culmbach, sur le revers oriental du Fichtel-Gebirge, près du Heideberg. Il tombe dans l'Elbe à Theresienstadt; son cours jusqu'à son confluent est entièrement bordé de rochers.

La Beraun, formée par la réunion de plusieurs ruisseaux qui coulent d'abord sous le nom de Miess, prend son nom près de Pilsen. Ses sources sont situées sur les revers orientaux de la montagne dite Glaser-Berg, ou

Croaten-Berg, dépendant de la chaine principale. Elle tombe au-dessus de Konigsaal dans la Moldaw. Ses rives sont escarpées, ses eaux peu profondes, mais elle est sujette à des crues fréquentes.

Entre l'Eger et la Beraun, et sur la droite près de la Wottawa, les montagnes s'abaissent insensiblement vers l'Elbe et la Moldaw; et quoique le pays soit rude et impraticable, il se découvre de dix à douze lieues de la frontière; plusieurs chemins descendent des hauteurs dans la plaine, et ne sont coupés que par un petit nombre de ruisseaux. Les deux rivières dont on vient de décrire le cours y forment les uniques défilés.

La Wottawa descend de la chaine principale qui borde la Bohême du sud à l'est, reçoit la Planitz à Piseck, et se jette dans la Moldaw au-dessus de Klingenberg.

Entre la Wottawa et la Moldaw supérieure, le pays s'exhausse de nouveau et se transforme en montagnes recouvertes en grande partie par des bois peu frayés.

La Moldaw prend son origine dans des gorges profondes, entre les hautes montagnes de Brettenberg, de Schwarzenberg et de Vogelstein à l'est de la chaine principale, d'où jaillissent la Wottawa au nord et l'Ilz au midi. Elle se dirige au sud-est vers le péage de Seiften, puis se détourne au nord et se jette dans l'Elbe à Melnik. Son lit, creusé dans une vallée profonde et étroite, ne peut être franchi qu'en peu d'endroits. La plupart se trouvent entre Rosenberg et Moldautheim, où le pays est assez peuplé et cultivé; au-dessous de Tein, la rivière devient trop considérable et ses bords trop escarpés pour la franchir commodément.

Il en est de même de l'Elbe, depuis sa jonction avec la Moldaw jusqu'à son entrée en Saxe. Dans l'étendue où ce fleuve forme la droite de la base d'opérations à l'est, on ne peut le passer qu'à Leitmeritz sur un pont.

SECTION II.

Considérations sur le théâtre de la guerre.

En jetant un coup d'œil sur le théâtre de la guerre qu'on vient de décrire, on voit qu'il fournit, sous le rapport stratégique, les résultats importants qui suivent :

1° Ce théâtre a la forme d'un parallélogramme. La route du vieux Brisach, qui passe par Memmingen, Landsberg, Munich, Alt-OEtting, Braunau et Steier, marque la ligne du sud, parce que plus loin dans cette direction, il n'en est aucune autre qui soit propre aux grandes opérations. Elle a un développement de 152 lieues ou 25 marches. La route de Mayence à Egra et Theresienstadt, est de 129 lieues ou de 22 marches, et forme la ligne septentrionale. Les bases d'opérations tracent les deux autres lignes; celle de l'est de Steier à Theresienstadt a 83 lieues ou 14 marches; et celle de l'ouest, de Brisach à Mayence, 63 ou 10 marches.

En prenant un terme moyen, on peut évaluer la longueur des deux premières lignes à 24 marches, et à 12 celle des deux autres (1). Ainsi les deux lignes du nord et du sud, n'ont que la moitié de la longueur des bases.

2° La base d'opérations de l'ouest est à tous égards très-avantageux. Formée par le Rhin, qui présente une bonne ligne de défense et partout des passages favorables, elle en a deux couverts par des têtes de pont, et se trouve en outre protégée par nombre de forteresses. Une seconde ligne de places, à une petite distance de l'autre, empêcherait les progrès de l'ennemi lors même qu'il aurait franchi la première barrière.

Le Rhin coule dans une vaste plaine, en sorte que de chaque côté il y a des communications faciles sur toute la ligne d'opération. Une infinité de routes partent de ses rives vers l'est, et se croisent dans tous les sens. On peut donc se porter en avant de cette base sans obstacles, puisqu'on a le choix de sa ligne d'opération, et qu'il suffit d'assurer ses propres communications sans qu'il soit nécessaire de couvrir la base même.

Les avantages ne sont pas aussi marqués sur la ligne d'opération de l'est; l'aile droite seule en est couverte par Theresienstadt, Prague et la Moldaw, qu'on ne peut passer que

(1) Il est assez singulier de prendre un terme moyen hypothétique, quand il s'agit de données positives. Une ligne d'opération qui a dix marches, et l'autre qui en a quatorze, ne peuvent offrir d'autre résultat que celui qui existe réellement, ni faire le terme moyen de douze.

dans cette dernière place et à Tein. Le terrain présente les mêmes difficultés pour déboucher entre Budweis et Enns, où le Danube coupe la base d'opérations. La partie comprise entre Enns et Steier est, à la vérité, couverte par l'Enns; cependant, comme la rive gauche de cette rivière domine presque partout la rive droite, la défense n'en est que précaire, et l'on éprouve de grandes difficultés à déboucher des deux seuls points de passages qui se trouvent à Enns et à Steier.

Cette base n'a qu'une seule route de communication sur tout son développement; elle conduit de Prague à Enns par Freistadt, et ensuite à Steier par la rive gauche de l'Enns. De Freistadt un chemin conduit à Linz et à Wels. Le Danube n'offre que deux passages qu'on puisse compter dans la base d'opérations, c'est-à-dire, qu'il n'y aurait que deux points de liaison entre les deux parties de cette base que le fleuve sépare. Le premier est à Enns; et le second à Linz, deux milles plus loin; encore présentent-ils des difficultés à cause de l'escarpement de ses rives. Cette base d'opérations est aussi défavorable dans l'offensive, où la nature du pays en avant s'oppose à ce qu'on débouche avec facilité et restreint le choix des entreprises, que dans la défensive, où il faut beaucoup de célérité dans les mouvements pour garantir les points menacés (1).

Les montagnes qui masquent l'aile gauche, empêchent de se porter en avant, excepté dans le court intervalle entre le Danube et la route de Steier par Wels et Lambach. En face du centre s'élèvent les montagnes impraticables du Bœhmerwald, dans lesquelles on ne peut établir de communications, à partir du Danube jusqu'à la route qui conduit à Ratisbonne par Klattau et Neumarkt. Il y a bien entre cette première ville et Egra quelques chemins qui conduisent à l'extrême droite, au delà de cette masses de montagnes, mais ils sont très-difficiles. On ne peut donc assigner d'autre direction aux opérations que vers les débouchés des montagnes entre Egra et Neumarkt, ou dans la vallée du Danube, par Enns, et Steier vers l'Inn; encore ces deux lignes sont tout à fait séparées par ce fleuve et par la chaîne de Bœhmerwald.

3° Les communications qui traversent la masse principale entre Egra et Neumarkt, s'éloignent les unes des autres, et prennent des directions différentes dès qu'elles ont franchi les crêtes des montagnes. La route d'Egra se dirige vers le Mein; celle de Sandau, Rosshaupt et Klentsch mènent à la Naab, ou de Klentsch même par Nittenau et Kirn vers le Danube; enfin celle de Neumarkt conduit également à ce fleuve.

Dans toute l'étendue comprise entre les sources du Mein, celles du Danube et les deux rives de la Naab jusqu'au delà de la Vils, les montagnes sont hautes et escarpées; en sorte que toutes les routes n'ont entre elles d'autre liaison que la chaussée qui va d'Egra ou de Baireuth par Schwandorf à Ratisbonne. Ce n'est qu'au delà des défilés de la Vils et de la Laber, où le pays se découvre, qu'il y a des communications directes, soit pour aller au Rhin, soit pour se rendre de ce fleuve au Danube. Les défilés qu'on rencontre çà et là, sont si peu importants et si faciles à franchir, qu'on ne peut les considérer comme des obstacles dans le jet d'un plan de campagne.

Il n'y a que deux points sur la rive droite du Danube, d'où l'on puisse déboucher de la basse Autriche sur cette base d'opérations; ce sont ceux de Steier et d'Enns. Les deux routes principales qui passent par ces villes, s'éloignent l'une de l'autre après qu'elles ont passé l'Enns. La première longe le Danube et va à Ratisbonne, l'autre se dirige vers l'Iser en traversant Braunau, Landshut et Munich. Les rives marécageuses de cette rivière et les difficultés que présente le passage de l'Inn, entravent la marche des opérations, et rendent les com-

(1) Cette pensée, quoique juste au fond, semblerait équivoque à beaucoup de lecteurs, si elle n'était expliquée. En effet, on pensera généralement que toute ligne où l'on attend l'ennemi, est justement plus facile à défendre, à mesure que les communications y sont plus rares et plus difficiles; car la frontière la plus inaccessible, à laquelle on n'aboutirait que par un seul chemin, serait bien celle qu'on attaquerait avec le moins de succès. Mais l'auteur a voulu dire, sans doute, que la base d'opérations citée ne serait pas d'une défense aisée, parce qu'elle est accessible perpendiculairement, et dans la direction suivie par l'ennemi; tandis que les communications transversales ou parallèles manquent, que les troupes chargées de défendre la ligne ne pourraient pas se mouvoir avec facilité pour se porter au point où l'effort aurait lieu.

munications difficiles entre les différentes routes, qui d'ailleurs sont fréquentes et assez commodes dans ce pays où il y a peu de montagnes.

Depuis l'Iser jusqu'aux sources du Danube, la contrée plus ouverte encore, est percée d'un grand nombre de routes qui se croisent en tous sens; mais dans les montagnes, le long du Rhin, elles côtoient toujours le cours des affluents de ce fleuve. L'on trouve aussi sur la rive gauche du Danube, plusieurs chemins qui conduisent vers le Necker et le Mein par les sommités du Rauhe-Albe, en suivant le cours des divers filets d'eau qui grossissent ces deux rivières.

4° Le Danube apportera toujours les plus grands obstacles à la marche d'une armée, soit qu'elle veuille faire des mouvements, soit qu'elle cherche à lier les différentes lignes d'opérations d'une base à l'autre. En effet, ce fleuve parcourt le théâtre de la guerre presque dans toute sa longueur, et le coupe, ainsi qu'on l'a déjà dit, en deux parties égales, depuis Ulm à Ratisbonne. Comme, à partir de la première de ces places, le fleuve forme un défilé considérable, les contrées situées à droite et à gauche de son cours, n'ont entre elles de liaison, qu'aux points où les routes aboutissent à des passages. Ces points sont très-rapprochés entre Ulm et Ratisbonne; au-dessous il n'en existe que trois, à Straubing, Linz et Enns (1). Néanmoins, tous ces passages sont fort difficiles, tant à cause de la largeur du défilé, que par la disposition naturelle des bords du fleuve. Il ne suffit pas d'occuper une de ses rives pour être maître de l'autre; c'est une position avantageuse, mais non décisive.

Les armées respectives ont, des deux côtés du Danube, des lignes de communications avec leur base; elles peuvent donc, selon les circonstances, s'établir sur l'une ou l'autre de ses rives pour la défense des passages; il est même possible que ce fleuve trace la ligne de démarcation entre elles et restreigne l'étendue du théâtre de la guerre qu'elles occupent. Un pareil état de choses peut durer d'autant plus :

1° Que l'espace d'Ulm à Ratisbonne, où se trouvent le plus de passages avantageux, n'est que de huit marches, et par conséquent trop court pour en effectuer un avec sécurité, et le dérober à la connaissance d'un ennemi poste au point central.

2° Que la nature du défilé ne permet pas de le forcer aisément, et qu'il faut une très-grande supériorité de moyens pour l'entreprendre.

3° Que l'on ne peut se diriger vers les passages situés au-dessous de Ratisbonne, tant que l'ennemi occupe le pays au-dessus, sans donner prise sur ses propres lignes de communications, avant d'être à même d'atteindre celles de son adversaire; car d'après la nature du terrain en aval, on ne peut arriver aux communications de Ratisbonne que par des détours, tandis qu'à partir de ce point, l'adversaire a la faculté de se porter en ligne directe sur les nôtres. En admettant, par exemple, qu'une armée venant de l'ouest, voulût partir de sa ligne d'opération sur la rive droite du Danube, pour gagner, par Landshut et Straubing sur Cham, la communication de l'armée opposée; il faudrait qu'elle fît de Landshut à Cham quatre journées de marche, sans compter le temps qu'elle mettrait à passer le fleuve et à franchir les montagnes dans des chemins difficiles. L'armée adverse n'aurait, au contraire, que trois marches pour se porter de Ratisbonne à Landshut, c'est-à-dire, sur la ligne de communication de la première. De Munich à Linz, il y en a dix; et de Ratisbonne à Munich, six; ainsi de suite.

Cette différence devient encore plus sensible, lorsque l'armée de l'est doit opérer offensivement sur la rive gauche, où l'on ne peut gagner un point de passage qu'en faisant un long détour; car il y a cinq marches de Schwarzenfeld par Cham à Straubing, tandis qu'il n'y en a pas trois de Ratisbonne au premier de ces points.

4° Que l'armée de l'est ne peut entreprendre de tourner le défilé et de passer au-dessus d'Ulm, de la rive droite du Danube à la rive gauche, sans donner prise sur toutes ses communications; tandis que de son côté, l'armée de l'ouest serait obligée, non-seulement de passer ce fleuve, mais encore l'Iller, pour arriver aux communications de l'adversaire en position vers Ulm; ces passages seraient très-

(1) Il y a encore un débouché par Krems; mais les lecteurs se rappelleront que le théâtre de guerre supposé par l'auteur, ne s'étend pas jusque-là.

difficiles près de leurs confluents en présence de l'ennemi; et si l'on voulait remonter l'Iller pour le franchir plus aisément, on s'éloignerait alors trop de la ligne de retraite. Enfin, il serait également difficile pour les deux partis de tourner la ligne de son adversaire par la rive gauche du Danube, attendu le défaut de communications transversales par les montagnes du Rauhe-Albe.

5° Que la difficulté de forcer le défilé ou de le tourner à proximité de l'ennemi, nécessitant une manœuvre longue, il n'en résulterait aucun avantage, quand bien même on serait parvenu à l'autre rive; car l'adversaire pourrait employer ce temps à passer lui-même le fleuve, c'est-à-dire, à venir occuper les positions qu'on aurait quittées pour le tourner. Un semblable échange de positions ne souffrirait aucune difficulté, parce que chacune des bases a des routes qui conduisent aux deux rives du Danube : on éviterait par là un combat, et l'on rétablirait même l'équilibre des chances, en prenant une bonne position défensive.

On ne saurait non plus laisser ces positions derrière soi sans danger; d'abord parce que dans toute l'étendue du pays jusqu'à Ratisbonne il y a sur le Danube beaucoup de passages d'où partent des routes dans tous les sens; et ensuite, parce que, d'après la disposition du théâtre de la guerre, ses bases sont éloignées de vingt-quatre marches, et ses côtés seulement de la moitié; on voit par là que l'ennemi aurait plus de facilité à opérer sur les flancs et les derrières de l'armée qui dépasserait ces points, que celui qui manœuvrerait d'une base à l'autre pour atteindre le but de ses opérations.

SECTION III.

Détermination des objets d'opérations.

Le but d'une opération offensive étant de causer tout le mal possible à l'ennemi, plus on le repoussera, plus le mal sera considérable. Toutefois, la probabilité du succès est la première des conditions d'un plan; et c'est après en avoir calculé les résultats, qu'il convient de prendre un parti. Cette probabilité ne peut exister dans une opération basée sur des communications incertaines, et qui laisse les flancs et les derrières de l'armée à découvert. On ne saurait donc compter sur le succès de celle qui partirait d'une base pour se rapprocher de l'autre, sans avoir au préalable couvert ses flancs; il faut, en conséquence, faire toutes les dispositions nécessaires pour chasser l'ennemi, ou tout au moins l'écarter des points d'où il pourrait mettre obstacle à un mouvement offensif, et s'emparer des communications, à l'aide desquelles il atteindrait son objet.

La manœuvre qu'on exécute sur le flanc d'une armée qui prend l'offensive, doit toujours être dirigée sur le point où plusieurs communications facilitent les mouvements en direction transversale de toute l'étendue du théâtre de la guerre; ce ne sera donc pas entre Linz et Ratisbonne, ni par la chaîne du Rauhe-Albe, qui sépare le Danube du Necker et des affluents de ce fleuve, ni par les montagnes qui forment la vallée du Rhin, que ces mouvements auront lieu; mais bien dans l'étendue parcourue par le Danube, entre Ulm et Ratisbonne. En effet, c'est de là qu'il faut chercher à éloigner l'ennemi; et pour y parvenir, il est indispensable qu'on puisse agir en liberté dans toutes les directions.

Le Danube est le seul obstacle auquel il faut avoir égard, dans le calcul des grandes opérations sur ce théâtre de guerre, parce que de tous les défilés qui s'y trouvent, il est celui qui exige le plus de temps et de moyens pour le franchir, quand même il ne serait pas défendu par l'ennemi. Il convient donc avant tout de lever cet obstacle, en s'assurant sur le fleuve des communications hors d'atteinte. Le premier objet que les deux armées doivent se proposer dans leurs plans de campagne, et sans lequel elles ne peuvent se flatter de faire des progrès, est de se rendre maître d'un passage sur le Danube, entre Ulm et Ratisbonne, afin d'éloigner l'adversaire de tous les points où il lui serait facile d'arrêter par des manœuvres le cours ultérieur des opérations.

La difficulté de s'emparer d'un passage sur le Danube, quand il est occupé par l'ennemi, ne permet pas de compter sur le succès d'une pareille entreprise, et d'en faire la base d'un plan d'opérations; il faut d'abord tâcher de s'assurer, par un autre moyen, d'un passage au moins sur ce fleuve. Le meilleur et le seul sur lequel on puisse compter, c'est d'arriver

au défilé avant que l'adversaire y soit parvenu, et déjà en mesure de le défendre : les opérations doivent donc être conduites sur les points de passage mêmes, ou dans une direction telle qu'on soit sûr d'y arriver avant lui. Les obstacles que l'occupation d'une rive présente aux opérations qui ont lieu sur l'autre, sont réciproques, et entravent également les entreprises de l'armée opposée; ainsi toutes deux ont un égal intérêt à gagner le défilé du Danube, qui se trouve être, dans ce cas, l'objectif des deux partis.

Mais c'est principalement entre Ulm et Ratisbonne que le Danube a une influence marquée sur les opérations des deux armées, parce que les points de passage compris dans cet espace offrent seuls des communications qui coupent le théâtre de la guerre dans tous les sens; c'est, par conséquent, dans cet intervalle qu'il faut prendre une position favorable. Les deux partis peuvent se procurer cet avantage avec la même probabilité de succès, vu que la distance entre les deux extrémités du défilé et les bases d'opérations les plus rapprochées, est à peu près la même. En effet, de Brisach à Ulm, il y a dix marches; de Strasbourg jusqu'à la même ville, huit à neuf; de Lauterbourg, huit; de Budweis et d'Enns à Ratisbonne, il y en a dix. Cette différence paraît moindre encore, si l'on considère qu'Ulm est encore distant de huit marches de Ratisbonne, qu'il existe beaucoup de passages dans cet intervalle, et qu'il suffit d'en avoir occupé un avant l'ennemi, pour manœuvrer sans obstacle sur les deux rives de ce fleuve. C'est aux circonstances à déterminer le choix du point le plus favorable et la manière de bien débuter, en écartant l'adversaire du fleuve et des positions d'où il arrêterait le cours ultérieur des opérations. Ce point enlevé, on marchera avec circonspection contre sa base, afin de s'emparer d'autres positions ou de quelques passages d'une importance plus décisive.

La base d'opérations de l'ouest est tellement couverte par le Rhin et par la double ligne de places fortes, que ce n'est qu'à la suite d'événements extraordinaires et hors de la prévoyance humaine, qu'il est permis de l'attaquer; tout ce qu'on peut espérer, c'est de s'en approcher, et de choisir une position qui procure la faculté de déjouer les opérations de l'ennemi, de le repousser quand il se montre sur la rive droite du fleuve, et de couvrir les pays en arrière.

La ligne la plus convenable à ces sortes de positions, serait celle d'où l'on pourrait se mouvoir vers toutes les lignes d'opérations de l'ennemi, sans compromettre ses propres communications. Celle qui remplira cette condition et se trouvera en même temps la plus rapprochée de lui, est la meilleure, parce qu'elle couvrira une plus grande étendue du pays en arrière.

La route de Fribourg à Francfort, dans la vallée du Rhin, forme la première liaison entre les différents débouchés de la base d'opérations occidentale; mais cette ligne est longue : les deux têtes de pont de Kehl et de Cassel, situées à ses extrémités, protégent tous les passages qu'il plairait à l'ennemi d'effectuer. La vallée du Rhin n'a pas plus d'une marche de largeur, et toutes les routes qui en partent sont parallèles jusqu'au delà des montagnes et sans liaison transversale. C'est pourquoi il serait trop dangereux de s'établir sur une de ces lignes, l'ennemi pouvant déboucher vivement et inopinément de ses têtes de ponts, et atteindre les communications ou la ligne de retraite de l'armée qui s'y serait placée, avant qu'elle eût le temps de les couvrir.

La seconde ligne de communication entre les routes qui vont du Rhin au Danube, conduit de Mœsskirch à Miltenberg et Aschaffenbourg, en longeant le pied oriental des montagnes; elle parcourt un pays ouvert, et donne plus de facilité pour manœuvrer, que celle de la vallée du Rhin; elle est, en outre, parmi les routes propres à la défensive, la seule qui se trouve entre la base occidentale des opérations, et une ligne tirée d'Ulm vers le Mein.

Le point le plus avantageux pour prendre position contre la base de l'ennemi, est entre Stuttgard et Ludwigsbourg : il sera regardé comme le second objectif des opérations de l'armée de l'est. Il réunit toutes les conditions qu'exige la stratégie pour agir défensivement; aucun, sur toute la ligne, n'a de communications plus courtes avec le Danube : les routes d'Esslingen à Ulm, de Caustadt à Dillingen par Heydenheim, d'Aalen et de Nœrdlingen par Ingolstadt et Ratisbonne, y aboutissent; l'ennemi qui s'avancerait du Rhin ne

pourrait, sans être prévenu, atteindre une route qui menaçât cette ligne de retraite. La plus courte de celles qui y mènent, ainsi qu'aux bords du Danube, est celle de Brisach à Ulm par Mœsskirch; or, de Brisach à Mœsskirch, il y a six marches, tandis qu'on n'en compte que quatre de Stuttgard : de Brisach à Ulm par Mœsskirch, il y a dix marches, et de Stuttgard, quatre seulement : tous les autres débouchés qui conduisent de Strasbourg au Necker, se rapprochant davantage vers le front de la position qu'on propose de prendre entre Stuttgard et Ludwigsbourg, sont par conséquent encore moins à redouter pour elle.

Les routes qui conduisent du Mein au Danube, quoique un peu plus éloignées de la position de l'armée de l'est, sont également peu dangereuses, attendu qu'elles ne se tournent vers le Danube qu'après avoir débouché des montagnes du Rhin, et se dirigent sur des points qu'on atteindrait tout aussi vite de Ludwigsbourg. Ces routes côtoient les deux rives du Mein jusqu'à Aschaffenbourg où elles se séparent : la première va à Miltenberg et se partage en deux branches au débouché des montagnes; l'une gagne le Necker par Heilbronn et Ludwigsbourg, l'autre va à Mergentheim ; la seconde route conduit par Esselbach à Würzbourg, et de cette ville au Danube, en passant par Ochsenfurt ou Kitzingen. De Mayence comme de Ludwigsbourg, il y a cinq marches jusqu'à Miltenberg, et six jusqu'à Würzbourg. D'un autre côté, trois routes conduisent de Heilbronn vers le Mein, et coupent celles dont nous venons de parler à Miltenberg, Bischoffsheim, Würzbourg, Œringen, Ochsenfurt et Kitzingen.

Soit que l'on considère l'impossibilité de dérober les mouvements d'une armée, soit qu'on calcule le temps nécessaire pour s'avancer des bords du Rhin à travers les montagnes, où l'on est forcé de défiler sur une seule route, tandis que l'armée de l'est, qui a moins de chemin à parcourir, a la liberté de manœuvrer sur plusieurs colonnes, l'on voit que de la position prise; on peut, non-seulement prévenir l'ennemi sur toutes les lignes d'opérations, mais encore gagner assez de temps pour aller au-devant de lui.

On ne trouve pas contre la base de l'est de position semblable à celle que nous venons d'indiquer, et qui rende, en quelque sorte, celui qui l'occupe, maître de la majeure partie du théâtre de la guerre. De Ratisbonne jusqu'à la route de Theresienstadt à Steier, il n'existe que le chemin de Cham par Straubing, lequel coupe presque transversalement le théâtre de la guerre : ce chemin, qui traverse d'âpres montagnes, est trop étroit et trop difficile pour permettre des mouvements rapides : il n'est donc d'aucune utilité dans une ligne défensive; ainsi l'on restera près de Ratisbonne, ou l'on pénétrera jusqu'à la base de l'ennemi pour chercher à s'y établir.

Les deux ailes de la base orientale sont couvertes par des montagnes et des places fortes, et l'on ne peut guère combiner de mouvements contre son centre, pour se rendre maître de toute la ligne. Il faudra donc se résoudre à tenter une opération isolée sur l'une des rives du Danube, attendu que la base de l'est ne peut, à proprement parler, être rompue qu'entre le Danube et Steier, ou entre Tein et Rosenberg. Une pareille entreprise n'aurait cependant de succès qu'autant que l'ennemi, dans l'impossibilité de gagner Ratisbonne, serait hors d'état de changer de rive et d'arrêter les mouvements de l'armée de l'ouest, par une opération sur ses derrières.

En supposant même que ce cas ne soit pas à craindre, les points les plus importants de la base de l'est, où toutes les communications aboutissent, sont Enns et Budweis. Or, l'éloignement de ces deux points, et les difficultés d'y arriver, sont à peu près dans les mêmes rapports. Il y a de Ratisbonne à Enns dix marches, et autant de Ratisbonne à Budweis : la route qui conduit à la première de ces places traverse l'Iser et l'Inn, celle qui mène à l'autre est tracée sur les montagnes de la frontière de Bohême; mais en comparant les avantages de ces deux directions, on donnera la préférence à celle de Budweis, et l'on regardera ce point, avec raison, comme le second objectif des opérations de l'armée de l'ouest.

La marche sur Enns vous rend maître d'un petit espace resserré entre de hautes montagnes et le Danube, où l'ennemi arrête tous progrès ultérieurs, en s'établissant sur les escarpements de la rive gauche de ce fleuve : position dont on ne peut le déloger en aucun cas. Si vous avancez, au contraire, jusqu'à Budweis,

alors votre armée est maîtresse de la plus grande partie de la ligne d'opération de l'ennemi. Celui-ci se porte-t-il sur Prague? les deux rives du Danube appartiennent au vainqueur, qui peut utiliser ce fleuve pour le transport de ses parcs et l'établissement de ses communications sur la rive droite. L'avantage n'est pas moindre pour lui, si l'adversaire se retire sur le Danube. En effet, rien n'est plus aisé que de l'y tenir en échec avec peu de troupes, et de s'établir sur sa base d'opérations en investissant, sans perte de temps, Prague ou Theresienstadt.

Dès qu'on a dépassé la frontière de Bohême, les communications sont encore plus sûres, parce qu'elles s'étendent d'Egra à Mayence, conséquemment à une plus grande distance du Danube et des points où l'ennemi pourrait les gêner. Au reste, il ne saurait lui-même s'exposer à quitter les environs d'Enns et de Linz, pour manœuvrer en remontant le Danube, sans donner prise sur sa ligne de retraite à l'adversaire posté dans les environs de Budweis, attendu que de ce point aux deux premiers il y a trois marches, et de ceux-ci, douze à Cham.

SECTION IV.

Choix des lignes d'opérations.

Pour la facilité du coup d'œil, on trouvera ci-après, sous la forme d'une table, les indications de toutes les lignes dont l'exacte connaissance est indispensable pour déterminer les opérations sur le théâtre de guerre donné.

Cette table comprendra :

1° Les deux bases d'opérations;

2° Les côtés nord et sud du théâtre de la guerre;

3° Le défilé du Danube, considéré comme premier objectif des opérations;

4° Enfin, les lignes de communication des deux bases au premier objectif, qui servent à tous les mouvements intermédiaires, et subséquemment à parvenir au second.

Les lignes d'opérations qui partent du Rhin, sont comprises, savoir : entre la Wiese et la Murg, entre la Murg et le Necker, et le long du Mein.

Bien qu'il y ait, entre la Murg et le Necker, beaucoup de passages sur le Rhin, et que plusieurs routes partent des bords de ce fleuve, l'on n'a indiqué que celles du milieu, c'est-à-dire, celles qui ont leur naissance à Lauterbourg, en face de Carlsruhe, par la raison que toutes les routes qui débouchent dans cet espace, vont rejoindre si vite le Necker, qu'il n'y a aucune différence sensible dans leur développement, quelle que soit celle qu'on choisisse.

En déterminant la ligne de la base de l'est, l'on n'a pas fait mention des débouchés sur l'Eger, attendu qu'on n'a pas de motif de préférer cette longue ligne d'opération.

On a envisagé six points dans le premier objectif, comme buts principaux des lignes d'opérations, savoir : les deux extrémités du défilé du Danube, puis Ulm et Ratisbonne; ensuite Dillingen, comme le plus propre au passage au-dessus d'Ulm; Donauwerth, à cause de la communication voisine du Lech; enfin, Ingolstadt, eu égard à l'importance du rétablissement de ses fortifications et à la bonté de son passage.

La différence de distance entre ce dernier et les autres est si peu de chose, qu'on peut la regarder comme nulle, et que le calcul de toutes les communications des bases à chaque passage serait superflu;

5° Les lignes directes des bases aux seconds objectifs en omettant les premiers;

6° Les lignes transversales qui forment la liaison des extrémités nord et sud du théâtre de la guerre, coupent par conséquent toutes les lignes d'opérations, et servent à leurs communications réciproques.

(*Voyez* la carte du théâtre de la guerre donné).

1°

Base d'opérations à l'orient.

DE BRISACH A MAYENCE (1).

	lieues.		marches.
De Brisach, par Lauterbourg, à Mayence.	63	ou	10

(1) L'auteur a consacré une section entière de son ouvrage, à donner la nomenclature détaillée des stations intermédiaires des différents points que nous indiquons. Nous nous sommes cru autorisé à supprimer ces détails, que l'on peut trouver sur toutes les cartes de poste, et qui, ne pouvant être d'aucune utilité au lecteur, déparent en pure perte un ouvrage d'un si grand intérêt.

Base d'opérations à l'occident.

DE STEIER A THERESIENSTADT.

	lieues.	marches.
De Steier à Enns, par Budweis et Prague.	83	ou 14

2°

Côté du sud du théâtre de la guerre.

DE BRISACH A STEIER.

De Brisach par le val d'Enfer, Memmingen, Munich et Braunau	152	ou 25

Côté du nord du théâtre de la guerre.

DE MAYENCE A THERESIENSTADT.

De Mayence par Würzbourg, Bamberg et Egra	129	ou 22

3°

Objectifs sur le Danube.

D'ULM A RATISBONNE.

D'Ulm, par Donauwerth et Ingolstadt	50 1/2	ou 8

4°

Des lignes d'opérations des deux bases au Danube.

PARTANT DE LA BASE DE L'EST, AU DANUBE.

1° Entre la Wiese et la Murg.

De Brisach à Ulm, par le val d'Enfer	54	ou 9
De Strasbourg à Ulm, par la vallée de la Rench	47	ou 8

Cette route est si mauvaise dans la vallée de la Rench, qu'elle n'est pas praticable aux voitures en tout temps, ce qui fait qu'elle ne peut être considérée comme une communication principale.

2° Entre la Murg et le Necker.

De Lauterbourg, par Stuttgard, à Ulm.	49 1/2	ou 8
par Gemünd, à Dillingen.	51 1/2	ou 9
par Nœrdlingen, à Donauwerth	54	ou 9
par Monheim, à Ingolstadt.	69 1/2	ou 12
par Monheim et Beilengries, à Ratisbonne.	85 1/2	ou 14

3° Sur le Mein.

De Mayence, par Dillingen et Ellwangen.	70 1/2	ou 12
à Donauwerth, par Hall.	70	ou 12
à Ingolstadt, par Mergentheim.	85	ou 14
à Ratisbonne	90	ou 15

PARTANT DE LA BASE DE L'OUEST AU DANUBE.

Sur la rive droite de ce fleuve.

	lieues.	marches.
D'Enns à Ratisbonne	60 1/2	ou 10
à Ingolstadt	78 1/2	ou 13
à Donauwerth	92	ou 15
à Dillingen, par Munich	96	ou 16
à Ulm, par Augsbourg	105 1/2	ou 17

Sur la rive gauche du Danube.

De Budweis, par Cham, à Ratisbonne	57 1/2	ou 10
à Ingolstadt	75 1/2	ou 13
par Stadt-am-Hof et Schambach	76 1/2	ou 13
à Donauwerth	89	ou 15
à Dillingen	96	ou 16
à Ulm	108	ou 18
De Prague à Ingolstadt, par Stadt-am-Hof.	81 1/2	ou 14
à Donauwerth, par Amberg.	54	ou 16
à Dillingen	101	ou 17
à Ulm	114	ou 19

5°

Lignes les plus courtes des bases aux seconds objectifs.

PARTANT DE LA BASE DE L'EST.

De Spire à Budweis, par Mergentheim, Nuremberg et Cham	136 1/2	ou 23
De Mayence à Budweis, par Nuremberg.	143	ou 24

PARTANT DE LA BASE DE L'OUEST.

De Budweis à Stuttgard, par Amberg et Nœrdlingen	126	ou 21

6°

Lignes transversales qui lient les côtés du nord et du sud du théâtre de la guerre.

De Fribourg, par Rastadt, à Francfort.	69 1/2	ou 12
De Mœsskirch, par Heilbronn, à Aschaffenbourg	67	ou 11
De Memmingen, par Rothenbourg, à Würzbourg	60	ou 10
De Landsberg, par Dietfurth et Roth, à Bamberg	60 1/2	ou 10
De Munich, par Schwarzenfeld, à Egra.	61 1/2	ou 12
D'Alt-OEtting à Klentsch	42	ou 7

De Straubing à Cham; cette chaussée, encaissée entre deux hautes montagnes, est si escarpée en quelques endroits, qu'on ne peut s'en servir sans beaucoup de difficultés, et qu'il ne convient pas de

	lieues.	marches.
la prendre dans les mouvements qui exigent de la célérité.		
De Steier à Enns, par Budweis et Pilsen.	89	ou 14.

Ce sont les circonstances qui déterminent, dans l'offensive, le choix des lignes d'opérations, et dans la défensive, celui des lignes de défense.

SECTION V.

Positions défensives.

Lorsque par manque de forces, ou faute d'être suffisamment préparé, celui qui a le Rhin pour base d'opérations, est contraint de se tenir sur une défensive absolue, il n'a presque rien à craindre. A couvert par ses forteresses, les deux têtes de pont de Kehl et de Cassel le mettent à même d'inquiéter sans cesse l'ennemi qui s'avancerait contre la base, et de lui faire beaucoup de mal sans courir lui-même de dangers.

Celui qui doit défendre la base de l'est, se trouve dans une position bien plus difficile, quand les circonstances et la brièveté du temps ne lui permettent pas d'atteindre les environs de Ratisbonne, et de s'y préparer une position entre Landshut et Wernberg. Sans point intermédiaire pour arrêter les progrès de l'ennemi, n'ayant pour ligne de position que la base elle-même, privé de communications transversales entre les lignes que celui-ci choisirait vers Budweis et Enns pour son opération, il ne lui reste qu'à s'y maintenir jusqu'à ce qu'il se soit avancé de Ratisbonne sur l'un ou l'autre de ces points; seulement alors, selon que les circonstances et les forces disponibles le lui permettront, il marchera à sa rencontre, l'attendra à Budweis, s'il se dirige par la Bohême, ou prendra position sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de Linz ou d'Enns, au cas qu'il opère le long de ce fleuve. Dans les deux dernières hypothèses, le point le plus favorable pour l'arrêter est entre Budweis et Kaplitz; Scharding, et Klattau en sont à peu près aussi éloignés que Ratisbonne est distant de la dernière de ces villes. On peut donc de là, sinon prévenir l'ennemi sur l'Inn et aux débouchés du Bœhmerwald, du moins l'attaquer immédiatement après le passage de cette rivière, à sa sortie des défilés.

En admettant que les circonstances nécessitassent une défense purement passive, la position qu'on vient de proposer serait encore la plus avantageuse, comme centre du seul espace attaquable de la base d'opérations. En s'y concentrant d'avance, on gagne le temps et les moyens, non-seulement de retrancher Budweis, mais encore d'établir une double tête de pont à Linz et à Enns, et de s'assurer par là de nouveaux moyens de défense qui n'empêcheront peut-être pas, à la vérité, la base d'opérations d'être forcée, mais au moins qui y apporteront de puissants obstacles.

Enfin, si l'on considère que Budweis est à dix marches de Ratisbonne, et que cette ville n'est distante que de cinq de Munich, tandis que l'on compte treize marches de Budweis à Ratisbonne par Linz; qu'on fasse attention à la facilité avec laquelle des détachements peuvent détruire tous les ponts sur l'Iser, l'Inn et le Danube, et qu'on calcule le temps nécessaire pour les rétablir, on reconnaîtra la possibilité de gagner de Budweis les lignes de communication de l'armée qui agirait contre l'Autriche, en atteignant celles qui conduisent à ce fleuve de l'intérieur de la Bohême. Si, par défaut absolu de moyens, l'on désespérait de se maintenir à Budweis, le seul parti qui resterait à prendre serait de profiter du grand développement des fortifications de Prague, pour se jeter dans cette place, et y causer, par une petite guerre, le plus de mal possible à l'ennemi.

Pour investir cette place, il est obligé d'établir ses troupes devant une longue ligne de circonvallation traversée par la Moldaw, coupée d'une infinité de ravins, et qu'on peut rompre avec des forces inférieures. Si, au lieu de l'investir, il prend position sur l'une de ses rives, alors le but qu'on se proposait est naturellement atteint; il ne fera pas d'autre entreprise, et l'on peut attendre un retour de fortune tranquillement derrière les remparts; mais si après avoir franchi les montagnes de la Bohême, il se dirige sur Budweis, on fera bien d'inquiéter ses débouchés et ses communications.

Les motifs qu'on vient de donner pour déterminer le choix des points propres à la défense de la base d'opérations de l'est, dérivent de leur situation stratégique; mais d'autres

considérations viennent encore à leur appui, quand il est permis d'espérer des renforts plus prompts, plus faciles et plus sûrs, sur tel point que sur tel autre, afin de se défendre avec plus de vigueur ou de reprendre l'offensive. L'on observera pourtant que si l'on jugeait à propos dans cette vue, de prendre position sur un point moins favorable à la défensive, il ne faudrait le faire qu'avec la certitude de se réunir aux renforts attendus, avant que l'ennemi fût en mesure de s'y opposer ou de forcer la position, sans quoi l'objet du mouvement serait manqué.

Le but de la défensive est de gagner du temps; on le remplit d'autant mieux qu'on entrave la marche de l'adversaire, et qu'on retarde son arrivée aux points décisifs. Ceci exige tout le talent et toute l'énergie du général en chef, notamment quand ces points ne sont pas assez forts par eux-mêmes, pour faire une longue résistance. Ainsi, lorsqu'on peut rassembler à temps assez de moyens pour compenser, en quelque sorte par l'art, la supériorité de l'ennemi, et suppléer au défaut de troupes par l'avantage de la position; de même lorsqu'on espère l'arrêter, soit en lui livrant bataille, soit en lui disputant le terrain pied à pied, on fera bien de s'écarter un peu de la base d'opérations, et de prendre toutes les positions favorables qu'on pourra atteindre avant lui.

Il résulte de ce qui précède, que la propriété essentielle de toutes les positions défensives consiste dans la liberté de se mouvoir sur les flancs et en arrière, pendant que les points d'attaque sont déterminés à l'ennemi, et que des obstacles élevés par l'art ou la nature entravent ses entreprises. Ce n'est pas seulement sous le rapport de la défensive, mais aussi sous celui de l'offensive, qu'il faut examiner les positions défensives. Des revers, des événements imprévus, forcent bientôt une armée engagée dans des mouvements agressifs, à se tenir sur la défensive. Ainsi, un général calculera toujours d'avance les ressources et les moyens de résistance de l'ennemi, pour assurer la réussite de ses projets offensifs.

Il semblerait, au premier coup d'œil, que la position défensive la plus avantageuse aux deux armées soit derrière le Danube, sur l'une ou l'autre rive, entre Ulm et Ratisbonne. Elle serait certainement la plus forte de front; et lors même qu'on ne croirait pas devoir la choisir dès l'ouverture de la campagne, il n'est pas moins vrai que, dans le cours des opérations, elle peut devenir fort utile à celui des deux partis qui aura besoin de gagner du temps. Avant tout, il est absolument nécessaire que l'armée qui l'aura choisie soit maîtresse d'Ulm et de Ratisbonne; car si l'ennemi s'empare de l'une ou de l'autre de ces places et gagne par là son flanc, elle perd tous ses avantages. L'armée qui s'établira sur cette ligne, ne doit pas seulement être sûre de n'être prévenue sur aucun point, mais encore avoir des forces considérables pour la garnir, afin qu'on ne l'attaque ni ne la tourne impunément.

La défensive sur la rive gauche du Danube a ce grand inconvénient, que le plus grand nombre et les meilleures lignes d'opérations conduisent de cette rive aux bases et sur les derrières de la position proposée; ce qui en rend la défense précaire. Sur la rive droite, elle a, pour l'armée de l'ouest en particulier, tous les vices d'une position de flanc. Sa ligne de retraite passe d'une de ses ailes sur le prolongement de son front. En cas d'échec, l'armée qui l'occuperait n'aurait pour se retirer que la route du val d'Enfer, elle-même très-dangereuse; car l'ennemi, qui d'Ulm remonterait la rive gauche du Danube, n'est pas plus éloigné qu'elle de la base de l'ouest. La retraite de l'armée de l'est sur l'Enns, n'a pas cet inconvénient, vu que le défaut de passage sur le Danube ne permet pas à celle de l'ouest de l'inquiéter sur la rive gauche de ce fleuve.

Cette ligne de défense perd tous ses avantages, quand une grande supériorité numérique permet à l'ennemi de masquer ses mouvements, et de continuer ses opérations derrière le Danube sans être aperçu; elle deviendrait même dangereuse si on la gardait trop longtemps, ou que l'ennemi parvînt à forcer le point d'appui le plus rapproché de la base de son adversaire, car alors celui-ci serait hors d'état de prévenir son adversaire sur le second objectif, et exposé par là à une défaite totale.

Finalement, en prenant position derrière le Danube, on abandonne à son adversaire une grande partie du théâtre de la guerre et de ses ressources. Sous ce rapport, les fronts d'opérations, parallèles à la base de l'ennemi, sont

avantageux (1); ils couvrent plus de pays, et leur but est plus immédiat. Ce n'est qu'à la base orientale du Rhin, et entre les crêtes du Rauhe-Albe, de la Naab, de l'Iller et de l'Iser, qu'on trouve des lignes de défense propres à ces sortes de développements, attendu que ce n'est que là qu'on peut traverser, parallèlement aux bases, toutes les routes qui sont à la disposition de l'ennemi pour l'offensive.

La ligne défensive entre le Mein et Mœsskirch serait non-seulement opposée avec succès à la base d'opérations de l'ouest; on pourrait, en sens inverse, la prendre avec plus d'avantage encore, contre une armée venant du côté de l'est. Le Necker en couvre le centre, et ses ailes ne peuvent être ni attaquées, ni tournées, tant parce que la ligne de retraite est très-courte, que parce que le grand nombre de ses communications avec la base du Rhin, laisse le choix de la plus convenable, ou qu'enfin la base elle-même est, par ses places fortes, à l'abri des entreprises de l'ennemi. Cependant, comme le premier objet de l'opération est de gagner le Danube, la condition essentielle de la position à prendre à cette hauteur, s'il en est encore temps, doit être d'écarter l'ennemi de ce fleuve, autant que possible.

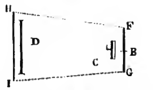
Le cours du Danube d'Ulm à Ratisbonne, étant presque perpendiculaire aux deux bases d'opérations, il s'ensuit de là que les lignes partant des flancs de chacune de ces bases, pour arriver à l'extrémité du défilé opposé, c'est-à-dire, de Mayence et de Brisach à Ratisbonne, ou de Theresienstadt et Steier à Ulm, sont les plus éloignées de celles qui peuvent être embrassées par le front d'opérations des deux armées.

Il résulte de ce principe, que plus une armée est rapprochée de la base d'opérations de son adversaire, plus sa ligne de position doit avoir d'étendue; et que plus elle se retire sur le premier objectif, vers sa propre base, plus cette ligne se raccourcit (2). Elle se termine au point de rencontre de la ligne d'opérations la plus éloignée de l'ennemi dont elle assure la défense; en sorte, par exemple, que la ligne

(1) Ce terme de front d'opérations dont je me sers ici, quoiqu'il ne soit pas celui employé par l'archiduc, me paraît un excellent terme technique, sur lequel il convient de s'entendre. Ainsi, j'appelle la ligne du Rhin, la base d'une armée française qui opère en Allemagne; la ligne d'opération, celle qui mène de la base au point objectif; enfin, le front d'opérations est, en quelque sorte, un prolongement de la ligne de bataille, sans être pourtant la ligne tactique de combat. Par exemple, dans la campagne de 1796, que l'auteur choisit pour appliquer ses idées, la ligne de la Naab était un front d'opérations pour l'armée de Jourdan, et celle du Lech en était un autre pour l'armée de Moreau.

(2) On ne peut généraliser cette maxime, car, dans beaucoup de circonstances, elle paraîtrait inexacte.

La figure suivante est nécessaire pour expliquer cette idée.



L'auteur affirme que l'armée C couvrant le point B de sa base GF, n'a pas un front d'opérations aussi étendu que si elle s'avançait en D, près de la base de l'ennemi HI. Cette idée, qui paraît fort juste en théorie, ne l'est pas toujours dans l'application, et pour s'en convaincre, il faut jeter un regard sur le théâtre de guerre supposé; en effet, une armée autrichienne se trouvant sur le Rhin, devrait avoir, selon l'auteur, un front d'opérations beaucoup plus étendu que si elle était dans la vallée du Danube, puisque sa ligne courrait depuis Brisach jusqu'à Mayence, aux deux extrémités de la base ennemie. Mais pourquoi serait-il nécessaire de régler son front d'opérations sur l'étendue d'une ligne territoriale? N'est-ce pas d'après l'emplacement réel des forces ennemies, qu'il convient de le fixer? Si l'armée s'avance du Danube sur le Rhin, c'est qu'elle est en état de prendre l'offensive. En portant son front d'opérations au point central sur le Necker, il n'est pas nécessaire de l'allonger jusqu'aux deux extrémités de la ligne ennemie, car si l'armée française se rassemble vers Mayence, à quoi bon étendre le front d'opérations jusqu'à Brisach? Si elle se réunit sur ce dernier point, pourquoi prolongerait-on la ligne vers Mayence? Enfin, si l'ennemi se divisait aux deux extrémités, loin de s'étendre comme lui, il faudrait se serrer sur le centre et l'y attaquer. Les accidents du terrain s'opposent aussi à ce qu'on puisse présenter l'idée de l'auteur comme une maxime invariable, puisqu'il est vrai que la configuration du théâtre de la guerre, loin d'exiger qu'on prolonge le front d'opérations en avançant vers la base de l'ennemi, obligerait plus souvent à le rétrécir. A l'appui de cette vérité, on peut prendre un exemple sur le théâtre de guerre supposé dans ce chapitre. Lorsqu'une armée française s'avance des deux extrémités de la base du Rhin vers le défilé du Danube, son front d'opérations se rétrécit à mesure qu'elle s'approche des points de Ratisbonne ou de Steier; ce qui est certainement le contraire de l'assertion que nous combattons.

d'Amberg à Landshut, de six marches, ou jusqu'à Munich de neuf, sera pour l'armée de l'ouest la plus étendue, comme étant la plus rapprochée de la base ennemie; tandis que pour l'armée de l'est, celle d'Ochsenfurt à Memmingen, sera de neuf marches. Le front de ces deux lignes se rétrécit à mesure qu'elles se replient sur Ulm et sur Ratisbonne.

On trouve plusieurs lignes de positions avantageuses dans l'étendue dont on vient de parler, parce qu'elle est coupée par un grand nombre de courants qui se rendent de droite et de gauche presque perpendiculairement et à la même hauteur dans le Danube, et forment des défilés d'une défense facile. Les deux armées peuvent en tirer un égal parti, le terrain étant, en général, découvert sur leurs rives.

Le Danube coupe toutes ces lignes vers leur centre, c'est-à-dire, au point qui est ordinairement le plus favorable à sa défense. Ce point est en même temps celui qui offre les chances les plus avantageuses pour s'y maintenir, quand même l'ennemi aurait déjà franchi une partie des obstacles, et serait maître de quelque passage : considération qui fait encore mieux ressortir l'importance du Danube sur le théâtre de la guerre.

Toute position manquerait son but, si elle ne commandait pas immédiatement le Danube dans le rayon de sa ligne de défense, ou si elle ne se trouvait pas sur le fleuve même : sans cela, l'ennemi pourrait manœuvrer sur la ligne la plus courte, repousser l'armée du premier objectif, et s'ouvrir le chemin du second, en se portant sur le flanc de la position, par les lignes les plus directes qui y mènent du Danube.

A moins d'une grande supériorité numérique, on ne doit dédaigner, ni laisser de côté aucune position sur le Danube; il faut, au contraire, les emporter toutes, afin de se débarrasser de l'ennemi.

Les observations précédentes démontrent la difficulté de tourner ces positions sans donner prise sur ses propres communications. Ces inconvénients sont réciproques; car, à moins d'une supériorité décidée, l'ennemi ne pourrait guère mieux masquer ses attaques à l'armée postée sur le Danube, et tourner sa position en manœuvrant sur ses flancs ou sur ses derrières; en effet, si elle profite du moment favorable, elle parviendra, sans grands dangers, à culbuter les corps restés en position; puisqu'en cas de nécessité, elle conserve toujours la faculté de se retirer derrière le fleuve. Le corps qui aura cherché à la tourner sera lui-même dans une position fort critique, et battu en détail. Celle des deux armées qui n'occuperait qu'une partie des passages du Danube, n'a pas d'espoir fondé de forcer l'autre par une manœuvre, à abandonner la position qu'elle aurait sur ce fleuve, attendu que cette dernière serait à même, non-seulement d'intercepter ses communications, mais encore de se porter directement aux points où l'autre n'arriverait que par des détours.

Il résulte de ces diverses considérations, que sur toutes les lignes parallèles de défense coupées par le Danube, entre Ulm et Ratisbonne, la position la plus avantageuse doit être sur le fleuve, à proximité d'un passage, puisque ce n'est que de là qu'on a la faculté de manœuvrer rapidement sur les deux rives, de prévenir et de faire échouer les attaques de son adversaire. En effet, si l'on s'écarte du Danube, sans s'assurer les moyens de contre-balancer l'avantage que l'initiative procure à l'ennemi, ses mouvements commanderont alors aux nôtres; il récupérera, par une surprise ou une attaque inopinée, le temps qu'il aura mis à une plus forte marche; tombera rapidement sur la rive dégarnie, et, couvert par le fleuve, il gagnera assez de marches pour en opérer sans obstacle le passage, et prendre en flanc toutes les positions défensives qu'il aura devant lui. Il obtiendra d'autant plus facilement ces différents résultats, qu'il menacera les communications de son adversaire, sans lui laisser le temps d'inquiéter les siennes, et qu'il aura des lignes de retraite sur les deux rives du fleuve.

S'il est vrai qu'une position sur le Danube soit la plus propre à arrêter la marche ultérieure de l'ennemi, tant qu'il reste lui-même appuyé au fleuve, il convient toutefois de dire que les lignes de défense perpendiculaires à ses rives, acquièrent une importance momentanée. Elles peuvent servir à ralentir les progrès de l'ennemi, et le tenir plus longtemps éloigné du premier objectif, dans le cas où, plein de confiance en sa supériorité, trompé par de faux calculs, ou peut-être forcé par les circon-

stances, il adopterait une ligne d'opération autre que celle qui de sa base conduit au point le plus rapproché du défilé du Danube. Ainsi, l'on ne doit prendre de position près de ce fleuve, que lorsqu'on est forcé d'évacuer la première. Enfin, il reste une troisième et dernière position sur le fleuve même, qu'on occupera après l'avoir passé, si l'on veut l'opposer comme barrière à l'ennemi. Les défilés qui se trouvent devant le front de ces lignes, et derrière lesquels il y a des communications transversales, servent en même temps d'appui à l'aile dont les mouvements auraient pour but de prendre en flanc les opérations de l'adversaire, et de protéger la retraite soit vers une autre position, soit sur le Danube même.

Les lignes défensives les plus importantes sur les deux rives de ce fleuve, faisant face à la base d'opérations de l'est, sont celles :

1° De Memmingen, sur la rive droite de l'Iller jusqu'à Ulm; de ce point en passant par Albek à la Brenz, par Aalen sur le Kocher, par Ellvangen sur la Jaxt, par Rothenbourg sur la Tauber, enfin au Mein par Marktbreit et Ochsenfurt.

Il est vrai que cette ligne a l'inconvénient d'avoir neuf marches, et d'être coupée par beaucoup de vallées et de montagnes; mais il est moins sensible qu'il ne le paraît, parce que l'ennemi ne peut absolument s'avancer sur l'Iller dès qu'Ulm est occupé; d'où il suit qu'on peut déduire de la ligne de défense, les deux marches d'Ulm à Memmingen. Le terrain, quoique coupé, n'est pas impraticable, puisqu'on peut aussi bien manœuvrer sur la communication transversale, que par les montagnes d'où sortent la Brentz, le Kocher, la Jaxt et la Tauber, tandis que l'ennemi ne suit que des vallées isolées pour se porter en avant.

La proximité de cette ligne des points où débouchent les routes qui viennent du Rhin, ne la rend favorable qu'à celui qui se trouve en face de ces débouchés; elle serait dangereuse, au contraire, pour celui qui, les ayant à dos, perdrait la faculté de manœuvrer et de choisir ses lignes de retraite;

2° De Mindelheim, derrière la Mindel, jusqu'à Lauingen; puis de la Brenz par Nœrdlingen, Dünkelspül et Feuchtwangen, à l'Aisch près Windsheim et Neustadt. Cette ligne est aussi de neuf marches, dont on peut déduire, comme dans la précédente, celle de Mindelheim à Lauingen. De Feuchtwangen à Windsheim, elle suit la crête des montagnes. Elle est avantageuse aux deux partis, mais plus particulièrement contre la base orientale, parce qu'alors elle ne s'étend que jusqu'à Dünkelspül;

3° D'Augsbourg à Dünkelspül, le long du Lecht et de la Wertach, ligne plus avantageuse contre l'est que ne le serait contre l'ouest celle de Friedberg par Rain, Donauwerth, Wending, Gunzenhausen, Wassermungenau, Heilbronn et Burgfarnbach, laquelle est de sept marches, et se trouve coupée de plusieurs défilés;

4° D'Aicha à Neubourg, Eischtædt, Pleinfeld, et de là le long de la Regnitz à Nuremberg. Cette ligne a six marches de longueur, et peut servir aux deux partis, avec cette différence seulement, qu'il faudrait s'étendre jusqu'à Friedberg si l'on voulait faire front contre l'est; alors l'Aach et le Neuburger-Moos en couvriraient le centre; et l'aile gauche ne s'étendrait que jusqu'à la Rezat ou au village de Wassermungenau;

5° De Pfaffenhofen par Ingolstadt à Neumarkt, ligne propre aux deux armées, et qui n'a pas tout à fait cinq marches. Ses extrémités ne s'appuient, il est vrai, ni à la route d'Amberg à Nuremberg, ni à celle d'Augsbourg à Freising et Munich; mais comme la ligne qui conduit à Amberg est plus courte par Neumarkt que par Nuremberg, et qu'il en est de même de la distance de Pfaffenhofen, de Munich ou de Freising à Augsbourg, il en résulte que l'ennemi ne peut en dépasser les extrémités, et qu'il suffit de les occuper pour garantir ces routes. Une des deux armées pourrait prendre la ligne de défense qu'on vient d'indiquer en se plaçant sur la rive gauche du Danube, de Kehlheim à Beilengries, derrière l'Altmühl, et de là le long de la Sulz jusqu'à Neumarkt, position à laquelle le défilé escarpé de l'Altmühl donnerait bien de la force. L'armée qui battrait en retraite vers la Bohême, ne pourrait cependant profiter de cet avantage, attendu qu'elle serait sans communication avec la rive droite du Danube, où il n'existe pas de pont entre Kelheim et Ratisbonne;

6° De Landshut à Wernberg. Il importe d'autant plus d'entrer dans quelques détails sur cette ligne importante, qu'elle se lie à l'occu-

pation de Ratisbonne, comme réunion de toutes les communications, et qu'elle offre en même temps les premières positions à l'armée qui viendrait de la Bohême.

S'il s'agit de faire face à l'est, la ligne passe alors derrière la Naab sur des montagnes escarpées, de Wernberg à Schwandorf, où elle traverse la rivière pour se joindre à la Regen, et couvrir les avenues de Stadt-am-Hof. Cette dernière a aussi des rives escarpées et peu de passages; l'espace entre elle et la Naab est montueux et facile à défendre. Cette ligne présente néanmoins quelques inconvénients, parce qu'elle est coupée en deux par la Naab et la Laber, qu'on aurait à dos. Lorsqu'au contraire la retraite s'effectue sur la Bohême, le front de la position est couvert par la Naab, qui en rend l'attaque plus difficile. L'ennemi ne peut s'approcher de cette rivière que par des défilés pénibles; il ne les franchira jamais assez rapidement pour empêcher celui qui les défend, de gagner avant lui les points menacés, ou même de se porter au delà, et de rendre son débouché impossible en l'attaquant pendant sa marche.

Ce front de défense est moins avantageux sur la rive droite du Danube, par la raison que, de Ratisbonne à Landshut, le terrain n'offre pas de position favorable; mais dans cet espace, on trouve une bonne position de flanc dont le front est couvert par l'Abens et le ruisseau marécageux de la Gross-Laber, et dont les deux ailes s'appuient au Danube : elle a sur ses derrières des passages sur ce fleuve à Ratisbonne et à Kehlheim. L'ennemi qui veut pénétrer entre l'Abens supérieur et l'Iser, ne peut la laisser derrière lui, sans compromettre ses propres communications. Elle réunit toutes les propriétés d'une position défensive, et procurerait un meilleur appui pour les ailes que si on étendait la ligne jusqu'à Landshut.

En général, cette ligne a l'avantage de ne pouvoir être débordée entre Wernberg et Eckmühl, et l'ennemi ne saurait l'atteindre nulle part avant qu'on ne soit en mesure de bien la défendre; elle a encore celui d'être très-difficile à attaquer, en ce qu'elle n'est accessible que par des chemins et des défilés déterminés, tandis que celui qui l'occupe, est en possession de communications faciles. De plus, elle est préférable à toutes les autres lignes sur le Danube, parce qu'il suffit de tenir Ratisbonne pour s'y maintenir, et qu'à l'exception de ce point, les rives escarpées du fleuve, entre Kehlheim et Straubing, n'offrant aucun passage, il n'y a pas de possibilité de la tourner. Enfin, l'ennemi ne tenterait de passage au delà de ces deux villes, sans donner prise sur ses propres communications, d'où l'on est en droit de conclure, qu'il ne parviendra à faire évacuer cette position, qu'après avoir emporté Ratisbonne de vive force.

Cette place, liée à Stadt-am-Hof, sur la rive gauche du Danube, par un pont de pierre, est, par sa situation même, le point le plus fort du théâtre de la guerre. Son occupation, sans être subordonnée à la possession préalable d'aucun autre poste, n'en devient pas moins décisive pour la conservation de tous. Ratisbonne est comme un centre d'où partent plusieurs rayons, qui n'ont entre eux de communication qu'à une circonférence très-éloignée. L'armée obligée de manœuvrer sur ce cercle, ne pourra jamais parvenir sur un rayon avant l'adversaire qui, placé au centre, n'aurait qu'à changer de front pour le déjouer : il faut que ce centre soit forcé, si l'on veut en éloigner l'ennemi et passer outre.

Indépendamment de ces lignes de positions indiquées par la nature, il y a bien encore d'autres défilés susceptibles de former des points de défense; mais ils méritent peu d'attention, soit qu'ils ne réunissent pas toutes les propriétés indispensables, soit qu'ils aient les mêmes directions que les premières et concourent au même but qu'elles.

Sur la droite du Danube, ces défilés se forment des courants qui affluent à ce fleuve entre l'Iller, la Mindel et le Lech, et sur la gauche des ruisseaux de Vils et de Laber, le long desquels les accidents du terrain s'opposent à de grandes manœuvres et à toute communication avec la rive droite. Il en est de même de l'Altmühl, en la remontant au delà de Beilengries, position dont la principale communication part de l'une des ailes, comme dans presque toutes celles de flanc. Il n'y a pas d'inconvénient à s'établir, pour quelques jours, derrière ces défilés; mais il y aurait de l'imprudence de vouloir en faire des lignes de défense permanentes : ce ne sont, à propre-

ment parler, que des positions isolées du ressort de la tactique.

Enfin, outre ces diverses lignes de défense, bonnes dans toutes les hypothèses; il en est d'une autre espèce, dont on ne ferait usage que contre des opérations partielles.

On les trouve,

1° Sur l'Ostrach : cette ligne est avantageuse aux deux partis; mais plus particulièrement à celui qui défend la ligne d'opérations par le val d'Enfer et la vallée de la Kintzig;

2° Sur la rive gauche de l'Iller : cette position n'est utile qu'à l'armée de l'ouest;

3° Sur l'Iser : cette ligne n'est avantageuse qu'à l'armée qui a le Rhin pour base, parce qu'au-dessous de Landshut, c'est-à-dire aux points où les communications les plus importantes et les meilleurs passages traversent l'Iser, le cours de cette rivière tourne vers l'est, d'où il suit que la défense de sa rive droite serait précaire et même dangereuse;

4° Sur la Roth, où la position présente les mêmes restrictions;

5° Sur l'Inn, où la ligne est exclusivement favorable à l'armée du Rhin;

6° Sur la Traun, dont le cours offre peu d'avantages pour la défense de la rive droite : cette ligne est plus tenable cependant que les précédentes, attendu qu'elle ne peut être franchie qu'au-dessous de Lambach.

Il y a peu de lignes défensives dans la partie septentrionale du théâtre de la guerre, parce qu'ayant pris le Mein pour limite, les positions de flanc qu'offrent les bords et les environs de cette rivière, sortent des bornes que nous nous sommes proposées : elles se restreingnent donc :

1° A la Regnitz, dont le cours perpendiculaire, des environs de Roth jusqu'à Bamberg, offre une bonne ligne pour les deux armées;

2° A la Regen : les ailes de cette position sont appuyées à la Naab et aux montagnes de la Bohême; on peut s'y maintenir contre un ennemi qui, de Ratisbonne, s'avancerait par Kirn, Stranbing et Cham : elle a cependant cet inconvénient, que sa route de retraite de Cham par Neumarkt court derrière son aile gauche;

3° A la ligne qui part de Klattau pour aller à Haid, au pied des plus hautes montagnes des frontières de la Bohême : on peut y manœuvrer, soit pour résister à l'ennemi, soit pour marcher à sa rencontre, s'il débouchait par l'un des trois défilés de Neumarkt, Klentsch et Rosshaupt;

4° A une position de flanc derrière la Beraun, entre Pilzen et Prague, laquelle offre bien quelques avantages sur son front, par l'escarpement des bords de cette rivière et les difficultés du terrain, mais qui a pour les deux partis les défauts de toutes les positions de flanc, c'est-à-dire, d'avoir sa retraite par les ailes, dans le prolongement de son front;

5° A la Wottawa jusqu'à son confluent dans la Moldaw; la position est très-resserrée; couverte sur son front par cette rivière, et bien appuyée au Bœhmerwald et à la Moldaw, elle peut être utile aux deux partis, mais particulièrement à celui qui occupera la position de la rive gauche, attendu la direction de cette rivière et l'avantage qui résulte de l'occupation des débouchés de Klentsch et de Neumarkt.

Le détail des déploiements et des mouvements sur ces lignes de défense, est du ressort de la tactique; mais il est à propos de remarquer à cette occasion, que les avantages d'une ligne de défense, ne dépendent pas de l'occupation de tout son front, qu'il suffit souvent d'un seul point bien choisi pour se les approprier tous, qu'il est toujours dangereux de disséminer ses forces sur une ligne stratégique; et, qu'en général, on ne doit pas confondre les différentes manières de disposer ses forces sur la ligne de défense, avec le choix même de cette ligne.

Les quartiers d'hiver ont le même but que les positions défensives; et sous les rapports stratégiques, les uns et les autres sont établis d'après les mêmes principes. Leur objet est de couvrir les mêmes points; il faut donc pour cela occuper les mêmes lignes défensives : c'est au tacticien à disposer ses cantonnements de manière que l'ennemi ne puisse atteindre les points à défendre, avant qu'ils ne se trouvent suffisamment garnis de troupes.

Ratisbonne présente encore sous ce rapport de grands avantages par son pont de pierre, capable de résister à tous les efforts des eaux (1).

(1) Le pont du Danube, à Ratisbonne, est un monument gothique qui étonne par sa hardiesse et sa solidité. Il est bâti en pierres de taille, et consiste en quinze

La possession de cette place empêcherait l'ennemi de profiter de la rupture des autres, pour s'emparer d'une grande partie du théâtre de la guerre; elle permet d'établir avec sécurité des quartiers d'hiver sur les deux rives de ce fleuve, sans courir le danger, en cas de revers, d'être forcé à en évacuer une, et de céder à l'ennemi l'avantage décisif, s'il était parvenu à occuper momentanément Ratisbonne.

SECTION VI.

Plans d'opérations.

C'est en étudiant le théâtre de la guerre qu'on parvient à connaître les objectifs et à découvrir les moyens qu'offre la nature du terrain pour s'en emparer et s'y maintenir.

C'est à l'aide de ces renseignements, qu'on combine les opérations, c'est-à-dire, qu'on examine par quelle voie il est possible d'arriver plus sûrement au but proposé, et quel résultat il est permis d'en attendre. Cet examen doit précéder nécessairement toutes les opérations, afin de ne commencer une entreprise que lorsque le résultat présumé répond à son objet, et de ne pas le laisser échapper en débutant par de fausses combinaisons.

S'il est vrai que la nature du théâtre de la guerre entre pour beaucoup dans le plan des opérations, il ne l'est pas moins que le rapport des forces des deux partis et le choix du moment pour l'ouverture de la campagne, influent d'une manière plus décisive encore sur sa réussite; mais ces deux circonstances ne dépendent pas toujours de la volonté du général en chef : la première dérive des ressources et des forces disponibles des États; l'autre est ordinairement amenée par des événements politiques ou par les opérations de la campagne précédente. Il ne reste au général qu'à bien se pénétrer de l'état des choses et à combiner ses projets, d'après les moyens qui sont à sa disposition, et selon que les événements rendent ses déterminations plus ou moins urgentes.

Pour partir d'un point fixe et ramener à des hypothèses simples les divers accidents qui surviendraient dans le cours des opérations, par la différence des forces, et la facilité qu'une puissance aurait d'ouvrir la campagne avant l'autre, on va supposer qu'il y a parfaite égalité de troupes et de moyens dans les deux armées, ainsi que dans la capacité des généraux qui les commandent; ils seront censés partir de leur base à la même époque, et n'être guidés, dans le choix de leur point de départ, par aucune considération étrangère à leurs vues : l'on n'aura égard qu'à la nature du terrain pour développer les avantages d'un parti sur l'autre. La solution de ce problème fera plus facilement connaître et apprécier tous les changements qui proviendront du hasard ou de la nécessité, et servira de base à leur calcul; car si l'on a compté d'avance sur le choc de masses égales, il sera d'autant plus aisé de déterminer le résultat, quand il y aura irrégularité dans les forces opposées (1).

Les points des bases d'opérations d'où partent les lignes les plus courtes, pour arriver aux premiers objectifs, sont Lauterbourg pour la base de l'ouest, et Budweis pour celle de l'est. Chacune des deux armées partira de ces points pour arriver aussitôt que possible sur le Danube. L'armée de l'ouest étant de douze lieues plus près d'Ulm, que celle de l'est de Ratisbonne, elle profitera de cette circonstance pour s'emparer de suite d'une plus grande partie de l'espace qui conduit à l'objectif, et préférera par conséquent, à la ligne d'opération d'Ulm, celle qui va directement de Lauterbourg à Donauwerth. Cette ville est éloignée de Ratisbonne de trente et une lieues et demie; mais on ne peut prendre, pour directrice des lignes d'opérations, de positions plus éloignées des bases, attendu que dans une entreprise où tout dépend d'arriver le premier, on ne doit jamais calculer sur la possibilité ou l'espoir d'atteindre l'objectif quelques instants seulement avant l'ennemi, à cause des retards occasionnés dans les marches par des événements imprévus.

arches de diverse hauteur, qui s'étendent sur une longueur de 1,091 pieds, sur une largeur de 23. C'est le plus beau pont qu'on voie sur ce fleuve : aucun sur le Rhin ne peut lui être comparé. Sa masse énorme le met à l'abri de tous les efforts des eaux et des glaces.

(1) Ici il y a de l'obscurité dans le texte allemand : l'auteur oppose une masse homogène (gleichartig), à une masse inégale (ungleich), ce qui forme un contre-sens plutôt qu'une antithèse.

Il y a pour l'armée de l'ouest un grand avantage à choisir cette ligne d'opération, en ce qu'elle a la faculté de la prolonger, au besoin, en ligne directe par Manheim jusqu'à Ingolstadt, où elle se trouve déjà fort avancée dans le défilé du Danube. Dans le cas contraire, elle peut se porter, sans perte de temps, de Gemünd par Heidenheim à Dillingen; enfin, si les événements l'exigent, elle est à portée de gagner d'Heidenheim, en toute sécurité, par la ligne la plus courte, la place d'Ulm à l'extrémité occidentale du défilé.

Pour continuer la supposition d'une parfaite égalité dans les moyens d'opérations des deux armées, admettons que celle de l'ouest a poursuivi, sans aucun changement, sa ligne d'opération jusqu'à Donauwerth. Cette ville est à cinquante-quatre lieues de Lauterbourg, et Ratisbonne à cinquante-sept et demie de Budweis. Les deux armées peuvent donc, après avoir fait le même trajet, arriver simultanément aux positions qui leur donnent la faculté de commencer leurs entreprises sur l'une ou l'autre rive du Danube.

Le premier soin du général arrivant sur ce fleuve, doit être d'établir une double tête de pont au point qu'il occupe, pourvu que cela ne l'arrête nullement dans l'exécution de son plan, et qu'il n'ait pas besoin du monde nécessaire à ces travaux, ou qu'il le trouve dans les campagnes environnantes; après quoi, il fera les dispositions pour parvenir au second objectif, c'est-à-dire, pour chasser entièrement l'adversaire du premier, ainsi que de toutes les positions d'où il serait à même de l'empêcher d'arriver au second; mais ce but n'est pas facile à atteindre par des mouvements, car l'ennemi est lui-même sur le Danube, et y appuie une de ses ailes.

Ce que ne produisent pas les manœuvres, il faut le chercher dans l'issue d'une bataille; les deux armées s'attacheront donc à la livrer sur la rive gauche du fleuve; celle de l'ouest, à cause de la grande facilité de gagner Budweis de l'autre côté, en cas de succès, et d'opérer sa retraite en cas de revers; celle de l'est, parce qu'éprouvant un échec, elle couvre le point le plus important de sa base d'opérations, et que Ratisbonne, seul passage qui lui reste encore, est plus faible et plus aisé à forcer sur la rive gauche du fleuve que sur la droite.

Ingolstadt est à treize lieues et demie de Donauwerth, et à dix-huit de Ratisbonne; les deux armées, en faisant un même effort, se trouveront en présence dans les environs de Kœsching, au-dessus d'Ingolstadt. La tactique seule déterminera, dans chacune d'elles, si la bataille doit être acceptée dans la position qu'on occupera, ou s'il convient de prendre l'initiative de l'attaque; mais lorsque des considérations stratégiques détermineront les dispositions du combat, celui qui le recevra fera bien d'appuyer une de ses ailes au Danube, et de refuser l'autre. Si l'armée de l'ouest prend l'initiative de l'attaque, son but est d'éloigner celle qui lui est opposée du Danube et de la route de Ratisbonne à Budweis, de gagner le point le plus important de ce fleuve, et de la repousser sur la ligne la plus longue de retraite qui passe par Schwarzenfeld. Si c'est, au contraire, l'armée de l'est qui attaque, son intérêt exige qu'elle dirige ses efforts contre l'aile gauche de l'armée de l'ouest, afin de la refouler vers Ulm sur le Danube, et de la forcer à abandonner son premier objectif en la resserrant dans les communications les plus difficiles, et menaçant sa ligne de retraite. Les dispositions offensives établies d'après ces considérations, ont encore cet avantage important, qu'on peut refuser celle des ailes que l'adversaire aurait envie de forcer, et éviter de cette manière le danger d'une contre-manœuvre imprévue de sa part.

Lorsque l'attaque a lieu par Ratisbonne, il y a d'autant moins de danger à pousser l'aile droite, que la gauche, et par conséquent la ville même, sont fortement protégées par les défilés de l'Altmühl, de la Naab et de la Laber.

La difficulté de franchir ces trois rivières semble faire croire qu'il serait plus avantageux aux deux partis de passer le Danube dès qu'on est arrivé sur ce fleuve, et de continuer ses opérations sur la rive droite; mais ce serait une erreur, car il faudrait le repasser pour gagner le second objectif; et ce passage, qu'on serait peut-être forcé d'effectuer sous les yeux de l'ennemi, présenterait bien plus de difficultés que celui de rivières peu considérables, encaissées entre des montagnes et des rochers. Ce ne serait que dans le cas où l'on se trouverait obligé d'ajourner la bataille, en l'évitant par une manœuvre, et dans celui où l'adver-

saire ayant déjà fait ce mouvement, vous forcerait à lui présenter le combat par une contremanœuvre, qu'il conviendrait de passer de suite le Danube.

Cette bataille sera décisive ou non; si elle ne l'est pas, il faut en livrer une seconde le plus tôt possible, attendu qu'il n'y a rien de fait tant que l'adversaire reste sur le Danube; si elle est décisive, il faut profiter de la victoire sans aucun délai, poursuivre l'armée battue sans relâche, chercher à doubler ses avantages, et ne prendre de repos qu'après avoir atteint le second objectif.

Il ne dépend pas toujours d'un général en chef de choisir sa ligne de retraite, car l'issue de la bataille la détermine dans presque toutes les circonstances. Il n'est guère plus en son pouvoir d'arrêter d'avance la manière de l'opérer. Obligé de faire filer d'abord son artillerie, ses munitions, ses pontons et ses équipages, et d'en encombrer les routes, il doit naturellement les couvrir, et se trouve par là borné dans la direction de sa marche. Ses mouvements, dans cette occurrence, ne sont pas aussi prompts que ceux de son adversaire, lequel laissant derrière lui tous ses trains, le gagne de vitesse et le harcèle bientôt. Ce n'est donc qu'après avoir mûrement pesé ces considérations, qu'on appréciera les résultats de la retraite de l'ennemi.

L'armée de l'ouest, en se retirant sur sa base d'opérations, peut longer le Danube et se diriger vers le Necker ou sur le Mein. La direction sur le Necker est la plus avantageuse; elle conduit par la ligne la plus courte à une bonne position derrière cette rivière et les montagnes escarpées du Rauhe-Albe, ce qui procure les moyens d'arrêter la poursuite du vainqueur, et de le forcer à suivre les routes que cette armée a tenues sans qu'il puisse jamais l'y prévenir; mais si après avoir forcé l'aile gauche, il arrivait plus tôt par Nœrdlingen en position sur le Necker à Gemünd, alors elle serait forcée à se retirer le long du Danube. Cette retraite peut avoir lieu, soit en passant sur la rive droite, soit en côtoyant la rive gauche jusqu'au de là d'Ulm, et prenant position aux points les plus favorables.

Dans le premier cas, la retraite sera d'autant plus difficile, qu'on aura tous les jours des combats à soutenir, et que l'aile gauche sera incessamment débordée. Cependant elle n'en est pas moins la plus sûre, vu qu'il est impossible à l'ennemi de prendre les devants par le val d'Enfer, quand bien même il aurait réussi à prévenir l'armée par Ulm et Tübingen, dans la vallée de la Kintzig.

La retraite par la rive droite semble pouvoir s'opérer au moyen d'une marche paisible; mais lorsqu'on considère que les deux armées partent du champ de bataille, c'est-à-dire, du même point, et qu'on évalue le temps nécessaire à l'armée battue pour passer le Danube, pendant que l'autre s'avance sur la rive gauche de ce fleuve, l'on reconnaît bientôt que l'armée victorieuse, en se dirigeant sur le val d'Enfer, gagnera même sur la dernière ligne de retraite de l'autre, une avance que celle-ci perdra sans retour.

Un troisième parti se présente encore, c'est de passer rapidement sur la rive droite du Danube, dans les environs d'Ingolstadt, ou dans la place même. L'effet de cette manœuvre détruirait les différents avantages qu'aurait eus l'ennemi en tournant l'aile gauche de l'armée de l'ouest, en arrêtant sa poursuite et menaçant ses propres communications; elle le forcerait sur le fleuve à une nouvelle attaque, qu'elle éviterait par un changement de rive. Toutefois, elle n'adoptera ce parti qu'autant qu'elle n'aurait rien perdu de sa mobilité, de sa force et de son courage, et que l'ennemi n'aurait pas encore acquis une supériorité assez décidée pour masquer ses mouvements, forcer impunément le passage du Danube au-dessus d'Ingolstadt, et se jeter sur les communications de l'armée battue.

La retraite sur le Mein laissant le vainqueur maître du Danube et de la route qui conduit au second objectif, c'est à tort qu'on croirait menacer son flanc. Le gain de la bataille le met à même de précipiter ses mouvements. Ses communications étant assurées par l'éloignement du champ d'opérations au Danube, il pourra donc manœuvrer impunément contre la droite de l'armée de l'ouest, et la rejeter sur le Rhin, en menaçant sa ligne de retraite. On ne rencontre dans cette direction d'autre position de flanc entre le Danube et le Mein, que celle de l'Altmühl; mais sa droite est le point le plus faible, tant à cause de la direction de la rivière, que de la nature des rives

en remontant son cours. La gauche est la plus rapprochée de la partie du Danube occupée par l'ennemi, et la position elle-même est si près du champ de bataille, qu'on ne pourrait s'y établir sans s'exposer à un nouveau combat, où l'on n'aurait pas plus d'avantages à espérer.

Il n'est permis de s'écarter d'une ligne de retraite reconnue avantageuse, qu'autant qu'on attend des renforts sur celle qu'on lui préfère; encore faut-il avoir la certitude d'y trouver une supériorité absolue sur l'ennemi, surtout avant qu'il ne vous atteigne, vous disperse, gagne un objectif décisif, et ne s'y établisse : autrement, le but serait manqué. Ce n'est que dans cette seule supposition que la retraite sur le Mein offrirait quelques avantages, parce qu'elle s'opérerait sur un espace croisé par plusieurs routes, et que l'ennemi étant obligé de s'écarter de la ligne qui conduit directement sur la base d'opérations de l'ouest, l'on aurait plus de temps et de facilité pour se réunir aux renforts qui en partiraient.

Une armée venant de la Bohême et battue près d'Ingolstadt, n'a que deux lignes de retraite, l'une par Neumarkt, et l'autre par Ratisbonne. Si le combat dans lequel elle a succombé a été décisif, elle a tout à risquer en abandonnant le point de Ratisbonne à l'ennemi, qui gagne par là l'avance sur toutes ses lignes de retraite, et de Stadt-am-Hof menace même la route la plus longue d'Egra. Si, dans la vue d'empêcher son adversaire de marcher sur Ratisbonne, elle prenait une position de flanc derrière l'Altmühl, un seul combat malheureux à son aile gauche la priverait de toute communication avec sa base. C'est donc sur Ratisbonne que la retraite offre le plus d'avantages. Les défilés de l'Altmühl, de la Naab et de la Laber arrêtent l'ennemi dans sa poursuite, et laissent le choix de se porter de Stadt-am-Hof sur la Bohême, ou de passer sur la rive droite du Danube à Ratisbonne même. On ferait mieux de se diriger sur la Bohême, si l'armée avait beaucoup souffert, et qu'elle en attendit des renforts, en raison de ce que la retraite a lieu par des défilés où l'ennemi ne pouvant la prévenir, ni éviter de s'engager, serait arrêté à chaque pas par une poignée d'hommes. Une fois en Bohême, le général en chef a la faculté de diriger sa marche sur Budweis ou sur Prague. S'il a d'égales facilités d'arriver à l'une et à l'autre de ces places, et qu'il espère tenir dans la première ou à proximité, il préférera cette direction comme la plus importante; dans le cas où son armée aurait tellement souffert, qu'il fût hors d'état de défendre ce point, alors il n'aurait d'autre parti à prendre que de se jeter sur Prague, et d'y reprendre l'offensive dès que ses renforts y seraient réunis. Supposé que l'ennemi ait pénétré jusqu'à Budweis sur les entrefaites, il faut alors qu'il combine l'attaque de sa position, de manière à refuser l'aile gauche en avançant la droite, afin de le rejeter sur le Danube, dans les environs de Linz, et de le couper de ses communications avec Ratisbonne. Par cette manœuvre, le général regagnerait le point décisif à marches forcées, par Neumarkt, avant que son adversaire fût arrivé sur l'Iser, ce qui inquiéterait assez sa retraite pour la rendre périlleuse. Mais si ce dernier se dirigeait sur Prague, et qu'il s'agît de forcer de front la position qu'il aurait prise devant cette place, alors la tactique seule ordonnerait les dispositions d'attaque, attendu que dans cette circonstance, sa ligne de retraite est derrière lui, et qu'il n'y a moyen d'engager l'action qu'en débouchant d'un seul point sur lui : dans l'un et l'autre cas, si l'on vient à perdre une seconde bataille, c'est toujours vers Prague qu'il faut se replier.

Dans l'hypothèse que l'armée battue sur la rive gauche du Danube, près de Ratisbonne, fût encore en état de tenir la campagne, et qu'on n'eût pas de renforts à espérer de la Bohême, elle présenterait plus d'obstacles à l'ennemi en passant le Danube, et s'établissant sur la rive opposée, qu'en prenant des positions successives sur la ligne directe de retraite. L'adversaire ne saurait la laisser sur ce point et marcher sur la Bohême, sans s'exposer aux plus grands dangers; il devra donc chercher à la déposter de la rive droite; or, il ne le peut qu'au moyen d'un détour, puisqu'il n'y a pas d'espoir de forcer le passage au point défendu par l'armée entière : par ce moyen elle gagnera du temps et acquerra, en changeant à propos de rive, la possibilité de déjouer les entreprises formées contre elle. Elle pourrait même, en supposant qu'il arrivât des renforts de l'Autriche ou de la Hongrie, opposer, du moins pour quel-

ques jours, des obstacles à la marche de l'ennemi, en prenant des positions derrière l'Iser et l'Inn; de là, elle serait en mesure de profiter de ses fautes, ou de se replier à Linz sur les renforts attendus. Enfin, en repassant le Danube, elle prendrait sur la rive gauche une position qu'il serait aussi dangereux de laisser de côté que Ratisbonne même, et qui la rapprocherait de Budweis, point central de sa base.

L'ennemi ne hasardera pas de pénétrer en Bohême par Ratisbonne et Neumarkt, tant que l'Iser et l'Inn seront occupés par une armée en état de combattre et d'atteindre ses communications avant qu'il ait gagné Budweis. Il sera donc forcé de suivre l'armée de l'est sur la rive droite du Danube, pour lui livrer un combat qui lui ôte les moyens d'opérer ultérieurement contre lui; mais dès qu'il est arrivé à une certaine hauteur dans cette direction, il ne dépend plus de lui de la prévenir sur Budweis, car à mesure qu'elle se rapproche de la communication la plus courte par Linz à Budweis, il s'éloigne de la ligne d'opération la plus rapprochée par Straubing et Cham.

L'exécution d'un plan semblable demande, à la vérité, que l'armée de l'est se trouve encore dans une situation respectable, autrement l'ennemi se dispenserait de la suivre dans ses mouvements, et se contentant de la harceler avec un petit corps, il porterait en toute diligence le gros de ses forces sur l'objectif, où elle n'aurait pas eu le temps de jeter des troupes, et en faveur duquel elle serait hors d'état de faire une diversion.

On déterminera aisément, par analogie de ces observations et des principes qui en dérivent, la conduite à tenir dans les différents cas qui se présenteraient selon les points de départ et de rencontre des deux armées. Le but est invariable, comme le chemin qui y conduit plus facilement. Ainsi, il nous reste à parler de l'hypothèse, où dès l'ouverture de la campagne, une des armées se trouverait en possession du premier ou du second objectif.

L'armée de l'ouest partant du Rhin pour diriger une opération contre l'ennemi qui se trouve sur le Necker, et qui a déjà atteint son second objectif, ne doit avoir d'autre vue que de lui faire du mal par les moyens les plus faciles; elle sera dispensée de toute précaution pour sa base d'opération, parce qu'elle a déjà en elle-même toute la solidité désirable.

Le parti le plus convenable serait de s'avancer entre le Necker et l'Enz, pour attaquer l'ennemi, soit en front, s'il est près d'Heilbronn, soit en manœuvrant par Pforzheim et Bessigheim, sur la droite de sa position, s'il est près de Stuttgard. Dans ce cas, ni les communications, ni la ligne de retraite ne courraient de risque, parce qu'elles seraient couvertes d'un côté par le Necker et les montagnes de l'Odenwald, et de l'autre par la chaîne qui s'étend de Freudenstadt à Pforzheim. Le pays intermédiaire offre d'ailleurs des routes et des plaines propres aux manœuvres.

Si l'on avait le bonheur de forcer l'ennemi à se replier sur sa gauche, vers Esslingen ou Tübingen, on serait maître des routes qui mènent à ses communications du Danube. Une attaque contre la gauche ennemie par Tübingen, n'offrirait pas, au contraire, d'aussi grands avantages; parce qu'on le choquerait en front, et qu'en cas d'échec, l'on n'aurait pour se retirer au delà des montagnes, que la mauvaise route de Freudenstadt.

Le même but ne serait rempli, ni par la ligne d'opération entre le Necker et le Mein, ni par celle entre Brisach et la Rench; on ne peut sur aucune d'elles franchir la ligne de Miltenberg à Mœsskirch, aussi longtemps que l'ennemi garde le Necker, à moins de lui livrer toutes les communications. Et ce ne serait qu'après une énorme perte de temps et avec des chances très-défavorables, qu'en dernière analyse, il faudrait toujours en venir à une attaque de vive force. En effet, une simple marche du côté du Mein, ou une menace exécutée sur l'extrémité opposée, en s'avançant par la droite du haut Danube, n'aboutiraient qu'à forcer l'armée de l'est à se rapprocher du fleuve, et seraient ainsi bien moins décisives qu'une défaite qu'elle essuierait sur le Necker; celle-ci lui ôterait tout moyen de s'opposer aux progrès ultérieurs de l'armée de l'ouest, et la mettrait peut-être hors d'état de gagner son premier objectif sur le Danube.

En admettant qu'il fallût absolument chasser l'ennemi de son premier objectif, on ne pourrait, par les mêmes raisons, s'engager dans aucune opération qui partît des ailes de la base pour se diriger sur une extrémité plus éloignée; car il serait impossible d'y parvenir

sans laisser de côté la position de son adversaire. Malgré la difficulté du passage à travers les montagnes du Rauhe-Albe, la ligne de Canstadt à Gemünd est la plus propre à remplir le but indiqué, attendu qu'elle couvre la direction de retraite, sur laquelle l'ennemi n'arriverait qu'au moyen d'un détour, c'est-à-dire, en exposant ses communications sur le Danube. Arrivé à Gemünd, on verra la position qu'aura prise l'adversaire, dans quelle direction il convient de continuer le mouvement. S'il a pris poste à Ulm, il faudra avant tout aller l'y chercher.

En règle générale on doit calculer lorsqu'on établit son plan d'opérations, que l'ennemi jugera avec sagacité, et prendra les mesures les plus convenables à ses intérêts, mais dans l'exécution, il est des cas où l'ennemi montrant des côtés faibles, vous autorise à vous écarter de cette règle et des premières combinaisons qui s'y rattachent. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut prendre pour objectif immédiat un point placé sur les derrières de l'ennemi, quand de faux calculs l'ont amené dans une position d'où il ne saurait rien entreprendre de décisif contre nos communications avant que les siennes ne fussent elles-mêmes interceptées. L'armée de l'ouest a la faculté de tenter une manœuvre de ce genre, en opérant sur l'extrémité gauche de la ligne qui s'étend depuis le Mein jusqu'à Memmingen; parce qu'il n'y a pas plus de marches d'Ochsenfurt à Ratisbonne, que d'Ulm à l'une ou l'autre de ces deux villes; d'ailleurs, sous différents rapports, il n'est pas hors de vraisemblance, que cette armée atteigne le point de Ratisbonne sur les derrières de l'ennemi, avant que celui-ci ait le temps de s'y rendre, ou d'agir sur ses communications vers Ochsenfurt.

S'il fallait gagner le dernier objectif sur la Moldaw, la ligne la plus convenable à suivre paraît être celle de Ratisbonne à Neumarkt et Budweis; ce ne serait toutefois qu'autant que l'ennemi se trouverait hors d'état, par suite de la perte d'une bataille, ou par d'autres motifs inhérents à sa situation, de faire aucune diversion sur Ratisbonne, ou qu'on aurait la certitude de le rencontrer sur la ligne d'opération qu'on suivrait en marchant vers la Bohême. Quant à l'armée de l'est, ce n'est que de Prague quelle peut, avec probabilité de succès, diriger un mouvement contre l'ennemi qui aurait déjà atteint son second objectif. A partir d'Enns ou de Linz, l'opération ne serait, en quelque sorte, plus possible, s'il fallait effectuer de vive force le passage du Danube : elle réussirait peut-être, si l'armée se trouvait une fois établie sur la rive gauche; mais ce serait toujours une entreprise délicate, et qui n'offrirait qu'une retraite périlleuse. Nous ne parlerons pas de l'attaque de Budweis, en le prenant à revers par les pays situés en arrière, vu que ce champ d'opérations se trouve au delà des limites que nous nous sommes posées.

Dans la supposition où l'ennemi n'aurait atteint que son premier objectif, il faut que l'opération soit incessamment dirigée de Neumarkt sur Ratisbonne, parce qu'on ne peut s'emparer de ce point décisif par aucune manœuvre, et qu'en se portant par la rive gauche du Danube, il est possible de faire des progrès, qu'on n'obtiendrait pas par la droite. Toutes les difficultés que présente l'attaque de Ratisbonne, ne sont rien en comparaison des avantages qui résultent de sa possession, et des obstacles qu'éprouverait un nouveau mouvement offensif, si l'ennemi en restait maître.

L'attaque du second objectif semble aussi difficile, quand l'armée ennemie tient les bords du Necker. On ne peut espérer de l'en déloger qu'en s'avançant de front entre Heilbronn et Tübingen. En faisant un mouvement vers les ailes de cette ligne sur le Danube ou sur le Mein, on exposerait ses propres communications et ses points de liaison avec le premier objectif; bien plus, on ne gagnerait encore rien, lors même qu'on parviendrait à tourner un flanc de l'ennemi : car restant maître des lignes de retraite, il pourrait garder sa position aussi longtemps qu'il lui plairait.

La stratégie n'a pas d'autres lignes à assigner aux opérations. C'est au général à trouver dans la manière de les embrasser, les moyens de faciliter ses manœuvres, et de vaincre les obstacles qu'elles présentent. La meilleure sans doute est de faire des démonstrations vers les directions qu'on n'a point envie de suivre, tandis que par des marches rapides et des mouvements accélérés, l'on se porte sur le véritable objectif. C'est également par l'emploi de ces moyens qu'on frappera un coup sûr et décisif quand les deux partis seront séparés

par le Danube, ou qu'ils occuperont une position formidable, à cheval sur ce fleuve. Dans le premier cas, ils vous rendront maître du défilé; et dans le second, vous gagnerez un des flancs de l'ennemi, en passant inopinément le Danube.

Il n'est permis d'opérer directement de la base sur le second objectif, qu'après s'être emparé du premier, à moins d'avoir l'assurance que l'ennemi ne puisse absolument l'atteindre, ou au moins qu'il ne soit en mesure de s'y porter, qu'après qu'on sera arrivé à une hauteur d'où il serait aisé d'arrêter sa marche. Il faudrait néanmoins abandonner cette ligne provisoire, et regagner de suite le premier objectif, si l'ennemi s'en approchait réellement, faisait mine de s'y établir, ou menaçait de se porter au delà. La ligne de Heilbronn sur Budweis fournit réciproquement, aux deux armées, l'occasion d'appliquer ces manœuvres.

Nul doute qu'avec une grande supériorité de forces, on ne puisse cacher ses vues, et dérober ses mouvements à un adversaire maître du premier objectif, et s'avancer sur le second à dessein de se porter sur ses flancs ou ses derrières; mais ce cas, qui est très-rare, suppose une différence numérique telle, qu'on n'ait plus à craindre de voir culbuter les troupes laissées en tête de l'ennemi, soit par l'insuffisance actuelle de ses moyens, soit par l'impossibilité où il se trouverait de recevoir des renforts qui lui permissent de le tenter. En général, il serait pourtant toujours plus avantageux de profiter de cet excédant de forces, pour obliger l'ennemi à combattre avec peu de chances de succès; car une bataille gagnée conduit bien plus sûrement au même résultat, et promet des suites bien plus importantes.

L'intérêt d'une armée inférieure en nombre, est d'éviter la bataille, et de temporiser. Elle y parviendra en se retirant avec mesure, et en défendant pied à pied les positions propres à forcer l'ennemi à des mouvements étendus qui ralentiront ses progrès, tandis qu'elle-même pourra se préparer à aller occuper d'autres postes non moins favorables. En saisissant à propos les fautes que l'adversaire commettra, elle pourra réparer tout le mal, et même reprendre le dessus, dès qu'il négligera de couvrir ses communications pour se hasarder sur une direction fautive ou dangereuse, en oubliant qu'il n'est pas indispensable d'avoir des forces supérieures, ou de combattre, pour couper de simples lignes de liaison. Cependant, on emploierait en pure perte ces moyens, et l'ennemi commettrait impunément les fautes les plus grossières, si l'armée ne prenait soin, à chaque mouvement rétrograde, de garantir assez sa ligne de communication la plus importante, pour la mettre à l'abri de tout danger. Mais lorsqu'on verra le dernier objectif, celui à la conservation duquel l'existence de l'État est en quelque sorte attachée, près de tomber au pouvoir de l'ennemi, et qu'il ne restera plus aucun autre moyen de salut, alors le général pourra courir les hasards d'une bataille avec des forces inférieures (1). Dans cette extrémité, il lui est permis de négliger les règles

(1) Si l'on posait en principe, qu'une armée dût toujours se retirer lorsqu'elle est inférieure en nombre, quelle part resterait-il au génie dans le succès des opérations? Combien l'histoire ne nous offre-t-elle pas d'exemples de résolutions contraires, qui ont amené les événements les plus favorables. Si Frédéric, à la bataille de Leuthen, se fût retiré devant les Autrichiens, il aurait perdu ses États : loin de là, il eut l'audace d'attaquer 70,000 hommes avec 30,000, et sauva sa monarchie. Sans doute il s'exposa à tout perdre; mais n'y a-t-il pas souvent de ces cas où il faut tout risquer? Et que serait devenu Bonaparte devant Wurmsor, en 1796, s'il s'était retiré du Mincio sur Gênes, parce qu'il avait des forces supérieures devant lui? Sans doute l'intention de l'auteur n'a pas été de faire, de cette vérité apparente, une règle de conduite invariable, la suite de la dissertation le prouve; mais il a toutefois réduit à une seule hypothèse la nécessité de risquer bataille avec des forces inférieures; il regarde cette résolution comme un acte de désespoir réservé pour le moment où il faut sauver l'État ou mourir. Loin de partager sa manière de voir, je crois que 60,000 hommes, s'ils veulent se maintenir à la longue devant 100,000, doivent toujours prendre l'initiative; s'ils laissent cet avantage à l'ennemi, et qu'ils veuillent se sauver par le choix des positions et par des retraites, ils seront perdus. Un tel système ne doit être adopté que dans le cas où l'on attendrait des armées entières à son secours; par exemple, comme Mack aurait dû le faire pour joindre l'armée russe en 1805: comme Blucher l'a fait en 1813, toutes les fois que Napoléon se portait sur lui, et qu'il fallait procurer à la grande armée de Bohême le temps d'opérer pour soutenir celle de Silésie; mais une armée inférieure en nombre à son ennemi, et opérant isolément, ne peut se maintenir ni espérer de succès que par l'initiative de l'attaque.

et de s'élever au-dessus de toute considération, pour ne songer qu'à s'assurer d'un bon champ de bataille. C'est le dernier effort du désespoir, à l'issue malheureuse de laquelle on ne doit plus survivre. Dès lors, qu'importe comment on finit, comment on est victorieux! Tout est perdu par la défaite; tout est sauvé par la victoire, n'eût-elle d'autre résultat que de conserver l'objet pour lequel on a risqué ses dernières ressources.

SECTION VII.

Établissement des magasins.

Avant de mettre à exécution un plan de campagne, on doit préparer les moyens nécessaires pour le conduire à sa fin, et se placer ainsi hors de la dépendance des besoins journaliers. L'on ne peut donc entreprendre aucune opération avant de s'être procuré les approvisionnements indispensables en vivres, munitions, objets d'habillement et d'équipement, transports ; en un mot, avant d'avoir établi des magasins. Celui qui, dans son plan de campagne, compte sur les ressources du pays qu'il va traverser pour nourrir ses troupes, s'abandonne au hasard et risque souvent de subordonner ses opérations aux subsistances. Il est donc impossible de bien calculer les événements, et illusoire de concentrer ou de déployer de grandes masses sur un seul point, si le pays conquis doit pourvoir seulement à leur consommation; car l'ennemi, fût-il même inférieur en nombre, peut faire échouer les meilleurs plans d'opérations, s'il enlève ou détruit les ressources de ces contrées (1).

Depuis la guerre de la révolution, les armées françaises ont introduit ce qu'on appelle le système de réquisition, et l'on ne disconvient pas que ce mode, joint aux moyens coercitifs qu'elles se sont permis, n'ait alimenté leurs troupes aux dépens des pays qu'elles ont occupés, et sur des points où le défaut de temps, de moyens et d'abri les eût empêchées d'établir des magasins.

Toutefois, le système de réquisition n'est pas une invention nouvelle, car de tout temps on a levé, pendant la guerre, des contributions et des emprunts forcés, soit en argent, soit en nature : seulement, ce système a reçu de nos jours une extension plus prompte dans ses résultats, en ce qu'au lieu de répartir les charges sur les provinces occupées, dans la proportion de leurs ressources, et de ne les faire rentrer qu'après les expéditions, pour remplacer les denrées consommées dans l'intervalle, ou former des approvisionnements pour les besoins futurs, on enlève, dès qu'on est entré sur un territoire, tous les vivres qui s'y trouvent, afin de les employer de suite à la consommation journalière, sans préjudice aux levées subséquentes, plus régulières, que le vainqueur a incontestablement le droit d'ordonner.

Ce mode de subsistances donne sans doute bien plus de facilité aux opérations rapides et d'un long cours; il diminue les trains, les convois, et offre surtout beaucoup d'avantages pour les divisions détachées; mais il n'exclut pas pour cela la nécessité d'établir des magasins sur les points les plus convenables et les plus sûrs; sans compter que le système de réquisition, surtout d'après son extension actuelle, devient ruineux pour le pays, et n'est applicable que chez l'ennemi. Il est de sa nature plus propre aux guerres d'invasion qu'à celles de position, parce que, dans les premières, il importe peu que le pays qu'on traverse soit épuisé et dévasté; tandis que pour des armées séjournantes, la prévoyance exige qu'on assure leurs subsistances, ce qui oblige à emmagasiner les denrées requises sur des points préalablement

(1) Ces maximes sur les magasins sont en général fort justes; en effet, plus les armées sont formidables, plus les magasins deviennent nécessaires. Tout est subordonné pourtant à la nature du pays, aux ressources qu'il offre dans l'instant où vous le parcourez, et à la force respective des deux partis. D'ailleurs, établir des magasins, ce n'est pas s'ôter la faculté de faire quelquefois dix à douze marches, sans en traîner après soi, lorsqu'il s'agit d'une opération décisive et d'armées de 80 à 100,000 hommes, dans un pays fertile. Mais entrer dans un pays stérile, déjà ruiné, ou que l'ennemi dévaste en l'abandonnant, et où les points d'appui et d'arrivée sont très-éloignés de ceux de départ, c'est s'exposer à des désastres pareils à ceux que les Français essuyèrent en Portugal et en Russie. Ce n'est pas qu'ils aient négligé de former des magasins et d'organiser des équipages militaires pour traîner des subsistances après eux; mais ils étaient si loin des corps agissants, que ces précautions devenaient illusoires.

coordonnés. D'ailleurs, la guerre ne se fait pas toujours dans des pays où la culture puisse subvenir aux besoins des troupes étrangères; il est même des cas où le théâtre de la guerre ne permet pas de franchir de suite ses propres frontières, et de se dispenser de faire suivre les subsistances déposées dans l'intérieur. Mais ce n'est pas seulement aux vivres que se bornent les besoins des armées agissantes; le système des magasins embrasse, outre les productions d'un sol fertile, tous les approvisionnements d'objets confectionnés d'habillement, d'équipement et d'armement : éléments précieux que les ordres les plus rigoureux, les mesures les mieux prises, ne procureraient pas lorsque l'urgence s'en manifeste.

Si donc le système de réquisition avec exclusion de magasins, ne peut être adopté comme base de la subsistance immédiate des armées, il est pourtant vrai de dire qu'il donne de certaines facilités pour remplacer les consommations journalières, établir de nouveaux magasins, et tenir en réserve, pour des besoins imprévus, les approvisionnements déjà formés. Ainsi ce système emporte déjà par lui-même la nécessité d'établir des magasins sur des points stratégiques, pour peu qu'on veuille mettre les armées à l'abri des événements, et concilier leurs besoins avec le moins de charges possible pour le pays.

Chaque ligne d'opération devant être couverte par les mouvements et les positions de l'armée, il s'ensuit que les points les plus favorables pour le dépôt des approvisionnements doivent se trouver sur cette ligne; et comme elle détermine en même temps la direction de tous les mouvements progressifs ou rétrogrades, elle marque aussi la voie la plus convenable pour le transport des subsistances.

Restreindre à une seule ligne l'établissement des dépôts et l'arrivage des convois d'objets nécessaires à l'entretien d'une armée, est une chose trop difficile, pour ne pas chercher à les placer sur plusieurs points qui aient des communications sûres avec la ligne d'opération; plus ces points seront multipliés, plus la circulation sera facile et les subsistances seront assurées.

En face de l'ennemi, l'armée ne couvre qu'une étendue de pays égale à la largeur de la position qu'elle occupe; mais à une certaine distance, elle protége aussi tout le pays situé en arrière, que le premier ne pourrait inquiéter sans donner prise sur sa ligne de retraite. Il convient donc d'établir seulement quelques magasins à la proximité des positions de l'armée et d'en placer le plus grand nombre à un plus grand éloignement. Les premiers ne sont ni assez sûrs ni assez spacieux, pour qu'on y dépose des approvisionnements qui excéderaient les besoins de quelques jours; les seconds doivent être destinés aux grands dépôts. Ces considérations s'appliquent aux convois des magasins principaux aux magasins avancés. Pour qu'ils soient bien couverts, il faut que toutes les routes sur lesquelles ils cheminent, se resserrent vers la ligne d'opération, à mesure qu'ils s'approchent de l'armée, et qu'elles finissent par s'y réunir (1). C'est d'après ces principes que se déduit le maximum de la distance qu'il doit y avoir de la ligne d'opération aux magasins et aux communications qui y aboutissent.

On conçoit que des places fortes qui peuvent se défendre, et dont les garnisons protégent l'arrivage des convois, sont ici dans le cas d'une exception et susceptibles de servir de dépôt aux approvisionnements, même dans une position fort avancée. Il serait néanmoins imprudent de trop y compter, dès qu'on n'a plus avec elles qu'une communication éloignée et périlleuse; car il est bien rare qu'une escorte puisse défendre un convoi contre des attaques sérieuses.

Il n'y a que les points stratégiques propres à l'établissement de grands magasins, parce que pour l'ordinaire, ils sont au centre des communications et offrent toutes espèces de facilités, soit pour l'arrivage des approvisionnements, soit pour leur transport ultérieur jusqu'aux dernières positions, dans le cas même où des événements imprévus feraient changer de di-

(1) La direction concentrique pour les convois peut être bonne; mais ce ne serait jamais que contre l'attaque de grands corps réguliers. De bons partisans inquiéteront toujours les convois, quelle que soit la direction des routes, fût-elle même perpendiculaire du centre de la base au centre du front d'opérations, cas où elles présenteraient le moins de prise à l'ennemi.

rection. On ne doit donc pas établir de grands magasins hors de la ligne d'opération sur des points qui ne seraient pas liés avec elle par plusieurs routes et dans des directions différentes.

Les rapports dans lesquels une armée se trouve avec les pays situés sur ses derrières, changent selon la marche des opérations et l'occupation successive des points stratégiques qu'elle avait pour but; en sorte qu'il faut modifier la ligne des magasins d'après les mouvements de l'armée, afin qu'il n'y ait pas de discontinuation dans les convois de subsistances: ceci s'applique aux mouvements offensifs, comme à ceux de retraite; pour bien développer ces principes, nous allons prendre pour exemple, une armée qui marcherait de la Moldaw sur la Wernitz, en suivant la ligne d'opération de Budweis à Donauwerth par Neumarkt et Ratisbonne. Afin d'éviter d'inutiles répétitions nous supposerons :

1° Qu'au moment où l'armée part de Budweis, l'ennemi est encore assez éloigné pour que les magasins principaux puissent être établis sur la ligne d'opération, même en disposant les choses de manière à ce qu'ils subviennent aux besoins des troupes, pendant la durée de leur mouvement progressif.

2° Que ce ne sera que sur la première ligne, eu égard à la distance convenable de l'armée, qu'on établira de grands magasins, à partir desquels on en placera de succursaux sur des points intermédiaires, jusqu'aux positions de l'armée, où l'on formera des dépôts de distribution immédiate, pour huit à dix jours tout au plus.

3° Qu'on ne parlera pas de cette dernière classe de magasins, ni de ceux à établir à une plus grande distance sur les derrières, non plus que des directions à tenir par les convois, parce que ces explications sont tout à fait superflues pour le lecteur qui s'est bien pénétré du contenu des sections qui précèdent.

D'après ces modifications, l'établissement des magasins suit les mouvements de l'armée aux époques suivantes :

1re Époque. Quand l'armée s'avance de Budweis vers Klattau, les magasins sont à Prague, Budweis et Ufar-Linz.

2e — Dès que l'armée a gagné Klattau, on les établit à Pilsen et Horazdiowitz.

3e — L'armée arrivant près de Ratisbonne, ils vont se former à Waldmunchen, Cham et Straubing.

4e — Aussitôt qu'elle a atteint Ingolstadt, c'est à Ratisbonne et à Stadt-am-Hof qu'il faut les établir.

5e — Lorsqu'elle occupe les bords de la Wernitz, elle reçoit les subsistances de Kupfenberg, Kœsching et Vohbourg.

En cas de retraite, l'évacuation des magasins s'effectue sur cette ligne d'opération, d'après les mêmes principes, en conséquence :

A la 1re époque, c'est-à-dire, en quittant la Wernitz, ils seront reportés à Stadt-am-Hof et Ratisbonne;

A la 2e, lorsqu'il s'agira de quitter Ingolstadt, on les transférera à Waldmunchen, Cham et Straubing;

A la 3e, ils seront à Pilsen, Horazdiowitz et sur la route de Linz;

A la 4e, ils se retrouveront à Prague, Budweis et Ufar-Linz.

Si la retraite se prolongeait, et que l'armée fût forcée de se diriger snr Budweis, les magasins se trouveraient trop exposés dans Prague, à moins que les fortifications de cette place ne les missent à l'abri, et que les communications ne fussent suffisamment couvertes par le défilé presque impénétrable de la Moldaw.

SECTION VIII.

Système de défense du théâtre de la guerre.

La possession des points stratégiques décide à la guerre du succès des opérations; mais la conservation des meilleures positions dépend d'une infinité de circonstances, souvent même du sort d'une seule journée : il faut donc déployer les moyens les plus efficaces pour défendre les points dont la conservation est la sauve garde du salut de la patrie. L'art de fortifier nous les fournit, car les places fortes résistent pendant un espace de temps connu, avec un petit nombre de troupes, à tous les efforts d'un corps beaucoup plus considérable : c'est donc sur elles qu'il convient d'asseoir la base d'un système solide de défense.

Le nombre, l'étendue, la force des places de guerre qu'il s'agit d'établir, se règlent sur la quantité et l'importance des points dont il faut

rester maître pour la sûreté et la facilité des opérations. Si le but de leur établissement est tellement essentiel qu'il se rattache à la possession de toute une province, au succès d'une campagne, à l'occupation d'un point qui sert de clef aux objectifs, il est indispensable que leur enceinte soit assez vaste, et leur garnison assez nombreuse pour obliger l'ennemi à leur opposer des forces considérables. Des forteresses de cet ordre peuvent, selon leur importance et leur position, contenir plus et jamais moins de 12,000 hommes de garnison.

Il n'est pas nécessaire de donner tant de développement aux places qui ne font que faciliter la défense d'un pays ou concourent seulement à couvrir ses frontières, c'est-à-dire, à celles dont l'objet est de protéger une seule ligne d'opération, un point stratégique, un débouché, un passage; ni à celles qui barrent les abords d'un objectif, renforcent une position défensive, maintiennent les communications entre les grandes forteresses, etc. Toutefois, il est indispensable que la garnison de ces places de second ordre soit nombreuse, lorsqu'elles sont situées à l'embranchement de plusieurs routes, et que les troupes qui y sont postées, peuvent par des excursions nuire aux corps ennemis qui opèrent sur des lignes secondaires; mais quand il n'est question que du point même qui est sous le feu de leurs batteries, il devient superflu d'y laisser plus de troupes que n'en requiert leur défense immédiate.

On peut, selon la destination qu'on veut donner à ces sortes de points de défense, les diviser en quatre classes; savoir : celles de premier rang, ayant 12,000 hommes de garnison et au-dessus; de second, ayant depuis 12,000 jusqu'à 6,000; de troisième, ayant de 6 à 3,000; et enfin de quatrième, nommées aussi forts. Ceux-ci ne doivent renfermer que le nombre de troupes strictement nécessaire à leur défense.

De quelque côté que l'ennemi dirige ses opérations, les forteresses de premier rang jouent dans la défensive un rôle majeur; elles sont indispensables pour la conservation du pays, et d'après cette considération, lorsqu'il s'agit de déterminer les troupes nécessaires à leur défense, il faut au besoin, y employer même une grande partie des forces de l'État (1). Rien ne supplée au défaut de ces places; dès lors il faut les construire avant toutes celles d'un ordre inférieur, et quoi qu'il en coûte, s'en procurer l'appui. Ce n'est qu'après leur parfait achèvement que l'on doit s'occuper de la construction de places d'une influence bornée à des opérations isolées, encore faut-il que ce soit en raison du degré d'importance de ces opérations, et non pas en proportion de l'étendue de leur développement; autrement leurs garnisons absorberaient toutes les troupes disponibles, et empêcheraient de tenir une armée en campagne.

Il devrait y avoir dans chaque État une place d'armes qui en fût comme la clef, en assurât l'indépendance, et sans la prise de laquelle l'ennemi ne pût faire que des invasions précaires, et ne causer à l'État que des maux faciles à réparer.

Un système défensif basé sur un cordon de places qui défendraient les différentes lignes d'opérations, et garantiraient ainsi toutes les frontières, ne peut convenir qu'aux pays où non-seulement l'armée régulière, mais encore toute la nation organisée militairement, sont appelées à la défense de ces points fortifiés. Ces deux grandes mesures sont inséparables, et devenues aujourd'hui de toute nécessité pour les États qui ont à cœur de conserver leur indépendance; mais lorsque le salut de la patrie se rattache aux succès de l'armée qui opère sur un théâtre accessible de toutes parts, le système de défense se présente sous un autre point de vue, parce qu'alors la force impulsive inhérente à l'armée, doit suppléer par des combinaisons stratégiques, au défaut d'avantages assurés par des frontières naturellement bien

(1) Quand un État se trouve réduit à jeter la meilleure partie de ses forces dans des places, il touche de près à sa perte. Je ne citerai pas les dernières invasions en France, parce qu'elles sortent de toutes les bornes ordinaires. La moitié de l'Europe bloquait les places quand l'autre moitié allait à Paris, secondée par l'esprit de parti qui divisait la nation; mais je donnerai pour exemple, l'Italie en 1799, la Prusse en 1806. Au reste, nous ne contestons pas l'utilité des places; mais nous avons déjà émis notre opinion, relativement à leur disposition sur la frontière, à la fin du chapitre précédent.

fortifiées; et encore, parce qu'en disséminant les troupes régulières en autant de garnisons qu'en exigerait la défense passive d'une double et triple ligne de places fortes, on serait hors d'état de former une armée active capable de résister à l'ennemi, dès qu'il aurait forcé un point quelconque, sans dégarnir et exposer les autres places.

Ainsi, dans l'exemple que l'on va donner, l'on s'attachera à faire dans le choix des points propres à l'établissement des places fortes, l'application des principes de stratégie, moins dans l'intention d'imaginer un système de défense qui couvre en effet la frontière ou mette à l'abri des contrées exposées aux invasions de l'ennemi, que dans la vue d'indiquer à l'armée agissante sur le théâtre donné, toute la portée de ses manœuvres, la manière de couvrir ses lignes d'opération et de communication de garantir ses lignes de déploiement au moyen de points d'appui bien déterminés, de lui assurer par de grandes places d'armes la possession des objectifs qu'elle aura atteints; enfin, de lui ménager les moyens de se porter avec facilité d'une position à une autre, pour profiter au besoin des côtés faibles que présentera l'ennemi, ou des fautes qu'il commettra, déjouer ses projets, et le faire repentir de ses entreprises hasardées.

Cette esquisse sera en même temps une sorte de répétition abrégée de toutes les sections que nous avons parcourues, puisque le même théâtre nous servira de base, et que nous verrons de nouveau les points et les lignes dont nous avons déjà examiné et apprécié la valeur.

Afin de donner l'aperçu d'un système complet de défense, nous admettons que l'armée qui a pris l'Enns, la Moldaw et l'Elbe pour base d'opérations, s'est emparée de tout le théâtre de la guerre, et qu'il s'agit actuellement de lui en assurer la conservation par un établissement de places fortes sur les points convenables. Nous désignerons ces places dans l'ordre de l'importance qui s'y rattachera, et des époques de leur construction; bien entendu que les ouvrages de celles qui seront situées sur des rivières, s'étendront aux deux rives, et que leurs ponts seront parfaitement couverts.

1° Les premières sont celles sur lesquelles, à proprement parler, s'appuie le système de défense, et dont l'existence dépend en quelque sorte. Ce sera, en commençant par la base d'opérations, Enns comme forteresse de premier rang, et Budweis comme place du second.

Quoiqu'on ait jusqu'à présent désigné Budweis comme terme objectif des opérations, il n'en est pas moins vrai qu'Enns exige plus de développement et de force, attendu qu'il est la clef des deux rives du Danube, qu'il exerce son influence sur toute la base d'opérations, et la flanque dans toute sa longueur. Budweis, au contraire, n'a d'influence que sur un district très-borné; c'est une forteresse intermédiaire entre les deux places d'armes de Prague et d'Enns, mais qui couvre l'embranchement de plusieurs routes.

Une place de troisième rang ou un fort serait très-bien placé sur la rive gauche du Danube, en face de Linz, pour défendre le passage sur ce point, et barrer la route de Budweis et Mauthausen.

2° Viennent ensuite les places du premier objectif, savoir: Ratisbonne, clef du théâtre de la guerre, dont on fera une place de premier ordre; Ulm, une de second rang, eu égard à sa position, à la naissance du défilé où aboutissent toutes les routes venant du Danube supérieur et des montagnes du Rauhe-Albe; et Ingolstadt, une place de troisième, pour lier les deux précédentes à l'embranchement de toutes les communications importantes du pays.

3° Passant au second objectif, on propose de fortifier Heilbronn comme place de premier rang, non seulement pour défendre les routes venant du Mein, du Necker et du Rhin, mais aussi pour entreprendre des diversions majeures contre l'ennemi qui opérerait des bords du Rhin vers ceux du Danube. Une forteresse de troisième ordre serait fort bien placée entre Canstadt et Esslingen pour défendre le passage du Necker, s'assurer de la route de Heilbronn à Tübingen, ainsi que des deux communications ouvertes avec le Danube par Schorndorf et Plochingen.

Au moyen des places fortes que nous venons de désigner, la base d'opérations et les deux objectifs renfermeront en eux-mêmes les premiers éléments d'une défense indépendante; mais comme les boulevards les plus redoutables tombent successivement quand ils restent trop longtemps coupés de l'armée; que leur délivrance est incertaine et difficile, quand elle

doit s'opérer à un grand éloignement; et que le terrain y oppose des obstacles fréquents, ainsi que la chose a lieu pour les places que nous venons de proposer : le moyen le plus naturel de pourvoir à leur conservation, c'est de fortifier ceux des points stratégiques intermédiaires où viennent aboutir les communications, ou dont l'occupation donnerait le plus d'avantages à l'ennemi.

4° Sous ces deux rapports, les points qu'il convient de fortifier pour assurer la liaison entre la base d'opérations et le premier objectif sont principalement.

a) Klattau, situé sur la ligne d'opération la plus importante entre Budweis et Ratisbonne, au débouché des montagnes et à la réunion des routes de Neumarkt et de Klentsch. On en fera une place du troisième ordre ou un fort.

b) Passau, à proximité de la seconde ligne d'opération, entre Linz et Ratisbonne, pour servir à lier les deux rives du Danube, à intercepter sa navigation et à couvrir le pont de l'Inn. Dans l'état actuel des choses, il suffirait d'en faire une place du deuxième rang; mais si, par la suite, l'on rendait praticable les communications de Passau en Bohême, la route qui conduit à Cham et celles qui se dirigent sur Ratisbonne et Linz, vers la rive gauche du Danube, alors cette place aurait à remplir un rôle trop important pour n'être pas de premier ordre.

c) Ebersberg, où l'on construira un fort pour couvrir le passage de la Traun.

5° Malgré ces forteresses, il serait possible que l'ennemi, après avoir réuni des forces supérieures, et se trouvant favorisé par les circonstances, prît le parti de laisser de côté les places fortes du Necker et du Danube supérieur, et de marcher droit sur le point décisif de Ratisbonne, dans l'espoir de s'en rendre maître et de séparer ainsi de leur base les forteresses avancées, dont la chute deviendrait par là plus prompte. Pour prévenir cette résolution, il serait à propos de faire de Würzbourg une place de second rang qui barrerait les meilleures lignes d'opérations du Mein au Danube, et dominerait la navigation sur ce fleuve.

6° Pour compléter le système défensif et renforcer les positions de quelque importance, il faudrait ajouter en commençant,

a) Pour la base d'opérations : un fort et une tête de pont à Moldaw-Tein, seul endroit où l'on puisse avantageusement passer la Moldaw entre Budweis et Prague; et un autre fort à Stadt-Steier pour servir d'appui à l'aile gauche et défendre le passage de l'Enns.

b) De là, passant à la position principale dans le rayon du premier objectif, faire d'Amberg, situé à son extrémité droite, où se croisent les communications venant de la Bohême, du Danube et de la Franconie, une place de deuxième ordre, et une de troisième à Landshut, placé à son extrémité gauche.

c) Arrivant ensuite au deuxième objectif, on élèvera une forteresse de second ordre à Mooskirch, et une de troisième à Mittenberg, pour arrêter l'ennemi qui voudrait s'avancer par cet objectif, et gagner le temps qu'exigeraient des contre-manœuvres.

Des places fortes établies dans l'étendue des objectifs, forcent l'ennemi à s'y arrêter et à diriger ses mouvements sur des points moins importants; il faut, ou qu'il emporte de vive force les lignes d'opérations fortifiées, ou qu'il hasarde des entreprises sur d'autres lignes qui ne lui présentent que des désavantages. Enfin, un pays garanti par un système de défense vraiment stratégique, ne doit craindre ni l'invasion ni le joug de l'ennemi, car celui-ci n'avance dans l'intérieur que précairement et à l'aide d'efforts ruineux. Sans doute des lignes de places ainsi disposées ne mettent pas à l'abri des revers; mais alors les échecs n'entraînent pas de ruine totale; ils n'ôtent ni les moyens, ni le temps de rassembler de nouvelles forces, et ne réduisent pas à la cruelle alternative de tout perdre ou de se soumettre (1).

(1) Ici on ne peut qu'applaudir aux vues de l'auteur : si la France avait trop de places, l'Allemagne n'en avait pas assez; elles étaient généralement mauvaises, et peu convenablement placées.

CONCLUSION

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

En jetant un second coup d'œil sur cette première partie de l'ouvrage, le lecteur demeurera convaincu que la forme du terrain détermine les points décisifs de tout théâtre de guerre, et que ces points sont aussi invariables que le terrain même. Les autres éléments des opérations militaires varient; ils dépendent d'un concours de circonstances, de ressources, de lumières, en un mot, d'une infinité d'autres mobiles étrangers.

Il faut un examen soutenu pour parvenir à connaître les premiers, et pour faire un juste emploi des seconds.

L'histoire militaire nous enseigne, par des comparaisons, la manière d'appliquer les maximes de la stratégie dans les diverses circonstances, et confirme par des résultats la juste appréciation des objets décisifs; elle nous offre donc un moyen de nous assurer de la justesse de nos vues et de l'exactitude de nos combinaisons, choses qu'on ne saurait trop apprécier lorsqu'il s'agit d'arrêter un plan qui détermine le but des opérations, et devient la base de tous les événements ultérieurs.

L'histoire des guerres qui ont eu lieu au sud de l'Allemagne, depuis la conquête de la Germanie par les Romains, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, fournit mille preuves de cette maxime, que la vallée du Danube est la clef de ce pays. En tout temps on s'est battu sur les bords de ce fleuve, et l'issue de ces grandes luttes a toujours été à l'avantage du parti qui s'en était rendu maître.

En 1796, deux armées françaises, ayant pour elles la supériorité du nombre, s'avancèrent des bords du Rhin jusqu'à Amberg et Munich. Les Autrichiens se maintinrent dans une partie du défilé du Danube, à Ingolstadt et Ratisbonne, et l'ennemi fut bientôt repoussé au delà du Rhin.

Les victoires de Moreau, en 1800, n'eurent de suites importantes qu'après qu'il eut jeté son adversaire loin de ce défilé.

En 1805, la campagne fut terminée dès que les Français furent maîtres du fleuve.

Napoléon, en remportant une victoire à Ratisbonne, et forçant ce point en 1809, s'ouvrit un vaste champ à d'autres succès; cependant ses progrès furent interrompus tant que l'ennemi se maintint sur la rive gauche du Danube; ce ne fut qu'après l'en avoir écarté, que de grands résultats couronnèrent ses opérations.

FIN DU PREMIER VOLUME DE L'ÉDITION DE PARIS.

PRINCIPES

DE LA

STRATÉGIE.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

INTRODUCTION.

L'histoire consacrée à l'instruction de l'homme, est aussi la meilleure école de l'art de la guerre. Elle démontre l'excellence des principes reconnus, en exposant les résultats différents qu'ont produit le soin ou la négligence à les observer, et enseigne, par des exemples, la manière la plus convenable de les appliquer.

La nature du terrain déterminant l'ordre et la marche des opérations, il faut avant tout, avoir une connaissance parfaite du théâtre de la guerre, et se rendre compte de ses accidents, afin d'asseoir un jugement solide sur les événements militaires qui s'y passeront.

Sous ce point de vue, l'on ne saurait trouver d'exemples plus instructifs et plus capables de répondre au but de cet ouvrage, que ceux de la campagne d'Allemagne en 1796, dont les scènes ont eu lieu sur le théâtre décrit dans la partie précédente.

L'intention de l'auteur n'est pas de rabaisser les opérations de généraux justement estimés. Il sait qu'il est plus facile de juger des événements après coup, dans le calme de la réflexion, et avec une connaissance exacte des ressources de chacun des partis, que de prendre une juste résolution au moment de la crise. Ainsi ce serait à tort qu'on le verrait dans cet ouvrage, frondeur jaloux ou critique présomptueux. Il ne prend la plume que pour étendre l'instruction et propager les connaissances militaires d'un ordre supérieur. L'Histoire de la campagne de 1796, ne doit donc être considérée que comme le développement des principes de stratégie et de tactique qu'il a posés dans la première partie de son ouvrage.

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'OEIL SUR LES CAMPAGNES DE 1792, 1793, 1794 ET 1795, EN FRANCE, DANS LES PAYS-BAS ET SUR LE RHIN.

La révolution qui éclata en France en 1789 faisait des progrès rapides : elle sapait les droits de souveraineté chez toutes les nations, et particulièrement dans les pays limitrophes; aussi les princes les plus puissants de l'empire germanique crurent devoir conjurer l'orage, en se coalisant à Pilnitz, en 1791 (1).

Le premier et principal objet de cette coalition, fut de défendre la dignité et les droits de Louis XVI, de rétablir la tranquillité dans l'intérieur de ses États, et de garantir celle des peuples voisins. Avant même qu'elle fût formée, les meneurs exaltés, qui tenaient alors en France le timon des affaires, avaient regardé la guerre comme le moyen le plus sûr d'exciter le fanatisme républicain : la fraction puissante des girondins crut devoir s'en servir pour maîtriser l'effervescence de la nation, en la détournant vers un objet extérieur. Elle ne manqua pas de prétexte pour l'allumer. Le 20 avril, la guerre fut déclarée à la maison d'Autriche, et presque aussitôt les hostilités commencèrent par des attaques infructueuses dans les Pays-Bas.

Les princes coalisés armèrent également : mais ils croyaient trouver la France en proie à l'anarchie et à la désorganisation, sans ressources, sans énergie, et incapable de résister aux armées qui devaient l'envahir. Ils espéraient aussi qu'à leur approche un puissant parti se déclarerait pour eux, et n'entrèrent en lice qu'avec peu de monde.

Une armée de Prussiens, d'Autrichiens et de Hessois, pénétra en France dans l'automne de 1792; mais aucune mesure n'avait été prise pour lui assurer des succès qui répondissent à son importante destination : on paya cette première faute par les désastres d'une campagne

(1) Il est permis de croire que l'auteur n'a pas été exactement informé des motifs qui ont décidé le traité de Pilnitz. La révolution a été un grand malheur, mais ce traité en a été un autre. Ses conséquences immédiates ont précipité la chute de Louis XVI, causé la grandeur territoriale de la France, et augmenté les forces maritimes de l'Angleterre. Mais ce n'est pas ici le cas d'entrer dans une dissertation politique, pour rendre ces vérités plus sensibles.

malheureuse, d'une retraite pénible des plaines de la Champagne jusqu'au Rhin, de la perte immédiate de Mayence, et bientôt après, de celle des Pays-Bas.

Les armées de la coalition, renforcées de troupes auxiliaires dans la campagne de 1793, débutèrent par la conquête de la Belgique et la prise de Mayence. Les places de Valenciennes, Condé et Le Quesnoy tombèrent en leur pouvoir. Landau et Maubeuge furent sur le point de se rendre; les armées allemandes se montrèrent aux portes de Strasbourg et de Cambrai; mais la révolution avait donné un nouvel élan au peuple français, et réveillé la fierté du caractère national. La crainte de voir la patrie foulée, conquise, et peut-être morcelée par des armées étrangères, excita l'enthousiasme de tous les citoyens. Aussi cette campagne, commencée sous de si heureux auspices, se termina-t-elle par la fatale expédition de Dunkerque, et les déblocus de Maubeuge et de Landau.

L'année suivante, les alliés mirent en action plus de moyens, mais ils n'étaient pas proportionnés aux efforts de la France. La masse des forces de cette nation était sur pied. Malgré la prise de Landrecies par les armées combinées, et plusieurs combats à leur avantage dès l'ouverture de la campagne dans les Pays-Bas, les Français n'en montrèrent pas moins bientôt après leur supériorité, et ne laissèrent pas les fautes des Allemands impunies. L'hiver commençait à peine, que déjà ils étaient maîtres du Brabant, de la rive gauche du Rhin, et de toutes les places fortes de la Hollande. La coalition fut dissoute. L'armée hollandaise se dispersa; les Anglais quittèrent le continent; les Prussiens et les Hessois se retirèrent sous divers prétextes. Les Autrichiens, réunis à quelques troupes de l'Empire, restèrent seuls en présence de l'ennemi, sur la rive droite du Rhin.

Épuisées par des efforts si violents, les puissances belligérantes ne purent, l'année suivante, entrer que fort tard en campagne. L'Autriche perdit Luxembourg, à la suite d'un blocus qu'elle n'essaya pas de faire lever. Une armée française, commandée par Jourdan, passa le Rhin en automne, à Düsseldorf, tandis qu'une autre entra dans Manheim par trahison, et menaça de se porter plus avant (1).

Jourdan s'avança jusque sur la Nidda; mais débordé par une belle manœuvre du général autrichien Clerfayt, il fut forcé à la retraite (2). Celui-ci faisant mine de le poursuivre, se rabattit avec célérité sur Mayence. Un juste calcul des marches qu'il lui fallait pour délivrer cette forteresse, investie sur la rive gauche du Rhin, et de celles nécessaires à Jourdan pour s'opposer à cette entreprise, le fit apercevoir qu'il pourrait la tenter avec succès : l'événement justifia ses combinaisons. Il assaillit le corps de blocus dans ses lignes, le battit, le dispersa, et s'empara du pays situé entre la rive gauche du Rhin, la Nahe et le Speyerbach. Manheim se rendit après cette victoire. Un armistice termina la campagne, et procura aux troupes des deux nations de paisibles quartiers d'hiver.

Le Rhin séparait les cantonnements des deux armées depuis Bâle jusqu'à Klein-Holland, au-dessous de Spire. La ligne de démarcation s'étendait de là, pour l'armée autrichienne, sur la rive gauche de ce fleuve, se dirigeant par Weingarten, Edesheim, Weyer-Modenbach, Fischbach, Schmidthausen, Erbach, en face d'Ottweiler, Saint-Vendel et Neukirch. Elle longeait ensuite la Nahe jusqu'à Thann, suivait la rive gauche de la Simmer jusqu'à Koppstein, coupait la grande forêt de Solmerwald, touchait Ober-Diebach, et traversait le Rhin pour en côtoyer la rive droite jusqu'au confluent de la Sieg, et remonter la gauche de cette rivière.

La ligne française était parallèle à celle des Autrichiens, depuis Bâle jusqu'à Lengenfeld; de là elle s'étendait de Homburg à Ottweiler, sur la rive droite de la Bliese; elle passait

(1) Il y a bien eu faiblesse de la part du général commandant les troupes impériales dans Manheim, mais pas de trahison. Toute l'Europe connaît la capitulation singulière en vertu de laquelle les Français entrèrent dans cette place. Le gouvernement français n'achetait pas, à cette époque, ses succès à prix d'argent.

(2) Lorsque Jourdan se porta sur le Mein, en 1795, il eut ordre de respecter la ligne de neutralité qui avait été déterminée avec la Prusse, à l'époque du traité de Bâle. Cette ligne longeait le Mein jusqu'à Hochstædt. Clerfayt, qui n'avait pas de semblables instructions de sa cour, la franchit au-dessous de Francfort, et se porta sur la ligne de communication de l'armée de Sambre-et-Meuse, ce qui força le général français à se retirer. La manœuvre de son adversaire perd donc beaucoup de son mérite.

ensuite sur la rive gauche de la Nahe, d'où elle gagnait à quelque distance la Simmer par Herborn et Greiorer. Elle allait s'appuyer au Rhin près de Nieder-Diebach, et suivait depuis cet endroit, la gauche de ce fleuve jusqu'au confluent de la Wipper, dont elle remontait la rive droite.

L'espace compris entre les deux lignes, déclaré neutre, ne pouvait être occupé par aucun des deux partis. On avait fixé dix jours d'avertissement après la dénonciation de l'armistice, pour la reprise des hostilités.

Les généraux autrichiens mirent à profit cette suspension d'armes, pour retrancher des camps sur les hauteurs de Hechtsheim, en avant de Mayence, et de l'ancienne tête de pont de Manheim, afin de rendre l'approche de ces places plus difficile, préserver en particulier la première d'un second blocus, et l'autre d'un bombardement, protéger le développement d'un corps nombreux de troupes par ces débouchés, ou enfin pour préparer, en cas de malheur, aux armées impériales des points d'appui qui facilitassent leur retraite sur le Rhin.

CHAPITRE II.

FORCE DES ARMÉES OPPOSÉES, A L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE DE 1796. — PLANS D'OPÉRATIONS. — POSITIONS DES ARMÉES.

Les armées opposées, à l'époque du mois de mars 1796, étaient composées ainsi qu'il suit :

Armée autrichienne du Bas-Rhin, sous les ordres de l'archiduc Charles, y compris les contingents de quelques princes et les garnisons de Mayence et d'Ehrenbreitstein.

Infanterie de ligne. . .	82 bal.	101 bat.	71,076 h.
Infanterie légère. . . .	19		
Carabiniers et cuiras[rs].	28 esc.	139 esc.	20,702 h.
Dragons	24		
Chevau-légers et chasseurs à cheval. . . .	26		
Hussards et uhlans. . .	61		

Armée autrichienne du Haut-Rhin, aux ordres du maréchal Wurmser, y compris les garnisons de Philipsbourg et Manheim.

Infanterie de ligne. . .	67 bat.	78 bat.	60,856 h.
Infanterie légère. . . .	11		
Cuirassiers.	40 esc.	134 esc.	21,940 ch.
Dragons.	14		
Chevau-légers.	27		
Hussards	44		
Cavalerie du prince de Condé.	9		

Armée française de Sambre-et-Meuse, sous le commandement du général en chef Jourdan.

Infanterie	87 bat.	65,000 hommes.
Cavalerie	95 esc.	11,000 chevaux.

Armée française de Rhin-et-Moselle, sous le commandement du général en chef Moreau.

Infanterie de ligne.	21 demi-br.	78 bat.	71,581 h.
Infanterie légère. .	5		
Grosse cavalerie. .	11 régim.	88 esc.	6,515 ch.
Dragons	5		
Chasseurs	4		
Hussards.	4		

TOTAL *des forces allemandes :*

131,912 hommes d'infanterie ; 42,642 hommes de cavalerie.

TOTAL *des forces françaises :*

136,581 hommes d'infanterie, 17,515 hommes de cavalerie.

Si l'on considérait seulement la totalité des forces actives, la supériorité serait du côté des Autrichiens; mais eu égard à la nature du pays qui devait servir de théâtre à la guerre, on trouve une grande différence à l'avantage des Français.

La droite de ceux-ci, appuyée à la Suisse, alors neutre, était protégée de Bâle à Landau, par une double ligne de places, et par les forts situés au revers des Vosges; les places hollandaises de Maestricht et Juliers couvraient leur gauche; Düsseldorf leur offrait, comme tête de pont, un débouché avantageux sur la rive droite du Rhin; enfin Luxembourg, Thionville, Metz et Sarrelouis, rendaient leur centre presque inattaquable.

S'il est vrai qu'une bonne ligne de défense accroisse les forces disponibles d'un État, en lui ôtant toute inquiétude pour ses propres frontières, ses magasins et ses communications, et qu'elle lui facilite la réunion de ses armées pour l'offensive, la France était d'autant mieux partagée à cet égard, que les Autrichiens se trouvaient totalement dépourvus de cet avantage. Le Rhin seul couvrait leur ligne de Bâle à Philipsbourg, encore ce fleuve présentait-il à l'ennemi des points de passage favorables. On ne trouvait sur ses bords ni dans la Souabe, aucune place forte; les Autrichiens avaient

négligé d'en construire pendant les quatre ans qu'ils occupèrent le haut Rhin, et de fermer par là les principaux débouchés qui donnent accès dans le cœur de leur pays. Le passage du fleuve leur paraissant impossible, ils n'appréhendaient aucun des malheurs qui pouvaient en résulter. Leur aile droite était encore plus faible; car au même inconvénient, elle joignait celui de former un angle sans appui. Il est vrai que les places de Philipsbourg, Manheim, Mayence et Ehrenbreitstein, couvraient le centre de la ligne, mais à quoi sert la force de celui-ci, lorsque la perte des ailes lui enlève tout moyen de résistance, isole ses points fortifiés, et donne prise à l'ennemi (1)?

D'après ces considérations, il n'y avait pas d'apparence que les Autrichiens prissent l'offensive avec succès: leur défensive même était chanceuse. La France avait de son côté une base d'opérations, étendue à la vérité, mais qui embrassait plus d'objets, et se trouvait bien fortifiée. Tous les avantages qui en résultaient pour elle, augmentaient en raison des progrès que les impériaux auraient faits entre ses places, puisqu'ils eussent facilité les moyens de les envelopper. Aussi longtemps que les Autrichiens avaient à craindre d'être tournés, ils devaient, en cas d'offensive, tenir sur les extrémités de leur ligne des armées nombreuses, pour s'emparer, avant tout, des points fortifiés sous la protection desquels l'ennemi pouvait s'avancer sur leurs communications: mais la disproportion de leurs forces ne leur permettait pas d'employer ces moyens.

Dans la défensive, la conservation de leur ligne dépendait toujours des chances d'une bataille. Celle de l'ennemi, au contraire, ne pouvait être considérée comme enfoncée, après plusieurs échecs et la perte même d'une de ses places. La première, sans appui à ses extrémités, et hors d'état de se défendre par elle-même (2), ne pouvait être occupée qu'avec des forces infiniment supérieures, que les armées allemandes n'avaient pas à l'ouverture de la campagne. En effet, si la cavalerie des Autrichiens était plus nombreuse que celle des Français, leur infanterie, cette arme principale, se trouvait inférieure à celle des derniers. Non-seulement il était facile aux Français de soutenir une défensive avantageuse avec une armée plus faible, en occupant les places fortes, mais encore l'offensive leur présentait beaucoup de chances favorables.

Les Autrichiens auraient dû y renoncer en 1796, et il y a lieu de croire qu'ils eussent obtenu des succès, en abandonnant la rive gauche du Rhin, laissant de faibles garnisons dans les places, et divisant leurs forces en

(1) L'auteur affirme que la ligne du Rhin eût été bien couverte avec une forteresse sur chacune de ses extrémités. Nous demanderons à notre tour, si ces deux places auraient interdit à une armée entreprenante, le passage de ce fleuve vers Neuwied ou Manheim. Nous ne contestons pas l'utilité d'un poste à Kehl pour les Autrichiens, nous convenons même qu'il leur eût été très-convenable d'avoir un point d'appui tel que Düsseldorf pour leur aile droite; mais nous observerons que le point essentiel, le centre, était suffisamment couvert par Philipsbourg, Manheim et Mayence, et que les Autrichiens, maîtres des deux rives du Rhin par ces deux dernières places, possédaient autant d'avantages stratégiques que s'ils eussent eu deux forteresses de plus le long du fleuve. Le défaut réel de la ligne autrichienne était de n'avoir pas plusieurs places en seconde ligne sur le Necker ou le Danube, car Ulm dominé, et alors tombant en ruines, était hors d'état d'opposer la moindre résistance, et Ingolstadt, d'ailleurs trop éloigné, appartenait aux Bavarois.

(2) L'auteur prétend que les Autrichiens auraient été dans l'impossibilité de prendre l'offensive, parce que la base des Français se trouvant plus étendue que leur propre front d'opérations, celui-ci eût été débordé. Nous ne partageons pas son avis. Une armée ne nous paraît susceptible d'être débordée que par des masses agissantes; elle ne peut l'être par une ligne topographique qui ne bouge pas. Si, pour atteindre ce but, l'ennemi portait ses forces aux deux extrémités de sa base, alors il se diviserait, et laisserait son adversaire maître des positions centrales, au moyen desquelles ce dernier l'en ferait bientôt repentir. Une base qui déborde n'est autre chose qu'un front plus étendu contre un front plus rétréci, ce qui, à forces égales dans les deux armées, n'a jamais été un avantage. On aurait pu en voir une nouvelle preuve dans cette occasion, car si les deux armées françaises eussent éprouvé le moindre revers sur le centre de leur ligne, elles auraient été poursuivies et forcées à se disperser pour se sauver dans les places.

La science de la guerre, calculée ainsi sur des lignes géométriques, jette un général dans l'irrésolution, et lui fait adopter souvent des partis pusillanimes. 180,000 Autrichiens, maîtres de Mayence et de Manheim, risquaient rien en prenant l'offensive sur deux armées divisées et inférieures en nombre. Avant le départ des forces détachées en Italie, ce parti était le seul convenable, et aurait eu les plus brillants résultats.

deux grands corps placés aux extrémités de leur ligne. Ils étaient assez nombreux pour en imposer : mais d'après le plan qui fut adopté, les ailes avaient trop d'extension pour se secourir réciproquement, et se trouvaient en même temps trop éloignées du centre, pour en être protégées par la réserve qu'on y eût placée. Ainsi, dans tous les cas, c'est aux environs d'Offenbourg, point central entre Bâle et Philipsbourg, vis-à-vis duquel se trouvent les passages les plus favorables de l'ennemi, et le débouché des grandes communications de la forêt Noire, qu'il aurait convenu de placer l'armée du Haut-Rhin. Celle du Bas-Rhin eût été bien postée entre la Sieg et la Lahn; de là chacune d'elles pouvait, selon l'occurrence, prendre l'offensive, ou repousser les attaques de l'ennemi.

Les considérations qui forçaient l'armée impériale à rester sur la défensive, et qui en faisaient dépendre la durée des chances d'une manœuvre ou d'une bataille, engageaient au contraire la France à prendre l'offensive; la possession d'un établissement solide sur la rive droite du Rhin l'y excitait, car la tête de pont de Düsseldorf lui donnait la facilité de disposer de toutes ses troupes pour une attaque. Ses propres frontières se trouvaient d'ailleurs couvertes par les garnisons des places fortes. La faiblesse des extrémités de la ligne autrichienne ajoutait encore un nouveau poids à ces motifs. La totalité des forces françaises pouvait prendre l'offensive sur le bas Rhin; il leur était encore possible de débuter par le passage de ce fleuve vers la partie supérieure de son cours, ou enfin d'attaquer sur ces deux points à la fois.

L'offensive semblait, au premier abord, plus aisée à prendre sur le bas Rhin, où les Français se trouvaient déjà établis, que sur le haut Rhin, où le passage de ce fleuve devait s'exécuter de vive force, et où l'armée avait à traverser la Souabe, pays montagneux, ayant peu de routes praticables. Mais si cette direction présentait plus de difficultés, elle était aussi plus décisive, en cas de succès, vu qu'elle menait directement à la principale communication des Autrichiens sur le haut Necker et le Danube.

Soit que l'on employât tout ou partie des forces à l'exécution de ces divers projets, ils avaient l'inconvénient d'exiger beaucoup de temps pour leurs préparatifs, et surtout pour la réunion des troupes; ce qui pouvait en faire pénétrer le but d'autant plus aisément, que les quartiers généraux des deux armées françaises étaient fort éloignés, et séparés par le corps autrichien établi sur la rive gauche du Rhin.

Cette circonstance, jointe au désir de prendre l'ennemi au dépourvu, en ne lui laissant pas le temps de porter ses forces au point menacé, détermina le gouvernement français à attaquer sur les ailes de l'armée autrichienne, et à ouvrir en même temps la campagne en Italie.

La cour de Vienne, aveuglée par l'heureuse issue de la campagne de 1795, ne tint aucun compte des représentations des généraux de ses deux armées, et se décida aussi pour l'offensive. Son plan était de faire le siége de Landau, après avoir repoussé l'armée française de la Moselle et des montagnes entre la Bliese et le Rhin, de pénétrer ensuite dans l'Alsace, de s'emparer de ses places fortes, et en cas de succès soutenus, de réduire Strasbourg par un blocus, quand bien même on serait obligé d'y employer tout l'hiver. Plan gigantesque, qui ne pouvait s'exécuter, à moins que l'armée française ne fût hors d'état de tenir la campagne, et entièrement détruite (1).

Landau, place forte de premier rang, défendue par une garnison nombreuse, demandait, pour son investissement seul, un corps de troupes considérable, et que serait-il donc resté pour l'offensive sur la Moselle et la Sarre, vers les Vosges, pour couvrir les plaines de l'Alsace, et s'opposer aux attaques de l'ennemi sur la rive droite du Rhin et de la Sieg, vis-à-vis Strasbourg, Brisach et Huningue?

L'extension démesurée de la ligne autrichienne en eût affaibli les extrémités. Les

(1) Ce plan n'était certainement pas mal conçu, mais pour qu'il réussît, il ne fallait pas croire d'avance à l'impossibilité de son exécution. Tout dépendait d'une première bataille gagnée sur les deux armées isolées de Jourdan et de Moreau. La centralisation des forces autrichiennes permettait d'espérer la victoire, et l'on n'avait rien à risquer en cas de revers. En effet, l'on n'obtient de succès à la guerre qu'en frappant sur les masses ennemies qui tiennent la campagne, toutes les fois qu'on peut leur opposer des forces supérieures sur un point : c'est ce qu'on aurait dû essayer. Il eût toujours été temps, en cas d'échec, d'adopter le système défensif et d'abandonner la rive gauche du Rhin.

ARMÉE DU HAUT

COMMANDÉE PAR LE FELD-MAR

		SOUS LES ARMES E	
		ie.	Cavalerie.
AILE GAUCHE. LA TOUR, Général d'artillerie.	Depuis Huningue jusqu'à Sasbach, sous les du feld-maréchal-lieutenant Frœhlich. De Sasbach à la Rench; corps du prince de et contingent de Souabe. . . . . Depuis la Rench jusqu'à Philipsbourg . . .	18	1,296
CENTRE. STARRAY, Feld-maréchal-lieutenant.	Sur la Rehbach, et dans le camp près de M bach . . . . Dans le camp de Rheingenheim, et dans la de Manheim	02	3,093
AILE DROITE. MESZAROS, Feld-maréchal-lieutenant.	Dans les environs de Kayserslautern. . . .	71	2,126
	TOTAL	81	6,515

ARMÉE DU BAS-

COMMANDÉE PAR L'ARCHID

ARMÉE PRINCIPALE.	Avant-garde sous les ordres du feld-maré lieutenant Kray, formant un cordon d Biblisheim jusqu'à Kirn, ayant pour r le camp de Ruschberg.	50	2,950
	Dans les camps de Baumholdern, Wukers Mettweiller. . . . . Aux environs de Kirn. . . . . Près de Kreuznach, sous les ordres du feld- chal-lieutenant Mercantin.	60	2,650
	Garnison de Mayence, sous les ordres du maréchal-lieutenant Neu.		
Corps entre la Sieg et la Lahn sous le ordres du prince de WURTEMBERG.	Garnison d'Ehrenbreitstein.	90	2,450
	Près de Neuwied, sous le général Finke. . Avant-garde sur la Sieg.		
	Entre Altenkirchen et Dierdorf.		2,950
	TOTAL	00	11,000

Français, repoussés derrière la Moselle ou dans les environs de Strasbourg, auraient eu beaucoup moins de chemin à faire pour se porter sur la Lahn, ou sur Offenbourg, par le Rhin, que les renforts autrichiens qu'on y eût envoyés du corps d'observation devant Landau.

En opérant ainsi par leurs extrémités, surtout vers le haut Rhin, les Français gagnaient de suite la principale communication de leurs ennemis. La levée du siége de Landau et la retraite de ceux-ci sur le Rhin, étaient les conséquences infaillibles de cette manœuvre. Or, les premiers se trouvant déjà maîtres des communications de leurs adversaires, n'auraient pas manqué de la rendre aussi pénible que périlleuse. Pour assiéger cette place avec apparence de succès, et s'opposer aux entreprises ultérieures des Français, il était donc indispensable de rassembler une forte armée sur chacune des extrémités de la ligne autrichienne.

La formation de ces deux armées n'aurait pas dispensé d'avoir un gros corps de troupes pour défendre la position que les impériaux tenaient sur la rive gauche du Rhin, car dans son plus petit développement, elle devait s'étendre de la Lauter à la Nahe, ayant le Glan au centre, et courant jusqu'à Pirmasens et Deux-Ponts. Ses deux ailes, appuyées au Rhin, décrivaient autour de Landau un demi-cercle coupé par les montagnes des Vosges, dans lequel tous les corps isolés ne pouvaient se prêter secours, ni se réunir. Ainsi la France avait l'avantage de tous côtés, lors même qu'elle n'aurait pu mettre sur pied des armées aussi formidables que l'Autriche, car avec la faculté de concentrer ses forces à volonté sous la protection de ses places, elle conservait, dans tous les cas, une supériorité réelle sur ses ennemis disséminés.

Cependant l'offensive sur les autres points n'offrait aucune chance favorable aux armées autrichiennes, et ne pouvait, dans l'état de choses actuel, remplir le but proposé. Il n'y avait que deux opérations susceptibles de réussir, à la faveur de circonstances particulières. C'était un passage du Rhin plus haut que Strasbourg, pour faire le siége d'Huningue, ou une attaque sur la rive droite du bas Rhin pour reprendre Düsseldorf. Encore n'y avait-il pas beaucoup d'apparence de succès dans l'un et l'autre cas.

La reprise de Düsseldorf aurait étendu, et par conséquent affaibli la ligne défensive, sans procurer d'appui à son aile gauche (1). Le passage des Français, en 1795, n'avait que trop bien prouvé, que la ligne de démarcation prussienne ne pouvait être regardée comme un appui.

Une opération sur le haut Rhin, contre Huningue, présentait mille difficultés, quoique cette place ne soit elle-même que d'une faible importance. Le Rhin a peu de bons passages dans les environs, où d'ailleurs le terrain n'offre pas de position pour couvrir un siége.

L'armée d'observation aurait dû, dans ce cas, ou rester dans l'étroit espace compris entre le Rhin et les montagnes des Vosges, défendu d'un côté par Béfort, et borné de l'autre par Neuf-Brisach, ou laisser ces places derrière elle, pour les assiéger ensuite. Le premier parti était dangereux, et le dernier exigeait une supériorité marquée, parce qu'il nécessitait un grand développement de forces, principalement dans les Vosges. Aucun des deux n'aurait rempli son but, à moins qu'une forte armée sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de Strasbourg, n'eût été à même de déjouer les projets des Français contre les communications des Autrichiens; or c'est ce que l'on ne pouvait attendre de l'armée d'observation chargée de couvrir le siége d'Huningue, car elle eût été déjà trop occupée.

Les Impériaux dénoncèrent l'armistice, en déclarant que les hostilités recommenceraient le 1er juin. Par suite de cette notification, les armées se concentrèrent de part et d'autres, les 30 et 31 mai, dans les positions d'où elles devaient bientôt se mesurer.

Elles étaient distribuées, ainsi qu'on le voit dans les tableaux ci-contre.

(1) L'auteur prouve ici la justesse de la remarque que nous avons faite plus haut, au sujet des places fortes sur le bas Rhin. Il va même jusqu'à dire qu'elles eussent été nuisibles aux Autrichiens, en donnant trop d'extension à leur ligne de défense ; sur quoi nous observerons encore qu'il paraît aller trop loin. Les Autrichiens ne devaient pas considérer Düsseldorf comme une simple place, mais bien comme une tête de pont qui procurait aux Français un très-bon débouché sur la rive droite. Sous ce rapport, il méritait une attaque sérieuse.

CHAPITRE III.

BONAPARTE FAIT LA CONQUÊTE DE L'ITALIE, ET POUSSE JUSQU'AUX FRONTIÈRES DU TYROL. — WURMSER VOLE AU SECOURS DE MANTOUE. — RETRAITE DES AUTRICHIENS SUR LA RIVE DROITE DU RHIN.

Les préparatifs de l'ouverture de la campagne se terminaient à peine en Allemagne, que déjà les hostilités commençaient en Italie. Bonaparte avait remplacé le général Schérer dans le commandement de l'armée française, et Beaulieu venait de prendre celui de l'armée autrichienne. Jusqu'alors la guerre s'était bornée, de ce côté, à la conquête de la Savoie, et à quelques combats insignifiants. Celui de Loano, livré le 25 novembre 1795, fut le plus important, parce qu'il enleva aux Autrichiens la rivière du Ponant, avec les crêtes de la chaîne de montagnes qui sépare l'État de Gênes du Piémont.

L'intention de Beaulieu, à l'ouverture de la campagne, était de pousser sur le Var; il battit le général Cervoni à Voltri, mais négligea de s'emparer de cette chaîne de montagnes, véritable clef du pays, et qui servait d'appui à son aile droite. Bonaparte fit tourner cette faute à son avantage, et culbuta les Autrichiens à Montenotte. Ce combat fut suivi de deux autres aussi heureux à Dego et à Ceva. Les Français gagnèrent les flancs et les communications des ennemis, séparèrent les Piémontais des Autrichiens, et les forcèrent à une suspension d'armes. Bonaparte, par une marche rapide le long du Pô jusqu'à Plaisance, où il passa ce fleuve, profita non-seulement de ses avantages, mais sut encore en tirer le plus grand parti, en obligeant les Autrichiens à une retraite absolue. En peu de jours, il se rendit maître de l'Italie, dispersa les troupes impériales, plus encore par des marches que des combats, et sans bataille rangée, car le passage de l'Adda à Lodi n'était qu'une simple affaire d'arrière-garde. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'on jeta une garnison dans Mantoue, et qu'on put approvisionner cette place, seul boulevard de l'Autriche de ce côté. Les débris de l'armée se réfugièrent dans le Tyrol, où ils occupèrent les entrées des vallées devant Bonaparte, qui couvrait le siége de Mantoue.

Un si grand événement, et le danger qui menaçait l'Autriche, força la cour de Vienne à donner l'ordre au feld-maréchal Wurmser de faire marcher, le plutôt possible, une partie de son armée par le Tyrol, au secours de Mantoue. L'ordre lui parvint le 31 mai, et aussitôt 26 bataillons et 18 escadrons, formant 21,924 hommes de pied et 5,296 chevaux, se mirent en route pour l'Italie. Wurmser prit la majeure partie de ces troupes aux environs de Manheim, où cantonnait le gros de son armée. Affaiblis par un détachement aussi considérable, les Autrichiens furent réduits à la défensive sur le Rhin; encore devint-elle très-précaire, vu que toutes les chances favorables de l'offensive étaient pour leurs ennemis.

Dans ces conjonctures, loin de renforcer les extrémités de leur ligne en butte aux attaques des Français, de ne laisser sur la rive gauche du Rhin que les troupes nécessaires à la défense des camps retranchés de Hechtsheim, et de la tête de pont de Manheim, lesquelles, en cas d'échec, avaient une retraite assurée, les Au-

trichiens résolurent de se maintenir sur la rive gauche du Rhin. Ils conservèrent leur ligne, depuis ce fleuve, derrière la Rehbach, jusqu'à Mutterstadt, Neustadt, Frankenstein, le long de l'Alsenz et de la Nahe, jusqu'au confluent de cette dernière rivière, et mirent un corps de réserve près de Kriegsfeld. Préférant laisser sans défense des contrées d'où l'ennemi pouvait gagner plutôt leurs propres communications, qu'ils n'étaient à même de les couvrir de leurs nouvelles positions, ils portèrent une armée devant des places construites pour être livrées à elles-mêmes, et se bornèrent à détacher de Mayence, le 1er juin, 5 bataillons sur la Lahn.

Il arrive trop souvent que les généraux en chef négligent d'examiner l'ensemble des opérations, et qu'ils se déterminent d'après des vues particulières, bonnes tout au plus à régler la conduite d'un général en sous-ordre. C'est à cette manière d'envisager les choses, qu'il faut attribuer quelquefois des dispositions très-nuisibles. Un général particulier n'est responsable que de sa valeur et de sa fermeté; il se déshonore, en abandonnant le poste qui lui est confié, quelle que soit son excuse. Mais le général en chef est bien plus coupable, lorsqu'il sacrifie un intérêt majeur à la défense d'une place ou d'une province.

Les événements forcèrent bientôt les Autrichiens de renoncer à leur plan. Les hostilités commencèrent le 1er juin, par des escarmouches, entre les avant-postes de l'armée autrichienne du Bas-Rhin, et de celle de Sambre-et-Meuse. Les deux partis restèrent néanmoins dans leurs positions, car les Français n'étaient pas assez forts pour entreprendre quelque chose de sérieux, et n'avaient d'autre intention que de tâter leurs ennemis. Ce jour-là, les Autrichiens commencèrent leur mouvement rétrograde successif.

Le 3 juin, leur avant-garde alla prendre position près d'Ober-Alben et Blaubach. Le 4, elle se retira derrière le défilé de Lautereck; l'armée se transporta, le 6, dans les environs de Führfelden, ayant ses avant-postes sur le Glan. L'archiduc détacha 9 bataillons à Wurmser, afin de réparer, en quelque sorte, la perte des troupes envoyées en Italie.

Il n'était guère possible que les Autrichiens se maintinssent dans leur nouvelle position. Tandis que Jourdan cherchait à les retenir par des démonstrations dans le Hundsrück et sur la Nahe, Kleber s'avança de Düsseldorf, repoussa le prince de Würtemberg et s'approcha de la Lahn. Le passage du Rhin par la division Grenier, coïncidant avec la marche de Bernadotte et de Championnet vers Coblentz, donna à l'archiduc des inquiétudes sérieuses sur ses communications; en conséquence, il détacha vers Mayence le contingent saxon, consistant en 8 bataillons et 19 escadrons, avec 11 bataillons et 22 escadrons autrichiens; le reste de l'armée les suivit de près et passa le Rhin dans cette place, le 9 et le 10; 22 bataillons et autant d'escadrons restèrent sous le commandement du général Mercantin, derrière la Seltz, où ils entrèrent, le 14, dans le camp retranché de Hechtsheim. Les divisions Marceau et Poncet qui les avaient suivis, les y observèrent sans trop s'engager. Wurmser, sentant aussi la nécessité de contenir l'armée de Sambre-et-Meuse, détacha de Manheim sur le Mein, 6 bataillons et 14 escadrons aux ordres du général Hotze.

A mesure que les troupes de l'archiduc arrivaient sur la Seltz, l'armée autrichienne du Haut-Rhin quittait les positions qu'elle occupait à la fin de l'armistice, pour se retirer dans la tête de pont de Manheim. Moreau la suivit avec son aile gauche et son centre, sans inquiéter sa retraite. Son projet de forcer le passage du Rhin était plus difficile à exécuter que celui du Jourdan : celui-ci avait déjà un débouché sur la rive droite du Rhin, à Düsseldorf, et par cela même, toute facilité d'attaquer l'aile droite de l'ennemi. Moreau agit avec prudence, en différant son opération jusqu'à ce que la marche de l'autre armée eût attiré l'attention de la majeure partie des forces autrichiennes. Ses mouvements préparatoires, sur la rive gauche du Rhin, furent bien ordonnés; il occupa l'ennemi devant Manheim, en éloignant tout soupçon d'un détachement sur la Lahn, ou d'une concentration sur le point qu'il avait choisi pour effectuer son passage.

Le 11 juin, les deux armées avaient pris les positions suivantes : 11 bataillons et 20 escadrons autrichiens campaient près de Maudach, leurs avant-postes observant le pays depuis l'embouchure de la Rehbach jusqu'à Rugheim, en arrière des inondations formées par les crues de la Flossbach et de la Rehbach; 5 bataillons

et 12 escadrons s'étendaient depuis Rugheim le long de la Flossbach, vers le canal de Frankenthal, et de là jusqu'au Rhin; 2 bataillons étaient en réserve à Oggersheim. Ces positions devaient couvrir les ouvrages commencés près de Mundenheim, pour mettre en état de défense le camp retranché de la petite tête de pont de Manheim.

L'armée de Moreau campait : Delmas, avec 9 bataillons et 15 escadrons, entre Spire et Harthausen; Beaupuy, avec 15 bataillons et 16 escadrons, à Muschbach; la réserve de 6 bataillons et 14 escadrons, près d'Altorf; les 21 bataillons et 27 escadrons des divisions Duhesme et Taponnier, entre Muschbach et Gœlheim; la division Xaintrailles avait été incorporée dans celles des généraux Delmas et Beaupuy.

Moreau reconnut l'ennemi, et l'attaqua le 14 au point du jour. La division Delmas s'avança contre la Rehhütte, sur trois colonnes, l'une par Waldsee, l'autre sur la chaussée, et la troisième par Schifferstadt. La division Beaupuy marcha sur la route de Neustadt, tandis que Duhesme fit de fausses attaques sur celles de Türkheim, contre Frankenthal et Epstein. Duhesme s'empara de ces points, mais en fut bientôt chassé. La cavalerie autrichienne se maintint pendant quelque temps dans la plaine de Mutterstadt. Le combat sur la Rehbach fut opiniâtre, et tourna à l'avantage des Français. Leur infanterie passa l'eau, et enleva le poste de Kolhof. Desaix s'avança au même instant avec une autre colonne, contre Mutterstadt, par les bois inondés de Schifferstadt, et construisit un pont sur la Rehbach, par lequel la cavalerie le suivit sans qu'on pût l'en empêcher. Wurmser s'apercevant qu'il ne pouvait conserver ses postes contre l'ennemi, qui lui était supérieur en nombre, retira ses troupes sur Maudach.

Le 15 au soir, les Français firent une vaine attaque sur Rugheim, mais les Autrichiens se jetèrent la nuit suivante dans les retranchements de Mundenheim. Moreau prit position en face, et poussa ses avant-postes d'Oggersheim sur Rugheim, derrière Maudach et Rheingenheim. Desaix campa avec deux divisions, entre Neubof et Fusgenheim; la réserve près d'Igelheim. Un faible détachement fut envoyé à Worms. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 19 juin. Trente bataillons et 45 escadrons de l'armée de Rhin-et-Moselle étaient réunis vis-à-vis des retranchements autrichiens, à portée d'être renforcés par 21 bataillons et 27 escadrons.

Les Autrichiens avaient 13 bataillons et 10 escadrons dans le camp de Mundenheim, le reste de l'armée était disséminé en postes, sur la rive droite du Rhin jusqu'à Bâle.

Le 18, le feld-maréchal Wurmser partit de Manheim pour l'Italie, où il devait prendre le commandement. Il remit celui de l'armée du Haut-Rhin au général d'artillerie Latour, qui reçut les ordres de l'Archiduc. Cette circonstance, qui donna lieu à l'unité du commandement, fut un bonheur pour l'Autriche, et sauva l'honneur de ses armes dans cette campagne, quoique la base choisie pour opérer ne remplît pas le but proposé, et qu'il dût en résulter beaucoup d'inconvénients.

Les succès ne s'obtiennent à la guerre que par des efforts simultanés vers un même point, des résolutions énergiques, et une grande promptitude d'exécution. Plusieurs conseils ont toujours des vues différentes; et si la volonté d'un seul ne l'emporte, bien que tous visent au même but, prenant des moyens différents pour y parvenir, ils risquent de s'entre-choquer dans leurs opérations, et de rester en deçà.

La connaissance de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles, confirment cette vérité : Eugène et Marlborough forment seuls une exception à cette règle; mais s'il est rare que la nature produise deux hommes semblables à la même époque, il l'est bien plus encore qu'ils puissent agir d'après la libre impulsion de leur génie.

CHAPITRE IV.

MARCHE DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE SUR LA LAHN.

Le théâtre des premières opérations de la campagne fut transporté entre la Sieg et la Lahn. C'est une contrée coupée par des montagnes peu élevées et arides, dont la ramification principale se rattache à l'est, au Kalte-Eiche. Cette chaîne qui est la plus haute du pays, sépare aux environs de Burbach, la Sieg de la Dille, et s'avance de là près de Renderoth, par Urdorf, Dreisbach, Ober-Sain, contre Hahn, d'où partent les routes d'Hœchstebach et de Hachenbourg.

La Sieg et la Lahn, ainsi que beaucoup d'autres affluents du Rhin, prennent leurs sources dans cette chaîne de montagnes. Les principaux sont *la Dille* et *l'Els*, qui grossissent la Lahn, la première à Wezlar, et la seconde à Limbourg; la grande *Nister*, qui jaillit à Humbergem, près de la route de Herhorn à Hachenbourg, coule dans la direction de cette route, reçoit la petite Nister à Crobach, et se jette dans la Sieg, aux environs de Wiesen; enfin *la Wiedbach*, qui a sa source près de Hachenbourg, et va se jeter dans le Rhin en faisant un coude. Ces ruisseaux sont peu considérables. Les deux derniers seulement forment des défilés difficiles, à cause de l'encaissement de leur lit, resserré par des hauteurs escarpées.

Le pays est coupé; presque tous les ruisseaux y creusent des ravins; les montagnes sont pierreuses et boisées. Ce n'est que sur la masse principale qu'on rencontre quelques petites plaines; il y a néanmoins dans la contrée de Freilingen, entre Hahn et Hœchstebach, plusieurs marais. Du Rhin à l'Els, les vallées sont profondes, et les montagnes escarpées; elles deviennent plus praticables depuis cette dernière rivière jusqu'à la Dille, principalement à l'endroit où celle-ci s'approche de la Lahn. Le terrain est au contraire plus coupé et moins ouvert entre la rive droite de la Wiedbach, la Mittel-Sieg et la Nister, jusqu'à la haute Dille, parce qu'il renferme beaucoup de vallées, de bois et peu de communications. Il y a pourtant quelques endroits découverts le long de la route principale d'Altenkirchen à Kircheip.

A partir du confluent de la Nister, le pays vers la basse Sieg, s'incline et se découvre au-dessous de Blankenberg, où il forme une plaine aux environs de Pleiss, qui s'élargit de plus en plus jusqu'au Rhin. La Sieg a dans cet espace, non-seulement beaucoup de gués, mais aussi plusieurs ponts. Celui de Siegen est le plus important de la partie supérieure de son cours.

La plaine au-dessus du confluent de la Sieg, n'est pas étendue; elle est resserrée par des hauteurs qui bordent la rivière jusqu'à la Wiedbach, et en compriment le lit en plusieurs endroits, au point de ne laisser d'espace que pour la route. Leurs pentes sont très-rapides et couvertes de vignes. Des sentiers conduisent sur la montagne boisée qui les couronne. En traversant la Wiedbach, on arrive dans le charmant bassin de Neuwied, décrivant un demi-cercle plongé par la rive gauche du Rhin. A mesure qu'on s'éloigne de ce fleuve, le terrain s'élève insensiblement jusqu'aux montagnes qui forment, pour ainsi dire, le diamètre du demi-cercle, qui touche d'un côté à Erlich, et de l'autre à Bendorf sur le Rhin; il est coupé par la Wiedbach et la Sainbach. Plus

loin, derrière Kloster-Romersdorf, Kladbach et Nieder-Biber, le terrain s'élève encore plus : l'horison est borné par des hauteurs escarpées et boisées, où les communications sont très-difficiles.

Immédiatement au-dessous de la ville de Neuwied, les Français occupaient une grande île au milieu du Rhin, très-propice à l'établissement d'un pont. Depuis Vallendar jusqu'au confluent de la Lahn, les rives pierreuses du Rhin n'offrent aucun passage avantageux, pas même à Ehrenbreitstein, d'où une chaussée conduit à la Lahn.

Cette rivière a peu d'eau et beaucoup de gués, mais ses rives sont presque toujours si escarpées, surtout depuis son embouchure jusqu'à Oranienstein, qu'on n'y peut aborder qu'aux points où les hommes ont tracé des communications à travers les rochers. D'Oranienstein jusqu'en face de Steden, les hauteurs s'éloignent de ses rives, principalement à la droite, où le terrain s'ouvre d'avantage. Ici elles resserrent de nouveau son cours, et deviennent roides et escarpées jusqu'au delà de Runkel. Depuis là, en remontant, elles ont des pentes plus douces, aussi les rives de la Lahn sont-elles plus accessibles.

Aux environs de Burgsolms, est une petite plaine sur la rive gauche; d'ici à Wezlar et à la Dille, le terrain, quoique élevé sur la droite, n'a pas de berge qu'on ne puisse franchir.

La nature des rives de la Lahn détermine ses points de passage. Ils consistent en un gué près de Nassau, en deux ponts de bois à Dietz et Leunen; en ponts de pierre à Limbourg, Runkel, Weilbourg, Nieder-Bühel et Wezlar, où l'on en trouve un autre de maçonnerie sur la Dille.

La chaussée qui conduit de Siegbourg par Ukerath, Kircheip et Weierbusch à Altenkirchen, est une des principales du pays. Elle se divise en deux branches dans cet endroit : l'une conduit par Hœchstebach, Freilingen, Halm, Walmerode et Els à Limbourg; l'autre mène à Salzberg, par Hachenbourg et Kirbourg. De Salzberg, une route conduit à Limbourg par Renderoth et Hadamar; une seconde à Herborn, où elle se joint à celle qui mène de Siegen à Wezlar par Dillenbourg. D'Ehrenbreitstein part aussi une chaussée qui se dirige à Limbourg par Montebauer (1). Outre ces grandes routes, le pays ne manque pas de chemins de traverse, seulement praticables pour toutes les armes dans les contrées ouvertes, et qui ne peuvent servir qu'à des colonnes de flanqueurs. La plupart des routes transversales aboutissent à Neuwied, passage remarquable sur le Rhin; plusieurs se joignent à Dierdorf, pour couper le défilé pénible de la Wiedbach : celle qui de Vallendar se rend à la Lahn par Montebauer, est la meilleure de toutes; elle est praticable en tout temps, excepté pour la grosse artillerie.

Le pays qui s'étend de la Lahn au Mein n'est pas moins difficile pour les opérations militaires. La chaîne de montagnes qui se projette entre ces deux rivières, sépare aussi la Lahn de la Vetter, s'avance entre Butzbach et Pollganz, Usingen et Grœvenwiesenbach, et forme vers le midi une masse de dix monts, sur l'un desquels nommé Speckberg, est assis le petit fort de Kœnigstein. Près des sources de la Use et de la Wiese, cette chaîne devient très-escarpée, pierreuse et impraticable, quoique jusque-là le pays soit bien cultivé et peuplé, et qu'on puisse le mettre au nombre de ces contrées montueuses qui ne sont pas dépourvues de communications. Des vallées profondes et des monts escarpés ne dessinent pas seulement la plus haute chaîne, mais encore toute l'étendue vers le Rhin et la Lahn, à l'exception des environs de Limbourg, le long de l'Ems. La ramification principale s'étend entre Griftel et Wüst-Ems, puis entre Idstein et Nieder-Selbach, jusqu'à Eichenhalm, où elle sépare les eaux qui affluent dans la Lahn et le Rhin; elle court ensuite sur la Platte, laissant Zaizenhahn et Langen-Schwalbach à droite, se tourne

(1) Puisqu'il ne s'agit ici que de communications principales, en jetant les yeux sur la planche 1re on verra que, de la Sieg à la Lahn, il n'y a que quatre grandes routes.

1° Celle de Siegbourg à Altenkirchen;

2° Celle d'Altenkirchen à Wezlar;

3° Celle d'Altenkirchen à Limbourg;

4° Celle d'Ehrenbreitstein à Limbourg.

Ces quatre communications n'ont de liaison transversale que par la route de Siegen à Limbourg, qui n'est pas achevée.

au nord sur Kemel, et revient près de Wellroth, contre Lautert, d'où descendent vers le Rhin deux contre-forts sur Dexenhausen et Bacheln, entre Braubach et Müllen.

De cette masse surgissent quelques petits ruisseaux; mais ils ne méritent aucune attention, vu qu'ils parcourent un pays ouvert et bien cultivé; tels sont *la Wetter* et *la Nidda*, qui se réunissent à Assenheim, pour aller grossir le Mein de leurs eaux, près de Hœchst. Un plus grand nombre de courants se précipitent de la chaine principale, dans des vallons escarpés et profonds. Les plus considérables sont : *l'Use*, qui de Merzhausen se rend à Usingen et entre dans la Wetter, au-dessus de Friedberg; *la Weil*, qui a sa source près d'Arnoldsheim, arrose Weilmünster et Weilbourg, où elle tombe dans la Lahn; le *Durstbach*, ou *Dreuschbach*, qui depuis sa source à Kemel, coule à travers des rochers escarpés pour se joindre à la Lahn, au delà de Katzenelnbogen; *l'Aar*, dont la source est à Langen-Schwalbach, et qui va gagner la Lahn, auprès de Limbourg; enfin *l'Ems*, qui d'Oberheims, y vient tomber au même endroit, après avoir arrosé Camberg. Les rives de celui-ci sont moins escarpées que celles des autres courants; après avoir franchi les plus hautes sommités, il coule dans un encaissement formé par des montagnes qui s'abaissent doucement vers ses bords.

Au midi, en tirant de Kronenbourg à Wisbaden, le pays s'aplanit : c'est une vaste plaine arrosée par le Mein et la Nidda, où les armées trouvent alors les facilités de se mouvoir avec rapidité, dans tous les sens; au lieu qu'entre l'Ems, la Lahn et le Rhin elles n'ont, pour franchir les montagnes, que des communications mauvaises et mal entretenues.

Celles dont on peut se servir, pour les opérations militaires dans cette contrée, se réduisent aux suivantes :

1° Les routes de Cassel à Limbourg par Wisbaden, et de Wisbaden à Nassau; néanmoins cette dernière n'est, entre Langen-Schwalbach et Singhufen, qu'un chemin vicinal; elle parcourt un pays impraticable pour une armée, et ne mérite guère plus d'attention que ceux qui conduisent de Kemel au Rhin, parmi lesquels celui de Braubach est le moins mauvais ;

2° La route de Francfort à Limbourg, par Bockenheim, Schwalbach, Kœnigstein, Camberg et Niederbrechen; les côtes au-dessus de Kœnigstein sont très-difficiles, mais moins auprès de Camberg, où le pays s'ouvre dans la direction de l'Ems;

3° Celle qui part de Francfort pour se rendre à Grœvenwiesenbach, en passant par Bonamœs, Humbourg, Usingen et les montagnes : elle se divise en deux branches, l'une allant à Weilbourg, et l'autre à Wezlar par Braunfels; quoiqu'elle traverse aussi la chaine principale du pays, elle est moins difficile que les précédentes;

4° Une route qui présente moins de difficulté encore, est celle qui conduit de Francfort, à travers les plaines, jusqu'à Vilbel, Friedberg et Pollganz, où elle se bifurque pour gagner Wezlar et Giessen; celle qui mène de Hanau à Friedberg par Ilmenstadt, est aussi commode. Ces deux dernières ont plusieurs liaisons transversales qui manquent aux autres, excepté dans les plaines du Mein et le long de la Lahn, entre Wezlar, Limbourg et Dietz.

Jourdan avait prescrit au général Kléber d'attaquer les Autrichiens, placés derrière la Sieg, avec les 24 bataillons et 20 escadrons des divisions Lefebvre et Colland, réunies à Düsseldorf. En cas de succès, son intention était de passer le Rhin lui-même, et de se joindre à lui (1).

Kléber prit position le 31 mai, entre Porz et Benzberg, et borda les rives de l'Agger et de la Sieg, le long de la ligne de démarcation, afin d'être prêt à exécuter le 1er juin, l'ordre qu'il avait reçu; la division Lefebvre devait, après avoir forcé le passage de l'Agger, entre Lohmar et Lorrath, enlever Siebourg et s'avancer sur la rive droite de la Sieg, jusqu'à Happenschos. Le général français croyait trouver l'ennemi en position à Ukerath, et espérait l'en chasser à la faveur du mouvement de cette division sur son flanc droit. Collaud avait l'ordre de passer la Sieg entre Maindorf et Menden, et d'en remonter la rive gauche pour s'établir à Busdorf.

Cependant le prince de Würtemberg, aussitôt après la dénonciation de la rupture de l'armistice, avait rassemblé la majeure partie

(1) L'auteur a été mal informé : Jourdan ne voulait qu'attirer les forces de l'archiduc sur le bas Rhin ; la manœuvre lui réussit.

de ses forces entro Altenkirchen, Hachenbourg et Dierdorf, et de cette position centrale, se proposait de déjouer les projets de son adversaire.

Le cordon de la Sieg fut rompu, et l'avant-garde de 4 bataillons et 14 escadrons, partagée en deux détachements. Le général Kienmayer, avec 3 bataillons et 10 escadrons, se tint à l'embouchure de cette rivière, près de Nieder-Pleiss, et le colonel Gottesheim avec le reste, prit poste sur les hauteurs de Daden. Le premier avait l'ordre de se replier devant des forces supérieures dans la position d'Altenkirchen, tandis que l'autre passerait la Sieg à Kirchen, et l'Agger à Overath, pour observer le flanc gauche de l'ennemi, durant sa marche de Daden à Benzberg. Dans le cas où celui-ci se serait porté vers Siegen, par les hauteurs, il avait l'ordre de se jeter dans les montagnes du Kalte-Eiche, et d'envoyer à Lutzel un détachement pour éclairer les directions do Siegen et d'Olpe.

Le général Finke, avec 5 bataillons et 10 escadrons, fut chargé de protéger l'aile gauche vers Neuwied, et de garder le Rhin jusqu'à Lorich. En cas de besoin, une partie de ces troupes devait se réunir par Dierdorf au corps principal, ou marcher par Neustadt, pour menacer le flanc droit de l'ennemi. Déduction faite de tous ces détachements, le corps qui prit position à Altenkirchen et Crobach, fut réduit à 10 bataillons et 14 escadrons.

A la nouvelle de la marche des Français sur la Sieg, le prince résolut d'aller à leur rencontre avec une partie de son faible corps. Kienmayer reçut ordre de couvrir sur l'Agger, avec son avant-garde, les débouchés de Troisdorf, ainsi que les gués de Maindorf et Menden; et de chercher surtout à retenir l'ennemi sur la Sieg, jusqu'à ce que les 6 bataillons et 14 escadrons détachés, fussent arrivés à l'embouchure de cette rivière. Gottesheim dut partir de Daden pour gagner les hauteurs de Traventer et d'Overath, et forcer le passage de l'Agger au moment de l'attaque. On envoya, pour le soutenir, un bataillon à Wiesen.

Le 1er juin, avant même que les troupes avec lesquelles le prince de Würtemberg devait attaquer l'ennemi, eussent rejoint l'avant-garde, le général Collaud, après une affaire assez chaude, s'empara des gués de Mendorf et de Menden, et rejeta les troupes légères autrichiennes à Hangelar. Cette opération facilitant le passage de l'Agger à Troisdorf et à Lohmar, la division Lefebvre s'avança droit sur Siegbourg, tandis que celle de Collaud continua sa marche le long de la rive gauche, et força les impériaux à abandonner le pont de Siegbourg. Kienmayer concentra cependant sa réserve auprès de Nieder-Pleiss; et s'étant réuni à quelques troupes du corps principal qui en précédaient la marche, il se porta au-devant de l'ennemi qui s'avançait de Maindorf; mais ce dernier, qui avait déjà fait passer la Sieg à la majeure partie de sa cavalerie, le rejeta au delà du défilé de Warth, et prit position sur les hauteurs de Henef. Lefebvre s'établit à Happenschos, derrière la Sieg.

Le même jour, des détachements de Collaud remontèrent le Rhin à Kœnigswinter, établirent la communication avec Bonn, et facilitèrent à la faible division Bonnard le passage de ce fleuve. Ce premier échec força le prince de Würtemberg à rassembler de nouveau le gros de son corps dans les environs d'Altenkirchen et de Crobach; ses troupes revinrent, dans la nuit du 1er au 2, à Weierbusch, d'où elles se rendirent, le jour suivant, dans leurs premières positions. Le détachement de l'aile gauche, poussé de Neuwied au delà de Neustadt, pour coopérer à l'attaque, reçut ordre de se replier sur ce village, et en cas de retraite définitive, de rétrograder soit avec l'infanterie sur Neuwied, soit avec la cavalerie sur Dierdorf. Afin d'entretenir la communication entre cette première ville et Crobach, Gottesheim eut ordre de revenir à Wiesen, pour couvrir l'aile droite. Kienmayer resta à Weierbusch, gardant Kircheip avec de la cavalerie.

Le 2 juin, Lefebvre passa la Sieg à Blankenbourg; Collaud s'avança sur les hauteurs de Jungrath; leurs divisions se réunirent en avant de Kircheip, d'où l'avant-garde délogea le poste de cavalerie autrichienne, et rejeta Kienmayer sous le canon de la position d'Altenkirchen. Ce mouvement détermina le détachement qui occupait Neustadt à une retraite prématurée, en sorte que les Français eurent prise sur la communication de l'aile gauche des Autrichiens auprès de Neuwied.

L'importance de ce poste détermina le duc de Würtemberg à faire une diversion sur l'aile

gauche de l'ennemi, pour l'en déloger. Finke eut l'ordre de se porter de sa position de Neuwied contre ce point, afin de faciliter son attaque, qui devait être combinée avec celle d'un détachement du corps principal qui s'avançait par Steimel; le duc détacha de nouveau 2 bataillons et 2 escadrons au soutien de Kienmayer, lui prescrivant de suivre la chaussée jusqu'à Weierbusch; d'y attendre que Gottesheim se fût porté, de Wiesen par Ham et Leischeid, sur le flanc gauche de l'ennemi à Kircheip; d'attaquer alors ce poste, de s'y réunir au colonel, et de chasser les Français des hauteurs de Jungrath. L'éloignement des colonnes désignées pour concourir à cette attaque, la fit remettre de 3 à 5 heures du soir. Trois coups de canon tirés des hauteurs d'Altenkirchen, devaient en donner le signal.

Le 3 juin vers midi, l'avant-garde des Français fit une reconnaissance sur Altenkirchen. Le prince prenant le change, envoya de suite aux commandants des colonnes l'ordre de ne commencer le mouvement, qu'après avoir acquis la certitude de n'être pas attaqué. Il prescrivit en outre à Gottesheim, déjà en marche, de s'arrêter à Ham, et de pénétrer jusqu'à Weierbusch, dans le cas où l'ennemi donnerait prise sur son flanc gauche. On reconnut bientôt qu'on s'était trompé, et l'on reprit l'exécution du premier plan.

La colonne principale conduite par Kienmayer, s'étant avancée sur la chaussée, repoussa l'avant-garde française de Weierbusch jusqu'au bois de Kircheip, où elle attendit l'arrivée des autres colonnes, notamment celle de Gottesheim qui, d'après les premières dispositions, devait tourner cette position, lui en rendre l'attaque plus facile, et lui épargner les pertes qu'il aurait éprouvées en cherchant à l'emporter seul de front; mais le dernier ordre du prince ne parvint pas au colonel, il suivit la direction indiquée d'abord, de façon qu'au lieu de prendre l'ennemi sur son flanc gauche, il vint se réunir en deçà du défilé, à la colonne de Kienmayer qui l'attaquait de front, ce qui priva de tous les avantages qu'on pouvait attendre des dernières dispositions.

Les colonnes de gauche reprirent Neustadt, mais ayant voulu pousser jusqu'à Asbach, elles furent obligées de céder au nombre. Dans cette position, le prince ne jugea pas à propos de continuer le combat; il ordonna à l'avant-garde de Kienmayer de rester à Weierbusch et de garder Neustadt : les autres troupes reprirent leur première position à Crobach; Gottesheim revint à Wiesen.

Le 4 juin au jour, les Français levant leur camp de Jungrath, repoussèrent les avant-postes autrichiens, et se divisèrent en trois colonnes dans l'intention facile à deviner, d'attaquer la position d'Altenkirchen et de Crobach. La colonne principale aux ordres de Lefebvre, composée de 6 bataillons, 7 escadrons et 15 pièces de canon, s'avança le long de la chaussée; la seconde de 3 bataillons et 3 escadrons, déboucha par Mehrem; la troisième de 4 bataillons et 2 escadrons, suivit la vieille route qui de Weierbusch et Hilgerod mène à Crobach et Hachenbourg. La division Collaud marchait à son soutien sur la grande route. Le prince de Würtemberg ne se crut pas assez fort pour résister à ces masses considérables, et prit le parti de la retraite, dans l'espoir de défendre avec succès l'entrée des gorges de Hachenbourg à Hœchstebach; mais l'aile gauche était déjà trop engagée auprès d'Altenkirchen, pour que cette retraite pût avoir lieu à temps.

Deux bataillons et 4 escadrons défendaient, avec 10 bouches à feu, les hauteurs en arrière à gauche d'Altenkirchen; le défilé qui conduit de la ville à ces hauteurs, était gardé par un bataillon, 6 escadrons et 8 pièces de canon; 150 hommes occupaient Altenkirchen; on avait jeté de l'infanterie légère dans les jardins et le vallon de la Wied; 6 compagnies de chasseurs tenaient Almersbach; enfin une réserve de 5 bataillons et de 12 escadrons occupait Crobach; mais celle-ci reçut bientôt après l'ordre de se retirer : elle ne put donc secourir la position; d'ailleurs, outre qu'elle se trouvait trop éloignée pour la soutenir, elle fut elle-même attaquée.

Lefebvre se déploya devant Altenkirchen, et dirigea son artillerie contre la gauche de la position, en même temps que la colonne qui avait débouché par Mehrem attaquait le village d'Almersbach. La compagnie qui gardait Altenkirchen abandonna son poste : les Français s'apercevant de cette faute, l'occupèrent aussitôt et s'emparèrent du pont de la Wied, par lequel ils débouchèrent sans obstacle sur les hauteurs de l'autre côté de la ville.

Un régiment de chasseurs d'environ 300 chevaux, défila par le pont, sous le feu le plus vif de l'ennemi, se forma au pied de la montagne qu'il gravit en tirailleurs, malgré sa rapidité, et se jeta sur la droite de l'infanterie autrichienne. Celle-ci soutint le choc avec fermeté et le repoussa; mais au même instant un bataillon de grenadiers passa le pont et escalada les premiers escarpements de la position. Almersbach fut enlevé, et la colonne qui s'en était rendue maîtresse, se tourna contre la gauche de l'infanterie ennemie. Le régiment de chasseurs qui avait été ramené par elle, soutenu par cette colonne et les grenadiers, revint à la charge : les Impériaux furent enveloppés et enfoncés; les 2 bataillons pris avec 10 pièces de canon; leur cavalerie fut dispersée et poursuivie jusqu'au delà de Vallerode. La troisième colonne étant parvenue à déboucher aussi par Hilgerode, sur la droite vers Crobach, attaqua un bataillon de troupes de Darmstadt qui défendait le bois d'Eichelhard, lequel s'y maintint jusqu'à la levée du camp principal.

Les Autrichiens se rallièrent à Hœchstebach, d'où ils se retirèrent dans la nuit jusqu'à Freilingen. Le général Finke reçut ordre d'abandonner Neuwied, et de se porter sur Montebauer; de là il devait aller prendre position le 5 à Molsberg, et se lier à la gauche du prince de Würtemberg. On prescrivit à Gottesheim de marcher sur Neukirchen près de Salzberg, de défendre ce point aussi longtemps que possible, et de se replier ensuite par Renderoth sur Mengerskirchen, pour couvrir les routes de Weilbourg et Wezlar. L'arrière-garde avait l'ordre d'arrêter l'ennemi dans les défilés de Hachenbourg et de Hœhstebach, mais bientôt elle y fut forcée, et se retira le soir même derrière les étangs de Steinbach. Le prince continuant sa retraite, arriva le 5 au matin à Molsberg, son arrière-garde à Hahn.

Pendant qu'on combattait le 4 à Altenkirchen, l'adjudant général Ney, détaché de la division Collaud, avec 2 bataillons et quelque cavalerie, s'était emparé de Dierdorf; d'un autre côté, la division Bonnard avait passé de Bonn à Linz, sur la rive droite du Rhin.

Le 5 avant midi, Collaud attaqua l'arrière-garde du prince, et Ney prévint Finke à Montebauer. Le prince se retira sur Hundsangel, et fut poursuivi jusqu'à Molsberg. Finke alla passer la Lahn à Nassau.

Enfin le 6 au matin, le prince effectua aussi le passage de cette rivière, après avoir détaché 2 bataillons à Dietz et à Veilbourg, et placé son artillerie sur les hauteurs de Limbourg et d'Oranienstein; son arrière-garde resta sur la rive droite. Cependant Lefebvre, qui s'était porté de Hachenbourg à Renderoth, avait détaché le général Soult sur Dillenbourg, avec 3 bataillons et 150 chevaux, ce qui détermina la retraite de Gottesheim sur Herborn et Wezlar.

Rassuré de ce côté, Kléber réunit auprès de Hadamar les divisions Collaud et Lefebvre, avec lesquelles il marcha sur la Lahn. Par suite d'une affaire assez chaude, qui eut lieu sur les hauteurs d'Offeim et de Diekirchen, il força le 6, l'arrière-garde autrichienne à lui en abandonner la rive droite; mais ses tentatives de passage échouèrent auprès de Dietz et d'Oranienstein; il ne fut pas plus heureux à Runkel, d'où un bataillon de Darmstadt le repoussa. Celui d'Autrichiens détaché sur Weilbourg, trouva cette ville occupée par des éclaireurs qui y étaient entrés aussitôt après l'occupation de Hadamar.

La position des Français s'améliorait de jour en jour. Neuwied ayant été évacué le 6 par les Autrichiens, la division Grenier y passa le Rhin en bateaux, ainsi qu'à Leutersdorf. Le 7, on jeta un pont près de la ville. Grenier occupa Valleudar et poussa des postes jusqu'à Montebauer. Bonnard se prépara à investir Ehrenbreitstein; Championnet et Bernadotte marchèrent sur Neuwied; la division Bonnaud suivait Kléber sur deux colonnes, par Dierdorf et la grande route; la position du prince de Würtemberg était d'autant plus fâcheuse, que ses troupes disséminées, depuis l'embouchure de la Lahn jusqu'à Braunfels, n'avaient pour soutien qu'une faible réserve près de Limbourg; elles tenaient bien encore Wezlar et la petite ville de Nassau, mais l'ennemi occupait déjà les ponts de Leunen et de Weilbourg.

Le 9, la division Bonnaud renforcée de 3 bataillons de celle de Grenier, forma l'investissement d'Ehrenbreitstein. Alors les autres divisions de l'armée française arrivèrent par le pont de Neuwied successivement sur la Lahn; à mesure qu'elles entraient en ligne, les pre-

mières venues appuyaient à gauche pour leur faire place.

Le 12, toute l'armée était en mesure de prendre l'offensive sur la Lahn; sa droite s'appuyait au Rhin, sa gauche aux gorges de Steinbach, d'Ober-Tieffenbach et de Nieder-Tieffenbach, d'où elle se liait, par une chaîne de postes, avec le détachement laissé à Herborn sous les ordres de Soult.

Il semble, au premier coup d'œil, que le pays entre la Sieg et la Lahn soit favorable à la défensive; en effet, un pays coupé qui a peu de communications, sillonné de vallées profondes et escarpées, traversé dans tous les sens par des courants, présente de fréquents obstacles à l'ennemi; cependant, en y réfléchissant, on reconnaît qu'il est extrêmement difficile de s'y maintenir.

Il n'est pas de position plus désavantageuse, pour attendre son adversaire de pied ferme, que d'être sur deux lignes qui forment un angle saillant (1). L'on ne pouvait cependant ici en prendre d'autre, car on avait autant à craindre d'un mouvement partant de la Sieg que de Neuwied; et l'armée autrichienne était hors d'état de se maintenir sur l'une de ces lignes, sans garder l'autre. En les abandonnant toutes deux pour se concentrer, les Français auraient été à même de déboucher par la Sieg et le pont de Neuwied, et de réunir leur armée, avant que les Autrichiens fussent arrivés des bords de la Nahe, sur ceux de la Lahn; ce qui eût placé ces derniers dans une situation essentiellement défectueuse. Relativement à la nature du terrain, la position sur deux lignes, parallèles au Rhin et à la Sieg, n'était pas moins défavorable; car en portant la dernière en avant, on se serait trouvé au pied des montagnes, dans un espace coupé par des gorges profondes; on eût perdu la faculté de se mouvoir, avec la rapidité si nécessaire dans une défensive qui étend son action sur plusieurs points. Cet avantage inappréciable passait au contraire du côté de l'ennemi, qui n'avait qu'à déboucher par une de ces vallées, pour faire tomber la position. Si, pour éviter cet inconvénient, on s'était décidé à occuper les sommités principales des montagnes, la ligne se fût encore agrandie, vu que la route de Siegbourg à Limbourg s'éloigne toujours plus du Rhin, et par conséquent de Neuwied, placé sur son extrême gauche. Dans ce cas, le point menacé eût été, pour ainsi dire, le pivot d'une aile, et précisément l'angle sans défense, où se joignaient les deux lignes. Il est reconnu qu'il n'y a pas de position plus défavorable que celle dont la partie faible se présente d'abord à l'ennemi. On ne pouvait songer à établir une réserve au point central, car le défaut de communication l'eût exposée à arriver partout trop tard, et cela avec d'autant moins de doute, qu'elle ne devait s'ébranler qu'après que l'ennemi aurait démasqué ses projets, et que la plus dangereuse de toutes les attaques, celle partant de Neuwied, pouvait être tentée à l'improviste. Que devait donc faire le général autrichien chargé d'empêcher les Français d'avancer du Rhin et de la Sieg sur les bords de la Lahn?

Dans l'offensive, souvent nous obligeons l'ennemi à subordonner ses mouvements aux nôtres; mais dans la défensive, cela n'est possible qu'autant que la nature du terrain présente des positions qu'il ne saurait tourner. Or ce n'était pas ici le cas. Il fallait avant tout, que les Autrichiens examinassent quelle était l'opération la plus probable, c'est-à-dire la plus avantageuse aux Français. En mesure de prendre l'offensive, l'intérêt de ceux-ci exigeait qu'ils portassent le théâtre de la guerre sur la rive droite; ils ne pouvaient obtenir de grands résultats qu'en s'y établissant; et comme ils devaient présumer que leurs adversaires chercheraient à s'y opposer de toutes leurs forces, ils se trouvaient dès lors obligés d'employer toutes les leurs, pour assurer la réussite de leur projet. Deux moyens s'offraient pour arriver à ce but: ils pouvaient passer le Rhin soit à Düsseldorf soit à Neuwied.

Il était présumable que Jourdan s'arrêterait au premier parti, parce que les Français se

(1) Cette idée est juste si les troupes doivent combattre en ligne déployée, sans bouger de place; mais elles peuvent être aussi en position défensive, par échelons sur le centre, ce qui, dans beaucoup de circonstances, produit un excellent ordre de bataille. Voilà comment il est difficile de donner des principes absolus sur l'emploi de telle ou telle ordonnance de combat, et de prescrire tout ce qui, mathématiquement vu, ne paraît pas convenable.

trouvaient déjà établis sur la rive droite; autrement il aurait fallu construire d'abord un pont à Neuwied, opération très-difficile en elle-même, mais qui devenait surtout dangereuse, si les Autrichiens s'étaient rapidement avancés sur la Moselle. Les premiers progrès de Kléber au delà de la Sieg, devaient forcer l'ennemi à évacuer Neuwied, et amener la réunion de toute l'armée. En cas d'échec, sa retraite était toujours assurée sur Düsseldorf. Tout concourait à rendre ce plan probable, et à ne laisser même aucun doute sur la manière dont Jourdan le mettrait à exécution.

Comme il était aisé de prévoir que les Français chercheraient d'abord à réunir leurs forces, on devait présumer qu'ils manœuvreraient pour gagner la route de Hachenbourg à Limbourg, et qu'au moyen de ce mouvement et celui d'un corps de flanqueurs, ils forceraient les Autrichiens à quitter la rive du Rhin. La route de Siegen n'étant pour eux d'aucune importance dans le moment, il suffisait de s'emparer de la Sieg inférieure et de la route de Siegbourg à Kircheip, pour pousser plus avant. Ajoutez à cela que le passage d'un grand fleuve demande du temps, et que le débouché du bassin de Neuwied est très-difficile. En effet, un corps de cinq à six mille Autrichiens placé sur les montagnes impraticables qui l'entourent, pouvait arrêter plusieurs jours les Français, avant qu'ils eussent achevé le pont de Neuwied, effectué leur passage et fait quelques progrès : délai précieux, à la faveur duquel les autres troupes auraient eu le loisir de se concentrer sur la Sieg.

Si ces observations prouvent qu'il n'y a point de bonne position entre la Sieg et la Lahn, il est visible qu'on ne pouvait garder le pays qu'après une affaire décisive. Le lieu le plus propre à l'engager, était celui qui présentait le plus d'obstacles aux Français, et de facilités aux Autrichiens pour manœuvrer; c'est-à-dire, dans la contrée ouverte aux pieds des montagnes, où la ligne des derniers, moins étendue et plus réunie, leur permettait de se concentrer pendant que les premiers défileraient, et où l'on était certain de les restreindre à la ligne d'opération sur laquelle on marchait à leur rencontre; en un mot enfin, sur la basse Sieg.

Si les 15,000 Autrichiens qui restaient au prince de Würtemberg, après le détachement de 5,000 hommes qu'il fit à Neuwied, avaient été placés à la reprise des hostilités à Ukerath, centre de la ligne, où le passage de la Sieg est le plus facile, et où le terrain découvert permet les marches de flanc; nul doute qu'informés du point de passage, ils n'eussent marché au-devant des Français, et qu'ils ne les eussent battus, en les abordant avec vigueur.

En cas d'échec, la retraite des Autrichiens était toujours sûre par la grande route, car il fallait avant tout forcer Neuwied, et achever le passage, ce qui demandait du temps; d'ailleurs les Français se trouvant divisés, quand bien même ils auraient obtenu l'avantage, ils ne se seraient avancés qu'avec beaucoup de lenteur et de circonspection, tandis que leurs adversaires eussent opéré leur retraite en toute diligence sur la route. A la vérité, les premiers étaient supérieurs en nombre sur la Sieg, mais la disproportion entre les partis n'était pas telle, qu'on n'y pût remédier par une attaque vigoureuse, durant ou aussitôt après le passage.

Il semble que ce soit une faute contre les règles d'attaquer un ennemi supérieur en nombre, près de s'engager dans un terrain coupé, au moment où il traverse une contrée ouverte, et avant qu'il ait divisé ses forces; mais il n'est pas de règle sans exception, et c'est bien ici le cas. Si les Autrichiens n'avaient eu pour but que d'arrêter la marche des Français entre la Sieg et la Lahn, il eût été sans doute plus prudent d'attendre que leurs forces fussent partagées en plusieurs colonnes isolées; mais leurs manœuvres devaient encore tendre à repousser du côté de Neuwied, une attaque qui pouvait devenir plus dangereuse que celle de front. En laissant pénétrer l'ennemi dans les montagnes, le corps principal d'Autrichiens, destiné à la défense de la chaussée, se serait éloigné des routes qui conduisent de la Sieg sur les derrières et les flancs de Neuwied; elles n'auraient été occupées que par des détachements trop faibles pour les défendre. Dans cette hypothèse, un succès sur la chaussée devenait éphémère, si les Français s'emparaient de Neuwied avec une colonne de flanc; car ils pouvaient, au pis aller, la sacrifier pour gagner le débouché par où auraient défilé leurs troupes rassemblées sur la

rive gauche du Rhin. Les suites de cette fausse manœuvre eussent été d'autant plus désastreuses, que le mouvement vers le fleuve aurait éprouvé de grandes difficultés, par le défaut de bonnes communications transversales de la chaussée au Rhin.

Les Autrichiens ayant laissé échapper l'occasion d'attaquer les Français, tous les combats postérieurs n'aboutirent qu'à une perte d'hommes inutile. En vain leur arrière-garde fut-elle aux prises pendant toute la retraite, en vain s'engagèrent-ils près d'Altenkirchen, l'établissement du cordon jusqu'à Neuwied, et l'éloignement d'une partie de l'avant-garde sur le flanc droit, les avaient trop affaiblis pour en espérer quelque succès. Ils eussent beaucoup mieux fait de se retirer derrière la Lahn, et de temporiser en défendant ce défilé, ce qui leur était d'autant plus aisé, qu'ils pouvaient vraisemblablement le faire à forces inférieures avec toute chance de succès. Par ce moyen ils se seraient rapprochés de leur réserve et de l'armée principale.

La position d'Altenkirchen était très-mauvaise en elle-même, car toute hauteur n'est pas une position, et tout ravin un appui pour un flanc. Les troupes se trouvaient au pied d'une montagne, entre deux défilés praticables, gardés par de l'infanterie légère. Il y avait bien une réserve près de Crobach; mais destinée à couvrir la route transversale d'Ililgerod à Hachenbourg, on ne pouvait y compter, puisque elle-même devait s'attendre à être attaquée.

Les dispositions de Kléber méritent des éloges, et furent aussi bien prises qu'exécutées. Il paraît néanmoins qu'il a encouru un reproche. Il n'ignorait pas que les intentions de son gouvernement et de son général en chef ne fussent de prendre l'offensive. Il avait fait la campagne précédente; il connaissait le terrain, et par conséquent toutes les difficultés du passage de la Lahn. Il eut donc tort de ne pas profiter du moment où les Autrichiens étaient dispersés en cordon, repoussés, et dans l'impossibilité de défendre la rive gauche, pour s'assurer de plusieurs passages. Ces points nécessaires aux opérations ultérieures, devenaient plus difficiles à enlever, insurmontables même, à mesure que les troupes ennemies s'augmentaient. En un mot, pourquoi garda-t-il une position défensive, lorsqu'il pouvait et devait conserver l'offensive (1), non pour gagner du terrain avant la réunion de l'armée française, car il eût été imprudent d'aller à la rencontre de celle des Autrichiens, qui s'avançait en masse, mais pour mettre le général en chef à même d'attaquer aussitôt que ses troupes seraient rassemblées. La position des Français derrière la Lahn, rendit aux Impériaux la liberté des mouvements, aussitôt que leurs postes sur cette rivière furent assez renforcés pour n'avoir plus à craindre un passage subit. Une position à cheval sur la Lahn, aurait forcé l'archiduc à régler sa conduite en conséquence. Il est vrai que Kléber, aussitôt après son arrivée, le 6, attaqua Runkel, Dietz et Oranienstein; qu'il emporta Weilbourg et fit occuper le pont de Leunen par ses avant-postes; mais pourquoi ne renouvela-t-il pas ses attaques à mesure qu'il recevait des renforts de troupes et d'artillerie, et qu'il était en état de faire plus de sacrifices que son adversaire? Il se tint à Weilbourg, dans une *presqu'île* resserrée et bordée de rochers, d'où il ne pouvait déboucher. Dans la supposition même qu'il n'eût pas dessein de s'étendre assez loin pour profiter de la possession du pont de Leunen, il devait au moins faire une tentative pour s'emparer de celui de Limbourg. Encore qu'il ne fût pas facile de s'en rendre maître, sa supériorité numérique lui donnait l'espoir fondé de réussir; il pouvait y employer toutes ses troupes, puisqu'il prenait l'offensive et qu'il n'avait pas de motifs comme les Autrichiens de s'étendre sur la Lahn. En perçant leur cordon, il les forçait à se retirer dans les différentes vallées circonvoisines : avantage dont la conséquence immédiate eût été d'empêcher l'archiduc de réunir, par défaut de temps, un aussi grand nombre de troupes pour son attaque.

(1) Kléber suivait ses instructions. Son apparition sur la Lahn n'avait d'autre but, pour le moment, que de retenir sur le bas Rhin les principales forces de l'archiduc, afin de faciliter le passage de Moreau près de Kehl. Sa conduite était le résultat du plan arrêté par les deux généraux en chef français.

CHAPITRE V.

COMBAT DE WEZLAR, LE 15 JUIN. — RETRAITE DE JOURDAN.

Le 12 juin, l'armée française de Sambre-et-Meuse occupait sur la Lahn la position suivante :

La division Bernadotte était entre Nassau et Lahnstein, sa droite appuyée au Rhin, sa gauche à la division Championnet, cantonnée entre Nassau et Dietz. Toutes deux couvraient le blocus d'Ehrenbreitstein, que devait faire la division Bonnard, et dont le succès était d'autant plus certain, que les Autrichiens avaient été chassés, le 14, de Nassau, et de toute la rive droite de la Lahn.

A côté de la division Championnet, s'étendait celle de Grenier, appuyant sa gauche au village d'Els, et sa droite au bois en arrière de Giickingen, pour assurer les débouchés de la Lahn et les routes de Walmerode et de Montebauer. La division Collaud était postée sur les hauteurs vis-à-vis de Limbourg ; celle du général Lefebvre faisait un crochet derrière le ravin de Steinbach, d'Ober-Tieffenbach et Nieder-Tieffenbach. Ces deux dernières devaient observer toutes les routes qui partent de Weilbourg et de Wezlar, et placer en conséquence leurs avant-postes entre Munchausen et Leunen : elles en avaient au pont de ce dernier endroit et à Weilbourg, qui se liaient au camp d'Herborn. La cavalerie du général Bonnaud formait réserve derrière l'aile gauche.

Cette position ne remplissait pas le but du général en chef, soit que son intention fût de se tenir sur la défensive, soit qu'il voulût prendre l'offensive ; car le terrain depuis l'embouchure de l'Els jusqu'au Rhin, qui ne convenait à aucune opération, se trouvait occupé par trois divisions, tandis que celui au-dessus de la Lahn, qui pouvait leur servir de théâtre, l'était seulement par deux. Le blocus d'Ehrenbreitstein ne devait pas occuper dans ce moment le général français, et encore moins lui faire commettre une faute pareille. Cette forteresse est bâtie sur un rocher élevé, environné de vallées profondes et escarpées, et renferme une si petite garnison, qu'elle ne peut nuire à une armée qui s'avance, ni faire d'entreprises sur ses communications. Il importait peu que les Autrichiens entretinssent des rapports avec elle, vu que le terrain ne leur permettait pas d'opérer sous sa protection ; il était indifférent aussi qu'ils l'approvisionnassent pour plus longtemps, parce que son occupation ne devait avoir aucune influence sur les opérations ultérieures.

Les Impériaux sentirent le peu d'importance de la Lahn inférieure ; après l'arrivée de leurs renforts, ils tinrent toute la contrée de la Katze au Rhin, vis-à-vis de Rheinfels, jusqu'à Oranienstein, avec une simple chaîne de 12 bataillons et 11 escadrons, soutenue, en arrière de Dietz, par une réserve de 4 bataillons et de 9 escadrons.

La position de l'aile gauche de l'armée française était aussi vicieuse que celle de la droite ; la division Lefebvre formait un flanc si étendu, que sur aucun point de cette partie, la plus faible, il ne se trouvait assez de troupes.

On ne doit faire de crochet que dans un moment critique ; cela ne procure jamais qu'un

secours momentané, et, en principe, il faut l'éviter dans toute position. Il remplissait d'autant moins son objet ici, que la configuration du terrain le rendait inutile, et qu'il ne raccourcissait pas la ligne. Il y avait aussi loin d'Ober-Tieffenbach à Herborn, où il s'appuyait au corps du général Soult, qu'aux hauteurs en avant de Wezlar : l'on avait des deux côtés également la Dille pour appui.

Près d'Herborn l'on barrait, à la vérité, la chaussée de Wezlar à Siegen, qui traverse en cet endroit la Dille, mais on pouvait aussi bien en interdire l'usage à l'ennemi, en prenant position sur les hauteurs en arrière de Wezlar; car cette rivière coule si près de leur gauche, elle a un si grand nombre de ponts et de gués, qu'on peut la passer partout et plonger la route, tant que l'adversaire n'a pas nettoyé les environs de Wezlar, et assuré les flancs de ses colonnes.

Ces observations qui démontrent les vices de la position en elle-même, acquièrent encore plus de poids, si l'on se rappelle que Jourdan voulait prendre l'offensive, et que le terrain entre Limbourg et Wezlar lui offrait de grands avantages sous ce rapport.

Une marche en avant contre l'aile droite ennemie près de Wezlar, l'aurait trop éloigné de ses communications, et eût exigé trop de troupes pour être couverte. L'attaque vers Limbourg n'était pas sujette à cet inconvénient, mais il ne fallait pas moins déployer de vigueur et de célérité pour y forcer la Lahn, soit qu'on voulût s'en rendre maître à force ouverte, soit par surprise. Or, la position qu'on avait prise, ne permettait ni l'un ni l'autre; et quand bien même on aurait eu, dès le commencement, le projet insignifiant de se tenir sur la défensive derrière cette rivière, la répartition des troupes n'eût pas encore rempli ce but. Une division pouvait aussi bien occuper les hauteurs de Wezlar que le pont de la Dille, pour repousser les troupes légères de l'ennemi qui y rôdaient. Quatre divisions, réunies à la cavalerie, devaient s'établir vis-à-vis de Limbourg, prêtes à s'avancer ou à se porter sur le point où les Impériaux auraient voulu percer en forces. Une seule eût suffi pour observer Ehrenbreitstein, occuper Montebauer, et couvrir la route d'une chaine de postes. L'ennemi aurait opéré difficilement contre le flanc de cette position, car il eût compromis ses communications par un défaut inhérent aux manœuvres de flanc; d'ailleurs, ce que l'on peut tenter contre des troupes dispersées, devient dangereux à l'égard d'un corps concentré.

Jourdan qui était resté dans les environs de Coblentz et qui de là avait dirigé les opérations de l'armée, vint prendre, le 13, le commandement des troupes qui se trouvaient en position sur la Lahn. Il fit faire aussitôt la reconnaissance des passages et du terrain, afin d'arrêter définitivement ses projets d'offensive. Il se flattait d'être en mesure le 17, mais il fut prévenu de vitesse par les Autrichiens (1).

Il y a des fautes et des pertes réparables : mais à la guerre, ce ne sont pas celles du temps; aussi un général en chef doit-il être toujours à portée de son avant-garde. C'est de là qu'il reçoit toutes les nouvelles intéressantes, qu'il acquiert la connaissance du terrain et les notions qui lui sont indispensables pour former ses plans, et opérer avec énergie et célérité. Quand il est éloigné de la tête de ses colonnes, il risque très-souvent, ou de retarder leur marche jusqu'à ce qu'il reçoive un rapport général, ou d'avoir à rectifier des dispositions vicieuses. Dans tous les cas, il perd du temps, et l'adversaire mieux servi, a toujours l'avantage sur lui. Jourdan bien placé sur la rive gauche du Rhin à la reprise des hostilités, quand la plupart des troupes ennemies s'y trouvaient encore, aurait dû passer ce fleuve, près de Neuwied, avec la division Grenier, pour se rendre en toute diligence sur la Lahn, dès que les circonstances avaient changé. De cette manière, ses préparatifs eussent été terminés à l'instant où sa dernière division se mit en ligne.

La situation des Autrichiens sur la Lahn n'éprouva pas de changements notables jusqu'au 12 juin; à la vérité, le général Wartensleben qui en prit le commandement, avait reçu 4 bataillons et 6 escadrons de renfort;

(1) Il faut convenir d'une chose, c'est que l'archiduc avait de Mayence deux ou trois marches de moins pour se rendre sur la Lahn, que son adversaire, qui des bords de la Nahe devait venir passer le Rhin à Neuwied.

mais il étendit sa position encore plus, et détacha 2 bataillons et cent-cinquante chevaux à Giesen, pour faire occuper cette forteresse du margraviat de Darmstadt, conjointement avec les troupes du landgrave. A cette époque, l'archiduc se rapprochait avec 32 bataillons et 81 escadrons, y compris le contingent saxon, 6 bataillons et 14 escadrons détachés de l'armée du Haut-Rhin par Wurmser (1). Il envoya par Kirchberg 21 escadrons de renfort à Wartensleben, tandis qu'il dirigea une avant-garde par Hombourg, Usingen et Weilmünster, pour couvrir et assurer sa marche; il suivit lui-même le premier détachement, avec le reste de ses troupes en deux colonnes, dont l'une marcha sur Schwalbach, Hombourg et Grœfenwiesenbach, et l'autre par Friedberg à Butzbach. Wartensleben reçut l'ordre de se replier sur l'Ems, s'il était forcé sur la Lahn, afin de gagner la communication la plus rapprochée de l'armée, et d'appuyer sa gauche au Mein, pour compléter au besoin la garnison de Mayence.

Le plan de l'archiduc était de passer la Lahn, entre Wezlar et Leunen, où ses rives présentent le moins d'obstacles, d'attaquer à force ouverte l'aile gauche de son adversaire, de la prendre en flanc, et de la chasser des bords de la rivière. Afin de saisir l'instant où Jourdan paraissait faire peu d'attention au point d'attaque, il accéléra sa marche. Dès le 13, 7 bataillons et 16 escadrons arrivèrent sur les hauteurs de Butzbach; 8 bataillons et 15 escadrons saxons à Ostheim; le reste de l'armée cantonna, ce jour-là et le lendemain, aux environs de Grœfenwiesenbach; la colonne qui avait couvert son mouvement arriva à Weilmünster.

Le 14 juin, l'archiduc porta ses troupes, de Butzbach sur les hauteurs de Wezlar; il fit replier les avant-postes français du pont de Leunen de l'autre côté de la rivière, et renforcer ceux des Autrichiens qui étaient restés sur la gauche de la Lahn et de la Dille, au-dessus de Wezlar.

Le lendemain, il ordonna à l'avant-garde de s'établir sur la ligne d'Herborn à Grœfenstein et Leunen. Le 16, l'armée devait la suivre en trois colonnes, savoir : 15 bataillons et 31 escadrons sur Wezlar, 10 bataillons et 16 escadrons sur Leunen, et 5 bataillons et 12 escadrons sur Weilbourg. Persuadé que l'ennemi, pressé sur son flanc par le mouvement des deux premières colonnes, abandonnerait ce dernier point, il avait prescrit au reste des troupes de suivre ce mouvement, à mesure qu'on gagnerait du terrain et qu'on leur ouvrirait le passage. Leur nombre s'élevait à 26 bataillons et 59 escadrons, mais si dispersés, que la réserve était la plus forte division; elle consistait en 6 bataillons et 28 escadrons, établis aux environs de Nauheim, derrière Limbourg.

L'ordre de bataille ci-contre, renferme le détail des positions des Autrichiens, avant le passage de la Lahn.

La marche de l'archiduc sur cette rivière était bien ordonnée (2), car pour arriver avec célérité, il fallait prendre la route où l'on pouvait former plusieurs colonnes, et éviter les montagnes les plus escarpées. Le dispositif du passage aurait rempli également son but, s'il avait eu lieu le même jour. Le prince Charles perdit inutilement vingt-quatre heures, en le différant jusqu'au 16. Aussi, pour obvier à cet inconvénient, il prescrivit au général Werneck de suivre l'avant-garde, et d'occuper encore, le 15, avec le corps qui était derrière Wezlar, les débouchés et les hauteurs en avant de la ville; les Saxons reçurent ordre de venir le remplacer.

(1) L'archiduc, informé, le 5 ou le 6, de l'issue du combat d'Altenkirchen, aurait pu attaquer vivement tout ce qui se trouvait devant lui dans le Hundsrück. Jourdan se serait bien vu forcé de rappeler Kléber à son secours s'il avait été battu sur la Nahe. Si l'affaire ne tournait pas à l'avantage des Autrichiens, il leur restait toujours les moyens de repasser le Rhin à Mayence le 10 ou le 11, comme ils le firent en effet. Il semblait d'autant plus naturel de tenter cette entreprise, que la garnison de cette place en eût favorisé l'exécution.

(2) L'archiduc ne voulant pas attaquer Jourdan dans le Hundsrück, aurait pu partir le 7, et arriver le 12 à Limbourg avec 65,000 hommes. L'armée de Sambre-et-Meuse, un peu trop étendue, eût été probablement accablée, et sa gauche fort compromise à Wezlar ou Steinbach. Ce parti aurait peut-être mieux valu qu'une marche sur Wezlar; mais puisqu'on adopta cette dernière opération, il semble que l'archiduc commit une faute grave, en laissant inutilement des forces si considérables entre Limbourg et l'embouchure de la Lahn, où elles restaient exposées sans motif.

RHIN,

			Bat	Esc.	Bat.	Esc.
		Report.	...	...	29 1/2	56
	.-maj. Kerpen.	Archiduc Ferdinand	3	»	5	12
		Grenadiers	2	»		
	maj. Rosenberg	Chevau-légers de Kinski	»	4		
		Cuirassiers de Mack	»	6		
		Hussards de Ferdinand	»	2		
Sous les ordres de l'archiduc Charles, près de Wetzlar.	n. pr. d'Orange.	Starray	2	»	6	28
		Giulay	2	»		
	-maj. Cothen.	Carabiniers d'Albert	»	6		
		Cuirassiers de Zeschwitz	»	6		
	maj. Kienmayer.	Corps franc d'Odonell	2	»		
		Hussards de Barco	»	8		
	maj. Hohenlohe.	Carabiniers de l'Empereur	»	6		
		Dragons de Royal-Allemand	»	2		
	lonel Mylius.	Stuart	1	»	1	1
		Hussards de Barco	»	1		
	maj. Spiegelberg.	Chevau-légers de Latour	»	8	20 1/6	31
		Hussards de Berezeny	»	2		
		Chasseurs de Rohan	»	4		
	maj. Montfrault	Callenberg	2	»		
		Strasoldo	1	»		
		Bamberg	1	»		
		Dragons de Cobourg	»	6		
	.-maj. Alcaini.	Chasseurs tyroliens	1 1/2	»		
		Jordis	» 1/3	»		
		De l'Empereur	2	»		
		Mitrowski	1	»		
	n. Wittgenstein.	Bataillons de Darmstadt	5	»		
Près de Braunfels et Leunen.	n.-maj. Finke.	Kaunitz	» 2/3	»		
		Rohan	2	»		
		Munster	1	»		
		Bourbon	» 2/3	»		
		Corps franc de Wurmser	2	»		
		Dragons de Franconie	»	2		
		——— de Würzbourg	»	2		
		——— de Munster	»	2		
		Hussards de Bourbon	»	4		
		——— de Barco	»	1		
		Totaux	...	...	61 2/3	128

Jourdan, informé de toutes parts de l'arrivée des Autrichiens dans les environs de Wezlar, ne douta plus de leurs intentions. En conséquence, la division Lefebvre reçut l'ordre d'appuyer à gauche, de prendre position entre Greifenstein, Oberbühl, et de repousser tout ce qui ferait mine de passer la Dille ou la Lahn; mais il était déjà trop tard; une seule division ne pouvait remplir cette tâche.

Rien n'est moins propre à arrêter un ennemi qui se déploie pour nous déborder et nous prendre en flanc, qu'un pareil mouvement ou une marche vers le point menacé. L'avantage de cette manœuvre est pour celui qui en a l'initiative, et les têtes de colonnes qui vont au soutien du point débordé sont toujours prévenues, forcées de se retirer subitement, ou engagées dans un combat désavantageux. Pour éviter d'être tourné, il faut se porter avec toutes ses forces, sur les communications de l'ennemi, lorsqu'on le peut sans risque pour les siennes, ou tâcher, par un mouvement rétrograde, d'arriver plus tôt que lui sur un point de la direction de sa marche, afin de lui présenter un nouveau front. Le général français ne pouvait faire aucune de ces manœuvres à temps, avec des forces suffisantes; aussi dès le 14, n'y avait-il déjà plus de doute qu'il ne fût contraint à repasser le Rhin.

Le 15 juin, au point du jour, Lefebvre se mit en marche au moment où les troupes légères des Autrichiens, s'avançant sur deux colonnes par la route d'Herborn, et entre la Dille et la Lahn, repoussaient les avant-postes de Soult depuis Werdorf jusqu'à Greifenstein. Lefebvre qui en fut aussitôt informé, divisa ses troupes en deux colonnes : la première, de 3 bataillons et 100 chevaux, reçut l'ordre d'occuper Oberbühl, et de laisser quelques postes à Niederbühl et au pont de Leuneu; le reste prit la direction de Werdorf, vers la Dille; cependant les Autrichiens étaient déjà maîtres de Niederbühl et d'Oberbühl, et s'avançaient de la Dille dans la forêt qu'on trouve entre la rivière et ces villages. Werneck suivait les troupes légères sur la route de Wezlar.

Les Français culbutèrent d'abord les premiers détachements qu'ils rencontrèrent; mais ils éprouvèrent plus de résistance, lorsque leur aile gauche déboucha des bois sur le plateau découvert qui descend de la chapelle de Dahlheim, vers Wezlar, au confluent de la Dille et de la Lahn. Leur droite, après s'être emparée d'Oberbühl et de Niederbühl, fut également arrêtée un instant près de l'abbaye d'Altenbourg. Ce ne fut qu'au troisième assaut qu'elle y pénétra; alors les Autrichiens battirent en retraite de tous côtés; une partie se replia vers la Dille, et le gros sur Wezlar. Lefebvre les inquiéta par une canonnade, et mit ses troupes en position.

Il était quatre heures. L'archiduc qui faisait justement une reconnaissance dans les environs, accourut au bruit du canon. En arrivant dans la petite plaine de Wezlar, il trouva tout en retraite. Werneck agissait comme aurait pu le faire un général sans expérience, auquel une juste théorie n'indique pas les points importants où il doit porter ses troupes. Il avait occupé tout le terrain entre la Dille et la Lahn, s'était laissé forcer partout; et considérant la perte de quelques postes comme un mal irréparable, il avait abandonné tous les autres. Le prince Charles lui ordonna de former 4 bataillons et 6 escadrons, et d'emporter avec eux les hauteurs d'Alstetten, où se trouvait établie l'aile gauche de l'ennemi, sous la protection d'une batterie. Cette hauteur était la plus importante, et commandait toutes les autres. Le reste des troupes garda les passages et les routes le long de la Dille et de la Lahn, jusqu'à Wezlar. Une chaîne de tirailleurs fut jetée en avant, pour amuser la droite de l'ennemi. Les Saxons reçurent ordre de se porter de leur camp en arrière de Wezlar, sur le champ de bataille.

Il ne restait à Lefebvre, dans sa position, que 6 bataillons et autant d'escadrons, parce qu'il s'était affaibli en faisant occuper Weilbourg, et avait envoyé plusieurs détachements sur son flanc droit, principalement vers Leunen. L'infanterie autrichienne gravissait encore les hauteurs, lorsque trois escadrons ayant défilé le long de la Dille, prirent en flanc celle des Français, à l'instant où deux escadrons, couverts par un ravin, l'abordaient de front; elle fut culbutée et perdit quelques pièces d'artillerie. Le général Richepanse rassembla la cavalerie et s'avança avec elle, pour donner à l'infanterie le temps de se reformer au bord du bois; mais il fut repoussé, et l'infanterie autrichienne l'emporta, malgré le feu nourri de l'ennemi. Sur ces entrefaites, les Saxons qui avaient

débouché dans la plaine, se déployèrent pour soutenir l'attaque. Les Français occupaient la hauteur de Berghausen, au delà du bois, et cherchaient à couvrir la retraite avec leur cavalerie. Le général Zeschwitz les repoussa avec ses chevau-légers et ses hussards, et s'empara de leurs pièces. La nuit mit fin au combat. Sept bouches à feu, plusieurs caissons et un drapeau restèrent entre les mains des vainqueurs.

Le combat ne fut pas moins heureux à la gauche. Voyant l'affaire décidée sur la droite, l'archiduc alla faire attaquer Altenbourg par un régiment saxon. Ce poste, après deux décharges, fut emporté à la baïonnette. Les Autrichiens bivouaquèrent sur le champ de bataille, et les Français profitèrent de la nuit pour aller reprendre leur ancienne position derrière le ravin de Tieffenbach.

Ce mouvement porta l'archiduc sur le flanc gauche de Jourdan, qui se décida à la retraite. Le premier poursuivit ses succès, et mit à l'avant-garde la colonne postée près de Leunen, après lui avoir fait passer la Lahn. L'autre retira ses avant-postes de Weilbourg et Mehrenberg. Aussitôt que l'archiduc eut des nouvelles de l'ennemi par ses partis, il alla s'établir à Greifenstein, d'où il pouvait se porter vers la Sieg ou le Rhin, en tournant par Mengerskirchen, les sources de divers courants qui parcourent des défilés très-difficiles pour se rendre dans la Lahn. Afin de donner des inquiétudes à l'ennemi sur la Sieg, et lui faire hâter sa retraite, les troupes légères qui étaient devant Wezlar, réunies à la garnison de Giesen, furent poussées sur les deux rives de la Dille. Elles attaquèrent, de tous côtés, le général Soult qui se trouvait en position près de Herborn. Ce ne fut qu'avec peine, et en colonne serrée, qu'il s'ouvrit le chemin de Hachenbourg, après avoir abandonné une pièce de canon.

Jourdan inquiet sur le compte de ce détachement, et convaincu de la nécessité de gagner le défilé de Hachenbourg avant l'ennemi, y envoya le général Bastoul avec 2 bataillons et 2 escadrons de la division Collaud, aussitôt qu'il prit la résolution de se retirer; ce renfort arriva le 16, recueillit la brigade Soult, et mit un terme aux progrès des troupes autrichiennes.

L'archiduc fit les dispositions nécessaires pour se porter, le 17, sur Mengerskirchen et attaquer Jourdan; mais celui-ci commença sa retraite dans la nuit.

L'armée française se retira dans le même ordre qu'elle s'était avancée; le général en chef et les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, se replièrent successivement par Montebauer sur Neuwied; Bonnard le long du Rhin sur Cologne; Kléber avec les divisions Lefebvre et Collaud, et une brigade de la réserve de grosse cavalerie, sur la route qui conduit d'Altenkirchen à la Sieg. Le 17 juin, à neuf heures, ces troupes s'établirent à Freilingen.

L'archiduc apprit en route la retraite complète de Jourdan. Il changea sa direction en conséquence, fit un mouvement de flanc à Renderoth, et dirigea la division Werneck à Emerichenhain. Les troupes qui avaient passé la Lahn furent chargées de pousser l'ennemi, qui abandonna, la même nuit, les bords de la rivière, par un mouvement aussi bien conçu qu'exécuté. Il fut suivi par plusieurs colonnes, dont une se dirigea par Oberlahnstein jusqu'à la Motter; une autre par Wilmar et Ober-Hadamar jusqu'à Molsberg; une troisième par Weilbourg et Mehrenberg à Neukirchen; celle de Wartensleben sur Limbourg. Mais il n'y eut dans toutes les directions, que des escarmouches entre les avant-postes.

Comme Jourdan avait déjà une grande avance sur la direction de Neuwied, Kléber fit une marche forcée pour se porter dans la nuit du 17 au 18, de Freilingen en arrière d'Ukerath, où il prit position à cheval sur la route d'Altenkirchen, s'étendant jusqu'à la Sieg.

Collaud formait l'aile droite, séparé de la division Lefebvre par la chaussée; deux bataillons occupaient Blankenberg. Le général Soult qui s'était joint, ainsi que Bastoul, au corps de Kléber, près d'Altenkirchen, fut détaché sur la rive droite de la Sieg, pour assurer les derrières. L'arrière-garde resta sur les hauteurs, entre Weierbusch et la position principale.

L'archiduc voulant profiter de son établissement sur le flanc de l'ennemi, s'avança jusqu'à Hachenbourg, dans la nuit du 17 au 18, avec une partie de ses troupes, dans l'espoir de gagner encore le défilé au delà avant l'ennemi. Mais il n'arriva qu'au jour à la vue d'Altenkirchen; les Français avaient alors passé le défilé, de sorte que vers midi ce poste fut éva-

cué par eux. Les Autrichiens étaient fatigués, et leur général ne trouvant pas de vivres dans ce pays pauvre et épuisé, resta près de Hachenbourg, et se contenta de faire poursuivre la colonne en retraite avec quelques troupes légères. Une colonne qui arriva de la Lahn marcha sur Dierdorf.

Jourdan arriva à Neuwied, et quoique les Autrichiens en eussent rompu le pont avec des radeaux, il fut cependant si promptement rétabli, et le passage des troupes se fit avec une telle activité, qu'il ne restait que peu de cavalerie et presque point d'infanterie sur la rive droite, lorsque les troupes légères de l'aile gauche autrichienne qui les poursuivaient, arrivèrent, le 18 au soir, sur Bendorf et Sayn, dans les environs de Neuwied. Elles se contentèrent de canonner, parce qu'on voulait attendre la colonne qui suivait, pour faire une attaque sérieuse. Elle n'arriva que la nuit suivante.

Le 19 juin au matin, les Français avaient passé le Rhin et détruit le pont de sa rive droite à l'île. La colonne autrichienne de Dierdorf marcha sur Neuwied, où elle campa sur les hauteurs en arrière, occupant fortement les bords du Rhin. Les Français s'établirent dans trois camps, près du fleuve, et Jourdan ordonna aux divisions Marceau et Poncet, qui avaient jusqu'alors observé le camp retranché de Hechtsheim, en avant de Mayence, de se replier sur Kreutznach, derrière la Nahe. Cette journée ne se passa pas si tranquillement du côté de Kléber; tout en faisant mine de reposer ses troupes fatiguées à Ukerath, il se disposait à exécuter les ordres de Jourdan, qui lui avait prescrit de temporiser, afin d'attaquer les Autrichiens dès qu'il en verrait l'occasion. De la position d'Ukerath, il avait la facilité d'arriver en peu de temps sur le Rhin à Neuwied, de réunir ses forces et de reprendre l'offensive avec avantage. Ces motifs étaient plus que suffisants pour donner des inquiétudes aux Autrichiens. Aussi, le 19 au matin, le général Kray s'avança avec l'avant-garde, portée à 14,000 hommes par un renfort du corps de bataille, contre les avant-postes français, et les repoussa jusqu'à la position principale. Un général d'avant-garde qui croit n'avoir affaire qu'à des troupes légères, commet ordinairement la faute d'éparpiller les siennes, quand il est exercé à ce genre de guerre. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Kray dissémina toute sa cavalerie; l'infanterie et la grosse artillerie suivirent seules la grande route. A mesure que les postes français se repliaient, les troupes autrichiennes s'étendaient davantage; elles faisaient des progrès sensibles sur le flanc gauche de la position, et cherchaient déjà à gagner le terrain coupé, lorsque Kléber se détermina à les repousser. D'abord il fit avancer toute l'artillerie, puis le général Richepanse avec quatre régiments de cavalerie, sous la protection desquels se formèrent sept bataillons en colonne d'attaque sur la chaussée; leurs flancs étaient couverts par la colonne du général Bastoul, de trois bataillons et trois cents chevaux, et par celle du général Leval, de trois bataillons et quatre escadrons, qui prirent leur direction sur les ailes des Autrichiens. Collaud forma la réserve avec le reste des troupes.

La première attaque remplit l'attente de Kléber; Richepanse mit en fuite la cavalerie autrichienne; les colonnes d'infanterie nettoyèrent le terrain coupé, gagné par l'ennemi, qui se retira dans le plus grand désordre. Arrivés devant Kircheip, les Français trouvèrent ce village fortement occupé, et de l'infanterie placée avantageusement, avec de l'artillerie, sur les hauteurs en arrière. Il s'engagea une forte canonnade; vers midi, trois colonnes de cavalerie française essayèrent une charge contre la position; elles repoussèrent les escadrons autrichiens qui voulurent leur tenir tête; mais étant tombées sous le feu nourri de l'infanterie, elles furent forcées à la retraite. Dans cet instant, la colonne de Bastoul donna sur l'aile gauche des Impériaux. Cette circonstance obligea Kray à abandonner Kircheip, et à rassembler toute son infanterie sur les hauteurs en arrière de ce village.

Alors Kléber, pour l'attaquer de front, se mit à la tête d'un bataillon de grenadiers, et des trois de la 83e demi-brigade, soutenus de la 96e, tandis que les généraux Leval et Bastoul l'abordaient chacun de leur côté. Les braves, conduits par Kléber, gravirent les hauteurs sous le feu de l'artillerie; mais ils y trouvèrent des adversaires dignes d'eux : les grenadiers d'Ulm, les bataillons de Spleny, de Stuart et de Hohenlohe, sous le commande-

ment du général Mylius, après leur avoir fait essuyer deux décharges, s'avancèrent contre eux à la baïonnette. Il s'engagea une mêlée dont l'opiniâtreté a peu d'exemples dans l'histoire des guerres récentes. Enfin, les Français furent culbutés des hauteurs avec perte d'un drapeau, et poursuivis par la cavalerie.

Leval et Bastoul ne purent percer; le dernier avait, dès le principe, repoussé la cavalerie autrichienne; mais l'infanterie le retint : la cavalerie se rallia bientôt, attaqua de front et de flanc sa petite colonne et la chassa, sans oser néanmoins la poursuivre.

Kléber ordonna la retraite générale dans la position qu'il occupait avant le combat. L'infanterie autrichienne le suivit jusqu'au village de Kircheip, où elle s'établit.

Les deux partis s'attribuèrent la victoire, et, à la vérité, tous deux avaient vaillamment combattu et essuyé d'énormes pertes (1). Des renforts du corps de l'archiduc s'avancèrent jusqu'à Weierbusch pour soutenir l'avant-garde: mais ils s'arrêtèrent, le combat étant terminé. Wartensleben en détacha d'autres de Hœchstebach à Altenkirchen.

Le projet d'attaque de Kléber était sage, vu qu'il ne pouvait effectuer sa retraite en ordre en laissant prendre à l'ennemi position si près de lui. Il saisit avec habileté le moment où son adversaire, encore trop faible, poussait ses troupes sans plan et sans soutien, sur différentes directions, pour tomber sur le point décisif; s'inquiétant peu des progrès que les Autrichiens faisaient sur la Sieg, il frappa où le danger serait devenu imminent, si son adversaire venait à réparer sa faute. Ses mesures pour emporter la position de Kircheip méritent également des éloges, car à juger de la faible résistance des Autrichiens, il n'était guère probable qu'ils y missent de grands obstacles, ni qu'ils eussent fait des préparatifs pour le recevoir. La prudence lui conseillait aussi de se retirer dès que son attaque eut échoué. Il aurait pu, à la vérité, engager les troupes de Collaud; mais ses intentions se trouvaient remplies. En battant Kray, il aurait rencontré l'armée de l'archiduc, sur laquelle il ne pouvait se flatter de remporter aucun avantage. Il eût perdu du temps, beaucoup risqué, et rien avancé. Par sa prudence, au contraire, il réussit à imposer à l'ennemi, à mettre en désordre les troupes qui devaient le poursuivre, et à opérer sa retraite en sécurité. Il repassa la Sieg le 20 au matin à Siegbourg, s'établit la nuit suivante derrière Obladen, et entra le 21 au matin dans le camp retranché de Düsseldorf. Les Autrichiens ne l'inquiétèrent pas, bien que des détachements courussent la campagne, dès le 19, sur la route de Siegen, près de Ruprechtsroth. Kray s'avança le 21 jusqu'à Siegbourg, et fit observer l'ennemi par ses troupes légères jusqu'à la Wipper.

Ainsi se termina la première opération de l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan fut forcé, par de simples manœuvres, à renoncer à son projet, par cela même que les Autrichiens concentrèrent leurs forces au point décisif.

On donne ordinairement des éloges au général qui remporte une victoire à forces inférieures ou égales, lors même qu'il néglige de faire usage des ressources qui sont à sa disposition; car la plupart des hommes jugent de sa capacité d'après l'événement, et la mesurent à la difficulté momentanée des obstacles vaincus; mais les militaires consommés n'estiment dans un général que la justesse des combinaisons et la sagesse des mesures qui, dans le cours des manœuvres stratégiques, comme sur le champ de bataille, amènent des forces supérieures au point décisif. La marche de celui-là seul est sûre, et enchaîne la victoire : les autres ne doivent leurs succès qu'au hasard.

Les vues de l'archiduc étaient justes, et l'on applaudirait aux manœuvres qui le conduisirent du Rhin sur les bords de la Sieg, s'il n'avait pas commis plusieurs fautes dans leur exécution (2). Il semble d'abord qu'il devait pousser plus loin que Greifenstein après le combat de Wezlar, afin de tourner le flanc de son adversaire. Cependant, si l'on considère qu'il envisageait la première action comme les préli-

(1) Ce combat fit le plus grand honneur au général Kray, en qui on remarqua, dans le cours de cette campagne, un coup d'œil sûr, une grande activité, et une énergie peu commune.

(2) Il ne faut pas oublier que c'est l'archiduc Charles qui parle ici lui-même. Nous aurons encore d'autres occasions d'admirer la franchise avec laquelle ce prince convient de ses fautes.

minaires d'une bataille, on verra que c'est par prudence qu'il se décida à concentrer un plus grand nombre de troupes, et à ne rien donner au hasard. Quoique Jourdan fût dans une mauvaise position, il était possible qu'il engageât une affaire décisive. Une bataille, dans ce cas, avait de trop grands résultats pour être livrée avec légèreté, vu le risque que courait le prince, en cas d'échec, d'être pressé sur la haute Lahn et séparé de Wartensleben et de Latour.

Il est moins excusable de n'avoir pas renforcé suffisamment Kray, lorsqu'il s'avança le 19 contre Ukerath, pour lui donner la supériorité sur Kléber. La fatigue des troupes, le manque de subsistances, l'incertitude où l'on était que l'ennemi eût entièrement passé près de Neuwied, enfin la crainte de trop s'étendre ne sont que des raisons spécieuses d'un bien faible poids, puisqu'il ne s'agissait que d'une seule marche pour s'assurer de la retraite totale de Kléber sur la Sieg.

Lorsqu'on veut mettre son ennemi dans l'obligation d'exécuter un mouvement à notre convenance, il est plus avantageux de l'y amener de vive force, que par des manœuvres ou des menaces sur ses flancs, puisque cette dernière voie fait toujours perdre beaucoup de temps. On ne doit y songer que lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour atteindre son but avec célérité.

C'est encore une faute de ne pas achever ce qu'on a commencé, et de tourner ses forces disponibles contre un objet secondaire avant d'avoir atteint le premier; car loin d'obtenir des facilités pour remplir le second, on court risque de les manquer tous deux, cet état de choses donnant à l'adversaire la latitude de réparer ses pertes.

La retraite de Jourdan était bien ordonnée; mais l'instruction qu'il laissa au général Kléber de gagner du temps, pour reprendre l'offensive, était peu convenable (1); ou il voulait le sacrifier afin d'opérer sa retraite plus facilement, ou il pensait se maintenir sur la rive droite du Rhin. La première hypothèse se fondait sur sa situation, qui n'était pas encore désespérée, puisqu'il avait déjà assez d'avance pour se retirer sans danger. Cependant, s'il croyait se maintenir sur la rive droite du Rhin, après avoir été repoussé de Montabauer, il se trompait grossièrement.

Dès l'instant où les Autrichiens eurent débouché en forces sur Wezlar, et furent établis sur le flanc gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, celle-ci, dans la position défavorable où elle se trouvait, ne pouvait prendre d'autre parti que de repasser le Rhin. Si Jourdan avait attendu l'attaque de l'ennemi, son armée eût été battue en détail, détruite ou jetée dans les montagnes entre l'Els et le Rhin. Il ne lui était possible de se concentrer pour livrer bataille que sur l'Els, dont son aile droite était aussi éloignée que l'archiduc; avec cette différence, que celui-ci avait à parcourir des contrées ouvertes, et l'autre, au contraire, des montagnes impraticables. La bataille aurait eu lieu dans la position la plus désavantageuse pour l'armée, dont le front se serait trouvé faire face à la Dille d'un côté et à la Lahn de l'autre. Jourdan ne pouvait rassembler ses troupes dans une position en arrière, avant que l'archiduc ne l'atteignît et ne déjouât ce projet, parce que les Français étaient séparés; les Autrichiens, au contraire, étaient disposés pour des mouvements plus prompts et plus faciles, ayant déjà gagné et même dépassé la ligne de leurs adversaires. Il ne restait donc au général français que le parti de se retirer, comme il fit : tout autre eût été dangereux.

En s'y déterminant, il servit mieux la France que s'il eût remis aux chances incertaines d'une bataille, le succès de la diversion qu'il devait opérer en faveur de l'armée du Haut-Rhin. En effet, s'il l'avait perdue, il eût donné à ses adversaires la faculté de disposer de toutes leurs forces selon leur gré, et sans inquiétude pour la suite des opérations; en conservant, au contraire, sur le bas Rhin une armée intacte et en attitude imposante, il força les Autrichiens à perdre un temps précieux pour le suivre sur la Sieg, et à détacher plus tard une armée con-

(1) L'auteur a fondé ses deux hypothèses relatives au combat d'Ukerath, sur des mémoires souvent inexacts. On nous assure que Jourdan avait donné l'ordre à Kléber de continuer sa retraite, et de ne s'arrêter que quand l'ennemi cesserait de le poursuivre. Ce combat fut donc engagé contre l'esprit de ses instructions.

sidérable pour l'observer. Par cela même Jourdan se trouva bientôt en état de ressaisir les avantages auxquels il paraissait renoncer en refusant le combat.

L'archiduc mesurant le danger de sa situation, n'était pas sans inquiétude pour le haut Rhin. Dès le 21, il concentra les Saxons près d'Ober-Hadamar, et les fit marcher sur le Necker.

D'autres troupes des environs de la Lahn et du camp de Hechtsheim, eurent la même destination. Le prince se décida à marcher avec elles, et confia au général d'artillerie Wartensleben le commandement des 37 bataillons et 76 escadrons; c'est-à-dire, des 25,351 hommes d'infanterie et 10,935 de cavalerie, qui se trouvaient entre la Sieg et la Lahn. Il laissa, pour garder les postes sur le Rhin, le camp retranché d'Hechtsheim et la garnison de Mayence, 34 bataillons et 36 escadrons, faisant 21,000 hommes d'infanterie et 6,000 chevaux.

Le général d'artillerie comte Latour qui annonça à l'archiduc avoir repris, des mains du maréchal Wurmser, le commandement de l'armée du Haut-Rhin, reçut pour instruction de ne pas négliger Kehl, point le plus important de la partie supérieure de son cours; de concentrer une réserve à Offenbourg, et de n'employer près de Manheim que le nombre de troupes nécessaires à la garde des retranchements et à la garnison de la place. Cet ordre judicieux arriva trop tard; la position défectueuse dans laquelle Wurmser laissa son armée sur le Rhin était telle, qu'on ne put y remédier.

CHAPITRE VI.

PASSAGE DU RHIN PRÈS DE KEHL, ET COMBATS SUBSÉQUENTS.

Moreau ne pouvait choisir de moment plus opportun, pour exécuter le plan du gouvernement français, que celui où le gros des forces autrichiennes se trouvaient occupées sur le bas Rhin, et où la partie supérieure de ce fleuve n'était que faiblement garnie. Il résolut d'en effectuer le passage à Kehl le 25 juin, et couvrit ses préparatifs du plus grand secret.

Dans la nuit du 19 au 20, les troupes qui devaient d'abord passer le fleuve furent dirigées sur Strasbourg. Elles avaient reçu l'ordre de se rendre en Italie, et toutes les mesures avaient été prises pour donner de la vraisemblance à ce mouvement. On feignit encore de porter à Worms celles cantonnées au-dessus de cette première place; mais tout fut si bien calculé, qu'elles arrivèrent, le 23, à leur véritable destination.

Pour mieux tromper l'ennemi, et cacher entièrement ses desseins, Moreau s'avança, le 20 juin, avec toutes les troupes présentes, contre le camp retranché de Manheim. Il y engagea un combat très-vif, où il déploya autant de troupes et d'artillerie que le terrain pouvait le lui permettre. Après que toute la cavalerie du centre et de la réserve eut pénétré dans la plaine de Mutterstadt, il l'établit sur deux lignes, et commença une forte canonnade, qui força bientôt les avant-postes autrichiens, et la cavalerie qui les soutenait, à se retirer.

Ils n'occupaient plus que les deux redoutes de Rheingenheim et Bachbænsel, en avant du camp retranché, tant pour soutenir les avant-postes, que pour ôter à l'ennemi les points propres à l'établissement de ses batteries. Les Français s'avancèrent contre elles avec toute l'infanterie de la première ligne, et les canonnèrent si vivement, que les Autrichiens les évacuèrent, et se retirèrent dans le camp avec le matériel d'artillerie. La canonnade ne finit qu'à la nuit.

Immédiatement après le combat, Moreau ayant rempli son objet, mit toutes les troupes en marche pour Strasbourg.

Le choix de Kehl était aussi heureux, par rapport aux facilités qu'il offrait pour les opérations ultérieures, que pour l'exécution du passage même.

La chaine de montagnes qui forme la vallée du Rhin, depuis les villes forestières jusqu'à l'embouchure du Necker, escarpée en beaucoup d'endroits, est impraticable vers l'Enz; dépourvue de routes transversales dans les autres vallées, elle n'a qu'un petit nombre de communications, encore ne peuvent-elles servir aux opérations militaires. La principale passe par la vallée de la Kintzig, et débouche dans celle du Rhin, près d'Offenbourg, vis-à-vis de Kehl, à la distance d'une marche des bords du fleuve. C'était, sous les rapports actuels, la plus propre aux opérations qui devaient mener dans le cœur de la Souabe, attendu que les montagnes de chaque côté de la Kintzig sont moins élevées, mieux cultivées, et par conséquent percées d'un plus grand nombre de chemins que le reste de la contrée. En passant heureusement le Rhin à Kehl, il était possible d'atteindre en peu de temps, non-seulement le meilleur débouché pour les opérations ultérieures, mais encore de couper tout à fait la

ligne de défense de l'ennemi, en s'emparant de l'entrée des montagnes, le long de la Kintzig. D'ailleurs, la proximité de Strasbourg, et le grand nombre d'îles boisées qu'a le Rhin dans ses environs, donnaient les plus grandes facilités pour exécuter en secret les préparatifs et l'embarquement des troupes; ajoutez à cela que des plaines boisées et un terrain très-coupé, favorisaient le débarquement sur la rive droite; enfin, les digues et les marais voisins remplissaient l'objet d'une tête de pont; et il n'était pas difficile d'en construire une à Kehl en peu de jours.

Mais, indépendamment de tous ces moyens, la disposition de l'armée autrichienne favorisait encore ce projet. Par l'effet de sa répartition vicieuse à l'ouverture de la campagne, la majeure partie des troupes se trouvait dans les environs de Manheim. Le contingent de Souabe de 7,500 hommes, disséminé en petits postes le long du Rhin, d'Ichenheim à Rench, n'avait que 6 bataillons et 2 escadrons, réunis au camp de Wilstædt. Plus bas à droite, 7 bataillons et 12 escadrons autrichiens formaient un cordon d'environ 8,800 combattants, de la Rench à la Murg; enfin, le corps de Condé, de 3,800 hommes, était dispersé entre Brisach et Kappel. On voit par là qu'aucun d'eux ne pouvait arriver à temps au secours du point attaqué, et que leur dispersion rendait leur réunion impossible, surtout si l'on divisait leur attention par des démonstrations, et des fausses attaques.

Tout avait été préparé à Strasbourg, de longue main, pour le passage. Le 23 juin, les troupes destinés à l'exécution de ce projet, arrivèrent sous cette place. Desaix qui en prit le commandement, les répartit à l'entrée de la nuit ainsi qu'il suit :

Dans le polygone et au pied du glacis de la citadelle, sous le commandement du général Ferino;

16 bataillons.	15,095 h.	15,763 hom.
10 escadrons.	619	
2 compagnies d'artillerie.	49	

Près de Gambsheim, sous le commandement du général Beaupuy;

12 bataillons	10,811 h.	11,729 hom.
8 escadrons.	859	
1 compagnie d'artillerie .	59	
En tout.		27,492 hom.

Ainsi les Français avaient réuni sur un seul point, une masse supérieure de 7,000 hommes, à celle que les Autrichiens pouvaient rassembler dans une étendue de 7 à 8 marches, depuis Breisach à Steinmauer. Le plus brillant résultat devait être le fruit d'une entreprise combinée avec tant de justesse, et exécutée avec des forces aussi imposantes.

Le 23, les portes de Strasbourg furent fermées, et l'on acheva les derniers préparatifs. L'attaque principale près de Kehl, dut être favorisée par deux autres; l'une de 500 hommes dans 11 bateaux, au-dessus de Strasbourg, vis-à-vis de Meissenhein; l'autre de 2,800, en 30 bateaux ordinaires, un grand bateau pour l'artillerie, et deux pontons pour un pont volant, devait aborder près du village de Gambsheim, vis-à-vis de Diersheim, sous la conduite de Beaupuy. Ces deux attaques devaient elles-mêmes être appuyées par deux intermédiaires, de chacune 160 hommes sur quatre bateaux : la première à droite, près de la batterie de Béclair, vis-à-vis de Goldscheier; la seconde à gauche, entre Strasbourg et Gambsheim, près de la route d'Isaac.

L'attaque de Beaupuy avait pour objet de jeter 10,000 hommes sur la rive droite, afin de s'emparer de la route de Rastadt, et de s'opposer aux troupes autrichiennes, qui pouvaient accourir du bas Rhin. La crue fortuite des eaux l'empêcha d'avoir lieu; mais les autres atteignirent leur but en amusant l'ennemi, et facilitant le passage à Kehl. Indépendamment de ces fausses attaques, on avait ordonné d'engager une vive canonnade sur la ligne de Huningue à Herdt, afin d'alarmer tous les postes du Rhin.

On réunit pour le passage principal, 39 bateaux de l'Ill et de Strasbourg, sur lesquels on embarqua 3,540 hommes, un rassembla encore 60 pontons et 5 bateaux pour un pont volant. Ces transports devaient être conduits de l'intérieur de la ville, par le canal appelé Bras-Mabile, jusqu'au point destiné à l'embarquement des troupes. De là ils pouvaient aisément doubler la tête de l'île des Épis, passer le grand Rhin, et prendre terre aux îles de la rive opposée.

Les troupes destinées à cette expédition furent divisées en quatre sections, qui avaient chacune un point différent de débarquement.

La première de 13 bateaux, précédée de 4 nacelles, sous la conduite de l'adjudant général Abatucci, devait débarquer aux Iles boisées, formées par le vieux Rhin auprès de Kehl, immédiatement au-dessous de l'embranchement nommé Erlenrhein, qui sépare l'Erlenkopf de la terre ferme. La seconde, composée seulement de 2 bateaux, était chargée de jeter 50 hommes sur les îles qu'on appela plus tard des Escargots et de l'Estacade, pour repousser les postes ennemis qui auraient pu inquiéter le passage. La troisième, de 6 bateaux montés par 200 hommes, sous le commandement de l'adjudant général Decaen, avait la tâche la plus difficile; étant destinée à remonter environ 50 toises dans le canal d'Erlenrhein, pour débarquer sous les embrasures d'une batterie, dont on devait commencer par se rendre maître, attendu qu'elle aurait empêché le débarquement de la quatrième attaque à Erlenkopf, et l'établissement du pont volant, par lequel seul on pouvait entretenir la communication, jusqu'à l'achèvement du pont de bateaux. Cette dernière section, aux ordres de l'adjudant général Montrichard, consistant en 2 nacelles et 12 bateaux, avait ordre de débarquer sur Erlenkopf, auprès du piquet de Durlach, et de se partager en deux détachements après avoir pris terre. L'un devait occuper le petit pont sur l'Erlenrhein, dont on connaissait à peu près l'emplacement, avant que l'ennemi pût le détruire; l'autre marcher sur le rivage supérieur de l'île, et chercher les abatis qu'on espérait y trouver, pour lier la terre ferme à l'île.

Le 23 juin, à dix heures du soir, tous les bateaux arrivèrent, dans l'ordre prescrit, par le canal de navigation jusqu'à l'écluse de péage. Là, on chargea 4 pièces de quatre démontées de leurs affûts, sur autant de bateaux; 2 pour la première section, et 2 pour la quatrième. On les conduisit ensuite dans le Bras-Mabile, jusqu'au point désigné pour l'embarquement, où se trouvaient les troupes en bataille.

A une heure et demie après minuit, toutes les nacelles furent chargées et partirent. La canonnade des autres attaques se faisait déjà entendre. Toutefois, les postes des troupes de Souabe furent surpris. Les Français débarquèrent partout sans résistance, et leurs ennemis s'enfuirent sans détruire les ponts de communication de la rive droite aux îles. La batterie de 3 pièces, vis-à-vis l'Erlenkopf, ne fit même que quelques décharges; elle fut enlevée sans grande perte, ainsi que celle de 2 pièces qui était à côté.

Alors il se trouva environ 2,500 hommes sur la rive droite du Rhin. Ils s'établirent dans une plaine, entre deux digues, près des batteries emportées, et toutes les embarcations revinrent à la rive gauche, pour charger de nouvelles troupes. Cependant on travaillait à la construction du pont volant, qui avait été préparé dans le Bras-Mabile. Il fut achevé à six heures, et les troupes commencèrent à y passer sans relâche.

Dès que le général d'artillerie Stain fut informé du vrai point d'attaque, il se porta avec 2 bataillons et 6 escadrons, du camp de Wilstædt, à la rencontre des Français; mais ceux-ci, déjà supérieurs en forces, repoussèrent son attaque. Les renforts se succédant avec rapidité, Desaix se décida à s'étendre et même à attaquer Kehl. Ce fort n'était pas tenable; l'on y apercevait à peine les vestiges des anciens ouvrages. Pour en défendre les principales approches, on avait construit une redoute, dite du cimetière, en forme de bastion, ouverte par la gorge, laquelle appuyée au Rhin, battait le cours du fleuve et la plaine le long de sa digue. Une seconde redoute d'un profil plus élevé, non fermée à sa gorge, entourée de trous de loups, et armée de 5 pièces, nommée batterie de Souabe, par les Allemands, et redoute des trous de loups, par les Français, était située derrière un marais dans la plaine, entre la Schutter et le Rhin, vis-à-vis du débouché d'Erlenkopf.

Onze bataillons attaquèrent ces redoutes sous la protection d'un feu très-vif des batteries de la rive gauche. La première fut enlevée presque sans coup férir, parce qu'on arriva sur elle à couvert par la digue; l'autre éprouva le même sort, après avoir été vaillamment défendue et reprise par le lieutenant-colonel Raglowich. Quelques escadrons du corps de Condé arrivèrent sur ce point; mais après une charge, ils furent forcés de se retirer. Dès ce moment, les Français n'éprouvèrent plus de résistance; leurs tirailleurs chassèrent l'ennemi du village et du vieux pont de Kehl;

s'emparèrent de la petite redoute de l'Étoile sur la Kintzig, ainsi que du pont que les troupes de Souabe avaient négligé de détruire. A dix heures du matin, ils avaient déjà des postes sur la rive droite et sur la route d'Offenbourg.

Alors la section de Beaupuy qui était retournée de Gambsheim à Strasbourg, ayant passé le Rhin, on fut à même non-seulement de résister à toute attaque, mais encore de pousser plus avant. Les troupes de Souabe souffrirent beaucoup, et se retirèrent à Bühl avec perte de 13 pièces de canon et d'un obusier.

Le même jour, on commença le pont près de Kehl, et le lendemain entre dix et onze heures du matin, il fut achevé sur le grand et le petit bras du Rhin. On établit en même temps un pont de bateaux d'Erlenkopf à la rive droite, tandis que le pont volant servait de communication entre les deux rives; 59 bataillons et 74 escadrons étaient sur la droite du fleuve, ou sur le point d'y passer. Le soir, Desaix fit emporter le village de Neumühl. L'infanterie de la division Ferino appuya pendant la nuit sa gauche au Rhin, derrière Spitalhof, et sa gauche en arrière de Sundheim: la division Beaupuy entre Sundheim et Kehl. Il était donc désormais impossible, avec les moyens qui restaient sous la main, d'arracher au général français les avantages qu'on aurait pu lui disputer le 24, ou la nuit suivante.

Dès que l'on s'aperçut que tous les mouvements des Français n'avaient pour but que de faciliter le passage du Rhin à Kehl, 2 bataillons et 4 escadrons autrichiens marchèrent de Stollhofen sur la Rench; 2 bataillons qui rejoignaient le général Frœhlich, se dirigèrent en toute hâte, d'Offenbourg à Neumühl; tandis que le duc d'Enghien rassembla près d'Altenheim 2,000 hommes du corps de Condé. C'était bien fait: une attaque vigoureuse avant que les Français eussent pris pied et achevé leur pont, pouvait avoir une heureuse issue; et en cas d'échec, il n'en résultait pas encore de conséquences fâcheuses.

Mais les généraux qui avaient tant d'intérêt à agir de concert, étaient indépendants; circonstance dont il résulta le plus grand mal. Ils ne prirent aucune résolution; pas même celle d'abandonner les bords du Rhin, et de se concentrer près d'Offenbourg, à l'entrée de la vallée de la Kintzig, ou dans la belle position de Bühl.

Le 25 juin, il arriva 4 bataillons et 6 escadrons de renfort: alors seulement on se décida à attaquer l'ennemi dans la nuit; mais déjà la plus grande partie de ses troupes établie sur la rive droite, avait pris possession de Neumühl; et son avant-garde avait été poussée sur Lings, route de Rastadt. Au lieu de s'avancer en forces sur Offenbourg, et d'attirer à soi tous les détachements qui se trouvaient dans les environs, on convint que le contingent de Souabe avec 4 bataillons et 3 escadrons autrichiens, s'avancerait entre la Kintzig et la Schutter; une seconde colonne devait menacer Kehl, tandis que le duc d'Enghien couvrirait le flanc gauche de la première. Les troupes étaient déjà formées et en mouvement, lorsque les Français culbutèrent les avant-postes à Neumühl. Ce nouvel échec décida Stain à renoncer à une attaque et à se replier sur Bühl.

Moreau, en général habile, concentra ses forces au point décisif; les troupes qui avaient combattu en avant de Manheim, se rendirent dans la nuit du 25, derrière la Queich, pendant que son adversaire se contentait de rassembler les détachements les plus rapprochés. Le général Latour se mit en marche avec la petite réserve qui était aux environs de Schwetzingen, et donna l'ordre à 5 bataillons et 4 escadrons du camp retranché de Manheim, de le suivre sans délai. Toute la rive droite du Rhin n'en resta pas moins garnie, et l'on commit encore la faute de laisser Frœhlich, avec 10,000 hommes, dans le Brisgaw sans destination. Par suite de cette négligence, Latour s'ôta tout moyen, je ne dis pas seulement de repousser l'ennemi sur le Rhin, mais encore de l'empêcher de gagner la vallée de la Kintzig; ce qui divisa l'armée autrichienne, et la mit dans l'impossibilité de se réunir. Le 26, il s'engagea une escarmouche, où les Français repoussèrent les avant-postes ennemis sur la Kintzig, et occupèrent Kork.

Le prince de Fürstenberg avec 4 bataillons et 6 escadrons autrichiens formant environ 4,000 hommes, était, le 25, à Membrechtshofen sur la Rench; le général Starray avec 3 bataillons et 2 escadrons, forts de 3,000 hommes, occupait Urlofen, Zimmern et Appenweier;

les troupes de Souabe réunies à des détachements autrichiens, faisant ensemble 17 bataillons et 10 escadrons, environ 8,000 hommes, appuyaient leur gauche près de Bühl à la Kintzig, et leur droite à Romersweier aux montagnes; elles poussaient leurs avant-postes à Wilstædt, Sand et à la forêt d'Urlofen; le duc d'Enghien, avec 2,000 hommes du corps de Condé, avait posté son infanterie dans la forêt de Schutter, et la cavalerie à Langenhurst; c'était donc en tout 17,000 hommes éparpillés dans un grand demi-cercle coupé de rivières, de marais et de bois, qu'on opposait à Moreau, qui avait réuni au centre 59 bataillons et 74 escadrons, ou 53,000 combattants (1). Combien d'avantages pour la France, quels désastres pour l'Autriche, ne devaient pas résulter d'une telle situation!

Moreau attaqua, le 27, sur six colonnes; trois de chaque côté de la Kintzig. La première devait marcher sur Goldscheier et Altenheim, pour y amuser l'ennemi; la deuxième gagner la route au pied des montagnes, vers Eckersweier; la troisième suivre la rive gauche de la Kintzig : ces trois colonnes étaient formées des troupes de la division Ferino; la quatrième avait ordre d'attaquer de front la position de Bühl; la cinquième de gagner la route de montagnes sur le flanc droit de la position; enfin la sixième d'emporter Urloffen et Zimmern, soutenir les autres et couvrir leur flanc gauche, conjointement avec la cavalerie. Ces trois dernières étaient composées du reste de l'armée.

Cette attaque faite avec toutes les forces réunies et conduite avec vigueur, aurait amené une bataille décisive; les ennemis pouvant être culbutés de leur position étendue, et forcés à quitter le bassin du Rhin.

Les Autrichiens arrêtèrent pendant quelque temps les colonnes françaises. La quatrième, qui débouchait de Wilstædt, fut d'abord repoussée; les cinquième et sixième emportèrent néanmoins Urloffen, Appenweier et Windschlæg, quoique la cavalerie autrichienne eût culbuté les escadrons qui s'étaient avancés sur la route de montagnes et avaient pris position pour soutenir les attaques de leur aile gauche.

Pendant que les Français s'emparaient des postes qui protégeaient la droite de la position principale de Bühl, ils se contentaient d'en inquiéter le front par une vive canonnade, et de repousser le duc d'Enghien à Offenbourg, où il jeta un pont sur la rive gauche de la Kintzig.

La prise d'Appenweier ouvrit à Moreau une des deux routes qui mènent à la vallée de la Reneh, et par conséquent aux montagnes. A la vérité, les Autrichiens occupaient encore Nussbach et Oberkirch, à l'embranchement des deux routes; mais par des postes si faibles, qu'ils n'auraient pas résisté à une attaque sérieuse. Dans cette position, Stain n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer dans la vallée de la Kintzig, avec les troupes de Souabe, presque anéanties par les pertes énormes qu'elles venaient d'éprouver. Son mouvement rétrograde s'effectua dans la nuit du 27, couvert par le colonel Giulay, avec 3 bataillons et 2 escadrons autrichiens, et 2 bataillons et un escadron du corps de Condé, lesquels occupèrent successivement Zell, Gengenbach et les vallées de Hammersbach et de Haigerach.

D'un autre côté, les Autrichiens qui avaient encore 7 bataillons et 20 escadrons, formant environ 9,000 hommes, prirent position derrière la Reneh : 4 bataillons et 8 escadrons furent répandus du pont de Waghurst à Membrechtshofen; 3 bataillons et 2 escadrons, postés sur le penchant des hauteurs, entre Reneh et Oberkirch; et 10 escadrons dans la plaine de Reneh. Cependant Frœhlich ne s'était ébranlé qu'avec la plus petite partie de ses troupes, tant il craignait d'affaiblir le corps d'observation du haut Rhin entre Huningue et Brisach, et se dirigea du Brisgaw par Herboltsheim à Schuttern.

Le corps du prince de Condé se retira à Lahr; Latour qui était en marche avec 6 bataillons et 22 escadrons, au lieu d'attendre les renforts de Manheim et le corps qu'il avait détaché à l'armée du Bas-Rhin, aurait dû faire en sorte de se réunir aux troupes qui se trouvaient sur la

(1) Il est vrai que Moreau pouvait rassembler 52,000 hommes, s'il avait attiré à lui l'aile droite; mais comme il l'avait laissée en partie sur le haut Rhin et en partie dans les environs d'Huningue, ses forces ne s'élevaient alors qu'à 34,000 combattants.

Rench, et soutenir leur retraite; ou mieux encore, de les attirer de suite à lui, puisqu'elles étaient hors d'état de résister. Il ne s'arrêta néanmoins à aucun de ces partis. Rendu à Mukensturm le 26, et par conséquent près d'arriver à Rench, où les troupes l'auraient rejoint le 28, il resta persuadé qu'il était trop faible pour s'aventurer sur la Murg, avant l'arrivée de ses renforts; tandis que par une contradiction manifeste, il se berça de l'espoir de défendre la rivière jusqu'à ce moment, et abandonna à elles-mêmes les troupes placées devant lui. Par cette faute, Moreau acquit la facilité de les battre en détail, et Latour lui-même après.

Les Français s'avancèrent le 28; la colonne principale aux ordres de Desaix, sur la route dite *Bergstrasse*, pendant que la deuxième s'acheminait d'Urloffen, et que la troisième, favorisée par le pays boisé, atteignait son but en amusant l'aile droite de l'ennemi. L'autre essaya vainement quatre fois de déboucher dans la plaine : la cavalerie autrichienne s'y opposa. Sur le flanc droit, au contraire, Desaix culbuta les deux bataillons qui devaient défendre Oberkirch et les hauteurs entre ce village et Rench, les mit en pleine déroute, et saisit l'occasion de jeter plusieurs détachements de cavalerie sur le flanc gauche de celle qui empêchait la deuxième colonne de déboucher. Les Autrichiens étaient dans un désordre affreux, et ne se rallièrent qu'à Œhnsbach, d'où ils continuèrent leur retraite jusqu'à Bühl. Leur droite se retira à Stollhofen. Sept pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français.

Moreau ne fit pas de progrès; il passa le 29 et le 30 en préparatifs et à réorganiser son armée. L'ordre de bataille, qui avait été rompu au passage du Rhin, fut rétabli ainsi qu'on le voit au tableau ci-contre.

D'après cette organisation, Desaix devait continuer ses opérations dans la vallée du Rhin, avec 21 bataillons et 24 escadrons de l'aile gauche, et 6 bataillons et 25 escadrons de la réserve, le tout formant 26,649 combattants, dont 5,625 de cavalerie. Le général Saint-Cyr avait ordre de s'engager dans les montagnes avec le centre, composé de 18 bataillons et 17 escadrons, faisant ensemble 16,274 hommes et 919 chevaux. Ferino qui était entre Offenbourg et Anhof avec 21 bataillons et 17 escadrons, présentant un effectif de 18,622 hommes et 1039 chevaux, fut chargé de repousser Frœhlich. Saint-Cyr détacha le général Laroche, avec une demi-brigade et une centaine de chasseurs à cheval, pour s'emparer du Kniebis; cette petite colonne fut suivie par la division Duhesme.

Les troupes de Souabe s'étaient retirées le 1er juillet de Biberach à Hausach. On détacha 2 escadrons au Kniebis, où un bataillon de chasseurs autrichiens devait les joindre par la vallée de la Murg. Le duc de Würtemberg fit marcher à Freudenstadt le peu de troupes de ligne, de milices et d'artillerie, restées dans sa principauté.

Les Français se portèrent le même jour de Gengenbach vers Biberach, où le colonel Giulay couvrait la retraite du contingent de Souabe. Le poste fut emporté, mais presque aussitôt abandonné par eux.

Le 2, à la chute du jour, ils surprirent par les sentiers d'Oppenau, les Wurtembergeois établis devant le Kniebis; ceux-ci s'enfuirent sans opposer la moindre résistance. Le général Hügel, qui commandait à Freudenstadt, abandonna son poste et 21 pièces de canon, dès qu'il en fut informé. Il ne resta entre cette ville et le premier poste que les chasseurs autrichiens; mais ils furent attaqués le 4, et repoussés jusqu'à Dornstetten.

En apprenant la retraite des troupes de Souabe, le corps de Condé s'était replié; et Frœhlich en avait fait autant en se portant, avec 2 bataillons et 6 escadrons autrichiens, des bords de la Schutter à Kenzingen, derrière l'Elz; néanmoins il poussa un parti sur Lahr, pour conserver la communication avec le colonel Giulay. Ferino ne les poursuivit que jusqu'à la Schutter.

La perte de Freudenstadt décida le duc de Würtemberg à rappeler ses troupes, et à faire des ouvertures de paix à la France. Dès lors, le landgrave de Fürstenberg, qui en avait pris le commandement depuis la maladie du général Stain, accéléra sa retraite : il se porta le 5 à Hornberg, et le 8 à Schramberg, pendant que Giulay défendait encore la vallée de la Kintzig, entre Hausach et Schiltach, et repoussait de Haslach l'ennemi qui le poursuivait.

Du 28 juin au 2 juillet, il ne se passa rien de remarquable dans les deux armées. Les Autrichiens venus de Schwetzingen et de

Re
cor
éta
néa
ke
riv
le
po
de
tio
dre
à e
Par
bat
I
pri
dit
che
ris
am
say
la p
Sur
but
Ob
Re
cas
val
pèc
Les
fre
ils
dro
can
M
et
arm
au
voi
I
con
Rhi
l'ail
de l
tant
Sai
mo
taill
hon
Offi
est

MOSELLE,

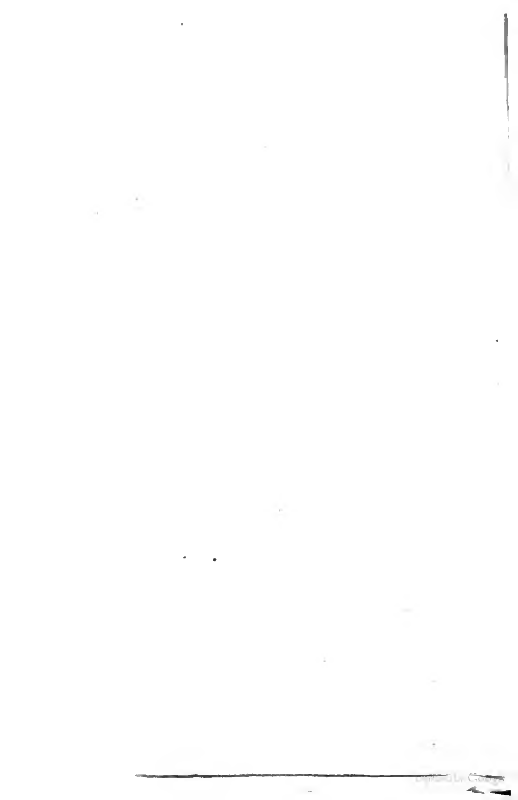
AILE DROITE, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION FERINO.

DIVISI…	…adr	GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	…O… Batail.	…BRE DE Escadr.
	»			3ᵉ demi-brigade de ligne. . .	3	»
	»		Jordy.	38ᵉ *idem*.	3	»
	5		Paillard.	12ᵉ régiment de cavalerie . .	»	3
Beaupuy	4			21ᵉ *idem*.	»	3
	»	Delaborde.		3ᵉ demi-brigade légère . . .	3	»
	»			56ᵉ de ligne.	3	»
	»			74ᵉ *idem*.	3	»
	»		Tharreau.	79ᵉ *idem*.	3	»
Delmas	4		Tholmé.	89ᵉ *idem*.	3	»
	4			18ᵉ régiment de cavalerie . .	»	3
				4ᵉ de dragons	»	4
				8ᵉ de hussards	»	4
	7			Totaux.	21	17

NON … NON COMPRIS LES GARNISONS.

»	Dans les places de *Kehl*, *Strasbourg*, *Landau* et *Bitche*.	26ᵉ demi-brigade légère. . .	3	»
»		24ᵉ de ligne.	3	»
4		44ᵉ *idem*.	3	»
4		11ᵉ régiment de cavalerie. . .	»	2
3		19ᵉ de dragons.	»	2
3				
3				
3				
3				
3		Totaux.	9	4

…es
…avalerie.
2,058
919
1,039
239
1,577
238
6,070



Manheim, se réunirent aux troupes qui avaient abandonné la Rench. Leur avant-garde était sur la rive gauche de la Murg, depuis Stollhofen et Steimbach jusqu'aux montagnes, le gros réparti derrière cette rivière; un bataillon formait l'extrême gauche à Gernsbach; 3 compagnies occupaient les hauteurs de la vallée de Baaden. Une escarmouche, qui eut lieu le 2 à la droite, décida Latour à la renforcer.

Le 4, deux divisions de l'aile gauche, conduites par Desaix, s'avancèrent pour attaquer les montagnes et la grande route. Les Autrichiens furent culbutés et repoussés jusqu'à la Murg, en avant de laquelle ils tinrent, non sans beaucoup de peine, les avenues de Gernsbach, les hauteurs entre Ebersteinbourg et Oberndorf, et ensuite Kuppenheim. Immédiatement après le combat, les Français prirent position sur la route en avant d'Oos, appuyant leur gauche à Sandweier : une division entre Iffetzheim et Ottersdorf, et celle de Taponnier avec la réserve, en deuxième ligne.

Le projet et l'exécution du passage du Rhin, font également honneur à Moreau. En cinq jours, son armée atteignit la Rench, et se trouva maîtresse de l'entrée de la vallée de cette rivière, et de celle de la Kintzig. Mais immédiatement après, son but devait être de forcer son adversaire à la retraite, ce qu'il pouvait obtenir facilement par un combat comme par des manœuvres. En effet, depuis les affaires du 24 et du 28, il pouvait calculer avec certitude :

1° Que les Autrichiens n'avaient pas assez de forces réunies, pour se mesurer avec lui;

2° Les renforts qu'ils attendaient ne pouvaient venir que peu à peu;

3° Ils avaient tout à fait négligé d'occuper les montagnes, et s'étaient seulement établis à leur pied dans la vallée du Rhin;

4° Les troupes du contingent de Souabe, qui devaient défendre celle de la Kintzig, n'étaient plus capables de faire une longue résistance;

5° Les corps de Condé et de Frœhlich, dispersés depuis Bâle jusqu'à Gengenbach, n'étaient plus à craindre pour lui.

Pourquoi donc Moreau ne profita-t-il pas plutôt de cette supériorité? pourquoi les laissa-t-il tranquilles du 28 juin au 4 juillet, tandis que ce délai leur assurait la liberté d'attirer tous leurs renforts, et de rectifier leur position? Quand un général a obtenu sur l'ennemi un tel ascendant qu'il lui suffise de frapper encore un coup, pour parvenir à son but, il ne doit pas en laisser échapper l'occasion, et prendre la voie plus longue des manœuvres : car il remet ainsi en question les avantages que la supériorité de ses armes lui avait assurés.

Moreau ne voulut pas s'avancer dans la vallée du Rhin, avant de s'être rendu maître des montagnes, par une prévoyance fondée sur une maxime de l'art de la guerre, mais dont l'application était erronée et contraire à ces vérités incontestables, savoir : que dans le succès, on fait mal de rester à moitié chemin; qu'il faut profiter de ses avantages, et n'employer de troupes que là où elles sont indispensables pour accomplir les vues qu'on se propose.

Si Moreau, aussitôt après le combat de la Rench, s'était avancé sur la Murg par le pied des montagnes, avec les 3 divisions de l'aile gauche, du centre et de la réserve; et que de là il se fût porté sur l'Alb en toute diligence, se contentant de pousser seulement Laroche dans la vallée de la Rench, vers le Kniebis qui était dégarni et ne fut occupé plus tard que faiblement : il eût culbuté les Autrichiens qui s'opposaient à lui, et battu en détail les renforts qui vinrent ensuite à leur secours. Dans le cas même où Laroche aurait échoué devant ce poste, l'armée autrichienne eût néanmoins été battue, et le petit nombre de troupes resté dans ce défilé, n'aurait point causé d'inquiétude. Disons plus; s'il avait ordonné à Ferino, qui resta si longtemps dans l'inaction, d'attaquer les ennemis dispersés sur l'Elz et aux environs de Biberach, et de s'avancer aussitôt dans la vallée de la Kintzig, il eût forcé les Impériaux à quitter le Kniebis et toute la forêt Noire, sans affaiblir le gros de l'armée française, ou retarder ses opérations. Moreau hésita, et ne tira aucun fruit de sa position. La marche de Laroche et de Duhesme, par la vallée de la Rench, aurait eu même des suites remarquables, si leur mouvement s'était opéré immédiatement après le combat du 28 et avec plus de célérité : en deux jours on pouvait arriver au Kniebis, c'est-à-dire, avant que Stain n'y portât ses troupes.

Concluons donc que la lenteur de Moreau, dans cette occurrence, donna la facilité à ses adversaires de lui arracher ce qu'il avait gagné jusque-là par ses bonnes dispositions.

CHAPITRE VII.

MARCHE DE L'ARCHIDUC CHARLES SUR LE HAUT RHIN. — COMBAT DE MALSCH, LE 9 JUILLET. — RETRAITE DES AUTRICHIENS A PFORZHEIM.

L'archiduc reçut, le 26 juin, au quartier général de Walmerode, la nouvelle du passage du Rhin à Kehl par Moreau. Aussitôt il accéléra la marche des troupes déjà en mouvement sur le Necker, se rendit de sa personne, le 2 juillet, à Schwetzingen, et arriva le lendemain à Wiesenthal, avec 8 bataillons et 6 escadrons tirés de Mayence, la division Hotze détachée de l'armée du Haut-Rhin, et environ mille hommes de renfort (1). Les Saxons s'étaient portés à Graben. L'archiduc se décida à se réunir au corps établi sur la Murg, et à attaquer l'ennemi dans la vallée du Rhin et les montagnes qui la bordent. Il se rendit en conséquence le 4, de Wiesenthal au camp de Mühlbourg, et le 5 sur les bords de la Murg. Le combat de Kuppenheim et la bataille de Malsch, furent une conséquence de cette résolution.

Pour asseoir un jugement avec connaissance de cause sur la conduite de l'archiduc, depuis le passage du Rhin de Moreau, jusqu'à la bataille de Malsch, il est nécessaire de partir du point de vue sous lequel se présentèrent les événements, et de la position où il se trouvait lorsqu'il forma son projet. Dès qu'il fut informé du passage du Rhin à Kehl par les Français, il vit bien que cette entreprise était d'une importance majeure. Les Autrichiens, affaiblis par le départ de Wurmser pour le Tyrol, étaient bien assez forts pour résister à une des armées françaises, mais hors d'état de tenir tête à toutes deux. Il devait donc supposer que leur plan tendrait à diviser ses forces, et que le passage de Moreau sur le Rhin serait bientôt suivi de celui de Jourdan sur le cours inférieur de ce fleuve. Le but de cette opération pouvait être de réunir leurs deux armées entre le

(1) C'était une précaution sage de la part de l'archiduc de porter des renforts sur le Necker après que l'armée de Sambre-et-Meuse eut repassé le Rhin à Neuwied; cependant lorsqu'il fut informé du passage de Moreau à Kehl, il semble qu'il lui était facile d'attirer la moitié de la garnison de Mayence, et la majeure partie de l'armée de Wartensleben, pour se jeter rapidement sur celle de Rhin-et-Moselle, qui n'ayant pas de tête de pont, n'aurait pu reparaître de longtemps sur la rive droite, si elle avait été forcée, par suite d'un échec, à repasser le fleuve. Le prince Charles, arrivé à Schwetzingen le 2 juillet, pouvait être rendu le 6 à Rastadt, et y attaquer Moreau avec toutes chances de succès. Il suffisait de laisser à Wartensleben un petit corps, dont l'infanterie aurait pu, à la dernière extrémité, se jeter dans Mayence pour en compléter la garnison, et dont la cavalerie eût rejoint plus tard l'armée du Haut-Rhin. Moreau une fois repoussé sur la rive gauche du Rhin, l'Allemagne était sauvée, et les efforts de Jourdan, pour rétablir les affaires, auraient été en pure perte. En effet, s'il s'était avancé sur le Necker, il n'en eût été que plus fortement compromis. L'archiduc manœuvra avec habileté, cependant il ne prit que des demi-mesures pour l'exécution de son projet stratégique; de là vient qu'il fut forcé à la retraite. La direction concentrique qu'il donna à ses différents corps, répara à la vérité tout ce que ses premières opérations avaient eu de défectueux. On peut croire néanmoins que si les deux armées françaises avaient fait le moindre mouvement pour se réunir, elles eussent dérangé ses combinaisons et anéanti toutes ses espérances.

lobeli était toujours sûr, malgré son infériorité, d'échapper à Jourdan, en gagnant sur lui une avance, soit en prenant promptement son parti, soit par la diligence de sa marche, ou enfin par le temps qui s'écoulerait avant que

ci-contre.

Trois divisions françaises et la réserve, formant ensemble 39 bataillons et 55 escadrons, étaient entre la Rench et la Murg; 6 bataillons et 9 escadrons, sur le Kniebis et dans la

AILE DROITE,

GÉNÉRAL D'ARTILLERIE COMTE LATOUR.

s.	TROUPES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
	2e Esclavon	1	»
	Dragons de l'Empereur	»	4
	Carabiniers des chevau-légers d'Albert	»	2
	Dragons de l'archiduc Jean	»	2
	Chasseurs palatins	1 1/3	»
	1er Servien	1	»

zingen le [illegible] pourrait être rendu le 6 à Rastadt, et y attaquer Moreau avec toutes chances de succès. Il suffisait de laisser à Wartensleben un petit corps, dont l'infanterie aurait pu, à la dernière extrémité, se jeter dans Mayence pour en compléter la garnison, et dont

de défectueux. On pe
armées françaises a
pour se réunir, elle
et anéanti toutes se

si les deux
mouvement
combinaisons

Necker et le Mein, pour en former un corps d'observation qui eût favorisé le blocus et le siége des places du Rhin, ou bien de prendre l'offensive contre les frontières de l'Autriche, menacées à cette époque, du côté de l'Italie. La dernière supposition paraissait la mieux fondée; en effet, ce parti était le plus avantageux à la France. Les places allemandes du Rhin n'apportaient, par leur situation, aucun obstacle à l'exécution de ce plan; leur siége eût exigé trop de temps, et l'on pouvait d'ailleurs atteindre le but avec moins de peine, en s'avançant contre l'Autriche. Mais où cette jonction et cette attaque étaient-elles plus favorables à l'ennemi? Nul doute que ce ne fût sur le haut Necker et sur le Danube, car c'est de là que part la route la plus commode et la plus courte, qui mène au cœur des États héréditaires de l'Autriche, et que la jonction avec l'armée d'Italie devenait possible.

L'archiduc inféra de là que le pays arrosé par le haut Necker et le Danube était le plus important à conserver, et que la marche de l'ennemi sur les routes qui y conduisent devenait dangereuse, pour ne pas dire décisive contre lui. Frappé de cette vérité, et dans l'impossibilité de partager ses forces pour s'opposer efficacement à l'armée de Sambre-et-Meuse; loin de laisser comme il fit, 36,000 hommes sur la Lahn, outre 7,000 dans Mayence et le camp retranché de Hechtsheim, il aurait dû se borner à placer un petit corps d'observation sur la rive gauche de cette rivière; se diriger sur-le-champ avec l'armée vers cette contrée par la route dite *Bergstrasse*, et ne laisser dans Mayence que les troupes nécessaires pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Alors il était certain de brusquer la décision des affaires sur le haut Rhin. De son côté, Wartensleben aurait dû se contenter d'observer l'ennemi, et de gagner, en cas de nécessité, le pays entre le Rhin et le Necker, après avoir complété la garnison de Mayence.

L'affaiblissement de l'armée du Bas-Rhin n'entraînait aucune conséquence nuisible aux opérations ultérieures de l'archiduc. Wartensleben était toujours sûr, malgré son infériorité, d'échapper à Jourdan, en gagnant sur lui une avance, soit en prenant promptement son parti, soit par la diligence de sa marche, ou enfin par le temps qui s'écoulerait avant que les Français fussent informés de son départ, et eussent repassé le Rhin, avance qu'il eût été fort difficile à son adversaire de rattraper.

Les premières vues du prince devaient donc être de gagner le haut Necker et le Danube avant l'ennemi, et de s'assurer du pays; mais était-il aisé d'y parvenir après que Moreau eut effectué son passage à Kehl, et jeté, le 25 juin, 59 bataillons et 74 escadrons sur la rive droite du Rhin? qu'il eût occupé, le 28, la vallée de la Rench, et placé ses avant-postes le long de la Schutter? A la fin de juin, Moreau, déjà maître des deux routes de montagnes, était, par cela même, plus près du haut Necker et du Danube supérieur, que les Autrichiens qui se trouvaient dans la vallée du Rhin, et tenaient les routes de celles de la Rench et de la Kintzig à Freudenstadt et Haslach, avec les débris du contingent de Souabe, quelques compagnies de chasseurs et des détachements des corps de Condé et de Frœhlich.

L'archiduc avait dirigé vers le Mein le contingent saxon et la division de l'armée du Haut-Rhin, immédiatement après la retraite de Jourdan sur Düsseldorf et Neuwied, et se trouvait le 24 juin à Hachenbourg. Quand il eut avis de l'opération de Moreau, il ne pouvait déjà plus atteindre Wiesenthal le 5 juillet, que par des marches forcées, avec 15 bataillons et 20 escadrons autrichiens. Les Saxons arrivaient le même jour avec 8 bataillons, 4 compagnies de chasseurs et 19 escadrons près de Graben; Latour avec 16 bataillons et 50 escadrons, entre Gernsbach et le Rhin, sur la Murg; les restes du corps de Souabe, formant les cadres de 14 bataillons et 8 escadrons, battaient en retraite de Freudenstadt et de Hausach; le prince de Condé et Frœhlich, avec 12 bataillons et demi et 25 escadrons, se trouvaient répartis sur le Rhin, le long de la rive droite de l'Elz, et dans la vallée de la Kintzig.

La disposition de l'armée autrichienne du Haut-Rhin, à cette époque, y compris les troupes en marche, est indiquée dans le tableau ci-contre.

Trois divisions françaises et la réserve, formant ensemble 39 bataillons et 55 escadrons, étaient entre la Rench et la Murg; 6 bataillons et 9 escadrons, sur le Kniebis et dans la

vallée de la Rench; 2 divisions de 21 bataillons et 17 escadrons, établies aux environs de Biberach, sur la rive gauche de la Kintzig, laissant une chaîne de postes jusqu'à Brisach, en remontant la rive gauche du Rhin.

Tout forçait l'archiduc à prendre un parti, car il ne pouvait désormais faire un pas au delà d'Etlingen, sans perdre la faculté de se porter sur le Necker, à moins de retourner sur ce point; d'y battre l'ennemi, ou tout au moins de le repousser au delà de la Rench. Il n'y a qu'une seule communication transversale dans les montagnes entre la Rench et Etlingen; elle conduit de Gernsbach à Freudenstadt, et n'est pas praticable pour une armée sur tout son développement. On ne pouvait même compter sur elle, puisque les Français se trouvaient déjà dans les montagnes et devant Freudenstadt.

En marchant de suite par Durlach ou Etlingen, vers le haut Necker, l'archiduc n'avait pas l'espoir d'y prévenir son adversaire; car démasquant son projet, l'exécution en devenait plus difficile. Mais en avançant et prenant l'initiative de l'attaque, il pouvait être victorieux; et au pis aller sa position n'en devenait pas plus critique, car l'ennemi n'ajoutait rien par là à la facilité qu'il avait déjà de le prévenir; si, au contraire, son attaque obtenait seulement un demi-succès, il attirait probablement l'attention de Moreau dans la vallée du Rhin, et arrêtait ses progrès dans les montagnes. Cependant le prince conçut des espérances plus flatteuses encore : se voyant réuni au corps de Latour, il compta sur la supériorité de sa cavalerie, qu'il pouvait déployer facilement dans les plaines de la Murg; il se trouvait d'ailleurs en position de couvrir plus longtemps les forteresses dont l'approvisionnement n'était pas encore achevé.

Cependant la grande avance que Moreau avait déjà sur lui, rendait le danger imminent; il fallait y remédier promptement : l'archiduc résolut d'attaquer.

Ici les critiques demanderont s'il n'était pas possible de neutraliser, par des manœuvres et des marches, l'avantage qu'avait l'ennemi d'être établi près des communications des Autrichiens; et si, dans l'impuissance de le prévenir sur le haut Necker, il n'y aurait pas eu de probabilité d'atteindre le but de cette manière avec une armée intacte, plutôt qu'après la perte d'une bataille; enfin, ils demanderont s'il était permis d'en espérer une heureuse issue, lorsque Moreau avait déjà concentré des forces aussi considérables, et fait des progrès si marqués dans les montagnes.

Il semble toutefois que l'archiduc eût agi plus prudemment de réunir à ses troupes, toutes celles qu'il pouvait attirer de Philipsbourg et de Manheim, et de s'avancer assez loin sur la direction de Rastadt, pour donner le change au général français; tandis que Latour lui eût déguisé le vrai point d'attaque, en faisant des démonstrations dans la vallée du Rhin. Cet objet rempli, il aurait fallu gagner, à marches forcées, le Necker et les environs de Ludwigsbourg, par la route dite *Bergstrasse*. Latour au contraire serait resté le plus possible dans la vallée du Rhin, et avant de se réunir à l'armée, aurait jeté des garnisons dans Philipsbourg et Manheim.

Lors même que Moreau eût devancé l'archiduc de quelques marches sur le haut Necker, il n'aurait pas osé marcher plus loin, et laisser l'armée autrichienne sur son flanc. Il eût peut-être été possible au prince Charles de faire prendre le change à l'ennemi par une démonstration qui menaçât ses communications, et l'engageât à un faux mouvement qui aurait permis de regagner l'avance perdue. Une fois arrivé sur sa propre ligne de communication, il avait l'option d'attendre Moreau ou de marcher à sa rencontre, et de courir les chances d'une bataille.

Quoique les Français occupassent Baden depuis le 4 juillet, néanmoins Latour ne renforça pas sa gauche; et le poste de Gernsbach, situé à l'embranchement des routes de la vallée de la Murg, de Baden et de Herrenalb, fut gardé par un seul bataillon; un autre tint l'étendue entre Bischweier et Gernsbach.

Cette position était défectueuse, puisqu'on prévoyait l'attaque de l'ennemi dans la montagne. Moreau ne pouvant faire un pas dans la plaine, sans se rendre maître des hauteurs qui assuraient son flanc, les Autrichiens auraient dû établir le gros de leur infanterie aux environs de Gernsbach et de Rothenfels, et se contenter de garder la plaine avec quelques fantassins, leur cavalerie et de l'artillerie.

Le général français sentit l'importance d'occuper les montagnes, et résolut de faire attaquer Gernsbach par la division Taponnier : celles de Beaupuy et de Delmas devaient déboucher ensuite ; la première contre Kuppenheim, et la seconde d'Ottendorf. Conformément à ces dispositions, Taponnier s'avança sur la route de Baden à Gernsbach, qu'il attaqua le 5, à cinq heures du matin. Le village fut bientôt emporté : on y prit une pièce, et le bataillon qui le gardait se retira sur Lofenau. Alors les Français poursuivirent les détachements autrichiens postés dans la vallée de la Murg, près de Rothenfels, et poussèrent des partis dans les montagnes contre Michelsbach, afin de tourner leur flanc gauche.

Au commencement de la journée, le combat s'était borné, dans la plaine, à une fusillade d'avant-postes ; mais lorsque Gernsbach fut emporté, il devint plus sérieux. L'archiduc arrivait justement avec les têtes de colonnes à Durmersheim, au moment où les Français s'avancèrent de leur côté par la vallée de la Murg. Une brigade attaqua Kuppenheim de front, tandis que 4 bataillons le tournaient par les hauteurs voisines, et forçaient l'entrée de la vallée. Ce village fut également pris, à la suite d'un combat qui dura trois heures.

Bientôt après l'attaque de ce point, le général Sainte-Suzanne déboucha de la forêt de Sandweier, avec la tête de la division Beaupuy, sous le feu des batteries autrichiennes, qui lui firent éprouver une grande perte. Vers la fin du combat, Delmas passa l'Oosbach avec sa division, et vint à Nieder-Bühl, d'où il repoussa les postes autrichiens de l'autre côté de la Murg, et les poursuivit jusqu'au pont de Rastadt.

Ainsi finit cette journée. Si, au lieu d'employer une division contre le front de la position de Nieder-Bühl, Moreau eût rassemblé toutes ses forces au pied des montagnes, sa victoire eût été moins coûteuse et plus complète. D'abord les Autrichiens eussent abandonné plus tôt Kuppenheim et la Murg ; ce qui aurait permis aux Français de passer cette rivière le même jour, et de tirer un parti d'autant plus avantageux de leur supériorité numérique et de leurs succès dans les montagnes, que les renforts de l'ennemi n'étaient pas encore arrivés. Entre le Rhin et l'Oosbach, la nature du terrain, qui est boisé, marécageux, et par conséquent très-difficile, rendait inutile le mouvement de la division Delmas contre Rastadt, dont le succès dépendait, au reste, de l'attaque de Kuppenheim. Une simple démonstration avec de l'infanterie légère, aurait certainement suffi pour attirer sur ce point l'attention de l'ennemi.

On pourrait reprocher aux Autrichiens d'avoir défendu ce poste avec trop d'opiniâtreté, et de ne s'être pas retirés derrière la Murg aussitôt qu'ils aperçurent que l'ennemi faisait une attaque sérieuse ; cette manœuvre leur aurait assuré au moins une position plus favorable ; mais s'ils ne l'ont pas faite, c'est vraisemblablement parce que l'archiduc avait envie de prendre l'offensive aussitôt après l'arrivée de ses renforts, et qu'il était essentiel de conserver les débouchés de la Murg, et de gagner du temps en disputant le terrain pied à pied. Ajoutez à cela, que le combat se trouvait déjà fortement engagé près de Kuppenheim, lorsqu'on apprit que les Français avaient pénétré dans les montagnes et enlevé le poste de Gernsbach.

Les deux partis passèrent la nuit en présence, et les Autrichiens se retirèrent au jour sans être inquiétés ; leurs avant-postes formèrent une chaîne depuis la montagne jusqu'en avant de Durmersheim ; l'armée prit position derrière l'Alb, entre Etlingen et Mühlberg ; le corps saxon reçut l'ordre de se mettre de suite en marche pour Pforzheim, où se rendirent aussi 4 bataillons et 6 escadrons de l'armée principale ; 2 bataillons et autant d'escadrons furent détachés à Frauenalb, et 3 bataillons et 2 escadrons à Langensteinbach ; 200 hussards furent jetés dans les montagnes, le long de la Nagold, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

La première division du centre de l'armée française, prit position entre Freudenstadt et le Kniebis, son avant-garde en avant de cette ville ; la deuxième sur les hauteurs entre Gernsbach et Baden ; l'avant-garde entre Ottenau et Eberstein, poussant ses postes sur la rive droite de la Murg. La première division de l'aile gauche s'établit entre Nieder-Bühl et Sandweier, l'avant-garde entre Oberndorf et Kuppenheim. La deuxième en arrière sur la gauche d'Ottendorf, l'avant-garde dans cette ville, à droite de

Rastadt. La réserve, composée de deux demi-brigades, et de la plus grande partie de la cavalerie, avait son infanterie placée entre Eberstein et Sandweier, la cavalerie à Sindsheim, Oos et Eberstein.

Les Français passèrent trois jours dans cette position. Les Autrichiens en profitèrent pour réunir et faire marcher dans la journée du 7, sur Rotbensol, les 4 bataillons et 6 escadrons détachés à Pforzheim; les 3 bataillons et 2 escadrons de Laugensteinbach, ainsi que les troupes qui avaient été rejetées l'avant-veille dans les montagnes. L'objet de ces mouvements était de s'assurer de la vallée de l'Alb, ainsi que des postes de Tobel et de Spielberg. Le même jour, les Saxons arrivèrent à Pforzheim.

Alors les deux généraux en chef se préparèrent à une bataille décisive, bien résolus, chacun de leur côté, à prendre l'initiative de l'attaque. Moreau fixa la bataille au 9 juillet, et l'archidue au 10. On peut reprocher au premier d'avoir trop différé à la livrer; il avait toutes ses forces sous la main, et par conséquent nul motif raisonnable de la retarder: plus il la différait, plus il donnait de temps à l'archidue pour rectifier sa position, augmenter ses troupes dans les montagnes, et même éviter l'action en se retirant à Pforzheim, et de là sur le Necker. Cette lenteur dans les mouvements du général en chef français ne peut être expliquée que par le mauvais état des routes, dans ces contrées montagneuses, et par les obstacles qu'éprouvent les opérations, en général, dans un pays coupé et inconnu (1).

Cependant ces inconvénients étaient communs à l'archidue; on peut même dire qu'ils le gênaient d'autant plus, que ses troupes avaient à faire de longs détours, sur des chemins difficiles, pour arriver aux points d'attaque. On ne saurait donc censurer en lui que la résolution de livrer une bataille décisive en pareille conjoncture.

Moreau avait l'intention de tourner l'aile gauche de l'ennemi établie dans les montagnes derrière l'Alb, près de Frauenalb et de Herrenalb, de la forcer à la retraite, et de gagner par là la route de Pforzheim, pendant que sa gauche s'avancerait dans la vallée du Rhin, et y amuserait son adversaire. Saint-Cyr devait attaquer dans cette vue du côté des montagnes, avec 18 bataillons et 8 escadrons, renforcés par 6 bataillons de la réserve, en laissant très-peu de monde à Freudenstadt et sur le Kniebis. Desaix, avec les divisions Beaupuy, Delmas et la réserve, formant ensemble 21 bataillons et 47 escadrons, reçut l'ordre d'avancer un peu plus tard sur la route dite *Bergstrasse*, d'attaquer le village de Malsch, et d'établir 6 bataillons derrière Œtigheim, pour garder les passages du Pfederbach.

D'après les dispositions de l'archidue, une colonne de 10 bataillons et 5 escadrons, sous le général Kaim, fut destinée à s'avancer de Herrenalb contre Gernsbach, à forcer ce poste, et à se tourner ensuite contre Baden. Une autre, de 13 bataillons et 29 escadrons, sous le commandement du général Starray, devait tomber sur Kuppenheim, en suivant la route dite *Bergstrasse*, tandis qu'une troisième, de 9 bataillons et 28 escadrons, s'emparerait d'Œtigheim et de Bettigheim, sur la chaussée du Rhin, et s'avancerait contre Rastadt. Les deux dernières ne devaient attaquer qu'après l'arrivée de la première à Gernsbach. Une petite colonne de 3 bataillons et 4 escadrons, destinée à les lier constamment, avait ordre de marcher à leur hauteur entre le Rhin et la route qui suit le pied des montagnes, dans la direction de Leiberstung, pendant leur mouvement sur Bühl et Stollhofen.

L'ordre de bataille des troupes destinées à passer la Murg était formé, ainsi qu'on le voit au tableau ci-contre.

Pour favoriser cette manœuvre, le général Lindt reçut l'ordre de marcher de Pforzheim, sans grosse artillerie, avec 6 bataillons,

(1) Cette conjecture paraît d'autant mieux fondée, qu'à cette époque les troupes ne pouvaient se mouvoir dans la Souabe et la forêt Noire, sans faire au préalable des reconnaissances, dont les difficultés se multiplioient à chaque pas, faute de renseignements. Aujourd'hui ces contrées sont très-connues : il en existe plusieurs belles cartes, et le général Guilleminot a donné une excellente reconnaissance de la forêt Noire.

4 compagnies de chasseurs, et la cavalerie légère du corps saxon, par la vallée de l'Enz, sur Sprolenhof, vers Urnagold, et de prendre position entre ce dernier endroit et Besenfeld, afin de menacer le flanc gauche du corps ennemi à Freudenstadt, soutenir la première colonne par Kaltenbrunn, et couvrir sa retraite au besoin. Un bataillon et quelque cavalerie devaient être laissés dans ce village par le général Kaim, pour échelonner les Saxons. Deux bataillons de ces derniers reçurent l'ordre de suivre le long de la Nagold, sur Calw, un parti de cavalerie légère, dont la mission était de répandre le bruit de la marche d'une colonne sur cette route.

En comparant les dispositions des généraux en chef, on s'aperçoit que celles de Moreau sont les mieux combinées. L'archiduc aurait dû refuser son aile droite, et concentrer le gros de ses forces entre l'Enz et l'Alb, de manière à s'assurer l'avantage et à se ménager, au pis aller, une retraite moins dangereuse sur Pforzheim.

Les deuxième et troisième colonnes avaient trop d'infanterie; car rien ne pouvait se décider dans la vallée du Rhin; elles auraient dû se borner à y amuser l'ennemi; mais le moindre échec qu'il eût essuyé dans les montagnes, sur l'Alb ou l'Enz, leur ouvrait, au contraire, sur Pforzheim une route plus directe que n'avait l'archiduc pour s'y rendre. D'un autre côté, une victoire sur ce point aurait forcé Moreau à se replier dans la vallée du Rhin.

Conformément au plan arrêté, le corps saxon devait soutenir l'attaque de la première colonne, en se portant sur l'Enz; mais l'archiduc n'avait pas assez étudié le caractère du général Lindt qui le commandait, et fit trop peu d'attention au danger d'abandonner ces alliés à eux-mêmes. Lindt, vieux, cassé, et de plus très-entier, ne cherchait qu'un prétexte pour tirer l'électeur d'embarras, et quitter sans doute le théâtre de la guerre avec le contingent. Était-il prudent d'attendre un effort vigoureux de son zèle? Ajoutez à cela que, par la lenteur de sa marche sur Graben, il avait assez donné des preuves de sa mauvaise volonté. Les ménagements que l'archiduc voulait garder envers les alliés le décidèrent à les laisser quelques jours dans cet endroit, ce qui exposa le corps de Kaim aux plus grands dangers dans les montagnes de l'Alb.

La position respective des armées, et le plan suivi jusqu'alors par l'ennemi, ne devaient laisser aucun doute à l'archiduc que l'attaque principale de Moreau n'eût lieu dans les montagnes. Pourquoi ne fit-il pas marcher de suite les Saxons de Graben à Pforzheim, et de là à moitié chemin de Rothensol, où ils auraient été à portée de pousser plus avant, ou de soutenir le général Kaim dans la défense de la vallée de l'Alb?

Moreau fit mieux, en refusant son aile gauche, et dirigeant ses efforts sur sa droite. Il y aurait encore employé plus de moyens, si la prudence ne lui eût conseillé d'occuper assez longtemps la plaine et les débouchés des vallées, pour retirer ses troupes des montagnes en cas d'échec, et les rallier en sécurité, en présence des Autrichiens, qui s'avançaient dans la vallée du Rhin.

Il s'était encore assuré un autre avantage, en prévenant d'un jour l'attaque de l'ennemi.

Saint-Cyr qui devait s'avancer dans les montagnes, avait détaché le général Taponnier, avec 6 bataillons et 150 chevaux sur Wilbad, dans la vallée de l'Enz, tandis qu'il attaquait lui-même les Autrichiens avec 12 bataillons et sa cavalerie. Leur position était très-forte de sa nature; un avant-poste occupait Lofenau; le corps principal appuyait sa gauche près de Tobel, à une vallée escarpée et profonde, formée par un ruisseau qui descend du mont de Tobel; le centre sur la crête escarpée du Rothensol, et la droite composée de 3 bataillons, couverte par le ravin de Frauenalb, contre Moosbrunn. Cette position n'était accessible que par la route de Herrenalb, et quelques chemins, pour ainsi dire impraticables, à travers des montagnes boisées. Saint-Cyr éprouva, le 9, à midi, une vive résistance; mais enfin Lobenau et Herrenalb furent cédés par les avant-postes ennemis; alors il fit attaquer Frauenalb par 3 bataillons, afin de tourner le flanc de la position centrale de Rothensol, contre laquelle il avait l'intention de se porter lui-même de front avec 9 bataillons. Mais attendu que cette entreprise était délicate, il prit le sage parti de fatiguer les Autrichiens, par des attaques réitérées,

aux points où sa supériorité numérique et la nature du terrain les favorisaient. Il répandit donc 3 bataillons en tirailleurs, et attendit avec une réserve de 6 autres, l'instant de porter le coup décisif.

Si les Autrichiens avaient tenu le gros de leurs troupes sur le plateau, et envoyé seulement des piquets de tirailleurs au-devant des Français; qu'ils se fussent bornés à défendre leur position, et à tenir une réserve prête à repousser l'attaque principale, ou à la tourner, vraisemblablement ils n'auraient pas été délogés, malgré qu'il n'y eût que 6 bataillons à Rothensol. Mais, après avoir repoussé quatre attaques vigoureuses, ils se débandèrent trop dans la poursuite au pied de la montagne, où le terrain est boisé.

Saint-Cyr profita de cette faute, en abordant pour la cinquième fois la montagne en colonne serrée, pendant qu'on pressait plus vivement Frauenalb. Ce village fut forcé, et les 3 bataillons de l'extrême droite des Autrichiens séparés du centre; ce qui permit aux Français de s'avancer dans le ravin de Frauenalb, contre la droite formée près de Rothensol.

Les Autrichiens ne résistèrent pas à ce choc; ils furent mis en désordre, culbutés, et précipitèrent leur retraite jusqu'à la tuilerie de Nibelsbach, sur la route de Pforzheim. Leur perte fut considérable; ils abandonnèrent 2 pièces aux vainqueurs. Les 3 bataillons de la droite se retirèrent sur Spielberg, d'où ils couvrirent les débouchés de la vallée de l'Alb à Ettingen.

Un détachement de hussards, qui précédait la colonne du contingent saxon, en marche pour sa destination, ayant rencontré un parti de l'avant-garde de Taponnier, apprit à Lindt l'issue malheureuse de l'affaire de Rothensol; mais, au lieu de voler au secours des Autrichiens, ce général s'en retourna à Pforzheim.

A midi précis, Desaix se mit en mouvement, dans la vallée du Rhin, avec 6 bataillons et un régiment de cavalerie. Ces troupes étaient soutenues par le reste de sa colonne, et devaient attaquer Malsch, occupé par les troupes légères des Impériaux. Au même moment, une fusillade très-vive se fit entendre sur la chaîne des avant-postes, jusqu'à Bietigheim, près de la chaussée du Rhin. L'archiduc fit aussitôt avancer la seconde et la troisième colonne dans l'ordre de bataille prescrit pour le lendemain. L'infanterie française repoussa les Autrichiens de Malsch, et se forma sur la montagne la plus rapprochée, pendant que la cavalerie et l'artillerie s'établirent plus loin en arrière dans la plaine.

Malsch fut repris sans coup férir par la tête de la colonne autrichienne, qui rejeta les Français sur une hauteur en arrière : alors toute la cavalerie impériale se déploya dans la plaine, pour soutenir son attaque et charger la cavalerie française, si elle en trouvait l'occasion. Mais celle-ci, formée derrière le rideau de Muckensturm, fut si bien protégé par l'artillerie, que l'archiduc dut renoncer à l'espoir de l'atteindre, et se contenter de couvrir les ailes de son infanterie.

Le combat se prolongea néanmoins avec la plus grande opiniâtreté. Les renforts se succédaient des deux côtés dans la même progression. Deux fois les Français emportèrent le village. L'archiduc ne put s'en rendre maître, qu'en le faisant attaquer par toute l'infanterie de la seconde colonne. Alors seulement celle de l'ennemi fut repoussée dans les vignes et les bois d'Ober-Weier et de Nieder-Weier. La cavalerie soutint sa retraite, en se retirant lentement devant celle des Autrichiens.

La troisième colonne ne fut pas moins heureuse; elle chassa les Français de Bietigheim et OEtigheim, et les replia jusqu'à Rastadt. Mais que pouvait-il résulter de ces succès dans la vallée du Rhin, lorsque les Français, qui avaient déjà gagné le point décisif, étaient maîtres de toutes les montagnes, et déjà près de Pforzheim? L'archiduc sentit tout le désavantage de sa position, et arriva, le 10 juillet, à huit heures, par une marche forcée, du champ de bataille sur ce point. La retraite se fit sans être inquiétée par l'ennemi, dans le même ordre que l'attaque, c'est-à-dire, en deux colonnes, par Ettingen et Mühlbourg. L'armée prit position sur les hauteurs en arrière de Pforzheim, où le corps du général Kaim et les Saxons étaient déjà arrivés. La chaîne des avant-postes s'étendait de Neuenbourg sur l'Enz, jusqu'à Durlach et Carlsruhe. On jeta des garnisons dans Philipsbourg et Manheim, et quelques escadrons furent portés à Bruchsal,

pour communiquer avec ces places aussi longtemps que possible. Enfin l'archiduc détacha encore 16 escadrons pour observer la contrée entre la Nagold et la Wurm, et battre la campagne jusqu'à Horb et Rothenbourg.

Du côté des Français, Saint-Cyr s'avança également le 10, dans la vallée de l'Enz jusqu'à Neuenbourg : une de leurs divisions prit position à Malsch, mais les autres gardèrent celles qu'elles occupaient à la fin de la bataille.

CHAPITRE VIII.

DEUXIÈME PASSAGE DE JOURDAN SUR LA RIVE DROITE DU RHIN. — BATAILLE DE FRIEDBERG, LE 10 JUILLET.

Lorsque Jourdan fut informé de l'heureux passage de Moreau près de Kehl, et du départ de l'archiduc pour le haut Rhin, il se décida à reprendre l'offensive; tout avait été préparé depuis son retour sur la rive gauche, pour en assurer le succès. L'armée de Sambre-et-Meuse se trouvait alors répartie ainsi qu'il suit: Kléber avec les divisions Lefebvre et Collaud, occupait le camp retranché de Düsseldorf; celles de Bonnard et Grenier cantonnaient près de Cologne; Bernadotte et Championnet dans les environs de Coblentz; les divisions Poncet et Marceau observaient Mayence de leur position sur la Nahe. Les hostilités durent recommencer le 28 juin.

L'archiduc à son départ, avait laissé le général d'artillerie, comte Wartensleben, avec 36 bataillons et 54 escadrons entre la Lahn et la Sieg. Le général Wernek, avec 7 bataillons et 22 escadrons, formait réserve à Idstein. Ces troupes étaient divisées comme on le voit au tableau ci-contre.

Cette armée n'était pas assez nombreuse, pour soutenir avantageusement la défensive contre Jourdan. Les Autrichiens auraient dû éviter une action décisive, et se retirer derrière la Lahn, de là sur Francfort et plus loin, en se rapprochant toujours de l'armée principale, jusqu'à ce que le sort des armes sur le haut Rhin, eût imprimé une autre direction à leurs opérations. Mais, si Wartensleben était retenu sur la Lahn par les ordres de l'archiduc, son devoir lui prescrivait de battre l'ennemi en détail, avant que celui-ci eût concentré ses forces. Or, la répartition de ses troupes ne répondait pas a ces deux objets; il s'établit avec 13 bataillons et 21 escadrons, près de Neukirchen, au sommet du Westerwald, et à l'embranchement des routes de Siegen, Siegbourg, Marbourg, Wezlar, Weilbourg et Limbourg, couvrant son front par la Nister, et son flanc gauche par le Ilikebach.

Une chaîne de postes de 4 bataillons et 20 escadrons s'étendait d'Erpel au Rhin, jusqu'à la Sieg, et de là sur Hassel, Wiesen et Siegen jusqu'à Dekmanshausen; 3 bataillons en formaient, comme l'avant-garde, sur le Kalte-Eiche. Un autre cordon d'un bataillon et 13 escadrons descendait le long du Rhin, de Nieder-Lahnstein jusqu'à Ehrlich, et communiquait avec le premier par des patrouilles. Six bataillons gardaient les batteries dans la vallée de Neuwied; leur droite s'appuyait à Hettersdorf, et leur gauche à Bendorf. Le Reingaw était occupé par 3 bataillons. Les Autrichiens avaient regardé la position de Neukirchen comme un point central entre les routes de Cologne, de Siegbourg et de Siegen, et se flattaient, sinon d'empêcher les mouvements des Français, du moins de retarder leurs progrès, en les menaçant sur toutes les directions. Mais cette position avait l'inconvénient d'être la plus éloignée de la contrée décisive, pour les opérations de l'ennemi.

Le premier objet de Jourdan devait être de concentrer ses forces dispersées sur la Sieg et la Moselle: or, pour cela, il fallait chasser l'ennemi de Neuwied; ce qui se serait effectué sans beaucoup de peine, en marchant sur le flanc gauche des Autrichiens postés le long du Rhin.

gauche de l'e[illegible], pour le couper de l'ar-
chiduc et du Danube; elle devait donc longer le Rhin et se concentrer en avant de Neuwied pour marcher de là sur Limbourg; mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire

sur les hauteurs en arrière de Sie[illegible]
resta le lendemain. Pendant que [illegible]
vançant sur Ukerath, s'établissa[illegible]
chaussées de Limbourg et de Blank[illegible]
portait son avant-garde à Kirchei[illegible]

p
d
re
d
a
se
a
le
B
le
er
M
su
le

ne
5t
la
et
tr
ta

pe
ce
év
ri
er
pa

… dispersées sur la Sieg et

…hn par les ordres de l'archiduc, …prescrivait de battre l'ennemi … que celui-ci eût concentré ses …épartition de ses troupes ne ré-

la Moselle : or, pour cela, il fallait chasser l'ennemi de Neuwied ; ce qui se serait effectué sans beaucoup de peine, en marchant sur le flanc gauche des Autrichiens postés le long du Rhin.

Si l'on compare maintenant la distance de Neukirchen à Ehrlich, ou seulement jusqu'à Dierdorf, à l'éloignement de ces deux points de la Sieg inférieure, et que l'on calcule le temps qui devait s'écouler avant que les avant-postes connussent les forces et les intentions de l'ennemi, que leurs rapports fussent parvenus au commandant, que celui-ci eût fait ses dispositions et se fût porté à sa rencontre; on sent alors que les Français auraient emporté le poste de Neuwied et effectué leur concentration, avant que Wartensleben eût été en mesure de les en empêcher.

On peut conclure de tout ce qui précède, que Neukirchen ne convenait nullement comme point de rassemblement pour manœuvrer contre l'ennemi; et par conséquent, que la disposition des troupes était vicieuse. Les avant-postes avaient le défaut d'être trop éloignés de la position principale, et point assez soutenus; Neuwied manquait de troupes; la réserve placée à Idstein se trouvait trop en arrière pour secourir à temps le corps de bataille. Wartensleben voulant se mesurer avec l'ennemi, aurait dû s'établir en avant de Dierdorf et d'Altenkirchen, afin d'être à portée de l'attaquer au passage de la Sieg, de soutenir Neuwied, et de couvrir la route de Limbourg. Alors les Français poussant une colonne par Siegen vers la Dille, manœuvre qui n'eût été praticable qu'avec une supériorité décidée, n'auraient rien entrepris avant d'avoir assuré leur retraite. Dans le cas où ce général eût voulu éviter de s'engager, c'était dans la position de Moutebauer et de Molsberg qu'il devait se placer, parce qu'elle couvrait la route directe de Limbourg à Francfort, et qu'il suffisait de tenir des postes d'avertissement sur la Sieg et le Rhin. Par ce moyen, l'armée assurait sa retraite sur Francfort, et même plus loin sur la route qui longe le pied des montagnes, sans risquer de perdre sa communication avec l'archiduc.

La plus légère réflexion sur le but des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse, convaincra de la justesse de ces observations. Nul doute que ses efforts ne tendissent à gagner la gauche de l'ennemi, pour le couper de l'archiduc et du Danube; elle devait donc longer le Rhin et se concentrer en avant de Neuwied pour marcher de là sur Limbourg; mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour méditer de Coblentz un plan vaste et profond, et préluder sur la Sieg par des opérations, dont le résultat l'eût porté sur le Danube, au cœur de l'Autriche.

Pour s'assurer du succès, il engagea sa gauche qui ne devait pas rencontrer d'obstacles, et la fit suivre de toutes les autres divisions. D'abord Kléber reçut l'ordre de passer la Sieg avec les divisions Lefebvre, Collaud et Bonnard, à laquelle avaient été réunis trois bataillons de l'armée du Nord et la réserve de cavalerie aux ordres de Bonnaud. On le renforça bientôt après de la division Grenier, qui passa le Rhin sur un pont volant près de Bonn; en sorte qu'il se trouva à la tête de 42 bataillons et 60 escadrons. Jourdan retira la division Poncet du corps d'observation de Mayence, pour lui faire passer le Rhin sous ses yeux à Neuwied. Cette division, jointe à celles de Championnet et de Bernadotte, formait un corps de 36 bataillons et 24 escadrons, pour lequel on avait préparé en secret des moyens de passage.

Le 28 juin, Lefebvre et Collaud se mirent en marche de Düsseldorf, et campèrent, le premier près d'Opladen, et l'autre en avant de Renstadt; le 29, celui-ci s'avança sur Porz, tandis que le premier passa la Wipper et prit position à Meerhausen; son avant-garde sur la rive droite de l'Agger.

Ces mouvements donnèrent l'éveil à Wartensleben: pénétrant l'intention de son adversaire, il ordonna à la réserve de marcher d'Idstein à Limbourg, replia les avant-postes de la Sieg inférieure en arrière d'Altenkirchen et Dierdorf, et ceux de la Sieg supérieure, commandés par le général Kray, sur le Kalte-Eiche, où l'on fit des retranchements et des abatis. Il ne resta que des postes de cavalerie sur les bords de cette rivière.

Le 1[er] juillet, Lefebvre poursuivit sa marche jusqu'à Erding vers Siegen, poussant son avant-garde à Mehrenbach. Collaud, de sa position, se contenta de faire des reconnaissances devant lui. Bonnaud passa le Rhin sur un pont volant près de Cologne, et alla prendre poste sur les hauteurs en arrière de Siegbourg, où il resta le lendemain. Pendant que Collaud, s'avançant sur Ukerath, s'établissait entre les chaussées de Limbourg et de Blankenberg, et portait son avant-garde à Kircheip, Lefebvre

gagna la chaussée de Siegen à Olpe, et se dirigea sur Krombach, d'où il poussa son avant-garde à Geissweidt.

De grands événements se passèrent alors sur le Rhin. Les Français ayant, le 29, chassé l'ennemi de l'Ile d'Ormutz, vis-à-vis de Neuwied, et terminé leurs préparatifs de passage; le 2 juillet, les grenadiers des divisions Championnet et Bernadotte débarquèrent à trois heures du matin sur la rive droite. L'attaque de la première colonne était dirigée contre Neuwied; l'autre aborda près de Bendorf, sous la protection du feu violent d'une batterie de 25 pièces établie sur la rive gauche. Les postes autrichiens placés le long du Rhin, se retirèrent; les retranchements à droite de Bendorf furent emportés, ainsi que le village, où l'on trouva deux pièces de canon. Un bataillon qui arriva au secours des troupes forcées, y rentra en vain; la victoire se déclara pour les Français, après un combat sanglant de six heures. Ils furent aussi heureux sur tous les autres points : pendant qu'une colonne débouchait de Neuwied, une autre s'avança de Leidersdorf sur le Wiedbach, contre Hettersdorf, et emporta les retranchements auxquels s'appuyait la droite des ennemis, après en avoir chassé trois fois les troupes de Darmstadt, qui ne sauvèrent leur artillerie qu'avec peine. Celles-ci ayant trouvé les hauteurs et les gorges de Grenzhausen déjà occupées, ne perdirent pas courage et s'ouvrirent un passage à la baïonnette. Elles se soutinrent jusqu'à midi sur les hauteurs de ce village, d'où elles se replièrent ensuite, avec l'aile gauche des Autrichiens, jusqu'à Hohlbach, derrière Montebauer. Ici un bataillon et 2 escadrons furent détachés à Rothenhahn, pour garder la route d'Ehrenbreitstein, et se retirer plus tard par Nassau.

Ces combats n'empêchèrent pas les Français de continuer à faire passer des troupes en bateaux jusqu'à ce qu'ils eurent établi un pont, sur lequel défilèrent trois divisions. Bernadotte prit position sur les hauteurs de Hilscheidt; Championnet marcha sur Dierdorf, et Poncet resta comme réserve, derrière le Saynbach. Le 3, ce dernier occupa le Rothenhahn, appuyant sa droite à Wallendar et observant Ehrenbreitstein. Bernadotte se plaça auprès de Montebauer, et Championnet sur les hauteurs en arrière de Freylingen, son avant-garde près de Molsberg. Grenier effectua alors sa jonction et vint se mettre à Dreifelden, derrière Championnet.

A la gauche de l'armée française, Bonnard s'était porté, le 3, sur les hauteurs d'Altenkirchen; Collaud à Hachenbourg, et Lefebvre entre Siegen et Breitenbach. Ce dernier attaqua, le 4, l'avant-garde des Autrichiens sur le Kalte-Eiche; Kray se retira à Dillenbourg, et Lefebvre s'établit derrière le village de Bicken. Collaud marcha sur les hauteurs de Guttersheim, longeant la route de Dillenbourg, d'où son avant-garde se lia par Salzberg avec Bonnard, qui s'établit près de ce village. Les autres divisions ne firent pas de mouvement.

Wernek était arrivé, le 3 juillet, avec la réserve à Molsberg, où il se réunit aux troupes chassées de Neuwied; il se retira, le 4, derrière la Lahn, craignant de ne pouvoir tenir tête à l'ennemi; 4 bataillons de renfort lui étant arrivés de Mayence, il borda cette rivière de Lahnstein à Weilbourg, avec 18 bataillons et 35 escadrons, dont le gros placé derrière Limbourg, et les troupes légères sur la rive droite.

Cependant les Autrichiens étaient hors d'état de garder la position de Neukirchen; leur gauche manquait d'appui, et tout retard dans la retraite pouvait leur [illegible]nir funeste. Elle s'effectua le 5, sur deux colonnes : l'une se rendit par Herborn, dans la position du Galgenberg, derrière Wezlar; la seconde, par Greiffenstein et le pont de Leunen, Solms et Braunfels. Kray se retira, par Bicken et Hohensolms, de Dillenbourg à Giessen, de l'autre côté de la Lahn. De son côté, Kléber avait mis en marche la division Bonnard sur Triedorf, et celle de Collaud sur Herborn, afin d'attaquer le flanc droit de la position de Neukirch. Les troupes qui y étaient établies se seraient trouvées, par cette manœuvre, dans une position critique et presque coupées. Jourdan voulait en même temps faire une démonstration contre leur gauche; il ordonna en conséquence aux divisions Grenier et Championnet, qui avaient opéré, le 3, leur réunion près de Molsberg, de marcher le lendemain, la première à Herchenrod, l'autre à Waldeubuch. Bernadotte et Poncet devaient couvrir cette marche, en prenant position à Molsberg.

Les Autrichiens avaient pris le plus mauvais de tous les partis en gardant, le 5, la position

de Neukirchen. Dès que Neuwied fut forcé, le plus sûr pour eux était de se retirer en toute diligence à Limbourg, et de s'y concentrer. Quand on a commis la faute de s'établir sur la plus éloignée des lignes attaquables, et qu'on a donné à l'ennemi la facilité de se réunir sur les deux autres, il est impossible de couvrir ses flancs, de se battre avec succès, et d'opérer sa retraite sans danger, à moins de la faire à temps dans une position avantageuse, surtout lorsqu'on n'occupe pas la ligne d'opération la plus importante. En général, une position défensive ne doit être réputée tenable, et il ne convient d'y attendre l'ennemi, qu'autant qu'on ne peut la tourner; car si elle n'a pas cette propriété, et qu'on s'obstine à la garder jusqu'à ce que l'adversaire vous en chasse par ses manœuvres, l'avantage est toujours de son côté : c'est justement ce qui serait arrivé, si Kléber, au lieu de détacher la division Lefebvre sur la route de Siegen, et de diriger les deux autres sur Herborn, eût porté toutes ses forces par Hachenbourg, sur la chaussée de Limbourg, et s'était réuni promptement à Jourdan; car alors les Autrichiens auraient été débordés et prévenus sur leur ligne de retraite.

Le début des opérations semble indiquer que les généraux en chef des deux partis ont attaché trop d'importance à la possession de la route de Siegen à Wezlar, et aux débouchés de cette ville. C'est le défaut ordinaire des hommes de guerre qui calculent sans profondeur, de chercher les causes des événements dans les accidents qui les ont précédés. Parce que les Autrichiens, après s'être emparés des hauteurs de Wezlar, quinze jours auparavant, avaient tourné le flanc gauche des Français, et les avaient forcés à la retraite, ils regardèrent cette ville comme la clef du pays, tandis que ce fut la position vicieuse de Jourdan qui, à cette époque, détermina l'archiduc à une opération impraticable dans toute autre circonstance.

Arrivés sur la Lahn, les Autrichiens, à l'imitation de l'ennemi, formèrent un cordon le long de cette rivière, ce qui lui procura un nouvel avantage, eu égard à sa supériorité numérique. Leurs postes furent délogés de la rive droite presque sans combat, et restreints tout à fait à la rive gauche, le 7 juillet. Le général Dauriez occupa les bords de la rivière avec une partie de la division Poncet, depuis Dietz jusqu'à son confluent; le reste, de 6 bataillons et 50 chevaux, investit Ehrenbreitstein. Bernadotte après avoir chassé les postes de Werneck du faubourg de Limbourg, dont le pont était barricadé, s'établit sur les hauteurs d'Ofheim, ayant sur la gauche la division Championnet; Grenier occupa Mehrenberg.

La division Bonnard prit position près d'Altendorf. Elle attaqua les Autrichiens au pont de Leunen, mais il resta indivis, et le combat se termina par une fusillade et une canonnade des deux rives.

Collaud qui était arrivé sur la route de Greifenstein, se porta sur les hauteurs, entre Altstetten et Wezlar; sa droite en arrière d'Oberbiel, et sa gauche appuyée à la Dille. Ses avant-postes bordèrent la Lahn, depuis Leunen jusqu'au confluent de cette première rivière. Il y eut à Dietz, Wilmar, Weilbourg et Runkel de légères escarmouches entre les avant-postes. La brigade Damas de la division Championnet, força le pont de ce dernier endroit, et obligea les troupes qui le défendaient à se retirer. Quand on forme un cordon, chacun ne songe qu'à la défense de son poste; personne n'a de confiance dans l'ensemble du système; aussi ne cherche-t-on qu'une occasion pour se tirer d'embarras. C'est ce qui arriva ici. Dès que Werneck apprit l'enlèvement de Runkel, bien qu'il lui fût aisé de le reprendre de Limbourg, il inféra que les siens avaient éprouvé des pertes considérables sur la haute Lahn, et craignit le danger d'être tourné, prétexte assez plausible pour ne pas se commettre. En conséquence, il rétrograda le 7, avec 15 bataillons et 34 escadrons jusqu'à Nauheim, où il prit position sur les hauteurs de la barrière, plaçant ses avant-postes entre Wilmar et Katzenellnbogen.

Cette retraite prématurée décida successivement celle de tous les postes sur la Lahn. La même nuit, 3 bataillons et un escadron se portèrent d'abord de Weilbourg à Græfenwiesenbach, et le lendemain à Usingen. Neuf bataillons et autant d'escadrons se dirigèrent de Wezlar sur Butzbach, et campèrent, le 8, à Niedermœrle devant le défilé de Friedberg. Les troupes des environs de Leunen se réunirent à la colonne du général Kray, qui s'avançait de Giessen; en sorte que celui-ci s'établit, comme arrière-garde, avec 11 bataillons et 32 escadrons, sur les hauteurs en avant de Poll-

ganz. La colonne de Leunen fut la seule inquiétée par l'avant-garde de Bonnard. Les coureurs de Collaud passèrent la Lahn près de Wezlar, et poussèrent jusqu'à Niederklee; mais les deux divisions restèrent dans la position de la veille.

Lefebvre marcha sur Giessen, et fit poursuivre les Autrichiens par ses troupes légères seulement; Championnet passa la Lahn près de Weilbourg, et se porta en avant de la ville. L'aile droite, qui aurait dû s'avancer la première, ne bougea pas. Si Jourdan, après avoir commis la faute de renforcer et d'étendre l'aile gauche, eût réuni promptement à Limbourg les divisions Championnet, Grenier, Bernadotte et Poncet, il aurait sans doute passé la Lahn au plus tard dans la matinée du 8, et attaqué l'ennemi le même jour; mais il laissa échapper, par sa lenteur, cette occasion de prévenir Wartensleben sur le Mein.

Wernek informé que l'aile droite se repliait sur Usingen et Friedberg, laissa son arrière-garde jusqu'au jour à Nauheim, et poursuivit sa marche sur Esch, dans la nuit du 8 au 9. Il fut suivi par la division Championnet, dont la cavalerie de réserve prit la tête au débouché de la plaine de Camberg. Dix régiments tombèrent sur l'arrière-garde autrichienne, la culbutèrent, et percèrent jusqu'à la colonne. Heureusement l'infanterie les arrêta, à la faveur du terrain coupé. Championnet resta près de Camberg. De son côté, Wernek se retira, harcelé sans relâche jusqu'à Neuenhain, derrière Kœnigstein. La brigade Dauriez s'était portée en même temps de Nassau à Luttighofen; Bernadotte à Kirchberg, sur la route de Wisbaden; Grenier à Grœfenwiesenbach, occupant Usingen, son avant-garde sur la gauche; la division derrière Eberstadt, son avant-garde à Bergstadt, poussant des reconnaissances sur la Wetter.

Les Autrichiens s'étaient déjà repliés la nuit sur ces points; Wartensleben avait pris position entre Wildstadt et Rosbach; Kray avec l'arrière-garde, sur la hauteur de Nieder-Mœrle, en avant de Friedberg.

La division Collaud ayant tenté vainement de chasser les Autrichiens de Nieder-Weissel, Kléber résolut de les attaquer avec toutes ses forces. Lefebvre reçut l'ordre, à cet effet, de marcher par Bingenheim, sur le flanc droit de l'ennemi, pendant que les divisions Bonnard et Collaud l'attaqueraient de concert sur son front. Le combat qui s'ensuivit eut un caractère tout particulier.

La première intention de Wartensleben avait été de se retirer derrière la Nidda, parce que, dès le 9 juillet, l'ennemi avait forcé la garnison de Homburg à se replier sur Usingen, et menaçait sa ligne de retraite. Mais la réception d'une dépêche où l'archiduc lui prescrivait de ne se retirer des environs de Friedberg qu'après avoir tenté le sort des armes, le fit changer de projet, et il résolut d'attaquer le même jour. En effet, se mettant en marche vers midi, de Wildstadt sur Rosbach, il porta sa droite sur la Wetter, et sa gauche soutenue de la cavalerie, sur Nieder-Weissel, contre la position de l'ennemi. Au moment où les colonnes s'ébranlaient, ses troupes légères ignorant encore ce changement de dispositions, et supposant que la retraite s'effectuait comme elle avait d'abord été ordonnée, abandonnaient Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, Ockstadt, Johannesberg et même Friedberg; elles n'étaient suivies que par les coureurs de Collaud, parce que Kléber avait recommandé à ce général de ne pas s'engager sérieusement avant que le feu sur la droite des Autrichiens n'indiquât l'instant où la division Lefebvre serait aux prises.

Dès que Wartensleben rencontra son avant-garde qui battait en retraite, il la fit retourner sur ses pas et réoccuper Ockstadt, et forma ses troupes en bataille sur la Warthe, derrière Friedberg dont il chassa les Français, pour marcher ensuite sur les hauteurs à gauche de cette ville.

Les troupes légères rentrèrent dans Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et venaient de s'emparer d'Ossenheim et Bauernheim, quand Lefebvre, qui s'était mis en marche au point du jour, parut: le combat devint plus chaud; son avant-garde ayant emporté les deux derniers villages dont on vient de parler, il la suivit avec sa division. Arrivé à Bauernheim, il rappela ses troupes légères; 9 bataillons et 8 escadrons se trouvant alors sous sa main, il tenta d'enlever, au moyen d'une canonnade, les hauteurs en arrière de ce village, sur lesquelles les Autrichiens étaient formés; mais il fut repoussé avec perte.

Cet échec ne le rebuta pas; il fit appuyer son artillerie à droite, à portée de mitraille,

et renouvela une attaque qui eut un plein succès. Les Autrichiens perdirent une pièce de canon, et se replièrent derrière leur cavalerie, supérieure en nombre à celle des Français. Chassés successivement de Bruchenbrücken et d'Assenheim, ils se replièrent jusqu'à ce que leur centre et leur aile gauche eussent dépassé Friedberg, et s'établirent sur les hauteurs en arrière de ces deux villages et de celui de Fauerbach, couverts par le petit ruisseau d'Usbach.

L'engagement de Lefebvre devint le signal de l'attaque générale : 3 bataillons et 4 escadrons poussèrent contre Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et 3 bataillons, suivis du reste des divisions Colland et Bonnard, s'avancèrent sur la route de Friedberg. Le combat fut très-vif. Les Autrichiens l'auraient peut-être soutenu, si l'échec de leur droite ne les eût forcés inopinément à la retraite. Ils se replièrent sur deux colonnes; la première sur le Johannesberg, et la seconde par Friedberg. Celle-ci défila à temps de la ville vers Fauerbach, pour appuyer les troupes qui défendaient le village, ce qui permit à Wartensleben de se former sur la hauteur en arrière de Friedberg. On les poursuivit chaudement. La droite des Français s'avança jusqu'à Ober-Rosbach et Bannerts; le centre prit deux pièces et entra dans Friedberg de vive force. Les Autrichiens eurent beaucoup de peine jusqu'au soir, à l'empêcher d'en déboucher; il leur devint donc impossible de garder Fauerbach.

Dans la nuit qui suivit ce combat sanglant, Wartensleben se retira dans la position de Bergen, en avant de Fraufort; ses avant-postes sur la Nidda. Wernek se porta à Bockenheim. Le 11 juillet, les Autrichiens passèrent le Mein sur les ponts de Kostheim, Rüsselsheim, Francfort et Offenbach. Wernek fut détaché à Aschaffenhourg.

Les trois divisions qui avaient combattu à Friedberg, s'établirent avec l'aile droite à Ober-Rosbach, et la gauche sur la Wetter, près d'Assenheim. Bonnard resta en réserve derrière le centre. Les avant-gardes furent poussées à Ober-Wildstadt, Nieder-Rosbach, Assenheim, Wickstadt et Nieder-Florstadt.

Grenier arriva, le 10, à Hombourg; Championnet et Bonnaud, près de Kœnigstein; Dauriez gagna Schwalbach, et Bernadotte Neuhof, après avoir chassé l'ennemi de Wisbaden. Ces différentes colonnes rencontrèrent des détachements de l'arrière-garde autrichienne, avec lesquels ils escarmouchèrent.

L'armée resta, le 11, dans sa position; seulement la division Championnet tourna Kœnigstein pour en couvrir le siége. C'est un château sur un mont assez escarpé, au pied duquel passe la route qui, de Limbourg conduit par les montagnes dans la plaine de la Nidda, par delà Francfort. Sa grande élévation et son exiguïté, qui ne permet pas d'y renfermer plus de 600 hommes, ne le rendent redoutable, ni par son feu, ni par ses sorties, à l'ennemi qui passe à son pied. Les Français commencèrent à le canonner vivement, puis à le bloquer; enfin ils lui coupèrent l'eau. Sa garnison se rendit, le 22, après plusieurs sorties infructueuses pour s'en procurer; elle eut la liberté de rejoindre l'armée.

L'affaire de Friedberg est aussi remarquable sous le rapport de la stratégie, que sous celui de la tactique. Les généraux des deux partis commirent des fautes, tant dans la combinaison que dans l'exécution de leurs projets. L'intérêt de Jourdan était de repousser l'aile gauche des Autrichiens, et de les éloigner de la route de Francfort, comme de la ligne de communication la plus courte et la meilleure avec l'archiduc. Il aurait mieux fait de laisser plus longtemps leur aile droite où elle se trouvait; tous ses efforts même devaient tendre à l'y retenir par des démonstrations ou une retraite simulée, jusqu'à ce qu'il eût achevé sa manœuvre. Il y serait parvenu directement en chargeant Kléber de menacer Usingen ou Hombourg; mais il devait bien se garder de forcer Wartensleben à la retraite, lorsque le chemin de Francfort lui était encore ouvert, et qu'il conservait la faculté de se réunir à son aile gauche (1).

La prudence ne lui permettait de livrer bataille, que dans le cas où sa grande supériorité en cavalerie, pouvait lui donner l'espoir de battre et de disperser l'ennemi dans les plaines de Friedberg; or, Wartensleben avait 5,000

(1) Peut-être aurait-il été plus convenable que Jourdan vint appuyer Kléber avec la gauche et le centre. Wartensleben séparé de Wernek, eût été ainsi culbuté sur Hanau et la démarcation prussienne, et le dernier

chevaux, et lui seulement 28 escadrons très-faibles. D'ailleurs la position autrichienne était plus accessible vers la gauche, où le terrain est moins favorable à la cavalerie qu'à la droite.

Quoi qu'il en soit, déterminé à livrer bataille, l'attaque principale devait être dirigée contre Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et soutenue par une colonne poussée vers Friedberg. A la faveur des plis du terrain, on aurait pu avancer le long de la montagne, et, de cette manière, prendre en flanc l'ennemi, dont les forces étaient concentrées. A la vérité, on ne se serait pas approché aussi vite de la chaussée de Francfort, que par Fauerbach; mais en revanche, la cavalerie n'aurait pas empêché si longtemps l'infanterie de déboucher de ce dernier endroit. Le pays de Friedberg à Francfort étant couvert, il ne suffisait pas d'avoir seulement la grande route, puisqu'il restait à l'ennemi beaucoup d'autres chemins. L'éloignement de Lefebvre, au 9, n'était pas un motif pour empêcher cette disposition; car il se trouvait plus en mesure d'arriver pour prendre part à l'affaire, que de gagner, le 10, la droite des Autrichiens.

Wartensleben, chassé par des manœuvres, de la position de Neukirchen, n'avait rien de mieux à faire que de se retirer promptement sur le Mein, pour s'établir, avec toutes les troupes réunies en arrière de Francfort, dans une position appuyée à Mayence, et capable d'en imposer à l'ennemi. Si chaque moment de retard dans la retraite entraînait des conséquences fâcheuses, à plus forte raison l'offensive était-elle hasardée, vu que les Français occupaient déjà Hombourg et débouchaient de Kœnigstein.

Les dispositions faites sur le terrain nous semblent également vicieuses. Rien n'est plus difficile à soutenir qu'un combat en plaine, où l'adversaire peut déployer toutes ses masses, et où il n'y a pas d'espoir de lui dérober de mouvement. Le plus faible y est toujours battu, à moins que par des manœuvres préalables, il n'ait prise sur une aile ou un flanc de son adversaire, de manière à obtenir sur lui une supériorité quelconque. Mais si des circonstances particulières, ou une situation désespérée, nécessitent une attaque sur le front ou au point central, comme à Friedberg, par exemple, il faut alors employer l'ordre profond et s'avancer contre l'ennemi sur un front étroit, soutenu par des lignes disposées en échelons, qui se flanquent successivement.

Wartensleben, dans sa position, ne devait pas risquer d'attaque; il ne pouvait en effet la diriger que contre le centre de l'ennemi, puisqu'en faisant mouvoir sa gauche, il laissait Jourdan à Hombourg sur ses derrières, et qu'en avançant par sa droite, il quittait la route et abandonnait la ligne de retraite sur Francfort. Malgré ces dangers, il en eut la hardiesse, et comment! dans une position où ses ailes sans appui et menacées d'être incessamment débordées, n'avaient point de réserve. En vain dira-t-on que l'ordre envoyé par l'archiduc à Wartensleben motiva sa résolution : il avait le droit de ne pas l'exécuter; le prince ne connaissait pas sa position, quand il le lui donna.

Un général en chef qui trace à des subordonnés détachés au loin, leurs lignes d'opérations et les points stratégiques de leurs positions défensives, a rempli ses devoirs; on ne saurait exiger de lui des ordres précis et détaillés, surtout quand leur exécution dépend non-seulement de rapports tactiques, mais encore de vues instantanées.

En effet, ce n'est pas dans l'éloignement qu'on peut prescrire des manœuvres analogues à celles de l'ennemi, ni fixer le moment de l'attaque. Or, c'est ce qui arriva dans cette circonstance : la direction prise n'était pas stratégique et le combat fut livré contre toutes les règles de la tactique.

Le sacrifice d'un millier d'hommes n'est rien quand il s'agit de la conservation d'un point stratégique; la faute en est à ceux qui ont suscité la guerre; le général n'en est pas responsable; il peut croire que ce malheur préserve l'État d'un plus grand revers; mais quand le sang des soldats coule inutilement, le reproche pèse toujours sur celui qui l'a fait verser par ses fausses combinaisons.

rejeté sur Mayence. Mais ce mouvement ne s'exécutant pas, il paraît en effet que Kléber eût mieux fait d'agir par sa gauche dans la direction centrale d'Usingen, pour séparer et ruiner les deux corps autrichiens. Le passage de la Wetter par une seule division française était au contraire un peu hasardé, et ne promettait pas un résultat aussi satisfaisant.

CHAPITRE IX.

MARCHE DE L'ARCHIDUC SUR LA RIVE DROITE DU NECKER.

Les armées respectives étaient au 12 juillet dans la position suivante : celle de Sambre-et-Meuse sur la rive droite du Mein, comptait 72 bataillons et 88 escadrons, c'est-à-dire, 49 à 50,000 fantassins et 9,000 chevaux, non compris la division Marceau, qui observait Mayence sur la rive gauche du Rhin et le détachement de celle de Poncet, qui bloquait Ehrenbreitstein.

Wartensleben, après avoir attiré à lui les troupes disponibles de la garnison de Mayence et du camp de Hechtsheim, s'établit sur la rive gauche du Mein, avec 39 bataillons et 110 escadrons, formant environ 45,000 combattants, dont 15,000 de cavalerie. Des détachements occupaient Francfort et Aschaffenbourg.

L'armée de Rhin-et-Moselle, de 69 bataillons et 80 escadrons, n'avait pas moins de 65,000 fantassins et 6,000 chevaux; elle était établie sur la rive droite du Rhin, entre la Schutter et l'Alb, son centre dans les montagnes entre Freudenstadt et Neubourg.

L'archiduc Charles campait avec le gros de son armée, derrière Pforzheim; des partis de cavalerie entretenaient ses communications avec les places du Rhin et le Necker supérieur. Les corps de Condé et de Frœhlich étaient toujours sur l'Elz et près de Haslach. Leur force totale consistait en 57 bataillons et 126 escadrons; c'est-à-dire en 40,000 hommes d'infanterie et 18,000 de cavalerie.

Indépendamment de ces deux armées, les Autrichiens avaient encore 30 bataillons et 7 escadrons à Mayence, 6 bataillons à Ehrenbreitstein, un à Kœnigstein, 20 bataillons et 300 chevaux à Manheim, 5 bataillons et 30 chevaux à Philipsbourg; en sorte que l'armée active, déjà affaiblie de 25,000 hommes par le départ de Wurmser pour l'Italie, l'était encore de plus de 30,000 par ces différentes garnisons.

Le contingent de Souabe presque dissous, ne prit plus de part aux opérations. Les pertes énormes des combats précédents avaient tellement diminué les forces des Impériaux, que leurs armées qui comptaient 174,000 combattants à l'ouverture de la campagne, furent réduites à cette époque, à 130,000, garnisons comprises. Cet affaiblissement parut d'autant plus sensible, qu'il n'était pas en proportion avec celui des Français.

Les places du Rhin ne fermaient aucun passage dont l'occupation leur fût rigoureusement nécessaire; ils n'employèrent pas même pour les bloquer autant de troupes qu'elles en contenaient, et communiquèrent toujours directement de l'intérieur avec les armées actives. Les routes de Limbourg et de Kehl au Danube, étaient trop éloignées de ces places, pour que les partis qui en seraient sortis pussent les intercepter; il aurait fallu d'ailleurs y laisser plus de cavalerie. A la vérité, les garnisons de Mayence et de Manheim pouvaient combiner une opération particulière; mais, trop faibles par elles-mêmes, le grand espace qui les séparait, ne leur permettait d'entreprendre rien d'important, bien que la dernière ne fût cernée que par de la cavalerie.

Les généraux français apprécièrent si justement la situation de leurs adversaires, que Moreau n'employa que 3 bataillons et 2 escadrons pour observer Philipsbourg et couvrir

la vallée du Rhin contre ses partis; il ne daigna pas même investir Manheim. Jourdan dans la suite, ne laissa que 26,000 hommes pour faire les blocus de Mayence et d'Ehrenbreitstein, très-distants l'un de l'autre.

L'archiduc, dans l'impossibilité de rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de l'ennemi, en tenant ces places, dut chercher à atteindre ce but d'une autre manière, ou renoncer entièrement à changer la tournure des affaires. Pénétré de cette vérité, il esquissa à Pforzheim le plan de ses opérations ultérieures. Ce plan consistait à *disputer le terrain pied à pied, sans recevoir de bataille; à profiter de la première occasion pour réunir ses troupes jusqu'alors divisées, et se jeter avec supériorité, ou au moins à forces égales, sur une des deux armées ennemies* (1).

Ce projet semblait le mieux conçu et le plus prudent; mais la réussite n'en était assurée, qu'autant qu'on parviendrait à arrêter une des armées ennemies, à rompre l'accord de leurs mouvements, et à les empêcher de s'avancer simultanément. L'archiduc se décida, en conséquence, à opposer la plus grande résistance à Moreau, tant parce que sa marche vers le Danube l'inquiétait le plus, que parce qu'il voulait s'assurer de ce fleuve, comme pivot de ses opérations, et ligne de retraite naturelle vers l'Autriche. Il espérait encore rapprocher les deux armées impériales peu à peu dans leur retraite, afin de les réunir en quelques marches forcées, sans que l'ennemi, attentif à empêcher leur jonction, pût s'y opposer. Or, une pareille manœuvre ne pouvait s'exécuter qu'à proximité du Danube; car l'archiduc n'osait s'éloigner de ce fleuve avant la bataille décisive, afin que si la fortune venait à se déclarer contre lui, il pût toujours rester maître de ses rives, ou se retirer au pis-aller sur la droite pour se rapprocher de l'Inn. Il devait surtout attacher un grand prix à celle-ci, parce qu'elle lui conservait la communication avec l'Italie, qu'une retraite sur la rive opposée lui aurait nécessairement fait perdre.

On ne pouvait prévoir l'époque du développement de ce plan. L'ennemi joignait à l'avantage de la supériorité, celui de l'offensive. Les manœuvres des Autrichiens, qui se retiraient en nombre inférieur, étaient nécessairement subordonnées aux siennes : il n'appartenait qu'à la sagesse et à la persévérance d'amener le moment favorable de l'exécution, et à l'énergie de le saisir.

Ajoutons que, si les généraux français avaient la conviction que l'archiduc jugeât bien de leur situation et de leurs moyens, de son côté celui-ci devait présumer qu'ils mettraient tout en œuvre pour l'empêcher d'atteindre son but sans renoncer au leur, étant favorisés par la supériorité du nombre et les derniers avantages obtenus.

L'archiduc se trouvait encore à Pforzheim, lorsque Wartensleben se retira sur la rive gauche du Mein, et établit une partie de ses troupes aux environs d'Aschaffenbourg. Cependant, comme il y avait entre eux un intervalle de trente-six lieues, le prince ne pouvait conserver sa position, qu'autant que Moreau ne menacerait pas le Necker supérieur et le Danube.

D'un autre côté, s'il faisait une imprudence de l'abandonner pour se rapprocher de Wartensleben, il n'y en aurait pas moins eu d'attirer ce corps à lui; car en marchant vers le Danube, avant que ce dernier fût arrivé à Pforzheim, il l'exposait à tomber entre les deux armées ennemies. L'intérêt des Français était de prolonger cet état de choses, pour obliger leurs ennemis à se retirer dans une direction toujours divergente.

Ce plan eût été exécuté en partie, si Moreau, marchant vers le haut Danube, immédiatement après la bataille de Malsch, avait, par cette manœuvre, forcé l'archiduc à s'y retirer en toute diligence, et que Jourdan eût amusé, pendant ce temps, Wartensleben près de Francfort. En effet, on ne saurait nier que si les

(1) Ce plan était incontestablement le plus convenable dans l'état actuel des choses; mais nous avons déjà fait observer plus haut, que le prince Charles aurait pu éviter cette longue retraite en opérant à propos avec des moyens suffisants contre l'armée de Rhin-et-Moselle; nous ajouterons encore, que ses belles combinaisons n'auraient pas eu lieu, si les armées françaises avaient pris, dès le principe, une direction concentrique entre le Mein et la gauche du Danube, vers Nœrdlingen, ou même plus tard, de Nürnberg et de Donauwerth sur Ratisbonne, au lieu de courir l'une sur le Naab et l'autre sur le Lech.

opérations de ce général avaient eu pour objet de gagner le flanc gauche de son adversaire, de se rapprocher du Danube, et par conséquent de l'armée de son collègue, le prince ne se fût trouvé dans l'impossibilité d'effectuer ses projets. Alors, sans doute, la campagne aurait eu les résultats les plus brillants pour les armes françaises.

Heureusement pour l'Autriche, un seul général commandait ses deux armées, et ses adversaires étaient indépendants.

Les Impériaux employèrent le séjour de Pforzheim à approvisionner les places, et à mettre en sûreté leur parc d'artillerie et leurs magasins, accumulés en grande partie à Heilbronn et dans les environs.

Le 11 juillet, les Français se contentèrent de repousser les avant-postes de Carlsruhe et Durlach jusqu'à Sollingen et d'escarmoucher les deux jours suivants près d'Elmendingen et Birkenfeld. Cependant Moreau avait entièrement nettoyé la vallée de la Kintzig, et ouvert cet important débouché.

Les débris du contingent de Souabe se retirèrent, le 5, à Hornberg, après la prise de Freudenstadt. Le prince de Condé se porta à Villingen pour occuper le principal débouché de la vallée de la Kintzig, et couvrir la retraite des Autrichiens qui se trouvaient encore sur le haut Rhin. Plus loin, à Hausach et Haslach, il n'y avait qu'un détachement de troupes légères; le corps de Frœhlich tenait la vallée du Rhin. Cependant le général Jordy, qui était resté sur la rive gauche du fleuve, l'ayant franchi près de Nonenweiler, vint, le 11, attaquer vainement Haslach. Moreau voyant que sa tentative avait échoué, ordonna à la division Duhesme de se porter de Freudenstadt sur Alpiersbach, Schiltach et Wolfach, pendant que la première division de l'aile droite s'avancerait dans la vallée du Rhin, et que la seconde arriverait de front sur Haslach, dans celle de la Kintzig.

L'attaque eut lieu le 14 juillet. Les Autrichiens furent repoussés dans la vallée du Rhin, jusqu'en arrière de la Bleich; Haslach fut emporté après une résistance très-opiniâtre, et les Français s'avancèrent jusqu'à Gutach. La division qui partit de Freudenstadt se partagea en trois colonnes: la première marcha sur Wolfach, la seconde sur Alpiersbach, la troisième sur Schramberg; elles balayèrent sans peine ces trois vallées. Les troupes de Souabe se retirèrent à Oberndorf, sur le Necker; les Autrichiens s'étant réunis aux troupes de Haslach, entre Wolfach et Hausach, continuèrent à se retirer sur Hornberg, par la vallée de Gutach.

Alors les troupes établies dans la vallée du Rhin commencèrent à se retirer : Frœhlich par Simonswald, Freybourg et Villingen; le général Wolf, avec le reste du corps, se mit en marche des environs de Huningen, le long du Rhin, par les villes forestières. On laissa des troupes dans Hornberg, jusqu'à ce que toutes les colonnes fussent rendues à Villingen; après quoi le colonel Giulay, qui commandait ce poste, se retira à Krumschiltach, et le 15 à Saint-Georges et Peterzell, dans le double objet de défendre la route de Hornberg et Villingen, et d'entretenir la communication avec le contingent de Souabe, qui s'était retiré à Oberndorf et Rothweil. De leur côté, les Français attirèrent, par Brisach et Huningue, les troupes restées sur la rive gauche du Rhin, et suivirent les Autrichiens dans les villes forestières.

On peut reprocher à Moreau d'avoir laissé Ferino aussi longtemps dans l'inaction sur le haut Rhin, et d'avoir employé 9 bataillons et 6 escadrons au cordon de la rive gauche de ce fleuve, au lieu d'en renforcer son aile droite. Ferino avec les 20,000 hommes de ses deux divisions, aurait culbuté sans effort Condé et Frœhlich, qui s'étendirent maladroitement entre le Rhin et la vallée de la Kintzig, et nettoyé cette vallée dans le temps que Saint-Cyr emportait le Kniebis et Freudenstadt. L'effet de cette faute fut d'enlever à Moreau la possibilité de s'établir sur le haut Necker avec 4 divisions, pendant que l'archiduc se dirigeait sur Bruchsal. La dernière occasion favorable d'exécuter cette manœuvre, sans risque pour ses communications de retraite, s'offrit le 5, après le combat de Kuppenheim. Supposé que Moreau eût placé 2 divisions dans les montagnes boisées entre l'Enz et l'Alb, et quelques escadrons dans la vallée du Rhin, pour observer la position de Pforzheim, se portant ensuite avec le reste de ses troupes, à marches forcées, sur Freudenstadt, il aurait pu de là se diriger contre Horb, et Ferino contre Oberndorf; en sorte

qu'il se serait trouvé sur le Necker avec 5 divisions, avant que l'archiduc eût levé son camp.

L'inaction de Moreau était condamnable sous tous les rapports; car après le combat de la Rench, non-seulement il perdit de vue son but stratégique, en négligeant de gagner le haut Necker avant l'archiduc, mais encore il ne tira aucun parti de ses avantages tactiques, lorsqu'il pouvait rendre sa victoire décisive, en marchant rapidement sur l'Alb pour y prévenir les Autrichiens, et leur livrer un second combat. Nulle manœuvre cependant ne leur eût fait plus de mal, avec moins de risque pour les Français. Quand bien même le prince Charles, après l'éloignement de son adversaire, se serait porté à Pforzheim pour en expulser les troupes qui le gardaient, Moreau, de Freudenstadt, était toujours à portée de soutenir ce poste; et au pis aller, n'eût jamais été coupé de son pont, puisque le chemin de cette ville à Renchen, est plus court que celui qui y mène de Pforzheim. Mais pouvait-on craindre que l'archiduc eût la témérité d'agir contre les communications de son adversaire, lui qui était réduit à la défensive, sans point d'appui entre le Rhin et les montagnes, et sans motif spécieux pour justifier une telle entreprise? Disons mieux, soit que Moreau débouchât de Freudenstadt, et s'avançât encore plus, soit qu'il se tournât à gauche, et marchât sur la Nagold, l'archiduc ne l'aurait pas attaqué sans se compromettre.

En manœuvrant sur le Necker, Moreau forçait son adversaire à évacuer Pforzheim, et à se retirer précipitamment sur le Danube, vers lequel il l'aurait pu suivre; s'il avait franchi ce fleuve un peu plus haut, pour se porter sur ses communications, nul doute qu'il ne l'eût obligé à une retraite très-désastreuse. Finalement, en l'éloignant assez du Necker pour n'avoir plus d'inquiétude sur ses propres communications, rien ne l'empêchait de se tourner vivement sur le Kocher, de s'y réunir à Jourdan, et de marcher avec lui sur Dunauwerth.

Moreau se décida à attaquer, le 15, l'archiduc à Pforzheim; sur quoi nous ferons observer que les résultats d'une victoire sur ce point, n'étaient pas aussi prochains et aussi avantageux pour la France, qu'une manœuvre sur le haut Danube. Il y a tout lieu de croire qu'il voulait affaiblir son adversaire par une bataille, ou descendre de Pforzheim pour opérer sa jonction avec Jourdan; mais dans le premier cas, il atteignait son but beaucoup plus tôt, et d'une manière plus complète, en forçant l'ennemi de se retirer précipitamment sur le Danube; dans la seconde hypothèse, la manœuvre qu'il adopta ne l'eût conduit au but que fort lentement, et en sacrifiant même une partie des avantages déjà obtenus. Tout engageait donc les Français à gagner ce fleuve : or Moreau, en avançant de Pforzheim, s'en éloignait toujours plus; et si l'archiduc, comme cela était présumable, évitait une bataille et se retirait derrière le Necker, la jonction des armées françaises ne pouvait s'effectuer sans livrer leurs communications avec Strasbourg, à la merci des Autrichiens.

Il résulte de tout ce qui précède, que Moreau perdit, après la bataille de Malsch, l'avantage de sa position. Prudent et circonspect dans une circonstance où il ne fallait que de la hardiesse et de l'énergie, il laissa le temps à l'archiduc d'approvisionner les forteresses, d'évacuer ses dépôts et ses magasins, et d'assurer les subsistances pour la retraite.

Voulant préparer son attaque du 15, il porta sa gauche à Langensteinbach, le centre entre l'Ens et la Nagold, la division Taponnier à Calw, et la cavalerie légère au delà de la Nagold, sur la Wurm. Dès que l'archiduc en fut instruit, il fit marcher, le 14, le contingent saxon, par Enzberg et Vaihingen, à Enz-Vaihingen. Les troupes autrichiennes le suivirent sur deux colonnes, le même soir à dix heures : la première sur la chaussée, jusqu'à Mühlacker, et de là par Roswangen à Vaihingen; la seconde sur Œdisheim, Lenzingen et Illingen, où elle campa. Le front des Impériaux était couvert par l'Enz; leur gauche appuyée au château de Vaihingen, et leur droite établie sur les hauteurs qui dominent l'Enz; les avant-postes à cheval sur cette rivière; le corps volant fut retiré de Bretten à Stepach, pour observer la route de Heilbronn et Laufen.

Le 15 juillet, la division Taponnier s'avança de Calw à Weil, et força la cavalerie légère autrichienne à se retirer derrière la Wurm. Les Français se montrèrent le même jour à Pforzheim et Eisingen.

Le 16, le gros de leur aile gauche marcha

vers Pforzheim, occupa Eutingen, OEschelbrunu, Tiefenbrunn et Nagold : un détachement fut envoyé à Durm, sur la rive gauche de l'Enz. Le général Scherb, avec 3 bataillons et 2 escadrons, prit poste à Bruchsal, pour observer Philipsbourg. Les Autrichiens, de leur côté, portèrent à marche forcée 4 bataillons et 2 escadrons à Canstadt, pour occuper le pont du Necker, et recueillir la cavalerie du prince de Lichtenstein, dans le cas où elle serait forcée d'abandonner les bords de la Wurm.

Ce petit corps avait ordre de s'établir entre Berg, à la réunion des routes de Stuttgard et Esslingen à Canstadt, et une hauteur où passe la chaussée de Vaihingen à Stuttgard.

Sur ces entrefaites, le centre de l'armée française, faisant mine de s'avancer contre cette ville, marcha directement sur la Wurm. L'archiduc après avoir, le 17, renforcé de 4 escadrons le corps établi à Canstadt, l'envoya à Esslingen pour s'assurer de ce passage principal du Necker, et faire des démonstrations contre Hohenheim; il le remplaça par 4 bataillons et 2 escadrons. Le prince se porta le même jour au soir, sur deux colonnes, à Schwieberdingen où il passa la nuit derrière le défilé; et campa le lendemain la droite en arrière de Kornwestheim, et la gauche derrière Mühlhausen, d'où il détacha les Saxons à Mœglingen; ses avant-postes s'étendirent derrière la Glems. Le détachement qui était resté à Stepach fut retiré derrière l'Enz, tant pour couvrir Heilbronn et Laufen, que pour favoriser l'évacuation du parc d'artillerie. On jeta deux ponts sur le Necker, près de Mühlhausen et d'Aldingen.

Pendant que l'archiduc concentrait toutes ses forces en gagnant le Necker, Moreau étendait les siennes: la première division de son aile gauche entre Pforzheim et Stein, poussant son avant-garde à Kieselbrunn; la seconde avait sa gauche à Neurenth sur le Rhin, et sa droite à Blankenloch et Weingarten; la réserve s'établit derrière Pforzheim, près de Birkenfeld, Bretzingen, Ispringen et Dietlingen. La première division du centre était établie sur le Necker, entre Ihlingen et Horb; la seconde avait sa droite sur les hauteurs de Schafhausen, et sa gauche à Weil; son avant-garde à Leonberg. La première division de l'aile droite appuyait sa droite à Rheinfeld sur le Rhin, et sa gauche à Schupfen; la seconde avait sa droite à Mundingen, sa gauche à Simonswald; son avant-garde dans la vallée d'Enfer, et près de Saint-Peter; sa réserve à Eichstetten.

Cette disposition était vicieuse, parce qu'elle empêchait le général français d'attaquer en force et avec supériorité, et qu'elle laissait à son adversaire la liberté d'effectuer sa retraite comme il le jugerait à propos. Il faut convenir néanmoins qu'elle ne donnait pas de prise aux Autrichiens, car les divisions placées près de Weil et de Pforzheim, étant à portée de se réunir, suffisaient avec la réserve pour leur tenir tête.

Saint-Cyr s'avança, le 18 juillet, contre Stuttgard, et Moreau avec la gauche et la réserve, sur Sachsenheim, par Vaihingen. A trois heures et demie les Français arrivèrent devant Stuttgard, culbutèrent les postes de cavalerie qui s'y trouvaient, et débouchèrent de la ville sur deux colonnes, contre Canstadt et Berg. Les Autrichiens conservèrent ce dernier village, et repoussèrent dans les faubourgs de Stuttgard les troupes qui l'avaient attaqué; enfin les Français restèrent maîtres de la ville et du bois qui s'étend jusqu'à Rohracker, et les Autrichiens de leur position.

L'archiduc fit occuper dans la nuit Canstadt par 3 bataillons; il fit garder aussi le pont de Turckheim et le gué de Plochingen, et envoya des renforts par Esslingen au corps qui, après avoir menacé Hohenheim, s'était retiré sur les hauteurs d'Esslingen, après la perte de Stuttgard.

Le 19, au point du jour, l'armée impériale marcha par lignes et par la gauche. La première passa le Necker près de Mühlhausen, et vint par Hofen s'établir sur les hauteurs, en arrière de Canstadt; la seconde traversa la rivière près d'Aldingen, et s'établit sur les hauteurs d'OEffinger, derrière la première ligne. Les Saxons formant une troisième colonne, se dirigèrent par Zuffenhausen à Hofen, où ils passèrent le Necker, et prirent position à côté de l'aile droite. L'artillerie et les équipages suivirent la route de Neckerrems, et parquèrent à Waihlingen. Un rideau de troupes légères fut laissé sur la rive gauche du Necker: Canstadt, Esslingen et les hauteurs en avant de ce dernier endroit, restèrent occupés.

Par cette manœuvre, les Autrichiens maîtres de ces débouchés importants, tinrent l'en-

nemi dans l'incertitude de leurs projets, et couvrirent leurs positions de retraite : mesure indispensable, attendu que le terrain favorisait le passage de la rivière sur plusieurs points.

Lorsque tous les dépôts et les magasins de Heilbronn et Laufen furent en sûreté, le corps volant détaché dans cette contrée se retira à Ottmarsheim et Mündelsheim, derrière le Necker, d'où il continua à observer l'ennemi.

Le contingent de Souabe se repliait à mesure que la division Duhesme gagnait du terrain vers le Necker. Arrivé à Horb, ce corps occupa Haigerloch et Hechingen. Affaibli le 17, par la défection des Wurtembergeois, qui se mirent à Tübingen sous la protection des Français, il se retira, le 19, à Gamerdingen, et passa, le 20, le Danube en toute hâte à Redlingen. Il était temps : Duhesme entrait à Herrnberg, et ses partis se montraient à Rothenbourg.

Frœhlich, trop faible pour se maintenir à Villingen, où sa droite était en l'air depuis la retraite du contingent de Souabe, n'attendit pas l'approche de l'ennemi pour se retirer, et arriva, le 19, à Geisingen ; il y prit position à cheval sur le Danube, avec le corps de Condé, gardant Rothweil par des avant-postes. Blomberg fut occupé par les troupes retirées des villes forestières.

CHAPITRE X.

LES FRANÇAIS ENTRENT DANS FRANCFORT. — WARTENSLEBEN SE RETIRE A WURZBOURG.

Après le combat de Friedberg, Wartensleben se retira sur le Mein, et détacha Wernek à Aschaffenbourg, avec 3,800 hommes d'infanterie et 3,000 chevaux, pour couvrir la route de Würzbourg. Il compléta l'approvisionnement de Mayence avec tout ce qu'on put retirer du pays, et jeta 2,400 hommes dans Francfort. On prit dans l'arsenal de la ville, qui renfermait 159 pièces de canon et 12 mortiers, l'artillerie nécessaire à l'armement des remparts. La place bastionnée avec une contrescarpe dégradée, se trouvait d'ailleurs à l'abri d'un coup de main, par des fossés pleins d'eau; c'était autant qu'il en fallait pour couvrir le pont du Mein, tant qu'on pouvait compter sur des secours de la rive gauche de cette rivière.

Le gros de l'armée de Wartensleben, consistant en 22,000 hommes d'infanterie et 11,000 chevaux, prit position depuis Offenbach, jusqu'en face de Hœchst : un cordon de troupes légères le liait à Mayence, et un corps volant entretenait sa communication avec le Necker. Le 12 juillet, l'arrière-garde se retira aussi sur le Mein, et s'établit entre Offenbach et Stockstadt, où elle se mit en communication avec Aschaffenbourg.

A la vérité, Wartensleben s'était un peu trop étendu; cependant la position qu'il choisit remplissait assez son but, et s'il l'avait bien défendue, l'armée de Sambre-et-Meuse n'eût pas fait un pas de plus. Jourdan n'avait pas assez de monde pour passer le Mein à force ouverte entre Mayence et Francfort, et couvrir ses flancs contre les têtes de pont de ces deux places, où des masses considérables le menaçaient; il eût commis une nouvelle imprudence en se dirigeant vers le Mein supérieur, parce qu'il aurait donné prise aux Autrichiens sur ses communications (1), avant d'atteindre leur ligne de retraite vers l'archiduc et le Danube. Son début vicieux, en le plaçant dans cette situation délicate, avait permis à l'ennemi de se retirer librement sur le bas Mein. Il ne lui restait donc d'autre parti que de le déloger de Francfort, afin de lui enlever le point d'où pouvait partir incessamment le coup le plus funeste contre lui.

On savait que la place n'était pas tenable, et que ses fortifications se trouvaient en très-mauvais état; sa grande population, ses richesses, intéressant vivement les Autrichiens à sa conservation, fondèrent Jourdan à penser qu'il suffirait d'un bombardement pour la faire tomber entre ses mains; en conséquence, il fut résolu.

L'armée française resta, le 11 juillet, dans sa position de la veille. L'attaque fut fixée pour le 12; mais attendu que l'ennemi n'avait pas été complétement battu, on recommanda la plus grande prudence aux chefs des différentes colonnes. Les avant-gardes devaient recon-

(1) Si la neutralité de la Hesse, sous la protection de la Prusse, n'eût empêché Jourdan de se porter vers Hanau pour y tenter le passage du Mein, il y a tout lieu de croire que, loin de donner prise sur ses communications, il eût menacé celles de son adversaire. Il ne se serait certainement pas compromis en opérant ce mouvement avec 60,000 hommes contre 40,000 rejetés sur la défensive, et tout occupés de leur propre conservation.

naître d'abord la position de l'ennemi, et être suivies du reste des troupes, auxquelles on prescrivit de ne pas engager de combat décisif. En exécution de ces ordres, les divisions Grenier et Championnet vinrent border la rive droite du Mein, la première derrière Hœchst, et l'autre entre Niederliederbach et Criftel, après avoir tourné Kœnigstein, le 11, et occupé les bois au pied des montagnes qui s'inclinent vers le Mein : ni l'une ni l'autre ne rencontrèrent l'ennemi. Bernadotte et Dauriez observèrent de leur position les débouchés de Cassel.

Sur ces entrefaites, Kléber conduisit les divisions Lefebvre et Collaud d'Ossenheim et Ober-Hossbach dans une position entre Hodheim et Nieder-Vildstadt, qui devait être couverte par de la cavalerie et des postes à Ilbenstadt et Keichen. La division Bonnard formait la réserve. Le général en chef français supposant l'ennemi derrière la Nidda et à Bergen, désirait avoir une connaissance exacte des choses, avant d'arrêter son plan définitif d'attaque.

Le 12 au matin, Kléber partit avec les coureurs. A son arrivée sur les bords de la Nidda, il trouva tous les ponts rompus, et les derniers postes ennemis en retraite sur le Mein. Comme la Nidda n'a presque point de gués, il en rétablit aussitôt les ponts. Lefebvre et Bonnaud reçurent ordre de s'avancer sur Wilbel, Collaud sur Bonamœs. Kléber poursuivit sa marche jusqu'à Francfort, et jeta les premiers détachements d'infanterie légère dans les jardins et les maisons de plaisance qui l'entourent. Aussitôt que son artillerie fut arrivée, on mit quelques obusiers en batterie, et la canonnade s'engagea des deux côtés. Au bout d'une heure, on envoya au magistrat une sommation qui fut remise au commandant autrichien, lequel répondit qu'il l'avait fait tenir à Wartensleben.

Cependant les colonnes françaises arrivèrent devant Francfort. Les divisions Lefebvre et Collaud se formèrent sur les hauteurs entre Bornheim et la tour de Bockenheim; celle de Bonnard, en seconde ligne; une chaîne de postes borda le Mein depuis l'embouchure de la Nidda, en remontant jusqu'en face d'Offenbach. Ceux qui investissaient la place furent renforcés, et l'on disposa huit obusiers sur les points les plus avantageux. C'est avec ces faibles moyens qu'on bombarda la ville depuis dix heures du soir, jusqu'à cinq heures du matin. Le feu prit en plusieurs endroits; bientôt parut un trompette, avec la réponse de Wartensleben, portant qu'il ne pouvait rendre la ville sans la permission de l'archiduc, auquel il avait expédié un courrier, pour prendre ses ordres. Le trompette était suivi d'une députation du sénat, qui demanda grâce. Le feu cessa; la députation et la dépêche de Wartensleben, furent envoyées à Hombourg, quartier général de Jourdan. La garnison profita de ce répit pour arrêter l'incendie et mettre en état les contrescarpes; Kléber de son côté, éleva de nouvelles batteries, fit venir des munitions, et rassembla des échelles dans les villages voisins.

Cependant Jourdan fut inexorable; il n'accorda aux magistrats qu'une suspension d'armes de trois heures, menaçant la ville d'assaut et d'incendie; ce délai écoulé le 13 au soir, Kléber fit un feu violent de toute son artillerie. Des mouvements de troupes, l'aspect des échelles apportées à dessein d'épouvanter les assiégés, leur firent croire qu'on allait tenter l'escalade. Le feu se déclarant au même moment en beaucoup d'endroits, Wartensleben entra en pourparlers avec Kléber : ils convinrent d'un armistice de quarante-huit heures. Aux termes de cette suspension d'armes, les Français ne devaient entrer dans Francfort, ni mettre pied sur la rive gauche du Mein, ni de la Kinzig, avant le 16, à sept heures du matin.

Cette convention était tout à fait dans l'esprit des instructions de l'archiduc, pour qui la position de Francfort perdait toute son importance, dès qu'il se retirait sur le Danube. Wartensleben à la faveur de l'armistice, se dirigea sur Würzbourg. Dès lors ayant assez d'avance pour s'opposer incessamment à l'ennemi, il était sûr de pouvoir concentrer bientôt, sur le haut Mein, son armée étendue jusque sous Mayence. Accorder du temps à un adversaire qui est sur la défensive, en retraite, et qu'on a tourné, c'est lui fournir gratuitement l'occasion de ressaisir l'avantage qu'il n'aurait recouvré qu'avec peine, et peut-être jamais.

Wartensleben profita de la convention, pour gagner Würzbourg sans être inquiété. Le 15, l'armée autrichienne se mit en marche sur deux colonnes; toutes les troupes placées sur le Mein jusqu'à Offenbach, vinrent à Aschaf-

fenbourg; celles qui étaient à Aarheilingen, plus bas vers le Rhin, s'établirent dans un camp derrière Bobenhausen. Un corps volant d'un bataillon et 8 escadrons, commandé par le général Elsnitz, se retira sur la gauche par Darmstadt et Weinheim; il ne resta que des postes de cavalerie en présence des avant-gardes françaises.

Le 16, toutes les divisions parvinrent à leur nouvelle destination; continuant leur marche le lendemain, elles passèrent le Mein sur un pont volant à Lengfurt, et campèrent sur la rive gauche; l'arrière-garde à Esselhaeb et Rohrbrunn, tenant Aschaffenbourg par un détachement. La colonne de Bobenhausen suivit le défilé de Miltenberg, en avant duquel son arrière-garde prit position. Elsnitz marcha par Ramstadt et Erbach. Wartensleben, inquiet pour son aile droite, détacha la division Wernek à Würzbourg, où elle arriva le 17. Lohr et Gemünden, d'où les Français pouvaient s'avancer de la Kinzig, sur la route la plus directe, furent occupés.

Le 18, l'armée campa à Roshrunn, et le jour suivant à Würzbourg, où elle s'établit sur le Galgenberg en avant de la citadelle. Le 20, elle passa le Mein dans la ville, et se réunit à Kœrnach à la seconde colonne, qui y arriva par Wertheim et Bischoffsheim. Elsnitz parvint, le 19, à OEttelfingen, et le 20 à Bitterbrunn. Ses troupes légères prirent poste sur les bords de la Tauber, et se lièrent par des partis avec le corps volant de la grande armée, qui était arrivé à Canstadt.

De son côté Jourdan fit avancer, le 15, sur la Kinzig, les divisions Lefebvre et Collaud, pour occuper la ligne tracée par l'armistice et observer Aschaffenbourg. La première, se porta entre Gelnhausen et la route de Meerholz; la seconde, sur les hauteurs derrière Langenselbold; Grenier et Championnet, entre ce dernier village et Langendiebach; les avant-postes le long de la rive droite de la Kinzig.

Bonnard entra, le 16, dans Francfort, immédiatement après que les Autrichiens l'eurent évacué. Sa division, chargée ensuite d'investir Cassel, fut mise, ainsi que celle de Poncet, sous les ordres du général commandant le corps d'observation de Mayence. Bernadotte, qui arriva le 15 à Hofheim, fit jeter, à Hœchst, le 16, un pont sur le Mein, et envoya des partis sur la rive gauche, principalement vers Darmstadt.

Un mouvement général s'effectua le 18: Lefebvre prit position derrière Lettigbrunn, et fit un détachement à Gemünden, ses avant-postes étaient près des fermes de Geitz; Collaud marcha à Lohrhaupt, dont il occupa les bois, son avant-garde tint Framersbach; Grenier se plaça sur les hauteurs en arrière de Wiesen. Partout les avant-postes autrichiens cédèrent le terrain aux reconnaissances françaises; ils firent mine de défendre Lohr, mais ils l'évacuèrent le 19, à l'approche de l'avant-garde de Colland. La retraite de l'armée autrichienne eut lieu sur Carolstadt, où la division repoussée de Gemünden, par les troupes légères de Lefebvre, la rejoignit. Le gros de cette division française les suivit et bivouaqua près de la route, occupant Burgsinn, Maidsinn, Mittelsinn et Wernfeld par ses avant-postes. Collaud s'établit sur la hauteur de Ruppertshütte et Bartenstein, son avant-garde à Lohr; des coureurs se montrèrent sur les hauteurs de Zeilingen et Herstadt. Ces deux divisions gardèrent leurs positions le 20; Championnet et Grenier restèrent à Wiesen, où ce dernier était arrivé le 19, après avoir été relevé la veille, à Aschaffenbourg par la division Bernadotte.

Le mouvement des Français sur Gemünden détermina l'avant-garde autrichienne, stationnée aux environs d'Esselhach et de Bœsenbach, à se retirer à Lengfurt, d'où elle se porta, le 20, à Würzbourg, pour y passer le Mein à la nuit. Toutes les forces de Wartensleben étaient concentrées. Il choisit sagement Würzbourg comme point de direction; car, quoique l'archiduc fût encore, le 20, sur le Necker, le premier ne pouvait espérer se joindre à lui dans cette contrée; en effet, il n'avait plus de libre que la route de Miltenberg et Heilbronn, encore la longueur de son détour rendait sa jonction à la grande armée sur le Necker, d'autant plus incertaine, que celle-ci était en pleine marche vers le Danube; de plus, le mouvement eût été dangereux: parce que déjà engagé dans les défilés du Necker, l'archiduc aurait rencontré des obstacles insurmontables dans l'exécution des manœuvres qu'il eût tentées en faveur de son lieutenant. Leur jonction ne devenait possible, que dans le cas où le premier, attaquant

son adversaire, Wartensleben aurait pris part au combat par une marche de flanc vers le Necker, dans les environs de Wimpfen. Mais, que devait-on attendre d'une opération combinée à une pareille distance, contre l'ennemi qui avait, sur la rive gauche du Necker, toute facilité de manœuvrer? La position de Würzbourg réunissait, au contraire, plusieurs avantages stratégiques. Elle couvrait à la fois toutes les routes de la Bohême et celles qui mènent, par Ochsenfurt et Kitzingen, entre Ulm et Ratisbonne, sur le Danube. Tant que les Autrichiens en conservaient la possession, Jourdan n'eût pas osé s'avancer par Schweinfürt et Bamberg, de peur de les avoir sur son flanc, à portée d'opérer sur ses communications, sans risque pour les leurs. Enfin le terrain des environs de Würzbourg est d'une telle nature, qu'il facilite les mouvements en tous sens.

Le général autrichien agit avec prudence en hâtant sa marche vers le point décisif. A la vérité, il aurait pu défendre un ou deux jours les défilés du Spessart et de Miltenberg; mais loin d'y gagner, il eût, au contraire, perdu la faculté de se préparer à recevoir l'ennemi, en différant à réunir ses troupes.

La poursuite de Jourdan laisse entrevoir un projet fautif: d'abord elle s'effectua trop lentement; ensuite sa ligne embrassa trop de terrain. On observe que, sans plan fixe et sans avoir assez de troupes sous la main, il est obligé d'attendre constamment des nouvelles de l'ennemi, pour diriger ses mouvements d'après les siens, tandis que sa supériorité numérique mettait en droit d'attendre qu'il lui dicterait la loi. Dès que les Autrichiens eurent consenti, le 13 au soir, à rendre Francfort, il devait présumer qu'ils renonçaient à conserver leur position derrière le Mein, et à opérer offensivement sur la rive droite. On ne pouvait supposer à Wartensleben que deux intentions : la première, de continuer sa retraite, et c'était la plus vraisemblable, d'après ce qui était arrivé sur le haut Rhin; la seconde, de rassembler ses forces et de reprendre l'offensive, en passant la Kinzig. Dans l'un et l'autre cas, Jourdan aurait dû concentrer son armée à Francfort, et faire observer Cassel par un petit détachement. Par là, il eût été à même de prendre, à l'expiration de l'armistice, une direction conforme aux circonstances, et de repousser toute attaque. Loin de s'arrêter à ce parti, les troupes françaises restèrent dispersées, et ne s'avancèrent de la position qu'elles occupaient depuis le 16, qu'après la retraite de l'ennemi.

Jourdan, ébloui par l'avantage précaire et illusoire qu'il obtiendrait en portant sa gauche de la Kinzig à Schweinfurt, par Gemünden, avant que les Autrichiens y arrivassent, se décida à la faire avancer pour forcer l'ennemi à la retraite, en menaçant sa droite et refusant la sienne. Il ne fit pas attention que la route de Schweinfurt à Egra, étant la plus éloignée de la base d'opérations de l'ennemi, n'avait nulle importance; que sa perte n'entraînait point celle des communications du Danube, ni même des principales de la Bohême. Il n'eut aucun égard à la jonction des armées françaises et à la séparation des armées autrichiennes (1). Wartensleben eût été bien embarrassé, si Jourdan, portant son aile droite en avant, l'eût menacé de le couper du Danube, et de le rejeter sur la route d'Egra.

Au lieu de poster un simple détachement sur la haute Kinzig, avec ordre d'y laisser paisiblement l'ennemi, le général français chercha à occuper la route à laquelle il devait le restreindre, et marcha, après la prise de Francfort, sur Würzbourg par Aschaffenbourg et Miltenberg. C'était sous la seconde de ces villes qu'il convenait d'attaquer les Impériaux; et si la position se trouvait trop forte pour être em-

(1) Faute de renseignements exacts, l'auteur adresse ici à Jourdan, des reproches que mérite le Directoire. « *N'épargnez rien*, ne cessait-il d'écrire à ce général, *pour vous emparer le plus tôt possible de la ligne de communication d'Aschaffenbourg, jusques et compris Nürnberg; si Wartensleben persiste à rester entre le Necker et le Mein, cela seul suffira pour vous donner un ascendant marqué sur lui; s'il se retire dans cette direction, poursuivez-le avec acharnement avec le centre et la droite, tandis que la gauche quittant les bords de la Kinzig, se dirigera sur la Saal, s'emparera de Schweinfurt, et prendra position sur le haut Mein, aux environs de Lichtenfeld.* » Par cette manœuvre, le Directoire croyait tourner l'armée autrichienne qui se serait portée sur la Rednitz, l'empêcher de s'élever sur le flanc gauche et les derrières de celle de Sambre-et-Meuse; enfin, la rejeter plus facilement en Bohême.

portée, il fallait s'établir vis-à-vis dans une semblable, afin de couvrir ses communications et sa ligne de retraite, et faire, sous sa protection, des démonstrations contre Ochsenfurt. Wartensleben ne pouvait garder longtemps Würzbourg : dès qu'il l'aurait évacué, c'était le moment de le poursuivre sans relâche avec la droite, afin de le forcer à précipiter la retraite, ou à recevoir le combat dans une position défavorable. Alors sans doute, les Autrichiens eussent été anéantis, et la campagne, peut-être même la guerre, se fût terminée; car après la destruction de sa droite, l'archiduc se serait trouvé dans l'impuissance de résister aux deux armées ennemies. Tout concourut inutilement à procurer ce glorieux résultat au général français, et c'est en vain que l'offensive lui donna l'initiative des mouvements; ses efforts ne visèrent point à forcer son adversaire à recevoir une bataille, où sa supériorité en infanterie lui donnait un espoir fondé de remporter la victoire.

On ne doit pas toujours réputer pour général celui qui se trouve à la tête d'une armée. La plupart de ceux qui commandent n'ont aucune idée de stratégie, et ne connaissent que la tactique. Incapables d'embrasser l'ensemble des grandes opérations, ils ne sont guidés que par des vues étroites et momentanées; leurs mouvements n'ont aucun but marqué pour l'avenir; ils vont en tâtonnant, et n'attendent les résultats que d'une série d'accidents fortuits, sans savoir de quelle nature ils seront, ni comment il les obtiendront. Lors même que ces hommes seraient propres à ordonner une marche, à défendre une position, même à livrer un combat, ils succombent néanmoins sous celui dont le coup d'œil saisit le but des opérations, qui y court avec résolution par la ligne stratégique, et surmonte tous les obstacles qui ne sont pas appuyés sur les principes; pour tout dire en un mot, le stratégiste n'est subordonné, dans aucun cas, au tacticien.

CHAPITRE XI.

COMBATS DE CANSTADT ET D'ESSLINGEN; RETRAITE DE L'ARCHIDUC SUR BOEHMENKIRCH.

Le 19 juillet, deux divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous le commandement de Desaix, et la réserve, formant ensemble 27 bataillons et 47 escadrons, arrivèrent à Vaihingen; Saint-Cyr occupait Stuttgard, avec la division Taponnier de 12 bataillons et 8 escadrons; celle de Duhesme, forte de 6 bataillons et 9 escadrons, fut poussée en avant de Horb.

Du côté des Autrichiens, un corps volant, d'un bataillon et 7 escadrons, était entre Ottmarsheim et Mündelheim; le gros de l'armée et les Saxons, de 26 bataillons et 45 escadrons, campait sur la rive droite du Necker, en arrière de Canstadt, appuyant sa droite à la Rems. Une avant-garde, de 12 bataillons et 26 escadrons, occupa les hauteurs de cette ville et d'Esslingen; un corps volant de 3 bataillons et 12 escadrons, couvrit l'aile gauche à Plochingen. Le contingent de Souabe s'était déjà retiré à Gamerdingen.

La position des Autrichiens à Canstadt et Esslingen, parut trop menaçante pour que Moreau continuât ses opérations, avant de les avoir délogés et éloignés du Necker. Il donna l'ordre à Saint-Cyr de les repousser avec la division Taponnier, dans l'intention de se diriger à droite aussitôt après cette attaque, de passer la rivière à Esslingen, et de marcher vers le Danube.

Ce plan, qui eût été bon lorsque l'archiduc se trouvait encore sur l'Enz ou à Pforzheim, était peu convenable dans les conjonctures présentes. Moreau, ayant rassemblé la majeure partie de ses forces sur la gauche, pouvait-il bien se flatter de les porter à sa droite sans dévoiler ses desseins à l'archiduc? Celui-ci, qui se trouvait à Canstadt, n'était-il pas à portée d'occuper en forces la route de Plochingen et la vallée de la Fils, afin d'assurer ainsi sa communication avec le Danube, où les Français ne l'eussent jamais devancé? La conséquence la plus favorable de cette manœuvre eût été d'obliger les Autrichiens à continuer leur retraite sur ce fleuve, résultat que Ferino eût également obtenu en débouchant de la forêt Noire, et s'avançant par la rive droite. Moreau aurait donc fait un meilleur usage de sa supériorité, s'il eût débordé la droite des Impériaux, pour les acculer au Danube, et les couper de leurs communications avec Wartensleben; car c'est ainsi qu'il eût assuré sa jonction avec Jourdan (1).

L'archiduc devina l'intention de son adversaire. Mettant une grande importance à la possession de la route d'Esslingen à Ulm, qui est la plus rapprochée du Danube, il détacha, le 20 au soir, 6 bataillons et 6 escadrons à Plochingen; 5 autres bataillons et 14 escadrons furent envoyés à Kœngen, afin de couvrir la route de Stuttgard à Kirchheim et Uihingen, dans la vallée de la Fils, et de pousser des détachements à Urach pour observer l'ennemi. Ces renforts arrivèrent à temps. Le 21, au point du jour, Laroche parut vers Esslingen, et Ta-

(1) La stratégie était alors dans son enfance. Moreau, comme ses collègues, n'avaient encore fait jaillir que des étincelles de ce génie qui plus tard se développa en lui. Il ne fit pas plus d'efforts que Jourdan pour opérer la jonction des deux armées, et ne manœuvra point avec l'habileté qu'il déploya sur le même théâtre en 1800.

ponnier, vis-à-vis de Canstadt. La fusillade commença entre les avant-postes. Les colonnes chargées de l'attaque de Berg et de Canstadt remplirent leur objet; les Autrichiens furent repoussés de l'autre côté du Necker et perdirent le faubourg de cette dernière ville, sans avoir le temps d'en rompre le pont. Cependant, comme ils se maintinrent dans la ville et à la rive droite du Necker, les Français ne purent passer outre, et le combat se réduisit à une fusillade assez vive, qui finit à la nuit.

Pendant qu'on se battait à Canstadt, les Français attaquèrent aussi le général Hotze à Esslingen; une colonne fila de Degerloch à Nellingen par Ruith, vers Esslingen et la ferme de Weilerhof; chemin faisant, elle replia les postes autrichiens dans les jardins d'Esslingen et sur la hauteur de la maison de péage; mais Hotze étant survenu avec 2 bataillons et 3 compagnies de chasseurs, la repoussa de Weilerhof et de la tête du bois voisin. Les Français, renforcés à leur tour, revinrent inutilement à la charge : cette ferme et les hauteurs d'Esslingen, restèrent au pouvoir des Autrichiens; les premiers retournèrent à Ruith, et placèrent des piquets à la lisière de la forêt.

Les deux partis restèrent en présence le 22. L'archiduc avait déjà commis une faute d'attendre l'attaque des Français; mais c'en était une bien plus grave de passer la journée dans cette position, d'autant qu'il était informé du projet de son adversaire, de sa supériorité, et de son arrivée à Ludwigsbourg. Le temps qu'il gagnait par ce délai ne compensait pas le péril qu'il courait.

Ce ne fut que le 22 juillet que les Autrichiens se rendirent à Scherndorf, en deux colonnes, par la chaussée de Waiblingen et par Romelshausen. L'arrière-garde, partagée également en deux sections, s'établit, à une heure après minuit, à Grossheppach et Beutelsbach, d'où elle forma une chaîne de postes, par Plochingen et Kircheim jusqu'à Owen. Le corps volant d'Ottmarsheim et Mündelsheim se retira entre Winnenden et Hauweiler.

Le 21, le contingent de Souabe, se prévalant de la déclaration du landgrave de Fürstenberg, portant: « Que les princes souverains » du cercle de Souabe négociaient avec la » France, et que leurs troupes ne prendraient » plus de part aux opérations » se retira de Gamerdingen à Biberach.

Au moment où l'archiduc se préparait à quitter les bords du Necker, le général Lindt, commandant les troupes saxonnes, lui déclara qu'il lui était impossible de s'éloigner des frontières de l'électorat, et de continuer la campagne. Ce prince, pour le retenir, le dirigea, le 22, par Schwæbisch-Hall, sur Wartensleben, qui occupait Würzbourg; mais Lindt marcha vers Nürnberg, et se plaça à Fürth, derrière la Rednitz, d'où il retourna en Saxe, au mépris de toute considération.

Le départ des contingents de Souabe et de Saxe affaiblit l'armée autrichienne, dans le moment le plus critique, de 10,000 hommes au moins. Au 22 juillet, son effectif ne s'élevait qu'à 24,000 fantassins et 11,000 chevaux, répartis entre Hotze et l'archiduc.

Frœhlich, dont le flanc droit était en l'air depuis la défection des troupes de Souabe, quitta, le 22, sur quatre colonnes, la position de Geisingen; la première, composée de troupes légères, flanqua les trois autres par Friedingen, Mengen, Riedlingen, sur la rive droite du Danube; la seconde marcha par Tuttlingen, Mœskirch, Alschhausen et Waldsee; la troisième, formée du corps de Condé, prit par Acb, Stockach, Ravensbourg et Waldsee; la quatrième, consistant en 3 bataillons et 4 escadrons commandés par le général Wolf, avait l'ordre de couvrir le Vorarlberg, et côtoya le lac de Constance, par Uberlingen, Mœrbourg, Buchhorn et Bregentz.

Le 24 juillet, à deux heures du matin, l'archiduc leva son camp de Schorndorf, pour aller bivouaquer à Gmünd. L'armée ne forma qu'une seule colonne, parce que le terrain coupé n'avait pour issue que la vallée de la Rems; l'arrière-garde resta à Schorndorf; une chaîne d'avant-postes lia sa droite près d'Oppelhausen, au corps volant qui était à Baknang, et sa gauche à Hotze, vers Adelberg. Ce dernier s'était retiré avec 11 bataillons et 14 escadrons d'Esslingen et Plochingen, par la vallée de la Fils, à Gœppingen; ses troupes légères occupaient Wangen, Jebenhausen et Gameltshausen; le corps volant de l'aile gauche tenait Blaubeuren, dans la vue de couvrir Ulm contre les partis.

Les Autrichiens furent suivis avec circonspection et lenteur. Delmas marcha dans la vallée de la Rems; la réserve, ainsi que les divisions Taponnier et Beaupuy, longea la Fils; Duhesme s'engagea dans la vallée de l'Erms, sur la route d'Urach; en sorte que Moreau, en portant le gros de son armée dans la vallée de la Fils, perdit la belle occasion qui s'offrait de serrer son adversaire dans les défilés qu'il allait traverser.

Le 25, les troupes légères de Delmas attaquèrent les postes en avant de Schorndorf, et les repoussèrent dans la ville. Le 26, l'armée impériale se porta du camp de Gmünd, sur la hauteur de Bœhmenkirch; son arrière-garde prit position à Bargau; Hotze entre Geislingen et Urspring; le corps volant de l'aile droite flanquait ce mouvement par Murhardt et Geschwend; il s'étendit ensuite vers Gaildorf sur le Kocher, et derrière le Rothbach, du côté de Rupertshofen, poussant des partis jusqu'à Heilbronn. L'artillerie de réserve, ne pouvant suivre l'armée dans les chemins escarpés et rocailleux de Bœhmenkirch, fut envoyée à Heidenheim. On n'avait d'autre vue, en s'établissant à Bœhmenkirch, que de retenir l'ennemi jusqu'à ce qu'on eût évacué les magasins qui étaient entre Ulm et Günzbourg; la position prise remplissait parfaitement ce but.

La vallée de la Fils, dans laquelle le gros de l'armée de Moreau marchait à Ulm, par la route la plus directe, prend naissance entre Geislingen et Urspring, dans la chaîne du Rauhe-Albe. Cette chaîne n'est pas très-élevée, mais diffère de celles de même espèce, en ce que ses vallées sont formées par des rochers à pic, et qu'on trouve sur sa sommité une plaine assez étendue et découverte; la route qui mène de la vallée de la Fils à Ulm monte sur le plateau vers Urspring, dans un endroit assez resserré, près des sources de plusieurs ruisseaux affluents du Danube et du Necker. Le passage principal, nommé la rampe de Geislingen, est une montée roide, difficile, pratiquée dans un long défilé, et très-aisée à défendre: le général Hotze occupa ce point important.

Une seconde route mène du Rauhe-Albe au Danube; celle-ci quitte la vallée de la Fils auprès de Gross-Siessen; court ensuite dans une autre très-étroite, jusqu'à Weissenstein; de là, elle chemine sur les flancs d'une montagne très-rude qu'elle descend ensuite, par une rampe très-rapide, pour se rendre à Heidenheim, dans la vallée de la Brenz. Bœhmenkirch est situé sur cette route, et c'est là qu'était placée l'armée autrichienne. Ces deux routes sont les principales du pays; l'artillerie légère seule peut y passer avec facilité: toutes les autres sont impraticables.

L'avant-garde de l'archiduc était à Bargau, couvrant la vallée de la Rems et la route d'Aalen, par où s'avançait la division Delmas. La position de l'archiduc, sur ce point central, pouvait être regardée comme inexpugnable. La vallée de la Fils est un défilé si étroit et resserré par des montagnes si escarpées, qu'il ne reste à l'ennemi qui s'y engage aucune possibilité de manœuvrer. Il faut qu'il emporte de vive force les rampes de Geislingen et de Weissenstein, ou qu'il retourne sur ses pas, pour s'en approcher par la vallée de la Rems, ou par la route de Blaubeuren.

Or, pour gagner la route de Blaubeuren, Moreau eût été obligé de rétrograder jusqu'auprès de Kirchheim, et pour arriver directement sur la Rems, il n'avait que le chemin de montagne de Siegen à Gmünd, lequel devenait très-dangereux à une si grande proximité de l'ennemi; s'il ne le prenait pas, il ne lui restait, dans la vallée de la Rems, que celui de Gœppingen et Schorndorf. Une manœuvre qui doit commencer par une marche rétrograde de deux jours, en présence de l'ennemi, est sujette à beaucoup d'inconvénients. Supposé que Moreau s'avançât nonobstant ces difficultés dans la vallée de la Rems, l'archiduc avait un chemin si court pour gagner Ulm et la vallée de la Brenz par Heidenheim, que le général français eût été contraint à manœuvrer bien loin sur son flanc et de s'avancer jusque vers Aalen, avant de le forcer à abandonner Bœhmenkirch. Un tel mouvement n'était guère à redouter; car Moreau eût donné beaucoup trop au hasard en pénétrant dans le défilé d'Aalen, et laissant les Autrichiens en mesure de l'attaquer à chaque instant avec toute chance de succès.

Moreau sentit l'avantage de la position des Autrichiens. Il vit qu'il risquait de se faire battre en détail, en débouchant des vallées avec ses colonnes isolées, et crut en conséquence devoir laisser ses adversaires tranquilles pendant quelques jours.

CHAPITRE XII.

MARCHE DE WARTENSLEBEN A ZEIL.

Le 21 juillet, Wartensleben réunit toutes ses troupes sous Würzbourg; 23 bataillons et 44 escadrons campaient sur les hauteurs de Kœrnach; un bataillon occupa la citadelle, qui fut armée avec l'artillerie trouvée dans son arsenal; 14 bataillons et 61 escadrons de troupes légères formaient un cordon autour de la position de Schweinfurt, derrière la Wern, par Carolstadt à Bischoffsheim, sur la Tauber. Le camp de Kœrnach était au centre de ce demi-cercle, à portée de couvrir les points menacés.

Convaincu de l'excellence de cette position, l'archiduc ordonna à Wartensleben d'y tenir aussi longtemps que possible. Il lui importait beaucoup que l'aile droite ne précipitât pas sa retraite; car, si Jourdan gagnait sur elle un avantage trop marqué, il aurait pu se jeter, par un mouvement rapide, sur le flanc droit de la grande armée, avant que Wartensleben, trompé par des démonstrations, s'en aperçût et y mit obstacle. Heureusement le plan de Jourdan n'alla pas jusque-là; il continua sa marche dans la première direction, et sembla n'avoir d'autre vue que de gagner du terrain sur son adversaire, sans lui livrer de bataille, et sans entreprendre de manœuvre qui influât sur l'ensemble des opérations.

Le 21, Lefebvre s'avança à Deitensohl; son avant-garde à Arnstein et sur la Wern. Collaud se rendit par Quint à Buthen, et fit occuper Carolstadt et Retzbach par son avant-garde. Grenier se porta par Gemünden à Bonland et Bühler.

Lefebvre chassa, le 22, les Autrichiens de Schweinfurt qu'il occupa, ainsi que le pont neuf, avec 4 bataillons et 3 escadrons. Le 24, les troupes légères passèrent la Wern; son corps de bataille s'établit sur les bords de cette rivière, derrière Wernek; son avant-garde sur le Mein, de Schweinfurt à Schæfferstadt; Collaud prit poste entre Arnstein et Zeizleben; Grenier à droite, entre Arnstein et Müdesheim; Championnet, arrivé le même jour à Carolstadt, appuya sa droite au Mein et sa gauche à la Wern; des troupes légères poussèrent jusqu'à Gramschatz, et trouvèrent la position de Kœrnach évacuée.

Aussitôt que Wartensleben fut informé de ce mouvement, il se décida à attaquer Jourdan, et à punir la témérité qu'il avait eue de découvrir ses flancs et ses communications. L'attaque dut avoir lieu, le 23 juillet, sur trois colonnes : la première dirigée par Oberbleichfeld, Brechthausen et Wernek contre Schweinfurt; la deuxième, par Unter-Bleichfeld sur Arnstein; la dernière, par Retzbach et Thüngen. La réserve eut l'ordre de suivre la seconde colonne. On jeta des ponts à Schwarzach pour faciliter la retraite aux deux premières; il fut enjoint à la troisième, qui avait la sienne assurée par Kitzingen, de recueillir la garnison de Würzbourg.

La résolution de Wartensleben était conforme aux circonstances. Il est probable qu'il eût battu l'ennemi, inférieur à lui sur le point d'attaque, et que le moindre des résultats eût été de conserver plus longtemps le point stratégique, si important de Würzbourg; mais, le 22 au soir, à l'instant où il donnait les ordres de mouvement, le rapport d'un déserteur annonçant l'arrivée de Bernadotte aux environs de Miltenberg, et ses dispositions pour se por-

ter sur la Tauber, fit tout suspendre. Cette nouvelle, qui prouvait à quel point les Français se trouvaient dispersés, n'aurait pas dû retarder l'attaque d'un instant. En effet, les postes autrichiens étant encore à Bischofsheim et Mergenthein, Bernadotte ne pouvait gagner le chemin de Schwarzach par le flanc ou les derrières de l'armée impériale, avant la décision du combat de Schweinfurt; surtout si Würzbourg restait fortement occupé. Néanmoins, Wartensleben convoqua un conseil, et non-seulement on y ajourna l'attaque, mais encore on y résolut la retraite.

Peu d'hommes ont assez d'énergie et de caractère pour prononcer hardiment leur opinion, sans égard aux personnes et aux circonstances. D'un autre côté, rien ne blesse plus l'amour-propre que le reproche du manque de jugement encouru par le général dont le plan a échoué; car la plupart des hommes jugent du mérite d'une résolution d'après le succès qui, à la guerre, ne se calcule jamais d'avance avec certitude. Aussi, tous ceux qui sont appelés à un conseil de guerre, y entrent avec la conviction que le général en chef se trouve dans l'embarras, et cherche à s'étayer des avis d'autrui, pour rendre, en cas de malheur, ses fautes excusables. Chacun des membres est d'autant plus éloigné d'émettre une opinion tranchante, que le nombre de ceux qui peuvent déposer contre lui est grand. Aussi, ces conseils, où l'on tremble d'être tourné ou coupé, prennent-ils toujours des décisions pusillanimes. On veut éviter le danger présent sans rien hasarder, ce qui est pourtant inévitable dans une action vigoureuse et décisive; enfin on songe rarement aux embarras qu'on se prépare, tant il est peu de gens qui percent dans l'avenir!

Si les craintes du conseil de guerre, pour l'aile gauche de l'armée, motivèrent la retraite, celles de Wartensleben pour la droite et la route d'Egra, étaient encore plus vives. Il détacha, le 22, le général Mercantin, avec 27 escadrons, à Burgwinheim, en lui prescrivant de faire courir la campagne à ses hussards, jusqu'à Eltman et Schweinfurt. L'armée le suivit dans la nuit du 22 au 23, et prit deux camps à Brunn et à Neusess, sur le Sand. Le 23 au matin, tous les avant-postes furent repoussés de Wernek sur Schwanenfeld, après avoir soutenu un petit combat; leur marche depuis là ne fut plus troublée. Une partie de la cavalerie passa le Mein au gué de Dettelbach; le reste le traversa avec l'infanterie et la garnison de Würzbourg à Schwarzach, sur deux ponts qui furent détruits aussitôt après. On établit une chaine de postes de Kitzingen jusqu'en face de Schweinfurt. Le gros de l'arrière-garde campa entre Reipelsdorf et Scharzach.

Ce mouvement ne rassura pas encore Wartensleben, lequel croyait ne pouvoir défendre une route qu'en l'occupant. Informé que des détachements ennemis poussaient jusqu'à Hassfurt, sur la rive droite du Mein, il fit aussitôt partir Mercantin avec sa cavalerie, pour le passer à Eltmann. Les avant-gardes des deux partis se rencontrèrent à Hassfurt et Kloster-Therese, mais les Français se replièrent sur Schweinfurt

Le 24 juillet, Wartensleben suivit la cavalerie avec l'armée par Geroltzhofen à Eltmann, où l'infanterie passa le Mein sur deux ponts de pontons, et la cavalerie à gué, pour s'établir ainsi qu'il suit : 4 bataillons formant la droite dans Kœnigsberg, 14 bataillons et 24 escadrons sur les hauteurs entre cette ville et Zeil, appuyant leur gauche à la route de Schweinfurt à Bamberg; 2 bataillons et 10 escadrons à Sandt, sur la rive gauche du Mein, couvrant le chemin vicinal de Bamberg; un pont de pontons établit la communication entre ces deux lignes; un bataillon et 14 escadrons s'étendaient entre Breitbach et Ober-Schwarzach, près du défilé sur la route de Würzbourg. Toutes les autres troupes, consistant en 13 bataillons et 51 escadrons, étaient disséminées depuis Ilofheim jusqu'à Kloster-Therese, sur la rive droite, et de là, sur la rive opposée de Geroltzhofen, à Kitzingen. Elsnitz qui se retira des bords de la Tauber, le 23, sans avoir aperçu l'ennemi, occupa le lendemain Marktbreit, Ochsenfurt, Bœttigheim et Wertheim. Ses patrouilles se croisèrent encore avec celles de Manheim, preuve que les inquiétudes conçues sur l'aile gauche des Autrichiens étaient sans fondement.

Wartensleben resta à Zeil jusqu'au 1er août. Il avait perdu, dans le peu de marches forcées qu'il avait faites, un nombre considérable de traineurs et de déserteurs, et ne comptait pas

dans ses rangs au delà de 24,000 hommes d'infanterie, avec lesquels il se flatta néanmoins de couvrir toutes les communications. Il perdit aussi, faute de moyens de transport, beaucoup d'approvisionnements, qui pouvaient fournir à l'ennemi les facilités de poursuivre ses opérations. Mais l'indécision de Jourdan, sa manie de s'avancer sur un grand front, et la lenteur des mouvements qui en résultait, l'empêchèrent de faire des pas décisifs et de profiter de si grands avantages.

Le 24, quelques légers détachements de Collaud, et l'avant-garde de la division Championnet se présentèrent devant Würzbourg. La citadelle, qui n'était ni approvisionnée, ni en état d'assurer par elle-même un avantage, avait été remise par les Autrichiens aux troupes du prince-évêque, qui la rendirent le 25 aux Français.

Le même jour, la division Lefebvre porta sa droite à Schweinfurt, et sa gauche vis-à-vis d'Edenhausen; son avant-garde borda le Mein jusqu'à Gerstadt, ainsi que les débouchés des routes de Kœnigshofen et de Neustadt. On plaça des postes sur la rive gauche, en avant de Schweinfurt, et entre Wachenhofen et Linfried. La division Colland suivit la précédente le 26, et se forma en deuxième ligne; Grenier quitta la Wern, et s'établit entre Schwanenfeld et Thalheim, se liant par des postes à l'avant-garde de Championnet, qui occupait Neusess. Le gros de cette division était entré le 24 à Würzbourg, et s'était placé entre Kitzingen et Dettelbach, poussant ses troupes légères sur le Mein.

Bernadotte, que Jourdan désirait rapprocher de lui, voyant que Wartensleben voulait se tenir à Zeil, prit sa direction par Langfurt et Würzbourg, et effectua sa jonction avec Championnet le 30, en avant de cette ville; il poussait devant lui Elsnitz, lequel abandonna enfin Marktbiter, et arriva le 28 à Burgwinheim; il occupa ensuite Schlusselfeld et Dieburg, d'où il communiqua, par des patrouilles, avec les avant-postes de l'armée. Les Français occupèrent Castel et Iphofen.

Jourdan, garda le 30 juillet, la position de Schweinfurt; à partir du 25, il ne se passa rien de remarquable dans les deux armées, quoiqu'il y eût de fréquentes escarmouches, à l'occasion des reconnaissances continuelles que les généraux en chef ordonnaient.

Ils étaient tous deux sans plan, et ne voyaient pas jour à en former dans leur situation respective; ils s'épiaient pour se mettre en défaut par de petits moyens, et faire un pas de plus. Jourdan ne voulait que gagner du terrain, et Wartensleben mettait toute son étude à n'en pas perdre : ni l'un ni l'autre ne montra d'énergie, et ne profita des fautes grossières de son adversaire; on eût dit qu'ils avaient changé de rôle, et agissaient l'un pour l'autre. En tournant la droite de Wartensleben, Jourdan fit tout ce qu'il fallait pour le rejeter sur ses communications avec l'archiduc et le Danube; et le général autrichien, en les découvrant, semblait inviter son adversaire à s'en rendre maître. Il s'appliqua à barrer aux Français une route sur laquelle ils ne pouvaient lui nuire, et où ils se seraient écartés de leur but.

Lorsque Wartensleben prit la résolution de se porter en toute diligence à Zeil, il dut présumer, ou que l'ennemi se trouvait en force à Schweinfurt, ou qu'il n'y était pas. Dans le premier cas, il était probable que Jourdan s'avancerait rapidement dans cette direction, et alors il ne pouvait le prévenir; dans le second, il était inutile de manœuvrer avec toute l'armée, pour s'opposer à l'opération d'un simple détachement. De toute manière, il semblait plus convenable d'opérer sur les communications de l'ennemi, en se portant sur la Wern avant que Bernadotte pût arriver, et de le forcer par là à la retraite; ou bien encore, s'il ne voulait pas l'attaquer, de passer le Mein près de Dettelbach, et de prendre position à distance égale de Bamberg et de Schweinfurt.

Supposé que Wartensleben fût déjà en mouvement sur Zeil, il eût bien fait de le continuer avec toutes ses troupes, afin d'être en mesure d'attaquer l'ennemi, immédiatement après son arrivée; mais puisqu'il connaissait la direction dans laquelle s'avançait la droite de l'armée française, et qu'il pouvait facilement discerner son éloignement, il était plus probable qu'il le battrait alors, qu'après lui avoir donné le temps de rassembler ses forces. Ajoutez à cela que les Autrichiens n'avaient rien à craindre d'un échec, parce que l'ennemi ne menaçait pas leur retraite : c'était le cas, ou jamais, de

lui livrer bataille. Cependant Wartensleben étendit son front pour occuper toutes les routes aboutissant à Bamberg. Il se plaça, avec le gros de son armée, sur l'extrême droite, comme si des routes courant dans diverses directions pouvaient être défendues autrement que par le choix d'un bon point central.

Jourdan manœuvrait encore plus mal. Ses deux ailes étaient si éloignées, qu'il donnait à l'ennemi, quoique inférieur, l'occasion de les attaquer et de les battre, sans qu'elles pussent se secourir; d'ailleurs sa gauche s'étendait trop pour agir avec vigueur. Aussi tous les mouvements s'opérèrent lentement, comme cela est inévitable, quand on les ordonne d'après les reconnaissances de la position de l'ennemi. Finalement, Jourdan perdit sept jours très-précieux, durant lesquels Wartensleben resta tranquille à Zeil. Il ne lui en fallait pas autant pour rassembler ses forces et attaquer son adversaire, ou tout au moins pour rectifier la fausse direction de ses opérations, en faisant passer le Mein, en toute diligence, aux divisions Colland et Grenier, et se portant avec elles contre Bamberg, pendant que Lefebvre amuserait Wartensleben sur son front.

Cette manœuvre suffisait pour percer le faible cordon des Autrichiens. Leur armée, tournée par la gauche, eût été forcée de se retirer en toute hâte dans la direction prise; trop heureuse encore d'atteindre la Bohême par des détours! En cas d'échec, Jourdan avait une retraite assurée par la route de Würzbourg, couverte par sa manœuvre : les Autrichiens, même victorieux, n'auraient pas osé s'avancer par Gmünden et le laisser sur leur flanc. Au pis aller, quand toutes les routes lui eussent été coupées, il était maître de se retirer vers le Necker.

L'expérience avait démontré jusqu'à nos jours, que les armées perdent en mobilité ce qu'elles gagnent par le nombre. Dans le siècle actuel leur force s'est considérablement accrue; néanmoins, leurs mouvements n'ont jamais été plus rapides. D'un autre côté, s'il est certain que la mobilité diminue en raison de l'agglomération des masses sur un seul point ou dans une même direction, il n'est pas moins vrai que, pour obtenir l'avantage un jour de bataille, on doit rassembler toutes ses forces afin d'en opposer au moins d'égales à celles de son adversaire. Des contradictions, en apparence si manifestes, ne peuvent être expliquées et appréciées à leur juste valeur, que par un général stratégien qui aura saisi les points décisifs du théâtre de la guerre. En effet, ces points servent de but à toutes les colonnes, quoiqu'elles y marchent par plusieurs directions; c'est là qu'elles se concentrent au moment du choc. Quand l'adversaire en est encore éloigné, ou qu'on a déjà remporté sur lui une victoire complète, qu'il est dispersé, coupé de ses communications, et sans appui; rien n'empêche alors de se diviser pour regagner, par la vitesse de ses marches, le temps qu'on a employé à rassembler ses masses, à l'approche du combat, afin de s'ouvrir un chemin à la victoire.

Jourdan marchait et manœuvrait en présence de l'ennemi, avec des colonnes isolées, sans avoir obtenu ou sans viser à obtenir aucun avantage qui justifiât son système. Non-seulement il courut le danger d'être battu en détail, ce qui n'eût pas manqué d'arriver à Wurtzbourg ou à Zeil, avec un général plus hardi que Wartensleben; mais il négligea même l'objet qui seul pouvait motiver la dispersion de ses forces, c'est-à-dire, la célérité des mouvements. En effet, toutes les fois que ses colonnes rencontraient les Autrichiens, elles ne les forçaient à la retraite que par des combats, perdant un temps précieux à attendre celles qui marchaient sur d'autres directions, et sans jamais se trouver en mesure de profiter de leur supériorité numérique pour inquiéter l'ennemi. Leurs manœuvres lentes et étendues n'auraient décontenancé ni amené un autre adversaire à faire ce qu'elles voulaient.

L'archiduc ne dissimula pas à Wartensleben son mécontentement de la conduite qu'il avait tenue depuis le 22 août. L'abandon de Würzbourg, et la convocation du conseil de guerre, où, au lieu de se décider à attaquer l'ennemi, on prit le parti de se retirer à Zeil, l'avaient vivement affecté. Il manda donc à son lieutenant qu'il allait le joindre pour frapper un coup décisif, et qu'il eût à se replier sur le Danube, en détachant un petit corps pour couvrir la frontière de Bohême. L'on observera que si Wartensleben avait eu plus tôt connaissance du

plan d'opérations, son mouvement sur Zeil n'aurait probablement pas eu lieu; il se serait retiré par Kitzingen à Nürnberg, ce qui l'aurait conduit au point décisif avec plus de facilité et de vitesse.

Sans doute le plan d'un général en chef ne doit pas être communiqué à tout le monde; cependant c'est une faute de le cacher à ceux qui sont destinés à concourir, dans l'éloignement, à son exécution.

CHAPITRE XIII.

MARCHE DE MOREAU SUR LA BRENZ.

Wartensleben s'était déjà retiré à Zeil, au fond de la Franconie, que l'archiduc se trouvait encore à Bœhmenkirch, hors d'état de le joindre aussitôt qu'il l'aurait souhaité. Leur jonction ne pouvait s'effectuer désormais que sur le Danube inférieur, peut-être même qu'à Ratisbonne. Le prince Charles, obligé par là de renoncer au projet de retraite sur Ulm, quitta la bonne position de Bœhmenkirch pour occuper la rive gauche du Danube, où l'appelait l'exécution de son nouveau plan.

Après avoir renforcé son avant-garde du corps volant de l'aile droite, il l'établit à Hussenhof, pour couvrir la route d'Aalen, et mit ses avant-postes à Gmünd; un détachement resta à Eschach pour battre la campagne environnante. Frœhlich qui arriva, avec le prince de Condé, le 28 juillet, à Ochsenhausen, et qui avait renforcé le poste de Blauheuren d'une partie des troupes légères de Kirchbierlingen, reçut l'ordre de désarmer le contingent de Souabe qui se retirait à Biberach, et de se rendre ensuite à Ulm pour se réunir à l'armée, après avoir laissé le prince de Condé à Memmingen, derrière l'Iller, et le général Wolf sur l'Arg.

Les Français s'avançaient avec circonspection, et leur avant-garde parut seulement le 26 à Urach; Laroche arriva le 28 à Gœppingen. Le surlendemain, ils chassèrent les avant-postes autrichiens de Gmünd et d'Eschach; le 31, ils repoussèrent celui de Ramsberg du côté de Weissenstein.

Le 1[er] août, à deux heures du matin, l'archiduc transféra le camp de Bœhmenkirch à Heidenheim; le prince de Lichtenstein occupa Aalen avec des flanqueurs; Hotze s'établit en avant de Giengen, entre Falkenstein et Bissingen. Les avant-postes s'étendaient de Schwabsberg par Ramenstrut; Bœbingen, Weissenstein et Ranenstein, le long de l'Eibach, vers Geislingen, d'où ils se dirigèrent sur la route d'Ulm à Denkenthal, et par Albek, en avant du couvent d'Elchingen. Le corps volant des environs de Blaubeuren reçut l'ordre de passer le Danube à Ulm, pour couvrir, sur la droite de ce fleuve, la marche de Frœhlich qui descendait d'Erlemos le long de l'Iller. Tous les ponts du Danube, excepté celui d'Elchingen, furent détruits. Le même soir, les avant-postes français occupèrent Bœhingen, dont ils chassèrent les Autrichiens.

Le 2 août, l'archiduc quitta son bivouac de Heidenheim pour se rendre à Neresheim. Hotze se porta à Gundelfingen, et le prince de Lichtenstein à Elfingen, en avant de Neresheim. Les avant-postes s'étendaient de Lauchheim par Aalen, Kœnigsbrunn, Heidenheim, Falkenstein et Hausen jusqu'au Danube. Frœhlich s'établit à Pfuhl sur sa rive droite, après avoir dirigé un détachement vers Kempten, afin d'occuper à tout événement les défilés d'Imenstadt et Renti. La droite des Français n'arriva ce jour-là qu'à Constance.

L'évacuation de Bœhmenkirch obligea Moreau à changer de plan; voyant l'impossibilité de prévenir l'archiduc sur le Danube, et les obstacles qu'éprouveraient les opérations sur le Rauhe-Albe, il se contenta de porter le centre, sous le commandement de Saint-Cyr, par la route directe à Heidenheim, pendant que Desaix marchait à Gmünden, avec le reste

de l'armée, pour s'avancer dans la vallée de la Rems.

La position de l'armée autrichienne à Elchingen, Neresheim et Gundelfingen, avait trop d'extension pour être de bonne défense. Il n'y a guère que l'éloignement de l'ennemi, et la facilité d'occuper sans risque toute la contrée, pour en tirer des subsistances et imposer aux Français qui, à certains égards, pouvaient en justifier le choix; aussi l'archiduc la changea-t-il le 3, dans l'après-midi, dès qu'il connut la nouvelle direction prise par son adversaire, et que ses troupes légères parurent à Ellvangen et Aalen. Desaix qui était en marche pour Gmünden, apercevant le côté faible du cordon autrichien, l'attaqua à l'instant où il se retirait à Aalen, et le rejeta de cette ville et de la forêt de Waldhausen, avec une perte considérable, si bien qu'il se replia de Laucheim à Waldhausen et Kœnigsbrunn.

Ces mouvements dénotaient l'intention de tourner la droite des Impériaux, et semblaient annoncer qu'on allait les attaquer vigoureusement, et les forcer à repasser le Danube; cependant ils n'étaient point encore assez prononcés pour qu'on dût en rien préjuger, car d'Aalen, ils pouvaient se tourner aussi bien vers Nœrdlingen que du côté de la vallée de la Brenz, par Heidenheim à Neresheim ou Gundelfingen.

Après avoir passé le Necker, Moreau projetait sûrement de gagner le Danube; mais il n'avait pas encore de plan pour franchir ce fleuve. Son indécision ne peut être attribuée qu'au peu de connaissance du pays coupé et difficile où il se trouvait. Il n'osait s'aventurer et s'exposer à un échec qui aurait eu les conséquences les plus graves dans ces longs défilés, que séparent des montagnes escarpées.

Bien que de Neresheim l'archiduc fût assez près de Nœrdlingen pour y arriver avant les Français, qui occupaient Aalen, il se décida, dès le 3 août, à s'y porter avec 9 bataillons et 15 escadrons; 3 bataillons et 4 escadrons restèrent sur la hauteur d'Umenheim, près de Neresheim, et le corps du prince de Lichtenstein, formant alors l'avant-garde de l'aile droite, fut établi à Trochtelfingen, occupant Bopfingen et Michelfeld, comme avant-postes.

Le 4, Hotze se porta avec 8 bataillons et 12 escadrons, de Gundelfingen à Umenheim; 2 bataillons et 4 escadrons restèrent à Dischingen; le général Riese marcha à Gundelfingen avec 6 bataillons et 12 escadrons: le reste de l'armée garda sa position qu'on couvrit par un cordon de troupes légères depuis Bopfingen par Natheim, Stauffen, Giengen jusqu'au Danube. Cette nouvelle position était encore plus étendue et plus exposée que la première.

La chaîne de montagnes escarpées qui divise les affluents du Necker de ceux du Danube, sépare aussi le Kocher de la Brenz, entre Kœnigsbrunn et Ober-Kochen, d'où elle se projette dans la direction de Neresheim et Bopfingen. C'est de cette chaîne et de ses ramifications que s'ourdissent, de Gundelfingen à Donauwerth, tous les affluents du Danube, ainsi que ceux de la Brenz et de la Wernitz. Les vallées de ces ramifications ne sont pas fort longues, mais très-profondes. Le chaînon qui s'étend vers la Wernitz est impraticable: borné d'un côté par le Danube, et de l'autre par un pays assez ouvert, entre Nœrdlingen et Mædingen; ses revers, quoique peu étendus, deviennent abruptes à mesure qu'il se rétrécit; couvert de forêts épaisses, il n'est traversé que par des chemins très-mauvais, et la plupart impraticables à l'artillerie; le seul bon en tout temps pour les équipages conduit de Heidenheim à Neresheim, où il se bifourche; une de ses branches mène à Nœrdlingen, par Umenheim, à travers une forêt épaisse, d'où il descend brusquement dans la plaine de Hollheim; l'autre conduit au Danube par Dischingen ou Katzenstein et Eglingen.

Il n'existe dans les montagnes jusqu'à la Wernitz, aucune autre communication du Danube à la plaine de Nœrdlingen. C'est là que l'archiduc s'était placé, sa droite appuyée à cette ville, sa gauche à Gundelfingen; n'ayant pour sa retraite, que la route de Nœrdlingen à Mædingen, conduisant à Donauwerth, par la vallée de la Wernitz, et celle qui longe le Danube. Il est vrai que le centre avait la faculté de se replier à Donauwerth par le défilé de la Kessel; mais ce chemin détestable était impraticable à la grosse artillerie; enfin cette position, coupée de ravins escarpés, joignait à ce vice radical celui d'un si grand développement, qu'aucun point ne se trouvait à portée d'être soutenu, ni fortement défendu.

Décidé à quitter Bœhmenkirch, l'archiduc n'avait rien de mieux à faire que de se retirer par Gundelfingen dans la vallée de la Brenz, pour se rapprocher du Danube ou le passer. Son intention étant de s'éloigner le moins et le plus tard possible de Wartensleben, il fit bien de s'arrêter au premier parti; mais dès lors c'était vers sa droite qu'il devait porter toute son attention : au lieu de la refuser à Nœrdlingen, d'établir sa gauche à Gundelfingen, et le centre à l'angle saillant de Neresheim, il convenait de réunir le gros de son armée sur ce dernier point, et de le placer ensuite en avant de Nœrdlingen, faisant occuper les montagnes jusqu'au Danube, par un corps volant formé d'une partie des troupes de Frœhlich, qui se trouvaient à Pfuhl. De cette manière, il aurait eu une position sûre et conforme à ses vues; car l'armée autrichienne n'éprouvant pas la moindre gêne dans ses mouvements, et Ferino étant encore éloigné de plusieurs marches de l'Iller, l'archiduc n'avait rien à craindre de ce qui pouvait venir par la rive droite du Danube, et toutes les chances se déclaraient en sa faveur. En effet, voulait-il livrer bataille? de Neresheim il tombait sur Moreau avec toutes ses forces, lorsque celui-ci déboucherait des défilés de Heidenheim, sur la Brenz. Jugeait-il plus prudent de ne pas s'engager? sa retraite était assurée sur Nœrdlingen, où le pays ouvert lui permettait de développer sa cavalerie : avantage incalculable au cas que l'ennemi lui eût offert la bataille. De ce point, il pouvait encore se retirer sans combattre, ou sur Donauwerth et Wemdingen, ou sur Monheim et Neubourg, dont il se trouvait plus près que l'ennemi, tant que ce dernier n'aurait pas dépassé Neresheim. Enfin, s'il visait à se rapprocher de Wartensleben, la route d'OEttingen lui était ouverte.

Dans ces différentes hypothèses, on ne voit pas ce que l'ennemi aurait pu tenter contre lui. S'il l'avait attaqué, ce n'eût pas été sans danger pour sa propre retraite, vu qu'il laissait sur ses derrières des défilés considérables. Il pouvait bien passer le Danube entre Ulm et Gundelfingen, et s'avancer vers le Lech, mais l'archiduc l'aurait pris à dos ou devancé par Nœrdlingen sur Donauwerth; s'il manœuvrait dans le but de tourner sa droite, le prince Charles était trop près des débouchés des défilés, pour laisser l'armée française achever impunément un semblable mouvement. Il est vrai que rien n'empêchant celle-ci de culbuter le corps volant dans les montagnes, pour se diriger vers le Danube, Moreau, suivant toute apparence, se serait arrêté à ce parti, dont la conséquence immédiate eût forcé les Autrichiens à abandonner Nœrdlingen en toute hâte, afin de ne pas être coupés du Danube.

Le 4 août, Saint-Cyr s'avança contre Heidenheim, et repoussa les avant-postes restés sur la droite de la Brenz. Le 5, il prit Giengen, Hermeringen, Stauffen et Altenberg, et poussa jusqu'à Elchingen, où il ne put se maintenir. Le résultat de ce mouvement contraignit Riese à se replier de Gundelfingen par Lauingen et Dillingen, et d'établir ses avant-postes sur l'Egg. Le même jour, Ferino arriva à Biberach. Frœhlich se retira de l'autre côté de la Günz. Les Français s'avancèrent aussi vers Bopfingen, Aufhausen et Michelfeld : l'infanterie prit Kirchheim; mais la cavalerie resta en position sur le penchant des hauteurs de Bopfingen, vers ce village. Le prince de Lichtenstein attaqua l'ennemi avec sa cavalerie, le chassa de Kirchheim, et le repoussa jusqu'à Michelfeld et Aufhausen, où ses avant-postes reprirent leurs anciennes positions.

Moreau profita de ce délai pour concentrer ses troupes entre Aalen et Heidenheim, et préparer son mouvement général en amusant les Autrichiens par des escarmouches sur la ligne. L'archiduc ayant eu connaissance de ces préparatifs, et ne voulant pas s'exposer à être attaqué, se décida, le 9, à retirer à Mædingen le gros de son armée, et à ne laisser que des troupes légères à Nœrdlingen. Hotze se replia, le 8, derrière Forheim avec 8 bataillons et 12 escadrons; s'il y était forcé, il devait se rendre à Donauwerth, par la vallée de la Kessel: 4 bataillons et 10 escadrons furent mis en réserve à Aufhausen (1); ses avant-postes à Umenheim. Cette position, quoique moins étendue que la première, était encore trop hasardeuse, attendu que la communication entre l'archiduc et Hotze présentait beaucoup d'inconvénients :

(1) Il ne faut pas confondre cet endroit avec un autre du même nom, par où les Français dirigèrent leur attaque sur Bopfingen.

la retraite du dernier par la vallée de la Kessel, ne pouvant s'effectuer que sur des tranchées dans les forêts.

Le 8, la division Duhesme s'avança par Ballendorf contre Gundelfingen; celle de Taponnier contre Neresheim. Le jour suivant, à la suite d'un combat opiniâtre, les Autrichiens furent repoussés d'Umenheim et de Dischingen, sur Forheim et la maison de chasse d'Eglingen.

CHAPITRE XIV.

MARCHE DE WARTENSLEBEN SUR AMBERG.

Wartensleben resta plusieurs jours à Zeil, et Jourdan à Schweinfurt. Toutes les routes qui mènent au Danube, et même celles de la rive gauche de la Regnitz, étaient encore au pouvoir des Autrichiens.

Lorsqu'enfin Bernadotte reçut l'ordre de partir d'Aschaffenbourg, et fut arrivé le 30 juillet dans les environs de Würzbourg, l'armée française se mit en mouvement, selon le système favori de son général en chef, la gauche en avant, pour tourner l'ennemi; en sorte qu'elle s'étendit encore plus. La division Lefebvre marcha par Lauringen, et celle de Collaud la remplaça; celle-ci le fut, à son tour, derrière Schweinfurt par Grenier. Championnet prit la même direction, et Bernadotte le releva entre Kitzingen et Dettelbach. Le 31, Colland pivota sur Lefebvre, de manière que le gros de l'aile gauche arriva à Bellingshausen. Les autres divisions gardèrent leurs positions. Les avant-postes de Grenier s'établirent à Gochsheim et poussèrent des reconnaissances jusqu'à Unter-Euerheim. L'avant-garde de Lefebvre investit la place de Kœnigshofen, qui se rendit le 1er : sa division s'y établit le jour suivant.

Les manœuvres de l'ennemi menaçant les Autrichiens de tous côtés, les dépêches de l'archiduc lirent sentir plus vivement à Wartensleben la nécessité de se rapprocher du Danube, et le décidèrent enfin à quitter Zeil le 1er août, après midi, et à se rendre à Bamberg. D'ici, pour remplir les vues de son général en chef, son intention était de se porter le long de la Regnitz, par Nürnberg à Neumarkt, et de détacher un corps de 12 à 14,000 hommes sur les frontières de Bohême.

Ce mouvement se fit sur quatre colonnes: trois marchèrent sur la rive droite du Mein jusqu'à Dœrfles, où elles passèrent cette rivière sur deux ponts de bateaux; la dernière côtoya sa gauche par Bamberg, pour se rendre derrière cette ville, où 19 bataillons et 26 escadrons, formant le gros de l'armée, furent placés. Ce camp appuyait sa droite à Hallstadt, et sa gauche vis-à-vis de Buch. La route de Forheim, place occupée dès le 30 par un bataillon, courait devant le front; 2 compagnies et 2 escadrons l'observaient de Cronach, d'où ils pouvaient se retirer sur Egra. Les avant-postes qui s'étant repliés le soir sans être inquiétés, formèrent une chaîne de Kirchlautern à Eltmann, Kloster-Eberach et Neustadt, qui se lia sur la Brenz par des partis avec l'armée de l'archiduc.

Jourdan resta, le 1er août, dans la position du 31 juillet. Le 2, la division Grenier passa le Mein à Schweinfurt, et vint à Ober-Euerhaim; son avant-garde à Dürfeld et Wohnfurt. Bernadotte s'avançant par Bamberg, sur la route de Würzbourg, repoussa dans un combat opiniâtre les Autrichiens de Burgwinheim, où il s'établit, mais échoua devant Burg-Eberach.

Le 3 août, la division Lefebvre entra à Kœnigsberg, son avant-garde se plaça en avant de Bromberg; Collaud délogea l'ennemi d'Ebelsbach; Grenier s'établit derrière Limbach, après s'être emparé d'Eltmann; Championnet à la même hauteur, et Bernadotte à Burgwinheim,

soutenu de la grosse cavalerie aux ordres de Bonnaud.

Kléber à qui Jourdan remit, le 2 août, le commandement de l'armée pour cause de maladie, sentit combien il gagnerait à livrer bataille aux Autrichiens, et fixa l'attaque de Bamberg au 4. La division Championnet, soutenue de celles de Bernadotte, Grenier et Bonnaud, fut chargée d'en chasser l'ennemi; quelques bataillons devaient couvrir, sur la Rauhe-Eberach, le flanc de cette colonne. Il enjoignit à Collaud de se porter à l'embouchure de la Regnitz, pendant que Lefebvre tiendrait Baunach, passerait l'Ils, et s'avancerait jusqu'au Mein, en poussant des patrouilles vers Cobourg.

Ce plan était excellent, car il visait à forcer l'ennemi au point qui lui enlevait la route de Forheim, et à lui rendre la retraite sur le Danube, sinon impossible, du moins très-difficile. Toutes les troupes dont la réunion pouvait s'effectuer sans trop attirer l'attention de l'ennemi, devaient opérer exclusivement au point décisif; Lefebvre et Collaud, au contraire, qui n'y pouvaient arriver à l'insu des Autrichiens, à cause de leur grand éloignement, furent destinés aux accessoires.

La marche des Français sur Bamberg redoubla les inquiétudes de Wartensleben; il abandonna sa position dans la nuit du 3 au 4, et se retira derrière Forheim. Les coureurs de Championnet ne trouvèrent à Bamberg que l'extrême arrière-garde, qui évacua la ville après un léger combat; son avant-garde la traversa, et porta le même jour ses avant-postes à Altendorf, en face de ceux de l'ennemi : le gros de sa division et celle de Grenier restèrent à Bamberg. Les troupes légères de Bernadotte occupèrent Nieder-Pomersfelden; Collaud poussa jusqu'à Dœrfles et Baunach; Lefebvre vint à Ebern, et fit à Zell, passer l'Ils à son avant-garde.

Wartensleben appuya sa gauche à la Regnitz; son front, couvert par la Wisent, s'étendait sur la croupe des hauteurs de Boxdorf et Binsberg, jusqu'en arrière d'Ober-Ruth et Nieder-Ruth, en avant du pont de la Wisent; sa gauche était protégée par Forheim. Cette petite forteresse, traversée par la route de Bamberg, est à l'abri d'un coup de main. Son enceinte consistant en dix bastions, en partie revêtus, se trouvait armée de quelques pièces d'artillerie; quoiqu'elle eût sous son canon un pont sur la Regnitz, on en jeta un second près de Hausen. La chaîne d'avant-postes qui couvrait l'armée courait d'Ebermansdorf à Altendorf, et depuis Sassenfurt, sur la Reiche-Eberach, jusqu'à Bechhofen.

Ce cordon fut rectifié le 5 août : une avant-garde de 5 bataillons et 22 escadrons prit position derrière l'Aisch, entre Weppersdorf et Willersdorf; néanmoins on continua d'occuper Sassenfurt, Bechhofen, Hochstædt et Neustadt. Lorsque le détachement du général Elsnitz eut rejoint l'armée par Hochstædt, on envoya le 4, 400 chevaux à Eichstædt, afin d'entretenir la communication avec l'armée de l'archiduc, qui se rapprochait de Nœrdlingen.

Wartensleben avait si bien disséminé ses troupes, qu'il ne lui restait que 19 bataillons et 32 escadrons dans la position principale. La bonté de celle-ci le décida à y séjourner du 5 au 7, malgré qu'il y eût cinq marches de Forheim à Nœrdlingen et Eichstædt, trois ou quatre à Neumarkt, et qu'il ne pût espérer que l'archiduc, arrivé le 4 à Nœrdlingen, fût en état de résister longtemps aux forces supérieures de Moreau. Tant de motifs ne purent le déterminer à se porter à Nürnberg, à l'embranchement de toutes les routes du Danube : il croyait bien faire d'attendre Jourdan à Forheim, sans se douter que, dans cette occurrence, le gain d'une bataille ne le mènerait à rien; mais que sa perte l'exposerait, au contraire, aux plus grands dangers, et que le moindre inconvénient de cette résolution lui enlevait un temps presque irréparable.

Si la position où l'on attend l'ennemi est un champ de bataille choisi d'avance, en raison des avantages que la nature du terrain procure contre l'agresseur, nulle ne peut être réputée tenable, dès que sa sûreté dépend d'un point extérieur facile à enlever par lui. Telle était cependant celle de Forheim; malgré les obstacles qui en hérissaient le front, on pouvait aisément la percer sur l'Aisch, par où l'ennemi avait la facilité de se porter sur la gauche de la Regnitz, et de gagner Nürnberg. La ligne de l'Aisch se trouvait trop étendue et trop faiblement gardée. On est toujours battu par un ennemi supérieur en nombre, lorsqu'on veut s'étendre en proportion de la ligne qu'il embrasse.

Le 5 août se passa tranquillement. Kléber arrêta son plan d'attaque pour le lendemain. Il employa plus de troupes sur la droite que Jourdan ; mais du reste il suivit son système, en avançant sur un grand front par divisions marchant à la même hauteur. Afin de poursuivre l'ennemi dans une direction parallèle à sa retraite, il fallut pivoter à droite, en sorte que Lefebvre et Colland décrivirent un grand arc avant de tomber dans l'alignement de l'aile droite. Celle-ci ne s'avança que très-peu le premier jour; Grenier, Championnet et Bernadotte arrivèrent le 5 seulement sur la Rauhe-Eberach. L'avant-garde de Grenier attendit à Bamberg que la gauche eût achevé sa manœuvre, car Lefebvre n'arriva que le 5 à Rentweinsdorf, près d'Ebern; ce qui fit perdre ainsi deux jours fort inutilement.

Rien n'est plus dangereux pour une armée qui bat en retraite, que de faire un changement de front en arrière, perpendiculairement à la première direction de la ligne, et de manière à former avec elle un angle droit, car le pivot se trouve tout juste dans le prolongement de la ligne ennemie, et reste ainsi seul en prise à tous ses efforts, durant tout le temps que le mouvement s'exécute; ce qui permettra à l'ennemi d'écraser le flanc avant que la manœuvre soit terminée.

Un seul avantage de cette nature a souvent décidé du sort d'une campagne : on ne saurait douter que l'ennemi poursuivant, comme il vient d'être dit, une armée en retraite, ne découvre la partie faible si apparente de la ligne de son adversaire, ni présumer qu'il la laissera intacte pour la suivre parallèlement.

En se portant de Bamberg à Forheim, Wartensleben ne fit autre chose qu'un changement de front en arrière. Si Kléber, dès qu'il en fut informé, avait dirigé les 3 divisions et la cavalerie qu'il avait sous la main à Bamberg, sur la gauche de la Regnitz, contre un seul point de la ligne autrichienne, elles auraient atteint l'Aisch le 5, et se seraient trouvées le lendemain sur le flanc de l'ennemi, trop faible pour leur résister. La division Colland pouvait même coopérer à cette manœuvre, en passant la rivière à Bamberg, et suivant les autres divisions. Lefebvre, il est vrai, était encore à une grande distance; mais rien n'empêchait Kléber de le faire venir en toute diligence sur la Regnitz, et de lui en faire longer la rive droite, pour échelonner le flanc des colonnes, et amuser Wartensleben sur son front. La marche d'une aussi forte masse, le long de la Regnitz, aurait coupé la ligne autrichienne sur l'Aisch.

Au lieu d'une manœuvre si simple et si efficace, Kléber résolut d'attaquer toute la ligne ; aussi ne parvint-il qu'à tourner l'aile gauche des Autrichiens, et à les obliger de se retirer. En cela Kléber jugea mal, ou se conforma avec trop de ponctualité aux intentions de Jourdan, qu'il remplaçait momentanément, et du système duquel il ne lui fut peut-être pas permis de s'écarter.

Le 6 août, les coureurs français attaquèrent les avant-postes autrichiens. Les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier passèrent la Rauhe-Eberach, entre Burgwinheim et la Regnitz. Bonnaud suivit l'aile droite avec la cavalerie. Les troupes légères des Autrichiens furent repoussées jusqu'à l'Aisch, qu'elles bordèrent alors, de Hochstædt à Schalamersdorf. Les Français prirent position sur la Reiche-Eberach, de Schlüsselfeld, jusqu'à son confluent. L'attaque fut moins vive sur la rive droite de la Regnitz. Collaud et Lefebvre chassèrent l'ennemi de Strullendorf, Hirscheid et des hauteurs les plus voisines, qui commandent la vallée de la Regnitz.

Persuadé que l'occupation de la rive gauche de cette rivière était de la plus haute importance pour sa position, Wartensleben renforça, le 7, le général Kray, qui y commandait, de deux brigades qui arrivèrent à Schlamersdorf à l'instant où la division Championnet, après avoir passé l'Aisch, emportait Willersdorf, et où Grenier débouchait d'Adelsdorf. Néanmoins, après un engagement vigoureux, les Français furent rejetés de l'autre côté de la rivière. Sur ces entrefaites, Hochstædt ayant été tourné par la cavalerie, et forcé par Bernadotte, la ligne fut débordée et prise en flanc ; ce qui contraignit Kray à marquer la retraite de ses troupes par le pont de Hansen; elle s'effectua sans être inquiétée à la faveur du terrain, qui était très-coupé.

Lefebvre ayant attaqué l'ennemi sur la rive droite de la Regnitz, l'avait repoussé d'Ebermanstadt à Wiesenthau; Collaud qui aborda

de front sa position, ne put qu'en faire replier les premiers postes.

Préparé par de meilleures dispositions, ce combat aurait pu devenir décisif; cependant son résultat fut assez important pour décider les Autrichiens à une retraite totale. Wartensleben quitta la route de Nürnberg pour suivre celle d'Amberg, où il ne voulait s'arrêter que quelques jours, parce qu'entre celle-ci et la première, les montagnes ne laissaient pas de communication directe vers le Danube. Il partit en conséquence dans la nuit du 7 au 8, et se replia à Neukirchen sur le Brand. Toutes les troupes légères postées entre Boxdorf et Grœfenberg, formèrent, sous Kray, l'arrière-garde; Nauendorf fut détaché à Altdorf, avec 6 escadrons, comme flanqueur de gauche: il devait observer la route de Nürnberg, et entretenir la communication avec l'archiduc.

Jourdan reprit peu de jours après le commandement de l'armée, et séjourna le 8 août entre l'Aisch et la Wisent. Le 9, les divisions Lefebvre et Collaud s'avancèrent au delà d'Erlangen; la première poussa de la cavalerie jusqu'à Steinbach, où il y eut des escarmouches; les coureurs de l'autre se montrèrent dans les environs de Nürnberg; la droite de l'armée passa l'Aurach, et prit position en avant de ce ruisseau entre Herzogen-Aurach et Frauen-Aurach.

Le Directoire avait ordonné à Jourdan de poursuivre l'ennemi sans relâche, et de lui livrer une bataille décisive, mais il en perdit la meilleure occasion, car les montagnes où Wartensleben se trouvait désormais engagé, rendaient cette opération difficile. Les défilés où de petits détachements peuvent arrêter des armées entières sont favorables à celui qui les passe en colonne, sous la protection de ses arrière-gardes, lorsqu'on le poursuit sur un front parallèle; mais, dans le cas contraire, il y serait sûrement défait, si on le prenait en flanc et qu'on l'y culbutât après une bataille perdue, sans lui laisser le temps de se former en ordre de marche et de poster ses arrière-gardes.

Les Autrichiens se mirent aussi en mouvement le 9 août. Wartensleben se dirigea par Lauf, établit sa gauche à Reichenschwand, sur la Pegnitz, et la droite au pied du fort de Rothenberg, dans lequel on jeta un bataillon. Schneitach, Steinbach et Bullach furent gardés par les avant-postes. Le 10, la division Collaud se porta à Neukirchen sur le Brand, flanquée sur sa gauche par celle de Lefebvre; Grenier et Championnet passèrent la Regnitz près d'Erlangen, et campèrent sur deux lignes derrière la route de Neunkirchen à Dormitz, leur droite appuyée à la Schwabach; Bernadotte se rendit à Nürnberg. Dans la soirée, il s'engagea, entre Neuhof et Bullach, des escarmouches assez vives qui n'eurent cependant aucun résultat.

Le 10, Wartensleben partit de Reichenschwand pour se rendre à Hartmanshof, d'où après avoir fait une halte de quelques heures, il poursuivit sa route par Sulzbach, sur Amberg, qu'il garda jusqu'au 18. L'arrière-garde, commandée par Kray, prit la même route, s'arrêta dans la position de Sulzbach, et tint les défilés de Hartmanshof et Velden. Une colonne de flanqueurs tirant par Happbourg et Poppberg, alla s'établir à Ochsensolms, afin d'observer la route de Neumarkt et le chemin de Lauf par Augsberg à Amberg; 2 escadrons furent détachés à Castel pour la lier à la brigade Nauendorf, qui était encore, le 10, à Neumarkt. Indépendamment de ces détachements, Wartensleben avait envoyé 2 bataillons à Ratisbonne, pour s'assurer du pont.

Jourdan suivit les Autrichiens dans la même direction. Le 11, les deux divisions de son aile gauche se portèrent vers Rothenberg; Lefebvre s'établit à Loch, Collaud entre Schneitach et le château de Rothenberg, qui avait été évacué; le centre se dirigea sur Lauf, où Championnet s'établit en première ligne et Grenier en seconde; Bernadotte se porta entre Letten et Odensoos. Le 12 se passa à reconnaître les environs de Hersbruck, où l'armée devait se réunir le lendemain, derrière la Pegnitz et la Happbach; Lefebvre campa entre Abfaltern et Worra; Collaud à gauche de Hersbruck, à cheval sur la chaussée de Sulzbach; Grenier entre Wetter et Zantag; Championnet près de Happbourg: les villages de Pommelsbrunn et Hartmanshof furent occupés par les avant-postes; la division Bernadotte était en marche sur Altdorf, pour gagner la route de Nürnberg à Neumarkt: l'armée séjourna dans cette position le 14 et le 15.

La conduite des généraux des deux partis,

depuis le combat sur l'Aisch, prouve qu'ils manœuvrèrent sans plan comme sans génie; mais l'orgueil, ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, nous dissimule toutes nos erreurs, lorsqu'il n'en est pas le principe.

Wartensleben avait blanchi sous le harnais; ses longs services et sa valeur personnelle lui conciliant l'estime générale, le rendirent fier de cet avantage; il ne l'était pas moins de sa capacité, car on sait rarement distinguer à quel titre on reçoit des louanges, et c'est au contraire un préjugé bien commun parmi ceux qui ont passé par tous les grades, de prétendre posséder à fond la science de la guerre. Wartensleben était parvenu, dans l'armée autrichienne, à une époque où les raisons d'économie l'emportaient sur toutes les autres, et où la guerre se bornait ordinairement au gain ou à la perte d'un coin de terre. Alors on attachait la plus haute importance à couvrir un bout de frontière, à sauver un magasin. Ce vieil officier n'avait rien étudié au delà. C'est ainsi qu'en se portant sur le Danube, il se trouvait en opposition avec ses principes, et croyait devoir couvrir tous les dépôts d'approvisionnements formés en Bohême. Il est pénible pour un ancien militaire, plein de zèle et de confiance en ses moyens, qui a la conviction de faire le bien, d'être subordonné à un jeune homme, dont l'habileté n'est pas encore éprouvée, et qu'il a vu naître, lorsqu'il croyait avoir déjà rendu beaucoup de services. Tels étaient les sujets de mortification de Wartensleben; aussi saisissait-il de bonne foi toutes les occasions de justifier la direction contraire de ses mouvements, malgré les ordres formels que l'archiduc lui avait adressés les 25, 29, 31 juillet et 4 août, et qu'il lui eût montré toute l'importance de sa marche le long de la Regnitz sur Nürnberg.

Les Autrichiens étaient à Forheim, à l'embranchement des routes qui mènent au Danube et à la Vils par les montagnes et les défilés qui séparent cette rivière de la Pegnitz. En se jetant dans les montagnes, ils perdaient l'espoir de gagner le Danube, faute de routes pour se rendre à Amberg. Dès que les Français tournèrent leur gauche à Hochstædt, Wartensleben craignit d'être prévenu sur la route de Nürnberg, et se dirigea vers Amberg. Un général sans prévention aurait jugé que l'ennemi, qui pénétra le 7 à Hochstædt, sans s'avancer simultanément par Willersdorf et le long de la Regnitz, n'arriverait certainement pas le même jour entre Forheim et Nürnberg, et qu'il n'y avait aucun risque à se mettre en marche dans la soirée, pour être le lendemain dans cette dernière ville; effectivement sa colonne n'aurait été inquiétée que par des partis trop faibles pour l'arrêter. Souvent on croit une route coupée parce qu'on y aperçoit l'ennemi; cependant elle ne l'est réellement qu'autant qu'il vous contient sur d'autres points, ou qu'il l'occupe avec des forces telles qu'on ne puisse s'y ouvrir un passage l'épée à la main.

En se retirant sur Amberg, Wartensleben s'éloigna de nouveau de l'archiduc, dont le flanc resta en l'air, et livra à Jourdan les routes qui facilitaient sa jonction avec Moreau, pour tourner la grande armée autrichienne et gagner le Danube. Il s'engageait dans une contrée où les montagnes gênaient toutes ses manœuvres jusqu'au delà de Sulzbach, et où sa nombreuse cavalerie lui devenait à charge.

L'armée de Sambre-et-Meuse pouvait arriver en quatre ou cinq marches, de Forheim à Dietfurt, sur l'Altmühl, ou près d'OEtingen; une ou deux divisions qui auraient poursuivi l'ennemi dans le défilé de la Pegnitz, suffisaient pour lui donner le change sur le nombre de troupes lancé contre lui, et le battre, au cas qu'il voulût reprendre l'offensive.

Cette manœuvre eût rassuré Jourdan du côté de Wartensleben comme de celui de l'archiduc, dont les troupes se trouvaient disséminées depuis Nœrdlingen jusqu'au Danube. Il y a tout lieu de présumer que, pressé par Moreau avec une supériorité qui lui ôtait le temps et les moyens de se jeter sur une des armées françaises, en dérobant son attaque à l'autre, le prince n'aurait été informé que tard de l'approche de l'armée de Sambre-et-Meuse, peut-être même après la troisième marche. Cela est d'autant plus probable, que le détachement d'Eichstædt était trop faible pour pousser des reconnaissances au loin; que Wartensleben, observé dans le défilé de la Regnitz, ne se serait pas aperçu à l'instant même de la marche des Français, et que son rapport n'aurait pu d'ailleurs arriver que par un long détour. Il est donc évident que les Autrichiens eussent été contraints à regagner le Danube en toute

hâte. Et qui eût empêché alors Moreau et Jourdan de s'avancer de concert, par la rive gauche, sur Ratisbonne, pour y forcer le passage, amener l'ennemi à une bataille inégale, ou l'obliger à une retraite désastreuse en gagnant son flanc droit par des mouvements rapides?

Jourdan perdit l'occasion la plus favorable de toute la campagne de frapper un grand coup; occasion souvent plus décisive que le gain de la bataille même. Connu avantageusement par d'heureux exploits en 1793 et 1794, il ambitionna la gloire de chasser Wartensleben en Bohême, et de prendre pied sur le territoire autrichien avant Moreau. Mais un mouvement qui l'eût conduit directement à se rapprocher de l'armée de Rhin-et-Moselle, plus forte que la sienne, en l'obligeant d'agir de concert avec elle, l'eût subordonné à un autre général : dès lors le premier rôle ne lui appartenant plus, son amour-propre, trop contrarié de se voir borné au second, le fortifia dans l'opinion qu'il valait mieux poursuivre l'ennemi pied à pied (1).

Il est rare que l'homme sonde les replis de son cœur pour y découvrir les mobiles de ses mouvements. Il n'appartient qu'aux âmes fortes de démêler le principe secret des causes apparentes de leurs actions, et d'agir pour le mieux d'après leur intime conviction. On croit avoir de bonnes intentions, des principes épurés, tandis qu'on est poussé par tout autre motif: tant il est vrai que le vulgaire se laisse entraîner par ses passions!

(1) L'auteur, d'ailleurs si impartial, s'écarte ici de la règle qu'il s'est tracée, en reprochant au général français un défaut qui n'est pas dans son caractère. L'armée lui rend plus de justice, et sait que s'il fut surpassé en talents, par quelques-uns de ses contemporains, personne ne porta plus loin que lui la modestie et le patriotisme.

CHAPITRE XV.

BATAILLE DE NERESHEIM, DU 11 AOUT. — RETRAITE DE L'ARCHIDUC SUR LA RIVE DROITE DU DANUBE.

Le 10 août, au matin, l'armée de Rhin-et-Moselle, à l'exception des 22 bataillons et 17 escadrons de l'aile droite, qui marchaient sur Bregenz et l'Iller, occupait les positions suivantes :

La division Duhesme, de 5,040 hommes et 590 chevaux, était à Ober-Medlingen, en avant de Gundelfingen; Saint-Cyr avec la division Taponnier, de 9,960 hommes et 596 chevaux, entre Neresheim, Umenheim et Weiler-Merkingen; Desaix avec la division Beaupuy et la réserve, formant ensemble 17,430 fantassins et 2,930 cavaliers, derrière Neresheim; Delmas avait 7,470 hommes de pied et 890 chevaux, en arrière de Bopfingen.

L'armée autrichienne, indépendamment de 3 bataillons et 4 escadrons passés dans le Vorarlberg, sous les ordres du général Wolf, était considérablement affaiblie : l'aile gauche avait 4 bataillons et 10 escadrons à Krombach, sous les ordres de Frœhlich; 2 bataillons, et 5 escadrons aux ordres de Giulay, à Günzburg; le corps de Condé, de 3 bataillons et demi et 9 escadrons, marchait pour se réunir à lui; 10 bataillons et 16 escadrons campaient à Hochstædt, sous Riese.

Le centre, commandé par Hotze, avait sa gauche, de 4 bataillons et 6 escadrons, sur les hauteurs en arrière d'Amerdingen; sa droite, de 3 bataillons et 4 escadrons, derrière Forheim; 4 bataillons et autant d'escadrons, en réserve à Aufhausen; un bataillon et 4 escadrons, sur les hauteurs entre ce village et Eglingen; enfin, un bataillon et demi et 2 escadrons, en avant-postes à Forheim, Weilerhof, Eglingen, et près de la maison de chasse. Tous ces corps formaient ensemble 13 bataillons et demi et 29 escadrons, c'est-à-dire, 9,500 hommes de pied et 3,480 chevaux.

L'aile droite présentait une force active de 7,770 fantassins et 4,840 hommes de cavalerie. Le gros de 9 bataillons et 13 escadrons, se trouvait en position à Mædingen. Le prince de Lichtenstein, avec 2 bataillons et 22 escadrons, était en avant-garde à Nœrdlingen. L'armée impériale avait reçu, des pays héréditaires, un bataillon et 6 escadrons de renfort, et Moreau 3 bataillons et 2 escadrons du Rhin.

La position du dernier, au milieu de la partie ouverte des montagnes, était des plus heureuses (1); elle commandait la route principale de Nœrdlingen et vers le Danube. Moreau pouvait donc se jeter sur une des ailes ou sur le centre de l'ennemi, sans craindre de sa part la même manœuvre, vu la dispersion de ses forces dans des montagnes impraticables. Le gros de l'armée autrichienne avait à dos des vallées qui, descendant par Mædingen vers la route de Nœrdlingen et la Wernitz, n'offrent que de mauvais chemins pour une retraite : si son centre eût été culbuté, les deux ailes se trouvant séparées, elle eût été fort embarras-

(1) Il faut avouer que si la position de l'armée française était aussi avantageuse, c'était l'effet d'un pur hasard, car Moreau, qui ne s'attendait point à ce que l'archiduc allait faire volte-face, ne l'occupait que comme une position de passage.

sée; les Français, au contraire, ne risquaient presque rien, même en cas d'échec, attendu qu'ils pouvaient se réunir et se défendre sur les hauteurs avantageuses en avant de Neresheim et d'Umenheim.

Les Autrichiens voulurent rectifier leur centre, en refusant à Amerdingen, leur gauche, qu'ils établirent derrière le Kesselbach; cependant l'aile droite donnait toujours prise à l'attaque qu'on aurait dirigée contre elle de Neresheim; et bien qu'elle fût appuyée à des ravins escarpés et d'épaisses forêts, elle n'était rien moins qu'inexpugnable.

Les troupes postées à Mædingen pouvaient à la vérité être détachées pour la soutenir à Forheim; mais elles n'y seraient jamais arrivées à temps; car Mædingen est plus éloigné de Forheim que Neresheim, où se trouvait déjà une division ennemie. D'ailleurs, la marche devant s'effectuer sur une tranchée dans la forêt, il eût été imprudent de dégarnir Mædingen, parce qu'en cas d'échec, la route qui y mène de Forheim, aurait servi aux troupes qui ne pouvaient filer par la vallée de la Kessel. Enfin, l'aile gauche n'était d'aucun appui pour le centre, à cause de son grand éloignement.

L'archiduc risquait trop d'attendre son adversaire dans ces positions étendues; et l'évacuation des magasins sur le Danube n'était plus une raison plausible pour courir les chances d'une bataille dans des circonstances si défavorables. Il en reconnut le danger lorsque Moreau s'avança près du centre; mais une retraite en sa présence ne semblait pas moins délicate. Il se décida donc à prendre l'initiative de l'attaque pour repousser l'armée française, afin de pouvoir se retirer tranquillement, et se réunir plus vite à Wartensleben. On ne doit pas lui supposer d'autre intention; car, à cette époque, Jourdan était si rapproché, que le prince aurait tout à fait manqué la jonction qu'il projetait, en suivant son adversaire après le gain de la bataille.

Wartensleben lui ayant donné avis de l'impuissance où il se trouvait d'arrêter l'ennemi, et de la nécessité de se replier sur la Bohême, l'archiduc craignit qu'il n'eût déjà commencé son mouvement rétrograde, et qu'il ne fût plus temps de se réunir à lui; car, dans ce cas, sa marche sur la rive gauche du Danube jusqu'au pont de Neubourg ou d'Ingolstadt, eût été trop chanceuse; il résolut donc de passer ce fleuve le plus tôt possible, soit pour s'opposer au passage de l'armée de Sambre-et-Meuse, dont la marche n'éprouvait plus d'obstacle, soit pour opérer sa jonction avec Wartensleben, par Ingolstadt ou Ratisbonne, s'il n'avait pas encore abandonné la Naab.

Telles furent les considérations qui déterminèrent l'archiduc à effectuer le passage du Danube à Donauwerth, où tous les préparatifs avaient été faits d'avance, et où il fallait arriver nécessairement par les défilés pénibles de la Wernitz et de la Kessel, dont il s'était assuré.

L'attaque fut fixée au 11 août, aussitôt après qu'une partie des troupes du camp de Mædingen se seraient réunies à celles du centre. D'après les dispositions générales, l'attaque principale devait être dirigée de Forheim et Amerdingen, sur le centre de l'armée française. On y destina 19 bataillons et demi et 24 escadrons, c'est-à-dire, 13,500 hommes d'infanterie et 3,900 de cavalerie. Mercantin (1) avait ordre d'attaquer Dischingen, par Kloster-Mædingen, avec quelques bataillons détachés de la division Riese.

La principale attaque devait être secondée par des démonstrations de l'avant-garde aux ordres du prince de Lichtenstein, auquel il fut prescrit de pousser des partis dans les bois entre Neresheim et Nœrdlingen; 4 bataillons et 10 escadrons restèrent au camp de Mædingen pour lui prêter la main en cas de besoin: il n'y avait pas moins de 4,000 baïonnettes et 4,300 sabres pour cet accessoire.

Les instructions de Riese portaient qu'il s'avancerait avec l'aile gauche, de Dillingen par Giengen sur Oggenhausen; qu'il rejetterait l'ennemi sur Heidenheim et Natheim, et menacerait son flanc droit et ses derrières: 6,900 hommes d'infanterie et 2,400 chevaux étaient à sa disposition pour cet objet. La totalité des troupes en action s'élevait à 24,000 hommes et 10,600 chevaux. On avait prescrit à Frœhlich de passer le Danube, de longer la rive droite de la Brenz, par Stozingen et Giengen, et de favoriser ainsi le mouvement de Riese.

(1) Ce général avait passé depuis peu de l'armée de Wartensleben à celle de l'archiduc.

Les Autrichiens s'ébranlèrent le 10 au soir, pour atteindre, dans la nuit, le point de départ des colonnes d'attaque.

Cependant Moreau, fidèle à son système de circonspection, et voulant forcer son adversaire à la retraite par de petits combats, avançait peu à peu dans le pays fourré qu'il ne connaissait pas. L'avant-garde du centre, soutenue de la division Taponnier et de la cavalerie de réserve, attaqua, le 10, après midi, les troupes légères autrichiennes postées derrière Eglingen, et les repoussa sur Amerdingen et Aufhausen. Au même moment, la division Beaupuy pénétrait dans la forêt, entre Schweindorf et Forheim, et celle de Delmas faisait une fausse attaque sur Bopfingen. Un orage épouvantable, qui obscurcit le ciel et dura jusqu'à la nuit, sépara les combattants.

Moreau établit le même jour sa droite à Dischingen, sur les hauteurs avantageuses de l'Eggebach; sa gauche derrière Schweindorf, à la forêt épaisse traversée par la route de Neresheim à Nœrdlingen; son centre à Dunstelkingen. Quoique les bois de cette contrée soient coupés de ravins profonds et impraticables, il établit la cavalerie de sa réserve sur la route de Nœrdlingen, en arrière du bois où le terrain s'ouvre vers Umenheim et Neresheim, afin de mieux assurer sa gauche. Les divisions Delmas et Duhesme restèrent dans la position de la veille.

L'armée française, placée au nœud des vallées qui s'inclinent vers le Danube, et du côté de la Wernitz, n'avait rien à désirer sous les rapports de la tactique, et pouvait manœuvrer facilement; au lieu que les Autrichiens, séparés par ces vallées mêmes, rencontraient à chaque pas des obstacles à leurs mouvements. Moreau avait refusé son aile droite, protégée d'ailleurs par le château et le village de Dischingen, susceptibles d'être mis en état de défense. Le centre était établi à Dunstelkingen, sur des hauteurs propres à toutes les armes, mais principalement à l'artillerie; le gros de son infanterie posté en partie sur ces hauteurs, et partie en réserve. Son aile gauche se trouvait aussi refusée. Une attaque dirigée contre elle aurait coûté trop de monde et exigé trop de temps, pour n'être pas repoussée à propos par les troupes du centre. La cavalerie de réserve placée derrière les forêts empêchait l'ennemi d'en déboucher. L'infanterie, postée à Bopfingen, était assez près pour le prendre en flanc, et faire échouer ses tentatives.

Le seul défaut qu'eut l'établissement de l'armée française, était le grand éloignement de la division Duhesme du centre; elle ne pouvait de Medlingen, prendre part à aucune opération offensive, ni protéger l'aile droite; car quoique le terrain fût découvert, elle n'avait que 8 escadrons.

En plaçant son infanterie en arrière de Dischingen, vers l'Egge, on aurait bien mieux couvert le flanc droit de l'armée, et l'ennemi ne l'eût jamais devancée sur la route de Heidenheim : la position du corps de bataille eût acquis beaucoup plus de solidité par l'appui de ces bataillons, et quelques détachements de cavalerie étaient suffisants pour éclairer la contrée jusqu'au Danube.

Les avant-postes des deux armées restèrent, la nuit du 10 au 11, dans les positions où l'orage les surprit.

La colonne dirigée de Mædingen à travers les bois, contre le centre, trouva le chemin si défoncé, qu'elle employa neuf heures, et son artillerie quatorze, pour se rendre à sa destination, où elle aurait dû arriver en trois heures. On perdit ainsi tout l'avantage d'une attaque imprévue, et bien que cet accident fût irréparable, les Français joignant la supériorité du nombre à celle de la position, l'archiduc dut courir le risque d'attaquer; car il y avait trop de danger à se retirer en leur présence, ou à s'établir dans les vallées dont ils occupaient le nœud.

Les avant-postes tiraillèrent dès le point du jour; mais les colonnes ne furent prêtes à entrer en action qu'à sept heures seulement. Voici quelles étaient les dispositions contre le centre. *La première colonne, de 6 bataillons et autant d'escadrons, après avoir été formée à Amertingen, fut partagée en deux sections : la première marcha à gauche d'Osterhofen, le long de la forêt, vers la maison de chasse d'Eglingen; la seconde sur le chemin d'Amertingen à Eglingen, où après s'être réunie à la précédente, elle devait attaquer Dischingen, de concert avec elle. La seconde colonne, de 7 bataillons et 8 escadrons, se rassembla à Aufhausen, et marcha en deux sections : l'une de ce village à Eglingen; l'autre de Weilerhof à*

Dunstelkingen, où elles durent se réunir. Après avoir emporté ce dernier poste, la seconde colonne avait ordre de rester à Katzenstein, jusqu'à ce que la première section de la précédente eût occupé Neresheim, et que la seconde se fût emparée de Dischingen. Une troisième colonne, de 6 bataillons et demi et 10 escadrons, fut rassemblée à Forheim et dirigée sur Umenheim, partie par Kœssingen et Hœllestein, et partie par Schweindorf.

Les colonnes ainsi formées s'ébranlèrent aussitôt pour l'attaque (1). Après avoir délogé l'ennemi de la forêt d'Aufhausen, de Weilerhof, d'Osterhofen, d'Eglingen, ainsi que de la maison de chasse, elles emportèrent les villages de Reistingen et Trugenhofen : les Français se replièrent dans la position centrale, déterminés à y faire une vigoureuse résistance.

Saint-Cyr garnissait les hauteurs de Dunstelkingen avec 18 bataillons; Dischingen était défendu par les brigades Lecourbe et Laroche (2).

La première et la seconde colonne, réduites à 8 bataillons après ces premiers combats, s'établirent vis-à-vis de cette position. L'archiduc se contenta de canonner et d'attaquer faiblement Dunstelkingen, en attendant l'arrivée de la troisième colonne, qui eut à lutter contre les difficultés sans nombre du terrain et l'opiniâtreté des Français. Il fallut de vigoureux efforts pour emporter Kœssingen; Schweindorf résista, et l'attaque de l'aile droite dans la forêt, sur la route de Nœrdlingen à Neresheim, ne fit aucun progrès : ce ne fut qu'à la gauche où les Autrichiens réussirent complétement, et arrivèrent sur le flanc droit et les derrières de leurs ennemis. Riese repoussa la division Duhesme de Medlingen et de Giengen, et la poursuivit avec sa cavalerie; elle ne se retira pas sans peine par Bœhmenkirch à Weissenstein, et perdit deux pièces. Riese poussa jusqu'à Oggenhausen, occupa Heidenheim, et dirigea sa cavalerie légère à Hausen et Gerstetten. Les équipages, le trésor et les munitions se sauvèrent à Aalen dans le plus grand désordre. Au même moment, Frœhlich passa le Danube à Günzbourg, et s'avança jusqu'à Langenau, portant son avant-garde à Albeck. Mercantin gagna la hauteur de Balhausen, occupa Altenberg et Stauffen, d'où il se mit en communication avec Riese, sur le flanc de l'ennemi.

La situation de Moreau ne paraissait pas rassurante; toutefois, l'excellence de la position et sa supériorité numérique dissipèrent ses inquiétudes; car il pouvait opposer toutes ses forces réunies aux Autrichiens dispersés : il jugea, avec sagacité, que ceux-ci n'auraient porté qu'un faible détachement sur Heidenheim, et se borna à y envoyer un bataillon et 2 escadrons pour le reprendre. N'envisageant ce qui se passait sur sa gauche que comme une simple démonstration, il prescrivit à Delmas de marcher sur Merkingen, après avoir laissé un détachement à Boplingen. Toute la réserve s'ébranla (3) : Saint-Cyr, renforcé, reçut ordre de défendre Dunstelkingen à toute extrémité. Desaix attira des renforts à Schweindorf, rejeta la troisième colonne autrichienne, et réoccupa la forêt de Kœssingen, au moment où l'on débusquait celle qui s'était avancée dans la forêt que traverse la route de Neresheim.

D'un côté, la faiblesse des Impériaux; de l'autre, la crainte de manquer de munitions, firent cesser le combat à deux heures après midi; car les Français, ayant consommé la plus grande partie de celles qu'ils avaient amenées sur le champ de bataille, désespérèrent d'en tirer de leur parc, qui était en fuite.

(1) On reconnaît dans ce plan l'esprit du système de Mack, qui consistait à étendre la ligne pour déborder celle de l'ennemi, et à multiplier les colonnes pour le tenir dans l'incertitude du vrai point d'attaque : système dangereux, dont le prince Charles n'osa peut-être pas encore s'écarter, mais auquel il renonça à Stockach, trois ans après. On l'a vu depuis manœuvrer sur d'autres principes à Caldiero, à Essling, à Wagram même, et obtenir de plus heureux résultats de ses combinaisons.

(2) Laroche gardait avec 9 bataillons les hauteurs de Dunstelkingen. Lecourbe, avec trois autres, était en réserve à Dischingen. Le reste de la division Saint-Cyr, culbuté la veille entre Aufhausen et Amerdingen, par l'avant-garde de l'archiduc, n'avait point encore été rallié, ainsi les efforts du centre des Impériaux furent dirigés contre ces 9 bataillons français.

(3) L'auteur a puisé ces renseignements dans une relation publiée en France, et qui n'est pas toujours exacte : on nous assure que la réserve française ne bougea point de ses positions, que Moreau n'envoya aucun renfort à Saint-Cyr, et que Desaix n'engagea qu'une brigade durant toute la journée.

Le centre des deux armées passa la nuit dans les positions qu'il avait à la fin de la bataille. L'aile droite des Autrichiens revint au camp de Mædingen, et la gauche se retira à Dillingen.

Le 12, au jour, l'archidue quitta également le champ de bataille pour se rendre à Mædingen avec 6 bataillons et 8 escadrons; il y laissa 16 bataillons et 19 escadrons sous le général Hotze, auquel il prescrivit de se retirer pied à pied par la vallée de la Kessel. Moreau resta dans sa position sans inquiéter la retraite de l'ennemi.

Le 13 août, l'archidue partit du camp de Mædingen avec 15 bataillons et 18 escadrons, se dirigeant par Harbourg sur Donauwerth, où il passa le Danube; il prit position à Nordheim, où la colonne de Hotze vint le rejoindre. Trois bataillons et 15 escadrons, outre 8 bataillons placés en avant d'Harbourg, couvrirent la retraite sous le prince de Lichtenstein. La chaine des avant-postes s'étendit d'Erlingshofen par la montagne, sur Deggingen, Balgheim et Heroldingen : des partis coururent jusqu'à OEtingen et Nœrdlingen. Le 14, l'arrière-garde passa le Danube, et ne laissa qu'un poste à Donauwerth.

Riese effectua son passage, le 13, à Dillingen, se porta à Burgau, et détruisit tous les ponts. En même temps, le prince de Condé se retira de Mindelheim à Schwabmünchen, à la suite d'une affaire assez chaude avec l'avant-garde de Ferino, qui le déposta (1). Frœhlich prit sa direction sur Fuessen. L'embarras de Moreau, après la journée du 11, l'empêcha de poursuivre les Autrichiens, et de punir l'archiduc de sa témérité.

L'affaire de Neresheim fournit matière aux observations : elle prouve évidemment qu'on ne doit livrer bataille que lorsqu'on y est forcé par l'enchaînement des événements de la guerre, ou qu'on a l'espoir fondé de remporter la victoire; or la résolution de l'archidue ne provenait ni du premier ni du second cas. Son intention était d'assurer sa jonction avec Wartensleben, pouvait-il espérer d'y parvenir en livrant bataille, après en avoir laissé échapper l'occasion favorable le 3? Des démonstrations,

(1) Ici le prince Charles passe sous silence un combat malheureux où les Français s'entr'égorgèrent, et dont jusqu'à présent l'on n'a pas connu les détails.

L'avant-garde de Ferino, commandée par Abatucci, partie le 12 août de Memmingen, atteignit l'arrière-garde du corps de Condé en arrière de Wettersheim, et l'ayant ébranlée par une vive canonnade, la fit charger par le 4e régiment de dragons, qui la ramena l'épée dans les reins jusque dans le camp d'Erekheim. Ici la canonnade recommença de nouveau, et se soutint jusqu'à ce que la 3e légère, qui avait fait un long détour, parût sur le flanc des émigrés et menaça de les couper. Alors le duc d'Enghien ordonna la retraite, qu'Abatucci fit harceler par ses dragons jusqu'au delà de Kamlach, où s'établirent ses avant-postes.

Cependant le prince de Condé, qui avait réuni son corps à Mindelheim, reconnut bientôt l'impossibilité de se maintenir dans cette position; la prudence lui conseillait de battre en retraite, mais pour venger sa réputation, que les Impériaux s'efforçaient d'obscurcir par leurs malins propos, il ne voulut pas se retirer sans combattre. L'attaque fut donc résolue pour la nuit même, et calculée sur une surprise.

Le premier coup devait être frappé par l'infanterie, qui pour cet effet fut divisée en deux colonnes, en tête de chacune desquelles marchaient des détachements d'infanterie noble, conduits par les aides-majors généraux de Solémy et d'Hoffeliz. La cavalerie sous le comte d'Ecquevilly suivit immédiatement aussi sur deux colonnes, qui devaient se réunir et se déployer dans la plaine en cas de succès. Le prince de Condé commandait la colonne de droite, le duc d'Enghien celle de gauche.

Le 13, à deux heures du matin, les avant-postes de la 3e légère sont abordés par la colonne d'Enghien, et se replient sur les bataillons placés à la tête du bois en arrière de Kamlach. Ceux-ci, avertis par le feu, étaient déjà prêts à recevoir les émigrés. Le combat s'engage et devient bientôt une affreuse mêlée où l'on combat corps à corps. L'infanterie noble fit des prodiges de valeur. Plusieurs gentilshommes, joignant l'audace à la ruse, se glissent derrière les républicains, et essayent de porter le trouble et le découragement parmi eux, en criant : *nous sommes tournés ! sauvons-nous !* mais reconnus, malgré l'obscurité, ils sont tués ou pris.

La surprise manquée, la partie n'étoit plus égale. En vain le prince de Condé cherche à gagner avec sa colonne la gauche de la 3e légère, il est repoussé avec perte par la 89e de ligne, placée en échelon de la première. Après avoir vu tomber l'élite de sa noblesse dans trois attaques successives, il ordonna la retraite vers dix heures du matin. Elle s'effectua avec peine, mais en ordre. Dès qu'elle fut prononcée, Abatucci lança contre l'arrière-garde le 4e régiment de dragons et une compagnie d'artillerie légère, qui la reconduisirent jusqu'à Mindelheim, lui tuant beaucoup de monde, et lui faisant des prisonniers.

Cette journée, tout à la fois glorieuse et funeste pour les Français, coûta plus de 500 gentilshommes au corps de Condé, qui eut en outre un grand nombre de blessés. La perte des républicains fut moins considérable.

le gain de plusieurs marches, et au pis aller l'abandon d'une forte arrière-garde dans les pénibles défilés de la Kessel et de la Wernitz, l'auraient mené plus sûrement à son but, ayant surtout affaire à un adversaire aussi circonspect que Moreau. On peut même dire qu'il l'eût plus tôt atteint; car il perdait, dans les préparatifs de la bataille, et par la bataille même, des moments d'autant plus précieux, que Wartensleben montrait l'envie de précipiter sa retraite en Bohême. A la vérité, le passage du Danube à Donauwerth, en vue d'un ennemi victorieux, n'était pas exempt d'obstacles ni de dangers; mais la position du général autrichien était-elle donc si désespérée, et son flanc droit courait-il de si grands risques, qu'il dût se décider à l'effectuer? Un détachement de 400 chevaux courait encore d'Eichstædt, le long de l'Altmühl; par conséquent, Jourdan n'avait point encore de troupes sur le fleuve; aucune même n'y pouvait arriver sans être aperçue. Nauendorf occupa Altdorf le 9, et Neumarkt le 10; le général Kerpen était à Ingolstadt avec 4 bataillons, arrivants de l'intérieur de l'Autriche, et 5 escadrons de la grande armée; ce qui suffisait pour y assurer le passage. L'archiduc n'aurait jamais été prévenu au pont de Neubourg, ni à celui d'Ingolstadt; et, dans le cas même qu'il eût manqué sa jonction avec Wartensleben, Jourdan n'aurait pas pu l'empêcher de gagner la rive droite. On ne voit donc pas de raison pour justifier la préférence qu'il donna à Donauwerth. En effet, combien ne retarda-t-il pas sa réunion avec Wartensleben, par sa marche sur la rive droite du Danube, et un second passage de celle-ci à la gauche? Cette ruse, faite à dessein d'engager son adversaire à poursuivre l'armée autrichienne dans cette direction, atteignit, il est vrai, son but. Mais ce calcul était-il bien naturel, bien militaire? ne devait-on pas plutôt croire que le général français, connaissant le plus grand de ses intérêts, celui de longer la gauche du fleuve pour se joindre à Jourdan, ne manquerait pas de prendre cette route? et une telle manœuvre n'eût-elle pas renversé tout le plan de l'archiduc?

Ajoutons que l'attaque de Neresheim n'avait aucune probabilité de succès, attendu que Moreau, supérieur en forces, se trouvait concentré dans une position favorable, et que c'était tout l'opposé du côté des Autrichiens.

L'archiduc espérait déjouer tous les projets du général français; il voulait l'empêcher ou de passer le Danube au-dessous de la Brenz, ou de s'avancer par la vallée de la Kessel, sur la Wernitz, ou enfin de rapprocher son aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse; c'est d'après ces hypothèses, qu'il divisa son armée sur toutes les routes par où l'ennemi pouvait atteindre ces trois objets, sans penser qu'un seul étant décisif, tous les autres lui étaient subordonnés, et qu'il ne s'agissait que de le saisir et d'en écarter son adversaire.

L'événement le plus funeste qui pût arriver aux Impériaux étant la jonction des deux armées françaises, l'archiduc aurait dû l'empêcher avant tout: le point le plus important étant alors à sa droite, il convenait d'y concentrer toute son armée, et d'occuper faiblement le pays jusqu'au Danube.

Moreau n'eût pas osé s'avancer entre le Danube et le prince Charles. Si, enhardi par sa supériorité numérique, et couvert par les montagnes qui séparent la Brenz de la Wernitz, il avait risqué une telle manœuvre, il eût renoncé à la faculté de se réunir à Jourdan, ou de se rendre maître de la rive droite du Danube, et l'archiduc aurait toujours facilement gagné Donauwerth ou Neubourg par une marche forcée. On doit conclure de là que le choix de la position des Autrichiens, et le temps qu'ils y perdirent jusqu'à ce que Moreau fût sur le point d'en enfoncer le centre, décèlent un manque de jugement qui devait amener une bataille malheureuse.

Les dispositions de l'attaque n'étaient pas moins défectueuses. Il est vrai que la position par son grand développement depuis Bopfingen à Dillingen, nécessitait une multitude de petites attaques; cependant l'archiduc pouvait facilement restreindre son front, au moyen des dispositions qu'il ordonna le 10, lorsqu'il fut décidé à prendre l'initiative.

Le gros de l'armée française, de 33 bataillons et 46 escadrons, arriva le même jour aux environs de Neresheim; le 11, l'armée campa entre Dischingen et Schweindorf, refusant sa gauche, qui s'appuyait à la route de Nœrdlingen.

Si l'archiduc ne laissant que de la cavalerie

seulement à Kloster-Mædingen et Dillingen, eût attiré, dès la veille de la bataille, toute l'infanterie de ce dernier endroit à Amertingen et Aufhausen, ou à Christgarten et Edesheim, afin de la réunir à son centre, il aurait pu attaquer avec supériorité l'angle saillant de la position française, ce qui eût donné quelque espoir de succès. Loin de là, les colonnes isolées, qui le 11 s'avancèrent contre elle, étaient non-seulement trop faibles pour cette opération, mais leur éloignement les eût encore empêchées de se secourir et de se retirer en bon ordre, si les Français s'étaient jetés sur l'une d'elles. L'archiduc, il est vrai, espérait surprendre l'ennemi en attaquant au point du jour, et se promettait beaucoup de la manœuvre qu'il avait préparée pour tourner son aile droite; mais un orage retarda l'attaque, et la sagacité de Moreau fit échouer ses dispositions. On doit donc rejeter comme vicieuse, toute manœuvre qui ne met pas assez de forces en action au point décisif, et dont la réussite dépend de la coïncidence d'événements incertains, car de légers accidents peuvent changer l'état des choses, et enlever au général la faculté d'y porter de prompts remèdes.

La conduite de Moreau, le jour de la bataille, fut prudente et habile: ni la perte de Heidenheim, ni la manœuvre qui menaça de tourner son aile droite, ni les démonstrations sur Bopfingen, ne lui firent prendre le change; sa présence d'esprit fut admirable; il tint ferme sur le point qu'il avait choisi avec discernement.

Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est de ne pas s'être porté en avant, lorsque les Autrichiens furent chassés de la forêt de Schweindorf, dès qu'il s'aperçut qu'ils étaient trop faibles pour appuyer leur attaque. S'il eût laissé une division et la réserve à Dischingen et Dunstelkingen, et se fût porté avec les trois autres entre Schweindorf et Forheim, l'ennemi aurait été coupé, culbuté, et forcé à se retirer dans la vallée de la Kessel et sur le Danube. Le corps qui opérait de Mædingen contre Bopfingen et Neresheim, se fût trouvé entièrement coupé.

La fuite du parc d'artillerie de Heidenheim, et la crainte de manquer de munitions, empêchèrent vraisemblablement Moreau de profiter de cette belle occasion de battre l'ennemi, et de l'inquiéter, le 12, quand il se retira devant lui en plein jour. Un général entreprenant n'eût certainement pas manqué de mettre à profit les fautes de l'archiduc, en faisant harceler sa retraite par une partie de son armée, qui aurait eu suffisamment de munitions pour le moment.

Finalement, si l'on compare les manœuvres de Moreau et de l'archiduc, depuis la fin de juin jusqu'à la mi-août, on s'aperçoit qu'elles sont directement opposées aux principes qu'on a établis (1). Un mouvement offensif tenté à la suite d'un succès, avec des forces supérieures, doit être exécuté avec vigueur et rapidité; la retraite d'une armée inférieure en nombre, au contraire, doit être faite avec calme, à pas mesurés, mais sans haltes inutiles, et dans des positions sûres. La marche de Moreau fut trop circonspecte, la retraite de l'archiduc trop lente; il mit de la témérité dans ses manœuvres et dans le choix de ses positions. Les motifs d'une conduite si différente se trouvent dans le caractère des deux généraux.

(1) Eugène et Frédéric sont quelquefois convenus de leurs fautes, mais un aveu semblable ne serait pas sorti de leur bouche: l'archiduc fait plus; guidé par l'amour de l'art et de la vérité, il perpétue le souvenir des siennes en les gravant dans l'histoire, et se montre ainsi supérieur aux sentiments d'orgueil, si prompts à s'élever dans le cœur d'un général qui a fait de grandes choses.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME DE L'ÉDITION DE PARIS.

PRINCIPES

DE LA

STRATÉGIE.

DEUXIÈME PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

u ci-

6 es-
non
com-
ch et
emi,
péra-

l dut
War-
com-
ypo-
rti à
avec
avec
es de
enne
t Ra-
e de

Les troupes composant ce gros détachement

D'après ce plan bien calculé,

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XVI.

PASSAGE DE L'ARCHIDUC SUR LA RIVE GAUCHE DU DANUBE.

En passant sur la rive gauche du Danube, l'archiduc n'avait pas renoncé à se réunir à Wartensleben. Le séjour de Moreau sur le champ de bataille de Neresheim, et la marche de Jourdan dans la vallée de la Pegnitz, favorisèrent l'exécution de ses desseins, en éloignant de nouveau les deux armées françaises. Les instructions qu'il donna à Wartensleben, portaient de tenir aussi longtemps que possible à Amberg, d'où une grande route conduit par Neumarkt, à Neubourg et Ingolstadt : il devait se replier ensuite sur les rives escarpées de la Naab ; et dans le cas où il serait forcé de les abandonner, se retirer à Ratisbonne, à couvert par le défilé de cette rivière : un faible corps seulement avait ordre de continuer sa retraite directement vers les frontières de Bohême. L'archiduc, épiant l'occasion de se réunir à son lieutenant, se décida à longer la rive droite du Danube avec une partie de l'armée, renforcée des troupes arrivées à Ingolstadt, de l'intérieur de l'Autriche : le tout formait 28 bataillons et 56 escadrons, c'est-à-dire, environ 28,000 hommes.

Les troupes composant ce gros détachement étaient celles qu'on voit portées au tableau ci-contre.

Une petite armée de 26 bataillons et 46 escadrons, formant 30,288 combattants, non compris le corps de Condé, resta sous le commandement de Latour, répartie sur le Lech et dans le Vorarlberg, afin d'imposer à l'ennemi, et de lui faire prendre le change sur les opérations ultérieures.

Lorsque l'archiduc se mit en marche, il dut craindre, suivant tous les rapports, que Wartensleben, malgré ses ordres, n'eût déjà commencé sa retraite en Bohême. Dans cette hypothèse, il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que de se tenir sur la défensive avec Latour, ou tout au moins de se retirer avec honneur et sans perte, vers les frontières de l'Autriche. A cet effet, l'armée autrichienne devait prendre position entre Neubourg et Ratisbonne, d'où elle se trouvait en mesure de défendre le passage du Danube, point objectif naturel des deux armées françaises, et de regagner le Lech, si les troupes laissées sur cette rivière avaient besoin de secours.

D'après ce plan bien calculé, l'archiduc se

rendit le 15 août, de Nordheim à Niederhausen. Un parti de 200 chevaux côtoya la rive gauche du Danube, et se tint en communication avec le détachement de l'armée du Bas-Rhin, établi à Eichtædt. Au même moment, le général O'Reilly fut détaché d'Ingolstadt avec 3 bataillons et 6 escadrons, auxquels se réunirent 2 bataillons envoyés par Wartensleben; il joignit le général Nauendorf, lequel, avec un corps volant de 9 escadrons, observait la division Bernadotte, et se retira le 18 à Taswang, devant l'ennemi qui s'avançait par Gnadenberg à Neumarkt, ne laissant à Teining qu'un poste autrichien.

Le 16, l'archiduc partagea ses troupes en deux colonnes, qu'il dirigea sur les principaux passages du Danube, tant pour l'offensive que pour la défensive. Il se porta lui-même, avec 15 bataillons et 23 escadrons, à Zuchering, près d'Ingolstadt. Le général Hotze, commandant 10 bataillons et 17 escadrons, marcha sur Neubourg, qu'il occupa, ainsi que la rive droite du Danube, jusqu'à l'embouchure du Lech. Des partis se montrèrent à Kupfenberg et Dollenstein, sur l'Altmühl.

Moreau se trouvait encore derrière la Wernitz, que déjà les Autrichiens couraient au delà de cette rivière. Toujours engagé dans le défilé de la Pegnitz, Jourdan n'avait la faculté de se diriger à droite vers Neumarkt, qu'après avoir atteint Amberg; ainsi la marche de l'archiduc vers l'Altmühl était sûre, mais il fallait profiter sans délai d'une circonstance aussi favorable, parceque d'ailleurs chaque instant de retard pouvait la changer. Le mouvement général s'effectua le 17 août. Une colonne passa le Danube à Ingolstadt, et campa à Kœsching. Hotze, après l'avoir franchi à Neubourg, se porta à Gaimersheim. Les troupes légères poussèrent jusqu'à Altmanstein et Denkendorf. Le détachement d'Eichtædt vint à Beilengries (ou Berengries), pour se joindre au corps de Nauendorf, et une multitude de flanqueurs couvrit la gauche de l'armée.

Pendant que l'archiduc était en plein mouvement pour se réunir à Wartensleben, les choses changèrent de face à la droite, et ajournèrent de rechef cette opération décisive. Wartensleben était depuis le 10 à Amberg, et Kray à Sulzbach, avec l'arrière-garde formée de toutes les troupes légères de l'armée, renforcées de 6 bataillons de ligne et de quelque cavalerie. Un détachement posté à Augsberg, observait la route de Lauf à Amberg et Neumarkt. Les trois jours suivants se passèrent en reconnaissances et en escarmouches entre les avant-postes; mais le combat du 17 fut plus sérieux.

Le pays entre la Pegnitz et la Vils est montueux, boisé et coupé de vallées escarpées, qui le rendent impraticable. Il n'y a d'autre route, bonne en tout temps pour l'artillerie et les équipages, que celle de Lauf à Sulzbach, encore court-elle presque toujours dans des vallées et des défilés. Près de Hartmansdorf, elle se divise en deux branches: la vieille route court au sud, dans une direction parallèle à la nouvelle, et passant à côté de Sulzbach, elle conduit, par les montagnes, à Amberg, où elle se réunit de nouveau à la dernière: mais c'est une simple traverse, comme celle de Lauf par Augsberg à Amberg. Tous les chemins qu'on rencontre n'ont aucune liaison transversale. Dans un pays de cette nature, Jourdan dut renoncer à son système favori d'avancer sur un grand front, et de déborder l'ennemi. Engagé dans ces défilés; il n'eut d'autre parti, pour gagner du terrain, que celui d'attaquer.

Les avant-postes autrichiens étaient à deux lieues en avant de Sulzbach, à cheval sur la chaussée de Hersbruck; la droite sur un monticule rocailleux, en arrière de Neunkirch; la gauche dans une forêt, d'où ils flanquaient et enfilaient les routes. Ce fut contre celle-ci que la division Collaud s'avança, tandis que Lefebvre prit un chemin dans la montagne, pour tourner le flanc droit, et déboucher près de Sulzbach. Grenier et Championnet devaient gagner la gauche; le premier, par la vieille route d'Amberg vers Bachelsfeld; le dernier, par le chemin de traverse d'Augsberg. La division de cavalerie, avec quelque infanterie légère, marchait sur la droite, à son soutien. Son objet était de nettoyer la route de Pfaffenhofen, d'occuper Castel, et de se lier ainsi à la division Bernadotte, vers Neumarkt. Ce mouvement devait, en repoussant les avant-postes ennemis, faciliter l'attaque sérieuse du lendemain. Les coureurs de Collaud et de Lefebvre éprouvèrent, contre leur attente, une résistance opiniâtre. Les Autrichiens se maintinrent pendant quelque temps sur les hauteurs

en arrière de Neunkirch, qu'ils n'abandonnèrent qu'au moment où les divisions Lefebvre et Grenier, dont la marche avait été retardée par les mauvais chemins, débouchèrent sur leurs flancs. Kray ordonna la retraite qui s'effectua sur Sulzbach, en échiquier, avec ordre et fermeté. Ayant atteint ce point, il occupa aussitôt les hauteurs rocailleuses en avant de la ville, vis-à-vis desquelles la chaussée de Hersbruck sort du défilé à travers un petit bois, dans un terrain un peu ouvert, enfilé par le feu de la position. Après plusieurs attaques infructueuses, la brigade Olivier de la division Grenier, se porta en avant de la gauche de la position, dans une forêt que sa profondeur n'avait pas permis d'occuper fortement. Kray fit replier cette aile sur Rosenberg, où elle se maintint, renforcée par 2 bataillons de la position d'Amberg. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'entrée de la nuit : alors Lefebvre tournant la hauteur la plus élevée, sur laquelle l'aile droite des Autrichiens était établie, l'en délogea et poussa son avant-garde à Ezmansried ; d'un autre côté, Championnet avait fait peu de progrès, et les Autrichiens renforcés par quelques bataillons venus d'Amberg, défendirent avec succès, toute la journée, Castel et la forêt d'Augsberg, contre ses attaques réitérées.

Le combat du 17 août décida Wartensleben à se retirer derrière la Naab, et à prendre poste le lendemain sur les hauteurs qui s'étendent de la Schwarzach à Schwandorf. Kray passa la nuit du 17 sur le champ de bataille, et se retira au point du jour, sans être suivi, vers Amberg, où il s'établit en avant de la ville. Le colonel Gœrger, qui était à Hambach avec un bataillon et 6 escadrons, se porta sur Hirschau.

En attaquant subitement au point du jour, Jourdan aurait pu profiter de l'avantage qu'il avait eu de déborder l'ennemi à la fin du combat du 17 ; mais il se contenta de le faire poursuivre par les avant-gardes de ses divisions, dont une l'atteignit à Hirschau, qu'elle occupa. Championnet et Grenier suivirent plus tard ce mouvement ; Lefebvre et Colland restèrent à Sulzbach ; Championnet poussa vivement la colonne qui se retirait d'Augsberg. Kray resta à Amberg, jusqu'à ce qu'elle eût passé la Vils. La division Grenier ayant atteint Amberg, se forma aussitôt en deux colonnes : l'une sur la route et l'autre à droite, sur le flanc des Autrichiens, pour se lier à la division Championnet. Comme elles étaient sur le point d'attaquer, Kray se retira derrière la Vils, à Wœlfering. Les Français prirent position, la droite à Ulersberg, la gauche à Amberg : quelques détachements de cavalerie légère passèrent la Vils à la poursuite de l'ennemi. Les avant-postes de ce dernier s'établirent sur la ligne de Naabbourg, Wœlfering, Ensdorf, Rieden, Schmidtmühl et Kalmünz, d'où ils se lièrent avec Nauendorf et Ratisbonne. Sur la droite, Wartensleben fit renforcer le poste de Dewenberg, où Gœrger, repoussé par le général Ney, était sérieusement menacé : il lui prescrivit, en cas de nécessité, d'exécuter sa retraite par la route de Hayd, qu'il suivit en effet, le 22, pour se rendre à Rosshaupt, lorsque, maître de Wernberg, l'ennemi fit mine de vouloir l'attaquer.

La journée du 19 se passa tranquillement : Jourdan l'employa en préparatifs, pour s'avancer le lendemain matin. Plusieurs routes partent d'Amberg sur différentes directions, et quoique la contrée entre la Naab et la Vils, soit plus montueuse et boisée que la chaîne qui sépare cette dernière rivière de la Pegnitz, elle n'est cependant pas aussi coupée de vallées : les crêtes de celle-ci sont plus larges, et ont plus de communications ; aussi le général français obtenant déjà plus de latitude dans ses mouvements, en profita pour s'étendre (1).

Toutes ses troupes se mirent en marche le 20,

(1) Le système défensif de cordon en avait amené un autre qui n'était guère meilleur ; celui d'opérer offensivement avec une armée partagée en plusieurs divisions, marchant sur des routes parallèles, et à une grande distance les unes des autres, ne formant ainsi qu'une seule ligne de bataille, et le plus souvent même sans aucun corps de soutien, car on ne pouvait compter dans ce nombre des réserves de 8 à 900 chevaux. On ne peut attribuer cette manière d'opérer qu'à la crainte d'être débordé, ou à l'espoir de déborder soi-même les deux flancs de son ennemi, en étendant sa propre ligne le plus possible.

C'est ce système que plusieurs écrivains militaires ont pris pour un agrandissement de l'échelle des combinaisons de la guerre. Il serait fort bon, en effet, si une armée était battue, dès qu'un petit corps ennemi parvient au delà de son flanc ; mais s'il est vrai, au contraire, que cette armée puisse, en pareil cas, se rassem-

au jour. Lefebvre s'avança sur Hirschau, et de là à Wernberg; son avant-garde à Pfreimt. Collaud se portant par Hambach et Amberg, sur la route de Schwarzenfeld, éprouva une vive résistance à Freiholz, où il n'aurait pu percer sans le secours de Grenier. Celui-ci défila d'abord par Amberg, et s'avança dans la direction d'Erling et Woelfering. Néanmoins la manœuvre de la brigade Dalesme sur la gauche de Freiholz, et la retraite des postes en avant de Schwandorf, sur la Naab, forcèrent les Autrichiens à se retirer. Kray rassembla le gros de ses troupes sur la hauteur de Wœlfering, qu'il défendit contre plusieurs attaques, effectuées par la division Grenier et la plus forte partie de celle de Championnet, que Jourdan y avait attirée. Le surplus de cette dernière qui s'était avancée avec la cavalerie de Bonnaud, par Hasselmühl jusqu'à Schwandorf, y resta pour observer ce passage important de la Naab. La cavalerie jeta quelques partis sur cette rivière, jusque vers la route de Ratisbonne. Collaud et Grenier passèrent la nuit de chaque côté de celle de Freiholz. Kray se retira à la chute du jour, sur l'Ensiedelberg, et à droite de Schwarzenfeld, dès que l'ennemi eut atteint la Naab sur ses deux flancs. Le 21, l'avant-garde de Grenier le canonna vainement, parce que l'armée française ne se présenta pas en force. Le lendemain Kray se retira sur la Naab, en laissant un poste sur l'Ensiedelberg.

Wartensleben avait établi sa droite sur les hauteurs qui s'étendent depuis la vallée marécageuse de la Schwarzach, jusqu'au village de Lindenlohe, en arrière duquel Kray formait réserve. La gauche s'étendait le long de la route de Ratisbonne, sur les hauteurs en arrière de Schwandorf. Ce village, et Schwarzenfeld, étant les principaux passages, furent couverts par de l'artillerie et des troupes : on détruisit le pont du premier; l'autre, commandé par l'Ensiedelberg, qui s'appuie à droite du ruisseau marécageux de Neisse, à gauche aux maisons du second village, fut conservé. Le sommet de cette montagne est très-resserré; la pente en est douce du côté de la route d'Amberg ou de Naabbourg, et très-roide du côté de la Naab. Schwarzenfeld est au centre d'un demi-cercle, formé par un petit ruisseau marécageux : le village et le monticule furent occupés par autant d'infanterie et d'artillerie, que leur exiguïté et le danger de la retraite par le défilé, le permettaient.

Jourdan s'avança au bord de la rivière; Lefebvre sur les hauteurs derrière Naabbourg; Collaud et Grenier s'établirent vis-à-vis de Schwarzenfeld, appuyant leur droite à Finsterbach, et leur gauche à Gærfenried. Cette position était éloignée d'une grande portée de canon de l'Ensicdelberg. Championnet observa le débouché de Schwandorf, et appuya sa droite à un ravin escarpé, derrière Etmansdorf; la division de cavalerie resta en réserve. Excepté le point de Schwarzenfeld, où les Français ne pouvaient se rendre maîtres de l'Ensiedelberg, les deux armées se trouvaient séparées par la Naab, dont les rives marécageuses et en partie rocailleuses, laissaient peu d'endroits accessibles. Prêtes à combattre, elles avaient une attitude imposante : un passage de vive force dans de telles positions, en face de braves qui venaient de se donner réciproquement de si grandes preuves de valeur, était une opération trop périlleuse, pour qu'aucun des partis y songeât.

Les combats de Neunkirch et Wœlfering firent honneur aux troupes qui les avaient si courageusement soutenus; mais non aux généraux qui les avaient ordonnés. Il n'y a que deux manières de se rendre maître d'un défilé: c'est de l'emporter de vive force, ou de le tourner. Le premier parti ne peut être tenté, lorsqu'on est supérieur en forces, qu'en sacrifiant beaucoup de monde, quelquefois même plus qu'il n'a de défenseurs; mais, outre que le succès de ce moyen n'est pas toujours certain, il est trop coûteux et exige de l'audace et de l'opiniâtreté. Le plus sûr est de tourner l'ennemi tout en l'occupant sur son front. Telle fut l'intention de Jourdan dans la journée du 17,

bler sur le centre, accabler la division isolée qui s'y trouve, et la poursuivre vivement, que deviendront alors les deux extrémités de ce long front d'opérations, occupé par des divisions courant chacune pour son compte, sans réserve, et hors d'état de se soutenir? Ce prétendu perfectionnement de la guerre n'était donc qu'une nouvelle erreur; et, pour s'en convaincre, il suffit de relire les opérations de Montenotte, de Lonato, de Ratisbonne, et celle même de l'archiduc Charles à Amberg.

mais il prit mal son temps. Il commit encore une autre faute, en faisant attaquer à plusieurs reprises la division Collaud, quand, par l'effet de ses propres dispositions, il lui avait enlevé tout moyen de réussir. Il aurait dû attendre le résultat de la manœuvre de flanc pour attaquer vivement son adversaire, et se borner jusque-là à l'amuser sur son front.

On peut aussi lui faire plus d'un reproche quant au projet de s'avancer de la Vils sur la Naab. Pourquoi détacher la division Lefebvre par Hirchau à Wernberg, sachant qu'il ne s'y était retiré qu'un corps volant de l'ennemi, et que Ney y était entré, le 18, sans résistance? Pourquoi rester à Naabbourg après la prise de Pfreimt, lorsque rien ne s'opposait à ce qu'on s'avançât sur la Schwarzach et menaçât le flanc des Autrichiens? Pourquoi encore la division Grenier attendit-elle à Amberg, jusqu'à ce que Collaud arrivât de Hambach et défilât devant elle? Ce croissement des colonnes occasionna une perte de temps et un retard très-préjudiciable à la marche. Grenier ne put opérer contre la gauche des Autrichiens à Wœlfering, que lorsque Collaud eut fait plusieurs attaques infructueuses, et perdu bien des hommes sans motif. Si Jourdan avait suivi les Impériaux immédiatement après leur retraite d'Amberg avec les divisions Championnet et Grenier sur les routes de Schwarzenfeld et Schwandorf; qu'il eût fait avancer les divisions Lefebvre et Collaud dans la même direction, ils n'auraient pas eu le temps de s'établir dans une position et de s'y défendre. Il pouvait ainsi vaincre toute résistance ou la rendre vaine par ses manœuvres; car toutes ses troupes eussent été à portée d'exécuter ce que les circonstances exigeaient. Les mouvements à proximité de l'ennemi, dans un terrain coupé et inconnu, sont toujours dangereux avec des colonnes isolées.

L'évacuation d'Amberg avait ouvert aux Français la route du Danube, par Castel et Neumarkt. Ils étaient à même de réparer la faute qu'ils avaient commise en s'engageant dans la vallée de la Pegnitz, de faire suivre l'ennemi avec de petits détachements; et de gagner par Neumarkt, le point du Danube qui leur paraîtrait le plus avantageux. Il eût été bien facile de cacher cette marche aux Autrichiens, et à la faveur du pays boisé et coupé, de leur faire prendre le change sur la force des colonnes qui les auraient poursuivis. Mais vu le défaut de routes transversales, on ne pouvait exécuter une semblable marche que du point d'Amberg. Or, Jourdan s'en ôta tous les moyens en s'établissant à Schwarzenfeld. La possession de l'Ensiedelberg procurait aux Autrichiens, non-seulement la vue de la position et des manœuvres de l'armée française sur les hauteurs qui s'élèvent vis-à-vis en amphithéâtre, mais leur permettait encore de passer rapidement la Naab, et de l'attaquer aussitôt qu'elle s'affaiblirait ou se dirigerait sur d'autres points. Bien plus, les Français ne pouvaient chasser l'armée impériale de ses positions; parce qu'inaccessible de front, il aurait fallu se jeter par une manœuvre sur l'une des ailes. Or, un passage sur la droite n'était pas très-favorable, parce qu'elle s'appuyait à la Schwarzach, et que Wartensleben pouvait toujours se retirer sur Ratisbonne. D'un autre côté, il y avait du danger à forcer Burg-Lengenfeld et à gagner la route du Danube, vu que le pays était impraticable; qu'alors la retraite devait s'effectuer sur Schwandorf, et que Jourdan n'avait pas assez de troupes pour opérer avec vigueur et couvrir en même temps cette ligne. A ces difficultés s'en joignait encore une autre: les Autrichiens se trouvaient maîtres du pont de la Naab, qu'il aurait dû leur enlever en les chassant de l'Ensiedelberg à quelque prix que ce fût.

Dès que Wartensleben fut établi à Amberg, il ne se conduisit pas avec plus de prudence que son adversaire; à la vérité, l'archiduc ne lui avait désigné ce point que comme celui où il espérait effectuer leur jonction, dans la direction de Neumarkt, et à l'occupation duquel il attachait le plus grand prix: mais le général en chef ne peut ordonner la défense d'un point que sous le rapport stratégique, et a rempli ses obligations quand il a expliqué les causes de sa demande; c'était à Wartensleben de se rendre maître par sa position du chemin sur lequel la jonction des deux corps devait s'opérer. Or, il manqua ce but en se plaçant à l'issue de cette route et dans sa direction; l'avant-garde couvrait bien le débouché de Neunkirch et d'Augsberg; mais pourquoi n'employa-t-il pas toutes ses forces pour cet objet important? Pourquoi laissa-t-il sans motif une partie de ses troupes à

Amberg, et ne les jeta-t-il pas dans les défilés en avant de la ville, où elles pouvaient arrêter l'adversaire plusieurs jours avec plus d'efficacité pour le plan général, que sous Amberg, où la faculté de développer toutes ses forces, assurait la victoire à ce dernier? On dira que Wartensleben s'est établi à Amberg, dans la conviction que cela était convenable : mais alors, pourquoi exposa-t-il son avant-garde aux corps de l'armée française qui pouvaient l'anéantir? Pourquoi ne retira-t-il pas les troupes destinées seulement à éclairer leurs mouvements, lorsqu'il parut certain que toutes les forces de Jourdan se jetaient sur elles? Enfin, pourquoi abandonna-t-il la position d'Amberg dès que ses avant-postes furent repoussés, événement ordinaire au commencement de toute affaire sérieuse? Lorsqu'il évacua cette place, il fit bien de se replier derrière la Naab pour s'établir de nouveau sur la ligne de communication avec le Danube; mais la direction des troupes dans cette position, contraire aux projets de l'archiduc, semblait répondre aux vues qu'avait son lieutenant, de couvrir la Bohème. Le plus grand nombre était établi à la droite, sur la route de Pilsen : celle de Ratisbonne, occupée plus faiblement, se trouvait en partie en avant de la gauche.

Tandis que Jourdan s'avançait sur la Vils, Moreau resta tranquillement entre la Brenz et la Wernitz, et fit les préparatifs du passage du Danube, qui eut lieu, le 19, à Dillingen, Lauingen et Hœchstædt. Il ne laissa sur la rive gauche, qu'un poste pour garder le Schellenberg près de Donauwerth.

De son côté, l'archiduc passa, le 18 août, à Kœsching : ses troupes légères furent poussées jusqu'à Deukendorf; celles qui jusqu'alors avaient été sur l'Altmühl, se lièrent au corps de Nauendorf, qui campa avec celui d'O'Reilly à Vilshofen, et mit des postes sur le Teiningerberg, à Velburg et Parsberg. Dès lors, ce prince fut sans inquiétude sur l'issue de son opération : l'éloignement de Moreau assurait sa gauche; la Vils, la Laber et l'Altmühl couvraient sa droite; son front n'avait rien à redouter de la faible division Bernadotte. Au pis aller, on ne pouvait mettre obstacle à sa retraite sur le Danube par Ingolstadt, et à sa jonction avec Latour; supposé même que Wartensleben n'eût pas exécuté l'ordre de se retirer à Ratisbonne, ou qu'il n'y fût arrivé qu'avec un faible détachement. L'archiduc se mit donc en mouvement, le 19, pour Schambaupt, où il fut informé à son arrivée que l'aile droite s'était retirée derrière la Naab; cette circonstance l'engagea à réitérer à Wartensleben, les ordres qu'il lui avait déjà donnés sur la direction de ses mouvements rétrogrades. Il lui enjoignit expressément d'observer l'ennemi de très-près, et de l'attaquer aussitôt qu'il détacherait un corps du côté de la Naab. L'intention du prince était de partir, le 20 août, de Schambaupt, pour se réunir à Nauendorf vers Dietfurt; mais les derniers rapports de Wartensleben accélérèrent son mouvement; il le commença, le 19, sur deux colonnes. L'une de 6 bataillons et 11 escadrons, sous les ordres de Hotze, se porta à Dietfurt, pendant que 3 bataillons et 22 escadrons de troupes légères, s'avancèrent sur Beilengries. L'archiduc en personne conduisait l'autre, de 15 bataillons et 29 escadrons, par Riedenbourg, pour se joindre par la route la plus courte à Nauendorf, et s'emparer de la chaussée de Ratisbonne. Cette dernière arriva avec peine, le 20, au jour, à Hemau, car la rive gauche de l'Altmühl aux environs de Riedenbourg est si escarpée, et le chemin était tellement gâté qu'on ne parvint à en retirer l'artillerie qu'à force de bras, et avec une grande perte de temps.

Le même jour, Hotze arriva à Beilengries, et l'avant-garde de la colonne commandée par le prince de Lichtenstein, à Pollanden. Plusieurs partis poussèrent par Eichstædt, Kupfenberg et Kunting, jusqu'à la route de Nürnberg. La communication avec les avant-postes de Nauendorf, chassés sur ces entrefaites par l'avant-garde de la division Bernadotte, de Teining et Tasswang, eut lieu par Uttelhofen; celle de Nauendorf avec Wartensleben, par Kalmünz : deux bataillons occupaient Ratisbonne, et Eirizhausen (ou Ederhausen) sur la Naab.

Les éclaireurs de Bernadotte, ayant été inquiétés dans Tasswang par des partis autrichiens, l'abandonnèrent dans la nuit du 20 au 21. Nauendorf les suivit immédiatement après que l'archiduc, qui s'était avancé sur Herrenried, l'eut renforcé de 4 bataillons et de 10 escadrons ; alors les Français quittèrent la forêt de Seibersdorf, et vers le soir Batzenhausen,

AUTRICHIENS.

	…ons.	EFFECTIF.
ARMÉE DE BAVIÈRE.		
Corps autrichien du comte Latour sur le Lech, depuis Landsberg jusqu…		59,500 h.
Corps de Condé.		6,400
Corps autrichien de Frœlich, sur l'Iser supérieur et dans le Vorarlber…		3,050
		8,500
Tota…		77,450
ARMÉE DU HAUT PALATINAT.		
Corps autrichien du comte de Wartensleben sur la Naab, entre la Sch… Schwan, y compris les détachements de Bosshaupt, Ratisbonne et T…		36,000
Corps autrichien sous les ordres immédiats de l'archiduc Charles, en… Neumarkt.		9,000
Tota…		26.000
GARNISONS DES PLACES DU RHIN.		
Garnisons de Mayence, Manheim et Philipsbourg.		71,000

RÉCAPITULATIO…

	NOM…
	Bataillon…
Armée de Bavière.	28 1/2
Armée du haut Palatinat. . .	67
Garnisons.	48
TOTAL GÉNÉRAL. . .	143 1/2

pour se replier sur Teining. Hotze s'avança, le 21, de Beilengries à Berching, dans la vallée de la Salz; son avant-garde, dont les postes furent placés sur la route du Nürnberg vers Freistadt, était à Pollanden et Bachhausen. L'archiduc projeta sur la division Bernadotte une attaque générale, dont le succès ne pouvait être douteux, car chacune des colonnes qu'il y destina, lui était supérieure en forces.

Dès l'ouverture de la campagne, Jourdan et Moreau auraient dû chercher à se réunir; ils manquèrent non-seulement ce but décisif, mais ils négligèrent encore d'entretenir leurs communications. Lorsque Jourdan se porta de la Regnitz sur la Pegnitz, il emmena la cavalerie dans une contrée où elle devenait inutile, au lieu de la laisser à Bernadotte qu'elle eût mis à même de conrir sur le Danube, et jusqu'à la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle. De son côté, Moreau ne détacha pas même un seul parti sur Wernitz, ni le long du Danube vers l'Altmühl, quand l'armée autrichienne fut retirée sur la rive droite de ce fleuve, à Donauwerth. Aussi, les détachements autrichiens restèrent-ils en possession de tout le pays entre la Wernitz, l'Altmühl et le Danube; et les généraux français ignorèrent tout ce qui s'y passa. Ce ne fut que le 21, que Moreau eut avis du mouvement d'un corps ennemi, et qu'il se décida à hâter sa marche sur la rive droite, pour dégager l'armée de Sambre-et-Meuse, qui se trouvait menacée. — Jourdan répondit, le 22, au rapport que Bernadotte lui fit d'avoir en présence 12 à 15,000 Autrichiens, par l'ordre de les recevoir de pied ferme, et de se replier, en cas d'échec, sur Nürnberg, avec promesse de lui envoyer la division de cavalerie, si lui-même n'en avait pas besoin. Il tempérait ces dispositions fâcheuses, en lui faisant espérer que la marche de Moreau, sur la rive gauche du Danube, le dégagerait bientôt. Les deux généraux ignoraient également les forces qu'ils avaient en présence, et l'arrivée de l'archiduc sur les bords de l'Altmühl. Cependant ce prince avait trouvé la solution d'un problème difficile : celui d'amener, malgré sa faiblesse, un nombre supérieur d'hommes au point décisif. Beaucoup de militaires trouvèrent ses manœuvres hasardées; mais l'observateur impartial, qui en apprécie toutes les circonstances, y reconnait une confiance fondée sur de justes calculs. En assurant sa marche sur Neubourg, il avait réuni assez de troupes au point où il pouvait espérer, en cas de réussite, un grand résultat, sans craindre, en cas d'échec, plus de désastres qu'il n'en eût éprouvé en se retirant dans la direction primitive. C'est ainsi que les généraux doivent penser et agir, quand, de leurs opérations, dépend le salut de l'État.

A cette époque, la situation des affaires, les vues et les rapports des armées opposées avaient totalement changé; et les troupes des deux partis occupaient les positions indiquées au tableau ci-contre.

CHAPITRE XVII.

BATAILLE D'AMBERG, DU 24 AOUT.

L'archiduc avait porté un si gros corps de troupes sur Neumarkt contre Bernadotte, que sa supériorité semblait lui assurer la victoire. Il se trouvait sur le flanc de Jourdan; mais cet avantage n'était qu'instantané, et il fallait autant de rapidité que de prudence, pour en obtenir de grands résultats; car il n'y avait pas de milieu entre une victoire décisive, et une retraite honorable en Autriche : la première était douteuse et peu probable, la dernière dépendait de l'arrivée du prince sur la rive droite du Danube, avec assez de forces pour combattre; elle paraissait inévitable, par la tendance de Wartensleben à se jeter en Bohême.

Pour s'assurer de la force et de la position de l'ennemi, l'archiduc fit reconnaître, le 22 août au matin, ses avant-postes sur la route de Teining, avec 3 bataillons et 6 escadrons. L'avant-garde autrichienne occupait Seibersdorf, avait les siens à Batzenhausen. Les environs de Teining sont coupés de hauteurs et de forêts, néanmoins assez éloignées de la route pour ne pas gêner la marche des colonnes. En avant de ce bourg, le terrain s'élève, et forme plusieurs mamelons peu escarpés, du côté de Ratisbonne; mais abruptes et couverts d'un bois épais, du côté opposé: sur leurs derrières, la Laber, ruisseau peu considérable, coule dans un vallon marécageux; sa rive gauche est resserrée par des hauteurs boisées, plus élevées et escarpées. Du côté de Ratisbonne, est situé le mont appelé Teiningerberg, dont la pente est aussi très-roide vers la contrée ouverte. La route tourne à droite, traverse le gros bourg situé au pied du mont, dans un défilé, longe la Laber, et passe par la forêt qui s'étend depuis le ruisseau jusqu'à Neumarkt, ville située dans un bassin assez découvert, circonscrit de montagnes boisées où se réunissent les routes d'Ingolstadt, Ratisbonne, Amberg, Lauf et Nürnberg. La chaîne qui sépare ce bassin de la Laber, couverte presque partout de forêts, descend rapidement vers la plaine de Neumarkt, et se trouve coupée par la chaussée de Ratisbonne. La division Bernadotte s'y était établie dans la partie la plus découverte, en arrière de Tauernfeld et de Leitenbach ; la gauche, sur le point le plus élevé, à cheval sur la chaussée; l'avant-garde sur le Teiningerberg; les avant-postes, près de Batzenhausen; un détachement pour couvrir le flanc droit, sur la chaussée d'Ingolstadt.

Le 22 août, à dix heures du matin, les Autrichiens firent une reconnaissance. Les avant-postes français furent non-seulement rejetés sans résistance, mais on prit encore le Teiningerberg et Mitterstall. Les Impériaux pénétrèrent même à Teining, dont ils occupèrent une partie. L'archiduc jugea par ce début, que l'ennemi n'était pas assez fort pour opposer une vive résistance; il résolut en conséquence de faire une attaque générale, à laquelle Hotze reçut l'ordre de coopérer; ce qui était resté au camp se mit en marche sur la route. Bernadotte voulant défendre le débouché de la Laber, fit avancer toutes ses troupes à mi-côte des hauteurs de Leitenbach et de Teining; et jeta des troupes dans cet endroit, ainsi que dans le défilé. Les Autrichiens qui s'étaient trop avancés furent repoussés; mais après avoir été renforcés, ils attaquèrent de nouveau

sur trois colonnes. Protégés par une batterie placée sur le Teiningerberg, 3 bataillons pénétrèrent à Teining, par la chaussée; deux autres et 6 escadrons couvrient la droite, par une fausse attaque sur Singhofen; enfin, 2 bataillons entrèrent sur la gauche, dans le défilé. Vers le soir, l'ennemi fut obligé de se retirer : le combat fut d'autant plus opiniâtre de son côté, que les troupes impériales, qui étaient campées à Herreuried et Vilshofen, arrivèrent très-tard à Affalterbach, et ne purent y prendre part. Hotze, qui ne reçut pas à temps ses instructions, donna la chasse avec quelques escadrons de son avant-garde aux postes établis sur la route d'Ingolstadt, et les poursuivit jusqu'aux portes de Neumarkt.

L'archiduc pouvait faire mieux dans cette journée. Le but de sa reconnaissance étant de préparer l'attaque, il aurait dû faire suivre le reste de ses troupes à une distance convenable, pour n'être pas contraint à les engager, et pouvoir au besoin les mettre simultanément en action. Si Hotze avait été informé préalablement de cette opération, et eût reçu l'ordre de se comporter de même, on aurait sans doute atteint Neumarkt, le 22, et battu complétement Bernadotte. Alors les Autrichiens auraient tiré un avantage d'autant plus grand de l'embarras de Jourdan, que deux jours de combat n'eussent pas éveillé son attention sur le danger qu'il courait.

Le 22, Bernadotte ne doutait plus qu'il ne dût céder à la supériorité de l'ennemi. Il fila dans la nuit par Neumarkt, et alla prendre position sur les hauteurs boisées, en arrière de la ville, entre la route de Nürnberg et Altdorf; sa droite, derrière Pœlting; sa gauche, derrière Blauhof; son avant-garde, à Neumarkt.

Le 23 août, au matin, les Autrichiens s'avancèrent de tous côtés. Hotze s'était mis en marche à minuit, de Pollanden et Berching; 7 bataillons et 9 escadrons suivaient la grande route de Neumarkt; un bataillon et 2 escadrons prirent à droite, par les hauteurs de Wapersdorf, pour couvrir son flanc droit, et conserver les communications avec l'archiduc; 10 bataillons furent détachés de Griesbach, par Freistadt, contre Postbauer, pour courir sur la route de Nürnberg et y répandre l'alarme. Le prince Charles s'avança, avec 10 bataillons et 24 escadrons, sur la route de Teining à Neumarkt. La colonne de Hotze se présenta la première vers cette petite ville, que les Français évacuèrent dès que son avant-garde fila à gauche, sur la route de Nürnberg, pour les couper. Hotze lui fit continuer sa marche sur cette route, jusque sur le flanc droit de l'armée ennemie, et défila ensuite par la ville. La colonne de l'archiduc vint la joindre, parce qu'elle ne put éviter le défilé, à cause du terrain marécageux. La canonnade s'engagea des deux côtés, et déjà les Impériaux commençaient à se développer, lorsque les Français se retirèrent derrière les hauteurs, par la forêt : leur cavalerie resta en avant pour couvrir la retraite, mais le feu de l'artillerie la chassa bientôt. Bernadotte se replia par Altdorf, en arrière de Lauf, suivi par 6 bataillons et 11 escadrons de Hotze, qui s'établirent à Hochdorf. Son avant-garde se battit pendant une heure, à Berg, avec l'arrière-garde française, qu'elle repoussa encore le soir d'Altdorf. Le prince de Lichtenstein arriva avec 2 bataillons et 16 escadrons, à Postbauer, et envoya des partis jusqu'à Nürnberg. L'archiduc resta à Neumarkt, pour préparer l'opération décisive, dont les manœuvres précédentes n'avaient été que le prélude.

Il était ordonné à Wartensleben d'observer l'ennemi avec soin, et en cas qu'il fît un mouvement, de passer rapidement la Naab, et de l'attaquer. L'archiduc lui annonça les succès des 22 et 23, et lui communiqua son projet de se porter le lendemain matin par Castel à Amberg, sur le flanc et les derrières de l'ennemi, pendant que quelques détachements le préviendraient aux défilés de la Pegnitz (1);

(1) L'opération de l'archiduc contre l'armée de Sambre-et-Meuse, lui acquit une juste réputation. Ce fut, après la marche de Clairfayt, à la fin de 1795, le plus beau mouvement stratégique que les Autrichiens eussent exécuté dans cette guerre. Quelques militaires ont reproché au prince d'avoir marché, après l'affaire de Neumarkt, par la droite pour joindre son lieutenant, au lieu de lui prescrire un mouvement par la gauche *sur Castel*, afin de l'attirer à lui et de prévenir Jourdan à Nürnberg. Il paraît, en effet, que se trouvant déjà derrière le flanc droit de l'ennemi, il abandonna cet avantage pour se porter méthodiquement sur son front. Mais

il lui enjoignit en même temps d'attaquer sans balancer.

Jourdan, informé de sa situation par les rapports de Bernadotte, se décida, le 23 août au matin, à se retirer sur la Pegnitz, et mit ce jour-là même son parc et ses équipages en mouvement. La division de cavalerie fut détachée par Vilshofen vers Neumarkt, soit pour renforcer Bernadotte, soit pour couvrir, au pis aller, le flanc de l'armée qui devait se retirer le lendemain. L'armée reçut l'ordre de partir dans la nuit, laissant l'arrière-garde et les avant-postes quelque temps sur la Naab, pour couvrir son mouvement.

Mais la position des Français était telle, qu'ils ne pouvaient rien faire sans être vus. Dès que les Autrichiens aperçurent la marche du parc, ils se disposèrent à le suivre. Wartensleben, dans l'après-midi, fit passer la Naab, à droite de Frohnberg, à 4 régiments de cavalerie, afin de chasser les postes établis dans les prairies de l'autre côté. Il inquiéta en même temps toute la ligne, en faisant jouer les batteries de gros calibre placées sur l'Ensiedelberg. L'armée française prit les armes; mais on ne tarda pas à juger qu'elle n'avait pas l'intention de se maintenir dans sa position, car ses avant-postes se bornèrent à tirailler avec les Autrichiens qui avaient passé la rivière, sans faire des tentatives sérieuses pour les repousser.

A onze heures du soir, les colonnes françaises se mirent en marche; la division Lefebvre se retira de Naabbourg sur la chaussée de Sulzbach, jusqu'à Hambach, où elle prit position: Collaud, Grenier et Championnet se rendirent à Amberg; les deux premiers par la grande route, le dernier par Haselmühl. Les avant-postes autrichiens gagnèrent assez de terrain, pour que les colonnes qui les suivaient pussent passer à minuit la Naab à Schwarzenfeld, et se former, avant le jour, sur la rive droite. Wartensleben avait fait toutes ses dispositions dans le but d'attaquer la position ennemie; les avant-postes escarmouchèrent jusqu'à trois heures, et les Français se replièrent alors sur Amberg.

Au point du jour, les Autrichiens se mirent en mouvement: Wartensleben se borna, contre sa première intention, à détacher un bataillon et 3 escadrons, pour couvrir sa droite par Ezdorf et Penningthan, à Aschach. Une colonne de 9 bataillons et 24 escadrons, sous le commandement de Kray, destinée d'abord à attaquer Grafenried, marcha par Vœlfering, Hitling et Hiltersdorf à Engelstadt: l'autre, de 13 bataillons et 22 escadrons, conduite par le général en chef même, suivit la chaussée jusqu'à Germesdorf. Un détachement de cavalerie se porta à gauche, sur Irlohe, lequel était destiné, d'après le premier plan, et au cas que les Français résistassent, à favoriser l'attaque qu'une troisième colonne exécuterait de Schwandorf sur Kreit. Mais celle-ci fut retardée au passage de la Naab, et n'arriva à Amberg qu'à la fin du combat, prétextant le temps employé à rétablir le pont de Schwandorf.

Aussitôt que Wartensleben fut parvenu au point où le terrain s'incline vers Amberg et découvre un vaste horizon, il embrassa d'un coup d'œil la position de l'armée française, et forma ses colonnes sur deux lignes: leur droite sur les hauteurs boisées de Krumbach, et leur gauche appuyée à la Vils, près de Lengfeld. Le centre sur le terrain élevé, en arrière de Krumbach, Germersdorf et Kinersbruck. C'est de là qu'il fit ses dispositions d'attaque contre Amberg.

peut-être fut-il retenu par la crainte de livrer à son adversaire la route directe de Ratisbonne, ou par le défaut de chemin praticable de Lengenfeld à Castel. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rapporté cette circonstance que parce qu'elle nous donne l'occasion de rappeler qu'on *doit observer comme règle générale, quand on prend l'initiative sur l'ennemi, et qu'on est parvenu à établir un grand corps sur l'extrémité de sa ligne, de le faire appuyer successivement par ceux qui seraient restés devant le front, afin de la culbuter plus vivement, et de gagner les communications de l'adversaire.* L'oubli de ce principe fit perdre à un maréchal français le fruit de la bataille de Bautzen; car ayant débouché par Glein et Preititz derrière la droite des Alliés, il aurait dû continuer son mouvement à gauche, comme on le lui proposa, au lieu d'aller par la droite sur les hauteurs de Klein-Bautzen, se remettre ainsi devant le front d'un ennemi déjà tourné par des forces considérables. L'archiduc n'obtint de sa belle manœuvre que de minces résultats; et une armée de 42,000 Français, à cent lieues de ses frontières, se retira sans perte sensible jusque sur le Rhin, quoique prévenue sur ses communications par un adversaire qui comptait 66,000 hommes, dont 20,000 de cavalerie.

Cette ville est coupée par la Vils, dont l'élévation des berges, et les environs marécageux, forment presque partout un défilé. La partie bâtie sur la rive gauche, se trouve dans un fond resserré par un plateau étroit, escarpé et boisé, qui s'étend parallèlement à cette rivière vers Rahering : sur ce plateau s'élèvent plusieurs mamelons, dont le plus remarquable, nommé Mariahilfsberg, commande non-seulement Amberg, qui est vis-à-vis, et la route de Hambach, mais encore celle de Sulzbach et les hauteurs en arrière de la ville, de l'autre côté de la Vils. Un chaînon moins élevé, qui se détache de Rahering, contourne Amberg, et va s'appuyer au cours inférieur de la Vils, non loin de son point de départ. La crête de celui-ci est coupée par un vallon où serpente un petit ruisseau qui, après avoir passé devant Krumbach, arrose Moos, Germersdorf et Kinersbruck, avant de se jeter dans la Vils, vis-à-vis du moulin, dit Haselmühl.

Sur la droite de cette rivière, des versants opposés des montagnes d'où sort la Pegnitz jaillissent quelques ruisseaux qui creusent par leur chute d'étroits contre-forts. Le plus élevé de ceux-ci part de la forêt de Siebeneichen s'étend, en forme de croissant, jusqu'à Ingelsee près d'Amberg, et forme, derrière la ville, un plateau qui s'incline doucement vers le ruisseau qui coule à son pied. La partie d'Amberg située sur la rive droite de la Vils, est bâtie sur son penchant, mais ne le couvre pas en entier, et s'en trouve dominée. Une crête de rocher couronne ce plateau, de Neuricht à Arzthaus; et en arrière, comme du côté de la Vils, sa pente va se perdre dans une masse de rochers très-escarpés. La route de Sulzbach passe entre ce massif et la Vils, dans une petite plaine, et chemine parallèlement aux montagnes, après les avoir tournées. Le ruisseau qui longe le plateau formé par ce contre-fort, reçoit d'autres petits courants, et après s'être réuni près de l'hôpital à celui qui jaillit de la gorge rocailleuse d'Ammerthal, il ceint une partie de la colline sur laquelle Amberg est assis.

Le centre et la droite de l'armée française étaient sur ces différents plateaux. La division Championnet, appuyée à la forêt et à la gorge d'Unter-Ammerthal, étendit son aile gauche vers l'hôpital. Grenier fut placé dans le prolongement de cette ligne, et occupa le plateau derrière la ville ; leurs avant-postes sur le front respectif des divisions. La cavalerie et l'artillerie de la dernière, se trouvaient dans la partie découverte, qui s'étend d'Amberg à Kæffering. La forêt de Hirschwald et Haselmühl dont le pont et le moulin étaient occupés, formaient une position isolée, qui, présentant sa droite et refusant sa gauche, était presque parallèle à la route d'Amberg à Castel. La division Collaud fut portée sur la rive gauche de la Vils, pour s'assurer de celle de Schwarzenfeld et de Schwandorf. Sa droite s'appuya à ce ruisseau, son centre couronna les hauteurs les plus rapprochées d'Amberg, jusqu'à Rahering, d'où la gauche se replia vers le ruisseau qui vient d'Aschach. Cette position de l'armée française était essentiellement défectueuse : malgré l'élévation du terrain derrière Amberg, qui semblait être avantageuse, la division Collaud, trop étendue, avait d'ailleurs sa gauche en l'air et se trouvait séparée de l'armée par le défilé d'Amberg, trop près de ses derrières. La retraite ne pouvait s'opérer que difficilement, car la ville par où elle devait avoir lieu, aussi bien que les routes de Hambach, et de Sulzbach, se trouvaient sous le feu du Mariahilfsberg, et des hauteurs de la rive droite qu'elle était forcée d'abandonner. Les divisions Grenier et Championnet avaient à dos une masse de rochers, qui ne leur laissait de passage que sur les deux extrémités de leur ligne. La première était obligée de défiler sur le même chemin que Collaud, après avoir passé Amberg. A la gauche, il n'y avait que de mauvaises traverses dans les montagnes. La route de Sulzbach destinée pour la retraite, courait dans la direction la plus désavantageuse, c'est-à-dire, parallèlement à la position et derrière sa droite. Toutefois, c'est là que Jourdan attendit l'ennemi : on pourrait lui reprocher encore d'avoir renforcé sa droite sans mesure, vu que la gauche était exposée à l'attaque d'une masse beaucoup plus considérable ; mais il inféra avec fondement, d'après les règles ordinaires de la guerre, que le principal effort viendrait du côté où se trouvait le général en chef, et il lui parut plus urgent d'assurer le point derrière lequel passait sa ligne de retraite. C'est sans doute pour cette raison qu'il réunit sa cavalerie à la division Championnet, après l'avoir retirée vers Amberg.

Bonnaud était en effet arrivé, le 23 août, par des chemins de traverse, à Vilshofen, où bientôt des partis autrichiens le cernèrent. Les patrouilles qu'il envoya vers Neumarkt et Velburg, n'ayant trouvé d'issue nulle part, il ne douta plus que Bernadotte ne battît en retraite, et n'eût abandonné Neumarkt. Des hussards autrichiens s'étant glissés entre lui et Jourdan, et interceptant tous leurs rapports, augmentèrent son embarras.

Dans cette position, il crut n'avoir pas de meilleur parti à prendre que de gagner la chaussée de Castel à Amberg, pour couvrir la retraite de l'armée de ce côté. Il parvint à Castel le 14, au matin, au moment où l'avant-garde de l'archiduc arrivait sur les hauteurs de Pfaffenhofen, et se forma en conséquence derrière le défilé, pour arrêter son passage aussi longtemps que possible.

La route d'Amberg à Neumarkt passe à Castel, dans un ravin bordé de rochers escarpés, au milieu duquel coule la Lauterbach, qu'elle côtoie par Pfaffenhofen et Neumarkt. Ce premier endroit et Castel sont dans la vallée, et ont tous deux quelques maisons appuyées aux rochers.

L'archiduc se mit en marche de Neumarkt avant le jour, avec 6 bataillons et 16 escadrons, après avoir détaché sur Altdorf, au soutien de Hotze, le reste de son corps sous Starray. Il attira, chemin faisant, 9 escadrons placés en avant-postes, et s'approcha de Castel où il aperçut la cavalerie française qui escarmouchait avec les hussards autrichiens, à l'issue du ravin.

Incertain sur la force de l'ennemi, il forma ses troupes en bataille derrière le défilé, sur les bords duquel on plaça de l'artillerie de part et d'autre. Les Impériaux, qui voulaient s'assurer du nombre et de l'intention des Français, détachèrent de la cavalerie légère à droite de Castel, où l'on peut passer la Lauterbach. Cette tentative indiquant à Bonnaud la supériorité de ses adversaires, il se retira à l'instant où on l'informa de leur apparition sur ses derrières. Dans l'intervalle, Jourdan prévenu de son arrivée sur la chaussée de Castel, avait envoyé 2 régiments de cavalerie et 3 bataillons à sa rencontre : l'infanterie occupa les forêts d'Ursenulm, pour recueillir la division qui se repliait sans perte sur la position, quoique assaillie de tous côtés par les troupes légères.

Aussitôt que les hauteurs en arrière de Castel furent évacuées, l'archiduc s'avança par Ursenulm, et s'y établit sur le terrain élevé, au pied duquel s'étend, de Weyerzant à Haag, le bois qui se lie à la forêt qui couvre tout le pays entre la Lauterbach et la Vils, jusqu'à Schmidtmühl.

Il n'était pas prudent d'attaquer la position, et de s'engager dans la forêt avant de l'avoir reconnue, et que Wartensleben fût en mesure de prendre part à l'action. Mais bientôt on aperçut son attaque, laquelle reconnut de son côté les mouvements de l'archiduc. Cette circonstance enflamma le courage des soldats autrichiens, et augmenta la confiance de leurs généraux. Elle produisit un effet contraire sur Jourdan, qui ne put empêcher la réunion des colonnes ennemies, et sentit, dans sa mauvaise position, l'impossibilité de lutter contre des efforts aussi redoutables.

Wartensleben avait formé trois attaques : Kray, commandant la première, devait forcer l'aile gauche de la division Collaud à Raherring et derrière Aschach, et se rendre maître du Mariahilfsberg, d'où il pouvait tourner la position, menacer la route de Sulzbach, et couper tout à fait celle de Hambach. Wartensleben devait avancer la sienne sous la protection d'une vive canonnade contre le centre de Collaud, pendant qu'une colonne, de 2 bataillons et 20 escadrons, irait se joindre à l'archiduc. Avec celle-ci, le général Hadik délogea l'ennemi du moulin de Haselmühl, et y passa la Vils, ainsi qu'à Lengfeld. La cavalerie des avant-gardes Grenier et Championnet, se replia dans la position de l'armée, et sur l'infanterie qui occupait le ravin d'Amberg. Les Autrichiens se formèrent à Kæffering et engagèrent une canonnade, pendant laquelle l'archiduc déboucha de la forêt d'Ursenulm. Bientôt il entra en ligne avec Hadik, qui poursuivait l'ennemi entre Ramertshof et la chapelle Saint-Sébastien, en avant d'Amberg.

Déterminé à opérer sa retraite sur Sulzbach, Jourdan la commença avant que les Autrichiens pussent arriver sur son centre, et l'attaquer; il la continua sous la protection de son artillerie, pendant que l'arrière-garde escarmouchait avec les troupes légères impériales. Les divisions Bonnaud, Championnet et Grenier, que les Autrichiens n'avaient pas

attaquées sérieusement, quittèrent leurs positions sans grandes difficultés; néanmoins leur arrière-garde, commandée par le général Klein, fut coupée et rejetée sur la gauche dans les montagnes, d'où elle chercha à gagner la route de Hersbrock. Collaud se trouva dans une position plus critique : poussé vivement par des forces considérables, en se retirant le dernier, il ne put éviter l'engagement, et défila avec peine par Amberg et sur un pont au-dessus. Son arrière-garde en vint plusieurs fois aux mains et fut retardée dans sa marche. Il établit quelques troupes et de l'artillerie sur le plateau en arrière d'Amberg, mais il l'abandonna aussitôt que 6 bataillons de grenadiers pénétrèrent dans la ville, pour l'attaquer de vive force. Alors la cavalerie impériale déboucha sur la route, poursuivit son arrière-garde qui descendait l'Erzberge, et l'atteignit dans une petite plaine non loin de la ferme de Wieselhof. Les faibles escadrons français furent bientôt dispersés, et la 20e demi-brigade légère succomba après avoir formé un carré, et repoussé plusieurs charges (1).

L'archiduc avait atteint son but; ses troupes étaient très-fatiguées, et la nuit approchait. Il les établit dans les positions abandonnées, la droite en avant d'Amberg, la gauche à Fahrstein. Ses troupes légères le poursuivirent jusqu'à Poppenricht, Altmanshofen, Rosenberg, Kropfersricht et Diedersberg; mais le bois derrière Rosenberg resta occupé par l'ennemi: Jourdan se reploya jusqu'à Sulzbach; la division Grenier tint les hauteurs à droite et derrière la ville, vers Lauf; Collaud fut placé en avant de Sulzbach, le front couvert par la Vils; Championnet à Pachelsfeld, pour protéger la droite.

Le combat d'Amberg est du nombre de ceux qui furent décidés avant que les armées se trouvassent en présence, et dont le succès fut amené et assuré par des manœuvres. Amberg est un point stratégique, à l'embranchement des routes de Schwarzenfeld et de Ratisbonne à Schwandorf, de Neumarkt et de Nürnberg à Sulzbach, et de Baireuth à Hambach. La nature du pays empêche que les chemins qui coupent transversalement ces cinq routes, servent aux mouvements des colonnes. Il faut nécessairement être à Amberg, pour passer de l'une sur l'autre. La route de Nürnberg au Danube par Neumarkt, s'écarte de celle d'Amberg par Schwarzenfeld, et ne communique avec celle-ci que par les traverses de Lauf et d'Altdorf, ou par la chaussée de Neumarkt. Cette ville est plus près de la Regnitz qu'Amberg, et l'éloignement, entre cette dernière et Neumarkt, est plus grand que celui d'Amberg à Schwarzenfeld. Aussi dès que Jourdan fut arrivé dans ce dernier endroit, il ne lui resta d'autre parti à prendre que d'avancer, ou de se retirer sur Amberg; car c'est de là seulement qu'il était en mesure de continuer sa retraite, ou de faire un mouvement de flanc. Mais pour opérer cette manœuvre en se portant d'Amberg à Neumarkt, il fallait être certain d'atteindre son but, et de gagner une bonne ligne de retraite, ou du moins de ne pas perdre celle d'Amberg; sinon, on courait risque d'être rejeté dans les montagnes, et d'y être défait. Or, où était cette certitude, lorsque l'archiduc avait réuni beaucoup de troupes auprès de Neumarkt, et qu'au même moment Wartensleben, dans une position offensive, se trouvait en mesure de suivre les Français aussitôt qu'ils se mettraient en mouvement, et de gagner Amberg, plus tôt qu'eux Neumarkt?

Jourdan devait donc se retirer, et ce n'est pas d'avoir pris ce parti qu'il faut lui faire un reproche; sa faute consiste seulement en ce qu'il ne le fit pas, au moins jusqu'à Sulzbach, et qu'il garda une position, d'où il ne pouvait s'opposer à la jonction de l'ennemi. S'il voulait la conserver, il fallait attirer la division Lefebvre qui était à Hambach, sans destination précise; ce qui aurait renforcé considérable-

(1) Ce fut la 23e de ligne, aux ordres du général Ney, qui, après avoir soutenu plusieurs charges de toute la cavalerie et des réserves commandées par le général Werneck, fut victime dans cette occasion. Son dévouement sauva l'armée, car il lui donna le temps de reprendre l'avance nécessaire pour effectuer sa retraite. La 20e légère, conduite également par Ney, placée en échelon, parvint à gagner les bois sans être entamée. Si les Autrichiens s'étaient contentés de contenir la 23e par quelques escadrons, et qu'ils eussent continué la poursuite avec leur immense cavalerie, on ne peut trop juger comment Collaud s'en serait tiré : mais il est à croire que sa division eût été infailliblement perdue.

à être défaite. Il n'y a qu'une grande avance sur son adversaire, qui puisse assurer à celui qui bat en retraite, une marche tranquille et la liberté de ses mouvements, la conservation de ses forces physiques et morales, et par conséquent, la possibilité de mettre à profit toutes les occasions de réparer ce qu'il a perdu. On ne doit jamais s'arrêter sur un point de la ligne de marche, où l'on est restreint dans ses manœuvres, et d'où l'ennemi peut en prendre une plus courte pour se porter contre nos communications. Après avoir commis la faute de prendre la route d'Amberg au lieu de celle de Neumarkt, Jourdan aurait mieux fait de rester à Amberg, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de ce qui se passait en avant de lui et dans la vallée du Danube; ou devait au moins, à son arrivée sur la Naab, forcer la position de l'ennemi, et avant tout l'Ensiedelberg, pour s'ouvrir la route de Ratisbonne.

L'archiduc opérait sagement, bien que ses manœuvres parussent en opposition avec les principes, qui prescrivent d'éviter celles dont le succès dépend d'un accord parfait entre des colonnes éloignées. Le général qui a approfondi la science de la guerre, connaît les motifs de ces règles, et par conséquent aussi les cas qui demandent des exceptions; de telles opérations sont permises, lorsqu'on est sûr de ne point s'exposer à une attaque partielle, ou que cet inconvénient est balancé par des raisons d'une plus haute importance. En effet, des manœuvres combinées ne remplissent souvent pas leur but, parce que la coopération des colonnes est sujette à tant d'accidents, qu'elle donne à l'ennemi l'occasion de prévenir leur exécution, et de battre un corps après l'autre. On n'avait pas sujet de craindre que Jourdan commît en même temps les plus lourdes fautes de stratégie et de tactique; c'est-à-dire, qu'il donnât prise sur sa ligne de retraite, dans le seul dessein d'empêcher la réunion des colonnes autrichiennes; et l'archiduc, en pesant ces considérations, semblait suffisamment autorisé à s'écarter un instant des principes susmentionnés.

CHAPITRE XVIII.

PASSAGE DU LECH PAR LE GÉNÉRAL MOREAU. — COMBAT DE FRIEDBERG, DU 24 AOUT.

Moreau laissa retirer paisiblement la grande armée autrichienne, après la bataille du 11 août, et ne se mit en mouvement que lorsqu'elle eut passé le Danube. Il se porta sur la Wernitz, en vue de passer ce fleuve à Donauwerth; mais le pont de cette ville se trouvant rompu, il rétrograda, et le franchit le 19 août, avec 48 bataillons et 66 escadrons, à Hochstædt, Dillingen et Lauingen, pour aller prendre position derrière la Zusam.

Si Moreau s'était avancé sur la rive gauche du Danube vers Neubourg, il se serait mis en communication avec Jourdan, et la réunion des armées autrichiennes eût été impossible; mais il y songea si peu, qu'il ne chercha pas même à déposter un parti d'hussards, d'Eichstædt, et se contenta de laisser un poste sur le Schellenberg (1).

Le 20 août, l'armée de Rhin-et-Moselle se porta sur la Schmutter, et s'établit entre Eggelshofen et Traisheim; la seconde division de l'aile droite, en avant de Mindelheim. Les Autrichiens s'étaient retirés derrière le Lech, et en avaient détruit les ponts.

Le 22, les avant-postes des Autrichiens qui se trouvaient encore sur la rive gauche, furent jetés sur l'opposée, et les Français prirent une position en avant de Steppach, face à Augsbourg : une partie de leur aile gauche s'établit vis-à-vis de Rain.

Le 23 août, ils reconnurent le cours du Lech, et firent des préparatifs pour le franchir. Les gués qui existent aux environs d'Augsbourg, et l'espérance d'en rétablir facilement les ponts, décidèrent le général Moreau à donner la préférence à ce point.

Les troupes de Latour étaient réparties de la manière suivante : l'aile gauche, de 12 bataillons et 16 escadrons, faisant 9,000 hommes et 2,800 chevaux, aux ordres de Frœhlich, s'étendait en partie de Schœngau, vers les débouchés des montagnes qui séparent le Tyrol de la Souabe. Dans le Vorarlberg, était un détachement, auquel se joignirent 5 bataillons et 2 escadrons, que le maréchal Wurmser y avait laissé à son départ pour l'Italie. L'aile droite, de 7 bataillons et 16 escadrons, forte de 4,700 hommes et 2,600 chevaux, commandée par le général Mercantin, défendait à Rain le passage du Lech.

Entre ces deux ailes, se trouvait à Landsberg, le corps de Condé, de 3,500 fantassins et de 1,500 chevaux; 6 bataillons et 12 escadrons, faisant 4,200 hommes de pied et 1,800 de

(1) De toutes les fautes commises dans cette campagne, la marche du général Moreau en Bavière paraît la plus grande. On ne peut lui reprocher d'avoir passé d'abord le Danube à Dillingen, car il n'avait pas la moindre idée du mouvement de l'archiduc contre Jourdan. Il le croyait, au contraire, toujours devant lui sur le Lech : mais au milieu de l'Allemagne, où les Français avaient alors tant de partisans, ce mouvement n'aurait pas dû lui rester si longtemps caché. Quoiqu'il en soit, l'intérêt des deux armées françaises était de se rapprocher le plus tôt possible du Danube, et de se diriger sur Donauwerth et Neubourg, et non sur Munich et Amberg.

Cette faute, que Moreau aurait dû corriger lorsqu'il connut la marche du prince contre Jourdan, fut encore aggravée par la continuation de son mouvement excentrique. Il fallait ou rester sur le Danube, ou marcher vers Jourdan pour le dégager : s'enfoncer en Bavière, c'était tout perdre et ne vouloir rien sauver.

cavalerie, sous les ordres immédiats de Latour, occupaient Friedberg; enfin, 3 compagnies et 6 escadrons de ce corps étaient détachés en avant-postes sur le Lech.

Les hauteurs de Friedberg, qui bordent cette rivière, en sont trop éloignées pour la défendre, et empêcher l'ennemi de se déployer dans la plaine à droite. En les regardant de face, elles paraissent propres à la défensive, parce que leur commandement procure un feu rasant. Cependant, comme elles se développent parallèlement à la rivière, et que la quantité de gués et les rives boisées de celle-ci, présentent plusieurs points de passage favorables; qu'on peut partout s'approcher des hauteurs et les gravir; de quelque manière qu'on y place un corps, il est impossible d'empêcher l'ennemi de s'avancer. A plus forte raison ne pouvait-on se flatter d'atteindre ce but avec les 6 bataillons qui occupaient Friedberg, sans aucun appui.

Moreau réunit le gros de son armée pour l'attaque de cette position. La division Laborde de 7 bataillons et 3 escadrons, 6,000 hommes et 400 chevaux, resta seule sur la droite, à Bregentz, Isni, et en avant de Kempten, pour observer les Autrichiens dans ces contrées. Un poste de la gauche occupa le Schellenberg, et un faible détachement fut placé vis-à-vis de Rain. Le reste de l'aile gauche, aux ordres de Desaix, le centre et la réserve commandés par Saint-Cyr, comptant ensemble 48 bataillons et 66 escadrons, outre 16 bataillons et 14 escadrons de Ferino, étaient prêts à prendre l'offensive, et formaient un total de 53,000 hommes et 6,000 chevaux.

Le jour même que l'archiduc battait Jourdan à Amberg (24 août), les colonnes de l'armée de Rhin-et-Moselle se réunirent devant les différents gués du Lech: la division Ferino de l'aile droite, à Hausstetten; Saint-Cyr, avec les divisions du centre, en avant d'Augsbourg; Desaix, avec la gauche, à Langweid. La réserve fut placée entre Hausstetten et Augsbourg, afin de soutenir les attaques de la droite et du centre. Le passage des gués fut difficile, à cause de la crue des eaux. Ferino passa avec 6 bataillons, 2 régiments de cavalerie et 2 pièces de canon, à Hausstetten, marcha au pas redoublé dans la plaine, pour gagner les hauteurs voisines et les villages de Küssingen et Mœringen.

Les Autrichiens ayant placé leur infanterie derrière Friedberg, et détaché seulement quelques partis de cavalerie dans cette contrée, il fut aisé aux Français de prendre ces villages, et de se mettre en bataille sur les hauteurs, vers Ottmaringen. Le reste de la cavalerie de Ferino et 2 régiments de la réserve, suivirent ces troupes, et se tournèrent immédiatement après le passage, à gauche vers Lechhausen, pour faciliter le débouché de Saint-Cyr. Celui-ci, placé en avant d'Augsbourg, s'était contenté jusqu'alors d'amuser les postes ennemis, par une vive canonnade. Il passa avec 6 bataillons et 2 régiments de cavalerie, à deux gués au-dessus et au-dessous de Lechhausen, repoussa les troupes légères des bords du Lech, et fit occuper le village de Hochzell, ainsi que les bois environnants. La nature des gués ne permettant pas à l'artillerie de passer, on rétablit à la hâte les ponts d'Augsbourg détruits par l'ennemi.

Aussitôt après, Saint-Cyr s'avança avec le centre vers Friedberg et Wülfershausen, pendant que Ferino, que les Autrichiens s'efforçaient en vain d'arrêter en avant de Küssingen, attaquait Ottmaringen. On n'y fit pas grande résistance. Latour, se voyant pris à dos et en flanc, se retira sous la protection de sa cavalerie; mais, au lieu de prendre la route d'Aichach, menacée seulement par la colonne qui marchait sur Wülfershausen, il préféra celle de Munich, où il fallait traverser la Paar, et défiler par Ottmaringen, que Ferino venait d'enlever. La tête de la colonne ne fut pas plutôt à l'entrée du village de Rinethal, que l'ennemi l'enfonça et la sépara. Une partie des troupes gagna le Glou avec grande perte, le reste se rallia avec la cavalerie de l'arrière-garde, et se retira vers Aichach. Cependant, 4 bataillons et 3 régiments de cavalerie sous Desaix, qui avaient opéré leur passage à Langweid, sans artillerie, à cause de la difficulté du gué, ne prirent aucune part à la victoire, ni à la poursuite. Douze pièces de canon et un nombre considérable de prisonniers, furent les trophées du vainqueur. Après le combat, Moreau s'établit avec la division Ferino, sur les hauteurs entre Ottmaringen, Küssingen et Rinethal: la première division du centre, la droite à Ottmaringen, la gauche à Friedberg; la deuxième à gauche de

cette ville, son avant-garde au delà de la Paar; la première division de l'aile gauche sur plusieurs lignes entre le Lech et l'Acha; l'avant-garde sur les hauteurs, entre Scherneck et Rechling. Le surplus de cette aile resta sur la rive gauche du Lech; le corps de réserve entre Stezlingen et Lechhausen.

Si l'on admet que Moreau voulut agir sans égard aux opérations de son collègue, et que son intention fût dê s'avancer contre la frontière d'Autriche, on ne saurait disconvenir que son point de passage n'ait été bien choisi, et ses dispositions aussi habilement ordonnées qu'exécutées. La position des Autrichiens, au contraire, était la plus mauvaise de toutes celles qu'ils pouvaient prendre.

Lorsque l'archiduc marcha contre Jourdan, il laissa un corps de 30,000 hommes sur la rive droite du Danube, non pour défendre la Bavière et soutenir des combats que la supériorité numérique de l'ennemi rendait inutiles; mais seulement pour masquer son mouvement autant que possible, et couvrir ses derrières et ceux de l'armée d'Italie.

Le premier objet, celui de cacher ses opérations, était atteint, lorsque les Français arrivèrent sur le Lech, car l'archiduc se trouvait déjà à Teining; le second ne pouvait l'être que par l'établissement des troupes, et la direction de leur marche ultérieure.

Si l'on considère que le Tyrol offre peu de ressources en subsistances à une armée qui s'y engage, et que Moreau n'y pouvait diriger ses opérations, avant d'avoir pris pied en Bavière, afin de couvrir ses convois et ses magasins; on voit que, dans l'état actuel des choses, on avait peu de craintes à concevoir au sujet de cette province. Plus tard elles furent encore moins fondées; car avant que Moreau fût maître de toute la Bavière, l'archiduc devait avoir battu Jourdan, ou l'être lui-même. Dans le premier cas, Moreau pouvait encore moins songer à se porter dans le Tyrol; et dans le dernier, où la seule armée en état de le retenir eût été battue, il ne devait avoir d'autre objet que de se joindre à Jourdan, et d'opérer le long du Danube: le Tyrol tombait donc de lui-même, et sa conquête offrait trop peu de difficultés pour s'en occuper d'avance.

Si elle semblait presque impossible à Moreau, la marche d'une partie de ses troupes dans les montagnes, pour se mettre en communication avec l'armée d'Italie, n'aurait eu aucun motif, et eût rencontré des obstacles presque insurmontables. A la vérité, Bonaparte avait battu les Autrichiens, et bloqué la plus grande partie de leur armée dans Mantoue; mais sa faiblesse ne lui permettait pas d'assiéger cette place, et de commencer en même temps une opération offensive; car toute la population du Tyrol était en armes, et soutenue des débris de l'armée impériale. Le corps détaché de celle de Rhin-et-Moselle, aurait dû par conséquent se porter jusqu'à Trente, pour opérer sa jonction avec Bonaparte. Or Moreau, en s'affaiblissant ainsi, se serait enlevé les moyens de porter un coup décisif en Bavière, de forcer les Autrichiens à abandonner le Tyrol, et d'effectuer sa jonction avec l'armée d'Italie, pour la chercher sur une route plus longue et plus difficile. Ajoutons qu'un échec, avant que le corps détaché eût atteint sa destination, eût rendu la retraite de celui-ci incertaine et très-difficile.

Toutes ces considérations prouvent assez que Moreau ne pouvait entreprendre d'opération dans le Tyrol; et que, par conséquent, les Impériaux ne devaient tenir les débouchés des montagnes, que pour arrêter les diversions de ses partis, et doubler l'énergie de la population, armée pour la défense de ses foyers.

Le corps de Frœhlich, formant l'aile gauche, déjà renforcé par 5 bataillons et 2 escadrons de l'armée d'Italie, eût pu remplir cet objet, surtout si l'on avait abandonné les premiers débouchés, et occupé les seconds à mesure que les Français s'enfonçaient en Bavière.

Sa force était d'environ 12,000 hommes; il n'avait contre lui que la division Laborde, de 7 bataillons et 3 escadrons, mais comme il se trouvait dispersé dans les montagnes entre Schœngau et Feldkirch, il ne put opposer de résistance nulle part, et encore moins culbuter Laborde, et faire des diversions vigoureuses sur le flanc et les derrières de l'armée ennemie. Ce corps manqua donc son but, qui était d'assurer et de couvrir les opérations principales de l'archiduc, qui projetait de se réunir à Wartensleben, et de porter à Jourdan un coup dé-

cisif. Latour aurait dû jusque-là assurer la marche du prince sur ses derrières, contre les entreprises de Moreau, puis couvrir son flanc gauche, et dans le cas où la grande armée autrichienne eût été forcée à la retraite, rester à sa portée, afin de se réunir à elle, et de suivre son mouvement rétrograde pour le rendre moins désastreux.

Si Latour était trop faible pour retenir son adversaire et l'empêcher à force ouverte d'avancer, il devait chercher à atteindre ce but par la direction de ses mouvements, et le choix de ses positions. Le cours du Danube, la quantité de rivières qui s'y déchargent, l'avantage inappréciable d'avoir un pont assuré à Ingolstadt lui en donnaient tous les moyens. Or, si Latour, au lieu de partager ses forces sur le Lech, en avait établi le gros à Rain, eût entretenu sa comunication avec Frœhlich, par un cordon de cavalerie légère; et qu'il fût resté toujours sur le Danube , sans se laisser séparer de l'archiduc, l'objet de son détachement aurait été parfaitement rempli. Moreau s'avançait-il contre lui? il n'avait qu'à éviter le combat, en se retirant sur Ingolstadt, où le pont lui donnait la faculté de passer le Danube, de s'établir de l'autre côté du fleuve, et d'envoyer seulement un détachement sur l'Iser, pour arrêter les partis de l'ennemi. Enfin, il lui restait la position derrière le défilé impraticable de l'Altmühl.

En calculant le temps qui était nécessaire à Moreau pour passer le Danube et arriver jusqu'à l'Altmühl, on est convaincu que le combat entre l'archiduc et Jourdan, devait être décidé avant qu'il fût effectué. Si la victoire restait à l'archiduc, il pouvait ou détacher assez de troupes vers l'Altmühl pour renforcer Latour; ou, ce qui aurait encore mieux valu, l'attirer à moitié chemin, pour entreprendre, conjointement avec lui, une opération contre le flanc et les derrières de Moreau. Les suites d'un échec n'auraient pas été désastreuses: Latour, soutenant la retraite, l'armée, composée de toutes les troupes des deux corps, pouvait, au pis aller, se retirer honorablement en Bohême; peut-être même dérober quelques marches à Jourdan, et tomber en forces sur Moreau, le battre, se jeter sur Ingolstadt, y passer le Danube, et gagner de cette manière l'Iser et l'Inn, avant l'ennemi. La séparation des corps autrichiens et leur éloignement du Danube rendait tout cela inexécutable, et eût permis à Moreau de disperser son adversaire, de franchir le Danube et de poursuivre l'archiduc.

Latour, voulant couvrir la frontière de l'Autriche, mit ainsi l'État à deux doigts de sa perte. Du moment où l'armée principale agissait contre Jourdan, il fallait n'avoir égard à aucune autre considération. La seule communication à couvrir et défendre, était celle de l'archiduc. *Que Moreau aille jusqu'à Vienne*, lui dit le prince Charles, au moment de leur séparation, *peu importe, pourvu que je batte Jourdan* (1). Mais Latour, avec toute la bravoure d'un soldat, n'avait pas la capacité d'un général : il aurait cru se déshonorer en cédant du terrain sans combattre.

(1) Ces paroles de l'archiduc caractérisent un grand général : elles prouvent un coup d'œil vaste et sûr.

CHAPITRE XIX.

RETRAITE DU GÉNÉRAL JOURDAN A SCHWEINFURTH.

La situation de Jourdan, après la bataille d'Amberg, était peu rassurante. Menacé de tous côtés par un ennemi supérieur en nombre, il ne lui restait, pour opérer sa retraite, que de mauvais chemins dans une contrée difficile. Le meilleur et le plus court, dans la vallée de la Pegnitz, lui était interdit. Dès que l'archiduc, par la retraite de Bonnaud, ne vit plus d'obstacles à sa jonction avec Wartensleben, il ordonna à Hotze de s'avancer sur la Regnitz, et détacha Starray à son soutien. Ce dernier avait laissé 2 bataillons et 10 escadrons en position à Neumarkt, et s'était rendu, le 24 août, à Limbourg. Le prince de Lichtenstein poussa jusqu'à Mœgelsdorf, et chassa l'ennemi de Nürnberg, où il s'empara d'un magasin et de 31 pièces de canon. Hotze attaqua, dans la forêt de Lauf, les troupes de la division Bernadotte, et les força à s'en retirer dans la nuit.

La liberté des mouvements, et la faculté qu'elle donne de former et d'exécuter un projet, est d'une grande importance à la guerre. Aussi, quand on l'a perdue, on doit chercher à la regagner. Il faut, par conséquent, applaudir à la résolution de Jourdan, d'évacuer les montagnes sansdélai; de rassembler son armée dans une contrée ouverte, où il pouvait, à son gré, reprendre l'offensive, se tenir sur la défensive, ou continuer la retraite dans la direction la plus avantageuse. Mais une circonstance malheureuse s'opposa à l'exécution de ce plan, en retardant le mouvement résolu. Le parc d'artillerie passait par Velden; les équipages par Wilseck, sur la route de Baireuth, pour se diriger de là sur Forheim, par les mauvais chemins de montagnes. Quelques voitures qui avaient pris le chemin de la Pegnitz, vers Hersbruck, se croisèrent à Velden avec le parc, et y causèrent de l'embarras. L'armée fut forcée de s'arrêter et de prendre une position pour le couvrir, jusqu'à ce qu'il pût se remettre en route et gagner l'avance de quelques lieues. La marche du 26 fut donc très-courte. Les divisions Lefebvre et Collaud, qui se retirèrent à Wilseck, sous les ordres de Kléber, se formèrent : la première, sur les hauteurs en arrière de cet endroit, en face de la Vils; la seconde, sur celles de Seibolsried. Jourdan établit les divisions Grenier et Championnet à Ober-Hirschbach, Bonnaud derrière elles.

Le jour suivant, aussitôt que l'artillerie et une partie des équipages furent en marche, et que la route eût été débarrassée des débris d'équipages qui l'encombraient, il s'effectua un mouvement général. Championnet se porta par Velden à Hipoldsteiu, et occupa Grasenberg. Grenier et la division de cavalerie prirent position à Petsenstein, Kléber à Pegnitz, d'où Jourdan l'attira en une marche forcée, pour lui faire relever, dans la nuit du 26 au 27, les divisions Grenier et Championnet, par les deux qu'il commandait. Les premières s'avancèrent derrière la Wissent, et s'établirent à Ebermanstadt. La division de cavalerie couvrit le flanc des colonnes en marche. Jourdan se lia avec Bernadotte qui, arrivé la veille sur la Wissent, s'était établi derrière Forheim, entre le village de Reitz et la Regnitz.

Le 28 août, toute l'armée fut concentrée sur la Wissent. La gauche, formée de la division Lefebvre, s'appuya à Ebermanstadt; celles de

Collaud et Grenier prolongeaient la ligne jusqu'à Reuth; et de là, Championnet l'appuyait à la Regnitz. La cavalerie et Bernadotte formaient réserve derrière la droite, entre Altendorf et Eggolsheim.

Les troupes légères autrichiennes poursuivirent l'ennemi avec tant de vivacité, qu'il y eut chaque jour des combats d'arrière-garde; et que les colonnes même furent inquiétées par des coups hardis. Dès la première marche, elles se jetèrent entre Jourdan et Kléber. Elles tombèrent, le 27, sur le quartier général du premier, à Pretzfeld, et l'auraient fait prisonnier, s'il n'eût été défendu par les officiers de son état-major, et dégagé par les troupes qui accoururent à son secours.

L'archiduc estimait trop peu l'avantage remporté à Amberg, pour ne pas chercher à livrer bataille. Son adversaire ne devait pas désirer moins vivement que lui d'en venir aux mains, pour donner une autre tournure à ses affaires. Les vues du prince tendaient à mettre hors de combat Jourdan, afin de pouvoir se tourner contre Moreau, et délivrer la frontière d'Autriche des dangers qui la menaçaient. Mais ni l'un ni l'autre ne pouvait réaliser son projet par une simple manœuvre. L'archiduc mettait tout en œuvre pour s'assurer le gain d'une bataille, en affaiblissant les forces physiques et morales de l'armée française, en la harcelant sans cesse avec ses troupes légères, en cherchant à la prendre en flanc avec son aile gauche, et s'emparant de ses communications. L'armée, prête à combattre, suivait sur des directions telles, qu'elle pouvait se réunir et se déployer promptement, sans donner de prise sur les siennes. Afin d'en être plus certain, l'archiduc prit des mesures pour diriger les convois de munitions, qui lui arrivaient des États héréditaires par la Bohême, sur Schwarzenfeld; et plus tard, lorsque Bamberg fut délivré, par Egra.

Les troupes restées à Neumarkt furent portées à 8 bataillons et 22 escadrons, et confiées à Nauendorf, qui se mit en marche, le 29 août, vers le Danube, pour couvrir la nouvelle communication de sa rive gauche contre les entreprises de Moreau, et renforcer le point de la ligne de défense de Latour, qui pouvait devenir très-important pour les opérations générales.

Le lendemain de la bataille d'Amberg, toutes les troupes autrichiennes se portèrent en avant. Lichtenstein, de l'aile gauche, poussa, avec 3 bataillons et 16 escadrons, sur Erlangen; 6 bataillons et 11 escadrons, sous Hotze, allèrent jusqu'à Neuhof. Leurs avant-postes furent placés à Eschenau et Schœnbrück. Starray, après avoir retiré les troupes légères que l'archiduc avait jetées dans la vallée de la Pegnitz, arriva à Lauf avec 15 bataillons et 21 escadrons. Le château de Rotenberg, gardé par un simple détachement français, fut occupé. Kray arriva, avec 18 bataillons et 58 escadrons, à Hohenstadt, et s'établit à Vorra, Grasberg et Holenstein. Le corps volant, qui s'était retiré à Rosshaupt, se réunit à l'aile gauche. Le reste de l'armée, de 12 bataillons et 26 escadrons, formant réserve, se porta en deux colonnes sur Herzbruck et Sulzbach.

Starray reçut l'ordre de se réunir à Hotze, et Lichtenstein, de passer la Regnitz, et de s'avancer sur le flanc de l'ennemi, pendant que ce dernier amuserait les avant-postes de Bernadotte à Forheim; Starray se porta sur Bruck, et Hotze à Neunkirch. Le premier passa le 27, la Regnitz à Bruck, après avoir laissé un détachement à Erlangen, et prit position à Herzogen-Aurach. L'autre parvint jusqu'à l'Aisch, où il s'établit à Kreiendorf, près de Hochstædt. Il avait devant lui Lichtenstein, qui envoya des partis contre Bamberg et Schweinfurt. La première de ces villes fut surprise par l'un d'eux; un autre s'empara d'un convoi considérable, à Burg-Eberach.

L'armée suivit le mouvement de son aile gauche, et resta en communication avec elle. Le 26 août, Kray arriva sur les hauteurs de Simmelsdorf, et occupa Auerbach et Velden. Le corps de réserve campa à Herzbruck, et, le 27, à Lauf; pendant qu'une division, conduite par Kray, occupa les hauteurs vis-à-vis de Græfenberg. Les patrouilles coururent par Effelterich vers Forheim, afin d'entretenir la communication avec Starray. La droite des avant-postes s'étendit derrière Petzenstein et Hildpolstein, jusqu'à Brunn, sur la route de Pegnitz. Le 28, elle se porta plus à gauche vers Kasberg. Le corps de réserve s'avança sur Eschenau, et le gros de la division de Kray sur Neunkirch, où il entra en communication avec Starray, par Baiersdorf. Ce dernier s'avança jusqu'à Hochstædt; Hotze à Muhlhausen, et Lichtenstein à Burg-Eberach.

La marche de l'archiduc, d'Amberg à Eschenau, s'effectua fort lentement. Cet espace aurait dû être franchi à marches forcées, parce que tout défilé, surtout quand on est près de l'ennemi, doit être passé rapidement. D'un autre côté, la direction du corps de Starray vers Hochstædt, ne tendit pas au but général, qui était de battre l'ennemi dans une affaire décisive, le plus tôt possible. Par conséquent, les Autrichiens auraient dû réunir leurs forces. Or, la marche de Starray sur une ligne aussi divergente, et le mouvement tardif du prince, les séparaient de plus en plus. Ces lenteurs donnèrent à Jourdan, le 28 août, une avance momentanée, qui n'améliora pas sa position, puisqu'il ne cessa d'avoir les Autrichiens sur ses communications, et qu'il s'étendit trop entre Ebermanstadt et la Regnitz. Ses adversaires commirent la même faute, en l'enveloppant à une grande distance dans un terrain coupé. Starray, il est vrai, inquiéta ses communications, et s'en rendit maître en marchant sur Hochstædt; mais si des partis ou des corps volants avaient fait cette expédition, s'étaient emparés du pays entre la Regnitz et le Mein, et eussent détruit tous les ponts de ces deux rivières, Starray n'aurait pas ainsi manqué le but principal des opérations. Ses troupes prenant une bonne position sur la gauche de la Regnitz, jusqu'à leur jonction avec l'archiduc, eussent opposé des obstacles au passage de l'ennemi, et l'attaquant en flanc, s'il avait dirigé sa retraite du côté de Bamberg, le projet du général en chef français n'aurait pu s'exécuter le 28.

Jourdan et l'archiduc fixèrent également leur attaque au 29; ils firent tous deux des dispositions vicieuses; et des accidents imprévus les empêchèrent d'exécuter ce qu'ils avaient arrêté.

Le général français partit de ce principe : que la communication la plus courte, avec la base des opérations, est la meilleure; et qu'on doit chercher à la recouvrer dès qu'on l'a perdue. La route de Würzbourg était pour lui la plus avantageuse; et il ne pouvait souhaiter d'occasion plus favorable, pour la regagner, que celle où les forces de l'ennemi, dispersées autour de lui, ne se trouvaient en état de faire une vigoureuse résistance nulle part. Il ordonna, en conséquence, de jeter des ponts à Seussling et à Hirscheid, sur la Regnitz, et enjoignit à Bernadotte, de la passer, le 29, au point du jour, sur le premier; il devait être suivi par la grosse cavalerie; la légère avait l'ordre de la passer à un gué près de là. Cette colonne était destinée à attaquer Hochstædt; il fut prescrit à Grenier de longer l'Aisch, pour la soutenir, et à Championnet, d'occuper Becbhofen et Pommersfelden. Ces deux divisions ne devaient retirer leurs avant-gardes, établies sur les bords de la Wissent, que lorsque Kléber les relèverait avec les troupes de l'aile gauche.

En même temps, le général en chef voulut faire attaquer de Bamberg, le poste de Burg-Eberach, par un détachement, sous les ordres de l'adjudant général Mireur. Il donna l'ordre à Kléber de marcher sur Forheim, de former un cordon derrière la Wisseut, depuis Ebermanstadt jusqu'à son confluent, et d'amuser l'ennemi sur toute la ligne, par de fausses attaques, sans engager d'affaire sérieuse. Il lui prescrivit en outre, d'envoyer un fort parti au pont de Schlamersdorf, pour repousser les postes autrichiens de la rive droite de l'Aisch, et pénétrer aussi loin que possible.

Lorsque Bernadotte arriva aux ponts de Seussling et d'Hirscheid, il reconnut qu'ils n'étaient pas praticables pour les colonnes. Néanmoins Jourdan, sans renoncer à son plan, se borna à changer leur direction, et à les envoyer à Bamberg, pour nettoyer, conjointement avec le détachement de Mireur, la route de Würzbourg, en s'emparant de Burg-Eberach. Au pis aller, ce dernier devait se rendre maître des hauteurs de Dankenfeld, et de là couvrir la route de Bamberg, par Eltmann à Schweinfurt. La division Championnet fut mise en marche, par Bamberg et Aurach. Grenier, au contraire, reçut l'ordre d'atteindre le parc d'artillerie en toute hâte, afin de le couvrir pendant son mouvement de Bamberg à Schweinfurt, contre les troupes légères des Autrichiens, qui couraient déjà au delà de Zeil, et avaient pris un convoi dans cette direction. On prescrivit à Bonnaud de s'établir dans la plaine d'Altendorf, et à la cavalerie de Championnet, de bivouaquer près de Hirscheid, afin de protéger Kléber, se retirant de Forheim, et d'observer le gué de Seussling. Le moment était favorable pour chasser les Autrichiens des bords

de la Rauhe-Eberach; car l'archiduc, dans l'intention de concentrer ses troupes, pour attaquer le 29 août après midi, ou le 30 au matin, avait attiré le corps de Starray vers la Regnitz. Hotze, qui arriva le même jour à Burg-Eberach, ne pouvant ainsi compter sur aucun secours, était d'autant plus isolé, que le prince de Lichtenstein se trouvait déjà à Eltmann.

Les bords de la Rauhe-Eberach sont boisés, principalement sur la gauche, où Bernadotte s'avança par la route de Bamberg à Burg-Eberach. Son avant-garde ayant repoussé les postes autrichiens de Harrnbach, sa colonne déboucha de la forêt de Steinach, et fit un mouvement à droite, contre la route d'Eltmann. Hotze plaça un bataillon à gauche de Harrnbach, et un autre en réserve derrière la Rauhe-Eberach; 3 bataillons occupèrent les hauteurs d'Ampferbach, contre lesquelles l'ennemi paraissait se diriger. Celui-ci, après avoir établi une forte batterie sur sa gauche, contre Harrnbach, se contenta de canonner, pendant que son infanterie se jeta en tirailleurs dans la forêt d'Ampferbach. Les Impériaux, craignant qu'il ne gagnât la route d'Eltmann, l'attaquèrent et le repoussèrent trois fois; mais les Français finirent par les restreindre à la défense des hauteurs, qu'ils tenaient dès le commencement de l'action. A la chute du jour, Bernadotte se replia dans la forêt de Birkach, où il s'établit; son projet de gagner la route d'Eltmann, échoua complétement. Championnet, qui devait le soutenir, n'arriva très-tard qu'avec la moitié de ses troupes, ayant perdu beaucoup de temps à faire relever les postes de Forheim, et laissé nombre de traîneurs.

Sur ces entrefaites, des mouvements avaient eu lieu sur la Wissent, dans les deux armées. Ceux prescrits par l'archiduc pour le 29, n'étaient que préparatoires de l'attaque générale du lendemain. En conséquence, les troupes devaient être formées le soir, pendant que l'avant-garde de Kray repousserait les avant-postes français, s'avancerait dans les montagnes jusqu'à la Wissent, et le gros de sa division, par Neunkirch à Pilzberg. L'archiduc voulut suivre par Effelterich, et ordonna à Starray de se porter à Seussling, sur la Regnitz. Son projet était de déborder l'ennemi, avec des troupes légères, par les montagnes, vers Ebermanstadt, et de l'amuser sur son front, pendant que Starray passerait au gué de Seussling, sur le flanc droit. La disposition du 29 août fut exécutée, et la gauche de la rivière balayée; ce général arriva à Hemhofen; 5 bataillons et 4 escadrons, avec de l'artillerie de position, parvinrent à Seussling; mais le gué était impraticable, et les Français déjà en pleine retraite. Kléber voulut éviter un combat qui ne pouvait lui être que désavantageux, attendu que les Autrichiens, supérieurs en nombre, s'avançaient très-rapidement dans les montagnes, faiblement occupées : en conséquence, il se mit en marche l'après-midi, et prit position à la lisière de la forêt, derrière Strullendorf. Sa retraite fut inquiétée par les troupes légères, et s'effectua sous le feu des batteries de la rive gauche de la Regnitz. L'archiduc n'arriva que le soir sur les hauteurs de Pinzberz.

Hotze s'attendant à être attaqué sérieusement le lendemain, attira le prince de Lichtenstein, et reçut aussi de Starray, à Burg-Eberach, un renfort de 5 bataillons et 4 escadrons. C'était, en effet, l'intention de Jourdan, qui avait réservé pour cela les divisions Bernadotte, Championnet, et la grosse cavalerie qui avait passé la nuit à Bamberg. Il reconnut l'ennemi au point du jour, mais le trouvant considérablement renforcé, il conclut que la plus grande partie de l'armée autrichienne se trouvait à Burg-Eberach, et renonça à son premier projet. Grenier qui devait, ce jour-là, arriver avec le parc à Schweinfurt, reçut l'ordre d'occuper Eltmann, avec 1 bataillon et 2 escadrons; d'un autre côté, Championnet jeta, par la vallée de l'Aurach, dans le bois en avant de cet endroit, 3 bataillons et 100 chevaux; puis après avoir côtoyé le Mein, par Bamberg, il le passa sur un pont construit à Vireth, pour se rendre à Zeil : Bernadotte le suivit; ses troupes légères avec la grosse cavalerie, couvrirent la retraite, et tinrent ferme jusqu'à ce que toutes les colonnes eussent gagné la droite du Mein. Les Impériaux poursuivirent faiblement l'armée française, et ne lâchèrent contre elle que des partis. Jourdan fit une halte de six heures à Zeil, et reprit son mouvement rétrograde vers Schweinfurt, après avoir passé le Mein à Hallstadt sur deux ponts, au moment où Kléber arrivait à Zeil avec l'aile gauche de l'armée.

Le 31 août, l'armée française fut rassemblée à Schweinfurt : la gauche à Ober-Lauringen, la droite à Schnakenwert.

Starray se réunit à Hotze, le 30, à Burg-Eberach, par une marche forcée. L'archiduc campa à Hirscheid, occupant Bamberg avec son avant-garde.

Si l'on n'a rien à dire contre les vues des deux généraux en chef, depuis la bataille d'Amberg jusqu'au 31 août, les moyens qu'ils employèrent pour les remplir ne sont pas à l'abri de toute critique. En effet, Jourdan ne calcula pas l'emploi du temps, dans ses dispositions du 29 : il attacha trop d'importance à la défense de la Regnitz, rivière trop peu considérable pour que la possession de ses rives pût être comparée à l'avantage d'une bonne ligne de communication et de retraite. Les Français ayant préparé des ponts à Seussling et à Hirscheid, il eût été plus convenable, supposé qu'ils fussent assez solides, d'attirer dans la nuit tout le corps de Kléber, des montagnes sur ce dernier endroit, pour y passer. En même temps il fallait, pendant cette nuit, faire filer de Forheim le plus de troupes possible, par le pont de Seussling, le détruire au point du jour; et s'il était resté encore du monde de ce côté, le diriger sur Hirscheid, ou, au pis aller, sur Bamberg. Le gros aurait dû suivre la route de Burg-Eberach, pour coopérer de ce point à l'attaque générale; car si ce passage n'avait pu réussir, ainsi que cela arriva en effet, on aurait toujours eu dans la vallée de la Regnitz, une masse de troupes suffisante pour s'ouvrir le chemin de Würzbourg, par Bamberg, et couvrir la marche, en occupant les hauteurs et les débouchés les plus voisins.

La disposition d'une attaque ou d'une opération décisive est vicieuse, quand elle n'est pas basée sur la réunion des forces, et qu'elle enlève, par cela même, au général, les moyens de manœuvrer en tous sens, et d'y faire sur-le-champ les changements nécessités par les circonstances. Ainsi, le plan de l'archiduc était encore plus défectueux que celui de son adversaire. Ses troupes devaient, à la vérité, se réunir, mais seulement pendant l'action. Starray ayant pour instruction d'arriver sur le flanc de l'ennemi, ne le pouvait à cause de la profondeur de la rivière, et rencontrant cet obstacle le jour du combat, n'aurait été que spectateur inutile de la défaite de son général en chef. La marche des troupes légères de l'aile droite, dont la coopération entrait aussi pour quelque chose dans le plan d'attaque, était trop éloignée, et sans liaison avec les mouvements de l'armée. L'archiduc voulant livrer bataille, aurait dû, avant tout, déterminer un point assuré de concentration pour ses troupes, jusqu'alors dispersées. Ce point ne devait pas être sur le champ de bataille, mais bien hors de portée de l'ennemi.

Du côté des Français, Grenier et Championnet n'eussent été à portée de soutenir l'attaque décisive de Bernadotte, qu'avec peu de troupes, parce qu'il était ordonné, à leur avant-garde, d'attendre l'arrivée de l'aile gauche, et qu'en relevant une chaine de postes aussi étendue que celle d'Ebermanstadt à Forheim, elles devaient nécessairement perdre beaucoup de temps. La plus grande partie des troupes restait par conséquent toute la journée sur le point le moins important; cette raison seule dépose contre ces dispositions. L'opiniâtreté que Jourdan mit à poursuivre l'exécution de son plan, en attaquant par Bamberg, est louable sans doute; mais comme ses combinaisons reposaient sur des bases vicieuses, les forces lui manquèrent; et ses efforts n'eurent pas même l'empreinte de l'énergie, qui lui devenait d'autant plus nécessaire, que les instants étaient comptés. Une attaque réitérée avec des tirailleurs, est bonne dans une reconnaissance ou une démonstration, mais non pour culbuter un ennemi de sa position. C'est avec des colonnes, qu'on décide un engagement contre une armée formée en ligne; et pourquoi fit-il cette double attaque à Harrnbach et Ampferbach? Le terrain des environs de ce premier village est moins coupé que celui du second; il offrait par conséquent plus de facilités pour un coup décisif : d'ailleurs, ce point, comme le plus rapproché de Bamberg, et celui devant lequel la réserve pouvait arriver plus tôt, démontrait assez qu'il fallait commencer par l'attaquer. En forçant Harrnbach, on se trouvait sur le flanc des Autrichiens, et en état de les refouler. Dans l'hypothèse même où Jourdan, renonçant au projet de s'emparer de la route de Würzbourg, eût cherché seulement à gagner la communication de Dankenfeld à Eltmann, Hotze ne pouvait manquer d'être repoussé, parce que sa po-

sition était trop près de cette route et du flanc de l'ennemi. Il fallait, à la vérité, une attaque vigoureuse pour amener un pareil résultat.

L'archiduc et Jourdan commirent de grandes fautes; mais le premier conserva sa supériorité et l'accrut même, parce que dans le succès, elles sont moins sensibles que dans les revers. Tant que Jourdan resta maître de la ligne de Bamberg au Danube, ses mouvements n'eurent pas besoin d'être aussi profondément calculés que ceux de l'ennemi. Celui-ci n'avait qu'une seule ligne de retraite d'Erlangen à Nürnberg, ou sur la Pegnitz. L'armée française en avait dans plusieurs directions : les unes sur la rive droite de la Regnitz et du Mein, par Schweinfurt; les autres sur la rive gauche de cette dernière rivière, en repoussant les Autrichiens qui l'occupaient faiblement. Jourdan menaçait encore Erlangen en ligne droite, tandis que l'ennemi ne pouvait inquiéter ses communications directes, et notamment celle de Schweinfurt, que par une ligne diagonale et dès lors plus longue. L'archiduc était d'ailleurs plus restreint que lui dans ses manœuvres, vu qu'il n'osait pas s'éloigner de la route d'Erlangen; mais aussitôt que les Français abandonnèrent cette ligne, leurs avantages passèrent au prince Charles; il ne leur resta qu'une seule communication pour atteindre leur base de Neuwied et de Düsseldorf : ce dernier, au contraire, devint maître de toutes celles qui mènent au Danube, en Bohème. Jourdan ne put opérer sur les communications de son adversaire, que par un long détour; celui-ci n'eut besoin que d'une petite marche sur la rive gauche du Mein, pour gagner celle de son antagoniste. Le premier perdit toute liberté de manœuvrer, et se vit obligé de se retirer ou d'attaquer, tandis que l'autre fut en mesure d'atteindre son but par de simples démonstrations.

Tant d'ascendant n'échappa pas au général autrichien, et il en profita pour concentrer son armée. Il ne fit suivre l'ennemi, sur la rive droite du Mein, que par 5 bataillons et 17 escadrons. L'armée marcha par Bamberg, sur la gauche, et toutes les troupes se formèrent en colonnes sur la route de Würzbourg. L'archiduc se porta, le 31 août, à Burg-Eberach, Starray à Ober-Schwarzach, Hotze à Neusess sur le Sand; Kitzingen et Dettelbach furent occupés; des partis coururent au delà de Würzbourg, dans les environs de Mergentheim : l'avant-garde, sous Kray, et les troupes légères du prince de Lichtenstein, observèrent la rive gauche du Mein, sur le flanc droit de l'armée française en marche. Les Autrichiens espéraient la forcer à se retirer, en l'attaquant vivement, et se frayer un chemin à la victoire, en combinant leur marche de manière à réunir toutes leurs forces avant d'en venir à une bataille décisive.

CHAPITRE XX.

COMBAT DE GEISENFELD, DU 1er SEPTEMBRE.

Immédiatement après le malheureux combat de Friedberg, Latour réunit ses troupes à Schwabhausen, et se détermina à continuer sa retraite. Il se retira derrière l'Ammer, le 25 août, ainsi que les corps de Condé et de Mercantin, qui étaient sur ses ailes, et, le 26, sur l'Iser. Le prince de Condé fut posté près de Kirchtrudingen; le centre de l'armée à Riem, et la droite en avant de Landshut; cette dernière se liait à Ingolstadt, par des partis : les avant-postes restèrent sur la gauche de l'Iser; un détachement fut placé dans les environs de Freysing, un autre à Mosach en avant de Munich, pour observer les mouvements de l'ennemi. Cette position, malgré son étendue, ne couvrait ni la route la plus courte de Munich sur l'Inn, ni la communication avec l'archiduc.

Moreau ne tira aucun parti de la victoire de Friedberg, et ne chercha pas même à établir sa communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse. La cavalerie légère des Autrichiens courant entre les deux armées françaises, et interceptant leurs courriers, il n'eut aucune connaissance des opérations du prince Charles contre Jourdan; d'un autre côté, la facilité avec laquelle il avait forcé le Lech, lui indiquant qu'il ne se trouvait devant lui qu'un petit corps de troupes, il ne sut à quoi s'en tenir, et n'avança qu'avec plus de circonspection et de lenteur, ce qui lui fit perdre le fruit de sa victoire, et donna le temps à l'ennemi de se rallier.

Ce ne fut que le 30, que l'avant-garde de sa droite arriva à Mosach et Munich, où elle repoussa les avant-postes autrichiens sur la rive droite de l'Iser. Au même moment l'armée s'établit ainsi qu'il suit: Ferino, avec une division, à Dachau sur l'Ammer, l'avant-garde à Schleissheim et Mosach; Saint-Cyr, avec le centre, entre Pfaffenhofen et Gundersried, derrière l'Ilm, son avant-garde à Wollnzach; Desaix, avec une division, entre la forêt de Gundersried et la Paar, aux environs de Freinhausen, son avant-garde à Puech, Geisenfeld et Reichershofen; Delmas avec sa division, renforcée d'un régiment de dragons et d'une demi-brigade de Desaix, entre Neubourg et Ingolstadt.

Moreau voulait, avec cette dernière, forcer la tête de pont d'Ingolstadt et en détruire le pont, afin de couvrir son flanc gauche. L'avant-garde du centre devait s'avancer entre Mosbourg et Freysing, et s'emparer de ceux sur l'Iser. Ferino avait l'ordre de passer cette rivière au-dessus de Munich, et Laborde de pénétrer dans les gorges du Vorarlberg et du Tyrol, pour chasser leurs garnisons dans l'intérieur du pays.

Ce plan indique assez que Moreau n'avait pas de vues fixes; que ne sachant quels moyens employer, il les essayait tous sans s'arrêter à aucun, et, par conséquent, qu'il n'avait pas assez de forces pour en exécuter un. Inquiété sur ses flancs, il voulut néanmoins s'avancer par le centre (1); et s'imagina les couvrir du côté du Tyrol et du Danube, comme si tous deux

(1) La résolution de se jeter sur le centre quand on est menacé sur ses deux flancs est, en beaucoup d'occasions, un moyen excellent: aussi n'est-ce pas en cela que le plan de Moreau était défectueux; mais quand on se

avaient eu la même importance! Par cette extension démesurée, il courut risque de voir échouer son projet sur chacun de ces points.

Moreau ignorant où se trouvait la grande armée autrichienne, et convaincu qu'elle n'était plus en présence, n'avait que les trois suppositions suivantes à faire :

1° Que l'archiduc s'était retiré dans le Tyrol; conjecture peu probable, puisqu'il aurait perdu par là sa communication avec Wartensleben, se serait engagé dans un pays dépourvu de subsistances, et où sa nombreuse cavalerie lui serait devenue inutile. Indépendamment de ces raisons, l'archiduc ayant passé le Lech à Rain, n'était pas dans la direction du Tyrol; ainsi son adversaire devait avoir la conviction que le gros de l'armée impériale ne s'était pas dirigé à gauche vers Landsberg ou Schongau;

2° Que l'archiduc, menacé sur son flanc droit et ses derrières par Jourdan, avait descendu le Danube, et s'était établi sur la rive gauche de ce fleuve, pour en interdire le passage à l'armée de Sambre-et-Meuse;

3° Qu'il avait passé le Danube, pour se réunir à Wartensleben.

Ces dernières suppositions, plus vraisemblables, méritaient seules d'être prises en considération; dans l'un et l'autre cas, Moreau devait avoir pour premier objet de se tenir sur le Danube, et de ne s'en éloigner que d'une ou deux marches; c'est-à-dire, seulement jusqu'aux environs de Pfaffenhofen, pendant que Ferino amuserait les Autrichiens sur l'Iser, et que Laborde se retirerait dans les montagnes. Dans cette position, il devait chercher à se procurer des nouvelles de Jourdan par toutes les voies possibles, et mesurer ses mouvements selon les circonstances, afin de se lier à lui.

Le général français avait à former deux ou trois combinaisons dans chacune de ces hypothèses. En effet, l'archiduc pouvait, en arrivant sur la droite du Danube, garder seulement ses troupes, ou se joindre à Wartensleben. Dans ce dernier cas, les deux armées françaises devaient se réunir avant de l'attaquer. Si Wartensleben, déjà battu, avait été repoussé en Bohême, alors il était présumable que Jourdan attaquerait l'archiduc de front, pendant que Moreau se porterait sur son flanc gauche, ou marcherait sur ses communications de l'Inn, en forçant l'Iser à Freysing. L'archiduc, au contraire, avait-il passé le Danube, et s'était-il réuni à Wartensleben en présence de Jourdan? alors la marche de Moreau en Bavière eût été le plus mauvais de tous les partis à prendre, surtout son adversaire restant maître, par la place d'Ingolstadt, des deux rives du Danube. En effet, si l'archiduc battait Jourdan, la retraite de Moreau serait devenue d'autant plus difficile, qu'il aurait pénétré plus avant. Au contraire, si Jourdan battait l'archiduc, ce dernier était toujours libre de se jeter, réuni à Wartensleben, par le pont d'Ingolstadt, sur le flanc et les derrières de l'armée de Rhin-et-Moselle, à moins que ce débouché ne fût gardé par un corps considérable; enfin, dans la supposition que les choses fussent restées quelque temps indécises entre Jourdan et l'archiduc, Moreau pouvait les faire décider à l'avantage du premier, pourvu qu'il se tînt assez près du Danube pour le franchir à temps, et se porter sur les derrières et les flancs des Autrichiens.

Moreau avait consacré le 31 août pour faire une reconnaissance et ses dispositions préalables; ce n'était que le 1er septembre qu'il pensait mettre son plan à exécution : il fut prévenu par son adversaire.

Renforcé par l'arrivée de Nauendorf, que l'archiduc avait détaché d'Amberg, avec 8 bataillons et 22 escadrons, pour retourner sur le Danube, et qui se trouvait déjà, le 30, à Postsaal, Latour crut être en état de se mesurer avec Moreau, et de l'attaquer avec avantage. Nauendorf poursuivit sa marche à Neustadt. Les troupes restées à Landshut furent dirigées, le 30, à Siegenbourg, et Latour résolut d'attaquer, le 1er septembre, avec toutes ses forces, consistant en 14 bataillons et 29 escadrons. Nauendorf devait déloger l'ennemi de Vohbourg, puis gagner le chemin qui mène d'Ingolstadt à Geisenfeld, pour prendre ce

décide à une belle manœuvre, il faut l'exécuter avec toutes ses forces réunies, sans s'arrêter à des expéditions secondaires; et c'est pour avoir voulu trop entreprendre à la fois, et s'être dirigé sur une fausse ligne d'opérations après le départ de l'archiduc, que le général français serait susceptible de blâme.

bourg à revers, pendant qu'une autre colonne, sous le commandement de Latour, s'avancerait sur la chaussée de Neustadt, et l'attaquerait de front. Au même instant, des détachements devaient faire des démonstrations, de Nandelstadt, Mainbourg et Freysing, contre Pfaffenhofen et Wollnzach. Le commandant de la garnison d'Ingolstadt, forte de 4 bataillons, reçut ordre d'opérer une diversion en faisant de sa tête de pont une sortie avec une partie de ses troupes.

Latour s'était mis en marche à trois heures du matin. Ses avant-gardes rencontrèrent, au point du jour, les premiers postes ennemis, au moment où la division et la réserve, sous les ordres de Desaix, se formaient en colonne pour l'attaque arrêtée.

L'avant-garde française, fut délogée de Geisenfeld et de la forêt qui se trouve derrière cet endroit. La cavalerie légère autrichienne poussa jusqu'au delà de Menching, vers Reichershofen.

Desaix profita de ce moment favorable pour déployer ses troupes; la droite sur la hauteur de la chapelle de Saint-Cast, la gauche à Puech. Cette position s'étendait sur des hauteurs à pente douce, mais avait le désavantage d'avoir sa droite trop avancée, et presqu'en l'air.

Le gros des Autrichiens marcha dans la forêt, sur la chaussée de Geisenfeld, pendant que quelques détachements franchirent sur la gauche la hauteur de la chapelle de Saint-Cast, et repoussèrent l'aile droite ennemie. Les Autrichiens établirent leur artillerie près de la chapelle, mais n'osèrent aller plus loin, à cause de leur infériorité. La droite des Français se reforma, et Desaix la renforça de quelques troupes de sa gauche.

L'attaque principale partit de la forêt contre Langenbruck. Ce village, situé en avant du centre de la position, dont il était commandé et flanqué, fut emporté par les Impériaux qui tentèrent plusieurs fois, mais en vain, d'en déboucher.

Pendant ce combat, Latour avait dirigé sur la droite la cavalerie placée entre Langenbruck et la forêt de Geisenfed, afin d'attaquer l'aile gauche de l'ennemi qui s'étendait vers Puech, faiblement occupé. Elle se porta à droite de Langenbruck, par la plaine qui est entre ce village et la Paar, laquelle est formée par des prairies marécageuses, coupées jusqu'au pied des hauteurs par de petits ruisseaux. Desaix démêla son intention, et renforça sur-le-champ sa gauche, par un bataillon, 3 régiments de cavalerie et de l'artillerie légère, qui se mirent en mouvement derrière les hauteurs. La cavalerie autrichienne s'avança pour l'attaquer; mais elle fut reçue par un feu de mitraille, chargée en front et en flanc par les escadrons français, et rejetée avec une perte énorme, en partie dans les marais. Latour alors tenta pour la troisième fois de déboucher de Langenbruck, mais inutilement. Son attaque sur Reichershofen, ne fut pas plus heureuse. Delmas détacha sur la Paar, 3 bataillons et 4 escadrons du corps de blocus d'Ingolstadt, lesquels, non-seulement, défendirent le passage de ce fleuve, mais menacèrent même les derrières des Autrichiens du côté de Menching.

Desaix, certain alors que son adversaire ne pouvait rien entreprendre contre son centre et sa gauche, se décida à reprendre la hauteur de la chapelle de Saint-Cast. Son attaque fut impétueuse, et força les Autrichiens à se retirer, en abandonnant un obusier.

Latour se retira en ordre dans la forêt de Geisenfeld, sans être poursuivi vivement. La nuit favorisa sa retraite dans la position d'où il était parti. Les détachements de Mainbourg, Nandelstadt et Freysing, ne produisirent aucun effet, parce qu'ils rencontrèrent le centre de l'armée française, qui se dirigeait sur l'Ammer.

La résolution que prit le général autrichien d'attaquer son adversaire, le 1[er] septembre, était trop tardive pour en espérer du succès contre un ennemi supérieur en forces. Et quand bien même le combat se serait terminé à son avantage, il n'en eût pas été plus avancé, vu qu'il n'avait pas assez de monde pour recueillir les fruits de la victoire. Moreau, au contraire, forcé à la retraite, se serait rapproché de Jourdan, et eût menacé les derrières de l'archiduc, ce qui dans ce moment, était très-dangereux. Latour était-il battu? il risquait alors d'être pour toujours coupé du Danube. Mais ce général se laissa entraîner par l'espoir de culbuter l'aile gauche des Français, et de s'ouvrir un chemin pour se lier par Ingolstadt à l'archiduc. On peut croire qu'il y

serait parvenu bien plus aisément, en cherchant à se réunir à Nauendorf et passant sur la rive gauche du fleuve, qu'en risquant un combat. Quand bien même il eût été assez fort pour lutter avec Desaix, il ne devait pas douter que le centre à Pfaffenhofen, et Delmas devant la tête de pont d'Ingolstadt, n'arrivassent à temps pour rétablir le combat, s'il n'avait pas tourné à leur avantage dès le commencement.

Desaix prouva dans cette circonstance une grande énergie, un coup d'œil juste, et une connaissance parfaite de l'emploi de chaque arme. Pris en flanc dans sa marche, par l'ennemi qui s'avançait dans la forêt de Geisenfeld, il fit front sur son flanc gauche, le refusa, parce qu'il était le plus menacé, et forma dans une position presqu'inexpugnable son centre, que les Autrichiens pouvaient le plus facilement aborder par la chaussée de Geisenfeld. Le seul défaut de sa ligne fut d'avoir la droite un peu trop avancée sur la hauteur de la chapelle de Saint-Cast, parce qu'elle manqua d'appui, et que le bois qui s'étend jusqu'à cette hauteur, en borna la vue. Mais Desaix qui ne savait pas dans le premier moment le point de la véritable attaque, l'avait occupée parce qu'elle est entourée d'un petit ravin qui semblait lui être avantageux ; qu'elle se liait à celle en arrière de Langenbruck, et qu'il espérait par là empêcher l'ennemi de déboucher de la forêt.

La manière dont Latour fit son attaque, est sujette à plus d'un reproche. Après avoir chassé l'ennemi de la forêt de Geisenfeld, il s'avança sur la chaussée contre Langenbruck, sans avoir une idée de sa position, qu'il aurait dû reconnaître en arrivant au débouché de la forêt, où il aurait bien fait d'établir quelques bataillons. De cette manière il aurait été convaincu que la gauche des Français ne pouvait être facilement tournée ou abordée, et qu'une attaque sur le centre ne lui laissait entrevoir aucun succès.

Lorsqu'on vint lui annoncer que son aile gauche avait emporté la hauteur de Saint-Cast, comment n'eut-il pas l'idée de ne laisser dans la forêt que les troupes nécessaires pour couvrir son flanc droit, et amuser l'ennemi, tandis qu'il se porterait avec les autres sur la gauche?

Ce mouvement était facile à masquer; et si Latour se fût avancé de Saint-Cast, l'aile droite de Desaix aurait été bientôt culbutée, et le plateau sur lequel elle était établie, emporté, et sa position prise en flanc. Cette espérance évanouie, Latour se trouvait encore assez près du chemin de sa retraite à Geisenfeld, pour qu'on ne pût l'y prévenir.

L'attaque de ces hauteurs garnies d'artillerie, au pied desquelles s'étendait un terrain marécageux, qu'il fit avec sa cavalerie, avant d'être assuré que Delmas ne pousserait pas des troupes de Reichershofen, contre lui, est une opération au-dessous de toute critique.

C'était une habitude parmi les généraux autrichiens, d'employer la cavalerie, sans égard au terrain, partout où ils étaient pressés, et où ils voulaient remporter un avantage décisif. Cet usage, consacré par la facilité avec laquelle au commencement de la guerre de la révolution, cette arme avait mis en fuite l'infanterie française non aguerrie, et enlevé des bois, des retranchements et des villages, avait donné naissance à des abus dont les conséquences furent aussi fâcheuses pour elle, que pour l'infanterie, car elle perdit l'habitude d'attaquer en ligne et en masse, et fut souvent ruinée dans une campagne, sans avoir rien fait d'important. L'infanterie convaincue, au contraire, de ne pouvoir résister à la cavalerie, parce que les généraux s'en étaient servis dans les instants de crise, perdait d'abord contenance, et se croyait sacrifiée, lorsque attaquée par la cavalerie ennemie, elle n'était pas soutenue par la sienne, même dans le terrain qui lui était le plus défavorable.

Il suffisait à Latour d'envoyer quelques flanqueurs reconnaître la position de l'ennemi, pour se convaincre de l'inconvenance d'une attaque de cavalerie sur ce point.

Desaix, après avoir acquis la conviction de l'impuissance de son adversaire, et s'être rendu maître de la hauteur de Saint-Cast, commit une faute, en n'entrant pas dans la forêt de Geisenfeld. De cette manière, Latour aurait été pris en flanc, et sa retraite serait devenue extrêmement pénible.

Pendant qu'on se battait à Geisenfeld, Saint-Cyr, avec deux divisions du centre, marchait de Pfaffenhofen et Gundersried, sur l'Ammer, le vent l'ayant empêché d'entendre la canon-

nade. S'il avait existé entre les généraux français l'accord qui résulte ordinairement de l'activité et de l'énergie d'un général en chef, Saint-Cyr, prévenu à temps de l'attaque des ennemis, aurait pu les prendre à dos, en s'avançant ou en portant un simple détachement sur la rive droite de l'Ilm, vers Geisenfeld, manœuvre qui eût été très-funeste à Latour, en achevant sa défaite, ou le refoulant sur le Danube.

CHAPITRE XXI.

BATAILLE DE WURZBOURG, LE 3 SEPTEMBRE.

L'armée de Sambre-et-Meuse séjourna le 1er septembre à Schweinfurt; elle avait beaucoup souffert, et ce repos lui était indispensable, car une retraite épuise plus les forces morales et physiques d'une armée, qu'une marche en avant: je dis ses forces morales, parce que le soldat est découragé aussitôt qu'il a reconnu la supériorité de l'ennemi et jugé que ses efforts seront infructueux; ses forces physiques, attendu que les manœuvres de cette armée sont subordonnées à celles de l'ennemi, et qu'une incertitude continuelle nécessite des précautions plus rigoureuses, qui à la longue fatiguent beaucoup les troupes. Le général qui a l'ascendant sur son adversaire, se trouve préservé de tous ces inconvénients. L'armée française avait fait, sans subsistances, de longues traites sur de mauvaises routes, et toujours harcelée. Ces fatigues avaient affaibli son ardeur et relâché les liens de la discipline malgré les efforts de Jourdan. Une mésintelligence trop marquée régnant entre ses généraux de division, il fut forcé de renvoyer Collaud sur les derrières, et de répartir les troupes de sa division entre les autres; mais un jour ne suffisait pas pour réformer tous les abus, et l'on ne pouvait se flatter d'obtenir plus de repos d'un ennemi victorieux.

Le 31 août, toute l'armée autrichienne se forma sur la route de Bamberg à Würzbourg, entre Burg-Eberach et Neusess, sur la Sand, dans l'ordre de bataille ci-contre.

Le 1er septembre, la marche continua dans la direction prise. Hotze s'empara de Kitzingen, et se porta avec 6 bataillons et 9 escadrons, contre Würzbourg. Au même moment, 2 bataillons et 4 escadrons, aux ordres de Kienmayer, passèrent à Lindebach sur la rive gauche du Mein, pour investir la citadelle de Würzbourg. Hotze arriva le 1er septembre sur le Galgenberg, sa faible garnison, après avoir escarmouché avec une patrouille, rentra dans la ville, dont elle ferma les portes; mais à la vue des colonnes autrichiennes, les habitants les ouvrirent, ce qui la força à se renfermer aussitôt dans la citadelle. Hotze mit 2 bataillons dans la place, qui a un bon rempart, y appuya sa gauche, et prit position sur le Galgenberg. Starray le suivit par Kitzingen, avec 13 bataillons et 17 escadrons, et campa sur les hauteurs de Repperndorf, que Lichtenstein couvrit avec 3 bataillons et 16 escadrons, placés à Bibergan, Euerfeld et Erfeldorf. Leurs avant-postes occupaient Seeligenstadt et Rottenhof, et se liaient par la gauche à ceux de Hotze.

L'archiduc conduisit une colonne de 12 bataillons et 26 escadrons à Ober-Schwarzach; Kray une seconde de 13 bataillons et 41 escadrons à Geroldshofen. Elsnitz occupa, avec 5 bataillons et 17 escadrons, Hassfurth et Kloster-Thérèse, sur la rive droite du Mein, et observa l'armée française sur la route de Schweinfurt.

Jourdan, informé par ses partis de l'arrivée des Autrichiens sous Würzbourg, résolut de faire une nouvelle tentative pour reprendre sa meilleure ligne de communication; mais il ne le put, sans risquer une affaire générale. En effet, les environs de cette ville offrent, sous tous les rapports, un bon champ de bataille, par la facilité qu'ont toutes les armes d'y manœuvrer.

Le Mein forme dans son cours, de Schweinfurt à Gmünden, un grand coude vers le midi. Le plateau le plus remarquable qui se trouve au milieu de cet espace, court à peu de distance de la rivière, près de Schweinfurt et de Diebach; se prolonge ensuite en s'élargissant, et forme une croupe doucement inclinée, très-propre aux manœuvres de la cavalerie. A l'est de ce plateau, surgissent des ruisseaux peu considérables et d'un cours très-borné, qui serpentent dans des vallées peu profondes. La Werra prend sa source à l'ouest, non loin de Schweinfurt, et se creuse un lit tortueux dans des défilés difficiles, pour se rendre dans le Mein, entre Carolstadt et Gmünden; elle est presque inabordable, attendu que la forêt de Gramschatz, qui n'est percée d'aucune route, la borde, depuis Arnstein jusqu'à Erlbhausen et Mainbrunn. Les courants qui tombent du versant occidental du plateau dont on vient de parler ont peu d'eau, mais leur cours est plus étendu, et leurs lits encaissés forment des défilés extrêmement difficiles, attendu que nombre de villages se trouvent dans les vallées où ils coulent, et que leurs rives sont bordées de vignobles. Parmi ces derniers, on en distingue deux. L'un part de Diebach, arrose Ober-Bleichfeld et Unter-Bleichfeld, à côté de la forêt de Gramschatz, où il change de direction; court ensuite au milieu des vignobles, dans une gorge qui descend de Mainbrunn à Rimpar et Werschbach, jusqu'à Würzbourg, où il se réunit au second. Celui-ci prend sa source au-dessus de Kœrnach, au pied d'une hauteur recouverte d'un petit bois, arrose ce village ainsi que ceux d'Estenfeld et de Lengfeld, situés dans un vignoble: au-dessous de ce dernier village, les bords du ravin où coule ce ruisseau deviennent plus escarpés. Le Galgenberg, qui domine Würzbourg et s'incline vers le Mein, s'élève sur le rebord de gauche, et le Steinberg sur celui de droite : c'est entre ce mamelon et la ville, que les deux ruisseaux réunis se jettent dans le Mein. Ces obstacles naturels sont les seuls des environs; car il ne faut pas compter comme tels les autres courants, et les petits bois qu'on rencontre entre Kœrnach, Rottendorf et Euerfeld.

Il ne se fit aucun changement le 2, dans la position des Autrichiens. L'archiduc poussa quelques troupes légères sur la route de Gmünden, pour décider l'armée ennemie à quitter Schweinfurt. Au cas qu'elle prît ce parti, les troupes postées à Ober-Schwarzach et à Geroldshofen, avaient ordre de se rendre aussitôt à Würzbourg. On avait eu la précaution de jeter un pont à Stadt-Schwarzach, pour leur faciliter le passage du Mein.

Cependant, le 2 septembre au matin, Jourdan s'était mis en mouvement sur la route de Schweinfurt à Würzbourg. Sa cavalerie ouvrait la marche, suivie des divisions Bernadotte, Championnet et Grenier. Celle de Lefebvre avait pris position sur les hauteurs de Schweinfurt.

Vers midi, l'avant-garde de la colonne française se montra sur le Steinberg. On était alors parfaitement informé de sa direction, par les flanqueurs. Elle se mit en bataille, ayant derrière elle la division de cavalerie. Les troupes légères autrichiennes se retirèrent des vignobles sur les revers de la hauteur, lui laissant le moulin et le vallon d'Aumühl. Plusieurs sorties de la citadelle furent repoussées par les deux bataillons que Hotze avait laissés dans la ville, dont les portes furent d'ailleurs masquées par des troupes sur les remparts. Une canonnade s'engagea entre le Steinberg et le Galgenberg, mais elle n'eut pas plus de résultat que la fusillade qui se soutint dans les vignobles jusqu'à la chute du jour. La division Bernadotte prit les hauteurs en arrière de Lengfeld, repoussa les Autrichiens du vallon, le traversa, et vint se former de l'autre côté. Hotze, qui avait une position presque inexpugnable de front, fit un détachement contre elle : on se battit sur ce point avec opiniâtreté jusqu'à la nuit; les Français restèrent maîtres des hauteurs, mais sans pouvoir passer au delà.

Dès que Starray fut informé de l'apparition des colonnes ennemies près de Würzbourg, il se décida à s'approcher du point menacé. De Repperndorf, il vint s'établir derrière le ruisseau qui coule d'Euerfeld à Rottendorf. Trois bataillons d'infanterie légère garnirent plusieurs petits bois qui se trouvent sur les hauteurs, entre ce ruisseau et celui de Kœrnach; le gros de la cavalerie appuya sa droite à Euerfeld; 2 bataillons restèrent en réserve, sur le Capellenberg; enfin 5 escadrons formèrent une chaîne de postes, tant pour entretenir la communication avec le corps de Hotze, que pour

observer les routes qui menaient entre les deux camps d'Estenfeld et Lengfeld à Rottendorf.

Cependant la division Championnet s'était déployée; sa droite touchait à la chaussée de Schweinfurt à Würzbourg; sa gauche se prolongeait derrière Kœrnach. Celle de Grenier fut placée en réserve, à Unter-Bleichfeld, pour couvrir le flanc de la première; les troupes légères furent engagées avec des succès balancés jusqu'à l'entrée de la nuit, que la division Championnet fit une attaque vigoureuse, à la suite de laquelle elle parvint à chasser l'ennemi, non-seulement du village et du vallon de Kœrnach, mais encore des petits bois en avant de sa droite, où elle jeta beaucoup d'infanterie avec quelques pièces de canon. Sa cavalerie exécuta près d'Euerfeld une charge heureuse contre quelques escadrons autrichiens; mais l'arrivée de la réserve ne lui permit pas d'en recueillir le fruit : la nuit mit fin au combat.

Jourdan fit retirer à Mainbrunn la division Bonnaud, qui ne pouvait opérer à la droite, pour l'employer comme réserve sur le terrain découvert de la gauche, ou derrière le front. L'aile gauche de Championnet s'étendit de l'autre côté du ruisseau de Kœrnach, sur la hauteur où il prend sa source; elle occupa les deux petits bois de Sperlerholz et de Kœrnacherholz, qui étaient en avant de son front. La division Bernadotte se liait par sa gauche à la précédente, et prolongeait sa droite au delà de Lengfeld, ayant derrière elle ce village, et ceux de Kœrnach et d'Estenfeld. Championnet avait devant sa droite, le bois d'Estenfeld, qui recouvre deux mamelons parallèles à la ligne qu'il avait prise entre les hauteurs de Kœrnach et d'Estenfeld. Ce bois ayant plus de profondeur vis-à-vis du premier village, la droite de sa division en était plus près que la gauche, qui se trouvait masquée par un plateau à pente douce, en avant du second dont les Autrichiens étaient restés maîtres à l'issue du combat.

A la nuit tombante, Starray changea aussi de position. Rassuré par la prochaine arrivée de l'archiduc, il n'attacha nulle importance à établir solidement son aile droite, ni à couvrir les débouchés de Kitzingen et Schwarzach; tous ses soins se bornèrent à entraver la marche de l'ennemi, et à soutenir Hotze dans la défense de Würzbourg. Il marcha en conséquence à Rottendorf, et s'établit en avant de ce village sur des hauteurs avantageuses, à l'embranchement de la route de Würzbourg à Kitzingen, et des chemins de Lengfeld et d'Estenfeld: 3 bataillons de grenadiers et 4 escadrons couronnèrent la hauteur en avant du bois d'Estenfeld, qui fut occupé ainsi que le Kaltengrund, par 3 bataillons d'infanterie légère. Plus loin, en arrière d'Euerfeld et du Rottenhof, était la cavalerie. La supposition de Starray se trouva fondée; car l'archiduc, en recevant le rapport que Jourdan avait quitté Schweinfurt, mit aussitôt son armée en mouvement. Kray partit dans la nuit du 2 au 3, avec 9 bataillons et 33 escadrons, pour passer le Mein à Schwarzach, où le prince devait le suivre au point du jour, avec 8 bataillons et 24 escadrons du camp d'Ober-Schwarsach. Il laissa, pour observer la division Lefebvre, outre la brigade Elsnitz, 5 faibles bataillons et 9 escadrons sur la gauche du Mein.

Le 3 septembre, un brouillard épais favorisa les mouvements des Autrichiens, jusqu'à sept heures qu'il se dissipa. En arrivant au pont de Schwarzach, l'archiduc trouva presque toute la colonne de Kray encore sur la rive gauche du Mein; il en fit accélérer le passage, et accourut auprès de Starray pour prendre une idée de la situation générale des affaires. Celui-ci s'était avancé de Rottendorf, et avait formé sa troupe en colonnes dans le ravin au pied des hauteurs de Lengfeld, où le brouillard les tenait cachées, à une portée de fusil de la position ennemie. Il était décidé à l'attaquer aussitôt qu'il serait tombé : résolution énergique fondée sur une juste combinaison.

Cette surprise devait avoir un succès d'autant plus marqué, que la position française sur les hauteurs de ce côté de Lengfeld, n'avait ni force ni profondeur. Si Starray était parvenu à se rendre maître de ce point, il aurait formé, avec le corps de Hotze, une masse dont la force, favorisée par les avantages d'un défilé, ou par ceux de l'initiative de l'attaque, aurait pu lui donner l'espoir d'occuper l'ennemi plus de temps que s'il l'eût attendu dans un terrain découvert, où le nombre décide ordinairement la victoire. En cas d'échec, il eût toujours gagné le temps nécessaire, vu que toutes les manœuvres inopinées mettent toujours de

l'incertitude et de l'embarras dans les opérations de l'ennemi. Au pis aller, l'issue de cette attaque ne pouvait lui être plus désavantageuse que le parti de rester tranquille dans la plaine, et de laisser aux Français le temps de faire leurs dispositions, et de tomber sur lui avant la réunion de Hotze.

Aussitôt que le brouillard fut abattu, les Impériaux enlevèrent de vive force les hauteurs de Lengfeld. Leur attaque imprévue jeta la confusion parmi les ennemis, et le village fut bientôt emporté. Sur ces entrefaites, Hotze ayant descendu le Galgenberg et attaqué le moulin d'Aumühl, les Français se virent obligés d'abandonner le vallon jusqu'à Würzbourg; ils ne purent même reprendre, malgré des attaques réitérées, les hauteurs en avant de Lengfeld, quoiqu'ils eussent chassé les Autrichiens à plusieurs reprises, du village et du vallon.

Le combat était encore plus sanglant et plus décisif au centre et à la droite de Starray. Dès que le ciel s'éclaircit, Championnet attaqua, sous la protection de son artillerie, les troupes placées en avant du bois d'Estenfeld, et pénétra en même temps du côté de Kœrnach dans la forêt, sur leur flanc droit, pendant que sa cavalerie escarmouchait à Euerfeld; l'engagement fut opiniâtre : les Français s'emparèrent du bois d'Estenfeld, et peu à peu de tous les taillis qui sont en avant de ce village. Alors l'infanterie autrichienne s'établit sur les hauteurs derrière le bois; après s'être retirée du feu, la cavalerie se plaça à droite, entre Erfeldorf et Euerfeld. Championnet trop étendu, obligé de couvrir sa droite contre les Impériaux, qui occupaient toujours les hauteurs de Lengfeld, n'était pas en état, malgré leur faiblesse, de s'avancer vigoureusement dans la plaine pour décider l'affaire; et au total, il n'y avait pas d'ensemble dans les dispositions des Français. Jourdan ordonna à la division Grenier de s'avancer d'Ober-Bleichfeld sur les hauteurs du Seligenstædter-Hof, pour soutenir en seconde ligne celle de Championnet; mais dans cet intervalle, l'archiduc n'était pas resté oisif; en arrivant près de Starray, il avait expédié les ordres de mettre en action les troupes qui avaient passé le Mein. Il fut enjoint à Kray d'appuyer à droite vers Prosselsheim, après avoir passé la rivière, et de faire tous ses efforts pour déborder la position ennemie.

Wartensleben qui le suivait, avec 8 bataillons de grenadiers et 24 escadrons de cuirassiers, devait se lier sans perte de temps à l'aile droite de Starray. Pénétré de l'importance de cet ordre, ce brave vétéran traversa le Mein à la nage, à la tête de sa cavalerie, et marcha par Bibergau, pendant que son infanterie le passait sur le pont. Grenier qui vit les colonnes ennemies s'avancer, n'osa pas détacher plus de 3 bataillons, un régiment de dragons et quelques pièces de canons, vers le Seligenstædter-Hof, parce que de sa position d'Ober-Bleichfeld, il couvrait mieux la communication de Schweinfurt, la route de retraite, et même le flanc des troupes engagées, qu'en se portant lui-même en avant; en faisant ce mouvement, il eût immanquablement donné prise sur la sienne; car à peine ces bataillons étaient-ils en marche, que la cavalerie légère de Kray tirailla avec les avant-postes d'Ober-Bleichfeld, et qu'il fut contraint de détacher 3 bataillons et 4 escadrons, sur la hauteur en avant du village, pour défendre et couvrir le plus longtemps possible le flanc et les derrières de Championnet.

Jourdan, instruit par Grenier du danger qui le menaçait, mit aussitôt en mouvement la grosse cavalerie, renforcée de celle de Championnet, et d'un régiment de dragons de la division Grenier pour les établir à la gauche de la ligne, sous les ordres de Bonnaud. Ces troupes se formèrent à côté de l'infanterie qui était dans les bois de Sperlerholz, de Kaltengrund et de Rottenhof. Bernadotte qui n'avait pas besoin de cavalerie à Lengfeld, ferma avec la sienne les trouées que formèrent la réunion de ces divers corps.

Cependant Wartensleben ayant débouché vers Erfeldorf, l'archiduc rangea ses escadrons en bataille sur une ligne, vis-à-vis de ceux des Français, afin de les empêcher de s'avancer avant l'arrivée de l'infanterie, dans la crainte d'être eux-mêmes attaqués. Il visait à de plus grands résultats que ceux d'une simple charge de cavalerie, et ne voulait pas remettre le sort de cette journée décisive, à une opération si précaire; 14 escadrons de hussards, qui avaient été jusqu'alors dispersés dans la plaine, furent réunis en échelons sur la droite de la grosse cavalerie, derrière Euerfeld. A

trois heures après midi, parut la tête de la colonne de grenadiers; l'archiduc les mit en bataille sur deux lignes; la droite appuyée à la cavalerie, leur donnant pour points de direction les petits bois en avant de la ferme de Rottenhof, qui se trouvait sur leur front. La cavalerie impériale attaqua les cuirassiers français à l'instant où ils se formaient; le prince de Lichtenstein tourna Euerfeld, avec la cavalerie légère soutenue d'un régiment de la réserve, et se dirigea, entre ce village et la ferme de Selingenstædter-Hof, contre le flanc de l'ennemi. Cette manœuvre eut un plein succès : la cavalerie française qui avait attendu la charge sans bouger, fut culbutée; mais, comme il arrive ordinairement, les escadrons victorieux furent eux-mêmes en désordre. Bonnaud les fit charger à son tour par une partie de sa grosse cavalerie, qui venait de se former, et les rejeta sur les cuirassiers qui s'avançaient en colonne. Soutenus par un régiment de cette arme, qui sortit alors de la ligne, les escadrons repoussés cherchèrent à déborder la droite de la cavalerie française, mais ils tombèrent dans la ligne des feux de son infanterie, qui garnissait les petits bois, et furent chargés par quelques escadrons qui, ayant gagné leur flanc, par un mouvement rapide, les repoussèrent. Dès ce moment, la cavalerie française se trouvait totalement engagée; et les Autrichiens au contraire, avaient encore 12 escadrons de cuirassiers disponibles. Ceux-ci s'avancèrent en colonne serrée contre elle au trot, l'enfoncèrent, et la repoussèrent en désordre sur l'infanterie : tous les efforts du général en chef et de Bonnaud pour la rallier, furent inutiles.

La disposition de l'infanterie sur une seule ligne, sans réserve, empêcha de porter remède à cet échec; la victoire penchait pour les Autrichiens ; la ligne des Français était enfoncée, leurs flancs découverts, Grenier séparé, et tous les efforts de leur aile droite inutiles. Celle-ci débouchait sur ces entrefaites de Lengfeld, et en venait aux mains avec l'ennemi, pour le déposter des hauteurs qu'il avait jusqu'alors défendues contre plusieurs attaques; mais Jourdan ordonna la retraite générale, et indiqua Arnstein comme point de ralliement.

De son côté, l'archiduc ordonna une attaque sur toute la ligne. Les grenadiers marchèrent droit aux petits bois de Rottenhof, suivis à droite de la grosse cavalerie. Le combat dégénéra alors en une forte canonnade, car l'ennemi ne fit presque plus de résistance. Championnet se retira peu à peu, suivant ses instructions. Il s'arrêta d'abord sur les hauteurs en arrière de Kœrnach, la droite appuyée à Bernadotte, la gauche couverte par la cavalerie.

Tandis que ceci se passait, Kray avait engagé une affaire très-chaude à Ober-Bleichfeld, avec Grenier, dont les troupes dispersées, tant pour renforcer celles de Championnet, que pour occuper la forêt de Heiligenthal, et couvrir la communication de Schweinfurt, ne purent tenir ferme sur aucun point. Kray s'avança sur deux colonnes : la première chassa l'ennemi de Diebach et de Heiligenthal et se jeta sur son flanc vers Bergheim et Opferbaum; l'autre marcha par Prosselsheim et Pussenheim, contre Ober-Bleichfeld. Le prince de Lichtenstein, avec la cavalerie légère, se joignit à cette colonne, après avoir concouru à battre la division Bonnaud. Dans un pays ouvert, un corps disséminé en postes, est toujours exposé à être battu, parce qu'il manque de consistance, et que celui qui lui est opposé, n'est gêné dans le choix ni dans l'exécution de ses projets offensifs. La division Grenier se trouvait dans ce cas; aussi fut-elle non-seulement chassée de tous les points, mais perdit-elle encore beaucoup de monde. L'infanterie, qui voulut se retirer de la forêt de Heiligenthal, fut sabrée ou prise par la cavalerie, ainsi que 2 bataillons qui cherchaient à opérer leur retraite en carrés, entre cet endroit et Opferbaum. Il ne resta d'autre chemin à Grenier pour se rendre à Arnstein, que celui d'Unter-Bleichfeld, à travers la forêt de Gramschatz.

Le reste de l'armée abandonna la position derrière le ruisseau de Kœrnach, au moment où les Autrichiens arrivaient, et se disposaient à l'attaquer. Les Impériaux passèrent le défilé sur quatre colonnes entre Kœrnach et Lengfeld, et se formèrent sur deux lignes entre Unter-Bleichfeld et Lengfeld, d'où ils s'avancèrent en bataille, refusant leur gauche et poussant leur droite. Lorsqu'ils eurent atteint le terrain coupé entre Mühlhausen et Werschbach, la grosse cavalerie forma une troisième ligne. L'artillerie, précédant la première, entra

en action ; alors les Français harcelés par les flanqueurs, continuèrent leur mouvement rétrograde : et s'ils firent mine d'établir quelques troupes sur un point, et de vouloir s'y maintenir, ces arrière-gardes n'attendirent jamais que les Autrichiens les attaquassent. La division Championnet se jeta dans la forêt de Gramschatz, et se dirigea sur Arnstein, partie en longeant sa lisière, partie par la traverse ; Bernadotte se porta sur le même point par Rimpar et Gundersleben. Ces deux villages étaient, à la vérité, plus éloignés de sa position en arrière de Lengfeld que de Kœrnach et d'Estenfeld, d'où les Impériaux débouchaient ; mais la marche de sa division fut si précipitée, que malgré qu'ils lui barrassent déjà la route, ils ne l'occupaient pas assez fortement pour l'arrêter ; car, de trois demi-brigades qui se présentèrent, les deux premières forcèrent le passage, et il n'y eut que la dernière qui fut presque détruite par deux régiments de cuirassiers en avant de Gundersleben. Elle se serait sauvée comme les deux autres, si le terrain, qui se rétrécit entre la forêt de Gramschalz et le Mein, n'eût obligé la cavalerie à appuyer vers la division Bernadotte, et par conséquent à se croiser avec elle sur la route.

Les Autrichiens marchèrent jusque sur les hauteurs de Rimpar. Cette position était avantageuse ; mais comme ils ne pouvaient s'avancer plus loin, avant que la forêt de Gramschatz, sur leur droite, ne fût nettoyée, l'archiduc y jeta de l'infanterie légère et 4 bataillons de grenadiers, en même temps que Kray y entra d'un autre côté. La cavalerie légère et deux régiments de cuirassiers soutinrent ce mouvement dans la plaine. La forêt fut occupée jusqu'à la vallée qui lie Gundersleben à Gramschatz. On cessa la poursuite à la chute du jour ; l'arrière-garde de Bernadotte tint jusqu'à minuit.

L'armée française se rallia derrière le défilé d'Arnstein : l'infanterie sur une ligne, à cheval sur la chaussée de Hammelbourg ; la cavalerie à Marbach. Les Impériaux restèrent en position à Rimpar, où l'archiduc rassembla les troupes de ligne, et forma avec ses troupes légères dans la forêt de Gramschatz, une chaîne de postes qui se prolongea vers la ferme de Gadehof jusqu'à Veitshœcheim sur le Mein.

Cette victoire lui assura la possession définitive de la communication la plus courte du Rhin au Mein, et lui procura la facilité de marcher sur le flanc droit de l'ennemi, restreint désormais à une ligne de retraite désavantageuse. Elle produisit aussi une forte impression sur le moral de l'armée battue. On lui prit sept pièces de canon, plusieurs caissons, et des prisonniers (1).

Les forces des Autrichiens, mises en action le jour de la bataille, s'élevaient à 31,000 hommes d'infanterie, et 13,000 chevaux. Les Français n'avaient en tout que 30,000 hommes.

Jourdan ne fut battu à Würzbourg que pour avoir divisé ses forces dans la vue d'atteindre plusieurs buts : voulant occuper la route de Bamberg pour l'offensive, et celle de Hammelbourg, en cas de retraite, il employa la moitié de l'armée à les garder le jour de la bataille : la division Lefebvre tenait Schweinfurt, celle de Grenier était disséminée pour la lier aux autres ; en sorte qu'au point décisif le général en chef n'eût que les divisions Championnet, Bernadotte et Bonnaud disponibles. C'est pour avoir établi l'armée sur une seule ligne, de Schweinfurt au Steinberg, que son attaque fut si molle, et que la cavalerie impériale n'eut aucune peine à la repousser, et à gagner la bataille. Toute marche de flanc donnant prise à l'ennemi sur notre ligne de retraite, on ne doit la faire qu'autant qu'elle assure la posses-

(1) Les trophées de l'archiduc furent bien loin de ce qu'ils auraient dû être.

Les Français, engagés dans la grande anse que forme le Mein, n'en pouvaient sortir que par Würzbourg ou Arnstein. La première de ces villes, qui est à l'abri d'un coup de main, étant occupée par Hotze dès la veille de la bataille, l'archiduc en passant à Fahrt, ou Schwarzach, comme il le fit, aurait dû manœuvrer par sa droite sur Opferbaum et Arnstein, seule communication qui restât aux Français, pour rendre la perte de l'armée de Jourdan, séparée de Lefebvre, inévitable. Ces calculs pouvaient se faire dès le matin, mais l'archiduc persista pendant toute la bataille à manœuvrer par la gauche ; tandis que soutenant mieux Kray, et poussant après la grande charge de cavalerie, les corps de Wartensleben et de Werneck sur Sulzwiesen, il eût encore atteint les Français dans leur retraite sur Arnstein, et probablement détruit la moitié de leur armée. La ville de Würzbourg, défendue par Hotze, était un obstacle que les divisions de Jourdan, déjà attaquées d'un autre côté par des masses supérieures, eussent été dans l'impuissance de forcer.

sion d'une nouvelle communication. Les Français, maîtres du Steinberg et de la position de Lengfeld dès le 2 septembre, l'étaient aussi de la route directe de Gmünden. Celle qui mène par Schweinfurt à Hammelbourg, ne leur servait donc à rien : la position de Lefebvre à Schweinfurt, il est vrai, couvrait leur marche; mais le long séjour qu'il y fit était au moins inutile. Le général en chef aurait dû le rappeler dans la nuit du 2 au 3, et l'échelonner, ainsi que la division de cavalerie, à la lisière de la forêt de Gramschatz, et aux environs de Mühlhausen. Appuyées par ce renfort, et refusant leur gauche, les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier auraient pu s'avancer sur plusieurs lignes par Lengfeld et Estenfeld.

Il n'y a pas de formation plus aisée que celle qu'on obtient d'une marche de flanc, vu qu'on peut l'exécuter par une seule conversion des pelotons; cependant Jourdan, dont les têtes de colonnes étaient déjà arrivées vers midi sur le Steinberg, perdit tant de temps à se former, que le combat de cette journée n'aboutit qu'à lui faire gagner les hauteurs à proximité de la route. Sa disposition de marche ne convenait pas pour une attaque vive et précipitée. Si l'armée française, mieux disposée en colonnes serrées, eût suivi de près son avant-garde, Hotze pouvait être forcé, et les communications avec Würzbourg rétablies. Les flancs de cette masse n'auraient rien eu à craindre de l'ennemi; car il devenait facile de lui opposer une ligne respectable au moyen d'une simple conversion.

On doit mettre au nombre des fautes commises par Jourdan durant la bataille, la négligence qu'il apporta à assurer son aile gauche, laquelle était entièrement en l'air dans la plaine, et dans le prolongement du point d'attaque. On peut y ajouter aussi le placement de la cavalerie en première ligne à côté de l'infanterie, et vis-à-vis celle des Autrichiens, qui était bien plus nombreuse; enfin sa retraite à Arnstein, dangereuse surtout pour la division Bernadotte, qui devait exécuter une marche de flanc dans une direction que les ennemis pouvaient lui couper. Cette faute dérivait de la première, qui força Jourdan à replier sa droite vers Arnstein, pour la réunir à sa gauche.

L'archiduc commit la même faute; il dispersa ses troupes : Starray risquait d'être battu le 2 et même le 3, sans qu'on fût à même de lui porter secours. En séjournant le 2 à Ober-Schwarzach, ce prince exposa la moitié de son armée : son intention était à la vérité, de couvrir sa ligne de retraite et la route de Bamberg : mais celle-ci ne courait pas de grands dangers, et au pis aller, il lui restait celle de Nürnberg. En prenant position à Kloster-Schwarzach, il eût pu, au contraire, secourir Starray à temps. Un seul pont ne suffisait pas non plus pour lier ces corps et faire passer le Mein à l'armée; il faut cependant avouer qu'on manquait de moyens pour en construire d'autres.

Les généraux autrichiens manœuvrèrent fort bien, le 3. Peut-être auraient-ils pu causer plus de dommages à l'ennemi dans la poursuite, si, après le passage des défilés de Kœrnach, ils eussent continué de marcher en colonne sans former deux lignes. Dès qu'on ne peut attaquer immédiatement, il n'est pas d'ordre plus désavantageux que la marche en bataille, parce qu'il faut rompre pour passer tous les défilés, et se reformer ensuite. Si, au contraire, l'on s'avance en colonne, l'on ne se développe qu'en présence de l'ennemi, et l'on est toujours à même de changer de front ou de direction.

La bataille de Würzbourg est du petit nombre de celles de la dernière guerre du dix-huitième siècle, qui furent décidées par la cavalerie dans une contrée ouverte. Celle des Français avait beaucoup perdu depuis la révolution, tant en nombre qu'en qualité; néanmoins, quoique celle des impériaux lui fût supérieure sous tous les rapports, ses généraux manquaient souvent de tact dans son emploi.

La manière d'employer chaque arme est relative à sa nature, et doit être une des premières connaissances d'un général. L'infanterie opère en marche comme en position; tout à fait indépendante, elle oppose partout une résistance opiniâtre; mais il n'en est pas de même de la cavalerie. Son effet est purement offensif, et procède d'un degré de force et d'élan des chevaux, dont le maximum ne s'obtient que par un mouvement progressif. Elle doit donc être formée à une distance suffisante du point où elle doit s'engager, et avoir assez de carrière pour y arriver avec toute l'impulsion nécessaire. Le plus haut degré de cet élan n'est que momentané, et se brise contre une

ferme résistance. Ainsi partout où l'infanterie et la cavalerie se comportent bien, la première a sur la seconde d'autant plus d'avantages, qu'elle l'atteint par son feu, avant que celle-ci ait acquis sa plus grande force ; mais lorsque des escadrons en attaquent d'autres de front, la victoire dépend ordinairement du plus petit incident.

La force s'use par un emploi souvent réitéré, en sorte que l'épuisement succède au plus haut degré d'élan. Il suit de là qu'on ne peut résister avec des escadrons qui viennent d'exécuter une charge, dès que l'ennemi leur oppose de nouvelles forces. Pour qu'elle ait un plein succès, il est nécessaire que la première ligne soit suivie d'une seconde, et s'il était possible, d'une troisième de troupes fraîches (1). C'est sur ces principes que sont basées les règles de la formation et de l'emploi de la cavalerie, un jour de bataille.

Lorsqu'elle doit couvrir un point, il faut qu'elle s'en trouve assez éloignée pour atteindre en carrière l'attaque qu'un en fera. Est-elle destinée à couvrir le flanc de l'infanterie? par un motif semblable, elle ne doit jamais être sur la même ligne qu'elle. Veut-on attaquer? on n'oubliera jamais combien les charges de front sont incertaines, et l'on massera toute sa cavalerie pour se procurer, s'il est possible, la supériorité. En général, on n'attaquera l'ennemi, qu'au point où il donnera prise; et l'on cherchera principalement à le déborder, à tomber sur ses flancs et sur les têtes de ses colonnes. Pour exécuter la charge, on se formera sur plusieurs lignes : la seconde devra dépasser les flancs de la première, afin de les couvrir. Dans ce même but, et pour conserver aussi la faculté de déborder l'ennemi, on pourra établir des colonnes sur les deux ailes. Enfin, l'un mesurera son mouvement, de manière que la première ligne ne se mette en carrière que pour tomber sur l'ennemi avec toute sa vigueur, pendant que les autres s'avanceront au trot. Celles-ci ne resteront pas trop éloignées de la précédente, et leurs chevaux seront en état de prendre simultanément une allure plus vive, et de resserrer leur ligne.

Quand la nature du terrain ne restreint pas l'emploi de cette arme sur un seul point, il est avantageux de la réunir derrière l'infanterie, dans une position d'où elle puisse se porter facilement partout. Ceci s'applique particulièrement à la grosse cavalerie. Quelques escadrons légers, placés derrière la première ligne d'infanterie, suffisent pour charger dans les intervalles, l'ennemi victorieux ou battu, qui donnerait prise par son désordre.

Si le moment arrive d'utiliser la cavalerie, on la portera en masse sur le point décisif. La vivacité de son allure lui permettant d'opérer sur toute la ligne dans la même journée, il serait superflu de la diriger avant l'instant marqué vers un point, par la seule raison que le terrain lui conviendrait. Celui à qui le général en chef confie le commandement de cette arme un jour de bataille, ne doit jamais se laisser entraîner par les raisons des autres généraux, et à diviser sa masse pour les secourir avec des détachements.

Les généraux autrichiens suivirent rarement ces principes : ils entremêlaient la cavalerie avec l'infanterie, dans tous les endroits accessibles d'une position, et dans toutes les plaines qui devaient être parcourues par les colonnes. La dernière arme perdit, par cet arrangement, son indépendance, sans que l'autre pût décider la victoire.

(1) Plusieurs écrivains ont blâmé la formation de la cavalerie sur trois lignes, en lui préférant celle sur deux. Entraîné par leurs raisonnements, j'avais partagé leur opinion, dont l'expérience m'a bien fait revenir.

L'ordre d'attaque par petites colonnes, proposé au chapitre XI. du *Traité des grandes opérations*, convient encore mieux à la cavalerie qu'à l'infanterie; car, outre que son allure vive et leste la soustrait promptement aux effets meurtriers de l'artillerie, 10 à 12 escadrons conservent plus d'ordre et de force dans leurs charges en colonnes, qu'en ligne déployée ; on peut disposer des derniers pour les porter à droite et à gauche sur les flancs de l'ennemi ; en cas d'échec, ceux qui sont ramenés n'occasionnent aucun désordre dans les colonnes qui les suivent en échiquier à une certaine distance, parce que les fuyards ont tout l'espace nécessaire pour s'échapper. L'affaire de Château-Thierry, où la cavalerie prussienne fut culbutée en 1814, par des forces inférieures, pour avoir été maladroitement formée sur deux lignes, est une nouvelle preuve de cette vérité.

L'ordre de bataille qui semble le plus convenable pour la cavalerie, serait d'en avoir un quart déployé, moitié en colonne sur chacune des extrémités de celle déployée, et le dernier quart en réserve au centre. Ainsi, en supposant un corps de cavalerie de 40 escadrons, on en mettrait 10 en ligne, 20 en deux colonnes à droite et à gauche, et 10 en réserve au centre, à quelque distance de la queue des colonnes des ailes.

CHAPITRE XXII.

DÉBLOCUS DE MAYENCE.

L'armée française avait essuyé une perte considérable, et l'ascendant que les Autrichiens prirent sur elle par leurs manœuvres, devenant à chaque instant plus marqué, Jourdan dut se retirer subitement pour ne pas accroître encore, par un nouveau combat, la supériorité de son adversaire. Il en sentit la nécessité, lorsque la bataille se décida contre lui, et ordonna en conséquence à Lefebvre de se replier de Schweinfurt par Kissingen, derrière la Saal. Dès lors il prévit que la victoire de Kœrnach entraînait le déblocus de Mayence, vu qu'il ne se trouvait entre Würzbourg et Cassel, aucune position où il pût devancer l'ennemi et se maintenir.

L'armée française n'avait d'autre ligne de retraite, que celle de la Lahn; et si Jourdan en eût douté quelques instants, son incertitude aurait bientôt été fixée. Cette ligne, un peu plus courte que celle de l'archiduc, assurait sa jonction avec le corps de blocus de Mayence et les renforts de l'armée du Nord. S'il atteignait la Lahn avant les Autrichiens, couvert par cette rivière, il pouvait espérer de donner quelque repos à son armée, et d'y rétablir l'ordre et la confiance. Les troupes françaises se réunirent la nuit du 3 septembre derrière Arnstein, d'où elles se mirent en marche le 4, avant le jour, pour Hammelbourg, derrière la Saal. Lefebvre était à OErlebach; l'artillerie et les équipages suivirent la route de Fulda. Le 5, la marche fut dirigée sur Brückenau; Lefebvre se dirigea à Ebersbach. Le lendemain, l'armée passa la Kinzig à Schlüctern, et se porta derrière cette rivière, dont Lefebvre borda la rive gauche, en avant de cet endroit. On ne put pousser, le 7, aussi loin qu'on se l'était proposé, à cause du mauvais état des chemins. Bernadotte s'arrêta à Ortenberg, Championnet et Grenier à Steinberg. La division de cavalerie n'arriva qu'à Büdingen, après être restée à Bierstein jusqu'à ce que les colonnes, continuellement harcelées par les troupes légères autrichiennes, en eurent passé le défilé. Le 8, l'armée française bivouaqua entre Butzbach et Muschenheim, couverte par Lefebvre, qui s'établit à Bergstadt. Enfin, le 9, elle atteignit la Lahn.

L'archiduc avait ordonné à Elsnitz de la poursuivre par la route de Schweinfurt, avec 7 bataillons et 21 escadrons, pendant que 5 bataillons et 16 escadrons, aux ordres du prince de Lichtenstein, se porteraient vers Gmünden. Le premier se diriga sur Kissingen, et l'autre sur le flanc droit des Français, par Framersbach. Ils eurent tous deux des engagements journaliers.

Immédiatement après la bataille, l'archiduc avait le choix de poursuivre l'ennemi sur la Saal, ou sur la route d'Aschaffenbourg. Il se décida avec raison pour le dernier parti, qui le menait directement à son but. En effet, Jourdan ayant gagné une avance dans la nuit, se trouvait plus près de la Lahn que les Impériaux, qui perdirent par là l'espoir de l'y prévenir : la retraite s'effectua d'ailleurs sur un terrain coupé, où il ne fut pas aisé de le poursuivre vivement, et encore moins de le forcer à une bataille; car, au pis aller, il lui était facile, en sacrifiant quelques troupes, d'arrêter assez longtemps

les Autrichiens dans les défilés, pour leur échapper avec le gros de son armée. On ne put donc viser qu'à l'inquiéter, sans lui causer des pertes considérables. Or, des détachements de troupes légères pouvaient d'autant mieux remplir cet objet, que l'ennemi, ne connaissant pas la force des corps lancés à sa poursuite, devait prendre toutes sortes de précautions pour traverser un pays boisé et difficile, dont il lui était impossible de saisir l'ensemble d'un coup d'œil.

L'archiduc, au contraire, en s'avançant librement sur la route d'Aschaffenbourg, pouvait arriver à la hauteur de l'armée française, menacer son flanc, la forcer à précipiter sa retraite, l'empêcher de prendre une position parallèle au Rhin, faire lever les blocus des places, et en tirer des renforts pour manœuvrer ensuite contre les communications de Jourdan, dans le cas où il voudrait rester sur la Lahn.

Un pont fut jeté dans la nuit du 3 au 4 septembre, à Zell sur le Mein. L'avant-garde et une partie de l'armée, y passèrent la journée suivante : le reste les suivit après la reddition de la citadelle de Würzbourg. L'avant-garde se porta à Waldbittelbrunn. Des détachements coururent jusqu'à Bischoffsheim et Lengfurt, où ils rétablirent le pont de bateaux. Le colonel Merveld fut envoyé dans la vallée du Rhin, avec 11 bataillons. Ses instructions portaient de percer entre Heppenheim et Darmstadt, de se réunir en quatre jours à la garnison de Manheim qui n'était pas bloquée, et de se porter de concert avec elle sur le Mein.

L'archiduc, profitant de sa supériorité en cavalerie, poussa des partis dans toutes les directions, qui firent un grand mal à l'ennemi, soit en répandant de fausses nouvelles, soit en excitant les paysans à l'insurrection, ou prenant des courriers, des convois, et des traîneurs. Les Français abandonnèrent à Schweinfurt 122 pièces de canon qu'ils avaient enlevées à Bamberg, Forheim et Kœnigshofen. Ils laissèrent en outre à Freudenberg, 10 bateaux chargés de 60 pièces de canon, de beaucoup de fusils et de 340 barils de poudre. On trouva à Wertheim et Würzbourg des magasins considérables. La citadelle de cette dernière place se rendit, le 4 au matin, et la garnison, forte de 800 hommes, fut prisonnière. Elle était commandée par le général Bollemont, directeur de l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse, lequel s'y était rendu pour faire remplacer les munitions de l'armée, et s'y trouva renfermé par la marche rapide des Autrichiens. On y trouva 88 pièces d'artillerie, appartenant aux princes de l'Empire, outre 6 bouches à feu et 125 caissons français.

Le 5 septembre, l'archiduc se porta de Zell à Aschaffenbourg, sur deux colonnes. L'infanterie traversa la forêt du Spessart, pour se rendre à Lengfurt et Ruhrbrunn; la cavalerie prit par Bischoffsheim et Miltenberg. Le 6, l'avant-garde rencontra à Besenbach, près d'Aschaffenbourg, une demi-brigade, et quelque cavalerie, que Marceau y avait détachées du corps de blocus de Mayence. La cavalerie fut mise en fuite par celle des Autrichiens, qui lui était supérieure, l'infanterie dispersée et taillée en pièces. Le 7, l'avant-garde arriva sur la Kahl, plaça ses postes sur la Kinzig, et occupa Neu-Ysenbourg, Offenbach et Bergen. La nuit suivante, Marceau fit traverser le Mein à la division Bonnard, qui avait investi Cassel, et couler le pont de pontons de Rüsselsheim. Trois bataillons de cette division passèrent le Rhin à Erbach, pour se réunir aux troupes qui investissaient Mayence, sous le commandement du général Hardy.

Le 8, les Autrichiens entrèrent à Francfort, occupèrent Rœdelsheim, et envoyèrent des détachements de cavalerie de l'autre côté de la Nidda vers Kœnigstein. L'avant-garde prit position à Lehrhof près de Hanau; Lichtenstein à Mehrholz; Elsnitz à Steinau, Schlüchtern et Bierstein. Marceau leva le même jour le blocus de Cassel, et prit position avec le corps d'investissement de 13 à 14,000 hommes, sur le plateau de Dotzheim.

Le but de l'archiduc se trouvait rempli; les principales forteresses étaient débloquées. Merveld arriva, le 7, à Heppenheim, d'où il se lia avec la garnison de Manheim.

Les Autrichiens, en se retirant, avaient laissé dans les places du Rhin près de 30,000 hommes, répartis ainsi qu'il suit, savoir:

3,000 hom. d'inf. . .		à Ehrenbreitstein.
15,000 ———	1,200 chev.	à Mayence.
8,800 ———	300 ——	à Manheim.
2,500 ———	30 ——	à Philipsbourg.

De son côté, Jourdan n'avait laissé qu'envi-

ron 26,000 hommes devant Mayence et Ehrenbreitstein. Les divisions Marceau et Bonnard investissaient Mayence, de concert avec la première brigade de Poncet, dont la seconde observait Ehrenbreitstein. Moreau s'était contenté de poster à Bruchsall, 3 bataillons et 2 escadrons, faisant environ 2,800 hommes d'infanterie et 240 chevaux, sous le commandement du général Scherb, pour observer Manheim et Philipsbourg.

Malgré leur faiblesse, ces divers détachements restèrent tranquilles dans leurs positions jusqu'à l'approche de l'archiduc. Il n'y avait qu'une négligence coupable de ces garnisons, qui pût sauver les généraux français du châtiment qu'ils méritaient pour s'écarter si loin du Rhin, sans assurer préalablement leurs communications. En effet, quand on compare la force des garnisons autrichiennes avec celle des corps de blocus; que l'on se rappelle que Manheim et Philipsbourg n'étaient pas cernés; et que le corps de blocus de Mayence coupé par le Mein et le Rhin, se trouvait opposé à une garnison supérieure de beaucoup à chacune de ses parties, on sent quelles ressources des commandants actifs et décidés auraient eu, dès le principe, pour punir l'ennemi de sa témérité. Mais les motifs qu'alléguèrent les gouverneurs pusillanimes de ces places, lorsqu'on les abandonna à leurs propres forces, disparaissant au retour du prince Charles; ne pouvant plus comme alors prétexter la crainte de se commettre en faisant des expéditions en rase campagne; l'armée victorieuse s'approchant à grands pas; l'ennemi affaibli se retirant dans le plus affreux désordre; les habitants du pays se déclarant partout pour les vainqueurs; ceux de l'Odenwald et des environs de Philipsbourg ayant pris les armes et demandant à se joindre aux garnisons, pour tomber sur les derrières des Français: combien n'était-il pas facile à celle de Manheim, d'enlever, d'anéantir le corps de Scherb, de combiner ensuite une opération avec celle de Mayence pour débloquer cette place, ou tout au moins, forcer Marceau à faire des détachements, pour la contenir pendant la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il faut donc l'avouer, l'inaction de ces gouverneurs fut très-préjudiciable aux Autrichiens, car leurs garnisons ne servirent pas même à rétablir entre les armées des deux puissances, l'équilibre rompu dès l'ouverture de la campagne; elle rendit, au contraire, leur disproportion plus sensible, car les Français employèrent moins de troupes à bloquer ces places, qu'ils n'en mirent à les garder. Circonstance qui neutralisa l'avantage qui résultait pour eux de l'occupation de points secondaires, que les premiers étaient tenus d'observer.

On pourrait dire pour leur excuse que la répartition des différentes armes dans ces places était fautive, et qu'elles étaient mal approvisionnées; mais cela ne serait admissible que pour la première période de l'investissement, et rien ne justifie plus tard leur coupable indifférence. La supériorité des deux armées françaises avait décidé l'archiduc à ne donner à ces places que le strict nécessaire pour leur défense, malgré que ce soit toujours une faute de mettre de faibles garnisons dans celles qui peuvent et doivent concourir aux opérations, avant d'être investies: de plus, elles n'avaient pas assez de cavalerie; Manheim surtout en manqua, ce qui ôta à son gouverneur les moyens d'intercepter les communications de l'ennemi. Enfin, le commandant de chacune de ces places était indépendant, et croyait remplir ses devoirs, en veillant uniquement à la défense de celle qu'on lui avait confiée.

L'archiduc, en quittant le Rhin, aurait dû considérer les garnisons de places si rapprochées, comme un corps d'armée; les organiser sur ce pied, en confier le commandement à un général auquel il eût donné de la cavalerie en proportion de l'infanterie, et fourni tout ce qui était nécessaire pour les rendre mobiles. Alors l'ennemi forcé de laisser devant elles le double de troupes, les Autrichiens n'auraient peut-être pas été obligés de se retirer jusqu'à Ratisbonne et Schwarzenfeld, pour reprendre leur supériorité sur lui et obtenir les avantages qu'ils ne durent qu'aux fautes de ses généraux, en cas de blocus. Une nombreuse cavalerie eût été utile dans ces places, pour en compléter les approvisionnements dans les environs, et augmenter, au pis aller, le nombre de leurs défenseurs. C'est une faute commune à bien des généraux, d'approvisionner strictement une place, et de n'y mettre que le nombre d'hommes nécessaire à sa défense, surtout en cavalerie, quand, par sa

position, elle peut opérer activement. Ceci dérive d'un faux calcul. Mille hommes en campagne, équivalent à 1,000 hommes; mais ne n'est pas dans une place, où quelquefois ils ne peuvent être bloqués par un nombre sextuple; car ce ne sont pas seulement des troupes, mais aussi des remparts, qu'on n'emporte pas aisément, qui protégent les sorties de la garnison dans des directions si opposées, qu'il est impossible à l'ennemi de les empêcher, sans lui opposer une force proportionnée. Un général qui emploie de cette manière 1,000 hommes dans une place, oblige l'ennemi à lui en opposer beaucoup plus; et acquiert une supériorité que la présence de ces 1,000 hommes à l'armée active ne compenserait pas (1).

Ce n'est pas une faute moins grave de régler au juste l'approvisionnement des places, en artillerie, en munitions et en subsistances, sur la durée présumée du siége; car est-il probable que l'ennemi entreprenne une opération qui demande tant d'énergie, quand il peut parvenir à la même fin, au moyen d'un simple blocus?

Ce sont ces inconvénients, comparés aux frais énormes de la construction des places fortes, qui ont fait mettre en problème leur utilité.

(1) L'archiduc semble pencher ici pour le système de grands corps jetés dans les places, et préférer renforcer ses garnisons de plusieurs milliers d'hommes, à les joindre aux troupes en campagne. C'est une erreur manifeste. Le sort de Doiré à Mayence, de Wurmser à Mantoue, de Masséna à Gênes, de Saint-Cyr à Dresde, de Rapp à Dantzig, prouve qu'une armée fait toujours mieux de tenir autant que possible, ses forces en campagne que de les diviser en jetant de grosses garnisons ou des corps entiers dans les forteresses. A la vérité, il y a telles circonstances où cela devient indispensable et même avantageux. C'est quand il se trouve à leur proximité, des armées de secours sur lesquelles on peut compter, et quand le corps investi est considéré comme une masse susceptible d'opérer sur les derrières de l'ennemi. Mais dans ce cas même, ce sera toujours l'armée active en campagne qui décidera par une bataille du sort de ces gros détachements. On l'a vu surtout à Dresde, en 1813. Si la garnison qui s'y trouvait se fût fait jour à travers les milliers dont elle était investie, cela n'eût pas empêché la grande armée française de perdre la bataille de Leipzig; disons plus: Saint-Cyr, tenant la campagne sur l'Elbe, eût été bientôt coupé et contraint de se renfermer dans une place, lorsqu'après la victoire, les alliés détachèrent des forces supérieures contre lui. L'opinion du prince ne peut donc être érigée en maxime absolue; l'heureux emploi de ce système dépend, comme à Gênes, de la situation morale, politique et relative des deux partis.

CHAPITRE XXIII.

RETRAITE DU GÉNÉRAL LATOUR DERRIÈRE LA GROSSE LABER.

Tout ce qui venait de se passer aurait dû convaincre Moreau et Latour, de la nécessité de réunir leurs forces sur des points décisifs; et le premier en particulier, de la supériorité de l'armée de Rhin-et-Moselle, sur les Autrichiens restés en Bavière.

Il était présumable qu'il s'avancerait rapidement pour frapper des coups décisifs; que Latour, au contraire, éviterait avec soin de s'engager sérieusement, et chercherait à suppléer au nombre par le choix de ses positions; mais l'un et l'autre ne s'écartèrent pas de leur système. Latour dispersa ses troupes en plusieurs petits corps, depuis le Danube jusqu'aux montagnes du Tyrol, et Moreau prenant pour base de ses mouvements les dispositions singulières de son adversaire, se contenta de gagner insensiblement du terrain par des combats de détail, au lieu d'entreprendre une opération bien calculée, pour le forcer à une retraite définitive.

Les Autrichiens à l'issue du combat de Geisenfeld, prirent la position suivante: 4 bataillons occupèrent Ingolstadt; Nauendorf, avec 8 bataillons et 22 escadrons, prit poste à Neustadt; 6 bataillons et 8 escadrons s'établirent sous les ordres immédiats de Latour, à Siegenbourg, couverts par des détachements sur l'Abens. Un bataillon et 4 escadrons furent placés devant Mosbourg; 2 bataillons et 4 escadrons en avant de Freising; 4 bataillons et 12 escadrons, réunis au corps de Condé, sous le commandement du prince de Fürstemberg, prirent poste sur la rive droite de l'Iser, vis-à-vis de Munich, pour en défendre le passage. Frœhlich, avec 12 bataillons et 16 escadrons, garda les débouchés du Tyrol depuis Holzkirchen, Benedictbaiern, Murnau et Etal, jusqu'à Fuessen. Les avant-postes de son aile gauche s'appuyaient à Nesselwang, Kempten et Schœngau: 5 bataillons et 2 escadrons, qui lui furent détachés de l'armée d'Italie à Hohenembs, ainsi que la réserve de son corps, se tinrent à Mittenwald, clef du Tyrol.

Les Français quoiqu'un peu moins dispersés, ne laissaient pas que d'être dans une position également trop étendue: la division Delmas, forte de 9 bataillons et 12 escadrons, bloquait la tête de pont d'Ingolstadt; Desaix, avec celle de Beaupuy et la réserve, formant ensemble 18 bataillons et 23 escadrons, se trouvait derrière Geisenfeld; deux divisions du centre, fortes de 18 bataillons et 17 escadrons, s'étaient portées, sous Saint-Cyr, vers l'Ammer, et tenaient Kirchdorf, Talhausen et Tuntenhausen. Le 31 août, les 1er et 2 septembre, Ferino fit, avec ses 12 bataillons et 10 escadrons, de vaines tentatives pour s'emparer du pont de Munich, que les Autrichiens avaient barricadé. Les Bavarois occupaient la ville, et en refusaient l'entrée aux deux partis. Laborde, avec 9 bataillons et 7 escadrons, observait le Vorarlberg, à Bregenz et Kempte.

Le 3 septembre, l'avant-garde du centre attaqua les postes en avant de Freising, que les Autrichiens avaient eu la bonhomie de laisser en avant de l'Iser, sans avoir fait de préparatifs pour brûler le pont. Ils furent rejetés jusqu'à Ærding, dont les Français occupèrent le pont.

Le même jour, Nauendorf se retira à Abensberg; et Latour derrière la grande Laber à Pfeffenhausen. Six escadrons, arrivés de l'intérieur, couvrirent sa gauche à Landshut.

Moreau s'était flatté de forcer le passage de l'Iser à Munich, et de s'avancer ensuite vers l'Inn, pendant qu'un corps aurait assiégé la tête de pont d'Ingolstadt; mais la facilité avec laquelle il occupa le débouché de Freising, et les difficultés qui l'attendaient devant Munich, où l'Iser n'a pas de gué, le décidèrent à changer de projet, et à le franchir dans la première de ces villes. Il ordonna, à cet effet, un mouvement à gauche; Abatucci resta à Munich avec l'avant-garde, tandis que le gros de la division Ferino marcha sur Freising et Mosbourg.

On ne reconnaît point dans ce mouvement, la sagesse et l'extrême prudence qui avaient caractérisé jusque-là, tous les plans de Moreau. En effet, s'il voulait s'avancer en Bavière, malgré le manque de nouvelles de Jourdan et de l'archiduc, au mépris des bruits de l'échec et de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, c'était une témérité de prétendre percer par le centre, sans avoir d'appui pour ses ailes. Nauendorf et Latour étaient sur l'une, Frœhlich menaçait l'autre. Les deux premiers, débouchant par Ingolstadt sur l'une ou l'autre rive du Danube, et Frœhlich des montagnes du Tyrol, pouvait également tomber sur ses flancs, et le contraindre à rebrousser chemin, ou à faire de si nombreux détachements pour assurer sa marche, qu'il lui serait resté trop peu de monde pour continuer l'offensive avec succès.

Il devait s'affaiblir à mesure qu'il s'avançait, parce que ses ailes s'alongeant proportionnellement, exigeaient plus de troupes pour les couvrir. D'un autre côté, plus il s'affaiblissait, plus les Autrichiens avaient de liberté pour opérer sur ses derrières et ses flancs dégarnis, tandis qu'ils l'eussent arrêté sur l'Inn et l'Ens, au moyen des renforts qui leur arrivaient de l'intérieur, et des détachements tirés des garnisons mêmes du pays.

Moreau croyait, en s'avançant sur l'Inn, causer de la jalousie aux généraux ennemis, sur les frontières de l'Autriche; et il espérait les y prévenir de Munich, comme de Freising. Mais un général qui commande une armée supérieure en nombre, n'a-t-il pas assez de moyens pour faire prendre le change à l'ennemi, et l'engager à de fausses mesures, sans commettre lui-même des fautes pour atteindre ce but? Il est permis à un général expérimenté, de mettre promptement à profit celles de son adversaire; mais c'est toujours une témérité, de fonder un plan sur la supposition gratuite qu'il en commettra.

L'entreprise de Delmas contre la tête de pont d'Ingolstadt, pendant que Moreau s'avançait, n'était pas à beaucoup près aussi facile qu'elle le paraissait, et ne pouvait être menée promptement à sa fin. La tête de pont consistait, il est vrai, en un simple ouvrage à corne non revêtu, dont le front extérieur n'avait que 80 toises, et les flancs 60; il n'était entouré que d'un fossé plein d'eau, et d'un chemin couvert; mais les Autrichiens l'avaient si bien réparé, qu'il devenait impossible de l'enlever par un coup de main.

Outre cela, sa situation ne permettait pas de s'emparer aisément des points propres à la destruction du pont. Le coude que le fleuve décrit vers la place, empêche l'établissement des batteries sur la partie inférieure de son cours, avant qu'on ne soit logé sur le chemin couvert du flanc de l'ouvrage à corne; parce que le terrain est dominé jusque-là, par le corps de place, qui flanque la face extérieure de l'ouvrage, à la distance de 300 toises, et qu'une flèche palissadée, se trouvait encore à 200 toises plus loin.

Sur la partie supérieure du Danube, le coude, quoique moins étendu, suffit pour empêcher l'ennemi de tirer sur le pont, à moins de 250 toises; et avant d'arriver à cette distance, il faut cheminer par tranchées, sous le feu du corps de place, qui déborde ici la tête de pont, de 150 toises. Il est vrai que les assiégeants pouvaient établir des batteries dans une île située à 200 toises du pont, au milieu du Danube; mais soumise au feu des remparts, elle se trouve encore exposée aux inondations; d'ailleurs les abords de la tête de pont, bien que découverts, sont en partie marécageux : ajoutons qu'Ingolstadt ne manquait ni d'artillerie, ni de munitions. Sa garnison, forte de 4 bataillons, quoique beaucoup trop faible, suffisait donc pour la défendre, tant que Nauendorf et Latour ne s'éloigneraient pas du Da-

nube, qu'il leur serait libre d'en déboucher, ou de passer ce fleuve, entre Neustadt et Ratisbonne. D'après toutes ces considérations, on voit que la prise de cet ouvrage était très-difficile, pour ne pas dire impossible. La seule division Delmas n'aurait pas même suffi pour en masquer le débouché; et dans le cas où elle eût réussi à s'en emparer, les Autrichiens n'y perdaient qu'un passage commode sur le Danube; car rien ne les eût empêchés de manœuvrer sur le flanc gauche de l'armée française, qui s'avançait vers l'Inn, et de passer le fleuve entre Straubing et Donauwerth.

Le 7, l'armée française s'avança pour soutenir ses avant-gardes, qui chassèrent l'ennemi de Mosbourg, et s'emparèrent du pont de l'Iser. Dans le même temps, le détachement de Mainbourg fut repoussé, avec perte de deux pièces de canon.

Ce mouvement décida Latour à se porter, dans la nuit du 6 au 7, à Landshut, où il prit position en avant de la ville, près de Selingthal. Nauendorf garda Abensberg et se rendit néanmoins à Abbach, parce que les coureurs français se montrèrent aussi dans les environs de Neustadt.

Frœhlich était resté jusqu'alors dans l'inaction, quoique, par sa supériorité, il eût pu faire beaucoup de mal à la division Laborde, ou manœuvrer plus utilement encore contre le flanc de Moreau. Il porta une attention exclusive aux passages du Tyrol, où toutes ses troupes se trouvaient dispersées et paralysées depuis la retraite du Lech. Aucun de ses détachements ne pouvait agir efficacement, et pourtant ce n'était que par leur réunion qu'il pouvait être redoutable.

Il envoya enfin, dans la nuit du 5 au 6 septembre, un parti de 6 escadrons, à Weilheim, pour courir entre le Lech et l'Iser. Le major Wolfskehl, qui le commandait, arriva la nuit suivante à Fürstenfeldbruck, et le 7, au jour, à Dachau, où il enleva un parc d'artillerie et son escorte, avec beaucoup de munitions et de vivres.

Ferino envoya contre lui de Munich sa cavalerie légère, mais déjà le coup de main était exécuté, et les Autrichiens retirés.

Le 9, l'avant-garde française qui voulut percer entre Aich et Thul, en avant de Mosbourg, fut repoussée; il en fut de même de la tentative qu'elle fit pour s'emparer de Munich.

Moreau ne profita des fautes grossières de Latour, qu'en attaquant la position de Freising et Mosbourg, quoique la dispersion des Autrichiens favorisât toute autre opération.

Malgré ses instructions, et la communication entière qui lui avait été faite du plan de l'archiduc, Latour persista à vouloir couvrir la frontière d'Autriche par un cordon, et à se retirer de l'Iser sur l'Inn. Il fit en conséquence toutes ses dispositions pour opérer sa retraite sur Braunau, dès que l'ennemi s'avancerait en forces contre lui.

Nauendorf envisagea mieux les choses. Toutes les instances que Latour lui fit pour l'engager à se réunir à lui, furent inutiles : il lui déclara nettement qu'il ne s'écarterait pas du Danube; et que dans le cas où il serait forcé de mettre ce fleuve entre lui et l'ennemi, il le passerait à Ratisbonne, pour s'établir sur la rive opposée vis-à-vis de cette place.

L'archiduc l'avait rendu indépendant de Latour; et cette mesure, ordinairement si dangereuse lorsqu'il s'agit d'atteindre le même but, fut très-utile dans cette occasion.

Mais, dira-t-on, si l'archiduc jugeait Nauendorf plus capable de conduire l'armée que Latour, pourquoi ne renvoyait-il pas celui-ci et ne confiait-il pas le commandement au premier? le service en eût été mieux fait, sans doute; néanmoins cela ne pouvait avoir lieu; car Nauendorf n'était que général-major, et tous les feld-maréchaux-lieutenants de l'armée de Bavière, marchaient avant lui. Il aurait donc fallu l'élever à ce grade, ce qui ne se trouvait pas plus au pouvoir du prince, que de lui donner un commandement sur ses supérieurs, sans renverser toutes les règles de la hiérarchie militaire.

CHAPITRE XXIV.

COMBAT SUR LA LAHN. — RETRAITE DE JOURDAN SUR LA SIEG ET LE RHIN.

Quand l'armée de Sambre-et-Meuse arriva sur la Lahn, le 9 septembre, le général français eut le choix de plusieurs positions. D'abord il pouvait s'établir avec toutes ses forces disponibles à Wezlar, au débouché de la route la plus courte et la meilleure sur le Mein, ce qui eût contraint son adversaire à l'attaquer, ou à le déloger par des manœuvres. Ce dernier parti n'était pas sans danger, et l'archiduc, en l'adoptant, eût donné prise sur sa ligne principale de retraite; Jourdan en s'avançant contre son flanc droit, l'aurait, ou coupé du Danube, ou rejeté sur le Mein et le Necker inférieur : alternative également désastreuse pour les Autrichiens, puisque ce n'était qu'en conservant les communications entre l'archiduc et Latour, que la campagne se terminerait à leur avantage. Ainsi, en s'arrêtant de préférence à Wezlar, le général français devait compter sur une réunion de forces suffisante pour reprendre l'offensive avec vigueur.

Le second parti consistait à placer des avant-gardes à Wezlar et Limbourg, comme passages principaux de la Lahn, et à concentrer son armée dans une position intermédiaire, pour se porter en forces vers le défilé d'où déboucherait l'ennemi.

Dans la troisième alternative, l'armée française se serait réunie à Limbourg, d'où elle eût parfaitement couvert les routes les plus courtes et les meilleures, par où devait s'effectuer la retraite, et s'acheminer les renforts de Neuwied et de Hachenbourg. La difficulté de déboucher en avant de ses ailes, dispensait de faire de gros détachements; l'ennemi n'aurait pas osé tourner une telle position : l'aspérité des montagnes, le manque de chemins dans la petite plaine entre elles et le Rhin, l'en eussent empêché sur la droite; et, sur la gauche, il n'aurait jamais inquiété le flanc et la ligne de retraite des Français, aussitôt que ceux-ci auraient menacé la sienne; attendu que sa supériorité n'était pas alors aussi marquée qu'au mois de juin précédent.

La position de Wezlar était bonne pour l'offensive; la seconde, seulement pour la défensive; mais celle de Limbourg, aussi propre à l'une qu'à l'autre, était préférable. Toutefois Jourdan voulant reprendre l'offensive immédiatement, choisit la première. Le renfort du corps de blocus de Mayence, et de la division Castelvert, qui devait arriver de l'armée du Nord, au plus tard le 15 septembre; enfin, la conviction qu'il suffisait de quelques jours de repos pour rétablir ses troupes, lui donnaient l'espoir de réussir, et, il faut en convenir, cette espérance n'était pas sans fondement, car l'archiduc ne pouvait réunir assez de troupes des places, pour rétablir l'équilibre des deux armées.

Aussitôt que celle de Sambre-et-Meuse eut passé le défilé de Bierstein, elle continua paisiblement sa marche; le corps de blocus de Mayence seulement, fut harcelé par la garnison de cette place. L'archiduc, au contraire, concentra son armée à Aschaffenbourg, et fit arrêter, le 8, tous les coureurs qui étaient à la poursuite de l'ennemi, vu que la direction de Jourdan sur Wezlar, exigeait de nouvelles dispositions.

D'après ce qui venait de se passer, il importait, pour terminer heureusement la campagne,

et délivrer l'Autriche de toute crainte pour ses frontières, de chasser les Français des bords de la Lahn, soit en leur faisant éprouver un échec considérable, soit en les rejetant dans une position telle, qu'ils ne pussent reprendre l'offensive avant que les Impériaux n'eussent forcé Moreau à la retraite. Il est aisé de juger, en effet, l'embarras où se serait trouvé l'archiduc, s'il eût été retenu plus longtemps, ou battu sur la Lahn. Tout alors se fût tourné contre lui : l'armée de Sambre-et-Meuse ayant reçu des renforts considérables, et en attendant encore de plus grands, pouvait reprendre ses avantages en s'établissant dans de bonnes positions, où les Autrichiens eussent été contraints de l'attaquer. Le prince Charles, pour éviter ce danger, préféra manœuvrer à combattre, et basa son plan sur la connaissance de l'irrésolution et des principes de tactique de son adversaire. Les positions de Jourdan étaient presque toujours trop étendues. Lorsqu'il se porta pour la seconde fois sur la Lahn, il attacha beaucoup trop d'importance à Wezlar; et, maintenant encore, il y avait réuni la plus grande partie de ses troupes. Le général autrichien résolut de confirmer Jourdan dans son opinion sur Wezlar; d'attirer toute son attention sur ce point par des démonstrations, pendant qu'il chercherait à percer vers Limbourg, afin de le forcer à une prompte retraite, en menaçant ses communications (1). Ce plan était hardi, car, entre autres dangers, il présentait celui de marcher sur Limbourg en présence des Français concentrés à Wezlar, sur le flanc droit des Impériaux, au débouché d'une route qui les portait sur la ligne de retraite de ceux-ci vers le Mein, bien avant qu'ils pussent atteindre leur but : tant il est vrai qu'à la guerre il est peu de principes généraux stables et positifs, et dont l'application ne diffère selon les circonstances, puisque telle conduite, bonne ou convenable en certaines occasions, devient mauvaise et désastreuse en d'autres. Le plan de l'archiduc réussit complétement, malgré le peu de vigueur avec lequel il procéda, croyant rendre sa marche plus sûre. L'énergie et l'activité dans l'exécution doivent être proportionnées à la hardiesse d'un projet, afin d'atteindre rapidement une bonne position, profiter de la stupeur de l'ennemi, et de ne lui pas laisser le temps d'apercevoir le danger momentané d'une opération hasardée. En un mot, un plan hardi est d'autant moins périlleux, qu'on l'exécute plus vite; car, en guerre, la célérité est toujours compagne de la sûreté (2).

Jourdan s'établit, le 9 septembre, dans les positions suivantes : la division Grenier derrière Alzbach, son avant-garde occupant Giessen et ses environs. Championnet couronna les hauteurs en arrière de Wezlar, entre Altendorf et Altstætten. Sur la droite, Bernadotte s'étendit jusqu'à Obernbreit. Les troupes légères de ces divisions, se liaient sur la rive gauche de la Lahn. Toute celle de Lefebvre était sur la même rive, appuyant sa gauche à Dudenhofen, et sa droite sur les hauteurs de Wezlar. La division de cavalerie bivouaqua à Uttenhofen.

Le même jour, l'armée autrichienne se mit en mouvement sur trois colonnes. La première, de 11 bataillons et 31 escadrons (6,800 fantassins et 3,000 chevaux), sous la conduite de Kray, marcha vers Butzbach, pour contenir l'ennemi placé sur la Lahn supérieure, der-

(1) On croit que l'archiduc aurait mieux fait d'observer Jourdan sur la Lahn, et de partir, dès le 10 ou le 11 septembre, avec 30,000 hommes pour se joindre à Nauendorf, vers Ulm, où il eût put prévenir l'armée de Moreau sur le Danube, car elle n'y arriva que le 23. Jourdan, à la vérité, avait été renforcé par le corps de Marceau, et une division de l'armée du Nord; mais à la suite d'une retraite longue et pénible, on n'est pas si vite en mesure de reprendre l'offensive, et il est probable que ce général y eût regardé à deux fois avant d'attaquer Wartensleben. D'ailleurs il eût sûrement ignoré plusieurs jours le véritable mouvement de l'archiduc. Le résultat qu'on pouvait se promettre d'une marche sur Ulm était préférable à celui de repousser Jourdan des bords de la Lahn sur ceux de la Sieg.

(2) Cette assertion est très-juste lorsqu'il s'agit d'une seule opération, et non du plan complet d'une guerre. Dans ce dernier cas, tout dépend de la situation intérieure des États que l'on doit combattre; car il est bien des circonstances où il serait plus sage d'aller lentement : un empire n'est pas toujours le prix de la course.

L'auteur n'a voulu certainement parler que d'une opération dont le cours embrasserait une période de quelques semaines, ou même dont la réussite formerait le succès d'une campagne; par exemple, de l'opération de l'armée de réserve sur le Pô en 1800, et de celle qu'il fit lui-même contre Jourdan. Dans ce sens, il a parfaitement raison.

rière Wezlar et Giessen. Celle-ci était suivie par l'archiduc, avec 31 bataillons et 38 escadrons (15,000 hommes et 4,000 chevaux) : il campa, le 9, sur la Kahl, près de Dittingen, projetant de suivre d'abord la première colonne jusqu'à Friedberg, pour donner de fortes inquiétudes à l'aile gauche de Jourdan, et couvrir en même temps la route principale, pendant que le mouvement s'exécuterait. Son intention était de se diriger ensuite contre la basse Lahn, et de se réunir aux deuxième et troisième colonnes pour en forcer le passage au point le plus favorable, dans les environs de Limbourg.

La deuxième colonne, de 10 bataillons et 33 escadrons (6,800 hommes et 3,700 chevaux), sous le commandement de Hotze, se trouva, le 9, à Grossenheim, au-dessus de Kahl, et se porta sur Weilbourg, afin d'observer l'ennemi, et couvrir la marche de l'archiduc sur Friedberg.

La troisième, aux ordres du général Neu, consistant en 12 bataillons et 3 escadrons de la garnison de Mayence, renforcés de 12 autres escadrons de l'armée, formant en tout 8,000 hommes de pied et 1,600 chevaux, fut dirigée sur Limbourg. Elle arriva, le 9, à Erbenheim, à la suite d'un engagement dans les environs de Wisbaden, avec l'arrière-garde de Marceau, qui perdit dans cette rencontre 2 pièces de canon et fut obligée de se retirer sur les hauteurs de Kemel. Les Autrichiens prirent en outre, à Flersheim, un parc de 65 pièces de canon, 17 mortiers et beaucoup de munitions. Cette artillerie provenait, en grande partie, de Francfort et de Würzbourg, et semblait destinée pour le siége de Mayence.

Le 10 septembre, la première colonne arriva à Staden, sur la Nidda. Ses avant-postes occupèrent Langgans, Münzenberg, Lich et Weirings. L'archiduc campa à Windecken. Hotze atteignit Hombourg. Des détachements furent envoyés à Neu-Schwalbach et jusque sur la hauteur de Kemel. Des troupes légères se répandirent aux environs de Holzhausen, Nastetten, Hühnerkircheu.

Moreau se retira sur deux colonnes : la première, commandée par le général Dauriez, sur la route de Nassau, en arrière de Singhofen le général Bonnet, avec la seconde, à Müuzfeld, où il se rendit par Kirchberg. Quelques détachements qui étaient en retard sur la hauteur d'Idstein, arrivèrent par des traverses, à Limbourg et Dietz.

Les progrès des Autrichiens de ce côté, occasionnèrent quelques changements dans la position de l'armée française, qui appuya alors à droite. Le 10, Bernadotte se porta en arrière de Runckel, et Championnet jeta 2 bataillons et 4 escadrons à Weilbourg. Le lendemain, on continua ce mouvement. Bernadotte porta une brigade entière au village d'Els, et une sur les hauteurs d'Ofheim, derrière Limbourg. La division de cavalerie le suivit comme réserve. Championnet s'étendit encore plus, et renforça la garnison de Weilbourg de 3 bataillons.

Le 11, Kray arriva à Münzenberg. Ses troupes légères se portèrent en même temps, de Grœnningen, Steinberg et Lich, contre Giessen, d'où, après avoir culbuté les avant-postes français, ils s'emparèrent de la ville à l'aide des habitants, ainsi que de Klein-Linden. Les Français tentèrent vainement de rentrer dans Giessen au moyen d'une canonnade; mais ils réussirent à passer la Lahn à Klein-Linden, et mirent un poste sur la rive gauche.

Le 12 septembre, Kray prit position avec toute sa colonne sur les hauteurs, au pied desquelles est situé Giessen. Il occupa Dornholzhausen et Hœrnsheim, pour couvrir son flanc gauche contre Lefebvre, posté sur le Galgenberg, près de Wezlar, et dans la forêt, entre la ville et Dudenhofen. Hotze poussa jusqu'à Weilmünster, chassa les avant-postes français de la ménagerie de Weilbourg et de Braunfels.

Jourdan, affaibli par l'extension qu'il avait donnée à sa ligne vers Limbourg, perdit l'occasion d'attaquer Kray qui s'avançait sans soutien, et donnait prise sur son flanc gauche. Le 12, les troupes françaises furent encore plus disséminées. La division Grenier occupa Crofdorf et Kleiberg pour couvrir sa gauche, et détacha une demi-brigade sur la hauteur de Fetzberg, pour garder les débouchés de Giessen. Trois bataillons de Championnet durent se rapprocher de Wezlar, en sorte que sa division se trouva dispersée en cordon.

Dans la nuit du 12 au 13, Lefebvre se retira sur la rive droite de la Lahn, et s'établit derrière Wezlar, entre Herrmanstein et Alzbach. Jourdan, inquiété par les progrès que les Au-

trichiens faisaient sur le flanc gauche de cette division, abandonna ainsi sa position offensive.

Il ne resta en avant de Wezlar, que des postes qui furent chassés, le 13 au matin, par les avant-gardes autrichiennes qui s'avancèrent par Dudenhofen et Dornholzhausen : celles-ci occupèrent Wezlar, ainsi que le pont sur la Lahn, que les Français avaient négligé de rompre. Dans l'après-midi, Starray prit position sur le Galgenberg : détaché avec un bataillon et 11 escadrons au soutien de Kray, il était parti, dès le matin, du camp de Windecken où l'archiduc avait séjourné l'avant-veille. La journée du 13 se passa en un vain échange de coups de fusil et de canon des deux rives de la Lahn, depuis Wezlar jusqu'à Giessen. Des détachements de cavalerie autrichienne couraient aux environs de Lollar, sur la rive droite, et au-dessus de la position française, inquiétant ses flancs et ses derrières. Grenier les arrêta en mettant un poste à Hohensolms. Toute sa division prit position sur les hauteurs entre Kleiberg et Fetzberg, et repoussa la tentative de passage faite par les troupes légères ennemies à Giessen.

L'archiduc partit le 12 septembre de Windecken, pour Friedberg, sur deux colonnes, arriva, le 13, à Usingen. Kray fut encore renforcé à Butzbach par 4 bataillons de grenadiers, afin d'assurer complétement la marche et la ligne de retraite de l'armée. Ses instructions portaient qu'il ferait des démonstrations vigoureuses.

Les troupes légères autrichiennes ayant passé la Lahn à Lollar, occupèrent la forêt de l'autre côté, et coururent sur le flanc gauche des Français. Le 14, Grenier fit sans succès un détachement dans cette forêt, parce que l'ennemi avait mis quelque artillerie sur la rive gauche, et fait de là un feu d'écharpe très-vif. Le 15, Kray renforça le détachement de Lollar, posta un bataillon et 4 escadrons sur la Lahn au-dessus de Giessen; et près de la ville, un pareil détachement qui jeta un poste au delà de la rivière. Kray attira aussi les renforts de l'archiduc dans la position de Giessen, et fit tout ce qui dépendait de lui pour inquiéter le flanc gauche de l'ennemi.

Le 16 septembre, les démonstrations furent plus sérieuses. Les Autrichiens débouchèrent de la forêt vis-à-vis de Lollar, et repoussèrent les avant-postes français dans le camp de Grenier, sur les hauteurs en arrière de Giessen, pendant que Kray en amusait le front par une canonnade et une fusillade très-vives. Ils conservèrent le terrain gagné, malgré plusieurs retours offensifs, jusqu'à ce qu'enfin Grenier les repoussât vers le soir derrière la Lahn, avec la plus grande partie de sa division. Kray, s'apercevant de ce mouvement, crut pouvoir attaquer simultanément la position et faire jour à ses troupes, pressées sur la rive droite de la rivière. Il détacha en conséquence 3 bataillons, avec ordre de la passer près de Giessen, pour attaquer les hauteurs où Grenier n'avait laissé que la brigade Olivier. Cette attaque réussit, et elles furent enlevées; alors les tirailleurs autrichiens poursuivirent avec chaleur les Français en désordre : mais Jourdan, présent à cet engagement, avait rappelé de Limbourg, dès le 15, la division de cavalerie et un régiment de celle de Lefebvre, au soutien de Grenier. Elle se montra à temps pour repousser les tirailleurs ennemis, qui s'étaient trop avancés. Le général Leval arriva sur ces entrefaites avec un renfort d'infanterie. Réuni à Olivier, il attaqua les Autrichiens, et les repoussa à l'entrée de la nuit de la position jusque sur la Lahn. Bonnau fut grièvement blessé dans ce combat. Kray avait été trop loin pour une simple démonstration, et sacrifié trop d'hommes pour remplir son but. Quoique Marceau eût prévenu plusieurs fois le général en chef de la marche de l'archiduc sur Limbourg, il persista néanmoins à croire le gros de ses forces vis-à-vis de Giessen, et que son attaque serait dirigée contre ce point. Jamais une démonstration ne produit plus d'effet, qu'à l'égard d'un ennemi battu : la conviction intime qu'il a de son infériorité, le rend méfiant et circonspect, et le défaut de renseignements, qui se fait toujours sentir dans la retraite, augmente son incertitude. Le désir de laver l'affront qu'il a reçu; son orgueil humilié, joint au sentiment de sa propre impuissance, grossissent à ses yeux les plus petits avantages, et les lui peignent comme une victoire signalée; illusion dont il ne serait point dupe de sang-froid. En effet, comment Jourdan aurait-il supposé que l'archiduc perdrait cinq jours à faire des attaques isolées à Giessen, si son plan eût été dirigé sur ce point? Ne devait-il pas

craindre pour Limbourg et sa ligne de communication, et se décider à contre-manœuvrer ou à se retirer, avant que son adversaire pût exécuter son plan? Le général français voulait sans doute prendre l'offensive de Giessen et de Wezlar, mais les différentes nouvelles qu'il reçut, le tinrent dans l'irrésolution; et les combats qu'il livra journellement ayant changé la position de ses troupes, déjà dispersées par une infinité de postes, il y a tout lieu de croire que cette raison l'empêcha de fixer le jour et les dispositifs de l'attaque.

Pendant que Kray amusait les Français sur la haute Lahn, l'archiduc arriva, le 14, à Weilmünster; Hotze campé à Mütt depuis la veille, observait Weilbourg: le gros de sa cavalerie formait l'avant-garde du prince; ses avant-postes étaient placés à Windhof. Cependant Marceau se trouvait en état de faire une vive résistance; renforcé par la division Castelvert arrivée, le 13, à Nassau, et par 6 bataillons et 100 chevaux qui la suivirent de la rive gauche du Rhin, il avait fortement fait occuper Dietz, et établi ses troupes sur les hauteurs avantageuses de la maison de péage en avant de Limbourg, qui forment une ligne convexe entre l'Ems et l'Arbach; l'avant-garde occupait Münzfeld, et le village de Nauheim couvrait son front.

L'archiduc s'approcha de cette position du côté de Nauheim. Marceau, joint par les troupes légères de Bernadotte et par la cavalerie, attaqua son avant-garde et la rejeta en arrière de Kirchberg, où elle fut recueillie par les troupes légères de la colonne de Neu qui s'avançait lentement, et avait dispersé toutes ses forces. Son avant-garde atteignit à la vérité Kirchberg, le 11, et après avoir occupé le lendemain Hæringen, Tiefenbach et Pohl, poussa ses coureurs jusqu'à Nassau; mais le gros de sa colonne n'en resta pas moins à Kemel, Schwalbach et Neuhof. L'archiduc lui ordonna de rassembler ses forces pour attaquer conjointement avec lui et quelques troupes qu'il attendait de Friedberg. Le 15, les troupes légères firent une reconnaissance de la position. A leur approche, le brave général Marceau se porta à leur rencontre et les culbuta sur Niederhausen. Sur ces entrefaites, l'archiduc s'avança avec l'armée à Nider-Brechen, tandis que Hotze portait des détachements contre le flanc gauche de l'ennemi, mais la chute du jour les força de remettre leur attaque au lendemain. Les Français, après avoir laissé une arrière-garde sur le Schaafberg, abandonnèrent dans la nuit les hauteurs de la maison de péage, et allèrent occuper Limbourg, en arrière duquel ils prirent position sur les hauteurs d'Ofheim, où 3 bataillons de la division Bernadotte, qui étaient sur la Lahn, entre Lahnberg et Runkel, les rejoignirent. La division Castelvert fut chargée de défendre Dietz, et la rive droite de la Lahn jusqu'au Rhin. Jourdan, comme nous l'avons déjà dit, avait attiré la cavalerie à Wezlar.

Aussitôt que l'archiduc eût été joint par les renforts qu'il attendait, il ordonna, le 16 septembre, une attaque générale. Une colonne dirigée contre Dietz, après avoir repoussé les avant-postes français, s'empara dans l'après-midi de la ville et du pont. L'attaque principale, dirigée contre Limbourg, parvint à chasser l'ennemi des hauteurs de la rive gauche de la Lahn, près de la ville. A la faveur d'une batterie amenée sur le bord de la rivière, les Autrichiens s'emparèrent des ponts de bois et de pierre, ainsi que du faubourg de l'autre côté. Cependant l'engagement devenait plus vif. Marceau avait placé son artillerie de manière à enfiler le défilé de Limbourg. Les Français reprirent le faubourg après un combat opiniâtre; mais une nouvelle attaque, protégée par une seconde batterie établie sur le Schaafberg, les en expulsa encore; néanmoins Marceau ne renonça pas à son projet, et fit attaquer de rechef le faubourg, pendant que son artillerie foudroyant le pont, mettait un obstacle invincible au passage des renforts envoyés aux Autrichiens. Cet effort lui réussit: cependant le feu terrible qui partait de Limbourg et des hauteurs de la rive gauche, ne lui permettant pas de l'occuper en force, il voulut décider l'affaire en détachant un corps de troupes vers Wilmar, pour y passer la Lahn; mais il n'y eut qu'une simple canonnade sur ce point, parce que la cavalerie autrichienne, placée à Lindenholzhausen était en mesure de le recevoir, et qu'elle avait une réserve à Nauheim.

Décidé à attaquer le lendemain; l'archiduc fit établir dans la nuit plusieurs batteries de gros calibre sur les hauteurs, à droite et à

gauche de Limbourg, et forma toutes ses troupes en quatre colonnes. La première, devait se porter par Dietz sur la position; deux autres par les ponts de Limbourg, et la quatrième par un gué. Quoique la possession du débouché de Dietz mît une chance en sa faveur, son projet n'en était pas moins téméraire, et sa supériorité numérique point assez marquée pour acheter cette position par le sacrifice d'un grand nombre d'hommes. Lors même qu'on est maître des ponts et de la ville de Dietz, le débouché du vallon, au pied de hauteurs élevées et escarpées, n'en est pas moins très-difficile. Ajoutons encore que ce débouché est si près de Limbourg, que Marceau pouvait y envoyer des renforts dans la nuit, en barrer l'issue, et même en déloger les Autrichiens au point du jour, sans compromettre sa position principale. Mais ce général, instruit qu'il avait eu affaire au prince Charles, se laissa trop légèrement convaincre de la supériorité de ses ennemis, et n'osa tenter une pareille entreprise: le passage de la colonne ennemie à Dietz, lui fit craindre d'être pris en flanc et prévenu sur la route de Montebauer, peut-être même sur celle de Molsberg, s'il s'opiniâtrait à rester derrière Limbourg. Ces raisons le décidèrent à abandonner sa position dans la nuit, et à se retirer à Molsberg. La division Castelvert était déjà à Montebauer et sur la Rothen-Hahn.

Le lendemain, un brouillard épais empêcha les Impériaux de découvrir assez tôt la retraite des Français, pour pousser bien avant. L'avant-garde de l'archiduc atteignit Holbach, et occupa, après de légères escarmouches, la forêt de Heckholzhausen et le village de Hundsangel. L'armée campa sur les hauteurs d'Ofheim et de Tiefenbach; Neu se porta de Dietz dans le bois de Heistenbach, et établit des postes à Holzapfel, pendant qu'une colonne de flanqueurs, qui marchait par Singhofen vers Nassau, s'avançait sur le Rothen-Hahn.

Bernadotte, ignorant la retraite de Marceau, s'était mis en marche, le 17 au matin, sur Ofheim, avec 4 bataillons et 5 escadrons, dans l'intention de le soutenir. Arrivé dans la plaine d'Ofheim, il rencontra 8 bataillons et 13 escadrons autrichiens qui débouchaient de Weilbourg, et avec lesquels il fut forcé de combattre en se retirant jusqu'au delà de Mebreuberg, où il rassembla le soir toute sa division.

Maître du débouché de Limbourg et de tous les passages de la Lahn jusqu'à son embouchure, l'archiduc était plus près que Jourdan des défilés de Hachenbourg, par où les routes de Wezlar et Giessen conduisent au Rhin. Son plan réussit donc malgré toutes les fautes d'exécution; malgré le séjour de Windeckeu, la lenteur des marches qui l'avaient suivi, l'inutilité des détachements laissés à Friedberg; et quoique Kray fût arrivé le 12 à Giessen, tandis que le prince ne pouvait attaquer Limbourg avant le 16.

Les fausses attaques précédèrent de cinq jours la véritable, sans égard au principe qui veut qu'elles aient lieu peu d'instants auparavant, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de les reconnaître. Les erreurs de calcul dans le départ et l'arrivée des colonnes autrichiennes, ne nuisirent point au succès de leurs opérations, parce que Jourdan opérait encore plus lentement qu'eux. Lorsqu'on ne commet pas de fautes stratégiques d'une influence directe, sur l'objet principal d'une opération, le plus actif remporte ordinairement l'avantage, lors même que ses calculs pèchent par l'exactitude, attendu qu'il ne laisse pas le temps à son adversaire de profiter de ses fautes, et que, malgré ses détours, il atteint plus tôt le but que celui qui se traîne sur la route directe. Le plan d'attaque de Jourdan, sur la haute Lahn, était mieux combiné que celui de l'archiduc contre Limbourg; cependant les Autrichiens se seraient déjà trouvés sur les communications des Français, avant que ceux-ci se missent en mouvement pour gagner celles de leurs ennemis. Le danger que courut son aile droite devait nécessairement décider Jourdan à replier avec célérité l'armée de Sambre-et-Meuse, s'il voulait tenter plus tard les chances d'une bataille. Toute résolution de défendre les bords de la Lahn, eût été vaine; car une marche de Wezlar contre Limbourg, une manœuvre sur le flanc de l'armée autrichienne, une attaque contre Kray, ou enfin une marche sur la communication de l'archiduc, n'aurait pu s'exécuter avant que les Autrichiens n'eussent culbuté Marceau, et gagné la ligne de retraite des Français.

Le 16 septembre, au soir, Jourdan quoique résolu à attaquer, n'avait point encore déterminé le temps et la manière dont il aborderait

l'ennemi. Le rapport de la retraite de Marceau lui arriva si tard, qu'il ne put commencer la sienne que dans la nuit du 17 au 18. D'ailleurs, il n'osait déjà plus se retirer de jour sur la seule route qui lui restait entre les défilés de la Lahn et de la Dille.

Kray escarmoucha, le 17, autour de la position de l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan détacha en conséquence la division de cavalerie à Neukirchen, pour couvrir sa retraite. A huit heures du soir, celle de Grenier se mit en marche, passa la Dille à Herborn, et se porta après une courte halte jusqu'au delà de Hof, où elle s'établit, la droite appuyée à Ober-Rossbach.

A dix heures, celle de Championnet défila également par Herborn, pour ne pas rencontrer l'ennemi qui poursuivait Bernadotte. Elle marcha ensuite jusqu'à Hachenbourg, et s'établit en avant de la ville, à cheval sur la route de Wezlar. Lefebvre ne partit que le 18, à deux heures, et couvrit la retraite en se portant par Herborn sur la Dille à Hof, où il prit poste en arrière du village. Bernadotte, qui s'était mis en marche à la même heure, vint camper à Emerichenhain. Son arrière-garde tint Neukirchen et Renderod. La division de cavalerie qui vint la joindre, s'étendit jusqu'à Schœneberg.

Kray suivit l'ennemi, le 18 au matin, jusqu'à Wehrdorf. Ses troupes légères chassèrent les derniers postes de Herborn, et occupèrent Dillenbourg et Rode : elles se portèrent, le 19, par Marienberg et Hachenbourg à Luisenslust. Kray demeura à Hof.

L'armée française continua sa retraite. Bernadotte se porta à trois heures du matin par Hachenbourg à Altenkirchen, où il s'établit; sa gauche appuyée à la route, sa droite à la Wiedbach. Il fut suivi par les divisions Grenier et Lefebvre. Celle-ci bivouaqua en avant d'Altenkirchen, la droite sur la route; l'autre en seconde ligne. Championnet resta jusqu'à onze heures en avant de Hachenbourg pour couvrir leur mouvement, et se porta ensuite à Weyerbusch, pour soutenir la nouvelle position. La cavalerie devait faire une halte sur les hauteurs de Hachenbourg, jusqu'à ce que toutes les troupes eussent passé la ville et le défilé. Mais le mouvement des Autrichiens, qui poursuivaient Marceau sur la route de Freilingen, faisant craindre qu'ils n'arrivassent avant l'armée à Altenkirchen, elle détacha quelques escadrons pour écarter les troupes légères de l'ennemi, et couvrir la marche de ce corps; le reste de la cavalerie traversa les colonnes pour prendre leur tête, et aller s'établir sur les hauteurs en arrière du défilé d'Altenkirchen.

Marceau couvrit la retraite de son général en chef, en soutenant plusieurs combats avec beaucoup d'énergie et d'aplomb. Sa bonne contenance seule empêcha les Autrichiens de troubler la réunion de l'armée française, et d'atteindre Hachenbourg et Altenkirchen avant elle. Le 18 septembre, son arrière-garde eut une affaire très-chaude avec les troupes légères, et prit position sur les hauteurs en arrière de Freilingen. L'avant-garde ennemie campa à Hahn et l'armée à Molsberg. Ney occupa Montebauer et poussa jusqu'à Grenz-Hausen, pendant qu'un corps de flanqueurs prit position sur le Rothen-Halm et débloqua Ehrenbreitstein.

Les Français abandonnèrent Freilingen, le 19 au jour, suivis pied à pied par l'avant-garde de l'archiduc. Marceau fit défiler son infanterie par la forêt de Hœchstebach; et pour en masquer le mouvement, conduisit vivement sa cavalerie au-devant de l'ennemi. Après un engagement vigoureux, les escadrons autrichiens gagnèrent le flanc de leurs adversaires. L'arrière-garde des Français se retira néanmoins en ordre, et ne passa la Wiedbach, que lorsque toute l'armée fut en position de l'autre côté du défilé; Marceau, grièvement blessé dans cette journée, tomba au pouvoir des Impériaux, et mourut quelques jours après. La France perdit en lui un général habile, jeune et plein d'énergie. Poncet ayant pris le commandement du corps de Marceau, lia alors sa droite à la division Bernadotte. La cavalerie était en deuxième ligne derrière eux (1).

L'avant-garde autrichienne gagna, dans l'af-

(1) La singulière retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, des rives de la Lahn, au moment où elle venait de recevoir un accroissement de 25 à 30,000 hommes par le corps de Marceau et par la division de l'armée du Nord, démontre trop évidemment la solidité des observations que nous avons faites contre le système de guerre suivi dans ces premières campagnes, pour ne pas les réitérer ici. Ce serait déjà faire un grand pas pour

faire du 19, le village et la forêt de Hœchstebach, malgré les attaques réitérées de l'ennemi, et occupa les papeteries de Hannewerth et de Wallrod; cependant ce dernier poste fut repris par les Français, qui avaient trop d'intérêt à ne pas laisser arriver l'ennemi si près de leur arrière-garde. L'archiduc campa, le 19, à Freilingen; Neu s'avança sur la Saynbach, à Romersdorf. La division Castelvert et les troupes du blocus d'Ehrenbreistein, se retirèrent dans la tête de pont de Neuwied.

Après son heureuse retraite, l'armée française se trouvant rassemblée sur la Wiedbach, fut supérieure à celle que les ennemis réunirent plus tard. Elle n'avait en pendant toute la campagne d'occasion plus favorable de l'attaquer. Une seule victoire pouvait tout décider, et un échec ne l'obligeait qu'à continuer sa retraite, attendu que Düsseldorf offrait un point avantageux pour repasser le Rhin. Si Jourdan s'était déterminé à reprendre l'offensive, peu importait qu'il se jetât sur l'archiduc ou sur Kray; pourvu seulement qu'il y employât toutes ses forces; sa grande supériorité lui garantissait la victoire, et la colonne qui n'eût pas été attaquée, aurait été bientôt prise en flanc et forcée à la retraite. L'archiduc avait donné une grande prise sur lui : ce prince, s'attendant enfin à une bataille, s'avança, il est vrai, avec toutes ses troupes au delà de la Lahn; mais pourquoi ne les employa-t-il pas à des attaques sérieuses contre Marceau, pour le forcer à précipiter sa retraite? Comment n'engagea-t-il que son avant-garde dans tous ces combats, qui ne pouvaient avoir de résultat décisif (1). Pourquoi laissa-t-il aux Français le temps de se rassembler sans inquiétude sur la Wiedbach, et de se préparer à une bataille? Quand bien même il eût été dans l'impossibilité d'empêcher la jonction de Jourdan et de Marceau, à cause de la grande avance qu'ils avaient sur lui, il aurait néanmoins diminué l'inconvénient qui devait en résulter, en attaquant l'un ou l'autre avec toutes ses forces, de tous côtés, et en ne leur laissant pas le temps de faire leurs dispositions de défense. Mais comment, dira-t-on, le prince aurait-il pu opérer cet effort simultané, lorsqu'arrivant le 19 à Freilingen, Kray entrait le même jour à Ilof? Dans le principe, l'archiduc n'était pas, à la vérité, très-supérieur à Marceau; mais les Français furent bientôt affaiblis par l'éloignement de la divison Castelvert : d'ailleurs, ils se trouvaient sur la défensive, et, par conséquent, dans une situation désavantageuse; et si la nature du terrain coupé favorisait la défense de

l'étude de l'art, que d'apprendre à éviter les fautes de cette nature, et les préceptes qui pourraient atteindre ce but, ne sauraient être mieux placés qu'à côté d'une des preuves les plus convaincantes de l'histoire moderne.

L'armée se plaçait ordinairement en bataille sur une seule ligne, le long d'un front d'opérations quelconque. Chaque division devait combattre pour son compte, dans la position où elle se trouvait. Il arrivait rarement qu'il y eût une seconde ligne ou une réserve proportionnée, dont le général en chef pût disposer pour parer aux événements imprévus. Le mal eût été moins grand, si de telles positions n'eussent été que des postes d'observation, et qu'on eût reconnu d'avance son champ de bataille en arrière, avec l'intention d'y réunir les corps ainsi éparpillés, afin de soutenir du moins le choc décisif avec un ensemble convenable. Mais il en était tout autrement, puisqu'en prenant ces lignes étendues on se plaçait ordinairement derrière des rivières, avec la résolution de s'y battre dans l'ordre où l'on s'y trouvait. Ainsi, par une bizarrerie assez singulière, on tombait en stratégie dans l'ordre mince, au même instant où, en tactique, on adoptait avec succès l'ordre profond. Le résultat inévitable de ce système, amenait une retraite forcée à la moindre trouée faite par l'ennemi; car le général en chef ne pouvant disposer d'aucune réserve pour réparer cet échec, il fallait bien se retirer ou courir risque de voir la ligne enfoncée, les communications interceptées, et toutes les divisions battues séparément. Une manœuvre hardie, exécutée par une seule division, pouvait bien quelquefois réparer les affaires, mais c'était toujours une opération hasardeuse qui avait peu de chances en sa faveur.

(1) Les reproches sévères que se fait ici le prince Charles nous fournissent cette réflexion. *C'est que trop souvent les avant-gardes d'une armée victorieuse, chassent les arrière-gardes ennemies, des positions où il faudrait les laisser s'établir, pour manœuvrer sur leurs flancs.* Rien n'est moins propre à assurer de grands succès que les poursuites dirigées sur la queue d'une colonne. Elles ne doivent avoir d'autre but que de retarder la marche de l'armée battue, en l'obligeant à de fréquentes haltes; mais l'opération principale de l'armée victorieuse doit être toujours dirigée perpendiculairement sur la ligne de retraite, afin de couper en deux la colonne qui se retire. L'affaire de Krasnoi, en 1812, est un exemple à citer en ce genre. Sans doute, on ne trouve pas toujours des localités et des lignes de poursuite aussi favorables; mais toutes les fois qu'on peut suivre cette maxime, il ne faut pas s'en écarter.

toutes leurs positions, n'était-ce pas une raison de plus, qui devait déterminer l'archiduc à employer tous ces moyens pour en venir à bout? Il chercha à éviter un combat décisif, sans songer que sa conduite pouvait l'entraîner dans une affaire désagréable; et pour ne pas s'engager avec un ennemi dispersé, il courut le risque de combattre toutes ses forces réunies, avant d'avoir eu le temps de rassembler les siennes. Il voulut, par une manœuvre, décider son adversaire à la retraite, sans penser à battre les troupes qui couvraient le flanc et la ligne de communication. De son côté, Jourdan manqua d'énergie, et ne tira aucun parti des fautes des Autrichiens. L'état fâcheux dans lequel la retraite avait mis ses troupes, et qui n'avait pu être amélioré par leur court séjour sur la Lahn, le confirma dans l'opinion qu'il devait les éloigner du théâtre des opérations, pour leur donner un plus long repos. Il ordonna en conséquence, de continuer le mouvement rétrograde à l'instant même où l'archiduc faisait les dispositions d'attaque générale.

Dans la nuit du 19 au 20 septembre, les Français abandonnèrent le camp d'Altenkirchen. Le corps de Poncet repassa le Rhin à Bonn, sur un pont volant. Championnet et Grenier, avec la cavalerie, franchirent la Sieg au point du jour et s'établirent, la droite en avant de Meindorf, la gauche derrière l'Agger. Siegbourg resta occupé. Bernadotte et Lefebvre couvrirent la marche en prenant position à Ukerath. Le 21, l'armée fut concentrée dans un camp entre Porz et le château de Bensberg. Ses troupes légères gardèrent l'Agger et la Sieg inférieure.

Les avant-gardes de l'archiduc et de Kray, s'avançant, le 20, par Wallrod et Hachenbourg, rencontrèrent des postes ennemis qui se retirèrent en escarmouchant à Weyerbusch, et de là sur les hauteurs de Kircheip et d'Ukerath. Les troupes légères autrichiennes se portèrent à Altenkirchen; les colonnes à Wallrod et Hachenbourg; mais, pour accélérer la retraite de l'ennemi en menaçant son flanc, on poussa des détachements sur la Sieg, pendant que Neu, qui occupait Neustadt et Hangelar, fit des incursions sur la Sieg inférieure. Ce général avait continué sa marche des environs de Neuwied, immédiatement après que les Français furent repoussés de Hettersdorf, et resserrés dans leur tête de pont. Le 21, l'archiduc fit poursuivre, par une brigade de cavalerie, la colonne qui se retirait à Bonn, laquelle, à son approche, brûla le pont volant. Le 22, l'armée impériale prit position à Ukerath. Ses troupes légères passèrent la Sieg, et occupèrent toute la contrée, jusqu'au delà de la Wipper.

Une fois repassés sur la rive gauche du Rhin, les Français eurent tout le temps de se refaire et de se réorganiser. On pouvait présumer qu'il leur faudrait peu de temps, car il n'était guère probable que Beurnonville, qui remplaça Jourdan dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, à Porz, laisserait aux Autrichiens le loisir de se tourner contre Moreau, de le combattre en rase campagne jusqu'à la fin d'octobre, et devant Kehl jusqu'au 11 janvier de l'année suivante, sans entreprendre une opération, ou du moins une diversion sérieuse en sa faveur. L'armée française, après avoir passé successivement le Rhin, en borda en partie la rive gauche, s'étendant vers la Moselle dans le Hundsrück et sur la Selz. La division Lefebvre resta seule devant Düsseldorf.

Le 29 septembre, au moment où les Autrichiens attaquèrent, la division Bernadotte venait de relever celle de Championnet à Neuwied. Leur intention était d'y établir des batteries contre le pont, défendu par un bon ouvrage. Ils prirent Neuwied plusieurs fois; mais les Français, protégés par les batteries de la rive gauche, les en chassèrent. Enfin un armistice, qui déclara cette ville neutre, suspendit indéfiniment les hostilités. Pareille convention avait déjà été faite entre les avant-postes qui bordaient l'Agger.

Dès lors la campagne de l'armée de Sambre-et-Meuse fût terminée. Il n'y eut plus que des escarmouches insignifiantes contre les avant-postes sur la rive gauche du Rhin, et des mouvements de troupes, qui ne causant aucune inquiétude aux Autrichiens, ne purent les induire à de fausses manœuvres. Ces marches furent occasionnées sans doute par les faux bruits répandus par les partis, que les garnisons de Mayence et de Manheim poussaient contre la Selz, Landau et l'Alsace. A la fin de novembre, les troupes des deux armées prirent des quartiers d'hiver : les Autrichiens entre la Sieg et le Mein; les Français depuis Düsseldorf, le long du Rhin, jusqu'à la Nahe et Kirchheimpoland.

CHAPITRE XXV.

LES AUTRICHIENS ENLÈVENT KEHL DE VIVE FORCE, LE 18 SEPTEMBRE, ET EN SONT CHASSÉS.

Le désordre dans lequel l'armée de Sambre-et-Meuse opéra sa retraite, son état de délabrement, et les mesures défensives de son général, faisant présumer à l'archiduc que la tranquillité sur le bas Rhin ne serait pas troublée de sitôt, ce prince tourna sur-le-champ ses regards contre Moreau, et confia à Wernek la défense des positions d'Ukerath et de Neuwied. Il lui laissa à cet effet, 45 bataillons et 78 escadrons, c'est-à-dire, 24,000 hommes d'infanterie et 8,500 chevaux. Ce général fit observer Neuwied par 11 bataillons et 13 escadrons; 15 bataillons et 38 escadrons bordèrent la Sieg et le Rhin; 19 bataillons et 27 escadrons formèrent la réserve à Ukerath. L'archiduc se mit en marche vers le Mein avec le reste de l'armée, consistant en 19 bataillons et 57 escadrons, ou 16,000 combattants, dont 4,000 de cavalerie.

Cependant Moreau, informé des revers de Jourdan, avait concentré son armée sur le Danube, et résolu de faire un mouvement rétrograde. L'intention du prince Charles était de l'obliger à la retraite en opérant sur ses communications. Il comptait se réunir à Latour, et décider l'évacuation de la rive droite. Ce fut donc l'extension démesurée de la ligne d'opération de l'armée de Rhin-et-Moselle, et la difficulté de communiquer avec sa base, par les vallées de la Kintzig et d'Enfer, qui firent naître ce projet, dont l'indécision et le manque d'énergie de Moreau concoururent à faciliter l'exécution. D'ailleurs, le prince comptait autant sur l'impression des faux bruits répandus par les partis qui couvraient la campagne, sur l'affection des habitants pour sa personne, et l'impossibilité où était son adversaire de se procurer des renseignements exacts, que sur l'idée qu'il supposerait naturellement la plus grande partie des troupes avec le général en chef. Il espérait, non sans raison, que tous ces moyens auxiliaires favoriseraient ses projets.

Si ce calcul partait d'un coup d'œil juste, il faut dire néanmoins qu'un plan fondé sur des réalités est préférable à celui qui repose sur des suppositions gratuites. Ainsi, tout projet qui tend à réunir préalablement une masse supérieure contre le point décisif, vaut mieux que celui qui vise à ce résultat par des mouvements compliqués, dont l'exécution peut être entravée par des obstacles imprévus, ou le moindre contre-mouvement de l'ennemi sur nos propres communications.

Dans l'état où se trouvaient les affaires, l'archiduc avait laissé trop de monde sur le bas Rhin, et commencé mal à propos de nouvelles opérations, avant d'avoir attiré à lui toutes ses troupes disponibles. Moreau n'était pas néanmoins dans la même situation que Jourdan à Schwarzenfeld : tant qu'il fut dans la Bavière et la Souabe, et avant de rentrer dans la forêt Noire, il pouvait se mouvoir en tous sens. Un combat contre Latour, où sa supériorité lui garantissait le succès, l'aurait mis à même de se tourner subitement contre le Necker, et de se jeter sur l'archiduc, en sorte qu'il eût empêché la jonction de ce dernier avec le corps laissé sur le Danube, quand bien même il eût voulu l'effectuer par des détours, parce que

l'armée française se serait trouvée établie sur la ligne la plus courte. Considérant, dans ce cas, son infériorité, l'archiduc n'aurait pu mieux faire que d'éviter une bataille; cette résolution l'eût forcé à se retirer sur le Mein, et à rappeller à lui les troupes restées sur le bas Rhin, laissant toutes les communications directes avec sa base, à la merci de son adversaire; l'armée affaiblie en outre par les nouvelles garnisons nécessaires à l'occupation des places, eût été exposée à un échec désastreux. Enfin, si Moreau n'était pas assez actif pour exécuter un tel plan, le hasard pouvait le faire remplacer par un général entreprenant, qui sachant se procurer une connaissance exacte de la situation de son adversaire, aurait agi en conséquence.

Le prince Charles, à la vérité, avait préparé de longue main ses opérations contre Moreau. Le 7 septembre, son armée arriva à Aschaffenbourg; et le même jour, Merveld à Eppenheim, avec les 11 escadrons qui devaient se diriger sur le Mein, conjointement avec la garnison de Manheim. Ces troupes ne pouvant plus arriver à temps pour opérer sur la Lahn, l'archiduc se décida à les employer à une diversion contre l'armée de Rhin-et-Moselle. En outre, ce prince envoya l'ordre au général Petrasch de tirer 9 bataillons de Manheim et de Philipsbourg, de les réunir à cette cavalerie, et de se porter, en remontant le Rhin, vers le Necker supérieur, pour inquiéter les derrières de Moreau, et intercepter ses communications. Cinq bataillons de la garnison de Mayence remplacèrent dans Manheim, le vide causé par ce détachement.

Le général Scherb, qui n'avait eu que des escarmouches avec les avant-postes de Philipsbourg, se trouvait toujours à Bruchsal. Petrasch voulut l'attaquer de front, pendant que plusieurs détachements s'avanceraient sur le Rhin et dans les montagnes, le prendraient à dos, et lui couperaient le chemin de Kehl; mais prévenu par des déserteurs que l'attaque devait avoir lieu le 15 septembre au matin, Scherb prit dans la nuit la route de Rastadt. Chemin faisant, il rencontra deux compagnies ennemies qui se rendaient à Nieder-Grumbach pour fermer l'issue de la vallée entre ce village et Ober-Grumbach, et se réunir aux troupes qui s'avançaient par Heidelsheim. Il les fit attaquer. Ne pouvant forcer ce village, il s'ouvrit par la forêt voisine le chemin de Rastadt. Une autre colonne d'Autrichiens, détachée sur la route du Rhin par Mühlbourg, soutint un engagement à Carlsruhe et fut retardée dans sa marche; en sorte que ce petit corps français eut le bonheur d'entrer à Kehl, sain et sauf, quoiqu'un peu en désordre; ce qui ne serait jamais arrivé, sans des accidents tout particuliers.

Petrasch le suivit dans l'intention d'attaquer la tête de pont de Kehl, qui n'était pas encore achevée. Au lieu de s'établir derrière la Kintzig et d'occuper les ouvrages construits en avant du pont du Rhin, Scherb se posta sur la rive droite de la Kintzig, avec la 68e demi-brigade. Il n'y avait dans le fort de Kehl et sur le Rhin, qu'un bataillon de la 24e, et les débris de la 104e, qui s'y trouvaient en garnison depuis le commencement de la campagne, où cette dernière avait beaucoup souffert.

Les Autrichiens arrivèrent, le 16, à Bischoffsheim, et en partirent dans la nuit du 17 au 18, pour attaquer Kehl, dans l'ordre suivant :

Trois bataillons et 2 escadrons passèrent la Kintzig à Wilstædt, et la Schutter à Eckersweier, pour attaquer les retranchements imparfaits du côté de Marlen et de Sundheim, entre cette rivière et le Rhin; 4 bataillons et 2 escadrons, destinés à une fausse attaque contre la position de Scherb, s'avancèrent en ligne, et sous la protection de leur artillerie, sur la route de Rastadt, entre la rive droite de la Kintzig et le Rhin.

Ce coup de main réussit. La principale colonne qui chemina entre le Rhin et la digue de Marlen à Kehl, prit à revers les retranchements entre le village et ce fleuve, et escalada le fort et le village qu'on attaquait de front. Ce qui put s'échapper de la garnison, s'enfuit par le pont du Rhin. Cependant le général Siscé, après avoir traversé la Kintzig à gué, avec la 68e demi-brigade, longeait le Rhin pour reprendre Kehl, ou exécuter au moins une retraite honorable; plusieurs de ses attaques furent infructueuses. Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient déjà atteint le pont du Rhin; mais les commandants de la colonne et de la réserve ayant été blessés et pris, le désordre se mit dans leurs troupes, qui se laissèrent entraîner au pillage et à l'ivrognerie. Personne n'ayant songé à brûler le

pont, et les soldats se trouvant dispersés, les Français revinrent à la charge. Le général Schawenbourg sortit de Strasbourg avec quelques détachements, rallia les fuyards sur le pont, et les ramena au combat. Le général Moulins les soutint avec les ouvriers d'artillerie et une partie de la garde nationale; et leurs efforts vigoureux parvinrent enfin à repousser les Impériaux du fort et du village de Kehl. Petrasch voulut en vain renouveler le combat avec un bataillon qu'il retira de la fausse attaque sur la route de Rastadt par Neumühl; il était trop tard: il fallut se replier à Bischoffsheim.

L'issue de cette entreprise prouve que le courage et la supériorité numérique n'assurent la victoire qu'autant qu'ils sont soutenus par l'ordre et la discipline, et que le chef reste toujours maitre de sa troupe: toutefois, on peut dire que les dispositions de Petrasch n'étaient pas exemptes de reproches.

Il est de règle d'employer toutes ses forces dans une entreprise majeure; et ceci est fondé sur la nécessité de conserver les premiers avantages remportés, et sur la conviction que l'on a de ne pouvoir en atteindre ailleurs de plus grands. Toute attaque met en désordre les troupes qui l'ont exécutée. On fait donc bien d'assigner, dans une expédition, un plus grand nombre de combattants qu'il n'en est réellement besoin pour le coup de main. Or, si les 3 bataillons qui emportèrent Kehl, suffisaient pour l'assaut et former réserve contre les troupes établies près du fort, ils n'étaient pas assez nombreux pour résister aux renforts qui pouvaient déboucher de Strasbourg, et sur lesquels Petrasch n'avait pas compté.

Informé qu'un corps de 2,000 hommes, de l'armée de Rhin-et-Moselle, avait déjà atteint Freudenstadt, il s'était décidé, avant de se porter contre Kehl, à détacher 2 bataillons à Renchen et Oppenau, afin de leur barrer le passage, de concert avec la levée en masse des montagnes.

En considérant la distance de Freudenstadt à Bischoffsheim et Kehl, une telle mesure semble être au moins inutile; car Petrasch aurait eu tout le temps de terminer son expédition sur la tête de pont de Kehl, ou de reprendre sa position de Bischoffsheim, avant que l'ennemi eût gagné la vallée du Rhin. Dans tous les cas, il était à même de s'avancer contre lui en force; et il eût suffi de détacher un parti dans la vallée de Renchen, pour connaitre au juste et observer ce qui s'y trouvait: deux bataillons de plus, en suivant la réserve, eussent sans doute assuré l'occupation de ce point. La prise de la tête de pont d'Huningue, non encore achevée, la destruction des ponts sur le Rhin, la perte de toutes les communications directes de l'armée de Rhin-et-Moselle avec la France, étaient autant de conséquences immédiates de cette expédition, qui aurait aggravé ainsi la position critique du général en retraite.

Le non-succès de l'entreprise sur Kehl fut très-préjudiciable à l'armée autrichienne, en ce qu'elle l'obligea à distraire un nombre assez considérable des troupes qu'elle eût employé plus utilement contre Moreau, pour tenir la tête de pont constamment investie, et que, plus tard, elle causa de grandes pertes de temps et d'hommes.

Les suites de cet échec auraient même été la source de nouveaux triomphes pour la France, si avec plus d'énergie Moreau eût obtenu le commandement des deux armées; car, Kehl devenant alors leur point de liaison, les succès de l'une auraient au moins retardé la retraite de l'autre, si leur jonction, habilement préparée, n'eût causé les plus grands désastres à l'Autriche.

CHAPITRE XXVI.

RETRAITE DU GÉNÉRAL MOREAU SUR L'ILLER.

Moreau, le 9 septembre, paraissait encore incertain sur l'époque et le lieu où il passerait l'Iller, que l'archiduc avait déjà gagné deux batailles, débloqué Mayence, et parcouru 96 lieues, depuis le 13 août.

Pendant ce long intervalle, le général français s'était porté des bords du Danube, sur Munich et Freising; c'est-à-dire, de 34 lieues en avant. Or, c'était trop, s'il avait envie d'effectuer sa jonction avec Jourdan; et trop peu, s'il voulait opérer isolément et s'avancer sur l'Inn; mais un accident fâcheux redoubla son embarras. Il avait été privé de nouvelles de l'armée de Sambre-et-Meuse, depuis le passage du Danube et sa marche sur le Lech. Des bruits sourds, qui prirent bientôt de la consistance, et furent confirmés par des voyageurs et les gazettes, lui annoncèrent enfin la marche de l'archiduc contre Jourdan, et l'échec éprouvé par ce dernier. Le peu d'obstacles qu'il rencontrait, devenait une nouvelle preuve que la grande armée autrichienne n'était plus devant lui. Sans communications avec la France ni son collègue, il ne se berça point d'espérances flatteuses, renonça à une offensive, qui pouvait devenir d'autant plus dangereuse, qu'elle le mènerait plus loin, et se décida à choisir une position qui lui assurât, avec la possession des deux rives du Danube, la possibilité de secourir l'armée de Sambre-et-Meuse, et de retenir Latour; enfin, la liberté de faire, suivant les circonstances une retraite honorable, ou de marcher en avant. Il préféra les environs de Neubourg pour concentrer ses forces, espérant recevoir bientôt les renseignements qui lui étaient nécessaires pour prendre un parti.

Le 10 septembre, deux divisions commandées par Saint-Cyr, la réserve du général Bourcier, et une division sous Desaix, formant ensemble 36 bataillons et 52 escadrons, se portèrent à Geisenfeld; les troupes légères à Mainbourg et Neustadt, sur l'Abens. La division Delmas, de 9 bataillons et 12 escadrons, prit poste devant la tête de pont d'Ingolstadt. L'avant-garde de Ferino, sous Abatucci, occupa Munich. Le premier avec le reste de sa division, consistant en 12 bataillons et 10 escadrons, s'établit à Freising et Mosbourg; la brigade Paillard à Bregenz, et celle de Thareau à Kempten. Ces deux dernières ne consistaient qu'en 9 bataillons et 7 escadrons.

Le 11 septembre, l'armée se mit en marche. Saint-Cyr et Bourcier sur Neubourg; Ferino par Dachau derrière la Paar, où il s'établit en avant de Friedberg, pour couvrir le pont du Lech. L'arrière-garde des premiers couvrit la marche et se retira, le soir, sur deux colonnes, de Neustadt et Mainbourg, à Reichershofen et Bœrnbach. Desaix était déjà parti la nuit précédente pour Neubourg, avec les divisions Duhesme et Delmas.

Bien que Moreau pressentit les malheureux embarras de l'armée de Sambre-et-Meuse, il ne désespéra pas de la dégager au moyen d'une diversion sur la rive gauche du Danube: réglant la marche de l'archiduc d'après la sienne, il se refusait à croire qu'il eût déjà fait tant de progrès.

Desaix eut ordre d'effectuer sa diversion sur la route de Nürnberg. En conséquence, il passa le Danube à Neubourg; et après avoir laissé la division Duhesme, en échelon dans la vallée

du Danube, il continua, le 12, sa marche par Eichstædt avec celle de Delmas. L'armée le suivit le même jour par Neubourg sur la rive gauche, et prit position à Unterstall; 4 bataillons et 7 escadrons restèrent devant Neubourg pour couvrir le pont, et quelques compagnies d'infanterie et 2 escadrons de hussards, à Pœttmes, pour entretenir la communication avec Ferino, qui devait se maintenir en avant de Friedberg.

Le général en chef français avait, par sa lenteur, donné le temps à Latour de corriger les fautes de son début; de rectifier ses positions, de rassembler la majeure partie de ses troupes sur le Danube et d'assurer sa communication avec l'archiduc. Cependant, la concentration de l'armée française à Geisenfeld, et le mouvement par Neubourg, faillirent tout réparer; car Moreau gagna une avance que Latour pouvait difficilement recouvrer. Dans cette conjoncture, il ne restait à ce dernier d'autre parti à prendre que de retarder la marche de l'ennemi, afin que l'archiduc achevât ses opérations contre Jourdan, avant que l'armée de Rhin-et-Moselle pût venir à son secours. Autrement, la grande armée autrichienne aurait été battue, si elle avait eu affaire en même temps aux deux armées françaises. Il était présumable que Latour suivrait son adversaire sur la rive gauche; qu'il le harcèlerait par des combats d'arrière-garde, par le choix de ses positions, et peut-être même par ses mouvements offensifs, tout en évitant de s'engager sérieusement, et tenant ses forces réunies durant la marche, afin d'amener à l'archiduc le plus de troupes possible, et de pouvoir les employer à sa proximité, au moment où Moreau viendrait à le rencontrer. La meilleure direction à prendre, dans cette occasion, était celle d'Ingolstadt, tant parce qu'il s'agissait principalement de poursuivre vivement l'ennemi sur la rive gauche du Danube, que parce que le pont de cette ville offrait le seul passage sûr, et en même temps le plus rapproché, les autres ayant été détruits pendant la retraite.

Le 10 septembre, les Impériaux occupaient, en Bavière, les positions suivantes: Nauendorf, avec 8 bataillons et 22 escadrons, était établi à Postsaal, ses avant-postes bordaient l'Abens; 8 bataillons et 17 escadrons, aux ordres de Latour, occupaient Selingthal en avant de Landshut; 4 bataillons et 8 escadrons le liaient derrière l'Iser à Munich, qu'occupait le prince de Fürstenberg, avec 4 bataillons, 12 escadrons et le corps de Condé; 15 bataillons et 17 escadrons, étaient sous Frœhlich, au pied des montagnes, entre Holz-Kirchen et Hohenembs. Ce dernier corps se liait également à celui du prince de Fürstemberg, par des détachements.

Lorsque Latour reçut, le 11, le rapport de la retraite des Français, il se décida à rassembler toutes ses troupes pour les suivre, et se dirigea sur Mosbourg dont il fit rétablir le pont, ainsi que celui de Freising; il arriva le 12 à Pfaffenhofen, et se réunit, le 13, aux princes de Fürstemberg et de Condé, lesquels s'étaient avancés, le 12, jusqu'à Bruck. Leurs avant-postes couvraient la Paar et les environs de Neubourg.

Nauendorf opéra dans une autre direction: connaissant l'importance de la rive gauche du Danube, il se borna à pousser des troupes légères, le 11, sur Geisenfeld, et à rétablir le pont de Neustadt. Il le passa dans la nuit suivante, pour se porter par Scheltdorf à Gumelding sur l'Altmühl, et fit occuper Pfahldorf dans l'intention d'attaquer Desaix à Eichstædt, de le forcer à la retraite, ou tout au moins de retarder sa marche.

Celui-ci arriva le même jour au delà d'Eichstædt, d'où il fit battre la campagne pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Le 14 septembre, il poursuivit sa marche jusqu'à Heideck, et ne rencontra que des partis. Il informa Moreau que l'archiduc était trop éloigné pour qu'on pût désormais l'arrêter. En effet, ce dernier avait assuré ses communications et ses vivres, par Egra et Bamberg, et se trouvait à l'abri des entreprises des Français, vu la faiblesse de leur cavalerie. D'un autre côté, la marche de Nauendorf éveilla Moreau, et lui fit craindre de voir battre ou couper Desaix. Il lui prescrivit en conséquence de rétrograder sur Neubourg, ce qui fut exécuté sans délai. Nauendorf, qui ne connaissait pas le pays et les difficultés du passage de l'Altmühl, voulut s'avancer, le 14, le long de cette rivière, pour l'attaquer par Eichstædt. Mais le mauvais état des chemins dans les défilés rocailleux, le força à revenir sur ses pas, et à rassembler ses troupes

à Pfahldorf, d'où il se rendit, le 16, à Eichstædt par un détour, quand Desaix était déjà retourné à Neubourg.

Le 14 septembre, Latour, avec 16 bataillons, et 34 escadrons, marcha par Bernbach et Bobenhausen ; l'avant-garde sur Neubourg, et le corps de Condé vers Pœttmes. Les faibles postes de Bruck et du Danube furent repoussés sans coup férir. Les troupes légères autrichiennes s'avancèrent aussi rapidement sur la route de Pœttmes jusqu'à Zell, où elles enlevèrent une pièce de canon, et firent quelques prisonniers dans l'après-midi; cependant la division Duhesme passa le Danube, força les ennemis à la retraite, et gagna Bruck qu'elle évacua néanmoins plus tard, pour se retirer à Zell à l'arrivée de leurs renforts.

Le 15 septembre, Moreau fit passer le Danube aux divisions de Saint-Cyr et à la réserve. Ces troupes prirent position entre Bobrnfels et Neubourg, derrière le marais de Neubourg; au même moment, on repoussait les avant-postes autrichiens de Zell et de Bruck, sur Weihering et derrière l'Ach.

Le 16, Desaix côtoya la rive droite avec la division Delmas. Saint-Cyr se dirigea le même jour vers Walden, et balaya les troupes légères qui couraient de Pœttmes vers Rain et Burgheim. Ferino s'avança de Friedberg vers Aicha, en arrière duquel le corps de Condé s'était rendu de Pœttmes.

Le 17, l'armée française marcha par sa droite, et campa entre Gundelsdorf et Pœttmes. Un détachement de troupes légères resta à Neubourg.

Moreau continua ses mouvements, le 18, dans la même direction, et établit sa droite sur la Paar à Groshausen, refusant sa gauche à Gundelsdorf. Pendant ce temps, on repoussa le piquet ennemi de Portenau jusqu'en arrière de Schrobenhausen. Ferino se posta sur la route de Munich, en liaison avec l'armée.

L'expédition de Desaix convainquit Moreau que Jourdan et l'archiduc devaient être très-éloignés : autrement l'on aurait aperçu quelques traces de l'ennemi, s'il avait été dans la contrée. Il jugea donc que les opérations des Autrichiens contre l'armée de Sambre-et-Meuse ne pouvaient être encore achevées, et se flatta que Jourdan, renforcé par le corps de blocus de Mayence et les troupes de l'armée du Nord, reprendrait l'offensive. Trompé par ce calcul, et convaincu de l'inutilité d'une diversion sur Nürnberg, il résolut de s'établir dans une position d'où il pût s'avancer contre l'Autriche, aussitôt que Jourdan reprendrait l'offensive.

Il se porta, dans cette vue, de Neubourg sur la Paar, appuyant sa gauche au Danube, et éloignant assez les postes autrichiens pour passer au pis aller le Lech, sans être inquiété. Par cela même, il abandonna tous les avantages importants qu'il devait attendre avec raison de sa concentration à Neubourg. Il eût bien mieux fait de remonter le Danube d'une marche.

La position de Neubourg lui avait donné une avance de plusieurs jours sur son adversaire; mais en se portant vers Ulm, il en eût encore gagné davantage, car le passage du Lech devait retarder Latour qui le suivait. De plus, il serait arrivé à temps sur le Necker, pour exécuter une diversion en faveur de l'armée de Sambre-et-Meuse. Supposé que Jourdan réussit à battre les Impériaux, l'armée du Rhin tombant à point nommé sur leurs derrières, eût complété la victoire et achevé leur défaite. En cas contraire, Moreau se serait tellement rapproché de sa ligne de retraite, que pouvant choisir la route la plus favorable, l'archiduc ni Latour ne l'auraient jamais interceptée. Enfin, occupant un point central entre les différents corps ennemis, il se trouvait à portée de déjouer leurs combinaisons, de les battre en détail, et peut-être de donner une autre tournure à toute la campagne. Ce calcul semblait peu difficile à faire, supposé même le manque de renseignements certains; car il connaissait les forces qui lui étaient opposées, et devait naturellement penser que l'archiduc n'amènerait avec lui qu'un petit nombre de troupes, et ne partirait qu'après avoir obligé Jourdan à repasser le Rhin.

Si Moreau avait dirigé Desaix de Heideck sur Nœrdlingen, et s'était retiré un peu plus lentement le long du Danube, pour couvrir cette marche contre Nauendorf; que Ferino eût reçu l'ordre d'amuser l'ennemi, et de se replier après avoir défendu le passage du Lech et des ruisseaux en arrière sur Günzbourg, l'armée réunie en deux ou trois jours au plus entre Neresheim et le Danube, eût été en état de se porter de tous côtés. Latour voulait-il le fran-

chir, et de concert avec Nauendorf, dépasser la position des Français pour se rapprocher de l'archiduc? il eût infailliblement donné prise sur ses flancs, et pu être attaqué avec avantage. Il en eût été de même, s'il s'était avancé sur la rive droite en passant l'Iller. Les routes du Necker et du Danube étant couvertes, Moreau n'avait rien à craindre d'une attaque de front, ni d'une manœuvre contre sa droite, entre le fleuve et le lac de Constance. Sa supériorité sur tous les corps qui suivaient cette direction, lui garantissait la victoire en cas d'engagement, et même dans l'offensive; car ce mouvement vers Ulm lui eût fait perdre trop peu de temps pour qu'il ne le récupérât pas en quelques marches, ou par un seul combat; et ce faible désavantage était amplement compensé par la sûreté qu'il procurait à sa ligne de retraite, première condition de toute opération. Mais peu de généraux ont assez de fermeté pour sacrifier des avantages précaires au résultat d'un calcul profond, et pour abandonner une province conquise, sans y être forcé par les armes.

Pendant que Moreau marchait sur la Paar, Latour ne bougea pas de Bobenhausen, et se contenta des progrès que firent sur ses flancs Nauendorf et Frœhlich. Le dernier avait poussé jusqu'à Pappenheim; mais lorsqu'il apprit l'éloignement de l'armée française du Danube, il se rapprocha du fleuve et attira à lui 2 bataillons et 5 escadrons de la garnison d'Ingolstadt.

Frœblich avait reçu l'ordre de Latour de profiter de sa supériorité pour faire des diversions sur le flanc droit de l'ennemi. Il rassembla à cet effet, le 14 septembre, la plus grande partie de son corps à Schongau, et s'avança le même jour avec 6 bataillons et 10 escadrons sur la Wertach; Wolf occupa Nesselvang avec un petit détachement.

Le 17, le corps de Frœblich marcha en quatre colonnes sur Immenstadt et Kempten. La première escalada Immenstadt à dix heures du matin. Wolf fit, avec la seconde, une fausse attaque contre Durach, et décida l'ennemi, par une retraite simulée, à le poursuivre; cette ruse facilita les opérations de la troisième colonne, qui prit possession de la position abandonnée par les Français, les attaqua sur leurs derrières avec de la cavalerie, et les dispersa dans les bois. Frœhlich prit Kempten avec la quatrième, et les rejeta vers Wangen, Leutkirch et Isni. Une tentative dirigée la veille de Hohenembs, pour les repousser des bords du Bregenz-Ach, fut moins heureuse; les troupes ne dépassèrent pas Lautrach, et furent obligées de se retirer à Hohenembs. Le 19, Frœhlich arriva à Isni avec 4 bataillons et 4 escadrons.

A peine Moreau fut-il établi dans sa nouvelle position sur la Paar, qu'il en aperçut tout le danger et l'inutilité. L'imperturbable tranquillité de Latour et les manœuvres qu'il exécutait sur ses ailes, lui firent présumer que ce général méditait un plan basé sur des événements de la plus haute importance, et dont il ne pouvait avoir la clef. Nauendorf paraissait vouloir s'emparer de la rive gauche du Danube; réuni à Latour, à Petrasch, ou aux troupes que l'archiduc pouvait détacher, il aurait eu, à la vérité, assez do monde pour disputer aux Français le passage de ce fleuve; mais il n'était pas en état de le défendre seul. Néanmoins, ses mouvements semblaient n'être pas calculés seulement sur le nombre de troupes avec lequel il les exécutait. D'un autre côté, Frœhlich s'avançait si rapidement que Moreau devait présumer qu'ils combinaient leurs manœuvres, et, dans cette hypothèse, sa position entourée d'ennemis, n'était rien moins que sûre. Il se décida, en conséquence, à se retirer sur l'Iller, espérant reprendre bientôt l'offensive, avec d'autant plus de facilité, qu'en parvenant à commencer ses opérations de la rive droite du Danube, il ne serait pas obligé d'en forcer le passage. Mais, comme il sentit la nécessité d'avoir un point d'appui sur la gauche, il détacha, le 18, en toute diligence à Ulm, le général Moutrichard avec 4 bataillons et 8 escadrons, pour défendre cette place et le passage du Danube, contre les attaques de Nauendorf.

Abatucci et Ferino reçurent ordre de partir sur le champ: le premier de Landsberg, en remontant la Wertach, pour menacer les derrières de Frœhlich, et retarder sa marche sur Kempten, le dernier contre Memmingen, qu'inquiétaient déjà des partis autrichiens.

L'armée se mit en mouvement le 19. Le centre, la réserve et la brigade Tholmé, de l'aile droite, passèrent le Lech sur deux ponts à Augsbourg; Desaix avec l'aile gauche à Rain. Les troupes légères couvrirent ce mouvement,

et ne se retirèrent que le 20, lorsque l'armée prit position derrière la Schmutter. Desaix était à Wertingen, ayant la Zusam sur son front.

Latour se trouvait encore, le 19 septembre, avec 7 bataillons, 6 escadrons et le corps de Condé, à Bobenhausen. Une avant-garde de 6 bataillons et 10 escadrons sous Baillet, couvrait à Lichtenau la route de Neubourg. Une autre sous Mercantin, de 5 bataillons et 14 escadrons, avec un détachement des troupes de Condé, sous le duc d'Enghien, formait une chaîne de postes devant Schrobenhausen, et s'étendait sur la route d'Augsbourg. Latour ne doutait plus que l'ennemi ne dût faire bientôt sa retraite, et se proposait de le suivre seulement avec l'avant-garde par Augsbourg, pendant qu'il dirigerait le gros de son corps sur Ulm. Ce point était trop éloigné pour que la réunion projetée avec Nauendorf fût certaine, vu que l'armée française, placée entre Ulm et Latour, devait y rester pendant quelques jours, supposé même qu'elle se retirât précipitamment. Une marche rapide et le passage du Danube dans le lieu le plus proche, auraient mené au but avec plus de certitude; car la retraite de Moreau sur le Lech, éloignait jusqu'à l'apparence du danger d'un mouvement de flanc.

Le 20 septembre, les avant-postes français se retirèrent et furent suivis pied à pied par les Autrichiens, qui rétablirent le pont de Neubourg, et sauvèrent celui de Rain, auquel les Français avaient mis le feu. L'avant-garde de Latour s'avança jusqu'à Rain, Airha et Pœttmes (1).

Le 21, Moreau poursuivit sa marche, et prit position derrière la Mindel; la droite appuyée à Kemnat, la gauche à Burgau; les avant-postes sur la Zusam.

Le même jour, Baillet se porta sur Merdingen, Latour sur Rain, Mercantin sur Friedberg, d'où les troupes légères du duc d'Enghien partirent pour Kriegshaber par Augsbourg, après avoir rétabli le pont du Lech.

Le 22, Moreau s'établit derrière la Günz : la droite à Wattenweier, la gauche à Bubesheim, en avant de Leipheim; l'avant-garde sur la Mindel. Baillet se porta à Wertingen, Latour à Merdingen, et Mercantin à Steppach.

Nauendorf prit, le 20, la ville de Donauwert, faiblement gardée par l'ennemi, et s'établit ensuite sur le Schellenberg; mais sans pouvoir empêcher la destruction du pont. Il se porta ensuite à Nœrdlingen, poussa son avant-garde à Heidenheim, et envoya des détachements par Dillingen, Aalen et Gmünd, pour se lier aux partis détachés par Petrasch de Stuttgard, vers le Danube. Le 22, Nauendorf arriva à Nerestætten, à trois lieues d'Ulm, et occupa les hauteurs d'Ober-Elchingen, Albeck et Jungingen. Le 23, il se porta avec le gros de ses troupes à Langenau, d'où il repoussa, le jour suivant, les Français dans Ulm.

Moreau n'avait plus de temps à perdre pour sauver ce poste, car Montrichard n'était pas capable de résister seul à Nauendorf. Il prescrivit en conséquence à Desaix, de se porter, le 24, avec les deux divisions de l'aile gauche à Ulm. Saint-Cyr passa en même temps l'Iller avec le centre, sur les ponts d'Illerdissen et de Kirchberg, et prit position derrière cette rivière. Ferino resta près de Memmingen, en abandonnant toutefois la ville à l'ennemi; car Frœhlich, à la suite d'un combat qu'il livra aux généraux Thareau et Paillard, près de la vallée d'Egloff, s'était dirigé d'Isni vers Kempten, et avait poussé le colonel Giulay sur Memmingen. Celui-ci ayant rencontré les Français, le 22, les attaqua; il s'engagea dans la ville un combat opiniâtre et sanglant, à l'issue duquel les Autrichiens s'y maintinrent, sans néanmoins pouvoir pousser plus avant.

Latour suivit son adversaire pied à pied. Leurs troupes légères ne cessèrent d'escarmoucher.

Le 22, l'avant-garde autrichienne repoussa de Günzbourg les avant-postes français; et Latour se porta sur Zusmarshausen. Le 24, il arriva à Burgau. Son avant-garde occupa Leipheim d'où elle se lia avec Nauendorf, pendant que Mercantin se dirigea vers Krumbach sur la Kamlach.

(1) Le 20 septembre, Petrasch était à Stuttgard, et Nauendorf à Nœrdlingen. Si l'archiduc était venu, avec 25 ou 30,000 hommes, du bas Rhin sur Stuttgard et Ulm, pour se joindre à eux, il est difficile de juger comment Moreau se fût tiré d'affaire. Mais des partisans ne coupent pas une armée; Moreau n'eut jamais à combattre sur ses derrières que des détachements très-faibles et sans soutien; les gros corps se sont contentés de marcher à hauteur de ses flancs et à une distance si grande qu'ils ne pouvaient rien entreprendre contre lui.

CHAPITRE XXVII.

BATAILLE DE BIBERACH, LE 2 OCTOBRE.

Les mouvements de Moreau, depuis qu'il s'était établi à Neubourg, semblent prouver qu'il n'avait arrêté aucun plan. Ne connaissant pas sa situation, il aurait dû garder la position qui lui laissait le choix du meilleur parti. Pour cela, il était indispensable de s'assurer des passages du Danube, et de saisir la première occasion de battre l'ennemi, inférieur en nombre et dispersé, qui s'avançait imprudemment dans l'espoir de le cerner. Il se serait procuré ainsi la liberté de se mouvoir, et conservé l'initiative, que sa supériorité lui rendait si avantageuse; mais loin de là, il s'éloigna du Danube, et abandonna la rive gauche à l'ennemi, n'apporta nul obstacle à la jonction de Nauendorf avec Latour, perdit le temps en petits combats et en marches inutiles, et mit huit jours pour arriver sur l'Iller, qu'il aurait pu atteindre en quatre. Alors seulement, il reconnut l'utilité d'un mouvement sur le Necker, et l'importance d'Ulm, comme dernier point de passage d'une armée qui manœuvrait en remontant le Danube, pour gagner le Necker par le chemin le plus court. Ces considérations le déterminèrent à assurer ses subsistances sur la route de Canstadt; résolution bien tardive, puisqu'elle était prise au moment où il prescrivait à Desaix de s'assurer de la possession d'Ulm. Lorsque celui-ci partit le 25, de Wiblingen, où il était arrivé le jour précédent, Nauendorf se trouvait déjà avec le gros de ses troupes sur les hauteurs en arrière d'Ulm, et Baillet s'avançait de Leipheim, en longeant la rive droite du Danube. Desaix laissa une partie de ses forces à la tête de pont d'Ulm, et défila avec le reste par la ville, dans la vallée de la Blau. Cette retraite, effectuée sous le feu des batteries ennemies, se fit en désordre et avec perte. Il prit position, sa gauche appuyée à Klingenstein, sa droite à Ulm, le front couvert par la Blau. Nauendorf resta sur les hauteurs, et Baillet sur la rive droite au-dessous de la tête de pont, en avant de Pfuhl. Le but de Moreau était manqué, car l'on n'est pas maître d'un passage plongé par le feu de l'ennemi.

Nauendorf envoya des partis de tous côtés : 2 bataillons et 2 escadrons poussèrent à Plochingen, sur la route de Stuttgard.

Latour se porta, le 25 septembre, à Weissenhorn; Mercantin, par Babenhausen, sur la hauteur d'Illeraichheim, cherchant à faire passer l'Iller à une avant-garde, près de Kelmünz, mais il fut bientôt repoussé sur la rive droite. Frœhlich marcha vers Altesried, et établit ses avant-postes, de Lentkirch à Lautrach.

On passa, le 26, dans cette position. Les Français essayèrent une sortie d'Ulm, qui fut repoussée. A l'exception de cette affaire et de la marche de Mercantin sur Kelmünz, il n'arriva rien de remarquable dans cette journée : les vieux remparts et la tête de pont, mettant la place à l'abri d'une attaque de vive force.

Moreau qui se voyait alors menacé sur ses deux ailes, et contraint d'évacuer la rive gauche du Danube, se décida d'autant plus facilement à continuer son mouvement rétrograde, qu'il semblait ne pouvoir l'éviter, dans le cas même où il eût conservé l'espérance de reprendre l'offensive.

Resserré entre le Danube et le lac de Constance; gêné dans tous ses mouvements, il ne pouvait, de cette position, former aucune entre-

prise importante. D'ailleurs les nouvelles qu'il reçut de la forêt Noire, exigeaient qu'il se rapprochât des défilés dont il devait s'assurer pour sa retraite.

Il avait détaché, dès le 8 septembre, pour renforcer la garnison de Kehl, 3 bataillons et 4 escadrons, qui cheminèrent à marches forcées; mais arrivés, le 22, entre Villingen et Hornberg, dans la vallée de la Kintzig, ils rencontrèrent les avant-postes de Petrasch, qui défendaient le pays de concert avec les paysans armés. Ils se tournèrent alors par Triberg à Elzach; et de là en deux colonnes, par Schweighausen et Waldkirch, à Kehl. Cet accident, et les bruits sinistres qui se propagèrent avec rapidité, rendirent plus vraisemblable la nouvelle que les Autrichiens ne menaçaient pas seulement par leurs partis, mais bien avec des forces considérables, les communications et les derrières de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Pour donner une idée générale de l'état des choses, voici une situation sommaire des forces autrichiennes, telles qu'elles se trouvaient placées à l'époque du 22 septembre, depuis la Sieg jusqu'à la frontière du Tyrol.

ÉTAT DE RÉPARTITION DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE, A L'ÉPOQUE DU 22 SEPTEMBRE.

	Bataill.	Escadr.	Hommes.	Chevaux.
Général *Hadik*, en avant-postes sur la Sieg et le Rhin	11	13	7,989	1,353
Feld-maréchal-lieutenant *Kray*, auprès de Neuwied.	13	38	7,677	3,762
Feld-maréchal-lieutenant *Werneck*, près d'Ukerath.	19	27	8,595	3,332
Général d'artillerie *Wartensleben*, en marche vers le Mein. . . .	19	37	12,181	4,056
Feld-maréchal-lieutenant *Petrasch*, devant Kehl et le Necker. . .	9	11	5,504	1,177
Général *Nauendorf*, sur le Danube.	8	30	5,815	3,753
Général d'artillerie *Latour*, en Souabe	23	43	16,960	6,481
Feld-maréchal-lieutenant *Frœhlich*, sur le haut Iller et dans le Tyrol.	13	17	10,906	2,797
Garnison d'Ehrenbreitstein, colonel *Sechtern*.	5	»	2,632	. . . . .
Garnison de Mayence, feld-maréchal-lieutenant *Neu*	17	5	6,476	280
Garnison de Manheim, général *Bender*.	6	2	2,207	300
Garnison de Philipsbourg, colonel *Schal*.	2 1/2	»	1,959	33
TOTAUX.	147 1/2	223	89,021	27,324
			116,344	

Moreau s'était laissé amener au point, que l'ennemi lui prescrivit l'époque et la direction de sa retraite. Il se mit donc en mouvement, le 27, avec toute l'armée; et arriva, le 29, sur les bords du Federzée, où il s'établit comme il suit : Desaix, qui avait abandonné Ulm dans la nuit du 26 au 27, et passé le Danube à Ehingen, occupa le terrain entre ce fleuve et le lac avec 18 bataillons et 12 escadrons de l'aile gauche, gardant Uttenweiler et Minderreute. Saint-Cyr, avec les deux divisions du centre et la réserve, formant ensemble 24 bataillons et 48 escadrons, se trouvait sur l'autre rive du lac, derrière Buchau et l'abbaye de Schussenried, ayant ses troupes légères à Ogeltshausen, Heine, Sattebeuren, et la chapelle de Sainte-Marie. Ferino, qui s'était lié avec les brigades Tareau et Paillard, borda les rives de la Schussen, avec 12 bataillons et 10 escadrons derrière Ravensbourg et Baindt.

L'évacuation d'Ulm donna à Latour et Nauendorf, non-seulement un nouveau point de réunion, mais même les moyens d'y former un corps qui eût été assez fort pour imposer à l'ennemi, et l'obliger à se retirer par la vallée d'Enfer. Il aurait suffi pour cela de porter ces deux divisions à marches forcées par Ulm, Urach et Hechingen, afin de les joindre encore à Petrasch, et de prévenir l'ennemi aux débouchés de la vallée de la Kintzig. Ce mouvement semblait d'autant plus naturel, que le dernier de ces généraux, après la tentative

faite sur Kehl, s'était déjà porté sur le Necker, occupait Horb et Tübingen, et poussait sa cavalerie légère à Hechingen.

La totalité des forces sous les ordres de Latour, compris les renforts arrivés de l'intérieur vers la fin de septembre, se trouvait de 37,000 combattants, savoir : le corps sous ses ordres immédiats, avec l'avant-garde de 15 bataillons et 24 escadrons, faisant 10,300 hommes d'infanterie et 3,300 chevaux, la division intermédiaire de Mercantin, y compris le corps de Condé, forte de 7 bataillons et 19 escadrons, ou 6,500 fantassins et 3,100 chevaux; et l'aile gauche sous Frœhlich, de 15 bataillons et 17 escadrons, comptant 11,000 hommes et 2,700 chevaux : 3 bataillons et 2 escadrons de celle-ci, formant 2,800 hommes, appartenaient à l'armée d'Italie, et ne devaient pas s'éloigner du Vorarlberg, afin de pouvoir se porter, au premier ordre, dans le Tyrol méridional.

Nauendorf avait, indépendamment de Latour, 8 bataillons et 30 escadrons, ou 5,800 hommes et 3,700 chevaux; et Petrasch, 9 bataillons et 11 escadrons, ou 5,500 hommes et 1,100 chevaux. A la vérité, toutes les forces de ce dernier se trouvaient dispersées, tant à Kehl que sur le Kniebis et à Freudenstadt, Horb et Tübingen; on pouvait donc rassembler alors plus de 40,000 hommes à l'entrée de la vallée de la Kintzig, et s'y opposer au général français établi au point décisif de la forêt Noire; on sent qu'ils auraient eu une grande supériorité: mais disséminés et presque perdus dans un cercle immense qui entouraient l'armée française concentrée, ils furent dans l'impuissance d'opérer avec ensemble et vigueur sur des rayons aussi divergents.

La mésintelligence des généraux perdit tout: Nauendorf prit le chemin d'Urach et de Tübingen; Latour, fidèle à son malheureux système, resta sur la rive droite du Danube. Cependant, quoiqu'il eût choisi la meilleure direction, Nauendorf commit une grande faute, en courant ainsi isolément et loin de l'armée. Petrasch avait sans doute assez de monde pour inquiéter l'ennemi par des partis; mais comme il devait laisser des troupes de sa division pour observer Kehl, on ne pouvait guère rassembler, par la réunion des deux corps, plus de 10 à 12,000 hommes sur un point; ce qui n'était pas, à beaucoup près, suffisant pour imposer à l'ennemi et l'arrêter. Latour, au contraire, se trouva découvert par le départ de Nauendorf, et affaibli de 9,500 hommes, dans l'instant critique où l'ennemi s'approchait.

Dès que Nauendorf vit qu'il ne pouvait décider Latour à coopérer à son plan, il devait y renoncer, et tout employer pour empêcher la destruction du corps principal; car une réunion de forces dans une fausse direction, est moins dangereuse qu'une dissémination dans la bonne, qui les paralyse toutes.

Moreau manœuvrait toujours dans une fausse direction, mais sans grand désavantage, parce qu'il avait ses forces réunies, tandis que ses adversaires étaient dispersés. Cette concentration continuelle, pendant sa retraite, fut la cause principale des éloges qu'il s'attira.

Les Autrichiens entrèrent à Ulm, aussitôt que Desaix l'eut abandonné. Baillet se porta, le 27, avec l'avant-garde, jusqu'à Gœcklingen et Delmesingen; Latour à Illerdissen, et, le 28, à Laupheim : ses avant-postes furent placés le même jour, entre Warthausen et Ehingen : Mercantin arriva à Ochsenhausen. Au lieu de s'avancer avec la droite sur le Danube, d'attirer le général Mercantin à lui, et de refuser sa gauche, Latour se rendit à Biberach, dans la vue de rejeter l'ennemi vers Stockach et sur la Suisse. Le 29, l'avant-garde de Baillet arriva à Biberach, après un léger combat qui la mit en possession de ce point, et des hauteurs en avant de Groth.

Latour prit position à Biberach. Supposant la gauche de l'armée française en retraite derrière le lac, il se borna à détacher vers Ahlen, 4 escadrons et quelques compagnies, pour assurer son flanc droit entre le Federzée et le Danube, et observer la route de Riedlingen à Biberach. Mercantin fut envoyé à Mühlhausen, et Frœhlich reçut ordre de porter 3 bataillons à Wolfegg, pour soutenir l'attaque principale.

Moreau ne bougea pas, le 30. Les Autrichiens étaient si persuadés que l'aile gauche de son armée rétrogradait, qu'ils perdirent entièrement de vue le véritable état des choses; leurs avant-postes ayant cru apercevoir des préparatifs de retraite, l'ordre de l'attaque fut donné. L'avant-garde, sous Baillet, devait prendre la route de Schussenried. Le détachement, de l'autre côté du lac, marcha sur Ahlen,

tandis que Mercantin se dirigeait de Mühlhausen sur Aulendorf.

A peine Baillet s'était rapproché de Schussenried par Steinhausen, que le centre de l'armée française, sous Saint-Cyr, le repoussa sur les hauteurs en avant de ce dernier endroit, où Latour vint le soutenir avec une partie de ses troupes. Après un vigoureux combat, les Autrichiens conservèrent cette position.

La droite des Impériaux ne put s'avancer beaucoup au delà d'Ahlen; car elle fut rencontrée par Desaix, qui la repoussa également: elle se rallia derrière ce village. Latour, pour la soutenir, détacha alors une partie de ses troupes à Schallangen, tandis qu'il marchait avec l'autre sur Steinhausen. Mercantin, qui avait en tête des forces supérieures, ne put arriver qu'à Michelwinaden.

Après le combat, Latour établit ses troupes comme il suit: l'avant-garde, de 6 bataillons et demi et 12 escadrons, faisant 3,768 hommes et 1,436 chevaux, formait alors, sous Baillet, en avant de Steinhausen, le centre dont le flanc droit paraissait couvert par un marais impraticable jusqu'au lac. L'aile gauche, commandée par Mercantin, de 7 bataillons et demi et 19 escadrons, compris le corps de Condé, présentant un effectif de 6,574 hommes d'infanterie, et 3,327 de cavalerie, occupait Winterstætten, et s'étendait derrière Holzreute. Le général en chef, avec une petite réserve de 3 bataillons et deux escadrons montant à 1,954 hommes et 266 chevaux, resta sur la hauteur de Groth; sa droite, sous le général Kospoth, forte de 6 bataillons et 10 escadrons, ou 4,664 hommes et 1,452 chevaux, occupait Schaflangen. Cette division devait garder les bois d'Ogeltshausen et Seekirch, couvrir toutes les routes de la rive droite du lac à Biberach, et soutenir le détachement poussé contre Ahlen. Une telle position était également mauvaise, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. Le corps autrichien, déjà trop inférieur à l'armée française, se trouvait encore divisé en deux parties dont chacune donnait prise sur ses flancs, avait à dos le défilé de la Riss, et ne pouvait se retirer que par Biberach. N'étant pas à la même hauteur, elles avaient de plus le désavantage de ne pouvoir se réunir sur aucun point central; car, pour se prêter un mutuel secours, elles eussent été forcées d'ouvrir à l'ennemi le chemin de Biberach; enfin la retraite de l'une entraînait nécessairement la perte de l'autre.

Le 1er octobre, les deux généraux restèrent dans les positions de la veille. Malgré que Latour fût instruit de la supériorité de l'ennemi, et que le combat du jour précédent lui eût prouvé qu'il ne songeait pas à se retirer, il ne profita pas de ce séjour pour rectifier sa position et concentrer ses troupes. Il connaissait les intentions de l'archiduc, que favorisaient encore la station de l'armée française en Souabe, et loin de rien faire pour accélérer sa retraite, il aurait dû, au contraire, chercher à amener des troupes fraîches à son général; pour cela, il fallait éviter avec soin de combattre, ce qu'il pouvait aisément en prenant une bonne position en arrière; car la situation de Moreau ne lui permettait pas de perdre beaucoup de temps, pour courir au-devant de ses adversaires; et s'il eût pris ce parti, les Autrichiens en auraient encore retiré de plus grands avantages.

La ville de Biberach, les hauteurs en arrière, et, sur le front, le lit marécageux de la Riss, semblaient former la position la plus convenable pour remplir ce but. Latour pouvait, en peu de temps, atteindre Biberach, et y amener Mercantin sans danger. Le grand marais de la Riss, qui s'étend jusqu'au Danube, et n'a que peu d'endroits praticables, aurait couvert la droite de cette position. Au centre se trouvait le défilé de Biberach, à la réunion des routes de Federzée; et quoique, au-dessus de cette ville, la Riss ne forme plus un marais si considérable, et offre au contraire plusieurs passages, la gauche ne courait néanmoins aucun risque, car l'ennemi aurait eu plus de chemin à faire pour la venir attaquer ou tourner. Enfin, la ligne principale de retraite, la route d'Ulm, était couverte par le marais au-dessous de Biberach, d'où l'on voit que Moreau n'aurait pas attaqué une position, où une poignée d'hommes eût résisté sans peine à tous ses efforts.

Le général français voulant profiter des fautes de son adversaire, et favorisé par son rapprochement, fit ses dispositions pour lui livrer bataille le 1er octobre.

Informé de la marche de Nauendorf et de sa prochaine réunion à Petrasch, il ne douta plus que l'archiduc ne se portât immédiatement dans la vallée du Rhin. Les nombreux partis

qui inquiétaient ses derrières jusqu'aux frontières de la Suisse, et les insurrections des habitants, augmentaient sur tous les points la force des Autrichiens, en lui ôtant tous moyens de s'assurer de la vérité des bruits qui couraient : on lui grossissait principalement le nombre des troupes conduites par l'archiduc : on en formait une *armée considérable*, et quoiqu'il ne passât en effet le Necker, entre Manheim et Heidelberg, que le 29, les habitants de ces contrées s'imaginaient qu'il arriverait à temps, et avec assez de forces, pour couper les passages de la forêt Noire à l'armée de Rhin-et-Moselle, l'acculer à la Suisse, et lui faire mettre bas les armes.

Moreau était trop éclairé pour partager ces craintes : il savait qu'une armée comme la sienne ne se prend pas dans un coup de filet. Toutefois, il ne se dissimula pas les difficultés qu'il éprouverait à forcer le passage des montagnes occupées par l'ennemi, obligé surtout de faire face de plusieurs côtés, et continuellement poursuivit. Il résolut, en conséquence, de se débarrasser d'abord du corps de Latour qui était le plus rapproché, et de marcher ensuite avec ses forces réunies, contre ceux qui occupaient les montagnes, pour se frayer un chemin dans la vallée du Rhin (1). Il n'y avait pas un moment à perdre pour exécuter cette opération, car il fallait à Moreau, éloigné de quatre à cinq marches des montagnes, plusieurs jours pour repousser l'ennemi des gorges et former sur une ou deux colonnes l'armée et le train considérable qui avait marché jusque-là sur un plus grand développement. Ainsi le voisinage de Latour allait devenir dangereux s'il n'était pas repoussé avec perte, puisqu'il aurait gagné l'issue des vallées et renouvelé ses escarmouches, avant que toute l'armée française fût arrivée aux défilés. Au surplus, le général fançais ignorait la faiblesse et le peu de consistance des corps de Nauendorf, de Petrasch et de l'archiduc. Il ne savait pas que les deux premiers se trouvaient disséminés depuis Kehl jusqu'à Fridingen, et que le dernier était trop peu considérable et trop éloigné. Sa résolution lui fait honneur et prouve la justesse de son jugement. On peut seulement lui reprocher de ne l'avoir pas exécutée plus tôt, ce qui lui aurait fait gagner une journée précieuse dans sa situation. Quand on a 40,000 hommes disponibles contre 20,000, l'attaque ne demande ni efforts ni préparatifs, et la disposition la plus courte est ordinairement la meilleure. Le général français n'avait qu'à s'avancer dans la même direction que le 30, et l'ennemi eût succombé.

Conformément au projet arrêté, Desaix dut s'avancer d'abord sur la route de Riedlingen, par Ahlen et Seekirch pour attaquer vivement les Impériaux à Schaflangen, et chercher à les prévenir sur les hauteurs de Biberach, lorsqu'ils voudraient se retirer des positions de Steinhausen et de Groth. Saint-Cyr reçut l'ordre d'attaquer le front avec le centre et la réserve, et de repousser l'ennemi sur Biberach. Ferino, marchant par Waldsée sur Ober-Essendorf, avait pour instruction de culbuter tout ce qu'il y rencontrerait, et de s'avancer contre le flanc gauche et les derrières des Autrichiens. Les généraux qui manœuvraient aux deux ailes, devaient laisser quelques troupes sur leurs flancs ; l'un pour observer le Danube, l'autre pour contenir Frœhlich, qui se trouvait, le 30, à Tettnang. Le détachement que ce dernier avait poussée par Wolfegg contre Ravensbourg, s'était vu contraint de se retirer jusqu'à Amtzell.

Ferino reçut l'ordre si tard, qu'il ne put coopérer à la victoire : preuve nouvelle qu'on ne doit jamais compter beaucoup, dans le plan d'une bataille, sur la coïncidence des mouvements de colonnes éloignées : tous les autres corps remplirent exactement leur tâche.

Desaix commença l'affaire à midi, pénétra dans la forêt en avant de Seekirch et Ahlen, dont il repoussa les Autrichiens, et les poursuivit avec son avant-garde, dans la direction de Gutharzhofen et Burren, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné le Galgenberg près de Biberach. Kospoth, craignant pour son flanc droit, parce

(1) Cette résolution de Moreau est, sans contredit, le plus beau trait de la campagne. Mais nous ne croyons pas qu'il fût si difficile de mettre des obstacles plus sérieux à sa retraite par la forêt Noire ; et le temps que les Français perdirent par la bataille de Biberach, aurait même pu leur devenir funeste, si l'archiduc, dès le milieu de septembre, eût marché un peu plus vivement, dans le but d'opposer une barrière d'airain à l'armée compromise, au lieu de la harceler sur ses flancs ; ce qui n'était qu'un demi-moyen.

que l'ennemi débouchait en même temps de la forêt de Tiefenbach, se retira à Mittelbiberach, et enfin sur le Galgenberg, devant lequel se déploya toute la gauche de l'armée française, entre Birckenhart et Schaflangen.

Sur ces entrefaites, trois colonnes françaises s'étant ébranlées de l'autre côté du lac sur le chemin de Reichenhach et de Schussenried, attaquèrent à la fois Baillet et Mercantin. Celle du centre fut retenue assez longtemps par quelques grosses batteries établies sur les hauteurs de Steinhausen, qui lui firent perdre beaucoup de monde. Mercantin et le prince de Condé repoussèrent la troisième colonne jusqu'au delà de Schussenried; mais ces avantages momentanés rendirent la défaite plus sensible. Baillet soutenait déjà avec peine le feu nourri d'une nuée de tirailleurs de la première colonne qui, débouchant d'Ogeltshausen, et trouvant la forêt évacuée par les troupes de Kospoth, se tourna droit contre ce premier général qui combattait à Steinhausen: sa position devint encore plus critique lorsqu'une demi-brigade, détachée de Sattebeuren par Saint-Cyr, traversa le marais qu'on avait cru impraticable, et gagna son flanc droit. Saint-Cyr, renouvelant alors l'attaque des autres colonnes, perça entre Baillet et Mercantin.

Dans cette circonstance, le premier de ces généraux se rallia sur la position de Groth à l'aide de sa cavalerie, qui repoussa plusieurs fois celle de l'ennemi. Le prince de Condé et Mercantin se replièrent à Ingoldingen et Winterstætten. Saint-Cyr, au lieu de poursuivre sa marche, fit l'honneur à cette poignée d'hommes, de se mettre en bataille devant elle entre Muttensweiler et Wattenweiler, et donna ainsi à Latour le temps de sauver son parc d'artillerie qu'il fit retirer sur Umendorf, protégé par la réserve restée à Groth, et qu'il mit ensuite en sûreté derrière le défilé de Fischbach.

Latour, instruit en partie de l'échec de sa droite, et s'attendant à une nouvelle attaque, reconnut la nécessité d'une retraite générale. Il donna l'ordre à Mercantin, de se replier à Eberhartzell; au prince de Condé, de se porter à Schweinhausen et Umendorf; à Baillet et Kospoth, de se retirer par Biberach sur les hauteurs de la rive droite de la Riss: mais la mesure de ses désastres n'était pas comblée, et il avait fait ses premières dispositions d'une manière si fautive, que celles-ci ne purent s'exécuter.

Desaix ayant échoué dans ses tentatives contre le flanc des Autrichiens sur le Galgenberg, se décida à les tourner. Il dirigea donc, à droite, une forte colonne par Oberndorf, dans la vallée de Mittelbiberach, et une autre, à gauche, par Birckenhart, contre le mont Lindenberg près de Biberach. Celle-ci devait envoyer un détachement dans la vallée de la Riss, pour gagner la route de Warthausen à Biberach, occuper la ville, et couper la retraite à l'ennemi.

Les deux colonnes de flanc arrivèrent à leur destination, pendant que Desaix amusait son adversaire par des attaques simulées. La première aborde les Autrichiens de front, l'autre couronne le Lindenberg. Kospoth cherche alors son salut dans la retraite, et parvient à l'effectuer avec le gros de la cavalerie et la tête de son infanterie, qui s'ouvrent passage l'épée à la main, au moment où les Français entraient dans la ville. Le reste de sa colonne fut moins heureux: forcé de tenir tête à ceux qui le poursuivaient, il perd un temps très-précieux; les Français descendent du Lindenberg, renforcent le détachement qui occupait la ville, et prennent les 4 derniers bataillons autrichiens presqu'en entier.

Cependant Baillet entretenait dans la position de Groth une vive canonnade. Il n'eut connaissance, à 5 heures du soir, du danger qui le menaçait, que par le rapprochement du feu et les rapports de ses patrouilles; il se hâta alors de battre en retraite. Pour couvrir la marche dans le passage du défilé, il tenta de nouveau de s'établir sur les hauteurs de Biberach; mais, au même instant, l'ennemi se précipitait de tous côtés contre lui; et un feu meurtrier décidait du sort de la colonne de Kospoth, à la descente du Kigelberg sur le chemin de traverse parallèle à la grande route. Il ne resta d'autre parti que de se faire jour ou de mettre bas les armes: Latour et Baillet percèrent avec le gros de leurs forces; le reste fut mis en fuite, et regagna la rive droite de la Riss dans l'obscurité, par des traverses détestables. Mercantin se retira avec moins de perte, dans la direction d'Eberhardzell. Condé eut le même bonheur, et se replia par Hochdorf

à Schweinhausen et Umendorf. L'ennemi poursuivit le dernier de loin et sans artillerie, jusqu'au moulin d'Appendorf déjà fortement occupé, et où le passage de la Riss était protégé par une batterie disposée sur une hauteur près de Schweinhausen. Appendorf fut incendié, son pont détruit, et la canonnade continua des deux rives, ici comme à Rissegg, jusqu'à onze heures du soir.

Outre la perte sur le champ de bataille, 5 bataillons et 16 pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français, qui s'arrêtèrent après le combat sur les bords de la Riss.

Latour rallia dans la nuit les débris de ses troupes sur les hauteurs de Ringschneid, et détacha Baillet à Laupheim, pour garder ses communications avec le Danube.

CHAPITRE XXVIII.

MOREAU TRAVERSE LA FORÊT NOIRE.

La bataille de Biberach remplit le but de Moreau. Latour fut repoussé, affaibli, et dérouté. Pour éviter un second combat, il se retira le lendemain de la bataille à Erlenmoos en arrière du Rottumbach; et Mercantin, sur la hauteur à gauche de Münchroth ou Kloster-Roth. Dès lors, l'armée de Rhin-et-Moselle put continuer son mouvement rétrograde, sans inquiétude. Moreau se décida à le diriger par Neustadt dans la vallée d'Enfer, espérant déboucher encore à Fribourg, avant l'arrivée de l'archiduc sur l'Elz. Quoique cette route, dans une gorge resserrée par des montagnes escarpées, n'offre d'espace que pour une colonne, elle présente moins d'obstacles que toutes les autres, parce qu'elle coupe la chaîne de montagnes perpendiculairement, de Neustadt à Zarten. Par conséquent, dès qu'on a gagné le point le plus élevé à une distance de quatre à cinq lieues, l'on maîtrise toutes les dispositions que pourrait prendre l'adversaire débouchant de la vallée du Rhin, et il n'est pas besoin de grands efforts pour l'en chasser. L'entrée de ces gorges à Neustadt se trouvant à une distance presqu'égale de toutes les positions des divisions de l'armée, il était possible de la percer et de vaincre tous les obstacles en réunissant un nombre de troupes assez considérable. Cependant ces avantages, pour être grands, ne balançaient pas ceux qu'aurait eu la retraite par la vallée de la Kintzig. Si la route était plus longue sur cette direction, on pouvait la parcourir aussi rapidement en cheminant sur plusieurs colonnes; et la marche dans une large vallée, où l'on avait toute facilité de se mouvoir, était bien plus sûre que dans un défilé resserré de chaque côté par des montagnes escarpées, dont on ne peut aisément déloger l'ennemi.

Moreau supposait l'armée de l'archiduc sur la Rench. Il croyait aussi que Nauendorf et Petrasch étaient prêts à lui défendre l'entrée de la vallée de la Kintzig: ce qui justifie le choix de sa direction de retraite. Un général entreprenant, qui eût connu le véritable état des choses, se fût dirigé en toute diligence, après l'affaire de Biberach, sur Rothweil; eût rejeté les deux corps autrichiens isolés, sur la gauche du Necker, pour tomber ensuite sur l'archiduc, le battre et rouvrir la communication avec Kehl. Alors la situation de ce dernier aurait été plus désavantageuse qu'après la bataille de Malsch; car ses forces se trouvaient plus dispersées, et sans liaison dans un grand cercle autour de l'armée française qui était massée sur la ligne la plus courte du Danube.

On peut reprocher à l'archiduc trois fautes principales, après que l'armée de Sambre-et-Meuse eut repassé le Rhin et fut retirée sous Düsseldorf. D'abord, c'est d'avoir laissé plus de 32,000 hommes sur le bas Rhin, 9,000 à Mayence et à Manheim, et de ne s'être porté sur le haut Rhin qu'avec 12,000 hommes d'infanterie et 4,000 chevaux; car, si Jourdan avait pu reprendre l'offensive, après quelques jours de repos, 32,000 hommes ne suffisaient pas pour le retenir, et c'était trop pour l'observer. Il ne fallait que 20,000 hommes pour former une chaîne de postes sur la Wipper et le Rhin. En cas d'attaque sérieuse, ce corps se serait jeté dans Mayence et Manheim pour en compléter les garnisons, et l'archiduc aurait eu

12,000 hommes de plus pour opérer sur le haut Rhin, où le sort de la campagne devait se décider. Il dispersa encore les 16,000 hommes avec lesquels il s'était mis en marche, laissant un détachement dans le Rheingaw et un autre à Manheim; de sorte qu'il n'arriva sur la Rench qu'avec 9 bataillons et 17 escadrons, formant 8,500 hommes. A la vérité, les troupes restées à Manheim coururent dans l'Alsace vers Strasbourg; mais ces incursions n'étaient qu'une misérable diversion, exécutée par quelques escadrons, que Moreau sut apprécier, et qui n'eut aucune influence sur ses résolutions.

Secondement, on peut reprocher au prince Charles, la direction fautive et la lenteur de ses mouvements dans la vallée du Rhin. Si, au lieu de s'affaiblir par des détachements, il s'était porté à marches forcées de Heidelberg, ou par Pforzheim sur le Necker supérieur, il aurait opéré sa jonction au plus tard le 8 octobre, à Tübingen, avec Nauendorf et Petrasch, et ces 32,000 hommes eussent opposé des obstacles insurmontables au passage de Moreau dans les montagnes.

Enfin il commit une troisième faute, en ne se rendant pas de sa personne en poste sur le Danube, pour y prendre le commandement, aussitôt qu'il eut terminé ses opérations sur le Rhin. La connaissance des hommes, l'expérience de tous les siècles, et les derniers événements arrivés en Bavière, auraient dû le convaincre qu'on ne peut jamais attendre de résultat heureux d'opérations qui demandent le concert de plusieurs généraux indépendants. Il est vrai que son éloignement eût démenti le bruit si utile pour lui de l'approche d'une grande armée dans la vallée du Rhin; mais on ne doit jamais sacrifier la juste combinaison des mouvements à un avantage si précaire. L'archiduc cantonna ses troupes pendant sa marche pour fortifier et étendre parmi elles, aussi bien que chez les habitants du pays, l'opinion de leur supériorité. Peut-être y avait-il encore d'autres moyens d'entretenir et de propager ce bruit, même dans son absence.

Lorsque Moreau quitta les environs de Biberach, l'archiduc était encore derrière la Murg, Nauendorf à Echingen, et Petrasch à Schweningen. Les opérations de ces deux corps se trouvaient sans aucune liaison, parce qu'ils s'étaient fort affaiblis par les détachements qu'ils avaient fournis pour observer Kehl, que presque toute leur cavalerie battait la campagne, et qu'ils tenaient une longue chaîne de postes. Nauendorf resta trop en arrière, et se contenta d'observer l'ennemi avec des détachements; tandis que Petrasch s'avança trop, et se dispersa en occupant plusieurs postes au débouché des montagnes.

Moreau commença sa retraite le 4 octobre. Desaix eut ordre de longer le Danube, avec deux divisions de l'aile gauche, et de couvrir sa marche. Le centre, sous Saint-Cyr et Ferino, prit la route de Pfullendorf et Stockach. Une faible arrière-garde observa Latour.

Desaix passa le Danube à Riedlingen, se rendit par Scheer à Siegmaringen; et envoya des détachements sur toutes les routes qui conduisent au fleuve, pour repousser les partis autrichiens. Le 4, ils les chassèrent de Hettingen et de Gamerdingen; le lendemain, d'Ebingen, et se portèrent, le 7, vers Friedingen. Les autres corps de l'armée arrivèrent à la même hauteur ce jour-là, et prirent position, la droite à Stockach, et la gauche à Friedingen, sans être inquiétés par les Autrichiens, qui suivirent sur trois colonnes : Latour, par Biberach et Buchau; Mercantin, par Winterstætten et Renhardsweiler; Frœhlich, par Ravensbourg et Markdorf.

Pour préparer et couvrir la marche ultérieure, Desaix poussa contre Villingen, que Petrasch gardait avec peu de monde; car il avait 3 bataillons détachés à Neustadt et dans la vallée d'Enfer, 3 à Hornberg pour les recueillir en cas de retraite, et se tenait avec le reste entre Villingen et Rothweil.

Nauendorf, toujours trop éloigné, n'envoya de Schemberg à ses postes attaqués, que des renforts insuffisants, et qui arrivèrent le plus souvent lorsque l'ennemi avait passé ou s'était retiré.

Le 8 octobre, les Français reconnurent la position de Petrasch, et l'attaquèrent le jour suivant du côté de Schweningen, pendant que Taponnier tournait Villingen par la vallée de la Breg. Les Autrichiens, composés en grande partie de cavalerie, furent culbutés. Ils perdirent 2 pièces de canon et plusieurs prisonniers, et abandonnèrent Rothweil. Petrasch se retira le même jour à Peterzell et Tunningen;

le 10, il se porta dans la plaine de la Benz, à Schramberg et Triberg : ses avant-postes restèrent à Krumschiltach. Par ce moyen, il s'assura l'entrée de la vallée de la Kintzig, et fut certain de se joindre à l'archiduc. Nauendorf couvrit alors son flanc gauche après avoir enfin délogé, le 9, le poste français de Rothweil.

Latour arriva le 8 à Ostrach, et le 9 à Mœsskirch, où il se réunit à la colonne de Mercantin, et établit le corps de Condé à Scherneck pour rester en communication avec Frœhlich, qui s'avança sur Bondorf, et mit ses avant-postes à Stockach. Ces derniers eurent quelques escarmouches avec les Français qu'ils suivirent pied à pied. Toute l'armée dirigea sa marche vers Neustadt, et il n'y eut que Thareau, avec les troupes de l'extrême droite, qui côtoya les bords du lac de Constance, pour gagner Huningue par les villes forestières. Déjà Moreau avait dirigé par Tengen et Stühlingen, sa grosse artillerie, ses équipages et ses trains, sous l'escorte de 3 bataillons, se débarrassant ainsi de tout ce qui pouvait entraver ses mouvements.

La marche de Neustadt à Freibourg fut très-bien ordonnée. Lorsque le terrain se resserra, Saint-Cyr reçut l'ordre de s'avancer avec le centre et de culbuter tout ce qui s'opposerait à son passage dans le défilé, pendant que les deux ailes se joindraient et couvriraient sa marche et les avenues de la route. Saint-Cyr partit le 11 de Neustadt, et fit attaquer par son général d'avant-garde, Gérard, les Impériaux restés dans la vallée d'Enfer, qui ne s'étaient pas retirés à Elzach, suivant l'intention de leur général. Plusieurs petites colonnes les abordèrent : l'une d'elles les délogea du poste de Saint-Mergen, pendant qu'une autre suivait le chemin d'Albersbach à Kirchzarten et Freibourg. La résistance ne put être opiniâtre. Les détachements autrichiens cédèrent et furent assez heureux pour gagner, la nuit suivante, Freibourg et Emmendingen, où ils furent recueillis par les partis qui ayant couru jusqu'alors dans la vallée du Rhin, s'étaient réunis sur l'Elz. Saint-Cyr suivit son avant-garde, et prit, le 12, position en avant de Freibourg.

Tandis que le centre continuait sa marche par la vallée d'Enfer, Desaix et Ferino se rapprochèrent de Neustadt. Le 11, les postes de la gauche se retirèrent sur Villingen et Mühlhausen, et, après de légers engagements, abandonnèrent Haltingen, Tutllingen et Mœhringen. Frœhlich marcha sur Engen et occupa Blumenfeld, Tengen, Komingen et la hauteur de la maison de péage.

Moreau avait destiné la droite à former l'arrière-garde. Le 12, Villingen fut évacué. Desaix avec le gros de ses troupes se porta par Donau-Eschingen à Neustadt, et détacha une colonne de 5,000 hommes sur la route de Vœhrenbach à Elzach, pour couvrir la marche de l'armée; mais 4 bataillons venus de Triberg, l'ayant prévenue sur ce dernier point, elle fut obligée de s'y rendre par Waldkirch. Ferino se porta par Lœffingen à Neustadt.

Les Autrichiens suivirent les Français de tous côtés, et Latour chercha à regagner, par des marches forcées, ce que lui avait fait perdre la bataille de Biberach. Le 12, les avant-postes de Nauendorf et de Petrasch furent placés à Villingen, Latour s'établit à Gutmadingen, ses avant-postes à Fürstenberg et Donau-Eschingen, Frœhlich à Leipferdingen et Blumenfeld.

Du 13 au 15 octobre, l'armée française traversa la vallée d'Enfer, et Ferino forma l'arrière-garde. Ce passage se fit sans être inquiété, parce qu'il s'opéra des changements dans les dispositions des différents corps autrichiens.

Certain maintenant de la direction de l'ennemi dans la vallée du Rhin, l'archiduc ne douta plus qu'il n'y eût bientôt une bataille décisive, et que Moreau n'employât toutes ses forces pour percer vers Kehl. Il ordonna en conséquence à Latour et Petrasch de se joindre à lui en toute diligence par les vallées de l'Elzach ou de la Kintzig, pendant que Nauendorf couvrirait leurs mouvements, en attirant les détachements qu'il avait dans les montagnes. De son côté, Frœhlich céda à Latour une partie de ses troupes, et poursuivit l'ennemi avec le reste dans la vallée d'Enfer et les villes forestières. L'archiduc se rapprocha de la Kintzig, chose qu'il n'avait pas osé avant d'être bien informé de la direction que prenaient les Français.

Alors on forma l'investissement de Kehl, et tous les postes environnants furent fortement occupés pour être à l'abri des sorties. En se portant sur le haut Rhin, les Autrichiens devaient assurer leur retraite, parce qu'on supposait naturellement, et les bruits publics

venaient à l'appui de cette conjecture, que Beurnonville avait mis en marche une partie de son armée pour secourir celle de Rhin-et-Moselle, en débouchant par Kehl. Les troupes laissées à Mayence et Manheim, étendues jusques à la Nahe, l'Alzens et la Queich, défendirent ce cordon par nombre de petits combats : elles annoncèrent aussi le départ de 4 divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse se dirigeant par Massenheim et Kussel, vers le haut Rhin; et la profonde tranquillité qui régnait sur l'Agger et aux environs de Neuwied, donna plus de poids à ces rapports.

Dans la position où l'archiduc se trouvait, il n'avait d'autres mesures à prendre que celles dont nous venons de parler ; cependant la réussite en était fort douteuse, car Petrasch quittait à peine la plaine de Benz que Saint-Cyr était déjà arrivé à Freibourg; et les Autrichiens avaient à peine assez de troupes dans la vallée du Rhin pour tenir tête à une seule division. Quand un général se trouve, sans le savoir, dans une position si critique, cela suppose toujours des erreurs très-graves dans le calcul des mouvements et la répartition des troupes.

Lorsque Petrasch reçut l'ordre de l'archiduc, son avant-garde était déjà près de Villingen. Il fit partir aussitôt pour Ettenheim, dans la vallée du Rhin, les bataillons envoyés à Elzach, les releva par d'autres qui devaient les suivre plus tard, et marcha lui-même avec le reste de sa division par Hornberg, en laissant garnison dans Triberg.

Le 13 octobre, Latour se porta à Donau-Eschingen, dès qu'il eut avis de sa nouvelle destination. Le prince de Condé était à Hausen, et l'avant-garde en avant de Hüfingen.

Le 14, Latour, couvert par le détachement de Triberg, marcha en toute diligence par Villingen et Hornberg. Le même jour, Frœhlich et Condé se réunirent à Donau-Eschingen. Le premier avait renforcé de quelques troupes la colonne de Latour, et dirigé 6 bataillons et 4 escadrons, aux ordres de Wolf, sur la route de Stühlingen, pour suivre le général Thareau dans la vallée du Rhin.

CHAPITRE XXIX.

COMBAT SUR L'ELZ. — BATAILLE D'EMMENDINGEN, LE 19 OCTOBRE.

Toute opération qui n'offre pas de sûreté pour la retraite, étant hasardeuse, Moreau ne put conserver la position qu'il avait sur le Federsée, et dut songer à se rapprocher du Rhin, pour assurer la sienne; mais dès qu'il eut traversé la forêt Noire, et atteint son but, il résolut d'attaquer l'ennemi dans la vallée du Rhin, afin de s'ouvrir une communication avec Kehl. Une victoire, dans cette circonstance, pouvait donner à la campagne une tournure toute différente.

Le point de vue d'où partit le général français était juste, et le moment bien choisi; car, lors même que 30,000 Impériaux eussent été dans la vallée du Rhin, il avait toutes les chances en sa faveur, pouvant les attaquer et les battre avec quatre divisions et la réserve, avant que les corps dispersés dans les montagnes fussent réunis à l'archiduc. Mais il perdit du temps, et celui-ci l'ayant mis à profit, rassembla ses forces et prévint son attaque (1).

S'il est vrai que la réunion des forces procure un avantage décidé sur l'adversaire qui a les siennes dispersées, il ne l'est pas moins qu'une résolution ferme et prompte, jointe à l'initiative des mouvements, donne un ascendant marqué sur celui qui hésite, et qu'on peut avec elles réparer tous les revers. En effet, la supériorité des forces concentrées et la promptitude d'exécution, ont préservé souvent de tout danger les opérations les plus téméraires, et remédié aux combinaisons fautives.

Jamais situation ne fut plus avantageuse que celle où Moreau se trouva à son arrivée à Freibourg. Le 12 octobre, quand Saint-Cyr déboucha dans la plaine, il ne rencontra sur l'Elz que les Autrichiens repoussés de Neustadt, lesquels ne formaient, avec tous les partis réunis dans la vallée du Rhin, que 4 bataillons et 4 escadrons. Ils étaient établis à Kintzingen, ou jetés en avant-postes pour entretenir la communication avec Elzach, d'où vint, le 14, un renfort de 4 autres bataillons. Petrasch n'arriva que le 15 à Ettenheim. Le même jour, toutes ces troupes furent établies à Herbolsheim, derrière la Bleich, et renforcées, le 16, par celles que l'archiduc fit camper à Mahlberg. Ainsi Moreau n'avait en présence que 17 bataillons et 24 escadrons, et ses avant-postes, placés dès le 14 à Emmendingen et Waldkirch, se trouvaient par conséquent déjà maitres des débouchés les plus importants de

(1) Il est incontestable que le plus grand intérêt de Moreau était de se hâter d'attaquer l'archiduc dans la vallée du Rhin, surtout s'il connaissait l'état de dispersion des forces impériales.

La raison des réparations nécessaires à la chaussure, qu'on a allégnée pour justifier ces délais, ne nous a pas paru admissible dans un moment si important. Il est plus probable que ce général, peu instruit de la position réelle de l'archiduc, n'osait trop s'éloigner de Ferino qui, avec l'aile droite, combattait encore dans les cols de Neustadt. Dans ce cas, l'on doit convenir que la marche des Français sur Kehl, par la rive droite du Rhin, était trop hasardée; il fallait l'entreprendre sans tâtonner, ou y renoncer pour gagner Kehl par la rive gauche; car en allant se placer lentement derrière l'Elz, on laissait à Latour et à Frœhlich les moyens d'accabler Ferino, et de se porter sur Freibourg, tandis que l'archiduc, renforcé, barrerait le chemin de Kehl, pour ôter à l'armée toute communication avec ses ponts.

l'Elz. Le gros de l'armée française gagna, le 15, la vallée du Rhin et Freibourg, d'où elle pouvait atteindre l'Elz en une marche.

Cette rivière prend sa source dans la forêt Noire, près du Rohrhartsberg, et coule dans les vallées supérieure et inférieure de la Breuz, près d'Elzach et Waldkirch. Les montagnes qui forment ces vallées, jusqu'au dernier endroit, sont escarpées, boisées et traversées par de simples sentiers. Dans toute cette contrée difficile, on ne trouve que trois communications propres aux opérations :

1° La route de la vallée de la Brecht. Elle part de Triberg, longe l'Elz, tantôt sur une de ses rives, tantôt sur l'autre, et conduit, par Waldkirch, dans la vallée du Rhin;

2° Celle d'Elzach, dans la vallée de la Kintzig, où elle entre à Haslach;

3° Celle d'Elzach sur Vœrenbach. Ces deux dernières comme celle de Waldkirch, par Bleibach à Simonswald, et de là sur Furtwangen et Saint-Pierre, ne sont pas praticables en tout temps, et ne conviennent, même dans la belle saison, qu'à l'infanterie et à l'artillerie de petit calibre.

La vallée s'ouvre à Waldkirch, et forme une plaine qui s'élargit graduellement. Sur la rive gauche de l'Elz, les hauteurs s'éloignent tout à fait, et tournent vers Freibourg. A leur pied court une bonne chaussée, qui conduit à cette ville par Langendenzlingen. Sur la rive droite, au contraire, les hauteurs se rapprochent bientôt de l'Elz dont elles longent le cours jusqu'à Kœndringen; elles sont boisées, coupées de ravins escarpés où coulent des ruisseaux parfois marécageux, et ont peu de communications propres aux charrois. Une seule bonne ligne de communication mène de Waldkirch dans la vallée du Rhin : celle-là suit l'Elz jusqu'à Kintzingen, resserrée d'un côté par son lit, et de l'autre par des vignobles, au milieu desquels se trouvent de petits villages. La rive gauche de l'Elz, plate partout, est couverte de forêts marécageuses. Cette rivière reçoit la Treisam, qui coupe à Eichstædt un chainon, lequel s'étend de Freibourg vers le Rhin, et borde la rive gauche assez escarpée de ce ruisseau jusqu'à Riegel. De Kintzingen au Rhin, l'Elz coule dans une plaine, parce que la chaîne de montagnes court dès lors parallèlement au fleuve. La route nommée Bergstrasse, communication principale de toute la contrée, suit dans la même direction. Elle mène de Francfort par Heidelberg, Offenbourg, Kintzingeu et Emmendingen sur Langendenzlingen, joint ici celle de Waldkirch, et se rend alors à Bâle par Freibourg.

Lorsque les deux généraux se rapprochèrent de la vallée du Rhin, tous les ruisseaux se trouvaient extraordinairement grossis par les fortes pluies qui avaient inondé plusieurs contrées. L'Elz débordé couvrait toute la plaine de Kintzingen, dans laquelle on ne pouvait arriver que par la chaussée. Entre Emmendingen et Waldkirch, mais surtout dans la vallée de la Brecht, les communications étaient coupées par les eaux sur plusieurs points, et les chemins la plupart défoncés.

Le principe que la possession des montagnes rend maître des vallées, ne fut jamais plus vrai que dans cette occasion (1).

Un coup d'œil sur la carte convaincra le lecteur, que Waldkirch était le pivot de toutes les opérations ultérieures. En effet, l'inondation de la plaine, entre le Rhin et les montagnes, ne laissait à Moreau que deux routes pour s'approcher de Kehl : par la Bergstrasse, ou par la vallée de la Kintzig et Waldkirch. Cette dernière était plus avantageuse; car il y a six lieues de moins de Waldkirch à Haslach, que d'Emmendingen à Offenbourg. En gagnant la vallée de la Kintzig, les Français s'assuraient des communications principales par les montagnes, et de celle de Kehl; ils auraient atteint les dé-

(1) Cette *opinion* a été longtemps *reçue*, mais nous ne saurions l'admettre comme *principe*. En effet, la possession des grandes vallées entraîne ordinairement celle des grands cours d'eau, des principales communications, des pays fertiles, des champs de bataille propres à toutes les armes; on peut donc conclure que toutes les fois qu'on aura de fortes masses établies dans une grande vallée, on sera maître des montagnes qui la bordent de chaque côté. Cela est si vrai, que dans le cours de cet ouvrage, l'auteur considère, avec raison, la vallée du Danube comme la clef de l'Allemagne, et que les montagnes de Salsbourg et de Steier n'y jouent qu'un rôle fort secondaire. En tactique, sa maxime serait plus souvent juste qu'en stratégie; mais, dans l'une ni dans l'autre, elle ne doit être donnée comme un principe immuable.

bouchés des vallées avant l'archiduc, qui eût été tourné et forcé à la retraite, sans pouvoir opérer sa jonction avec Latour, lequel arrivant, le 15 à Hornberg, aurait été défait ou obligé de rétrograder. Mais un pareil projet devait être aussitôt exécuté que conçu; soit que Moreau supposât son adversaire dans l'intention de se faire joindre par Latour, soit qu'il lui attribuât celle de le porter à gauche, avec les corps de Petrasch et de Nauendorf, pour le réunir à Frœhlich. Dans le premier cas, il ne pouvait douter que les Autrichiens n'occupassent fortement les montagnes et ne reprissent l'offensive; ce qu'il avait intérêt de prévenir. Dans la seconde supposition, Ferino, trop faible pour arrêter des forces si considérables, eût été bientôt culbuté; et l'armée française en restant dans sa position sur l'Elz, s'exposait à être prise en flanc et à dos.

Mais Waldkirch était aussi pour l'archiduc le point décisif; car s'il s'en emparait, Moreau perdait l'appui de sa droite, et les Autrichiens gagnaient avec un débouché sur l'Elz, un chemin par Langendenzlingen, sur les derrières de l'ennemi.

Les deux généraux frappés de l'importance de ce point prirent également la route d'Elzach pour opérer. Néanmoins, le général français eut, sur son adversaire, l'avantage d'atteindre avant lui le but stratégique, et de communiquer sans obstacle, de sa position sur l'Elz avec Waldkirch, à travers une contrée ouverte, tandis que l'archiduc ne put se servir que de mauvais sentiers pour ligne d'opération. D'ailleurs, Moreau tenant les débouchés sur l'Elz à Emmendingen, les Autrichiens n'osèrent trop se dégarnir pour renforcer leur gauche, de peur qu'il ne perçât sur la droite vers Kehl.

Deux divisions du centre de l'armée française furent destinées à pénétrer dans les montagnes. A cet effet, l'une se porta dans les environs de Waldkirch, ayant ses avant-postes à Heimbach, Tennenbach, Keppenbach, et sur les hauteurs de Bleibach. Nauendorf arriva, le 15, à Elzach, et se dirigea le lendemain sur Schweighausen, d'où il entreprit une reconnaissance sur Waldkirch. Il s'aperçut bientôt de l'importance de ce point et de la route d'Elzach, et s'établit sur la hauteur derrière Bleibach, occupant aussi le pont de cet endroit; sa gauche prolongée dans le ravin de la forêt de Simonswald : ce qui le mit à cheval sur l'Elz, couvrit la route de Simonswald à Elzach et les sentiers de communication avec l'archiduc.

Les Français perdirent toute la journée du 16 octobre. Le faux mouvement de Nauendorf sur Schweighausen, resta impuni : et l'armée qui suivit les deux divisions de son centre sur l'Elz, ne bougea pas. Le mauvais état des routes et une pluie abondante en furent le prétexte; mais ces inconvénients n'empêchèrent pas les Autrichiens d'employer utilement cette journée, et d'agir avec célérité et vigueur, malgré les marches forcées qu'ils exécutaient depuis la bataille de Biberach, et quoiqu'ils eussent beaucoup plus souffert que les Français.

Latour se réunit, le 17, au camp de Mahlberg, à l'archiduc.

Dans le même instant, les Français attaquèrent les Autrichiens à Bleibach. Le combat dura tout le jour; mais nonobstant l'avantage que donne l'offensive, surtout dans les montagnes (1), les Autrichiens demeurèrent finalement maîtres du ravin de Simonswald et du pont de Bleibach. L'attaque des Français dirigée uniquement sur le front, fut molle. Ils négligèrent d'employer le moyen efficace dans les montagnes, c'est-à-dire, de détacher des petites colonnes par des sentiers sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

(1) Ceci demanderait à être expliqué, car il semble que les pays montagneux soient plus favorables à la défensive qu'à l'offensive. En effet, des positions presquo inabordables, couvertes de ravins profonds ou escarpés, do bois touffus ou marécageux, présentent des obstacles devant lesquels une troupe inférieure en nombre, peut longtemps arrêter l'ennemi.

L'auteur a probablement voulu dire que, dans les pays de montagnes, l'offensive produit do plus grands résultats que dans les plaines, si l'on parvient à tourner les corps qui défendent des cols ou des sommités, parce qu'alors on occupe les seuls défilés qui leur servent de retraite, et qu'on peut les menacer d'une ruine complète. Mais ces corps n'ont-ils pas aussi tous les moyens d'éclairer los hauteurs et vallées avoisinantes par de petits détachements, de retarder les mouvements de l'ennemi, afin de prolonger leur défense au point le plus menacé, et d'assurer toujours une communication aveo celui de retraito? Les localités influent trop sur l'application de ces différentes idées pour en fairo des maximes invariables.

De son côté, l'archiduc n'était pas resté oisif. Il attaqua, avec les troupes qu'il avait avant l'arrivée de Latour, les villages de Heimbach et de Malterdingen qu'il emporta après une résistance opiniâtre. L'avant-garde autrichienne occupa Kintzingen, ainsi que les deux villages pris, et les hauteurs en arrière. Les Français s'établirent sur les mamelons, dans les vignobles et les forêts qui se trouvent en avant.

Cette démonstration, qui attira l'attention de l'ennemi, fit jour à Nauendorf, et rétablit avec lui une communication immédiate; elle n'eut pas d'autre suite.

L'archiduc avait fixé l'attaque générale au 18, et renforcé Nauendorf qui devait la décider. Mais l'état d'épuisement des troupes, et surtout de la cavalerie de Latour qu'il vit arriver, le 17, le détermina à lui accorder un jour de repos. Il ajourna donc malgré lui l'exécution de son projet au 19, certain que dans sa situation et dans une guerre de montagnes, l'initiative seule lui donnerait la supériorité, et ne pouvant, au reste, supposer que Moreau consentît à l'attendre lui-même.

Celui-ci resta néanmoins, le 18 octobre, dans sa position. Il n'y eut qu'une escarmouche entre les deux avant-gardes, occasionnée par la rencontre de leurs patrouilles; les Autrichiens perdirent le village de Malterdingen, et se maintinrent sur les hauteurs en arrière. Sur ces entrefaites, Moreau reçut des rapports de Ferino qui auraient dû le décider à presser l'exécution de son projet, mais qui augmentèrent son irrésolution. Ce dernier ayant abandonné Neustadt, le 15, se trouva le 16, à Ebnet, occupant par ses avant-postes Saint-Mergen, Hohlgraben, le Steig et Todtenau. Restreint à un rôle passif, il crut le jouer plus sûrement, en formant avec ses troupes une chaîne de postes, pour garder tous les chemins et les sentiers, qu'il perdait au fur et à mesure qu'ils étaient attaqués par les Autrichiens. Ainsi, le 18, lorsque Frœhlich attaqua ses postes sur trois colonnes, le prince de Condé marcha par Waldau, les repoussa de Hohlgraben, Saint-Mergen, et jusque derrière Saint-Pierre: la seconde colonne attaqua le Steig, et rejeta les Français dans la vallée d'Enfer; elle fut protégée par la troisième, qui se dirigea par Saig, Windek et Albersbach, sur leurs flancs. Une seule colonne de flanqueurs, qui avait déjà pris le jour précédent le chemin de Saint-Blaise sur Todtenau, éprouva une vive résistance, et s'arrêta au premier endroit. Frœhlich prit, le 18, position à Albersweiler.

Moreau avait perdu beaucoup de temps, et la situation des Autrichiens s'améliorait de jour en jour. Nauendorf fut renforcé; l'archiduc, réuni à Latour, comptait 17,500 hommes d'infanterie et 7,000 de cavalerie. Le corps de blocus de Kehl s'élevait à 7,600 fantassins, et plus de 600 chevaux. Cependant le général français avait toujours la supériorité numérique et une position plus favorable à l'offensive. Il se décida enfin à attaquer, le 19; mais quoiqu'il eût saisi le vrai point et qu'il eût devancé l'ennemi, il n'employa pas assez de forces, et manqua d'énergie.

L'archiduc avait aussi fixé son attaque pour le même jour à dix heures du matin, car il prévoyait que la bataille ne serait qu'une série de combats partiels sur ce terrain coupé qui séparait les deux armées, où l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient manœuvrer: ce prince désirait, attendu la supériorité de l'ennemi, qu'elle fût de courte durée, dans la crainte de perdre les avantages qu'il lui était facile d'obtenir de prime abord par une vive attaque. Son ordre de bataille fut disposé comme il suit:

La première colonne, de 8 bataillons et 14 escadrons, sous le commandement de Nauendorf, devait attaquer Waldkirch (1).

La seconde, de 12 bataillons et demi et 25 escadrons, sous le commandement de War-

(1) L'attaque de Nauendorf était sage, dès qu'il se trouvait déjà posté à Bleibach; mais il est probable que si l'archiduc avait réuni ses 36 bataillons et 70 escadrons pour attaquer Emmendingen, il eût écrasé la division Beaupuy, et compromis fortement Saint-Cyr à Waldkirch. En effet, il est douteux que ce général eût osé renouveler la manœuvre d'Ettlingen, en s'avançant sur Elzach par les montagnes, tandis qu'une canonnade menaçante se fût fait entendre derrière lui, attendu que les circonstances avaient bien changé par la position respective des deux armées. Le mouvement sur Emmendingen était hardi sans doute, car il n'est pas dans la rigueur des principes d'attaquer l'extrémité de l'ennemi appuyée à un fleuve tel que le Rhin. Toutefois,

tensleben, était dirigée contre Emmendingen et le pont de l'Elz.

La troisième, de 8 bataillons et demi et 15 escadrons, commandée par Latour, se divisa en deux sections, pour s'avancer par Heimbach et Malterdingen sur le pont de Kœndringen.

La quatrième, de 5 bataillons et 5 escadrons, devait, sous le prince de Fürstemberg, occuper Kintzingen, faire des démonstrations contre Riegel, et se maintenir derrière Rust, Cappel et Grafenhausen.

Outre leur artillerie de campagne, on donna à ces colonnes quelques petits obusiers.

Nauendorf avait établi la majeure partie de ses forces à Bleibach, et détaché 2 bataillons et 5 escadrons sur Sieglau; ceux-ci, cachés à l'ennemi, devaient tomber sur ses flancs et ses derrières, s'il s'avançait par Kollnau et Gutach sur Bleibach, pendant que lui-même l'attaquerait en front. Un détachement de l'aile gauche qui avait occupé le ravin de Simonswald, s'était établi au Kandelberg, point le plus élevé de la contrée, afin d'assurer la communication avec le prince de Condé à Saint-Mergen.

Le 19, les Français attaquèrent, à huit heures du matin, avec une partie de leur centre : le Kandelberg et le ravin de Simonswald furent forcés, et les troupes qui les défendaient repoussées jusqu'à la hauteur de Niederwinden. Le prince de Condé se vit par là contraint de se retirer; mais comme Ferino ne put faire un détachement assez considérable, parce qu'il devait contenir Frœhlich sur le Steig, les Autrichiens reprirent peu après leur position de Saint-Mergen.

En même temps, Saint-Cyr attaqua Nauendorf à Bleibach, dans la vallée de l'Elz; celui-ci le repoussa d'abord; mais menacé sur sa gauche par la colonne qui s'avança contre Niederwinden, il commença à perdre du terrain. Sur ces entrefaites, le détachement autrichien placé à Sieglau tomba, par la hauteur de Kollnau, sur les flancs et les derrières des Français, qui avaient négligé, en s'avançant sur la route de Bleibach, de couvrir leur flanc gauche et d'occuper en forces les montagnes boisées au pied desquelles ils marchaient. Leur général fondait tout son espoir sur la manœuvre ordonnée contre le flanc gauche de l'ennemi, et oubliait qu'il pouvait lui-même être tourné. Dès que les Autrichiens se montrèrent sur les hauteurs de Kollnau, les troupes furent forcées de renoncer à l'attaque de Bleibach et d'abandonner subitement toute la vallée de Gutach, Kollnau et même Waldkirch, parceque ces points étaient commandés par la hauteur, et battus par le canon de l'ennemi. Nauendorf suivit alors les Français avec chaleur, et renforça les troupes repoussées du Kandelberg; celles-ci revinrent aussitôt à la charge, et attaquèrent la nouvelle position de leur adversaire dans la gorge étroite derrière Waldkirch. Saint-Cyr la défendant vaillamment, Nauendorf détache un bataillon et un escadron à Buchholz pour le prendre en flanc et menacer sa retraite : deux bataillons l'attaquent de front à la baïonnette, protégés dans la petite plaine de Waldkirch, par l'artillerie et une nuée de tirailleurs. Le succès fut complet : les Français se retirèrent harcelés continuellement jusque dans les bois de Langendenzlingen, et perdirent beaucoup d'hommes qui, s'étant égarés dans les montagnes, furent faits prisonniers.

Le succès des Impériaux sur les autres points ne fut pas moins marqué. Une division du centre français occupait Emmendingen et les hauteurs de Landeck et de Tennenbach. Une partie de l'aile gauche, avec la réserve, tenait Riegel et les forêts en arrière sur la rive gauche de l'Elz; l'autre, sous Beaupuy, défendait Malterdingen, et les hauteurs entre Kœndringen et Heimbach.

Les Autrichiens formèrent leurs colonnes derrière les avant-postes, à l'heure fixée. La deuxième se rassembla à Heimbach d'où elle s'avança par Landeck et Mundingen. Deux bataillons prirent par Tennenbach vers Emmendingen, où ils arrivèrent encore avant la nuit: et, après un combat opiniâtre, repoussèrent l'ennemi derrière l'Elz, dont il rompit les ponts. La résistance qu'éprouva la troisième colonne

puisque l'archiduc attaqua ce point avec trois colonnes, il semble qu'il eût encore mieux réussi, en y employant toutes ses forces. Nous concevons qu'en thèse générale, et à chances égales, le point stratégique le plus avantageux était Waldkirch; mais en y portant les plus grands efforts, on eût ouvert à Moreau la chaussée de Kehl qu'on voulait lui disputer.

fut encore plus opiniâtre, parce que les Français défendirent successivement les plis des hauteurs et des vignobles. Cependant elle remplit son objet après avoir forcé Malterdingen, et fait filer 3 bataillons par Heimbach pour s'emparer de Kœndringen, du pont de l'Elz et du village de Deningen sur l'autre rive.

Les démonstrations de la quatrième colonne contre Riegel, retinrent les détachements ennemis, et favorisèrent les manœuvres des autres attaques. Les Français perdirent dans cette journée, outre deux pièces de canon, plusieurs caissons, quelques prisonniers, et le général Beaupuy, qui s'était fait remarquer dans la défense des hauteurs de Malterdingen.

Du côté des Autrichiens, le comte de Wartensleben fut grièvement blessé.

Après le combat, qui ne se termina qu'à l'entrée de la nuit, Moreau retira son armée dans la forêt en avant de Nimbourg, appuyant sa gauche à Riegel sur la Treisam, sa droite à la forêt de Gundelfingen sur les collines de Worstetten; son front fut couvert par le ruisseau qui tombe près de Langendenzlingen dans la Treisam, dont on détruisit les ponts. Ce dernier village et Heuweiler restèrent occupés.

L'archiduc déterminé à profiter de ces avantages, rétablit les ponts de l'Elz dans la nuit, et ordonna d'attaquer le lendemain, 20 octobre. Prenant lui-même le commandement de la seconde colonne, qu'il réunit à celle de Nauendorf, il repoussa les Français de Langendenzlingen, de Heuweiler et de la forêt de Gundelfingen.

Latour, avec la troisième colonne, s'avança de Deningen sur le ruisseau qui couvrait le front de l'ennemi. Un combat très-chaud s'y engagea, et ce ne fut qu'à la quatrième attaque qu'il parvint, à la chute du jour, à jeter un pont sur le ruisseau, et à y faire défiler son avant-garde. Le gros de sa division resta devant Deningen.

La quatrième colonne emporta Riegel et son pont, en attaquant ce village en flanc du côté de l'Elz inférieur.

L'intention de l'archiduc était de renouveler l'attaque le lendemain, mais Moreau se décida à la retraite. Dans la nuit, Desaix se dirigea avec la gauche, sur Vieux-Brisach, où il passa le Rhin. Le 21, son passage était effectué et le pont levé. Le reste de l'armée quitta la position de Nimbourg, et se retira de nuit sur le haut Rhin.

Les combats de l'Elz prouvent tout l'avantage d'agir avec énergie et célérité. La position de Moreau ne remplissait aucun but. Bien que son intention ne fût pas d'y recevoir un combat, c'était néanmoins une grande faute de s'y arrêter à proximité de l'ennemi, et d'espérer y manœuvrer avec succès. Au lieu de renforcer sa droite, sur laquelle les deux partis devaient diriger leurs efforts, il n'y porta qu'une division. La gauche, au contraire, où le prince Charles ni lui ne pouvaient rien entreprendre de sérieux, tant que l'adversaire resterait maître des montagnes, fut poussée en avant et composée de deux divisions. D'ailleurs, le grand éloignement de ces ailes ne permettait pas d'espérer qu'une seule division fût en état de les bien lier.

Deux raisons semblent avoir suggéré l'établissement de tant de troupes sur sa gauche, savoir; la crainte de ne pouvoir se retirer sur Vieux-Brisach au cas que la route de retraite ne fût pas couverte, ou bien le projet de s'avancer de là vers Kehl. Mais comment supposer que les Autrichiens opéreraient entre l'armée française et le Rhin, en perdant, dès le principe, la communication avec leur ligne de retraite ou avec les renforts qui descendaient des montagnes, et risquant tout pour un avantage très-incertain? Moreau ne devait-il pas souhaiter cette manœuvre, et loin de l'empêcher n'eût-il pas été convenable de la faciliter, en abandonnant cette route? D'ailleurs, la rivière d'Elz était à cette époque si haute et si débordée, que les Autrichiens n'auraient pu aisément employer un grand nombre de troupes à cette opération. La situation de Vieux-Brisach sur des hauteurs escarpées et entouré d'anciens remparts, dans une contrée en partie inondée, permettait d'en défendre le pont avec trois ou quatre bataillons; enfin, au pis aller, l'armée française avait toujours la retraite libre sur Huningue.

Le projet de se rapprocher de Kehl avec l'aile gauche, n'était exécutable qu'à l'époque où l'archiduc se trouvait seul dans la vallée du Rhin, où les Autrichiens n'avaient pas encore occupé en force les montagnes, et que les Français pouvaient les en déloger, sans crainte d'être assaillis durant leur marche du côté des

hauteurs, et culbutés sur le Rhin. Mais plus tard, une semblable manœuvre était inexcusable. Moreau aurait donc dû changer sa position.

Lorsqu'on veut opérer dans les montagnes, la principale attaque doit toujours avoir lieu du côté des sommités, et s'avancer ensuite en échelons, par les versants, vers la plaine : on ne doit laisser l'ennemi tranquille nulle part, et faire marcher simultanément toutes les colonnes d'attaque. Moreau ayant agi contre cette maxime, et la gauche qui devait être refusée s'étant plus avancée que sa droite, il s'ensuivit que la première dut s'arrêter, jusqu'à ce que la dernière eût atteint la même hauteur par des combats plus longs et plus opiniâtres. L'ensemble des opérations fut détruit; l'ennemi devina son projet, et eut le temps de le déjouer.

Dès le 17, il y eut des engagements à Bleibach, et ce ne fut que le 19 que la droite reçut l'ordre de marcher. L'archiduc, dans cet intervalle, renforça Nauendorf, qui put corriger ainsi les vices de son mouvement et de sa position.

Le plan de Moreau était de s'avancer par Elzach dans les montagnes, sur la route de Waldkirch, qui se prolonge de cet endroit dans la vallée de l'Elz. Or, pour opérer avec sécurité dans une vallée, il faut être maître des hauteurs qui la resserrent de chaque côté, ce qu'on obtient facilement au moyen de colonnes de flanqueurs qui, gravissant les montagnes, s'avancent de manière que leurs attaques précèdent un peu celle faite dans la vallée. Les vallons latéraux qui prennent naissance sur les hauteurs, offrent des communications entre la colonne principale et celles de flancs, par où l'on peut renforcer et soutenir au besoin les dernières. Au pis aller, l'ennemi éprouvant la plus vigoureuse résistance dans la vallée, ne peut couper la retraite aux colonnes qui marchent sur les hauteurs.

Les Français oublièrent tout à fait ces principes, lorsqu'ils attaquèrent Bleibach le 17. A la vérité, ils les suivirent à l'attaque du 19, sur leur droite, en dirigeant une colonne sur le Kandelberg, contre le ravin de Simonswald; mais ils les négligèrent sur la gauche, et perdirent ainsi la bataille. Ils ne pouvaient, au reste, les mettre en pratique, car une division ne suffisait pas pour fournir les éclaireurs nécessaires, et former une troisième colonne qui aurait dû marcher de Reichenbach ou de Waldkirch, par la Scheide et le Schillingberg, entre la vallée de la Bretten et celle de l'Elz.

En faisant les dispositions ci-après détaillées, Moreau eût atteint son but plus sûrement, et rien ne l'en aurait empêché, lorsqu'il arriva sur l'Elz, et qu'il était encore maître de ses mouvements.

Deux divisions auraient dû être placées à Waldkirch, pour s'avancer le long de l'Elz, et occuper la ligne de la Bretten à Keppenbach, par le plateau de la Scheide, jusqu'au Kandelberg, où elles eussent entretenu la communication avec Ferino. Une autre division eût appuyé sa droite à Bretten et Keppenbach, sa gauche à la hauteur de Landeck, pour occuper celles de Heimbach et de Tennenbach, et celles entre Mundingen et Kœndringen: la quatrième division, comme réserve, eût été bien placée, partie derrière ces hauteurs, partie à Emmendingen; la réserve d'infanterie, et partie de celle de cavalerie, à droite d'Emmendingen; le reste de la cavalerie à Langendenzlingen. Enfin, il eût été convenable de détruire tous les ponts de l'Elz et de la Treisam, au-dessous de Kœndringen, de préparer plusieurs passages à Emmendingen, et d'établir des postes d'observation sur la gauche de la première rivière.

Dans cette position, rien n'empêchait de prendre l'offensive sur tous les points, avec espoir de succès, et, dans le cas où l'ennemi eût pris l'initiative, il éprouvait à Waldkirch une résistance qui aurait, sinon triomphé de son attaque, du moins considérablement ralenti ses progrès.

La répartition des troupes autrichiennes était analogue à celle de Moreau; et s'il semble de prime abord que Nauendorf dût être renforcé, l'archiduc néanmoins ne devait pas affaiblir son centre, puisque la plus grande partie des forces ennemies lui était opposée, et que le centre percé, l'opération de l'aile gauche manquait nécessairement.

Il paraît cependant, que la colonne de Latour passa inutilement le pont de Kœndringen, ce qui occasionna, le 19 et le 20, une perte gratuite d'hommes, dans l'attaque contre le centre ennemi.

Emmendingen pris, et le pont rétabli par la

manœuvre de Nauendorf, les Autrichiens firent mal de réparer celui de Kœndringen; ils auraient dû se contenter de rejeter l'ennemi au delà de la rivière, et de couronner les hauteurs qui la dominent. Toute la colonne de Latour filant à gauche sur Emmendingen, aurait été remplacée par la quatrième. Si le rétablissement du pont dans ce dernier endroit, et le passage eussent été effectués plus vivement, alors la troisième colonne renforçait les deux premières; et 29 bataillons et 50 escadrons se trouvaient, dès le 20, en mesure d'attaquer l'aile gauche de l'armée française avec tant de vigueur, qu'une victoire décisive eût probablement couronné cette manœuvre. Mais les travaux du pont s'exécutèrent si lentement, que toute cette journée suffit à peine pour faire filer la deuxième colonne à Emmendingen.

Ajoutez à cela, que l'heure de l'attaque était mal choisie. Dans la position de l'archiduc, la probabilité du succès dépendait d'une initiative vigoureuse; le retard qui eut lieu donna une demi-journée à l'ennemi, dont il profita pour commencer ses opérations; ce qui fit perdre l'avantage d'une surprise, et de la vivacité de l'attaque. Ce retard ne fut motivé que par des raisons spécieuses et trop légères pour ne pas engager l'affaire au point du jour, heure ordinaire des attaques. En effet, les opérations de la droite des Français contre la gauche de Nauendorf n'auraient pas été si loin, si les Autrichiens ne s'étaient pas laissé prévenir.

CHAPITRE XXX.

BATAILLE DE SCHLIENGEN, LE 24 OCTOBRE.

Lorsque Moreau commença sa retraite dans la nuit du 20 au 21 octobre, immédiatement après le combat de la Treisam, il n'était pas encore déterminé à évacuer tout à fait la rive droite du Rhin. Desaix qui repassa ce fleuve à Brisach avec deux divisions, avait l'ordre de se rendre à Kehl, pour faire de là une diversion vigoureuse sur les derrières de l'ennemi, pendant que le gros de l'armée prendrait la forte position de Schliengen. Il comptait, par ce moyen, empêcher l'archiduc d'arriver sur la Kintzig, gagner du temps, et trouver bientôt l'occasion d'améliorer sa situation.

Mais ce calcul était faux : une diversion ne produit d'effet, que lorsqu'elle s'achève avant que l'ennemi ait gagné le but qu'il se propose. Le mouvement de Desaix à Kehl était plus long que celui des Autrichiens d'Emmendingen à Schliengen. Le double passage du Rhin à Brisach et Kehl prit un temps considérable, et l'on ne put que difficilement déboucher dans une contrée, inondée par les débordements de la Kintzig et de la Schutter. D'ailleurs, Moreau connaissait trop bien l'activité de son adversaire, pour ne pas prévoir que dans l'état actuel des choses, il serait poursuivi et attaqué aussitôt après son arrivée à Schliengen. S'estimant trop faible pour lui tenir tête, comment put-il espérer un heureux effet d'une diversion qui ne devait s'opérer qu'après coup, c'est-à-dire, quand la grande question eût été déjà décidée à Schliengen? L'intention du général français étant de se maintenir sur la rive droite du Rhin, il aurait dû se borner à la défensive, et ne pas s'affaiblir par le détachement de Desaix. Il opéra, il est vrai, sa jonction avec Ferino, dans la nuit du 20 au 21 ; mais les divisions de celui-ci, par leur faiblesse, ne remplacèrent pas celles qui se trouvaient détachées à Brisach.

D'un autre côté, il ne subsistait qu'un seul pont à Huningue; cependant s'il paraissait insuffisant pour y faire défiler toute l'armée, les Français, en se maintenant sur la rive droite du Rhin, auraient eu du temps de reste pour transporter les pontons de Brisach à Huningue, par la rive gauche, afin d'y construire un second pont. Le détachement de Desaix n'eût donc rempli son but, qu'au cas où le général en chef se serait décidé, après l'affaire sur l'Elz, à passer le Rhin; mais alors, il devenait également inutile de prendre une position défensive à Schliengen et de s'y battre; car ce combat eût facilité le mouvement, au lieu qu'on le retarda par cette dernière affaire, qui coûta du monde inutilement.

L'archiduc avait fait des dispositions pour une attaque générale, dans la nuit du 20 au 21 octobre, lorsqu'il apprit que l'ennemi se retirait. Il fit aussitôt avancer les troupes, dans l'ordre où elles se trouvaient. Une colonne marcha par Freibourg, et s'y réunit au corps de Frœblich qui débouchait de la vallée d'Enfer. Après un combat très-vif avec l'arrière-garde ennemie, l'avant-garde autrichienne gagna la hauteur de Pfaffenweiler, et la colonne s'établit à Saint-Georges; le centre prit une position à Buchen; l'avant-garde à Wasenweiler, d'où elle communiqua avec la gauche par Merdingen et Dingeu; l'aile droite marcha sur Kœnigschaffhausen, et poussa ses troupes légères sur Brisach.

L'armée française s'était dirigée en trois colonnes sur la position de Schliengen, où elle arriva le 22. Ferino marcha par Stauffen, Doltingen, Brezingen et Niederweiler. L'artillerie et la réserve, ainsi qu'une division, s'y portèrent de Grozingen par la grande route; une autre division suivit celle du Rhin, par Bremgarten et Weinstætten.

Le 22 octobre, l'archiduc arriva avec la gauche, à Heitersheim, et lia les troupes de la droite avec celles du centre, à Hausen. Le corps de Condé, qui avait débouché immédiatement après Frœhlich, de la vallée d'Enfer, arriva à Hartheim; l'avant-garde s'établit à Muhlheim, après s'être emparée d'Augen, et avoir formé une chaîne en avant de Kandern, Sitzenkirchen et Feldberg, que l'ennemi occupait sur la droite. Les avant-postes s'étendirent jusqu'à Steinstadt. On borda le Rhin pour couvrir les flancs de la position et assurer ses derrières. Le corps de blocus de Kehl fut renforcé de 6 bataillons et de deux régiments de cavalerie. Une sortie de la garnison, exécutée avant l'arrivée de Desaix, avait vraisemblablement donné lieu à cette mesure, qu'on peut dire sans nécessité, attendu que les pluies continuelles rendaient de jour en jour les opérations sur ce point plus difficiles.

La position de l'armée française était très-forte. Sa gauche s'appuyait au Rhin, et s'étendait dans des vignobles escarpés, où est situé le village de Schliengen que traverse la grande route. En avant de ces hauteurs dans la plaine, l'on voit Steinstadt près du Rhin. Un petit ruisseau, qui surgit entre Sitzenkirchen et Schelzingen, et coule ensuite vers Schliengen, dans un ravin profond où sont jetés les villages d'Ober-Eckenen et d'Unter-Eckenen, en couvre le centre. Montueux et boisé, parsemé de vignobles, coupé de ravins presque impraticables, ce canton, dont tous les chemins vicinaux sont mauvais, se rattache par une espèce de contre-fort à la forêt Noire. Celui-ci se projette entre Ober-Eckenen et Sitzenkirchen, resserré d'un côté par la vallée de Liel, et de l'autre par la Kandel, à partir de sa source.

Cette rivière coule dans un ravin profond, qui servait d'appui à la droite de la position. Derrière Sitzenkirchen, au milieu de la vallée, est Kandern, village d'une importance majeure pour la défense de la position, parce qu'il en part une chaussée qui longe le ruisseau jusqu'à Rümingen, où elle se divise en trois branches. L'une mène par Lœrach à Bâle; l'autre par Mappach à Kalten-Herberge; et la troisième, par Bingen, à Huningue. On arrive plus tôt de Kandern à Huningue par la dernière, que de Schliengen : ainsi, dès que l'ennemi devient maître de ce premier point en repoussant la droite et gagnant les hauteurs, le poste n'est plus tenable.

On voit par cette description, que l'aile gauche était inattaquable, et le centre peu accessible. La droite seule présentait quelques avantages à l'assaillant, parce que le versant du plateau de ce côté, quoiqu'abrupte et boisé, n'est pas impraticable; et qu'un succès promettait les plus grands résultats. Malgré cela, c'était une entreprise hardie; car il fallait un nombre considérable de troupes pour observer le reste de la position ennemie, et assurer la retraite, vu que la nature du terrain ne permettait de l'effectuer que dans la vallée du Rhin.

Ferino prit le commandement de la droite placée sur les hauteurs de Feuerbach, et tint avec des troupes légères Ober-Eckenen, Unter-Eckenen, Sitzenkirchen, Kandern, et les points qui dominent ces endroits du côté opposé aux Autrichiens.

Deux divisions, sous Saint-Cyr, occupèrent Liel, Schliengen et les vignobles sur le versant de la montagne; leurs avant-postes étaient à Steinstadt et Mauchen. La réserve de cavalerie fut formée sur le plateau de Kalten-Herberge.

D'après cette disposition, la droite devant faire proportionnément plus d'efforts que la gauche, on ne lui avait pas assigné de moyens suffisants pour les soutenir. Celle-ci, protégée par le terrain, n'avait besoin que d'une division, avec la réserve de cavalerie, pour tenir Liel et Schliengen. Ferino aurait eu encore assez à faire pour se maintenir dans l'angle saillant du plateau principal entre Sitzenkirchen et Ober-Eckenen. Enfin une division, placée à Feuerbach et Riedlingen, soutenant convenablement les deux ailes, eût rendu, pour ainsi dire, la position inexpugnable.

L'archiduc fit ses dispositions d'attaque le 23, pour le lendemain. Il attira la droite à lui, renforça l'avant-garde, et la forma en une co-

de terrain à
se résistance
chienne, eût
urait trouvé
vant d'Ober-
t à dos l'en-
chen, ou se
ner plus de
ne colonne,
on artillerie

t, fut le plus
our, en atta-
en, que les
a nuit tom-
oussés, prit
gea du vil-
arrière, les
renforts, et
es tentatives
urs attaques
les en chas-
ge de Kan-

ec la même
ntagnes boi-
. Enfin, une
exécutée si-
ux flancs des
derniers fu-
hauteur en
de Kandern

t le général
nformément
qué sur ces
Seckingen;
ssa jusqu'à
fin au com-

ncore réussi
ner la véri-
se trouvait
rrières; ils
mparant de
u ravin de
ur l'atta-
ndant
nna
lu-

aurait été, vu la nature de sa posi-
tion, plus que suffisante pour empêcher l'en-
nemi de s'avancer de Liel et de Schliengen;

l'espoir d'y tenir plus lo
dans la nuit qui suivit le
tion fut prématurée; car

L'armée f
lonnes sur
arriva le 22
tingen, Bre
et la réserv
rent de Gr
autre divisi
garten et W
Le 22 o
gauche, à H
droite avec
corps de Co
tement apr
arriva à H
Muhlheim,
avoir form
Sitzenkirch
pait sur la
jusqu'à Stei
vrir les fla
rières. Le c
de 6 batail
lerie. Une s
l'arrivée d
donné lieu
nécessité,
rendaient d
point plus
La positi
forte. Sa ga
dait dans d
le village d
route. En a
l'on voit St
seau, qui s
zingen, et
un ravin p
ber-Eckene
le centre.
gnobles, c
bles, ce ca
sont mauv
contre-fort
entre Ober-
d'un côté
par la Kan
Cette ri
qui servait
Derrière Sitzenk ... le la vallée,
est Kandern, vill ... ce majeure
pour la défense ... rce qu'il en

L'archiduc fit ses dispositions ... le
23, pour le lendemain. Il attira la droite à lui,
renforça l'avant-garde, et la forma en une co-

lonne sur la gauche. Nauendorf s'avança avec elle, laissant une légère chaine de postes, le 23, près de Badenweiler, pour s'emparer du plateau qui domine la position ennemie, et la lie avec les montagnes Noires. Ces troupes légères occupèrent Feldberg, délogèrent celles des Français des hauteurs qui commandent Ober-Eckenen et Sitzenkirchen, ainsi que du château de Burgeln. Tous les autres avant-postes ne bougèrent pas.

Vers le soir, lorsque l'ennemi ne put plus rien découvrir, les colonnes se formèrent dans l'ordre de bataille ci-contre.

A sept heures, la première colonne, de 4 bataillons et 13 escadrons, sous les ordres du prince de Condé, attaqua le village de Steinstadt, l'emporta, et retint l'ennemi, jusqu'à l'entrée de la nuit, par des démonstrations. La seconde colonne, de 9 bataillons et 30 escadrons, conduite par le prince de Fürstemberg, remplit le même but. Elle s'avança sur la grande route, laissant la cavalerie dans la plaine; se rendit maitresse de Mauchen, et s'établit vis-à-vis de Schliengen.

La troisième, de 13 bataillons et 20 escadrons, sous Latour, prit position entre Feldberg et Vogisheim. S'avançant ensuite jusqu'auprès du ravin qui couvrait le centre de l'ennemi, elle l'occupa ainsi qu'Ober-Eckenen et Nieder-Eckenen; mais les chemins, gâtés par les pluies continuelles, ne lui permettant pas d'y conduire de l'artillerie, elle détacha son avant-garde dans la vallée et se dirigea contre Liel, dans l'espoir de déboucher plus aisément. Le feu terrible d'artillerie qui partait de la position, et l'opiniâtreté de l'ennemi, la forcèrent de renoncer à son projet; elle se borna à entretenir une fusillade, du ravin et des vignobles.

En conséquence, Latour se déploya vis-à-vis de Liel, près de la seconde colonne, et n'envoya qu'un petit détachement au soutien de la quatrième. Cette résolution était une faute; car, dans la position où il se trouvait, il n'y a pas de doute qu'il eût beaucoup mieux fait de se prolonger à gauche en remontant le ravin, pour se rapprocher du point décisif, et obtenir de grands résultats sans aucun risque. En effet, la seconde colonne, renforcée par quelques bataillons, aurait été, vu la nature de sa position, plus que suffisante pour empêcher l'ennemi de s'avancer de Liel et de Schliengen; Ferino, au contraire, ayant trop de terrain à défendre, pour faire une vigoureuse résistance contre la moitié de l'armée autrichienne, eût été infailliblement accablé. Latour aurait trouvé l'occasion de passer le ravin en avant d'Ober-Eckenen, pour prendre en flanc et à dos l'ennemi qui faisait face à Sitzenkirchen, ou se réunir à Nauendorf, afin de donner plus de vigueur à l'attaque de la quatrième colonne, laquelle avait été forcée de laisser son artillerie en arrière.

Le combat, sur ce dernier point, fut le plus vif. Les Français l'engagèrent, au jour, en attaquant les hauteurs de Sitzenkirchen, que les Autrichiens avaient occupées à la nuit tombante. Nauendorf, les ayant repoussés, prit l'offensive à son tour et les délogea du village. Ralliées sur les hauteurs en arrière, les troupes de Ferino y reçurent des renforts, et se maintinrent longtemps contre les tentatives des Autrichiens; mais après plusieurs attaques infructueuses, Nauendorf parvint à les en chasser et à les rejeter dans la gorge de Kandern.

Le combat se renouvela ici avec la même chaleur, et s'étendit jusqu'aux montagnes boisées qui avoisinent cette position. Enfin, une dernière attaque des Impériaux, exécutée simultanément sur le front et les deux flancs des Français, décida la victoire. Ces derniers furent repoussés de bois en bois, de hauteur en hauteur; et, à l'entrée de la nuit, de Kandern même.

Le général Wolf, qui poursuivait le général Thareau par les villes forestières, conformément à l'ordre de l'archiduc, l'avait attaqué sur ces entrefaites, à Mœling en avant de Seckingen; après l'en avoir chassé il le repoussa jusqu'à Rheinfelden, où les Français mirent fin au combat, en rompant le pont.

Les Autrichiens n'avaient point encore réussi dans cette journée du 24, à entamer la véritable position de l'ennemi qui ne se trouvait ni tournée ni menacée sur ses derrières; ils étaient seulement parvenus, en s'emparant de la hauteur de Sitzenkirchen et du ravin de Kandern, à se frayer un chemin pour l'attaquer décidément. Néanmoins Moreau, perdant l'espoir d'y tenir plus longtemps, l'abandonna dans la nuit qui suivit le combat. Cette résolution fut prématurée; car le résultat de la jour-

née aurait dû lui prouver qu'il n'était pas exposé à un échec considérable.

Toute l'artillerie française se trouva en action, pendant que les Autrichiens ne pouvaient établir la leur que vis-à-vis des hauteurs escarpées de Steinstadt et de Schliengen, sans beaucoup d'effet. Quand bien même ces hauteurs n'auraient été occupées que faiblement, ou qu'on eût pu les gravir, la cavalerie et l'artillerie établies sur le plateau, eussent empêché les Impériaux de s'y former. Le centre, couvert par le ravin escarpé d'Ober-Eckenen, n'exigeait que peu de monde pour être défendu contre des forces supérieures. Moreau aurait pu, en exécutant un mouvement à droite, avec une partie de son infanterie, occuper encore dans la nuit les hauteurs en arrière d'Ober-Eckenen, Sitzenkirchen et Kandern, pour se maintenir dans sa position et déjouer toutes les manœuvres contre ses flancs. Il eût même encore mieux fait d'attaquer, avec ces troupes réunies à la division Ferino, le corps de Nauendorf, afin de lui arracher les avantages qu'il avait remportés la veille. Celui-ci fort éloigné de Latour, ne communiquait avec lui que par de très-mauvais chemins; les Français ne couraient aucun risque pour leur retraite; car les Impériaux ne pouvaient profiter du chemin de la vallée de la Kandel pour les tourner, tandis qu'ils tiendraient les hauteurs de ce côté de la rivière. Ajoutez qu'il était aisé de les disperser dans les montagnes, et de les prendre en flanc par Badenweiler.

Le 25, l'armée française prit position à Haltingen, et défila toute la journée et la nuit suivante sur le pont de Huningue, après avoir été rejointe à Lœrach par la brigade Thareau.

L'archiduc, satisfait d'avoir rempli son but en éloignant, à si bon marché, l'ennemi de sa forte position, ne le poursuivit avec son avant-garde, que jusqu'à Schalbach. L'armée la suivait à quelque distance, pour obliger les Français à une retraite définitive.

Lorsque l'avant-garde impériale arriva d'un côté, et Wolf de l'autre, par la vallée de la Wiese, l'extrême arrière-garde se replia dans la tête de pont de Huningue, et abandonna tout le pays en avant. L'armée autrichienne reçut l'ordre de camper à Egringen, l'archiduc porta sur les hauteurs de Haltingen, un corps suffisant, sous le prince de Fürstemberg, auquel il prescrivit de chercher l'occasion de s'emparer de la tête de pont.

Le reste de l'armée partit sur plusieurs colonnes pour Offenbourg, parce que Moreau, laissant Ferino à Huningue, après le passage du Rhin, s'était dirigé, avec les deux divisions du centre et la réserve, vers Strasbourg. Le plan du général français était de défendre les deux têtes de pont sur la rive droite du Rhin, aussi longtemps que possible. Il chargea Desaix de la défense de Kehl; et confia à Ferino celle de la tête de pont de Huningue, et la garde du Rhin. Il détacha aussi des troupes de l'armée de Rhin-et-Moselle dans l'Alsace inférieure, pour la protéger contre les partis autrichiens.

L'armée de Sambre-et-Meuse et celle du Nord ne firent aucun mouvement en faveur de Moreau. Leur général en chef parut vouloir s'avancer, tantôt par le bas Rhin, tantôt par le haut Rhin; mais, si l'on en excepte quelques affaires de postes, il n'exécuta aucune diversion importante (1). Une attaque effectuée, le 27 octobre, par Kreutznach, contre les troupes autrichiennes qui s'étaient portées de Mayence sur la Nahe, les força à se retirer derrière la Seltz, et à replier leurs avant-postes sur la rive gauche du Rhin; appuyant leur droite et leur centre à la Selz; leur gauche à la Rehbach.

Il ne se passa ainsi rien de remarquable à cette armée sur le bas Rhin, où enfin les troupes des deux partis prirent des quartiers d'hiver à la mi-novembre. Les Français se retirèrent, le 18, tout à fait derrière la Wipper. Le terrain entre cette rivière et l'Agger resta indivis; et une convention des généraux sanctionna l'intelligence qui régnait déjà entre les avant-postes, tant sur la Wipper que devant la tête de pont de Neuwied, par un armistice qui ne devait être rompu qu'après trois jours d'avertissement.

(1) La conduite de l'armée de Sambre-et-Meuse, à la fin de cette année, fut un des événements les plus inexplicables de la campagne, et une des fautes capitales que les Français commirent.

CHAPITRE XXXI.

SIÉGE DE KEHL.

Il semblait qu'après le passage du Rhin par les Français, les deux armées épuisées par les fatigues de la campagne, allaient prendre un peu de repos pendant la mauvaise saison.

L'archiduc ne pouvait établir ses quartiers d'hiver qu'en quittant la vallée du Rhin et s'établissant sur le versant oriental des montagnes, ou en se rendant maître des têtes de pont de Kehl et de Huningue, pour s'assurer de tout le cours de ce fleuve; car le peu d'espace entre les montagnes Noires et les places, joint au défaut de communications dans cette chaîne, permettait tout au plus d'y rester en position, mais non d'y cantonner.

L'abandon de la vallée du Rhin aurait mis les Autrichiens dans la nécessité de laisser dans leurs places des garnisons nombreuses, parce que tous les mouvements offensifs dirigés de Kehl, menaçaient les communications de ces forteresses avec l'armée. L'archiduc se serait donc tellement affaibli par ces détachements, qu'il eût été hors d'état de rester en lice avec un adversaire qui lui était déjà supérieur en nombre. D'un autre côté, la prise de Kehl présentait des obstacles presque insurmontables.

Pour faire le siége d'une place avec quelque probabilité de succès, il faut avant tout en éloigner l'armée ennemie, la resserrer étroitement, lui couper toute communication avec l'extérieur, la réduire, en un mot, à ses propres forces. Alors seulement, on peut espérer d'imposer silence au feu de la garnison, de détruire ses ouvrages, et de lui enlever tous les moyens de défense : rien de cela n'était praticable devant Kehl, dont les approvisionnements faisaient pressentir que les ressources manqueraient plutôt aux assiégeants qu'aux assiégés.

Le coude du Rhin près de Kehl couvrait si bien le pont de communication, de la place à la rive gauche, que pour le canonner avec succès, il fallait s'approcher à 250 toises des ouvrages extérieurs du fort. Il n'était possible d'arriver à cette distance que de front; autrement les tranchées eussent été enfilées par l'artillerie des îles du Rhin et de la rive gauche. Aussi longtemps que l'ennemi conservait son pont, il ne fallait pas songer à éteindre ou maîtriser son feu ; car il disposait de l'artillerie et des munitions de l'arsenal de Strasbourg.

Le transport de ses subsistances n'éprouvait aucun obstacle. Ajoutez à cela que la garnison pouvant être relevée périodiquement, et se reposer dans de bons cantonnements sur la rive gauche, elle n'était pas exposée à se ruiner par les fatigues de la défense, et que le commandant de la place avait plus de monde qu'il n'en fallait pour exécuter à volonté de fortes sorties.

Quelle était au contraire la position des Autrichiens? Le corps de siége n'avait pas plus d'infanterie que l'ennemi; forcé par la disposition du terrain à s'établir dans un demi-cercle coupé par la Kintzig et la Schutter (que dans cette saison l'on ne pouvait traverser que sur des ponts) il baraquait sur un sol marécageux détrempé par les pluies et les inondations, où il ne jouissait d'aucun repos, parce que la longueur des nuits, les brouillards fréquents et la crainte des sorties, le tenait continuellement sur le qui-vive. Enfin, il n'avait d'autre artillerie de siége et d'autres munitions, que celles

qu'il faisait transporter avec peine de Mayence, Manheim et Philipsbourg, par les chevaux de son train de campagne, et ceux du pays mis en réquisition. Était-il donc probable qu'on pût réduire Kehl, dans de telles conjonctures?

Quelque temps avant que l'archiduc prit une décision, Moreau lui proposa un armistice, d'après lequel le Rhin aurait séparé les deux armées, et les Français eussent conservé les têtes de pont de Kehl et de Huningue. Une telle convention aurait procuré aux armées le repos dont elles avaient si grand besoin. A la vérité, les Français eussent gagné le temps de mettre Kehl et le camp retranché dans un état si formidable, qu'ils eussent été inattaquables; et ce motif la fit refuser. Cependant des intérêts d'État plus puissants auraient dû faire accepter ces propositions; car il s'agissait de sauver la monarchie sur l'Adige, où il convient de porter un instant nos regards.

A l'arrivée de Wurmser dans le Tyrol, les troupes venant de l'armée du Rhin s'étaient réunies aux débris de celles de Beaulieu, pour tenter le déblocus de Mantoue. Loin de se servir de sa supériorité pour frapper un grand coup sur un point décisif, le maréchal descendit en Italie sur deux colonnes éloignées et séparées par les montagnes. L'une se dirigea par Brescia sur la communication principale de l'ennemi, l'autre marcha le long de l'Adige sur Mantoue.

Bonaparte, en capitaine consommé, profita de la faute de son adversaire. Levant le siége de Mantoue, il abandonna sa grosse artillerie et tout ce qui pouvait entraver un mouvement rapide, pour se jeter avec toutes ses forces sur la colonne de Brescia dont il avait le plus à craindre, l'anéantir et se retourner aussitôt vers Mantoue, où Wurmser, sur ces entrefaites, était arrivé avec l'autre colonne. Après y avoir battu également celle-ci, il bloqua derechef la place; ainsi, Bonaparte remporta l'avantage en ces deux circonstances pour avoir su mettre en action dans chaque combat des masses supérieures, quoique son armée fût réellement plus faible que celle de son adversaire.

Après avoir rallié les débris de son armée, et reçu de nouveaux renforts, Wurmser fit une seconde tentative pour délivrer Mantoue. Ne laissant que les forces strictement nécessaires à la garde des gorges du Tyrol, il se porta vers la mi-septembre par le Val Sugana sur Bassano, en vue de se diriger de là le long des montagnes vers l'Adige et le Mincio. Bonaparte fidèle à ses principes, s'avance aussitôt et rejette les Autrichiens derrière Trente. Informé de la direction de leur marche, il les suit dans le Val Sugana, atteint leur arrière-garde à Bassano; mais n'ayant pu l'entamer, il la harcèle jusques aux portes de Mantoue, où il bat Wurmser et le force à se jeter dans la place, dont il continue le blocus.

Quelques détachements qui n'avaient pas été enveloppés dans la catastrophe de leur général, se rallièrent sur la frontière du Frioul autrichien. La cour de Vienne les fit joindre par toutes les troupes qui étaient encore dans les pays héréditaires; elles se composaient en grande partie de dépôts et des bataillons de milice de Croatie, avec lesquels on forma une nouvelle armée, dont le général d'artillerie Alvinzy prit le commandement.

A peine rassemblée, elle se mit en mouvement au mois de novembre par l'État de Venise, vers l'Adige, pour se porter au secours de Mantoue. Bonaparte marcha à la rencontre de son nouvel antagoniste, qu'il attaqua en vain sur la Brenta et dans la position de Caldiero. Ces deux combats furent suivis de la bataille d'Arcole, célèbre par l'opiniâtreté que les Français mirent à forcer de front le passage de l'Alpon, opération qui ne leur réussit pourtant que le lendemain, en tournant l'aile gauche ennemie. Les corps autrichiens souffrirent beaucoup dans cette journée, et ne purent être recomplétés que par des recrues levées à la hâte, entièrement nues, sans instruction, et mal armées. Cependant, rien encore n'était désespéré pour l'Autriche, tant que maîtresse de Mantoue, elle conservait au midi de sa frontière ce boulevard important.

Tel était l'état des affaires en Italie, quand Moreau se retira sur la rive gauche du Rhin et proposa un armistice. En accueillant sa demande on aurait pu prendre des quartiers d'hiver, et détacher par le Tyrol un nombre suffisant de troupes, fières des succès qu'elles venaient de remporter, pour essayer avec efficacité de débloquer Mantoue. Cette place ne s'étant rendue que le 2 février 1797, il y a tout lieu de croire que les renforts seraient encore arrivés à temps sur la frontière d'Italie

pour la sauver. Quand bien même l'ennemi eût profité de l'armistice pour en envoyer de son côté à Bonaparte; les premiers passant par le Tyrol auraient plus tôt atteint leur destination que les autres, qui devaient traverser la France et la Savoie.

La sûreté de l'Autriche exigeait une telle mesure, car après la chute de Mantoue, rien ne la couvrait contre une invasion, dès qu'une armée suffisante ne protégeait pas sa frontière du Midi.

Ces considérations importantes n'avaient point échappé à l'archiduc. En transmettant la proposition de Moreau à la cour de Vienne, il commença à faire filer quelques bataillons vers le Tyrol, mais il reçut l'ordre positif de les faire rétrograder, et de prendre Kehl à tout prix. Ce fort fut réduit, mais Mantoue succomba après qu'Alvinzy eut perdu la bataille de Rivoli en cherchant à la débloquer pour la seconde fois (1).

Le Directoire ne laissa pas la faute du cabinet de Vienne impunie. Pendant que l'armée de l'archiduc était retenue devant Kehl, quatre demi-brigades et un régiment de cavalerie de l'armée de Rhin-et-Moselle, dix demi-brigades, un régiment de dragons et un de chasseurs de l'armée de Sambre-et-Meuse, partirent pour l'Italie sous la conduite des généraux Delmas et Bernadotte. Maître de Mantoue, Bonaparte avec ces renforts pénétra bientôt en Autriche. Il était déjà à Leoben, où il dictait la paix, lorsque les troupes détachées trop tard du Rhin, arrivèrent à marches forcées à Salzbourg.

Kehl est situé dans la vallée du Rhin au confluent de la Kintzig, vis-à-vis de Strasbourg, dans une plaine basse et par-ci par-là marécageuse. Le fleuve forme dans cet endroit deux coudes saillants du côté de Strasbourg. Le premier tourne à l'ouest du Auenheim-Kopf jusqu'au-dessous des îles appelées plus tard de l'Estacade, d'où il remonte 1,200 toises vers le nord, à peu de distance des ouvrages extérieurs de la ville de Kehl où commence le second. Celui-ci avec moins d'ouverture s'étend jusqu'au confluent de la Kintzig; sa corde est de 1,200 toises. Le Rhin est bordé de prairies semées de petits bois.

Le terrain en avant de Kehl, est coupé par la Kintzig qui se réunit à la Schutter à 350 toises de la naissance du second coude du Rhin; cette rivière court parallèlement au fleuve l'espace de 250 toises, se dirige ensuite vers le nord, pour aller se décharger en plusieurs bouches au-dessous d'Auenheim dans le Rhin, qui reprend alors sa direction ordinaire.

Le fort est assis entre les lits de ces anses, et y appuie ses flancs: son front n'est pas moins bien défendu.

Bâti en 1688, sur les dessins de Vauban, il tombait en ruines depuis la paix de 1697, qu'il échut au duc de Baden. Mais aussitôt après le passage du Rhin par l'armée française, on le considéra comme tête de pont de Strasbourg, et il fut mis en état de défense. On répara les anciens ouvrages, et on y en ajouta de nouveaux.

Le fort est un carré bastionné, enveloppé d'un fossé palissadé, de vingt pieds de largeur sur douze de profondeur. De chaque côté de la porte principale d'où part la route qui conduit au pont du Rhin, sont des casemates à l'épreuve de la bombe. Il y en avait aussi dans les bastions qui font face au Rhin et à l'angle de la Kintzig. Il existait en outre deux poternes voûtées. Le pourtour du glacis était défendu par dix-huit fougasses. Dans l'angle formé par

(1) L'archiduc paraît avoir justement calculé, dans cette occasion; cependant il semble que le premier intérêt des Autrichiens fût de brusquer la prise de Huningue et de Kehl, qui n'étaient pas achevés, et qu'on pouvait enlever de vive force. Il eût été facile ensuite de faire marcher en Italie une vingtaine de bataillons pour débloquer Mantoue, sauver Wurmser, et peut-être reprendre la Lombardie. Un tel renfort, joint aux nouvelles levées d'Alvinzy, eût suffi pour remplir ce but. Laisser Kehl aux Français, et ne marcher qu'avec quelques bataillons par le Tyrol, c'était un demi-moyen; car on ne sauvait pas Mantoue, et on s'exposait à perdre l'Allemagne, puisqu'on ne pouvait pas présumer que Beurnonville restât dans la plus profonde inaction sur le bas Rhin, devant un faible corps d'observation, harassé de fatigues. On devait craindre que les Français dénonçant l'armistice, ne débouchassent de nouveau sur le Danube; et cette raison, jointe à l'état peu avancé dans lequel se trouvaient les ouvrages de Kehl, paraissait un motif assez puissant pour tenter une attaque: on n'y eût pas perdu la moitié du monde que coûta le siége; et si elle eût réussi, l'Allemagne et Mantoue étaient sauvées.

le confluent de la Kintzig, se trouve l'ouvrage à corne inférieur, revêtu en fascines et entouré d'un fossé plein d'eau. De l'autre côté de la rivière, dans l'angle rentrant qu'elle forme vis-à-vis le bastion principal, était une grande lunette avec chemin couvert, glacis et fougasses, qui communiquait avec le fort, au moyen d'un pont de pilotis sur la Kintzig. L'ouvrage à corne supérieur entre la Kintzig et le Rhin vers le village de Kehl, se rattachait au glacis du fort par une redoute palissadée. Il était également revêtu en fascines, et garni d'un double rang de palissades. Une coupure dans la branche gauche, couvrait le passage principal vers le Rhin. Du glacis en avant de l'angle aigu de sa gauche vers la route de Fribourg, partait une espèce de tranchée pour mener à cinq flèches construites en arrière du village de Kehl, et destinées à couvrir les avant-postes. A droite du glacis était aussi une flèche fraisée et armée; et en avant de celle-ci, la redoute du cimetière où venaient aboutir deux retranchements avancés, pour couvrir cette aile et la communication du fort aux ponts du Rhin.

Ces ponts dont l'un sur pilotis et l'autre de bateaux, se trouvaient placés si avantageusement derrière le fort au milieu du fleuve, qu'on ne pouvait les canonner de la rive droite en remontant son cours, qu'en établissant des batteries entre le Rhin et l'ouvrage à corne inférieur, c'est-à-dire qu'après avoir détruit et pris cet ouvrage. D'un autre côté, si l'on avait construit des batteries à 250 toises des ouvrages extérieurs du fort, on eût risqué d'échouer, parce qu'il aurait fallu les élever sous le feu croisé du fort, de la rive gauche et des îles du Rhin. Une estacade placée dans le lit principal du fleuve entre la rive gauche et l'île à laquelle elle donna son nom, les garantissait contre toute tentative de destruction confiée au courant du fleuve.

Nonobstant la bonne disposition de ces ouvrages, qui avaient fait de Kehl une excellente tête de pont, le principal but de son occupation n'eût pas encore été atteint, si les Français s'étaient bornés à le défendre. L'étroit espace dans lequel ils eussent été restreints, et le peu d'étendue du front présumé d'attaque, n'auraient permis d'y placer une nombreuse artillerie, ni d'y déployer des troupes pour de fortes sorties; ce qui les mettant dans l'impossibilité de tirer parti de leur supériorité, donnait aux Autrichiens, qui avaient la majorité de leurs forces disponibles, les moyens de se rendre maîtres en peu de jours de la place, sans beaucoup d'efforts et de sacrifices.

Les Français se voyant forcés d'étendre leur défense, fortifièrent la corde de l'arc formé par le Rhin, du grand Kehl-Kopf au fort. La droite de ces retranchements s'appuya au fleuve et à l'île du grand Kehl-Kopf défendue par des redans. La gauche était formée par le piquet de Durlach près du Rhin. Le terrain en avant coupé par plusieurs petits bras marécageux du fleuve, n'était défendu que par des épaulements, et un ouvrage avancé en forme de queue d'hirondelle. Ils construisirent, vers la rivière, un grand ouvrage à corne qui communiquait avec la rive gauche par un pont volant. A gauche de celui-ci était une redoute ennéagone, palissadée et avec glacis, laquelle couvrait le pont du petit bras du Rhin, qui séparait l'ouvrage à corne de l'intérieur du camp retranché.

Des ouvrages avancés du piquet de Durlach, les retranchements s'étendaient sur une ligne presque droite, formant alternativement des angles saillants et rentrants, jusqu'à la distance d'environ 200 toises du village de Kehl, où une grande redoute entourée de trous de loups et de fougasses, appuyait la gauche. Les Autrichiens l'appelaient redoute de Souabe, et les Français, redoute des Trous de Loups. De là, des tranchées conduisaient à deux retranchements en arrière, qui couvraient la redoute de leurs feux, et assuraient la communication avec le fort.

Indépendamment de ces ouvrages, les Français établirent en avant et en arrière du camp plusieurs petites flèches, pour y placer leurs avant-postes. Ils avaient mis en état de défense le cimetière et les abords du village de Kehl, ainsi que la poste aux chevaux. Ils avaient aussi relevé les anciens retranchements des îles à l'embouchure de la Kintzig, et construit, entre cette rivière et le Rhin, une redoute carrée, qu'ils abandonnèrent néanmoins avant le siége, à cause des inondations. Enfin, ils avaient placé 13 batteries sur la rive gauche du Rhin, qui couvraient les ponts et enfilaient les îles, les avenues et l'intérieur du camp retranché.

Ces ouvrages commencés avec lenteur furent continués avec la plus grande activité par

Desaix, après qu'il eut repassé le Rhin à Brisach : la faiblesse du corps autrichien et l'inondation qui survint à cette époque, empêchèrent de troubler ces travaux. Lorsque les assiégeants furent renforcés, et même durant le siége, l'infatigable Desaix acheva les ouvrages qui n'étaient que commencés, répara ceux qui étaient endommagés, et construisit de nouvelles flèches. Cependant les Français commirent dans leurs préparatifs une très-grande faute, en n'établissant aucune communication de leur camp retranché à la rive gauche, et se privèrent par là des secours prompts et efficaces qu'ils auraient eus, soit contre une attaque, soit pour faire de grandes sorties et surprendre l'ennemi.

Un seul pont volant sur l'extrême droite, et deux ponts sur la gauche, aux débouchés desquels les colonnes devaient défiler par le fort pour arriver dans la plaine, n'étaient pas suffisants pour le développement de toutes les troupes présentes.

Kehl aurait été plus facilement défendu, si Moreau avait jeté vers le milieu du camp, un ou deux ponts couverts par des redoutes, qui lui eussent donné le moyen d'employer simultanément toutes ses forces. Le coude du Rhin les eût garantis contre l'effet des batteries établies sur la rive droite, dans toute l'étendue du camp retranché. Tant que le camp et le piquet de Durlach se seraient soutenus, il eût pu se servir en toute sûreté de ces deux ponts, pour la construction desquels on ne manquait d'ailleurs pas de matériaux à Strasbourg.

Kehl était investi depuis le 9 octobre, mais avec peu de troupes; tant parce que la faiblesse de la garnison n'en exigeait pas davantage, que parce que l'inondation en avait rendu les approches impraticables.

Le passage du Rhin par Desaix à Brisach, et sa marche sur Strasbourg, décidèrent l'archiduc à porter le corps de blocus à 16 bataillons et 17 escadrons. Neumühl, Auenheim et Rottenweiler furent retranchés; on se contenta de barricader Sundheim.

Le 30, l'archiduc arriva avec une partie de son armée; le reste suivit, le 3 novembre; en sorte que 42 bataillons et 44 escadrons, c'est-à-dire, 29,000 hommes de pied et 5,900 chevaux, se trouvèrent à cette époque devant Kehl. C'est avec cette armée, renforcée, dans le mois de décembre, de 13 bataillons et de quelques escadrons du bas Rhin, pour compenser les pertes qui devaient résulter d'une si haute entreprise dans la mauvaise saison, que Latour commença le siége.

A cette époque, Moreau de retour à Strasbourg, avait déjà mis 40 bataillons sous les ordres de Desaix, qu'il chargea d'abord de la défense de Kehl. Le reste de l'armée observait les bords du Rhin ou cantonnait dans les environs de Strasbourg, à portée de soutenir la place assiégée.

Desaix établit 6 bataillons dans le fort, 3 dans le camp retranché, 3 dans les îles du piquet de Durlach, 3 dans celle de la Kintzig, et 6 en réserve dans l'île des Fascines.

Jusqu'au 10, il ne se passa rien de remarquable. Il n'y eut que des escarmouches entre les postes avancés.

Les Français mettaient la dernière main à leurs ouvrages. Les Autrichiens attendaient que le cabinet de Vienne réglât leur destination. Le 10 seulement, ils commencèrent les lignes de circonvallation, et les préparatifs de siége. La prudence leur conseillait de donner une grande force à leurs lignes, et de les rapprocher beaucoup des ouvrages de l'ennemi, afin de lui laisser le moins d'espace possible pour développer ses troupes.

Ces lignes consistaient en quinze redans liés par des courtines, leur droite s'appuyait au Rhin, vis à vis de l'île de Katzenwald devant Auenheim, de là elles passaient près de la Kintzig par Neumühl à Sundheim qui était retranché, de la Schutter elles continuaient vers le haut Rhin sur la gauche de l'île de Sable; sur la droite, l'Auenheimerkopf et la forêt de Katzenwald, furent occupés et retranchés. Plus loin en arrière, huit autres redans, et quelques digues réparées, formèrent la seconde ligne dont la construction commença immédiatement après l'arrivée du corps principal devant Kehl. La communication du camp fut assurée par deux ponts à Sundheim, et deux autres à Neumühl. Les troupes étaient établies derrière les retranchements, sur plusieurs lignes, comme la nature du terrain le permettait, le gros derrière Neumühl et Sundheim point central, et le parc d'artillerie non loin du dernier village, au hameau de Rappenhof.

Le siége de Kehl était une entreprise diffi-

eile, qui demandait beaucoup de sagesse et de circonspection, et pour laquelle on ne devait épargner ni sacrifices ni travaux : il fallait y procéder lentement pour en rendre le succès assuré, car on ne pouvait remplacer aucune perte d'approvisionnements, et l'armée eût été compromise en levant le siége, ou le changeant en blocus.

Le fort de Kehl n'avait d'autre front d'attaque, que celui de l'ouvrage à cornes supérieur commandé par le feu du camp retranché. On ne pouvait se rendre maître de ce dernier, que par une attaque régulière et non de vive force. Sa nature, la force de sa garnison, le feu croisé de Kehl, des îles et de la rive gauche, ne permettait de s'en approcher ni de s'y maintenir, après s'en être emparé, sans être couvert par des ouvrages en terre : ainsi la prise du camp devait précéder celle du fort.

L'attaque de front par des tranchées exigeait trop de développement, et laissait entrevoir mille difficultés, parce que les Français pouvant mettre en action autant d'artillerie qu'ils voulaient, celle de l'assiégeant se voyait par là hors d'état de lui résister. D'ailleurs, il aurait fallu commencer cette attaque si loin de la place, que Kehl même et le pont n'en eussent pas souffert de longtemps.

Pour parer à ces inconvénients, et placer les batteries à l'abri du feu supérieur de l'assiégé, les Autrichiens résolurent de refuser leur gauche dès le commencement de l'attaque, et de s'avancer par la droite. Ils lièrent obliquement par la première parallèle, le Rhin à la rive droite de la Kintzig, ce qui leur permit d'établir à la première approche, des batteries à ricochet contre le village de Kehl et le camp retranché, et de s'approcher en même temps à portée de canon de la forteresse. Aussitôt que cet ouvrage fut achevé, ils prolongèrent la parallèle entre la Kintzig et la Schutter, et sur la rive gauche de cette rivière en refusant la gauche. On y établit des batteries contre les issues du camp retranché, et obliquement contre ses ouvrages, de manière qu'elles furent à couvert de celles établies sur le vaste front de l'ennemi. Les Autrichiens voulurent alors s'avancer dans la même direction le long de la Schutter et de la Kintzig, emporter le cimetière et la maison de poste de Kehl, pendant qu'on construirait des batteries, et qu'on cheminerait sur la rive droite de la Kintzig. Ils ouvrirent dans cette vue la tranchée dans la nuit du 21 au 22 novembre sur la droite de cette rivière, pour former la première parallèle, et y communiquer des lignes de circonvallation.

Nous ne ferons pas la relation des travaux du siége et de leurs progrès journaliers, du nombre, de la force et de l'emplacement des batteries, qu'on peut voir distinctement sur le plan. On ne parlera ici que des époques principales et des événements décisifs du siége.

Moreau avait ordonné pour la nuit du 21 au 22 novembre, une sortie de 36 bataillons et 6 régiments de cavalerie : seize mille hommes d'infanterie et 400 chevaux, se portèrent sur deux colonnes au point du jour et à la faveur d'un brouillard épais, sur la gauche de la ligne de circonvallation qui liait la Schutter au Rhin. La première colonne longea le fleuve, emporta les redans 4 et 5, et pénétra dans les redoutes 1 et 2 de la seconde ligne, d'où elle s'avança contre Rappenhof. La seconde prit sa direction sur Sundheim dont elle s'empara, ainsi que des redans 9 et 11; mais ceux numérotés 6, 7, 8 et 12, résistèrent à toutes ces attaques.

L'archiduc avait ordonné, eu égard à la faiblesse du corps de siége, que les travailleurs se rendissent en armes à la tranchée. Au moment même où les Français emportaient les retranchements de Sundheim, 6 bataillons relevés arrivaient dans leur camp à Neumühl. Ces troupes et 4 bataillons qui étaient en réserve sur la route de Wilstedt, attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent. L'autre colonne éprouva le même sort. Les troupes venues du camp la forcèrent à la retraite, reprirent les redans perdus, et délivrèrent les autres. Le combat fut vif et meurtrier. Moreau et Desaix s'exposèrent au fort de l'action, et furent l'un et l'autre légèrement blessés. Les Français ramenèrent dans la place 6 pièces de canon et 2 obusiers, après avoir encloué l'artillerie qui se trouvait dans les retranchements.

Si Moreau, en combinant son attaque, au lieu de la faire partir de la rive gauche et de traverser les ponts, eût rassemblé ses troupes pendant la nuit dans le camp retranché; il aurait pu aborder l'ennemi avec toutes ses forces, et eût sans doute réussi; en effet, si les Français arrivés à Rappenhof, eussent détruit les

munitions qui y avaient été amenées de toutes les places du Rhin, avec tant de peine, le siége eût été immanquablement levé. Enfin, s'ils avaient occupé le terrain entre le Rhin et la Schutter, détruit les ponts de ce ruisseau et de la Kinzig, ils auraient coupé la communication du camp autrichien et gagné une bataille décisive, pour peu que Moreau eût profité de ce premier avantage, en attirant promptement toutes ses troupes de la rive gauche, afin de battre les ennemis séparés, avec toutes ses forces réunies, et de s'ouvrir par là les chemins du Necker et du Danube. Le brouillard qui d'abord avait favorisé l'attaque des Français, leur devint nuisible ensuite, parce qu'il leur cacha le terrain et les contre-manœuvres des Autrichiens. D'ailleurs, ne débouchant de la forteresse que sur une seule colonne, ils furent gênés dans la formation et l'emploi de leurs troupes.

L'attaque du 22 fut la seule vigoureuse, tentée par les Français pendant toute la durée du siége. A la vérité, il ne se passa pas de nuit sans qu'ils n'exécutassent des sorties sur les tranchées, mais elles étaient trop faibles, et n'inquiétaient jamais que les travailleurs les plus exposés : elles furent toujours repoussées par les réserves autrichiennes, qui avaient d'ailleurs construit une infinité de barbettes dans les tranchées, d'où l'artillerie de campagne les recevait avec de la mitraille.

Le 28, les batteries commencèrent à jouer. Le village de Kehl fut vivement canonné, et en moins d'une demi-heure la partie du village, en avant de la maison de poste, fut nettoyée et occupée par 2 bataillons. Les Français firent plusieurs tentatives pour les en chasser, mais ils s'y maintinrent, et prolongèrent, dans la nuit du 29, la première parallèle sur la rive gauche de la Schutter.

Le feu des assiégeants coula par hasard un des bateaux qui remplaçaient une palée du grand pont, et les Français ne purent le rétablir pendant toute la durée du siége.

Afin de couvrir leur flanc en continuant leurs travaux, les Autrichiens attaquèrent, dans la nuit du 29, le petit Kehl-Kopf sur la gauche, les îles de la Kintzig et celle de Bremenwœrth sur la droite. Tous ces postes furent emportés après une vigoureuse résistance, ainsi que le grand Kehl-Kopf, qui fut enlevé, le 5 décembre, avec la queue d'hironde qui se trouvait devant le piquet de Durlach. On établit des batteries dans cette île, qui furent liées à la queue d'hironde et à la première parallèle. La seconde parallèle, sur la droite de la Kintzig, rapprocha l'attaque du fort et favorisa la construction de nouvelles batteries.

Le 10, on déboucha du logement dans la queue d'hironde, pour se lier avec les tranchées du village de Kehl, par une parallèle qui passa à 150 ou 200 toises des ouvrages du camp ennemi.

Un obstacle majeur s'opposa aux progrès ultérieurs sur ce point : c'était la poste, d'où l'ennemi, qui s'y était retranché, prenait en flanc les travaux dirigés contre son camp. Cette circonstance décida les Autrichiens à attaquer de vive force, le 10 au soir, cet ouvrage ainsi que les flèches qui l'environnaient. Les assiégés s'y défendirent toute la nuit, mais en furent délogés au jour. Une seconde attaque dans la nuit du 19 au 20, sous la protection des batteries et des tranchées qui se rapprochaient de plus en plus, remplit enfin ce but. La poste, le cimetière et les flèches furent emportés, mis aussitôt en état de défense, et liés avec les tranchées. On les défendit les nuits suivantes contre les attaques que les Français firent pour y rentrer.

Un plus grand obstacle s'opposa encore aux progrès du siége. Des pluies continuelles délayèrent le terrain, et la Schutter et la Kintzig se gonflèrent tellement, du 20 au 26, que les tranchées furent inondées au point que les Autrichiens craignirent, non-seulement d'être obligés de lever le siége, mais encore d'abandonner le matériel d'artillerie.

Les eaux baissèrent, à la vérité, le 27, mais il fallut plusieurs jours de travail pour réparer les ouvrages endommagés par l'inondation.

Le 1er janvier 1797, les Autrichiens redoublèrent le feu de toutes leurs batteries et attaquèrent de vive force le camp retranché, à 4 heures après midi. Ses ouvrages avaient beaucoup souffert, et les tranchées en étaient si près, qu'on pouvait se promettre un heureux résultat de cette entreprise. Elle réussit en effet. Le général Staader conduisit l'attaque, qui fut principalement dirigée contre la redoute de Souabe. L'ennemi en fut chassé si vite, ainsi que de toute la ligne, qu'il n'eut pas le

temps de mettre le feu aux fougasses, et y laissa quelques pièces de canon.

Les Autrichiens se logèrent aussitôt dans le fossé des retranchements, dont ils firent une espèce de parallèle qu'ils conduisirent jusqu'à la Schutter, et où ils élevèrent des batteries contre le fort et le piquet de Durlach.

Leurs batteries se rapprochant de jour en jour, elles atteignirent enfin le chemin de Strasbourg dans le prolongement du fort, et coulèrent, le 1er janvier, deux des bateaux du pont; ce qui interdit la communication avec la rive gauche. Ces accidents les rendirent bientôt maîtres du camp retranché, et ils y étaient déjà établis, quand les réserves françaises firent une vaine tentative pour les en chasser.

Dans la nuit du 1er au 2, les Autrichiens attaquèrent de vive force tous les petits retranchements, en avant de l'ouvrage à corne du piquet de Durlach. Les plus braves, pénétrant dans l'ouvrage même, arrivèrent jusqu'au réduit qui couvrait le pont volant; mais le général Lecourbe, qui y commandait, renvoya le bateau, rassembla ses troupes, et repoussa les Autrichiens. Les flèches restèrent néanmoins en leur pouvoir, ils s'y établirent et y placèrent de l'artillerie.

On chemina de nouvelles tranchées à la sappe, et, dans la nuit du 5 au 6, les Autrichiens occupèrent le piquet de Durlach. Le général Saint-Cyr, qui commandait à Kehl, fit abandonner l'ouvrage à corne et sa lunette, qui désormais sans communication avec la place, n'avaient plus d'importance et ne pouvaient se soutenir. On n'y laissa que quelques grenadiers avec 3 pièces de canon, pour y passer la nuit et inquiéter l'ennemi. Ils s'en retirèrent au matin, mais le général les ayant fait rembarquer le jour suivant pour y retourner, l'ouvrage était déjà occupé par les assiégeants.

La même nuit, 3 bataillons autrichiens prirent de vive force tous les ouvrages de la seconde ligne du camp retranché, et en ouvrirent la communication avec la forteresse. Ils s'avancèrent même jusqu'à la redoute du cimetière, et à l'entrée du chemin couvert de l'ouvrage à corne de Kehl, où ils se défendirent à découvert contre les assiégés, jusqu'à ce qu'on eût établi les logements dans les ouvrages emportés du camp retranché. La perte de ces braves fut considérable, parce qu'ils eurent à soutenir les efforts de 6 bataillons ennemis et le feu de toutes les batteries du fort. Les assiégeants se virent alors en état de canonner le pont, et d'établir une parallèle du village de Kehl au Rhin. Celle-ci fut armée entre autres batteries, d'une de 4 pièces de 12 et de 2 obusiers de 10 livres, dirigés contre le pont du Rhin. Dès le 7 au soir, deux bateaux furent endommagés par des coups perdus; mais lorsque le feu des nouvelles batteries commença le matin, le pont fut bientôt détruit. A 9 heures, cinq bateaux avaient été coulés, tous les autres étaient endommagés. Les Français, convaincus de l'impossibilité de le rétablir, songèrent à construire plus bas un pont volant; mais comme il ne pouvait être à l'abri du feu de l'ennemi, ils renoncèrent aussitôt à ce projet.

Dans la nuit du 8 au 9, les Autrichiens ouvrirent une nouvelle parallèle sur le glacis de l'ouvrage à corne, qu'ils lièrent par sa gauche avec la précédente, et appuyèrent à droite à la Kintzig.

Le but de la défense de Kehl était atteint. La résistance ne pouvait se prolonger au delà de quelques jours et devenait inutile. Le 9, Desaix proposa de le remettre : la capitulation fut conclue la même nuit entre lui et Latour; et, le 10, il fut rendu à 4 heures du soir.

Les Français ayant enlevé tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité, les Impériaux n'y trouvèrent qu'un amas de décombres. Le siége avait duré cinquante jours, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la reddition de la place.

Les Autrichiens durent la conquête de ce point important à leur bravoure, à leur constance, et à la prudence avec laquelle le siége fut conduit. Les Français le défendirent vaillamment; aucun ouvrage ne fut pris avant d'avoir été cerné de tranchées et attaqué de vive force; en un mot, ils firent tout de ce qu'on peut espérer d'une brave garnison. Mais la France attendait davantage de Moreau; il quitta le rôle de général en chef, pour prendre celui d'un commandant de place, et ne songea qu'à la défense de Kehl, sans rien entreprendre pour en faire lever le siége; en sorte que ce fort, nonobstant la supériorité de ses moyens, suc-

combasous les efforts redoublés de l'ennemi (1).

Depuis le jour de son arrivée jusqu'au 22 novembre, Moreau resta tranquille. Il vit resserrer Kehl d'une ligne de circonvallation, qu'il n'aurait jamais dû laisser achever, et ne l'attaqua, le 22, que lorsqu'elle était déjà armée; et son projet échoua, parce qu'alors l'ennemi pouvait défendre quelques-unes de ses redoutes, et que les dispositions n'étaient que pour une simple sortie, et non pour une bataille : son dessein étant moins de faire lever le siége que d'en retarder les travaux.

Il n'y eut depuis cette époque aucune tentative sérieuse. Jamais on ne détruisit les tranchées ni les batteries de l'assiégeant; ce qui pourtant réussit très-souvent aux garnisons des places tout à fait investies.

Pourquoi ne fit-il pas des démonstrations et des diversions sur d'autres points? Comment ne tenta-t-il pas de faire passer le Rhin à un corps au-dessous de Strasbourg, lorsque les ouvrages avancés de l'assiégeant déjouèrent ses petites sorties, et qu'il n'eut, par conséquent, plus besoin d'une garnison si nombreuse? Les Autrichiens, qui n'avaient que de faibles détachements pour observer le Rhin, eussent été détruits par des combats multipliés, des marches et des contre-marches dans une saison si rude, en sorte qu'ils se fussent trouvés hors d'état de tenter les efforts qu'exigeait le siége de Kehl. Moreau, vainqueur sur un seul point, n'obtenait pas seulement la délivrance de cette forteresse, mais il eût encore réparé tous les revers de la campagne : les ennemis, partagés devant la tête de pont, ne lui auraient pas résisté; il se serait rendu maître du cours du Danube jusqu'à l'Autriche, et la guerre eût été terminée.

Au pis aller, il aurait toujours défendu Kehl, comme dernier objet de ses opérations. A la vérité, les troupes françaises avaient souffert pendant la campagne; mais peu en comparaison des Autrichiens, dont un grand nombre ayant combattu contre les deux armées ennemies, avaient parcouru plus d'espace et soutenu plus de combats. Dans le cours du siége même, la faiblesse proportionnelle des Autrichiens, et l'extension de leurs travaux, les obligeant à être presque toujours de service, ils souffrirent plus que la garnison, qui jouissait, après avoir été relevée, d'un repos parfait durant quelques jours. Sans doute on aurait perdu un nombre d'hommes considérable dans une campagne d'hiver; mais quels grands intérêts se rattachaient à ce sacrifice? et de quel prix n'eût-il pas été payé par une paix glorieuse?

Le Directoire, dans ce fait, ne paraît pas exempt de reproches. S'il avait une juste idée de la valeur de Kehl, pourquoi n'y destina-t-il pas toutes les troupes qui étaient sur le Rhin? L'armée de Sambre-et-Meuse et une partie de celle du Nord, immobiles depuis la fin de septembre, avaient eu tout le loisir de se rétablir de leurs fatigues. Si, les mettant toutes deux sous les ordres du général Moreau, on lui eût prescrit d'amuser l'ennemi avec quelques détachements sur la Wipper et à Neuwied, et de gagner avec le reste le haut Rhin en toute diligence, il aurait formé une armée assez nombreuse pour forcer le passage de ce fleuve et battre les Autrichiens, lors même qu'ils eussent réuni toutes leurs troupes à temps. De cette manière, le Directoire atteignait son but plus sûrement, plus complétement, et plus vite qu'en hasardant l'opération d'Italie, dont le succès dépendait de l'arrivée des renforts envoyés du Rhin.

Il est vrai que le commandement de toutes les troupes sur ce fleuve, fut donné, le 25 décembre, à Moreau; mais il reçut en même temps l'ordre d'en détacher 30,000 hommes d'infanterie et 1,500 chevaux pour l'Italie. A cette époque, le siége de Kehl avait fait des progrès marqués, et les troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse étaient dispersées. C'est donc à toutes ces entraves qu'on doit attribuer les lenteurs que le général français apporta dans l'exécution de ses projets.

(1) Si Moreau a mérité quelquefois les reproches de l'auteur, on ne peut nier que, dans cette occasion, ils ne soient du moins exagérés. Le général de l'armée du Rhin dépendait du gouvernement, et c'était à celui-ci à lui fournir, par l'armée de Sambre-et-Meuse, les moyens de sauver Kehl, en sacrifiant même Düsseldorf si cela devenait nécessaire : Moreau ne pouvait atteindre ce but qu'en effectuant un passage du Rhin, pour lequel il n'avait point assez de forces. Le Directoire donna bien des ordres tardifs à l'armée de Sambre-et-Meuse pour opérer une diversion; mais le général qui la commandait à cette époque, effrayé sans doute par les revers qu'elle venait d'essuyer en Franconie, les éluda sous mille prétextes.

CHAPITRE XXXII.

SIÉGE DE LA TÊTE DE PONT D'HUNINGUE.

Si l'intérêt de la France exigeait la défense de Kehl, l'occupation de la tête de pont d'Huningue n'importait pas moins, car elle divisait les forces de l'ennemi, et retardait la prise de Kehl en les occupant d'un autre côté.

Lorsqu'après sa retraite sur le Rhin, Moreau se rendit à Strasbourg, il confia ce soin au général Ferino qui resta à Huningue; et en remit la défense à la brigade Abattucci, composée de 9 bataillons. Elle avait contre elle le corps du prince de Fürstemberg, fort de 19 bataillons et 34 escadrons, établis sur les hauteurs avantageuses de Weil, qui s'étendent à droite vers le Rhin, et à gauche jusqu'à la frontière de Suisse, circonscrivant ainsi la plaine en avant de la tête de pont. L'archiduc lui avait ordonné de retrancher sa position, et de faire une tentative pour s'emparer de ce poste, quoiqu'il n'eût à sa disposition que de l'artillerie de campagne.

La tête de pont consistait en un ouvrage à corne élevé dans l'île des Cordonniers, séparé par un fossé très-profond de la rive droite, et protégé par un ravelin et un chemin couvert avec deux places d'armes. On y ajouta plus tard quelques flèches. Dans une île située plus bas, et séparée de la rive droite par le bras principal du fleuve, se trouvaient quelques retranchements avec des batteries, pour couvrir le flanc gauche de la tête de pont, que protégeait en outre la neutralité de la Suisse. Tous ces ouvrages étaient sous le canon d'Huningue et des batteries du Rhin. Le principal manquait de capacité; mais le profil en était très-élevé, et son escarpe revêtue en pierres de taille.

Le prince de Fürstemberg fit camper, le 27 octobre, son corps à Weil, à Haltingen et à Eimeldingen, et travailler à la construction de 13 batteries, liées par une parallèle, qui couronnait la hauteur d'Eimeldingen jusqu'à la frontière de la Suisse. De la batterie n° 7, on déboucha par un boyau dans la plaine, où l'on commença une parallèle qui appuya sa gauche à la frontière de Suisse, et se lia par une autre branche avec le rideau de Weil. Cette dernière servait principalement à placer des batteries de mortiers.

Les batteries achevées, la tête de pont fut sommée le 27 novembre, et sur la réponse négative, le feu commença. A 3 heures de l'après-midi, le pont était déjà détruit par la canonnade; le courant entraina les pontons, et l'on en prit 21 près du village de Markel. Dès lors, les Français ne purent traverser le Rhin qu'en bateaux.

Afin d'empêcher la construction d'un nouveau pont, et de profiter de l'embarras de l'ennemi, le prince de Fürstemberg se décida à attaquer les ouvrages de vive force, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre. En conséquence, toutes les batteries reçurent, le soir à 6 heures, l'ordre de faire un feu continuel, et de le cesser à 8 heures précises, instant fixé pour l'attaque. Elle s'effectua sur trois colonnes. La première s'avança entre les batteries 11 et 12, la seconde partit de celle n° 7 sur la chaussée, où celle de gauche avait l'ordre de se former près de la batterie n° 2.

Après une canonnade de deux heures, la première colonne entra par la barrière dans la face gauche du ravelin, entre le Rhin et le retranchement nouvellement construit. La se-

conde déboucha de la tranchée, pour gagner l'angle saillant des places d'armes, se jeter dans le fossé, et entrer dans l'ouvrage près des ouvertures de chaque côté. La troisième colonne longea la frontière de la Suisse, qu'elle respecta, pour gagner l'ouverture de la face droite et attaquer le côté du ravelin, en faisant face au petit bras du Rhin. Immédiatement après la prise des ouvrages extérieurs, on devait attaquer de la même manière l'Ile des Cordonniers. Chaque colonne avait une avant-garde de 200 volontaires, suivis à 20 pas de distance par deux compagnies, derrière lesquelles venaient 100 travailleurs.

Les première et deuxième colonnes s'emparèrent des ouvrages extérieurs, en massacrèrent la garde, enclouèrent 2 obusiers et 3 pièces de canon. La troisième mise en désordre par le feu de l'ennemi qui lui tua ses chefs, les deux autres se retirèrent, après l'avoir inutilement attendue. Sur ces entrefaites, Abatucci ayant rassemblé ses troupes dans l'ouvrage à corne, exécuta une sortie vigoureuse, pour empêcher les Autrichiens de se loger dans les ouvrages surpris; et les poursuivit avec chaleur. Il y fut blessé mortellement, et remplacé par le général Dufour dans le commandement de la tête de pont.

On continua les jours suivants à canonner et à jeter des obus dans les ouvrages français. Dès le 18 décembre, 22 pièces furent dirigées sur les transports ennemis et les lieux de débarquement. Les obus étaient particulièrement lancés sur la tête de pont. Du 16 décembre au 16 janvier, les Autrichiens se virent obligés, par défaut de moyens, d'interrompre leur feu et leurs travaux. Ils sentirent qu'ils n'en avaient pas assez pour conduire de front deux siéges à la fois. Mais après la chute de Kehl, le corps du prince de Fürstemberg qui avait pris des cantonnements resserrés et s'était borné à garder ses batteries, fut renforcé par 4 bataillons et un détachement d'artillerie de siége, qui le mirent à même de reprendre ses travaux.

Dans la nuit du 25 au 26 janvier, les Autrichiens ouvrirent une parallèle à la distance de 180 toises de l'angle saillant de la demi-lune de l'ouvrage à corne, appuyant sa gauche à la frontière de la Suisse. Ils en débouchèrent à droite par deux boyaux. Le premier se liait à gauche à une redoute, le second à une nouvelle approche, qu'ils poussèrent de leurs retranchements en zigzag vers le Rhin. Celui-ci, construit dans un emplacement favorable, avait un double épaulement à 25 pas le long du fleuve, pour canonner, avec des pièces de 18, le cours du fleuve et la gorge de l'ouvrage à corne. Aussitôt que l'ennemi découvrit ces ouvrages, il fit une sortie à 10 heures du soir, repoussa les vedettes et les travailleurs, et s'avança jusqu'à 30 pas de la nouvelle parallèle, où il fut reçu par la garde de la tranchée, et repoussé par la mitraille.

Du 26 au 27, les assiégeants continuèrent leurs travaux, et prolongèrent la première parallèle jusqu'au Rhin. Ils en débouchèrent en même temps près de la batterie n° 13, par une ligne de 400 pas, qui réunie plus tard à la parallèle, forma une nouvelle communication: sur la droite, ils s'approchèrent à 100 pas de l'ouvrage à corne par une tranchée, et prolongèrent la communication du retranchement d'Élisabeth jusqu'à 90 toises des ouvrages. A droite, ils prolongèrent la tranchée, pour établir, à 300 pas au-dessus, des batteries à ricochet.

Depuis ce moment, le feu de l'assiégé fut si vif, qu'on ne put cheminer qu'à la sappe. Il n'y avait pas moins de 2,000 travailleurs.

De la ligne le long du Rhin, où l'artillerie battait avec plus de succès, les assiégeants poussèrent cinq crochets, distants entre eux de 100 pas, jusqu'au bord du fleuve. Ils devaient servir à l'établissement de cinq batteries, chacune de 2 pièces ou mortiers, pour enfiler le cours du Rhin de plus près qu'auparavant, et causer de l'inquiétude à l'ouvrage à corne de la place d'Huningue même.

L'ennemi dirigea sur celui-ci, dans la nuit du 28, un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie; et, à 4 heures du matin, il fit une sortie, qui força toute la ligne des travailleurs et la garde de la tranchée; prit les 2 pièces de canon placées sur la plate-forme à droite du n° 7, et s'avança jusqu'aux n°s 2 et 3. C'est là seulement qu'il fut repoussé par la réserve, établie dans la communication entre le retranchement d'Élisabeth et les tranchées. L'artillerie enlevée fut reprise, et l'on se remit aux travaux. Dans la nuit du 29 au 30, les Français exécutèrent une nouvelle sortie, mais qui échoua. Ils ne purent même interrompre les travaux.

Après une canonnade très-vive, dans la nuit du 30 au 31, ils firent une sortie sur deux colonnes. La première attaqua la gauche de la première parallèle, tourna la batterie n° 7, repoussa les travailleurs, et s'empara de 2 pièces; mais arrêtée par la redoute, elle se tourna à droite, et fut repoussée par la garde de la tranchée. La deuxième colonne attaqua un peu plus tard, en trois détachements: un petit, contre la tête de la tranchée le long du Rhin; le second, plus fort, contre une batterie à droite qu'il escalada, mais dont il fut repoussé; le troisième, après avoir défilé, sans être aperçu, au bas de la rive escarpée du Rhin jusqu'au crochet en arrière, força les travailleurs à se retirer, et s'avança sur la batterie, d'où il fut également repoussé.

La tranchée se trouva, le 1er février, à 80 pas des ouvrages extérieurs. Les Autrichiens s'étaient préparés pour l'attaquer de vive force, et pensaient pouvoir s'avancer ensuite sur le bord du Rhin, pour ricocheter de plus près l'ouvrage à corne dans toute sa longueur, et empêcher la communication au moyen d'un feu de mitraille.

Le 2, toutes les batteries étaient prêtes; mais déjà, dans l'après-midi de la veille, l'adjudant général Savary avait fait des propositions de capitulation, de la part du général Dufour.

Elle fut conclue cette nuit même. Les Français évacuèrent, en conséquence, la tête de pont, en emportant tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité. Les Autrichiens en prirent possession, sous la condition d'en démolir tous les ouvrages, aussi bien que les travaux de siége, dans l'espace de six semaines.

Les Français défendirent la tête de pont d'Huningue avec valeur et intelligence. Un pareil point, sans capacité, mais muni au delà de ce qui est nécessaire à sa défense, n'est capable de faire une longue résistance qu'autant qu'on défend le terrain en avant, et qu'on retarde les progrès de l'ennemi par des sorties continuelles. La marche de ce siége fournit la preuve, que si une tête de pont est à l'abri d'un assaut, et si elle communique à la rive opposée de manière à en être soutenue sans qu'on puisse l'investir, il n'y a d'autre moyen d'en faire la conquête que de rompre cette communication, dont elle tire sa principale force.

CHAPITRE XXXIII.

CAMPAGNE DE 1797.

Les armées des deux puissances prirent leurs quartiers d'hiver, à mesure que leurs opérations se terminaient.

Dès le commencement d'octobre, celle de Sambre-et-Meuse et l'armée autrichienne du Bas-Rhin, étaient entrées dans des cantonnements qu'elles étendirent bientôt, et dont elles formèrent des quartiers d'hiver. Les Français avaient un détachement peu considérable en avant de Düsseldorf, et observèrent le pays environnant, par une chaîne de postes sur la Wipper. Le reste de l'armée fut réparti sur la rive gauche du Rhin, entre la Nahe, la Moselle et Bonn, ayant une garnison dans la tête de pont de Neuwied.

Les quartiers des Autrichiens se trouvaient entre la Lahn et le Mein. De la Lahn jusqu'à la Wipper et le long du Rhin, étaient leurs troupes légères qui formaient l'avant-garde, et dont les postes campaient vis-à-vis des Français, à Neuwied et sur la Wipper.

Après la prise de Kehl et celle de la tête de pont d'Huningue, les troupes sur le haut Rhin prirent aussi leurs quartiers d'hiver. Moreau établit les siens dans la plaine fertile de l'Alsace; l'archiduc dans la vallée du Rhin, et celles qui y aboutissent. Une partie de la cavalerie, seulement, cantonna derrière les montagnes, sur le Necker et le Danube supérieur.

On se prépara des deux cotés à ouvrir une nouvelle campagne. Le plan des Français, établi sur les mêmes principes que l'année précédente, consista à s'avancer avec deux armées contre les ailes de l'ennemi.

L'archiduc, convaincu de l'impossibilité de soutenir l'offensive, voulut se restreindre à défendre le pays qu'il occupait, et partagea ses forces en deux armées. Celle du Haut-Rhin devait observer ce fleuve, au moyen d'une simple chaîne de postes, et tenir le gros de ses troupes concentré à Offenbourg. Il regardait ce point comme le plus important, par la facilité qu'il procure à l'ennemi de gagner les passages à proximité, et de pénétrer dans la Souabe par la vallée de la Kintzig, qui est le chemin le plus court. Le pays plus bas lui paraissait moins exposé, attendu qu'il était couvert par des places. L'armée du Bas-Rhin devait défendre avec une avant-garde, la rive gauche de la Lahn, et concentrer ses troupes à Friedberg, à l'embranchement de toutes les routes qui viennent des différents points de passage du Rhin, et traversent les montagnes sans liaison entre elles.

Si l'ennemi s'était avancé en forces, il se serait partagé en plusieurs colonnes pour franchir la contrée en avant. Dans ce cas, rien n'empêchait de se jeter sur l'une d'elles, et de la battre ainsi isolément.

Mais il y eut de grandes mutations, avant la reprise des hostilités, parmi les généraux en chef. Hoche, après avoir rendu à sa patrie les services les plus signalés, en pacifiant la Vendée, fut nommé, en remplacement de Jourdan, au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. La cour de Vienne fit remplacer l'archiduc Charles par le comte Latour, et lui confia les débris de l'armée d'Italie, battue à Rivoli. Ce prince en prit le commandement après la reddition de Mantoue, lorsque les divisions françaises du Rhin avaient déjà rejoint en

Italie, et que Bonaparte se disposait à ouvrir la campagne.

Ce général s'avança avec la plus grande partie de ses troupes, à travers les États vénitiens, sur la Piave, pendant que Joubert pénétra dans le Tyrol, avec trois divisions. Il défit sans beaucoup de peines son adversaire, dans les combats du Tagliamento, de l'Izonzo et de Tarvis.

Nonobstant la levée en masse du Tyrol, Joubert traversa le pays, pour se réunir par la vallée du Pusterthal, avec son général en chef. Persuadé que cette levée n'était pas soutenue d'un gros corps de troupes, et qu'elle se trouvait trop mal organisée pour être dangereuse hors de ses foyers, Bonaparte continua sa marche sans inquiétude, battit l'ennemi de nouveau à Frisach, et s'avança sur Léoben, où il signa, le 18 avril, les préliminaires de paix, qui mirent fin à la guerre.

Cependant, les hostilités avaient aussi recommencé en Allemagne. Le Directoire, craignant que l'Empereur ne détachât du Rhin un gros corps de troupes contre l'armée qui s'avançait avec tant de témérité en Autriche, et ne lui fît perdre tout l'avantage de cette invasion, résolut de ne pas retarder l'ouverture de la campagne.

Les généraux autrichiens ne suivirent pas le plan de l'archiduc. Affaiblis par des détachements beaucoup trop tardifs en Autriche, ils avaient en outre dispersé leurs forces le long du Rhin. L'ennemi ne rencontra pas de grande résistance, lorsque Hoche s'avança par Neuwied, et que Moreau passa le Rhin, le 20 avril, à Diersheim. Les Autrichiens disséminés furent partout culbutés et dissous, avant d'avoir pu réunir assez de troupes pour arrêter les progrès des Français.

Le 24 avril, lorsque la nouvelle de la signature des préliminaires arriva, les Français occupaient toute l'étendue du pays sur la rive droite du Rhin, compris entre Capel, Ettenheim, Gengenbach, Oberkirch, Nieder-Acben et Lichtenau. Hoche était sur la Nidda, et avait investi Cassel sur la rive droite du Mein. Ces lignes séparèrent les deux armées, durant l'armistice qui suivit.

La paix, basée sur les préliminaires de Léoben, fut conclue dans l'automne de la même année, entre l'Autriche et la France, à Campo-Formio.

CONCLUSION.

La campagne de 1796 présente, dans la guerre entre l'Autriche et la France, le premier exemple, depuis 1792, de l'application des principes de stratégie, dans toute leur étendue. En Allemagne aussi bien qu'en Italie, la victoire se déclara pour le général qui s'en était le moins écarté.

Lorsque les Autrichiens dénoncèrent l'armistice sur le Rhin, ils avaient, à la vérité, la supériorité du nombre pour eux; mais, protégés par quelques points, au centre seulement, leur supériorité ne fut pas assez décisive pour faire des progrès contre l'ennemi, dont les positions étaient couvertes par une ligne de places fortes, d'une aile à l'autre.

L'avantage d'une bonne base s'augmentait pour les Français, à mesure que leurs ennemis y avaient moins d'égard dans le choix de leur plan; c'est-à-dire, lorsque méprisant ces avantages ils se déterminèrent à prendre l'offensive sans autre motif qu'une faible supériorité numérique.

La réunion des forces autrichiennes nécessaires pour un tel système, devant avoir lieu dans un angle saillant, en avant du centre de leur base, laissa leurs ailes sans appui; en sorte que les Français eurent la facilité de les tourner, et de s'avancer plus près des communications des Autrichiens, qu'eux-mêmes.

Jourdan commença les hostilités en tournant la droite. La première tentative fut infructueuse; mais l'armée autrichienne, affaiblie par le détachement qu'elle avait fait de 30,000 hommes en Italie, renforça sa droite, et négligea sa gauche que Moreau perça: opération à la suite de laquelle il menaça les communications de cette dernière avec le Danube.

Les Autrichiens durent se retirer à la fois sur les deux ailes, par cela même qu'ils voulurent résister à l'ennemi sur chacun de ces points.

Le combat de Malsch assnra à Morean la possession des avantages qu'il avait remportés, et Jourdan gagna le Mein sans combat décisif.

Les deux armées formèrent alors des lignes, dont le prolongement était perpendiculaire à leurs bases. Les armées françaises ne risquaient rien; car le Rhin et ses places couvraient les leurs; et ils pouvaient prendre sans risque, une

position de flanc. Les armées autrichiennes n'avaient, entre leurs positions et l'intérieur de leur pays, aucune ligne de communication que l'adversaire ne pût gagner de la Kintzig (1) et du Kniebis avant eux, et aucun point fortifié qui pût suspendre sa marche. Les opérations trop circonspectes de Moreau, et le séjour forcé de Jourdan devant Francfort, aussi bien que la capitulation désavantageuse de cette ville, ouvrirent aux Autrichiens la route du Mein et du Necker sur le Danube. Là, ils trouvèrent une nouvelle base, qui couvrit leurs communications : ils eurent le choix de se retirer ou de s'opposer aux progrès de l'ennemi, parce qu'ils se trouvèrent entre l'armée, et l'objet d'opération des Français. Ceux-ci ne pouvaient plus le gagner par une simple manœuvre, même après la défection des contingents de Souabe et de Saxe; car il resta aux Autrichiens des moyens qu'il fallait préalablement détruire, pour obtenir de grands résultats.

Les Français ne pouvaient attendre ces succès décisifs, qu'en réunissant promptement, sur le Danube, leurs forces supérieures à l'ennemi. La marche de Moreau sur la Wernitz, se fit dans la juste direction, mais il manqua d'énergie et de résolution. Jourdan s'éloigna au contraire de l'objet principal, en se portant sur la rive droite du Mein et de la Regnitz.

Lorsque la retraite de l'archiduc sur le Danube, et celle de Wartensleben vers la Naab, favorisèrent encore plus la réunion des armées françaises, quand elles pouvaient se jeter entre ces deux corps autrichiens, gagner Ratisbonne, repousser l'ennemi sur les extrémités de sa base primitive, et peut-être, le couper de toute communication avec elle; Jourdan se porta sur Schwartzenfeld, et Moreau à Augsbourg.

De leur côté, les Autrichiens étaient aussi peu en état de résister aux deux armées françaises avec des forces partagées, que de les attendre réunies dans une position défensive. Par conséquent, ils devaient chercher à s'emparer à tout prix du défilé du Danube.

Le premier pas à faire, dut être de se rendre maître d'Ingolstadt, et de s'assurer d'un passage sur le fleuve. L'éloignement des armées ennemies, permit alors ce que la fausse direction de la retraite de Wartensleben, avait si longtemps empêché; c'est-à-dire, de rassembler et d'employer sur ce point une masse supérieure.

Les Autrichiens alors en état de prendre l'offensive, se jetèrent avec supériorité sur Jourdan, qui avait donné prise sur son flanc droit en s'avançant trop inconsidérément, et le tournèrent. Par cette manœuvre, ils furent aussi près de sa base, que lui; et le pressèrent sur ses dernières communications, en gardant les leurs.

Cet avantage devait leur rester aussi longtemps que Jourdan ne regagnerait point par une victoire ou des marches forcées, une position entre sa base et l'ennemi. Il l'obtint enfin sur la Lahn, et trouva en elle les propriétés d'une excellente position de flanc : mais ses forces morales et physiques ne balançaient plus celles de son adversaire. Celui-ci était hardi et entreprenant; l'armée de Jourdan, au contraire, affaiblie, désorganisée et épuisée par une longue retraite. Les Autrichiens vainquirent de rechef, par une opération contre ses communications.

Tant que les deux armées françaises opérèrent à la même hauteur sans être trop éloignées l'une de l'autre, elles eurent sur les armées allemandes l'avantage d'une base étendue; mais elles le perdirent, aussitôt que Jourdan fut refoulé sur Bamberg. L'armée de Rhin-et-Moselle n'avait plus de communication avec le bas Rhin. La longueur de sa ligne d'opération était hors de proportion avec celle de sa base, de Philipsbourg à Bâle; et celle-ci même se trouva menacée par les garnisons autrichiennes des places du Rhin, qui étaient débloquées, et par l'archiduc, qui pouvait gagner aussi vite Offenbourg, de la Sieg, que Moreau ne pouvait l'atteindre de l'Iser.

Dans une position aussi critique, le général français ne sut pas prendre un parti prompt, et ne s'étant pas rapproché assez tôt de sa base, il perdit par cela même l'espace entre Philipsbourg et l'Elz, avec ses meilleures communications, et fut forcé de combattre afin de conserver les autres, et de pouvoir se retirer.

Enfin, l'armée française perdit, sur la rive droite du haut Rhin, les points fortifiés, et, par cela même, cette attitude offensive qui imposait tant, et qui lui donnait tant d'avantages.

(1) On entend la Kintzig qui se jette dans le Mein vers Hanau.

L'aspect général, aussi bien qu'un examen détaillé de toutes les époques de cette campagne mémorable, confirme la vérité des principes stratégiques, exposés dans la première partie de cet ouvrage.

On conviendra donc que la solidité de la base, et la sécurité des communications, forment le principe fondamental d'un plan offensif ou défensif; que la possession des points stratégiques est, dans l'un et l'autre cas, nécessaire et décisive, et que la force ouverte, ou des manœuvres dirigées contre les communications ennemies, sont les seuls moyens de les gagner et de les défendre: enfin, que la promptitude dans la résolution comme dans l'exécution, deviennent des conditions nécessaires pour réussir dans toutes les entreprises.

La campagne de 1797 fut la dernière de la guerre causée par la révolution française.

L'Autriche succomba, parce qu'elle n'opposa à un plan basé sur un excellent système de places, et combiné d'après la connaissance du théâtre de la guerre, que la valeur, la parfaite organisation de son armée, et quelques faits d'armes glorieux de ses généraux.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME DE L'ÉDITION DE PARIS.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PRINCIPES DE STRATÉGIE, APPLIQUÉS A UN THÉATRE DE GUERRE DONNÉ.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PREMIERE PÉRIODE.

DEUXIÈME PÉRIODE.

FIN DE LA TABLE.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE DE 1796,

CONTENANT

LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE,

SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL EN CHEF JOURDAN.

INTRODUCTION.

Nous avions rédigé, avec des matériaux authentiques, des Mémoires sur la campagne de l'armée du Nord, en 1793, et sur celles de l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1794, 1795 et 1796, sans avoir l'intention de les rendre publics. L'impartiale vérité offusque toujours la vue des contemporains : la postérité peut seule en fixer l'éclat. Cependant, après avoir lu l'*Histoire de la Campagne de* 1796, généralement attribuée au prince Charles, nous avons pensé qu'il était convenable de publier à notre tour, la partie de nos Mémoires qui a rapport aux événements de cette campagne, en intercalant dans le récit des faits, ou en notes, les réflexions que nous a suggérées cet ouvrage.

Le prince Charles avait certainement le droit de critiquer les opérations de ses adversaires; les fautes des généraux en chef, sont du domaine de l'histoire : mais il y a des règles qu'un auteur, quel qu'il soit, ne doit jamais enfreindre; et l'archiduc avait d'autant moins de droit de s'en écarter, qu'il sait fort bien que ceux qu'il traite avec moins d'égard, n'oublieront pas le respect qui lui est dû. Il y a, d'ailleurs, peu d'adresse à agir de la sorte, puisque la gloire d'un général d'armée est toujours en raison du mérite de celui qui lui est opposé.

Nous avons cru nécessaire de faire précéder le récit des événements de 1796, d'un coup d'œil rapide sur les campagnes précédentes, et la situation de l'Europe; nous avons inséré, dans des notes séparées, quelques-unes des pièces justificatives les plus importantes qui sont en notre pouvoir, et dont au besoin, nous prouverons l'authenticité. Nous aurions désiré joindre à nos Mémoires, des cartes qui en auraient facilité l'intelligence; mais leur confection eût exigé plusieurs mois, et comme notre but aujourd'hui est de rectifier les erreurs où l'archiduc est tombé, et de démontrer que les avantages qu'il a remportés ne sont pas présentés avec l'impartialité que l'histoire réclame, une publication plus tardive eût perdu le mérite de l'à-propos; d'ailleurs, ceux qui possèdent l'ouvrage de ce prince, pourront se servir de celles qui l'accompagnent, pour lire le nôtre avec plus de fruit.

Soldat depuis l'enfance, nous sommes peu accoutumé à manier la plume; nous n'avons donc de prétention qu'au mérite d'écrire la vérité; et si nous nous sommes trompé sur

quelques points, c'est par défaut de renseignements, et notre intention n'y a aucune part.

Au surplus, il ne serait pas étonnant qu'on rencontrât dans ces Mémoires, quelques passages qui ressemblassent à des fragments de l'ouvrage intitulé : *Victoires et Conquêtes*, car ayant donné en communication nos manuscrits à ses éditeurs, ils ont jugé plus commode d'en faire des extraits, que d'en prendre l'esprit.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'OEIL RAPIDE SUR LES CAMPAGNES QUI ONT PRÉCÉDÉ CELLE DE 1796, ET SUR LA SITUATION DE L'EUROPE.

Au moment où la révolution éclata en France, tous les souverains de l'Europe formèrent une coalition dont le but apparent fut de garantir leurs États de la propagation des principes démocratiques. Mais le partage de la Pologne était trop récent pour ne pas inspirer de défiance : les Français aperçurent dans le traité de Pilnitz, le projet de démembrer leur patrie, et quand le duc de Brunswick annonça, par un manifeste inconsidéré, qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre dans la capitale, si la nation ne se soumettait aux lois qu'il venait lui dicter, les Français indignés coururent aux armes pour défendre leur indépendance. Leurs généreux efforts d'abord couronnés par la victoire, délivrèrent leur pays; mais bientôt les armées furent ramenées sur les frontières. Quelques provinces furent envahies; plusieurs places fortes tombèrent au pouvoir de l'ennemi; la guerre civile éclata dans l'intérieur; et la république fut au moment de succomber. Mais alors, si les monarques ligués avaient effectivement en vue le rétablissement des Bourbons sur le trône, il paraît également certain que chacun d'eux aspirait à faire tourner les événements de la guerre à son avantage particulier. Cette divergence d'intérêts préserva la France d'un démembrement. Le moment n'était pas encore arrivé où marchant franchement vers un but d'utilité commune, chaque allié ne songerait pas à alléger ses charges aux dépens des autres; il fallait pour cela, qu'un homme extraordinaire s'emparât des éléments de la révolution, et qu'après avoir alternativement trompé tous les partis, et vaincu toutes les puissances, il apprît aux rois qu'ils n'avaient de salut que dans la réunion de leurs volontés et de leurs moyens.

Les calamités qui pesaient sur la France, étaient encore aggravées par un gouvernement oppresseur et sanguinaire, qui, après avoir fait couler le sang du roi le plus chéri et le plus digne de l'être par ses vertus, semblait vouloir s'abreuver de celui des citoyens les plus recommandables. Cependant, rien n'ébranla la résolution prise par la nation de

s'ensevelir sous les ruines de sa capitale, plutôt que de subir le joug des étrangers. Ceux de ses enfants à qui elle confia le soin de sa défense, se montrèrent dignes d'une si noble mission. Bientôt les armées républicaines arrêtèrent la marche triomphante des ennemis; et sur la fin de 1793, le déblocus de Maubeuge et celui de Landau, furent le prélude des victoires de l'année suivante.

Dans cette campagne, féconde en événements dignes d'occuper la mémoire des hommes, le sol de la république fut délivré; les phalanges françaises atteignirent les bords du Rhin, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir conquis la Hollande. Honneur à ces braves armées qui, étrangères à tous les crimes qui souillèrent cette époque mémorable, et aux funestes dissensions qui déchirèrent la patrie, versèrent leur sang pour l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire !

La nation ne tarda pas à recueillir le fruit de ses sacrifices et des victoires de ses armées. Le roi de Prusse signa la paix le 5 avril 1795. Ce traité glorieux en ce qu'il rompait le premier chaînon de cette coalition qui avait menacé l'existence politique de la France, était en même temps avantageux : en permettant aux troupes républicaines d'occuper ses provinces de la rive gauche du Rhin, Frédéric-Guillaume laissait entrevoir la possibilité de reculer, à la paix générale, les frontières de la république, jusqu'aux bords de ce fleuve. L'Espagne et quelques princes d'Allemagne, suivirent bientôt l'exemple de la Prusse.

Alors le but de la guerre changea totalement. Renonçant à leurs projets de conquête et de domination, les souverains coalisés ne combattirent plus que pour reconquérir les provinces envahies. Dès ce moment aussi, le gouvernement républicain devint l'arbitre de la paix et de la guerre. Qui doute qu'il n'eût mis un terme à celle-ci, en restituant la Belgique à l'Autriche? Mais un tel traité eût été contraire à l'opinion qui dominait en France et trop avantageux à l'Empereur.

Dans une guerre ordinaire, la modération du vainqueur est souvent une garantie de la durée de la paix; mais dans une lutte engagée pour arrêter le cours de la révolution, il était naturel de penser que les souverains, rentrant en possession des provinces perdues, fomenteraient les germes d'une seconde guerre, et qu'après avoir rétabli leurs finances et leurs armées, ils saisiraient le prétexte le plus frivole pour recommencer les hostilités. Le gouvernement crut donc de l'intérêt de la France, de ne poser les armes, qu'après leur avoir fait supporter les frais de la guerre et exigé d'eux la cession des provinces situées sur la rive gauche du Rhin. Cet agrandissement de territoire, en lui donnant une prépondérance marquée sur toutes les puissances de l'Europe, lui garantissait qu'à l'avenir elles ne s'immisceraient plus légèrement dans les affaires de son administration intérieure. Mais le gouvernement démocratique n'était pas assez stable pour remplir de si hautes destinées.

La tyrannie d'un comité sanguinaire avait été renversée, et tous les bons Français avaient applaudi avec enthousiasme, à cet heureux événement; toutefois la convention, après avoir anéanti le pouvoir qui l'avait opprimée, ne sut point faire usage de l'autorité qu'elle venait de ressaisir, et resta divisée en deux partis qui se livrèrent des combats continuels. L'un ne voyait de salut que dans le rétablissement du régime de terreur qui venait d'être abattu; l'autre croyait en apercevoir le retour dans toutes les mesures fortes et énergiques réclamées par les circonstances; et de l'impuissance où la convention se trouva d'imprimer au gouvernement une marche, tout à la fois juste et vigoureuse, naquirent la faiblesse, l'incertitude, le désordre et l'anarchie. Quand on se retrace les troubles du Midi, les fureurs de la Vendée et les discussions de la convention, on est surpris que la nation, en proie à de telles convulsions, n'ait pas succombé; et lorsqu'on jette les yeux sur l'abandon et le dénûment des armées, on s'aperçoit d'abord qu'un sentiment plus noble encore que celui de la gloire, les retenait devant l'ennemi; en effet, le patriotisme les soutint au milieu de tous ces désordres, et leur aurait fait surmonter tous les obstacles, si Pichegru, qui entra en correspondance avec le prince qui commandait les émigrés, n'eût fait éprouver des revers à l'armée de Rhin-et-Moselle et neutralisé l'ardeur de celle de Sambre-et-Meuse.

Cette dernière débuta d'une manière brillante dans la campagne de 1795. Après avoir forcé le passage du Rhin, à Dusseldorf, et s'être

emparé de cette place, elle se porta sur les bords du Mein. Mais resserrée dans cette position, entre le Rhin et la ligne de neutralité dont la France était convenue avec la Prusse, menacée d'être enveloppée par Clairfayt qui ne s'était pas cru obligé de la respecter; enfin abandonnée de l'armée de Rhin-et-Moselle, tenue à dessein dans l'inaction par son chef, elle fut obligée de revenir sur ses pas. Sa retraite se fit en bon ordre, et bientôt après on la vit marcher au secours de celle de Pichegru, culbutée devant Mayence, et contrainte à se retirer derrière les lignes de la Queich.

Cette campagne fut terminée par un armistice, dont les Autrichiens firent la proposition aux Français. Ceux-ci restèrent maîtres de Dusseldorf, qui donnait à l'armée de Sambre-et-Meuse, un facile débouché sur la rive droite du Rhin.

A cette époque, un gouvernement plus régulier venait d'être établi. La France était enfin sortie de l'état de trouble et d'anarchie où elle avait été plongée pendant quatre ans; mais le Directoire, soumis à une marche constitutionnelle, n'avait qu'une puissance limitée, que les assemblées délibérantes affaiblissaient chaque jour, sous prétexte de veiller à la liberté publique. Cependant il fallait soutenir la guerre en Allemagne et en Italie, soumettre les Vendéens, et comprimer les royalistes et les jacobins, également intéressés à s'opposer à l'affermissement des nouvelles institutions; les armées manquaient de tout; les ressources de toutes espèces étaient épuisées; et le peuple, à qui on avait tant parlé de ses droits et si peu de ses devoirs, se montrait peu disposé à faire de nouveaux sacrifices; enfin la situation de l'intérieur ne permettait plus de faire exécuter la loi de la réquisition avec rigueur. A Rome, dans une telle circonstance, on eût nommé un dictateur; en France, on discutait sur les limites du pouvoir de chaque autorité.

La Prusse jouissait des avantages de la paix; la plupart des petits princes d'Allemagne s'étaient mis sous sa protection, et par sa médiation, avaient traité avec la république.

La Russie encore spectatrice d'une guerre qui affaiblissait l'Autriche, sa rivale, s'occupait de l'organisation des provinces de la Pologne, qui venaient de passer sous sa domination.

L'Angleterre affermissait son empire maritime; ses flottes couvraient les mers d'Europe et des Indes; elle occupait toutes les colonies françaises et la plupart des établissements hollandais, et donnait une nouvelle activité à ses intrigues, pour renouer une coalition générale contre la France.

L'Espagne, après avoir fait sa paix, se voyait à la veille d'être entraînée à la guerre, par les menaces de l'Angleterre ou par les prétentions de la république.

L'Autriche, une partie de l'Empire, les rois de Sardaigne et de Naples étaient seuls restés en guerre contre la France. Ces puissances se disposaient à faire les plus grands efforts dès l'ouverture de la campagne, et les faibles avantages remportés par les armées impériales, sur le Rhin, à la fin de 1795, grossis à leurs yeux par l'Autriche, leur étaient présentés comme un heureux présage de plus grands triomphes (1).

(1) Si nous nous déterminons à publier nos Mémoires sur la campagne de 1795, on y verra:

1° Que Pichegru ne dirigeait pas, au commencement de la campagne, les mouvements de l'armée de Sambre-et-Meuse, ainsi que l'ont avancé les auteurs du *Dictionnaire des Siéges et Batailles*, à l'article *Dusseldorf*.

2° Que cette armée fut victorieuse jusqu'au moment où ayant fait sa jonction avec celle du Rhin-et-Moselle, sous les murs de Cassel, elle passa sous le commandement de Pichegru.

3° Que le général Jourdan fit tous ses efforts pour engager Pichegru à tirer parti des forces imposantes que le gouvernement avait mises à sa disposition, pour accabler les Autrichiens.

4° Que l'armée de Sambre-et-Meuse fut exposée au plus imminent danger, par l'obstination de Pichegru à laisser la sienne sur la rive gauche du Rhin, au lieu de la porter sur la rive droite, et par les ordres du Directoire qui prescrivait à Jourdan de respecter la ligne de neutralité.

5° Que cette armée s'étant tirée heureusement de cette position fâcheuse, cessa d'être sous les ordres de Pichegru, et marcha néanmoins dans le Hundsruck au secours de celle de Rhin-et-Moselle, et que l'opiniâtreté de Jourdan, à défendre le terrain pied à pied, amena les généraux ennemis à lui proposer un armistice.

On voit par là combien les historiens qui ont écrit sur ces campagnes, ont dû commettre d'erreurs.

CHAPITRE II.

SITUATION DES ARMÉES BELLIGÉRANTES SUR LE RHIN. — ENTREVUE DES GÉNÉRAUX EN CHEF MOREAU ET JOURDAN. — RUPTURE DE L'ARMISTICE. — POSITION DES ARMÉES A L'ÉPOQUE DE LA REPRISE DES HOSTILITÉS.

Pichegru avait été rappelé et remplacé par Moreau, à l'armée de Rhin-et-Moselle; celle du Nord avait été mise sous les ordres du général Beurnonville; et Jourdan conservait le commandement de celle de Sambre-et-Meuse. Cette dernière, forte de 78,000 combattants dont 11,000 de cavalerie (*Voyez* le tableau ci-contre, n° I), cantonnait le long du Rhin et de la Moselle; quoique composée de troupes d'une valeur éprouvée, elle était loin d'être en état d'ouvrir la campagne. Son habillement et son équipement étaient dans le plus mauvais état; la solde arriéré pour la troupe, illusoire pour les officiers, ne suffisait pas à leurs premiers besoins. Les magasins de vivres et de munitions étaient épuisés. L'artillerie manquait de chevaux et de charretiers; la cavalerie était pitoyablement montée; enfin, la caisse ne renfermait que de vains assignats et point de crédit.

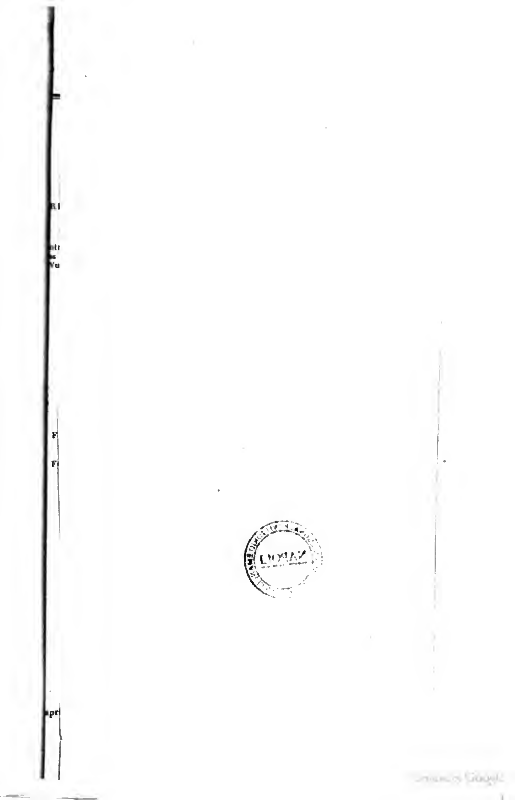
Toutefois malgré ce dénûment absolu, on avait profité de l'hiver pour réparer les fortifications de Dusseldorf, et la place se trouvait couverte par un camp retranché: des redoutes avaient été construites dans l'île de Neuwied, dont les Français étaient restés maîtres à la fin de la campagne précédente; la communication avec l'île ét it assurée par un pont de bateaux; des ouvrages avaient été élevés sur les rives de la Moselle, pour couvrir les ponts de Muhlheim, de Traerbach, de Treis et d'Alken; enfin, les hauteurs de la Chartreuse, devant Coblentz, celles du Traerbach et de Trèves avaient été retranchées.

L'armée de Rhin-et-Moselle (*Voyez* le tableau ci-contre, n° II), comptait également 78,000 combattants; elle cantonnait dans l'Alsace et le pays des Deux-Ponts, et ne se trouvait guères dans un meilleur état que la première.

L'armée du Nord, forte d'environ 40,000 hommes y compris les troupes hollandaises, n'avait d'autre objet que de maintenir la tranquillité en Belgique et en Hollande, et de rassurer le gouvernement de cette république, contre la crainte que lui inspiraient les flottes de l'Angleterre.

L'archiduc Charles venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne du Bas-Rhin, en remplacement de Clairfayt; celle du Haut-Rhin était sous les ordres de Wurmser; elles comptaient ensemble 176,000 combattants (*Voyez* les deux tableaux ci-contre, n°s III et IV). Indépendamment d'une supériorité de 20,000 hommes, les Impériaux avaient encore l'avantage d'une cavalerie beaucoup plus nombreuse, car la leur s'élevait à 43,000 chevaux, tandis que celle des Français n'était que de 18,000. Ces deux armées, qui d'ailleurs ne laissaient rien à désirer, soit dans le personnel, soit dans le matériel, fières des succès remportés à la fin de la campagne précédente, étaient pleines d'ardeur et de confiance, et n'aspiraient qu'au moment d'en venir aux mains.

Les hostilités venaient de commencer en Italie; Bonaparte avait battu Beaulieu à Montenotte et Millesimo. Ce brillant et audacieux





début présageait de grands et rapides succès. Le Directoire aurait voulu rompre l'armistice sur le Rhin, afin d'empêcher les Autrichiens d'envoyer des secours en Italie; mais les armées françaises paraissaient hors d'état d'ouvrir la campagne en Allemagne.

Cependant le Directoire adressa aux généraux en chef un plan, sur lequel ils conférèrent le 7 mai, à Trèves. (*Voyez* pièce justificative, nº I.)

Le gouvernement avait décidé que dans le cas où Jourdan se croirait en état d'ouvrir la campagne, il placerait un corps de 25,000 hommes, sous les ordres de Marceau, en avant de Trèves, pour le lier à l'armée de Rhin-et-Moselle, laissant un cordon sur la Nahe, et qu'avec le gros de son armée, il passerait le Rhin, à Dusseldorf, et s'avancerait sur la Lahn, afin de rappeler sur la rive droite du fleuve, les troupes ennemies qui étaient sur la rive gauche. Pendant ce temps, Moreau, par une attitude offensive, eût garanti Marceau des attaques de l'ennemi; enfin lorsque Jourdan aurait forcé les Autrichiens à repasser sur la rive droite, le corps de Marceau devait filer derrière l'armée de Rhin-et-Moselle, et aller tenter le passage du Rhin, entre Huningue et Strasbourg. Il était expressément défendu d'engager une affaire sérieuse sur la rive gauche.

Les généraux en chef proposèrent quelques modifications à ce plan de campagne. (*Voyez* pièce justificative, nº II.) L'armée de Sambre-et-Meuse après avoir laissé en avant de Trèves, un détachement de 25,000 hommes et un cordon dans le Hundsruck, n'en eût porté sur la Lahn qu'environ 40,000; ce mouvement devait, à la vérité, dégager la rive gauche du Rhin, et mettre Jourdan aux prises avec les principales forces de l'ennemi sur la rive droite : mais il n'aurait pu être secouru, puisque pendant ce temps, Marceau se serait trouvé en marche vers le haut Rhin, et que l'armée aux ordres de Moreau, séparée des Autrichiens par le Rhin, n'aurait pu les empêcher d'accabler celle de Sambre-et-Meuse. Jourdan et Moreau représentèrent donc au Directoire, qu'il leur paraissait plus naturel de faire tenter le passage dans le haut Rhin, par les troupes qui se trouvaient en Alsace, et de confier le commandement de cette expédition, à un général qui connût le cours du fleuve, que de perdre vingt jours à y faire arriver des troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous un chef qui n'avait jamais fait la guerre dans cette partie. Ils proposèrent également au gouvernement, d'autoriser le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, à se faire joindre sur la Lahn, par toutes les troupes dont la présence ne serait pas indispensable sur la Nahe, lorsque les principales forces de l'ennemi se seraient reployées sur la rive droite du Rhin; alors il eût été en état de combattre, ou au moins de tenir en échec l'archiduc, pendant que Moreau exécuterait le passage du haut Rhin. Et comme d'ailleurs, les armées françaises n'étaient pas prêtes à entrer en campagne, ils communiquèrent, au Directoire, leurs vues sur ce qu'ils croyaient convenable de faire, dans le cas où l'ennemi romprait l'armistice, et prendrait l'offensive.

Dans cette supposition, soit que les Autrichiens se portassent en force contre l'armée de Rhin-et-Moselle, ou contre celle de Sambre-et-Meuse, il était indispensable que celle qui serait le plus faiblement attaquée, marchât au secours de l'autre et livrât bataille. Les généraux en chef demandèrent donc l'autorisation d'engager une affaire générale, lorsqu'ils en verraient l'occasion favorable.

Les Autrichiens dénoncèrent, en effet, la rupture de l'armistice, le 21 mai. Les hostilités devaient recommencer le 31. L'ennemi annonçait hautement l'intention de pénétrer en France, par la Moselle et la Sarre. Mais à cette époque, Bonaparte avait envahi le Milanais et dicté la paix à la cour de Turin. Le cabinet de Vienne ordonna à Wurmser de détacher 25,000 hommes pour couvrir le Tyrol et sauver Mantoue. On a prétendu que cette circonstance força les Impériaux à renoncer à leur premier projet, et que les généraux reçurent l'ordre de rester sur la défensive. Cependant, malgré le détachement qui venait de passer en Italie, les armées autrichiennes sur le Rhin, étaient encore aussi nombreuses que celles de la république; elles conservaient la supériorité que leur donnait leur immense cavalerie, et se trouvaient pourvues de tous les moyens pour entrer en campagne : il semble que ces avantages, comparés à l'état de dénûment des armées républicaines, auraient dû engager les

généraux ennemis à prendre l'offensive. Il est vrai que la position des Français était appuyée d'une ligne de places fortes; mais sans entrer dans la discussion de savoir si, d'après le système de guerre adopté de nos jours, le grand nombre de ces sortes de places est plus utile que nuisible, bornons-nous à remarquer, que les Autrichiens occupant une position centrale, pouvaient débuter par marcher avec leurs principales forces, contre une des deux armées de la république ; et qu'au premier avantage remporté par eux, les généraux français, forcés de jeter de nombreuses garnisons dans les forteresses, se seraient affaiblis, et auraient donné la supériorité aux armées autrichiennes pour toute la campagne. On est également fondé à observer, que si réellement les généraux ennemis reçurent l'ordre de rester sur la défensive, ils auraient dû concentrer leurs armées sur la rive droite du Rhin, tant pour arrêter celle de Sambre-et-Meuse qui, de Düsseldorf, avait la facilité de se porter sur la Lahn et même sur le Mein, que pour s'opposer au passage que Moreau pouvait tenter dans la partie supérieure de son cours. Quoiqu'il en soit, le 31 mai, jour où devaient commencer les hostilités, les Impériaux tenaient encore une position offensive, et les Français une position défensive.

Kléber, ayant sous ses ordres les divisions Lefebvre et Collaud, était à Düsseldorf; la réserve d'infanterie, commandée par Bonnard, à Cologne et Bonn; la division Grenier, à Coblentz; celles des généraux Championnet, Bernadotte, Poncet et la réserve de cavalerie, étaient réunies dans le Hundsruck; la division de Marceau, à Birkenfeld; le général en chef avait son quartier général à Kirchberg.

Le gros de l'armée de l'archiduc était à Baumholder et sur la Nahe; son aile droite, aux ordres du prince du Wurtemberg, sur la rive droite de Rhin, entre la Lahn et la Sieg.

L'armée de Rhin-et-Moselle se trouvait derrière la Lauter; sa droite s'étendant le long du Rhin jusqu'à Huningue, et sa gauche se prolongeant jusqu'à Hombourg, par Anveiller, Pirmasens et Deux-Ponts.

L'armée autrichienne du Haut-Rhin, était en avant de Manheim, sur le Spirbach et à Kaiserslautern, ayant un cordon de troupes sur la rive droite du Rhin, jusqu'aux environs de Bâle.

CHAPITRE III.

MARCHE DE L'AILE GAUCHE DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE SUR LA RIVE DROITE DU RHIN. — PASSAGE DE LA SIEG. — COMBAT D'ALTENKIRCHEN.

L'armée de Sambre-et-Meuse était dans une position précaire : menacée sur sa droite par les principales forces de l'archiduc, elle courait le danger d'être rejetée derrière la Moselle, et séparée de celle de Rhin-et-Moselle. Le prince Charles et Wurmser avaient, au contraire, leurs communications bien assurées avec la rive droite du Rhin, par les places de Mayence et de Manheim; réunis, pour ainsi dire, ils avaient la facilité de combiner leurs mouvements, et de marcher en force contre l'une des deux armées françaises; tandis que Moreau et Jourdan, séparés par une grande distance, ne pouvaient, qu'avec peine, concerter leurs opérations. Le Hundsruck, pays naturellement pauvre, et ruiné par le long séjour qu'y avaient fait les armées, n'offrait aucune ressource. D'ailleurs les communications y étaient alors si difficiles, qu'il devenait impossible d'y faire arriver les subsistances nécessaires à l'armée. Dans cet état de choses, il n'était pas probable que Moreau forçât le passage du Rhin vers sa droite, tant que sa gauche et son centre seraient menacés par l'armée de Wurmser. Ces considérations déterminèrent le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse à faire tous ses efforts pour contraindre l'ennemi à abandonner la rive gauche du Rhin, et porter le théâtre de la guerre sur la rive droite. Il ordonna à Kléber de marcher avec l'aile gauche par Düsseldorf, sur la Sieg et la Lahn. (*Voyez* pièce justificative, nº III.) Cette manœuvre n'était pas sans inconvénients; l'archiduc pouvait se borner à opposer à Kléber un corps suffisant pour ralentir ses opérations, et marcher, avec le gros de son armée, contre Jourdan dans le Hundsruck. Mais, dans ce cas, le général en chef se serait reployé sur les camps retranchés de Trèves, de Traerbach et de la Chartreuse, où il aurait arrêté son adversaire, pendant que Kléber, s'avançant sur le Mein, se serait emparé des magasins de l'ennemi. Si, au contraire, l'archiduc s'était porté sur la rive droite du Rhin, ainsi que Jourdan le désirait, il devenait probable que l'aile gauche de l'armée française se serait reployée sur Düsseldorf; mais cet inconvénient ne balançait pas l'avantage que son premier mouvement aurait produit, et encore moins celui de donner à Moreau la facilité d'effectuer son passage dans le haut Rhin. Le Directoire ayant approuvé cette résolution, Jourdan en fit part à Moreau, en l'engageant à renforcer sa gauche, pour la mettre à même d'agir, en cas de besoin, de concert avec la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il invita en même temps le général en chef de l'armée du Nord, à faire passer un corps de 8 à 10,000 hommes à Düsseldorf; mais les troupes françaises de cette armée étant à la solde de la Hollande, le gouvernement batave ne voulut pas consentir à leur départ.

Kléber qui, dans la journée du 30 mai, avait réuni ses troupes vers Oppladen, passa la Wiepper, le 31 au matin, et vint camper entre Portz et le château de Bensberg. Le lendemain, il s'avança sur la Sieg. Les bords de cette rivière, et ceux de l'Aeher, étaient défendus par 4 bataillons et 10 escadrons, commandés par le général Kienmayer. Le

prince de Wurtemberg informé de la marche de Kléber, laissa 5 bataillons et 10 escadrons, aux ordres du général Finke, dans la plaine de Neuwied, et partit d'Altenkirchen, avec le surplus de ses troupes, pour se réunir à Kienmayer et attaquer les Français; mais il fut prévenu par Kléber. Collaud força le passage de la Sieg, à Neudorf et à Menden. Lefebvre culbuta les avant-postes autrichiens, passa l'Acher à Troisdorf et à Lohman, s'empara de la ville et du pont de Siegbourg avant l'arrivée du prince. Cependant la tête de la colonne, qui marchait au secours de ce point, étant arrivée, l'ennemi tint ferme un instant à Nieder-Pleiss, et fit même un mouvement offensif contre Collaud, qui s'avançait de Mendorf par la rive droite de la Sieg: il fut repoussé et poursuivi par la cavalerie française, jusqu'au défilé de Wart. Kléber annonça que la perte des Autrichiens s'élevait à 2,400 hommes, dont 1,000 prisonniers. Nous croyons ce rapport un peu exagéré. La division Lefebvre prit position à Happenchoos, et celle de Collaud sur les hauteurs d'Heunef.

Kléber croyant que l'ennemi défendrait la position d'Ukerath, qui paraissait inexpugnable de front, fit ses dispositions pour la prendre à revers. Lefebvre reçut l'ordre de partir, le 2 juin au matin, pour aller passer la Sieg au-dessus de Blankenberg. Il fut ordonné à Collaud de se diriger, par les montagnes, sur Jungrath, et d'arriver sur les derrières de l'ennemi. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de précision : les deux colonnes débouchèrent à point nommé; mais déjà l'ennemi avait fait sa retraite sur Altenkirchen. Kléber campa à Ukerath.

Le lendemain, les troupes françaises séjournèrent : l'apparition d'une reconnaissance, poussée sur Altenkirchen, dérangea le plan d'attaque que le prince de Wurtemberg avait médité. On engagea de part et d'autre quelques affaires d'avant-postes qui n'eurent aucun résultat. Les Autrichiens occupaient les hauteurs d'Altenkirchen, et la position de Crobach: leurs avant-postes étaient à Weyer-Busch.

Le 4 juin, Kléber se porta en avant. Lefebvre, qui formait la tête de la colonne, fit reployer les avant-postes : arrivé sur les hauteurs en face d'Altenkirchen, il partagea ses troupes en trois colonnes, pour attaquer tout à la fois le centre et les deux ailes de l'ennemi. Celle de gauche, composée de la 96e demi-brigade de ligne, d'un bataillon de la 25e légère et d'une batterie d'artillerie légère, était aux ordres du général Soult. Celle de droite, formée d'un bataillon de grenadiers, et de 2 bataillons de la 25e légère, était conduite par le chef de brigade Brunet. Lefebvre s'était réservé le commandement du centre, où se trouvait le général de brigade Leval, avec la 83e et la 105e. Le général d'Hautpoult commandait la cavalerie. La division Collaud fut disposée en seconde ligne. L'attaque de Lefebvre, exécutée avec vivacité, fut couronnée du plus heureux succès. L'ennemi, tourné sur ses deux ailes, et enfoncé sur son centre, fut mis en pleine déroute. Trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient 3 bataillons du régiment de Jordis, 12 pièces de canon et 4 drapeaux furent les trophées de cette victoire.[2] Le 1er, le 6e et le 9e régiments de chasseurs à cheval chargèrent avec la plus grande valeur. Richepanse, chef d'escadron du 9e, se distingua d'une manière toute particulière, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. La perte des troupes françaises ne s'éleva pas à 150 hommes.

Lefebvre poursuivit l'ennemi et prit position à Hachembourg. Kléber dirigea la division Collaud sur Dierdorf, pour menacer les derrières du camp de Neuwied. L'adjudant général Ney, commandant son avant-garde, chassa les troupes légères répandues dans ce pays de gorges et de montagnes, et s'empara de Dierdorf, où il trouva des magasins considérables : Collaud y arriva le même jour. Finke se voyant au moment d'être enveloppé dans le bassin de Neuwied, se retira précipitamment sur Muntebauer.

Le lendemain, Collaud fit marcher son avant-garde sur Montebauer, se dirigea, avec le gros de sa division, sur Walmerode. Ney prit, dans Montebauer, des magasins. Un détachement de la garnison d'Ehrenbreitstein vint, pendant la nuit, pour les reprendre ou les brûler; mais il fut repoussé. Collaud, en débouchant sur Walmerode, trouva l'ennemi occupé à établir son camp; quelques coups de canon le forcèrent à une prompte retraite, et le général français remplaça les généraux autrichiens au château de Molzberg.

Le même jour, la division Lefebvre s'était portée sur Ober-Hadamar, et il est probable que l'arrière-garde du prince de Wurtemberg eût été culbutée, sans un incident qui suspendit un instant le mouvement. Le chef d'escadron Gardanne, qui commandait les éclaireurs de la gauche, rendit compte qu'un détachement ennemi occupait Dillembourg et Herborn. Kléber ordonna à Lefebvre de prendre position à Renderoth, et d'envoyer 2 bataillons à Gardanne, pour l'enlever; mais les troupes françaises arrivèrent trop tard, les Autrichiens s'étaient retirés sur Wetzlar. Pendant ce temps, le prince de Wurtemberg passa la Lahn à Limbourg, et prit position sur les hauteurs de la rive gauche. Finke se retira par Nassau. Le prince de Wurtemberg fut remplacé par le comte de Wartensleben, qui reçut un renfort de 4 bataillons et de 6 escadrons. Les Autrichiens occupaient Nassau, Dietz, Limbourg et Runckel.

Le 6 juin, Kléber continua son mouvement offensif, et prit position entre Ober-Hadamar et Limbourg. Son avant-garde engagea une affaire assez vive, pendant laquelle ce général reconnut la position de l'ennemi. Le général Soult fut détaché avec quelques bataillons et quelques escadrons sur Herborn, pour observer le débouché de Wetzlar.

Les troupes françaises s'étaient emparées, sur tous les points, de magasins considérables, et leurs subsistances eussent été assurées pendant quelque temps, si l'on eût eu des moyens de transport; mais les habitants avaient fait refluer en arrière leurs voitures et leurs bestiaux, et les charrois de l'armée étaient insuffisants; en sorte qu'au milieu de l'abondance, les troupes françaises continuèrent à éprouver de grandes privations.

CHAPITRE IV.

RETRAITE DE L'ARCHIDUC SUR LA RIVE DROITE DU RHIN. — MARCHE DE JOURDAN SUR LA LAHN. — COMBAT DE WETZLAR. — RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — COMBAT D'UKERATH.

Dès le 31 mai, quelques affaires d'avant-postes avaient été engagées sur la Nahe et la Bliese, pour tâter les Autrichiens et découvrir leurs mouvements. L'intention du général Jourdan était d'attaquer l'archiduc dans sa position de Baumholder, s'il s'obstinait à la garder, après avoir détaché des troupes au secours du prince de Wurtemberg; mais les Autrichiens prirent le parti de repasser sur la rive droite du Rhin, et commencèrent leur mouvement rétrograde le 3 juin. Dès que Jourdan fut convaincu de leur retraite, il fit ses dispositions pour voler au secours de Kléber, en danger d'être accablé par des forces supérieures. Déjà ce général se trouvait renforcé par la division Grenier, qui avait passé le Rhin à Neuwied, après la retraite de Finke, et le général Bonnard formait l'investissement d'Ehrenbreitstein. Les divisions Championnet et Bernadotte, ainsi que la réserve de cavalerie, quittèrent successivement les bords de la Nahe, pour se porter sur ceux de la Lahn par le pont de Neuwied. Marceau, avec sa division et celle de Poncet, fut chargé de tenir tête au corps d'observation que les Autrichiens avaient laissé en avant de Mayence, et de seconder, au besoin, les opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Le général en chef arriva à Ober-Hadamar, le 12 juin au soir, et établit son armée ainsi qu'il suit : la division Bernadotte, campée à Holzappel, ayant des postes sur la Lahn jusqu'à Nassau; celle de Championnet occupant les hauteurs vis-à-vis de Dietz; Grenier, faisant face à Limbourg, sur la rive droite de l'Els, ayant à sa gauche la division Collaud; celle de Lefebvre formant un crochet sur la gauche de la précédente, avait sur son front le ravin de Diefenbach, et se liait, par une chaîne de postes, avec le corps de Soult qui occupait Herborn; la cavalerie était en réserve derrière Collaud et Lefebvre. Ces cinq divisions ne présentaient pas plus de 48,000 combattants (1). Six bataillons, sous les ordres de Bonnard, bloquaient Ehrenbreitstein, et observaient la basse Lahn au-dessous de Nassau.

Les journées des 13 et 14 juin furent employées en reconnaissances et à attendre des munitions. Le général en chef voyant que l'archiduc n'était pas arrivé, et que Wartensleben n'avait pas reçu des renforts aussi considérables que Kléber le lui avait annoncé, forma le projet de l'attaquer. La division Championnet, soutenue de celle de Bernadotte, devait déboucher par Dietz; celle de Collaud était destinée à passer la Lahn à Runckel et Diekirchen. Aussitôt que ces divisions auraient forcé le passage, elles devaient se porter sur les flancs de l'armée autrichienne, et l'attaquer, tandis que Grenier déboucherait par Limbourg. Si le général en chef eût exécuté cette attaque, le 15 juin, Wartensleben eût sans doute été battu; mais il la remit au 17, pour donner le temps à la division Lefebvre d'arriver à Wetzlar, où

(1) La désertion à l'intérieur était si considérable que, quand l'armée arriva sur le Mein, elle ne comptait plus que 74,000 combattants, malgré qu'elle eût été renforcée par 2 demi-brigades de l'armée du Nord.

il avait cru devoir l'envoyer, pour garantir le flanc gauche et les derrières de l'armée des incursions de la cavalerie ennemie, et observer les troupes qui cheminaient dans cette direction : Lefebvre se mit en marche le 15 au matin.

Pendant que Jourdan opérait, par Neuwied, son mouvement sur la Lahn, l'archiduc faisait le sien par Mayence. Ce prince, ayant été joint par quelques troupes de l'armée de Wurmser, vint au secours de Wartensleben, avec 32 bataillons et 81 escadrons, ce qui porta l'armée autrichienne à 64,000 hommes. Après avoir envoyé à Wartensleben un renfort de 21 escadrons, l'archiduc se dirigea sur Wetzlar avec le gros de ses troupes, dans l'intention d'attaquer l'aile gauche de l'armée française. Dès le 13 juin, une partie de ses forces était à Butzbach. Le 14, l'avant-garde arriva à Wetzlar, et fit reployer les postes français qui occupaient le pont de Lein. Le lendemain, cette avant-garde passa la Lahn et repoussa les avant-postes de Soult jusqu'à Greiffenstein, pendant que Lefebvre s'approchait de Wetzlar.

Ce brave général, instruit de l'arrivée prochaine de l'ennemi, détacha quelques bataillons pour reprendre le pont de Lein, et couvrir son flanc droit, et marcha, avec le gros de sa division, contre la colonne qui s'avançait par la grande route de Wetzlar. Les Autrichiens furent culbutés ; Lefebvre parvint jusque sur le plateau qu'on trouve au confluent de la Dille et de la Lahn, et enleva de vive force l'abbaye d'Altenbourg. L'ennemi, s'étant retiré dans Wetzlar, engagea une vive canonnade qui n'ébranla pas les troupes françaises.

Cependant l'archiduc arriva avec les Saxons, et ordonna une attaque générale contre les troupes de Lefebvre. Les Français, après avoir soutenu un combat opiniâtre contre des forces infiniment supérieures en nombre, furent contraints à battre en retraite. Lefebvre retourna durant la nuit, dans sa première position, derrière le ravin de Diefenbach. Sa perte ne s'éleva pas à 500 hommes ; mais quelques pièces de canon restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse avait atteint le but qu'il s'était proposé. L'archiduc avait été rappelé sur la rive droite du Rhin, et Wurmser, replié sur Manheim, lui ayant envoyé un renfort, Moreau fut en mesure d'effectuer son passage vers le haut Rhin ; opération qui assurait désormais aux Français l'avantage de la campagne. Livrer bataille à l'archiduc, pendant qu'il avait une supériorité de 16,000 hommes, eût été une imprudence, et l'on doit applaudir au parti que prit Jourdan de se replier.

En se retirant, il devait prévoir trois cas : celui où l'ennemi, profitant de sa supériorité numérique, se porterait sur Düsseldorf pour s'emparer de cette place, et ôter aux Français cet important débouché ; celui où l'archiduc tenterait le passage du fleuve à Coblentz, sous la protection du fort d'Ehrenbreitstein ; enfin, celui où son adversaire rétrograderait sur Mayence, soit pour reporter le théâtre de la guerre sur la rive gauche du Rhin, soit pour appuyer Wurmser et le mettre en état de s'opposer au passage de ce fleuve, par Moreau. Ces considérations le déterminèrent à opérer sa retraite par le pont de Neuwied, avec les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier, et à ordonner à Kléber de se reployer sur Düsseldorf, avec celles de Lefebvre et Collaud. Les instructions qu'il dressa pour ce général portaient, qu'il ne suspendrait sa marche rétrograde qu'au moment où il acquerrait la certitude que l'ennemi eût détaché une partie de ses troupes sur Mayence. (*Voyez* pièce justificative, n° IV.) Jourdan invita en même temps le général Beurnonville à faire filer un détachement de l'armée du Nord, à Düsseldorf. Au moyen de ces dispositions, le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse fut en mesure de se porter sur le point de sa ligne qui serait menacé, ou de reprendre l'offensive sur la rive droite du Rhin, en cas que l'ennemi refluât vers la partie supérieure de son cours.

Le 16 juin au soir, les divisions Championnet, Grenier et Bernadotte, marchèrent sur trois colonnes, et vinrent prendre position à Montebauer, où fut transféré le quartier général. Le corps aux ordres de Kléber partit en même temps, et fut camper à Friedling. Le général Soult, qui s'était réuni à un détachement que Kléber avait dirigé sur Emmerichen, se reploya sur Hachembourg. Le lendemain, l'armée continua sa retraite. Le corps aux ordres de Kléber fut prendre position à Altenkirchen, et les trois divisions que dirigeait Jourdan, se mirent en marche sur Neuwied. L'ennemi lança

des radeaux qui rompirent les ponts. L'armée fut forcée de prendre position sur la Saynbach, pour donner le temps au commandant des pontonniers, Tirlet, de réparer le dégât. Pendant ce temps, l'ennemi fit avancer 12 pièces d'artillerie, et commença à canonner; mais les Français firent bonne contenance. Les ponts ayant été remis en état, l'armée défila, le 18 au matin, dans le meilleur ordre, sur la rive gauche du Rhin. Bernadotte fut chargé de couvrir la retraite avec toute la cavalerie et la 30e de ligne. Cette arrière-garde, quoique serrée de près par la cavalerie autrichienne protégée par le feu de son artillerie, effectua sa retraite sans perdre un seul homme. Son sang-froid, et la précision de ses manœuvres excitèrent l'admiration de tous. Le chef de brigade Darnaud et le chef d'escadron Gros-Jean méritèrent, dans cette circonstance délicate, les plus grands éloges.

Il n'en fut pas ainsi du corps aux ordres de Kléber : ce général, arrivé à Ukerath le 18, n'avait point de motif pour s'y arrêter, puisqu'il ne lui était parvenu aucun avis d'un mouvement rétrograde dans l'armée autrichienne. Il aurait donc dû pousser jusqu'à la Sieg ou se retirer durant la nuit, et ne pas s'exposer, contre l'esprit de ses instructions, à être forcé de combattre. Il est vrai qu'il annonça dans son rapport, avoir été attaqué, à 2 heures du matin, *avec une vivacité qui ne lui permit pas de refuser la bataille*, et en effet, ses avant-postes furent surpris; mais cette alerte n'était pas assez sérieuse pour lui empêcher de faire sa retraite, puisque, à 8 heures du matin, il écrivit à son général en chef, *qu'il doutait que les Autrichiens osassent tenter une attaque de vive force*. Kléber eut donc un autre motif pour rester à Ukerath; ou il pensa que l'ennemi ne serait pas en mesure de l'attaquer ce jour-là, ou il espéra, lui-même, battre l'avant-garde; ce qui lui eût fait d'autant plus d'honneur, qu'il eût remporté cet avantage au moment où Jourdan avait cru devoir se retirer, sans combattre, sur la rive gauche du Rhin. Quoi qu'il en soit, Kray, commandant l'avant-garde de l'archiduc, forte de 14,000 hommes, partit d'Altenkirchen le 19 juin au matin, s'avança sur Ukerath, et fit reployer les avant-postes français. Kléber, se voyant près d'être attaqué sérieusement, voulut prévenir l'ennemi, et forma trois colonnes d'attaque. Bastoul commandait celle de droite; Leval celle de gauche; Kléber se mit à la tête du centre; Collaud commanda la réserve; Ney et Richepanse la cavalerie. Les colonnes se portèrent brusquement en avant, culbutèrent les Autrichiens, jusqu'au delà de Kircheip. Kray rassembla alors ses troupes sur les hauteurs en arrière de ce village. Kléber les aborda à la tête d'un bataillon de grenadiers, soutenu du reste de ses forces. Il s'engagea dans cette occasion une mêlée terrible, à la suite de laquelle les Français furent repoussés. Kléber conserva néanmoins la position qu'il occupait avant le combat. L'archiduc, resté la veille à Hachembourg avec le gros de son armée, au bruit du canon, fit avancer, en toute diligence, des renforts pour soutenir son avant-garde; mais ils arrivèrent lorsque le combat était fini. Cette action, qui fit également honneur à la valeur des troupes des deux partis, demeura indécise; on fit des pertes énormes de part et d'autre, et chacun s'attribua la victoire : faible dédommagement, pour l'amour-propre des généraux de la perte inutile de tant de braves! (*Voyez* pièces justificatives nos V *et* VI.) Kléber continua sa retraite le 20 juin, et arriva le surlendemain à Düsseldorf (1).

Ainsi se termina la première opération de Jourdan sur la rive droite du Rhin. On voit que l'armée de Sambre-et-Meuse y lutta avec avantage contre celle de l'archiduc, qui lui était bien supérieure en nombre. Le général français, par ses manœuvres, attira les principales forces de l'ennemi sur lui, sans être arrêté par aucune considération personnelle. Il avait prévu qu'il serait obligé de repasser sur la rive gauche du Rhin, et qu'il encourrait la censure des hommes qui ne jugent les événements de la guerre que par leurs résultats immédiats; mais il savait aussi qu'il rendait

(1) Le général en chef, en rendant compte au Directoire du combat d'Ukerath, ne crut pas devoir faire remarquer qu'il avait été livré contre l'esprit de ses instructions; il se borna à témoigner verbalement à Kléber son mécontentement. C'est sans doute du silence qu'il garda dans cette occasion, que l'archiduc a conclu que Kléber avait reçu l'ordre de combattre, pour protéger la retraite.

un service important à sa patrie, en donnant à Moreau la facilité de forcer le passage vers Strasbourg, et ne balança pas à sacrifier tout motif d'amour-propre au succès du plan général. Ce fut sous ce rapport que le Directoire envisagea son opération. (*Voyez* pièce justificative, n° VII.) La seule faute qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir remis son attaque au 17 juin, tandis qu'il aurait dû aborder Wartensleben, le 15 ou le 16. S'il eût battu complétement cette partie de l'armée autrichienne, il pouvait marcher ensuite contre le prince Charles. Dans tous les cas, rien ne l'eût empêché de faire sa retraite, après avoir remporté un avantage sur Wartensleben (1).

(1) Dans l'ouvrage attribué à l'archiduc Charles, on adresse à Jourdan des reproches auxquels nous croyons devoir répondre. L'auteur prétend qu'il dirigea, de Coblentz, les opérations. C'est une erreur. Dès l'ouverture de la campagne, Jourdan était dans le Hundsruck, à la tête de ses troupes. Il en partit aussitôt que la retraite du prince Charles fut décidée, ne s'arrêta qu'un jour à Coblentz, pour mettre ordre à toutes les choses qui demandent les soins d'un général en chef, et arriva à Ober-Hadamar, le 12, c'est-à-dire, le même jour que les troupes s'y réunirent.

Il le blâme aussi d'avoir laissé *trois divisions* en observation devant Ehrenbreitstein. Pour accuser Jourdan d'une faute aussi grossière, il a fallu le supposer plus qu'ignorant. Bonnard, chargé de l'investissement de cette place, n'avait sous ses ordres que 6 bataillons (à peu près 4,000 hommes), dont trois bordaient la basse Lahn, et trois observaient la garnison du fort. Les cinq divisions de l'armée, réunies autant que possible, étaient à même de se porter partout où cela serait nécessaire. L'archiduc insinue que Jourdan, soit qu'il voulût prendre l'offensive, ou rester sur la défensive, aurait dû négliger la basse Lahn, et porter ses principales forces sur Wetzlar. Il n'avait garde de commettre cette faute; il savait trop bien que, quand le prince Charles serait arrivé, l'armée française se verrait obligée de battre en retraite. Il lui importait donc essentiellement de conserver ses communications avec le pont de Neuwied; or, s'il se fût porté sur Wetzlar, Wartensleben s'en serait facilement emparé. Au surplus, Jourdan atteignit le but qu'il se proposait, et quoique son adversaire eût deux ou trois marches de moins que lui à faire pour se porter sur la Lahn, et une grande supériorité, il ne remporta aucun avantage considérable; et, pendant ce temps, Moreau passa le Rhin.

CHAPITRE V.

PASSAGE DE LA SIEG. — PASSAGE DU RHIN A NEUWIED. — COMBAT DE WILDENDORF.

L'archiduc sentant que les avantages faciles remportés sur le bas Rhin, pouvaient avoir des suites fâcheuses pour lui, cessa de suivre l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, et, dès le 21 juin, concentra les Saxons près d'Ober-Hadamar, d'où il les fit diriger sur le Necker : peu de jours après, il les suivit avec une partie de son armée. Wartensleben resta entre la Sieg et la Lahn, avec environ 37,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie, pour s'opposer aux mouvements des Français sur la rive droite du Rhin. Un corps de 27,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, garda les bords de ce fleuve, depuis la Lahn jusqu'à Mayence, forma la garnison de cette place, et occupa le camp retranché de Hechtsheim, qui la couvrait sur la rive gauche du Rhin (1). A cette époque, Wurmser passa en Italie, et Latour, qui le remplaça, fut mis sous les ordres de l'archiduc.

La réunion des deux armées autrichiennes sous un seul chef, fut doublement heureuse pour l'ennemi; car, outre l'avantage d'être conduites par un prince aussi brave qu'habile, le cabinet de Vienne, dont il avait toute la confiance, le laissa maître de régler les opérations suivant les circonstances du moment, tandis que ses adversaires, constamment éloignés à une grande distance l'un de l'autre, furent dans l'impossibilité de concerter leurs mouvements. D'ailleurs, le Directoire leur prescrivait de Paris, par des ordres formels, ce qu'ils avaient à faire, et ils se crurent d'autant plus obligés de s'y conformer, qu'en cas d'événements malheureux, celui qui s'en serait écarté eût été vraisemblablement accusé d'avoir compromis son collègue, par un sentiment de jalousie.

Le premier soin du prince Charles fut d'envoyer à Latour des instructions pour s'opposer au passage des Français dans le haut Rhin; mais elles arrivèrent trop tard. Moreau, ayant habilement caché ses préparatifs, fit marcher vers Strasbourg les troupes qui devaient l'exécuter, en annonçant qu'elles passaient en Italie, et s'avança avec le reste de son armée sur la tête de pont de Manheim, afin de persuader à Latour que toute l'armée française était devant lui. Ces sages dispositions eurent le succès qu'on en attendait : l'armée de Rhin-et-Moselle passa le Rhin le 24 juin.

Aussitôt que Jourdan fut instruit de cet événement, il se disposa à reprendre l'offen-

(1) C'est à la page 90 de l'*Histoire de la campagne de* 1796, publiée par l'archiduc, que nous avons trouvé l'énumération des troupes qui restèrent sous les ordres de Wartensleben et à Mayence. Si l'on y ajoute la garnison d'Ehrenbreitstein, on trouvera que les Autrichiens avaient 67,000 hommes sur le bas Rhin. La supériorité de l'armée française ne s'élevait donc pas au delà de 10,000 hommes; mais les Autrichiens avaient une cavalerie bien plus nombreuse que les Français. On dira peut-être qu'ils étaient obligés de tenir une forte garnison dans Mayence; mais, dans ce cas, nous répondrons que cette place étant située sur le Rhin, sa garnison pouvait se porter alternativement sur l'une ou l'autre rive du fleuve, et que les Français se trouvaient dans l'obligation de tenir devant elle un corps plus nombreux que la garnison, ce qui rétablissait la balance entre les forces actives des deux partis.

sive. Les instructions qu'il avait reçues (*Voyez* pièces justificatives, nos VIII et IX), et celles qui lui furent adressées ensuite par le Directoire, portaient expressément de s'éloigner le plus possible du Rhin, de s'élever sur la haute Lahn, de s'avancer ensuite sur la Kintzig, puis sur le haut Mein, et enfin sur la Rednitz, de déborder toujours la droite de l'armée de Wartensleben, de chercher à lui livrer bataille, de la rejeter en Bohême ou sur Ratisbonne, de la suivre partout où elle se retirerait, et de ne point la perdre de vue, afin qu'elle ne pût se réunir au prince Charles (1).

Le général en chef ordonna à Marceau de garder près de lui une demi-brigade de la division Poncet, et de diriger sur Coblentz le reste de cette division, qui consistait en 6 bataillons et 4 escadrons. Au moyen de cette disposition, Marceau conserva sous ses ordres un corps de 12,800 hommes d'infanterie, et 1,800 chevaux, avec lequel il demeura chargé de resserrer la garnison de Mayence sur la rive gauche du Rhin, autant que les circonstances le lui permettraient. Le général en chef de l'armée du Nord, qui avait reçu du Directoire l'ordre positif d'envoyer un renfort à l'armée de Sambre-et-Meuse, annonça qu'il faisait marcher de la Hollande et de la Belgique, sur Dusseldorf, 10 bataillons et 8 escadrons; mais les troupes bataves qui formaient partie de ce détachement n'étaient pas assez sûres pour être mises en ligne, et la prudence commandait de les laisser sur la rive gauche du Rhin. Le général en chef ne réunit à son armée que la 48e demi-brigade et un escadron du 16e régiment de dragons, arrivés de la Belgique. Ces troupes passèrent dans la réserve de Bonnard, qui se trouva alors composée de 2 régiments. La 8e demi-brigade d'infanterie légère, qui venait également de la Belgique, ne joignit l'armée que le 11 juillet, lorsqu'elle était sur la Nidda.

Wartensleben avait réparti ses troupes de la manière suivante : le principal corps d'armée, campé à Neukirchen, derrière la Nister, sur le plateau où se réunissent les routes de Siegbourg, Siegen, Limbourg et Wetzlar; l'avant-garde aux ordres de Kray, sur le Kalte-Eiche; le général Staader, avec un détachement d'environ 8,000 hommes près de Neuwied, tenant quelques troupes en observation sur la Sieg; la réserve, commandée par le général Werneck, à quatre marches de là, aux environs d'Idstein. Si le général français eût pu s'imaginer que son adversaire avait autant disséminé son armée, il aurait sans doute cherché à en empêcher la réunion; mais n'ayant que des renseignements très-incertains sur les forces et la position de l'ennemi, il dut penser que Wartensleben avait rassemblé ses troupes sur la rive gauche de la Lahn, en arrière de Limbourg, et que celles aux ordres du général Staader étaient les seules qui fussent restées en observation entre cette rivière et la Sieg.

Kléber, commandant les divisions Lefebvre et Collaud, s'avança sur la Wiepper, le 28 juin. Le lendemain, il occupa le camp de Portz, où il fut rejoint par la division Grenier et la réserve de cavalerie, qui passèrent le Rhin à Cologne. Grenier ayant de graves motifs de mécontentement contre la 2e demi-brigade d'infanterie légère, la laissa par punition à Coblentz, pour être employée sur les derrières. L'infanterie de cette division fut donc réduite à 2 demi-brigades.

Le 30, Lefebvre prit la direction de Siegen, et Kléber se porta sur la Sieg avec les divisions Collaud, Grenier et la réserve de cavalerie. Ney, à la tête de 400 chevaux, passa à gué l'Acher et la Sieg, et fut bientôt suivi par le 2e régiment de dragons, qui prit en croupe une partie de la 20e demi-brigade d'infanterie légère. Les uhlans et les hussards autrichiens furent repoussés avec une perte assez considérable. On jeta des ponts sur les deux rivières,

(1) En lisant avec attention les pièces justificatives, on verra que le précis des instructions adressées à Jourdan, que nous venons de donner, est de la dernière exactitude. Cependant l'archiduc prétend que Jourdan aurait dû longer le Rhin, et gagner la gauche de Wartensleben, et il dit à ce sujet : ***Mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour méditer de Coblentz un plan vaste et profond***, etc. Il serait peut-être facile de démontrer que si Jourdan eût manœuvré comme l'indique l'archiduc, il se fût exposé à de graves inconvénients; mais il nous suffit d'avoir prouvé, qu'en s'éloignant du Rhin, il obéit aux ordres de son gouvernement. Nous ajouterons seulement qu'avant de s'exprimer en termes méprisants sur les opérations d'un général, il faudrait être bien informé des motifs de sa conduite.

et les divisions prirent position à Busdorf et à Nieder-Pleiss.

Le lendemain, Kléber séjourna, pour donner le temps à Lefebvre d'arriver à Siegen, et attendre des vivres. Il fut rejoint par la réserve d'infanterie, qui avait été relevée à Bonn et à Cologne par les troupes de l'armée du Nord. Kléber continua sa marche le 2 juillet, et fut prendre position en avant d'Ukerath.

Le même jour, le général en chef passa le Rhin de vive force à Neuwied.

Dans la nuit du 1er au 2 juillet, Championnet et Bernadotte réunirent leurs divisions en arrière de Weissenthurn et de Saint-Sébastien. Poncet tint ses troupes en réserve derrière le château de l'électeur. A 3 heures du matin, 9 compagnies de grenadiers de la division Championnet, commandées par le général de brigade Damas, s'embarquèrent derrière l'île de Weissenthurn, et abordèrent la rive droite du Rhin au-dessous de Neuwied, sous la protection du feu des batteries de la rive gauche, et malgré celui que l'ennemi dirigea sur les embarcations. Le chef de bataillon Chauchard, à la tête de 3 compagnies de grenadiers, entra dans Neuwied au pas de charge, et s'en empara. S'étant ensuite réuni au chef de bataillon Maréchal, qui en commandait un pareil nombre, ces deux braves tombèrent brusquement sur la redoute qui appuyait la droite des Autrichiens, en avant de Heddersdorf, et l'enlevèrent d'assaut. Pendant ce temps, le chef de bataillon Winten marchait à la tête de 3 autres compagnies de grenadiers sur Heddersdorf, et s'en rendait maître. Un second débarquement ayant amené au général Damas un renfort de quelques compagnies d'infanterie, d'un escadron du 12e régiment de chasseurs et de 2 pièces d'artillerie légère, il déboucha de Heddersdorf, à la tête de sa faible colonne, culbuta les Impériaux qui étaient en avant de l'abbaye de Romersdorf, les força à se reployer sur Dierdorf, et s'avança sur la Saynbach pour protéger l'attaque de Bernadotte.

On avait rendu compte au général en chef qu'au moyen des bateaux mis à la disposition de Bernadotte, ce général pourrait faire transporter d'un seul jet 800 hommes sur la rive droite du Rhin. Cependant les embarcations n'en purent contenir que 400. Une pareille erreur pouvait faire échouer l'opération; mais elle fut réparée par la valeur des troupes et l'intrépidité des chefs.

A 3 heures du matin, 400 grenadiers, commandés par l'adjudant général Mireur, s'embarquèrent à Saint-Sébastien, et abordèrent sur la rive droite, malgré le feu de 2 pièces de gros calibre, placées dans une redoute en avant de Bendorf. Mireur divisa sa troupe en trois petites colonnes. L'adjoint aux adjudants généraux Maison, commandant celle de droite, marcha sur Bendorf, soutenu par celle du centre, conduite par l'adjoint Maurin; celle de gauche, dirigée par Mireur, se porta rapidement sur la redoute. En dix minutes, le village et la redoute furent enlevés, et le bataillon qui défendait Bendorf fut mis en fuite. Revenu de sa première terreur, l'ennemi forma le projet de culbuter dans le Rhin les faibles colonnes françaises. Deux bataillons et 4 escadrons s'avancèrent pour reprendre Bendorf, et y seraient parvenus, si l'aide de camp Conroux n'eût dirigé contre eux le feu des 2 pièces qui avaient été prises dans la redoute. Sur ces entrefaites, 4 nouvelles compagnies de grenadiers débarquèrent sous les ordres du général Simon, et se portèrent sur Wallendar, pour s'opposer au secours que le commandant d'Ehrenbreitstein envoyait à Bendorf. L'ennemi, voyant débarquer successivement de nouvelles troupes, se décida à faire sa retraite, laissant au pouvoir des Français 400 prisonniers, 2 pièces de canon et quantité de bagages : la perte de ces derniers fut peu considérable.

Si le général en chef avait eu les moyens de jeter sur la rive droite un plus grand nombre de troupes, et surtout de la cavalerie, il est probable que le corps de 5 ou 6,000 hommes, qui était dans le bassin de Neuwied, eût été fait prisonnier. Mais malgré toute l'activité du capitaine d'artillerie Tirlet, la partie du pont, entre l'île et la rive droite, ne fut achevée que vers les 10 heures du matin. Alors les troupes défilèrent et prirent position ainsi qu'il suit : la division Championnet à Dierdorf; celle de Bernadotte sur les hauteurs d'Hirscheid, route de Montebauer; Poncet en réserve sur la Saynbach; le quartier général à Neuwied.

Kléber qui, d'après la direction prise, était plus à portée que tout autre de se procurer des nouvelles de l'ennemi, n'ayant eu néanmoins aucune connaissance de la position de War-

tensleben, le général en chef prit la détermination de marcher avec le gros de son armée sur Limbourg, où il croyait trouver l'armée autrichienne réunie, et de diriger son aile gauche sur Wetzlar, pour tourner la droite des ennemis. Ces dispositions, bonnes, si Wartensleben eût été où l'on espérait le rencontrer, se trouvèrent défectueuses, puisqu'il était encore dans sa position de Neukirchen, et s'était borné à faire avancer sa réserve d'Idstein à Molzberg, pour protéger la retraite du général Staader.

Kléber reçut l'ordre de partir, le 3 juillet, d'Ukerath, et de s'avancer, avec la division de Collaud et la réserve d'infanterie, jusqu'à Hachembourg; il lui était prescrit de marcher le lendemain sur Dillembourg, pour se réunir à Lefebvre, qui devait déboucher par Siegen, et de se porter ensuite sur Wetzlar. La division Grenier et la réserve de cavalerie cessèrent d'être sous ses ordres, et restèrent, le 3 juillet, à Friedling, où elles furent rejointes par la division Championnet, qui de Dierdorf avait marché dans cette direction. Bernadotte avait pris celle de Montebauer, où il campa le même jour. Les troupes de Poncet prirent position à la hauteur du Coq-Rouge, sur la route de Coblentz à Montebauer. Ce général était chargé de resserrer la garnison d'Ehrenbreitstein, et de soutenir Bernadotte au besoin.

Le 4, les divisions Championnet et Grenier se portèrent sur Molzberg. Werneck, qui avait été joint par le général Staader et par 4 bataillons de la garnison de Mayence, se trouvant alors à la tête de 18 bataillons et 35 escadrons, en était parti ce jour-là pour se porter en arrière de Limbourg. Cependant Klein, commandant l'avant-garde de Championnet, atteignit l'arrière-garde ennemie, et la poussa vivement. Le général français soutint, avec avantage, divers combats contre la nombreuse cavalerie qui lui était opposée. Bernadotte et Poncet restèrent dans leurs positions de la veille.

L'intention du général en chef était de s'avancer, le lendemain, sur Limbourg, avec les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, et la réserve de cavalerie, tandis que Poncet aurait complété l'investissement d'Ehrenbreitstein, et détaché quelques bataillons sur la Lahn, pour observer son cours, depuis Dietz jusqu'à son confluent; mais les nouvelles qui lui parvinrent dans la nuit, le déterminèrent à changer ses dispositions.

Conformément à ses ordres, Kléber avait fait prendre, le 4, la direction de Dillembourg à la division Collaud et à la réserve d'infanterie; son avant-garde, qui espérait rencontrer la division Lefebvre trouva, au contraire, un corps d'environ 1,200 chevaux ennemis, entre Hof et Salsberg. Ney l'attaqua brusquement et le força à se reployer sur son corps d'armée; on sut enfin, que Wartensleben était en position à Neukirchen, avec ses principales forces, et les troupes de Kléber s'arrêtèrent en avant de Salsberg.

Le général en chef, en recevant le rapport du commandant de l'aile gauche, se décida à marcher contre Wartensleben. La division Grenier reçut l'ordre de se mettre immédiatement en marche, pour aller s'établir entre Renderoth et Emmerichen; la réserve de cavalerie, partit de Friedling pour aller rejoindre Kléber; il fut enjoint à Bernadotte de venir prendre position à Molzberg, pour y relever Championnet; Poncet fut mis sous les ordres du premier, auquel on prescrivit de réunir ses troupes le plus tôt possible, et de se porter vis-à-vis de Limbourg, pour tenir en échec le général Werneck; Championnet devait partir du camp de Molzberg, aussitôt qu'il serait relevé par Bernadotte, et se diriger sur Waldenbach. Le général en chef allait monter à cheval pour se rendre auprès de Kléber, lorsqu'il apprit que Wartensleben avait abandonné sa position pendant la nuit, et s'était retiré sur la rive gauche de la Lahn par Wetzlar (1).

La retraite de l'ennemi avait été occasion-

(1) L'archiduc ne présente les mouvements des divisions Grenier et Championnet que comme une démonstration contre la gauche de l'armée de Wartensleben; cependant il est facile de voir, par la direction que prirent les colonnes françaises, que si le général autrichien fût resté dans sa position, il aurait pu être attaqué, le 5, par les divisions de Collaud et de Grenier, et les réserves d'infanterie et de cavalerie, tandis que Championnet, en marchant de Waldenbach sur Herborn, se serait trouvé sur la ligne de retraite de l'ennemi. Ce n'est pas parce que les Autrichiens avaient tourné, quinze jours auparavant, avec 65,000 hommes, l'ar-

née par un échec assez considérable, essuyé par son avant-garde. Lefebvre, en arrivant le 3 à Siegen, fut informé que le général Kray occupait une position retranchée sur le Kalte-Eiche, en arrière de Wildendorf. Le lendemain, il se porta en avant et divisa ses troupes en trois colonnes; celle de droite, formée de 2 bataillons, 2 escadrons et 2 pièces de 4, fut mise sous les ordres du colonel Gardanne, à qui Lefebvre ordonna de menacer le flanc gauche de l'ennemi; la colonne du centre, où se trouvaient 3 bataillons, dont 1 de grenadiers, 2 escadrons et 2 pièces de 8, commandée par l'adjudant général Mortier, avait pour objet de tenir l'ennemi en échec, sur son centre, et de le serrer vivement, aussitôt qu'il se mettrait en retraite; Lefebvre s'était réservé le commandement de la colonne de gauche, avec laquelle il se proposait d'attaquer la droite de l'ennemi, et de prendre ses retranchements à revers : celle-ci consistait en 8 bataillons, 5 escadrons et 1 batterie d'artillerie légère. La difficulté des chemins ne permit pas de commencer l'attaque avant 3 heures après midi. Au signal donné, les colonnes françaises marchent à l'ennemi, gravissent les hauteurs, franchissent les abatis, tournent les retranchements, et mettent en déroute l'infanterie qui les défendait. Cependant Kray la rallie, et fait avancer sa cavalerie et son artillerie, pour protéger sa retraite. Les Français sont momentanément arrêtés. Aussitôt qu'une compagnie d'artillerie légère est arrivée, elle dirige son feu sur les escadrons ennemis; le 1er et le 9e régiment de chasseurs, les chargent vigoureusement et les forcent à la retraite. La nuit déroba à Lefebvre le fruit de l'action qu'il avait bien conduite; néanmoins, il fit 600 prisonniers, parmi lesquels on comptait 8 officiers. C'est à la suite de cette affaire, que Wartensleben jugea à propos de se retirer pour ne pas s'exposer à être enveloppé.

Quoique le combat de Wildendorf, fasse honneur aux troupes françaises, il est cependant fâcheux qu'il ait été livré; si les communications avec Lefebvre avaient été moins difficiles, et qu'il eût été possible de le faire prévenir à temps, de se tenir en observation devant Kray, Wartensleben n'aurait peut-être pas abandonné sa position, et y eût été attaqué, le 6 juillet, par des forces supérieures. On doit regretter également que le général en chef n'ait connu, d'une manière certaine, la position de l'ennemi, que dans la nuit du 4 au 5; car, s'il en eût été instruit plus tôt, il lui eût été facile de prendre d'autres mesures pour le battre complétement. Ceux qui écrivent sur les opérations militaires, connaissent, par les rapports des deux partis, la position où ils se trouvaient et calculent méthodiquement ce que chacun d'eux aurait dû faire, sans s'inquiéter si les généraux avaient des renseignements aussi précis; c'est l'incertitude dans laquelle ils sont presque toujours sur les marches et la position de leur adversaire, qui rend si difficile le commandement d'une armée, et c'est la connaissance qu'en ont ceux qui écrivent après les événements, qui rend la critique si aisée. Toutefois, il est juste de dire, que quand le général en chef ordonna à Grenier de marcher sur Friedling, pour se réunir à Championnet, il commit une faute. Le gouvernement lui ayant prescrit de négliger la basse Lahn, il aurait dû, pour se conformer à ses instructions, lui faire suivre le mouvement de Kléber sur Dillembourg, et donner la même direction à Championnet et à la réserve de cavalerie. Les divisions Bernadotte et Poncet auraient été suffisantes pour tenir Werneck en échec : mais puisqu'il n'avait pas pris ce parti, il ne convenait pas d'arrêter son mouvement sur Limbourg. Il lui était facile de prévoir que Wartensleben en apprenant que les principales forces de l'armée française marchaient sur lui, se retirerait sur Wetzlar et lui échapperait, au lieu qu'en se portant rapidement sur Werneck, il aurait pu l'atteindre et le mettre hors d'état de se réunir au premier.

Le 5 juillet, Lefebvre prit position sur la rive gauche de la Dille; la droite à Herborn et la gauche à Eyserode; Kléber établit la division de Collaud et la réserve de Bonnard, la

mée française qui n'en comptait que 48,000, que Jourdan (comme le dit ironiquement ce prince), regarda Siegen comme la clef du pays. Lefebvre prit cette direction, pour se conformer aux instructions du Directoire, et si Wartensleben n'a pas été défait, ce n'est pas parce que Lefebvre marcha sur Siegen, mais bien parce que le général en chef ignora jusqu'au dernier moment où était l'armée autrichienne.

gauche à Herborn et la droite à Munich-Hausen.

Le lendemain, l'aile gauche, aux ordres de Kléber séjourna ; la division Bernadotte, qui était arrivée ce jour-là sur les hauteurs, vis-à-vis de Limbourg, eut un engagement assez vif avec l'ennemi, pour le contraindre à abandonner entièrement la rive droite de la Lahn. Werneck fit, à la vérité, des dispositions qui annonçaient l'intention de repasser la rivière, mais il fut forcé de se renfermer dans Limbourg, et l'arrivée de la division Championnet, qui s'établit à la gauche de Bernadotte, la mit en état de repousser les nouvelles tentatives de l'ennemi. Grenier prit position à Mehrensberg, point intermédiaire entre l'aile gauche et les divisions de droite : les troupes, aux ordres de Poncet, gardaient les bords de la Lahn, depuis Dietz jusqu'à son embouchure, et formaient l'investissement d'Ehrenbreitstein ; la réserve de cavalerie cantonnait aux environs de Reuderoth. Le quartier général fut transféré à Mengerskirchen.

Le 7 juillet, l'aile gauche se rapprocha de Wetzlar ; le général en chef, qui avait l'intention d'attaquer le lendemain, fit la reconnaissance de la position de l'ennemi, et, pour préparer l'exécution de son projet, il ordonna à Championnet d'enlever le poste de Runckel. Le général Damas s'empara de ce poste important après un combat des plus vifs, et s'y barricada. Les Impériaux, voyant les Français maîtres de ce point de passage, se retirèrent pendant la nuit, Werneck sur Nauheim, et Wartensleben sur Friedberg.

Depuis le passage du Rhin, l'armée n'avait pas eu un instant de repos ; les troupes étaient harassées par des marches longues et continuelles, et par la pluie qui n'avait pas discontinué; le général en chef la fit séjourner, le 8 juillet, et se contenta de faire suivre l'ennemi par des troupes légères, pour connaître la direction que prendraient ses colonnes.

CHAPITRE VI.

PASSAGE DE LA LAHN. — COMBATS DE CAMBERG, DE BUTZBACH ET DE FRIEDLING. — ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS FRANCFORT.

Avant de se porter en avant, il fallait investir Ehrenbreitstein, dont la garnison, forte de 3,000 hommes, aurait intercepté les communications et détruit les ponts de Neuwied. Le commandement du corps de blocus fut confié au général Poncet, qui eut sous ses ordres la 2e demi-brigade d'infanterie légère, 1 bataillon de la 15e de même arme, 2 de la 102e de ligne, et 1 escadron du 19e de chasseurs, formant ensemble environ 4,300 hommes; il fut chargé de resserrer cette place, de veiller à la sûreté des ponts de Neuwied, à la conservation des dépôts de munition, établis à Montebauer et à Limbourg, et enfin de l'escorte des convois de la Lahn au Mein. Deux bataillons de la 15e demi-brigade d'infanterie légère, 1 de la 102e de ligne, la 99e demi-brigade et 3 escadrons du 19e régiment de chasseurs, formèrent une brigade sous les ordres du général Daurier, qui passa provisoirement sous ceux de Bernadotte.

Wartensleben n'ayant pas défendu le passage de la Lahn, malgré que ses troupes se trouvassent réunies dans des positions avantageuses, on ne devait pas s'attendre qu'il tenterait le sort des armes, au moment où son armée, divisée en deux corps, marchait dans des directions qui rendaient leur réunion impossible, avant d'avoir atteint la rive gauche du Mein. Dans cette persuasion, le général en chef fit les dispositions suivantes : Kléber fut chargé de suivre la colonne qui s'était retirée sur Friedberg; Grenier prit la direction de Hombourg, pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite, en menaçant de le prévenir à Francfort; Championnet, suivi de la réserve de cavalerie, était destiné à pousser vivement Werneck jusqu'au delà du Mein; enfin, Bernadotte, avec sa division et la brigade Daurier, marcha sur Wishaden, pour faire reployer la garnison de Mayence, et la contenir jusqu'au moment où le général en chef aurait fait ses arrangements pour la resserrer dans la place.

Le 9 juillet, Daurier passa la Lahn à Nassau, poussa devant lui les troupes de la garnison de Mayence qui bordaient le Rhin, et vint prendre position à Singhausen. Bernadotte passa par Limbourg et fut camper en avant de Kirberg; son avant-garde rencontra quelques troupes légères qui se retirèrent à son approche. Championnet, suivi de la réserve de cavalerie, déboucha également par Limbourg, et se dirigea sur Camberg où il rencontra l'arrière-garde de Werneck. La cavalerie autrichienne se déploya dans la plaine, en avant du village; celle de Klein, soutenue par la réserve aux ordres de Bonnaud, chargea avec impétuosité, la culbuta, et arriva jusque sur l'infanterie, qui l'arrêta à la faveur du terrain coupé. Werneck pressé, continua sa retraite et se retira derrière le fort de Kœnigstein. Championnet campa en avant de Camberg et poussa son avant-garde jusqu'à Esch. La perte des Autrichiens fut considérable; ils laissèrent sur le champ de bataille 35 voitures de blessés et 150 chevaux. Le 12e de dragons et le 12e de chasseurs se firent remarquer par des charges audacieuses contre les cuirassiers ennemis. Grenier qui, la veille, avait passé la Lahn à Weilbourg, fut camper à Grevenwis-

bach, et poussa son avant-garde jusqu'à Usingen, d'où quelques troupes autrichiennes se reployèrent.

Kléber déboucha sur trois colonnes : celle de droite, commandée par Bonnard, passa la Lahn à Lein; celle du centre, aux ordres de Collaud, passa à Wetzlar, et Lefebvre effectua, avec celle de gauche, son passage à Giessen. L'avant-garde de Collaud ayant rencontré l'arrière-garde de Wartensleben, au delà de Butzbach, il s'engagea une affaire dans laquelle Ney déploya beaucoup de valeur et d'intelligence, en faisant soutenir à propos sa cavalerie, inférieure à celle de l'ennemi, par la 20e demi-brigade d'infanterie légère; il poussa les Autrichiens au delà du ruisseau qui passe à Ober-Merle, et fit occuper ce village. Kléber, satisfait de cet avantage, lui ordonna de cesser le combat et d'établir ses postes : la division Collaud resta en arrière de Butzbach; la réserve de Bonnard campa en seconde ligne, en avant de Kléeberg; Lefebvre se trouvait sur la Wetter, en avant d'Eberstadt, lorsque Kray, qui commandait l'avant-garde de Wartensleben, s'apercevant que Ney n'était pas soutenu, l'attaqua et le força d'abandonner le village d'Ober-Merle, d'où la cavalerie autrichienne déboucha. Le 11e régiment de dragons et le 6e de chasseurs cédèrent du terrain, et se reployèrent sur la 20e demi-brigade d'infanterie légère, qui fit essuyer une décharge de mousqueterie meurtrière aux escadrons ennemis. Cependant Kléber ayant fait avancer la division Collaud en avant de Butzbach, au soutien de son avant-garde, un nouveau combat s'engagea; Ober-Merle fut repris par les républicains, mais l'ennemi, revenant à la charge, enveloppa l'infanterie qui défendait le village; alors Ney chargea, avec la plus grande intrépidité et la dégagea. Enfin, après une affaire qui se prolongea jusqu'à la nuit, et où l'on perdit 2 ou 300 hommes de chaque côté, le village resta au pouvoir des Français.

Le 10 juillet, Daurier marcha sur Schwalbach, balayant la rive droite du Rhin. Bernadotte vint prendre position à Neuhof; chemin faisant, son avant-garde chassa l'ennemi des hauteurs entre ce village et Wisbaden, et s'établit à la lisière des bois. La division Championnet trouva l'arrière-garde de Werneck en avant de Kœnigstein et la poussa en arrière de ce fort, sous le canon duquel elle prit position. Grenier marcha sur Hombourg où le général Olivier, à la tête de son avant-garde, fondit sur 2 escadrons autrichiens et les mit en déroute. Se portant ensuite rapidement sur Gunselheim, il enveloppa et sabra un détachement d'infanterie qui occupait ce village. Le gros de sa division s'établit sur les hauteurs, en arrière de Hombourg.

Le général en chef ne fut instruit du combat de Butzbach, que le 10 au matin. Croyant, d'après l'avis de Kléber, que l'ennemi ne l'avait engagé que pour couvrir sa retraite, il ne changea rien aux dispositions prises, et Kléber marcha sur Friedberg, conformément aux ordres donnés avant son départ de Wetzlar; mais il trouva, contre son attente, les Autrichiens dans leur position de la veille. Si, connaissant parfaitement la direction prise par les colonnes françaises, Kléber se fût borné à tenir en échec Wartensleben, pendant que Jourdan eût débouché par Hombourg avec la réserve de cavalerie et la division Grenier, et qu'il eût marché sur les derrières de la position de l'ennemi, il est probable que Wartensleben aurait été complétement défait; mais le caractère impétueux de ce général, ne lui permit pas de s'arrêter à ce parti; il fit ses dispositions pour attaquer sur-le-champ.

Lefebvre, qui était en marche sur la rive gauche de la Wetter, reçut l'ordre de se porter sur Bauernheim et Offenheim, de passer la rivière, et d'attaquer l'ennemi sur son flanc droit et ses derrières : il fut ordonné à Collaud de se tenir en observation, et de n'entrer en action que sur l'avis de l'approche de Lefebvre. Pendant que ce dernier exécutait son mouvement, Kray abandonna les bords du ruisseau qui passe à Ober-Merle, se reploya sur Rosbach, où il se réunit aux troupes que Wartensleben avait fait avancer de Wilstadt, dans l'intention d'attaquer les Français. Collaud suivit le mouvement rétrograde de l'ennemi, et se porta jusque près d'Ochstadt. Arrivé sur les points indiqués, Lefebvre s'empara d'Offenheim et de Bauernheim, que les Autrichiens avaient fait occuper, et força le passage de la Wetter. L'ennemi fit des efforts prodigieux pour l'empêcher de s'établir sur les hauteurs, en avant de Fauerbach, et repoussa son avant-garde qui venait de les emporter; mais ce gé-

néral marcha à son secours, avec le gros de sa division, les reprit et s'y maintint. Pendant que ceci se passait, Collaud faisait marcher le général Jacopin, avec la 43e demi-brigade d'infanterie et le 11e régiment de dragons, sur Friedberg dont les portes furent enfoncées, et où les Français s'établirent, après un combat des plus opiniâtres. Wartensleben, au moment d'être forcé sur tous les points, se retira précipitamment, et réunit ses troupes pendant la nuit, dans la position de Bergen. Ney et Richepanse le suivirent de près. Les Français eurent 4 à 500 hommes hors de combat; la perte des Autrichiens fut plus considérable, et on l'évalua à 1,200 hommes tués ou blessés, 500 prisonniers, dont 8 officiers, 3 pièces de canon et un drapeau.

La résolution, prise par Wartensleben, de combattre, paraîtrait fort extraordinaire, si l'on ne savait qu'un ordre de l'archiduc, qui lui parvint dans la nuit du 9 au 10 juillet, lui prescrivit de ne point abandonner les environs de Friedberg, sans tenter le sort des armes. En effet, quoique ce général n'eût en présence que l'aile gauche de l'armée française, il ne pouvait attendre nul résultat heureux de l'action qu'il allait engager, puisqu'en supposant même qu'il eût remporté l'avantage, cela n'eut pas empêché son adversaire de pousser vivement Werneck jusqu'au delà du Mein, de marcher ensuite sur les derrières de Wartensleben et de le placer dans une situation dangereuse.

Quoiqu'il fût difficile de prévoir que le général ennemi commettrait une semblable faute, on n'en est pas moins fondé à reprocher au général français d'avoir négligé, contre l'esprit de ses instructions, de renforcer suffisamment sa gauche. Il était inutile de faire marcher Bernadotte sur Wisbaden, et de faire déboucher Daurier, par Nassau: les Autrichiens qui se trouvaient dans cette partie, se seraient retirés, lorsqu'ils auraient vu l'armée s'avancer sur le Mein. Les troupes, aux ordres de Bernadotte, renforcées de 2 régiments de cavalerie, suffisaient pour suivre Werneck dans la direction de Camberg, et Jourdan aurait dû marcher en seconde ligne de Kléber, avec les divisions Grenier et Championnet. En manœuvrant ainsi, il se serait mis en mesure de profiter de l'occasion qu'avait fait naître l'ordre de l'archiduc, de remporter une victoire décisive sur Wartensleben, occasion qu'il ne retrouva plus dans le cours de la campagne.

Cependant, le général français aurait pu réparer en partie sa faute, s'il lui eût été possible de suivre l'ennemi avec vivacité, après l'affaire de Friedberg; mais, sur la demande formelle des officiers d'artillerie, appuyée par Kléber (*Voyez* pièce justificative, n° X), il fut obligé de faire séjourner l'armée, pour attendre des munitions dont l'aile gauche se trouvait entièrement dépourvue, par le manque de moyens de transport. Les Autrichiens profitèrent de cette circonstance pour se retirer derrière le Mein, sans être inquiétés. Werneck fut détaché à Aschaffenbourg avec 3,800 hommes d'infanterie et 3,000 chevaux pour couvrir la route de Würzbourg; une garnison de 2,400 hommes occupa Francfort, tête de pont avantageuse sur la rive droite du Mein; le gros de l'armée, consistant en 22,000 hommes d'infanterie et 11,000 chevaux, prit position entre Offenbach jusqu'en face de Hœchst; un cordon de troupes légères liait l'armée avec Mayence, et un corps volant entretenait ses communications avec le Necker.

L'intention du Directoire était que Jourdan fît marcher son armée sur la Kintzig, après avoir laissé un corps d'observation sur le bas Mein, pour contenir la garnison de Mayence et occuper Francfort, lorsque l'ennemi aurait été obligé de s'en éloigner; mais les instructions du gouvernement arrivèrent trop tard, et le général en chef s'était déterminé à se rendre maître de la dernière de ces places, avant de continuer le mouvement offensif, par les considérations suivantes: l'armée de Wartensleben, en y comprenant le détachement de Werneck et les corps volants qui entretenaient ses communications avec le Necker et Mayence, s'élevait à 45,000 hommes, dont 15,000 de cavalerie. L'armée française, après avoir laissé un corps de troupes, pour former le blocus de Mayence, sur les deux rives du Rhin et ceux de Kœnigstein et d'Ehrenbreitstein, n'aurait certainement pas eu au delà de 46,000 hommes, à porter sur la Kintzig, tandis que Wartensleben, en attirant momentanément à lui 8 à 10,000 hommes de la garnison de Mayence, eût été à même de déboucher de Francfort avec 55,000 combattants, de culbuter le corps

d'observation, et de se porter sur les communications de l'armée (1). Si l'on ajoute à ces motifs, que Jourdan ignorait la position de Moreau, qu'il se pouvait que l'armée de Rhin-et-Moselle essuyât un échec, et qu'un détachement de l'armée autrichienne du Haut-Rhin, se réunît sous l'archiduc à celle de Wartensleben, on conviendra qu'il aurait commis une grande imprudence de marcher sur la Kinlzig sans avoir préalablement enlevé Francfort.

Le 12 juillet, Kléber marcha avec l'aile gauche sur Wilbel où il passa la Nidda, et s'avança jusqu'à la vue de Francfort. Cette place, quoique hors d'état de soutenir un siége en règle, était à l'abri d'un coup de main, attendu que le corps de place se trouvait garanti par un large fossé, et qu'on avait tiré de l'arsenal, des bouches à feu en quantité suffisante, pour armer ses remparts.

Kléber ayant fait jeter quelques obus dans la ville, pour intimider les habitants et les magistrats, somma ces derniers d'ouvrir leurs portes; la garnison ne leur permettant pas de répondre d'une manière satisfaisante, le bombardement recommença pendant la nuit. Le 13, les magistrats demandèrent une suspension d'armes de trois jours, pour attendre le retour d'une députation envoyée à l'archiduc. Cette proposition fut rejetée; le feu continua, et des incendies se manifestèrent sur plusieurs points. Vivement pressé par les sollicitations des habitants, le commandant proposa de remettre la place aux Français, le 16 au matin, à condition qu'il y aurait une suspension d'armes jusqu'à sa reddition.

Le général en chef manda à Kléber de faire tous ses efforts, pour réduire ce délai à 24 heures, mais ce dernier instruit que Werneck s'était avancé sur la Kintzig, obtempéra à la demande du commandant autrichien, et les troupes de la république entrèrent à Francfort, dans la matinée du 16 juillet.

(1) L'archiduc dit, page 113, chap. IX, jusqu'au 12 juillet, l'armée de Sambre-et-Meuse sur la rive droite du Rhin, comptait 50,000 fantassins et 9,000 chevaux, et celle aux ordres de Wartensleben 45,000 combattants, dont 15,000 de cavalerie. En convenant de l'exactitude de cette évaluation, nous nous empressons d'aller au-devant de la conséquence qu'on pourrait en tirer. Les 45,000 Autrichiens étant à portée d'être soutenus par la garnison de Mayence, Jourdan se trouvait dans l'obligation de laisser un corps devant Cassel, pour la contenir, ce qui rétablissait la balance entre les deux partis, et on verra dans le chapitre VIII, qu'effectivement l'armée française disponible, ne présentait pas plus de 46,000 combattants.

CHAPITRE VII.

RÉFLEXIONS SUR L'OCCUPATION DE FRANCFORT. — DISPOSITIONS POUR CONTENIR LES GARNISONS DES PLACES OCCUPÉES PAR L'ENNEMI, ET ASSURER LES COMMUNICATIONS DE L'ARMÉE. — REDDITION DE LA FORTERESSE DE KOENIGSTEIN. — SORTIES DE LA GARNISON DE MAYENCE.

Le Directoire désapprouva la capitulation de Francfort (*voyez* pièce justificative, n° XI) : plein de l'idée que les deux armées autrichiennes ne s'élevaient pas à plus de 50,000 combattants, et que chacune des siennes leur était supérieure, la base de toutes ses instructions reposait sur ce calcul erroné ; il aurait voulu que Jourdan eût laissé un corps devant Francfort, pour observer Wartensleben, et qu'il se fût porté, avec le gros de son armée, sur Aschaffenbourg et Schweinfurt, afin de couper toute retraite aux ennemis. On a vu, dans le chapitre précédent, les motifs d'après lesquels ce général se détermina à ne pas s'avancer avant de s'être rendu maître de Francfort, et on nous dispensera, de relever l'énorme erreur où le gouvernement était tombé par les rapports mensongers de quelques-uns de ses agents. Kléber, en refusant aux Impériaux un délai de 48 heures pour évacuer Francfort, se serait trouvé dans la nécessité de continuer un bombardement qui eût causé infailliblement la ruine d'une ville riche et populeuse, où l'armée devait trouver de grandes ressources, et le temps qu'exigeaient les préparatifs d'une attaque de vive force, se serait certainement prolongé au delà du terme où la suspension d'armes expira ; il est vrai que Wartensleben se retira sur Wurzbourg, sans être inquiété, mais, de son côté, Kléber conserva les troupes qu'il aurait perdues dans une attaque de vive force, et préserva Francfort des calamités qu'entraîne ordinairement un assaut.

L'occupation de Francfort fut une circonstance malheureuse pour l'armée : on savait que depuis son entrée en Lombardie, celle d'Italie avait été payée en argent, avec le produit des contributions imposées au pays conquis, tout le monde se flatta que celles frappées dans les contrées que parcourait l'armée de Sambre-et-Meuse, recevraient la même destination, mais le Directoire leur en ayant assigné une autre, les privations semblèrent plus dures ; quelques personnes pensaient également qu'il était juste de contraindre les habitants de Francfort à recevoir les assignats pour leur valeur nominale ; cependant, le général en chef, prévoyant que des spéculateurs étrangers à l'armée, pourraient opérer la ruine de cette grande cité, décida qu'ils ne seraient admis que de gré à gré, dans les transactions commerciales. Cette décision, qui ôtait aux troupes la faculté de se servir de la monnaie qu'elles recevaient en payement de leur solde, causa du mécontentement et rompit les liens d'union qui avaient fait jusqu'alors de l'armée de Sambre-et-Meuse, une grande famille militaire.

En même temps que Jourdan prenait les plus fortes précautions pour faire respecter à Francfort les personnes et les propriétés, il se crut autorisé à exiger des habitants, une contribution proportionnée à leurs facultés. Il ordonna que la ville versât dans la caisse de l'armée, une somme de 6,000,000 en espèces, et dans les magasins de la république, des ef-

fets d'habillement et d'équipement pour la valeur de 2,000,000; jugeant ensuite cette contribution trop modique, le Directoire l'augmenta de 2,000,000 qui furent payés en diverses fournitures.

Francfort pris, il restait toujours sur le flanc de l'armée, la place de Mayence, dont la nombreuse garnison pouvait inquiéter les derrières de l'armée de Sambre-et-Meuse, si elle s'avançait sans avoir la précaution de laisser un corps considérable pour l'observer. Ce détachement, composé comme on le voit au tableau ci-contre, l'affaiblit de 28,500 hommes. Marceau, qui en prit le commandement, fut chargé, non-seulement de s'opposer aux entreprises de la garnison de Mayence, mais encore d'observer celle de Manheim, que Moreau n'avait pas jugé à propos de faire rentrer dans la place. Les instructions qui lui furent données, portaient qu'il tiendrait les garnisons d'Ehrenbreitstein et Kœnigstein étroitement bloquées, afin de les réduire bientôt par famine; il devait aussi faire rentrer les contributions frappées à Francfort et dans le pays conquis, assurer les convois jusqu'à Wurzbourg et mettre de petites garnisons dans tous les lieux où l'on établissait des magasins et des dépôts de munitions.

Certainement, sous un général moins zélé, un corps de troupes si peu proportionné aux ennemis qu'il devait contenir, et au service qui lui était assigné, aurait été insuffisant : mais Marceau suppléa au nombre par sa grande activité et ses sages dispositions. Il partagea son corps d'armée en quatre petites divisions : celle aux ordres de Poncet, forma l'investissement d'Ehrenbreitstein, veilla à la sûreté des ponts de Neuwied et escorta les convois jusque sur le Mein; la division commandée par le général de brigade Hardy, chargée du blocus de Mayence sur la rive gauche du Rhin, s'établit, la droite vers Lersweiler et la gauche vers Heidesheim; celle de Daurier occupa devant Cassel, une ligne appuyée à Biberich et Hochelm; 3 bataillons de la division Bonnard tenaient garnison à Francfort et le surplus campait à l'embouchure du Meiu, entre Mein-Bischofsheim et Gentzheim. Partout on vit s'élever des retranchements; un pont de bateaux fut jeté sur le Mein près de Russelsheim, et des moyens de passage furent réunis sur le Rhin près de Winckel, pour faciliter les communications entre les diverses parties de ce corps d'observation. Les garnisons de toutes ces places se laissèrent investir avec une facilité qu'on n'osait espérer. Les ingénieurs français ayant découvert les conduits qui menaient l'eau au fort de Kœnigstein, la lui coupèrent et obligèrent ainsi la garnison à capituler. Les troupes de Marceau y entrèrent le 26 juillet : on y trouva vingt bouches à feu avec leurs approvisionnements.

Une fois établies, les troupes françaises n'eurent que des escarmouches avec les garnisons autrichiennes; celle de Mayence, seulement, exécuta deux sorties un peu sérieuses; l'une, le 29 juillet, sur la rive gauche du Rhin, et l'autre le 20 août, entre le Mein et le Rhin. Dans la première, l'ennemi, à la faveur d'un brouillard, s'avança sur les avant-postes de la gauche, les força à se reployer et gagna du terrain; mais le général Hardy ayant manœuvré avec la droite, par Marienborn, pour lui couper la retraite, l'ennemi se retira aussitôt. Dans la seconde, les Impériaux forcèrent les troupes de Bonnard à se reployer sur Russelsheim; le général Bonnet ayant marché à leur secours, ils furent contraints à repasser le Mein et à rentrer dans la place. Marceau somma, sans succès, le commandant d'Ehrenbreitstein; on fit quelques dispositions pour assiéger la place; mais les travaux étaient peu avancés, lorsque Jourdan opéra sa retraite, et ce ne fut qu'à cette époque, que le gouvernement destina une partie de l'armée du Nord à cette opération, et à remplacer quelques-unes des troupes du blocus de Mayence. Ces dispositions tardives privèrent Jourdan de l'avantage qui en serait résulté six semaines plus tôt.

CHAPITRE VIII.

MARCHE DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE SUR SCHWEINFURT. — OCCUPATION DE WURZBOURG. — MARCHE SUR BAMBERG. — REDDITION DU FORT DE KOENIGSHOFEN, COMBATS SUR LA WIESENT ET SUR L'AISCH. — PRISE DE FORHEIM. — MARCHE SUR AMBERG. — REDDITION DU FORT ROTTEMBERG. — COMBATS DE SULZBACH ET DE WOLFFERING. — POSITION DE L'ARMÉE SUR LA NAAB.

L'armée qui restait sous les ordres immédiats de Jourdan comptait 46,000 combattants (*voyez* le tableau ci-contre). Mais celle de Wartensleben, qui s'élevait à 45,000, avait, sur la première, une grande supériorité en cavalerie, ainsi tout était compensé entre elles. Le général ennemi profita de la suspension d'armes convenue à l'occasion de la remise de Francfort, pour se retirer à Wurzbourg où il réunit son armée. Jourdan, qui avait l'ordre de s'élever toujours sur la droite de l'ennemi, pensa qu'il remplirait plus sûrement les intentions du gouvernement, en se portant directement des environs de Francfort sur Schweinfurt par Gemunden, qu'en marchant sur Wurzbourg par Aschaffenbourg, attendu qu'en prenant cette dernière direction, il eût été obligé de passer plusieurs fois le Mein, opération que son adversaire aurait contrariée d'autant plus facilement, que l'armée française n'avait point d'équipage de pont. Par cette détermination, il devança les ordres du Directoire qui la lui prescrivit pendant qu'il était en marche.

L'armée commença son mouvement le 17 juillet. La division Bernadotte, qui était restée dans les environs de Mayence en attendant que Marceau eût achevé ses dispositions, vint camper à Hœchst; Grenier et Championnet se portèrent sur la Kintzig où Lefebvre et Collaud s'étaient rendus immédiatement après la capitulation de Francfort. Le 18, il fallut séjourner pour attendre des subsistances, et les jours suivants, la marche continua. Bernadotte reçut l'ordre de se diriger sur Aschaffenbourg, pour couvrir la communication de Wurzbourg à Francfort. L'avant-garde de Lefebvre, commandée par l'adjudant général Mortier, chassa de Gemunden un corps de 5 à 600 chevaux, et s'empara de 16 bateaux chargés de bombes, qui remontaient le Mein. Le pays que l'armée parcourait était difficile, et les chemins horribles; la chaleur, excessive, incommodait d'ailleurs beaucoup les troupes; cependant les divisions Lefebvre et Collaud débouchèrent, le 23 juillet, et prirent position en arrière d'Arnstein; Mortier entra dans Schweinfurt où il trouva environ 2,000 fusils. Le lendemain, Championnet et Grenier vinrent prendre position à la droite de Collaud, de manière que l'armée appuya la sienne à Carlstadt, et sa gauche à Schweinfurt. Bernadotte reçut l'ordre de marcher d'Aschaffenbourg sur Wurzbourg. Les troupes légères s'avancèrent alors sur cette place, pour reconnaître la position des Autrichiens, mais, à leur approche, Wartensleben se retira sur la rive gauche du Mein, par Schwarzbach. Klein, commandant l'avant-garde de Championnet, somma le gouverneur de Wurzbourg d'ouvrir ses portes, et arrêta une capitulation en vertu de laquelle les milices du pays, qui y avaient été réunies, furent

[N° VI, pag

e-et-Meuse.

RAL.

KLÉBER, gén

4e compagnie du 3e régiment d'artillerie légère. . .	»	»	69	69
4e *idem* du 7e *idem*. . . .	»	»	55	55
TOTAUX. . .	6,605	1,552	260	8,317
7e régiment de cavalerie. . .	»	230	»	230
10e *idem*.	»	374	»	374
17e *idem*.	»	223	»	223
2e division de la 4e compagnie d'artillerie légère. . .	»	»	40	40
TOTAUX. . . .	»	827	40	867

DET.

L'armée comptait au 25 mai, 77,792 combattants. (*Voyez* n° I, page 262.) Depuis elle avait été jointe par la 8e demi- l'infanterie légère et la 48e de ligne, fortes ensemble de mes, et ses pertes, provenant du feu de l'ennemi, ne s'éle- le 20 juillet, au delà de 2,000; cependant à cette époque, était que 74,742, présents sous les armes. (*Voyez* le tableau et celui page 283.) L'armée avait donc perdu dans l'espace de , près de 6,000 hommes par la désertion à l'intérieur, occa- r. le dénûment des troupes et l'impunité des déserteurs.



le
rè

ra
ni-
ent

désarmées et renvoyées chez elles. Les Français prirent possession de cette place et y trouvèrent près de 200 pièces de canon. Bien que cette ville ne fût pas en état de défense, elle devenait cependant d'une grande importance pour les Français, car elle pouvait leur servir de dépôt; toutefois, afin de n'être pas obligé d'y laisser beaucoup de monde pour la sûreté des malades et des magasins, on occupa la citadelle sur la rive gauche du Mein, qui domine la ville et ses environs.

L'armée, par un mouvement de conversion à gauche, s'établit alors sur la rive droite du Mein, la droite à Kitzingen et la gauche à Schweinfurt. Elle resta dans cette position pendant quelques jours, tant pour attendre la division Bernadotte, que pour se procurer des renseignements de l'ennemi et des nouvelles de l'armée de Rhin-et-Moselle, dont on ignorait les progrès. Ce séjour ne fut pas perdu; le général en chef donna tous ses soins au rétablissement de la discipline, et fit former des magasins pour assurer la subsistance de l'armée, lorsqu'elle se porterait en avant. Championnet s'empara sur le Mein de plusieurs bateaux, sur lesquels on trouva 30 bouches à feu, 17 caissons et quantité d'équipages. Bernadotte captura, de son côté, 45 embarcations chargées d'avoine et de farine, en saisit quelques autres sur la Tauber, chargées d'avoine, et sur lesquelles on évacuait 400 blessés autrichiens et français. Si ces riches captures avaient pu être réunies aux magasins dont on s'était emparé sur plusieurs autres points, elles auraient ramené l'abondance dans les camps français; mais, faute de moyens de transport, elles ne furent que de peu d'utilité. L'armée vécut, comme auparavant, des ressources de ses cantonnements, et cet inconvénient en entraîna un autre: le général en chef se vit dans la nécessité d'étendre ses troupes pour leur faciliter les moyens de se procurer des subsistances. On sent aisément à combien d'abus un pareil mode d'administration donnait lieu; cependant ce n'était rien, en comparaison des désordres commis par les maraudeurs. Arrivés dans les riches contrées de la Franconie, les soldats y trouvèrent du vin en abondance, et se livrèrent à toutes sortes d'excès; le général en chef, vivement affligé, publia un règlement sévère qui prévint quelques crimes sans mettre un terme aux exactions des agents militaires. Les habitants épouvantés s'enfuirent dans les bois, avec leurs bestiaux et leurs effets les plus précieux; un grand nombre, réduit au désespoir, prit les armes et augmenta la détresse de l'armée: bientôt il ne fut plus possible de parcourir sans escorte la ligne de communication.

Les rapports que l'on reçut immédiatement après la retraite de Wartensleben des environs de Wurzbourg, autorisèrent à croire que l'armée autrichienne s'était retirée sur Bamberg, et qu'il ne restait que des troupes légères sur les deux rives du Mein, à Zeil, à Eltman et à Kloster-Eberach; mais bientôt on fut instruit que le gros de l'armée impériale était campé à Zeil. Cette position n'annonçait nullement que Wartensleben eût l'intention de se réunir au prince Charles, et semblait, au contraire, manifester le projet de se porter en force sur la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse; Jourdan, à qui le Directoire avait prescrit de manœuvrer constamment sur la droite de l'armée autrichienne, se serait donc étrangement éloigné de l'esprit de ses instructions, s'il eût pris la direction de Nuremberg, par Neustadt et même celle de Bamberg, par Kloster-Eberach, avant d'avoir délogé son adversaire. On peut même dire, qu'il eût compromis sa ligne de retraite, puisque l'ennemi aurait pu arriver avant lui sur le Rhin par Gemunden.

Mais s'il lui importait de forcer Wartensleben à abandonner sa position de Zeil, il lui était indifférent de tenter cette entreprise quelques jours plus tôt, ou quelques jours plus tard, car si ce dernier eût pris cette position avec l'intention de recevoir bataille, il était certain de l'y trouver en marchant à lui, et, qu'au contraire, s'il avait formé le projet de n'y rester que jusqu'à l'approche de l'armée française, rien ne l'eût empêché d'opérer sa retraite dès qu'il se serait vu sur le point d'être attaqué: l'essentiel pour Jourdan, était de ne pas engager une affaire décisive, avant d'avoir bien reconnu la position ennemie et de ne s'avancer sur les frontières de la Bohême qu'après s'être assuré que Moreau continuait à se porter en avant; en effet, il est facile de concevoir que si l'armée de Rhin-et-Moselle avait essuyé un échec, ou qu'elle eût été seulement arrêtée dans sa marche, rien n'eût empêché l'archiduc

de détacher un corps de troupes sur les derrières de l'armée de Sambre-et-Meuse, de forcer Marceau à repasser le Rhin, de dégager la nombreuse garnison de Mayence, et de placer les Français dans une situation critique. Or, les dernières nouvelles que Jourdan avait reçues de son collègue, étaient du 22 juillet, et à cette époque l'armée de Rhin-et-Moselle se trouvait encore aux environs de Stuttgard : ce ne fut que le 27, qu'un aide de camp de Moreau vint annoncer qu'elle espérait être rendue le 30 à Gemund; alors Jourdan se détermina à déloger l'ennemi de Zeil. Cette position était d'un accès difficile, et les chemins qui y conduisent, pour ainsi dire, impraticables à l'artillerie : il fallut plusieurs reconnaissances forcées, pour avoir une idée du terrain et des débouchés; dans une de celles-ci, le général en chef fut enveloppé par la cavalerie autrichienne, et ne dut son salut qu'au dévouement de son escorte composée de 30 hussards des 2ᵉ et 4ᵉ régiments qui fit une résistance héroïque, jusqu'à ce que le 8ᵉ régiment de grosse cavalerie qui se trouvait en réserve à peu de distance, eût porté secours à ces braves qui sacrifiaient leur vie pour sauver leur général.

Le projet de Jourdan (*voyez* pièce justificative, n° XII), était de diriger la division Lefebvre sur le flanc droit de l'ennemi et de le tenir en échec sur son front avec la division Collaud, tandis que Grenier, Championnet et Bernadotte, avec la réserve de cavalerie, passeraient le Mein, à Schweinfurt et à Wimpfen, et marcheraient sur Bamberg; mais il tomba malade et fut contraint de remettre le commandement à Kléber, le 2 août. Le même jour, Wartensleben jugeant, par les mouvements qui s'opéraient dans l'armée française, qu'il touchait au moment d'être attaqué, leva ses camps et se retira sur Bamberg.

Le 4 août, Kléber fit marcher l'armée, et le 5, elle arriva sur la Rednitz. Lefebvre fit capituler la garnison de Kœnigshofen composée de milices du pays, et trouva dans cette place 69 pièces de canon et quelques munitions. La division Collaud, marchant par la rive droite du Mein, rencontra 800 chevaux autrichiens, à Zeil; quoique Ney n'eût avec lui que 400 hommes de cavalerie, il n'hésita pas à les charger et leur fit plusieurs prisonniers. Grenier qui s'avançait sur Bamberg par la rive gauche du Mein, trouva une arrière-garde aux environs d'Eltman, qui fut culbutée par son avant-garde aux ordres de l'adjudant général Cacatte; celle de Championnet atteignit également l'ennemi dans les environs de Denckenfeld, et le força, presque sans combat, à se retirer; mais Bernadotte, qui avait été dirigé sur Burg-Eberach, eut un combat plus sérieux à soutenir, et força les Impériaux à la retraite après leur avoir fait éprouver une perte assez considérable. Les avant-gardes de Grenier et de Championnet, pressées d'entrer dans Bamberg, ne prirent pas les précautions d'usage, et furent, tout à coup, enveloppées par l'ennemi. Cette surprise donna lieu à un combat opiniâtre, à l'issue duquel les Français restèrent maîtres de la ville, où ils trouvèrent quelques approvisionnements que les Impériaux n'avaient pas eu le temps d'évacuer.

Cependant Wartensleben avait abandonné sa position de Bamberg, et par un changement de front, l'aile droite en arrière, était allé s'établir derrière la Wiesent, sa gauche appuyée à la Rednitz, et couverte par la place de Forcheim. Kray ayant pris position sur l'Aisch, faisait occuper par ses troupes légères le pays entre cette rivière et la Reiche-Eberach, de manière que l'aile gauche de l'armée française se trouvait fort éloignée. En attendant que Lefebvre eût repris sa place dans la ligne, Kléber porta sur la Reiche-Eberach, à la gauche de la Rednitz, les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier. Le 6 août, ces trois divisions passèrent la Reiche-Eberach, attaquèrent les troupes légères de l'ennemi, et les forcèrent à se reployer derrière l'Aisch. Pendant ce temps, Lefebvre et Collaud s'avançaient par la rive droite de la Rednitz, et rejetaient sur la rive gauche de la Wiesent tout ce qui était en avant de cette rivière. La perte qu'éprouvèrent les Impériaux dans ces divers combats, fut considérable; les Français eurent à regretter le chef de brigade Doré, commandant les cuirassiers. L'armée française, après avoir exécuté ce mouvement, se trouvait enfin en mesure d'engager une affaire générale, le 7 août; mais Wartensleben fit sa retraite et prit la route d'Amberg. Kléber fit avancer, ce jour là, l'aile droite sur l'Aisch et prendre position à la gauche sur la Wiesent. Le lende-

main, le général en chef reprit le commandement, et Kléber, malade, se retira sur les derrières, pour soigner sa santé (*voyez* pièce justificative, nº XIII). Le commandant de Forheim voyant que l'armée autrichienne l'avait abandonné à ses propres forces, ne crut pas sa place tenable, et la rendit, par capitulation, à l'adjudant général Ney, qui sut l'épouvanter. La garnison consistait en troupes du prince de Bamberg; on trouva dans la place 61 bouches à feu et quelques munitions.

En prenant la direction d'Amberg, Wartensleben laissait à découvert, il est vrai, les communications de Nuremberg à Ratisbonne, Ingolstadt et Donauvert, mais il avait concentré toutes ses forces, augmentées encore par des renforts venus de l'intérieur de la monarchie autrichienne; l'armée française s'était, au contraire, considérablement affaiblie par les maladies qu'engendrent de longues marches, et par les garnisons qu'elle avait été obligée de laisser dans Wurzbourg, Schweinfurt, Kœnigshofen, Bamberg et Forheim; en sorte qu'elle avait perdu jusqu'à l'ombre de supériorité numérique qu'elle avait sur les Impériaux, à l'ouverture de la campagne. Jourdan, à qui il était ordonné de ne perdre de vue son adversaire qu'après l'avoir réduit à un état de faiblesse qui ne laissât aucune inquiétude à la gauche et aux derrières de l'armée française, ne pouvait, sans s'écarter de ses instructions, marcher sur le Danube avant de le forcer à recevoir bataille; et ce qui prouve qu'il en avait bien saisi l'esprit, c'est que le Directoire, en apprenant qu'il avait pris la détermination de le poursuivre, lui manda: *Vous ne pouriez sagement prendre un autre parti que celui que vous avez adopté, de marcher avec toutes vos forces contre Wartensleben, tant qu'il ne divisera pas les siennes, et il n'est pas à présumer qu'il s'affaiblisse par des détachements considérables, pendant que vous le presserez d'aussi près. S'il fait sa retraite sur le Danube, malgré vos tentatives pour l'en écarter, après l'avoir battu, vous dirigerez un corps imposant sur Ratisbonne, par un mouvement rapide et dérobé, afin d'empêcher sa jonction avec le prince Charles, pendant que vous ne cesserez de le harceler dans sa marche; mais s'il est précieux, dans cette supposition, d'isoler les deux armées ennemies, il ne l'est pas moins pour le général Moreau, et pour vous d'augmenter votre supériorité sur chacune d'elles, en opérant la jonction de vos deux ailes.*

Le 9 août, l'armée française marcha par les deux rives de la Rednitz, et prit position sur l'Aurach et la Schwalbach, la ville d'Erlang au centre de l'armée; l'avant-garde de Lefebvre poussa jusqu'à Herolzberg et Neuhof. Wartensleben s'était retiré par Lauf, et avait pris position: sa gauche appuyée à la Pegnitz près de Reichelschwand, et sa droite au fort de Rottemberg. Jourdan en ayant eu avis, espéra qu'il se déciderait, enfin, à recevoir bataille et fit ses dispositions en conséquence. Les divisions Championnet et Grenier qui étaient restées sur l'Aurach, passèrent la Rednitz dans la journée du 10, et se réunirent à celles de Lefebvre et de Collaud; Bernadotte marcha sur Nuremberg dont il s'empara, et prit position entre Klein-Reuth et Almosahof. Mortier, avec l'avant-garde de Lefebvre, délogea de Neuhof et de Bulach, les avant-postes ennemis, mais il fut attaqué vivement dans la soirée, et forcé de céder du terrain; Lefebvre apprenant que son avant-garde était aux prises, marcha à son secours avec quelques bataillons et quelques escadrons et rejeta les Autrichiens sur leur armée.

Le 11 août, Bernadotte marcha sur Lauf, en remontant les deux rives de la Pegnitz; la division Championnet, suivie de celle de Grenier, prit la même direction par Herolzberg, où la dernière attendit de nouveaux ordres; les divisions Lefebvre et Collaud se dirigèrent sur Neuhof où elles devaient également en recevoir; la réserve de cavalerie marchait à la suite de la division de Collaud. Le Général en chef était avec Ney à la tête des troupes légères, pour reconnaître le pays et faire ses dispositions d'attaque. Son projet était de tourner la gauche des Autrichiens, en faisant remonter la Pegnitz par la rive gauche à la division Bernadotte, tandis que toutes les autres auraient attaqué de front; mais s'étant avancé jusqu'au delà de Lauf, il reconnut que l'ennemi s'était retiré pendant la nuit, et n'aperçut qu'une arrière-garde qui battit en retraite dans la direction d'Hersbruck, poursuivie par ses troupes légères; Ney somma la forteresse de Rottemberg qui se rendit sur-le-champ; on y trouva 50 bouches à feu. Alors l'armée occupa la po-

sition suivante : Lefebvre à Loch, Collaud près du fort de Rottemberg, Grenier et Championnet en avant de Lauf, Bernadotte sur la rive gauche de la Pegnitz, entre Odensoos et Letten. Wartensleben s'était retiré sur Hartmanshof.

Le pays que l'armée avait à parcourir, pour le suivre, montagneux, coupé de ravins profonds et couvert de forêts impénétrables, n'avait que la grande route praticable aux voitures; l'état-major ne possédait pas une carte passable; la prudence commandait de marcher avec précaution. Les 12 et 13 août, on poussa des reconnaissances dans toutes les directions, et le lendemain l'armée se porta en avant (*voyez* pièce justificative, n° XIV). La division Bernadotte marcha sur Altorf, pour observer la route de Neumarkt. La division Championnet fut prendre position près de Waller, à la naissance du ravin formé par le petit ruisseau qui se jette dans la Pegnitz, au-dessous d'Happurg; celles de Grenier, de Collaud et de Lefebvre campèrent à droite et à gauche d'Hersbruck; la première sur la rive gauche de la Pegnitz et les deux autres sur la rive droite. Le général en chef informé que Wartensleben était à Amberg avec le gros de son armée, et que Kray, avec une forte arrière-garde, occupait Sulzbach, prit le parti d'attaquer cette dernière. La difficulté des chemins ne permettant pas d'espérer que les troupes franchissent, en un seul jour, l'intervalle qui les séparait de l'ennemi, ni d'engager une affaire générale avec espoir d'en recueillir le fruit, son projet était de se rapprocher de Sulzbach pendant la journée du 17 (*voyez* pièce justificative, n° XV), afin d'engager le combat le lendemain matin. En effet, les colonnes se mirent en marche au point du jour. Bernadotte reçut l'ordre de s'avancer sur Neumarkt pour couvrir le flanc droit de l'armée, sans cesse inquiété par la cavalerie légère de l'archiduc et de Wartensleben; il devait en même temps chercher à se lier à l'armée de Rhin-et-Moselle, lorsqu'elle serait arrivée à la hauteur de celle de Sambre-et-Meuse. La division Championnet et la réserve de cavalerie furent dirigées sur Popperg et Heinfeld, tant pour contenir les troupes qui étaient à Amberg, que pour être à portée de soutenir Bernadotte au besoin; Lefebvre, Collaud et Grenier avaient ordre de se rapprocher le plus près possible de Sulzbach; le premier par Neukirchen, Collaud par la route d'Hersbruck à Sulzbach, et le troisième par Pachtsfeld, en suivant la route qui conduit directement d'Hersbruck à Amberg. Les colonnes étaient précédées au loin, par de fortes avant-gardes, afin de ne s'engager dans ce pays, coupé et hérissé de difficultés, qu'après avoir été bien éclairées; Ney rencontra le premier l'ennemi en position, en avant de Sulzbach; la droite à Neukirchen et la gauche sur des collines boisées qui flanquent la route. L'assiette de ce camp prouvait assez que l'ennemi se trouvait en force; la prudence conseillait de prendre une position avantageuse en face, et d'attendre de nouveaux ordres; mais emporté par son bouillant courage, Ney attaqua avant d'être à même d'être soutenu par Collaud. Heureusement le général en chef arriva dans ce moment; voyant l'avant-garde vigoureusement ramenée, il se trouva dans l'obligation de la faire soutenir, et le combat qui ne devait avoir lieu que le lendemain, fut engagé avant que toutes les troupes fussent en état d'y prendre part. Après avoir ordonné à Collaud de hâter sa marche, Jourdan prescrivit à Grenier de s'avancer sur Sée, pour tâcher de tourner la gauche de l'ennemi, et à Lefebvre de se diriger sur Albensdorf, pour gagner son flanc droit. Collaud eut fort à faire en attendant qu'ils fussent arrivés aux points qui leur avaient été assignés; Grenier arriva le premier, força les gorges de Sée, et s'avança jusqu'au delà des fermes de ce nom; Lefebvre culbuta également la droite et s'empara des positions qu'elle occupait. Kray se reploya en arrière de Sulzbach; mais la nuit ne permit pas de profiter de cet avantage qui eût été décisif, si l'affaire n'avait été engagée que le lendemain, comme l'avait désiré le général en chef (*voyez* pièce justificative, n° XVI). La réserve de cavalerie se porta sur Castel, dont elle s'empara, et contint les troupes en arrière de cette petite ville; Championnet, de son côté, avait eu également un engagement des plus sérieux, pour chasser l'ennemi de Popperg et de Heinfeld; en vain Wartensleben y envoya des renforts d'Amberg, ils furent culbutés, malgré tous leurs efforts, délogés du bois et repoussés jusqu'au delà du village d'Augsberg. Les 61e et 68e demi-brigades, se couvrirent de gloire dans cette affaire, qui fit aussi le plus grand honneur aux

généraux de brigade Legrand, Damas et Klein. La perte de l'armée française fut, dans ces divers combats, de 500 blessés, et d'une centaine d'hommes tués; celle de l'ennemi s'éleva à 1,200 hommes, hors de combat, indépendamment de 500 prisonniers.

Le 18 au matin, Jourdan eut avis que l'armée ennemie battait en retraite, mais sans savoir dans quelle direction : les divisions Lefebvre et Collaud reçurent l'ordre de s'avancer sur la Wils, et de pousser leurs troupes légères jusqu'à Hirschau; il fut prescrit à celles de Grenier et Championnet, ainsi qu'à la réserve de cavalerie, de marcher sur Amberg. Grenier ayant moins de chemin à parcourir, arriva le premier, et délogea les postes qu'il trouva sur les hauteurs en avant d'Amberg. Le général en chef s'étant porté rapidement sur le point où l'on combattait, vit défiler l'arrière-garde de Wartensleben sous la protection de sa nombreuse cavalerie. Sur ces entrefaites, Championnet et Bonnaud étant arrivés, toute la cavalerie soutenue de 2 batteries d'artillerie légère, se porta en avant, et poussa vivement l'ennemi jusqu'au delà d'Hiltersdorf. Les Français s'établirent aux environs d'Amberg. Sans doute, il eut été prudent de ne pas dépasser cette ville avant de connaître la position de Moreau; mais le Directoire réitérait si souvent l'ordre de marcher rapidement, que Jourdan, après avoir séjourné, le 19 août, pour attendre des munitions, continua son mouvement offensif le lendemain.

Wartensleben en se reployant derrière la Naab, laissa Kray avec l'arrière-garde sur les hauteurs de Wolfering. Jourdan qui n'en eut aucune connaissance, persuadé qu'il ne trouverait sur la rive droite de cette rivière, qu'un simple cordon, fit marcher son armée sur plusieurs colonnes, pour la réunir ensuite au point qu'il jugerait le plus avantageux, lorsqu'il connaîtrait le terrain et l'emplacement de l'armée ennemie. Lefebvre s'avança en conséquence sur Wemberg par Hirschau : chemin faisant, il dispersa quelques troupes légères et détacha l'adjudant général Mortier, sur Pfreint où Ney était déjà aux prises avec l'ennemi. Ce poste fut enlevé et occupé par le premier; l'autre se dirigea sur Nabbourg, dont il chassa les Impériaux. Collaud qui marchait par la route de Schwarzenfeld, devait faire occuper Nabbourg par son avant-garde, mais ne présumant pas rencontrer l'ennemi, il avait ordonné à Ney de s'y porter directement de Frothemberg, en sorte qu'il se trouva considérablement affaibli, lorsqu'il donna sur les troupes impériales, dans les bois de Freyholz et apprit que Kray était en position à Wolfering. La division Grenier qui le suivait s'était séparée de lui, dans le bois de Hiltersdorf, à l'embranchement des routes de Schwandorf et de Schwarzenfeld. D'un autre côté, Championnet et la réserve de cavalerie longèrent la Wils, se dirigeant sur Ensdorf.

Jourdan, prévenu que la division Collaud avait rencontré l'ennemi, ordonna à Grenier de marcher par sa gauche, pour la soutenir, et expédia ordre à Lefebvre de se porter sur Schwarzenfeld. Il espérait que Ney, averti par le bruit du canon que sa division était aux prises, chercherait à prendre à revers la position de Kray; mais ce fut en vain : Ney resta à Nabbourg où il contint quelques troupes légères qui étaient devant lui; les ordres envoyés à Lefebvre arrivèrent trop tard; de manière que l'ennemi conserva sa position, malgré la vivacité de l'attaque, et qu'il ne l'évacua qu'à la nuit pour se retirer sur Schwarzenfeld. Championnet, après avoir pris position à Ensdorf, avait porté son avant-garde sur Schwandorf; celle-ci soutenue par Bonnaud, rencontra un corps de cavalerie autrichienne, en avant de ce village, l'attaqua et l'obligea de passer la Naab. Les Français franchirent aussitôt cette rivière et poussèrent des partis sur la route de Ratisbonne : Wartensleben à qui ce mouvement donna de l'inquiétude, fit avancer des troupes pour soutenir sa cavalerie; mais les deux partis, après avoir échangé quelques coups de canon, restèrent en présence; à la nuit, les Français repassèrent sur la rive droite. Le lendemain, ils prirent les positions suivantes : Lefebvre campa à Nabbourg; les divisions Collaud et Grenier placées à une portée de canon de l'ennemi, la droite à Wolferft et la gauche à Graffenried; Championnet vis à vis de Schweindorf, ayant en seconde ligne la division de cavalerie; Bernadotte en position en avant de Teining.

C'est là, que se termina la marche victorieuse de l'armée de Sambre-et-Meuse : quelques jours après, elle commença une retraite

longue et pénible qui ne fut pas moins honorable pour elle ; mais avant d'entreprendre le récit de cet événement, examinons jusqu'à quel point sont fondés les reproches adressés à Jourdan par l'archiduc.

Nous avons déjà fait remarquer ce qu'on doit penser de celui qui est relatif à la direction suivie par l'armée, depuis l'ouverture de la campagne, jusqu'à son arrivée sur la Naab. Nous avons vu qu'à défaut de moyens de transports, l'armée française était obligée de vivre des ressources du pays qu'elle parcourait, et nous pourrions grossir ce volume d'un grand nombre de pièces qui prouvent la disette des subsistances, et les contestations auxquelles elle donnait lieu pour l'occupation des villages, lorsque la répartition n'en était pas faite d'une manière bien précise, entre les divisions ; il n'est donc pas surprenant que Jourdan ait étendu son armée, et qu'il l'ait fait marcher sur plusieurs colonnes toutes les fois qu'il a cru pouvoir le faire sans danger. Quant aux risques qu'on suppose qu'il courait en manœuvrant ainsi, on nous permettra, sans doute, de supposer, à notre tour, qu'il prenait ses mesures pour s'en préserver. Les motifs que nous avons donnés du séjour de l'armée à Schweinfurt, paraîtront suffisants à ceux qui les liront attentivement, et nous espérons qu'on approuvera la circonspection de Jourdan, si l'on considère que, se trouvant dans un pays dont les habitants étaient dévoués aux Autrichiens, il lui était impossible de se procurer des renseignements certains sur leurs opérations, tandis que son adversaire était averti, à point nommé, de tous les mouvements de l'armée française ; sans doute on ne sera pas surpris davantage des précautions qu'il prenait pour bien reconnaître ce pays agreste, dont il n'avait que des cartes fort inexactes, avant d'y engager ses colonnes. Reste donc à examiner, si c'est réellement parce qu'il ne marcha pas assez rapidement et manœuvra sur un front trop étendu, qu'il perdit l'occasion de remporter un avantage décisif sur son adversaire.

Wartensleben, exactement informé de tous les mouvements de Jourdan, restait dans les positions qu'il avait choisies, aussi longtemps qu'il jugeait le pouvoir sans engager d'affaire générale. C'est ainsi qu'il abandonna successivement les positions de Wurzbourg, de Zeil et de Bamberg, au moment où son adversaire était près de lui livrer bataille ; c'est ainsi qu'il s'éloigna des bords de la Wiesent et de l'Aisch, dès que Kléber eut terminé ses dispositions pour engager une affaire générale ; c'est ainsi, enfin, qu'il fit sa retraite de Rottemberg, de Sulzbach et d'Amberg, au moment où l'armée française était sur le point de l'attaquer. Ce n'est donc que par irréflexion qu'on a pu dire, que si Jourdan eût marché plus rapidement, il aurait trouvé l'occasion de livrer bataille, puisque Wartensleben était maître de la refuser, quand même son adversaire eût été en mesure de la lui livrer quelques jours plus tôt, dans chacune des positions que nous venons de citer. Une marche plus accélérée n'aurait produit d'autre effet, que de précipiter la retraite des Autrichiens, et de les rejeter quelques jours plus tôt sur la Naab. Dans la supposition que Jourdan eût atteint les bords du Danube vers Ratisbonne, il se serait mis dans une position encore plus fâcheuse. En effet, Wartensleben n'aurait pas eu besoin de toutes ses forces pour défendre le passage du fleuve, contre l'armée française, privée d'équipages de ponts et considérablement affaiblie, et l'archiduc, en attirant à lui un détachement des troupes de son lieutenant, aurait eu le choix de prendre l'offensive contre Moreau, ou d'ôter tout espoir de retraite à Jourdan, par la manœuvre dont il sera bientôt parlé. Ce n'est pas d'avoir marché lentement qu'il faut accuser Jourdan, mais bien plutôt de s'être avancé avec trop de rapidité ; car si, lorsque l'archiduc arriva à Donauwert, Wartensleben eût encore été dans sa position de Rottemberg, et l'armée française aux environs d'Erlang, ce prince n'aurait pas osé quitter les bords du Lech avec la majeure partie de ses forces, pour marcher contre elle, et le résultat de la campagne eût été tout autre (1). Au surplus, puisque Jourdan s'est conformé aux ordres et aux instructions du Directoire, il n'y avait pas lieu de dire :

(1) L'archiduc, qui reproche à Jourdan de ne pas avoir livré bataille à Wartensleben, avoue cependant que ce dernier avait l'ordre de ne pas s'engager sérieusement : il aurait dû nous dire en même temps comment on peut amener à une affaire décisive, l'ennemi qui ne veut pas combattre et qui a sa ligne de retraite bien assurée.

qu'il manœuvra sans plan et sans génie ; on n'était pas davantage autorisé à l'accuser de ne s'être pas réuni à Moreau, dans la crainte d'être réduit à un rôle secondaire, ni de lui faire l'application de la réflexion suivante : *tant il est vrai que le vulgaire se laisse entraîner par ses passions !* Le Directoire qui était intéressé à chercher dans la conduite des généraux, la cause de la retraite des armées, n'adressa jamais de reproches à Jourdan, sur la direction suivie par celle qu'il commandait.

Si jamais un historien, animé de l'amour de la vérité, esquissant les principaux traits de cette campagne, fait la juste part de ceux qui y ont coopéré, on verra que son fâcheux résultat, attribué, par des écrivains malintentionnés ou peu instruits, aux fausses combinaisons de Jourdan, n'est imputable qu'au Directoire qui dirigeait, du Luxembourg, les opérations militaires jusque dans le cœur de l'Allemagne; rien ne dissimulera la faute que commit Moreau en livrant bataille à Latour sur le Lech, au lieu de suivre l'archiduc sur Neumarkt; la conduite du prince Charles, paraissant sous son véritable jour, prouvera, peut-être, qu'ébloui par le mince avantage obtenu à Wetzlar, il séjourna complaisamment à Hachembourg, pour recevoir les félicitations de ses courtisans, tandis qu'il devait pousser vivement, avec toutes ses forces, l'armée de Sambre-et-Meuse, afin de l'acculer devant Neuwied dont le pont était rompu, ou tout au moins d'entamer son arrière-garde à Ukerath. Pour nous, qui n'avons pas la tâche de venger le général sous les ordres duquel la plupart des plus célèbres capitaines de la France se sont fait gloire d'avoir débuté, et qui sommes pleins de respect pour le caractère de l'archiduc et d'admiration pour son génie militaire, nous nous bornons à rapporter les faits, sans semer notre récit d'amères réflexions.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE IX.

MARCHE DE L'ARCHIDUC SUR LA RIVE GAUCHE DU DANUBE. — COMBATS DE TEINING ET DE NEUMARKT. — RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR AMBERG. — COMBAT D'AMBERG. — RETRAITE SUR SCHWEINFURT.

Quoique le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse n'eût pas été maître d'engager une affaire générale et décisive, le but principal de ses instructions se trouvait rempli : Wartensleben, serré de près, n'avait pu se réunir à l'archiduc; son armée rejetée derrière la Naab, n'était séparée de celle de la république que d'une grande portée de canon, et ne pouvait faire aucun mouvement sans être aperçue; la dernière n'avait plus que cette rivière à franchir, pour la contraindre à se retirer en Bohême ou sur Ratisbonne. La division Bernadotte était à même de se lier ou de se réunir, au besoin, avec Moreau, dès qu'il arriverait à sa hauteur : ainsi Jourdan avait fait tout ce qui dépendait de lui, pour prévenir la jonction des armées impériales, et préparer la sienne à l'armée de Rhin-et-Moselle; mais Moreau qui se trouvait encore sur la Wernitz, près Donauwert lorsque son collègue arriva sur la Naab, ayant jugé à propos de rétrograder jusqu'à Hœchstetten et Dillingen, pour y passer le Danube et concentrer ses forces sur le Lech, leur jonction devint impraticable. Nous n'avons pas l'intention d'adresser des reproches au premier, persuadé que s'il n'arriva pas sur le Lech, au moment où l'armée de Sambre-et-Meuse prenait position sur la Rednitz, ainsi que le Directoire le lui avait recommandé, c'est qu'il lui fut impossible d'avancer plus rapidement; et qu'il eut de bonnes raisons pour ne pas laisser un corps d'observation sur la Wernitz, quand il se décida à passer sur la rive droite du Danube, malgré que le gouvernement lui en eût fait pressentir la nécessité (*voyez* pièce justificative, n° XVII). Il n'en est pas moins

vrai pourtant, que c'est parce que l'armée de Sambre-et-Meuse s'avança trop rapidement, ou que celle de Rhin-et-Moselle ne marcha pas assez vite, et se porta en totalité sur le Lech, que l'archiduc eut la facilité d'accabler la première (1).

Le Directoire qui avait indiqué Ratisbonne comme point de jonction aux deux armées, aurait dû prévoir le cas où l'un de ses généraux ne pourrait suivre le mouvement de l'autre, et leur recommander de régler leur marche, de manière à y arriver simultanément ; mais loin de croire qu'une semblable précaution fût nécessaire, toute sa correspondance pressait Jourdan de suivre rapidement son adversaire (*voyez* pièces justificatives, n°s XVIII, XIX, XX, XXI et XXII) ; et même cette instruction n'eût peut-être pas prévenu l'événement fâcheux qui survint, car la prudence, comme les règles de l'art militaire, prescrivait au Directoire, de confier, à l'exemple de l'Autriche, le commandement de ses armées à un seul chef, et de faire abandonner à celle de Sambre-et-Meuse la base d'opération de Dusseldorf, pour lui en faire prendre une nouvelle sur Strasbourg. Par ce moyen, le commandant en chef l'aurait attirée, sans risque, de Wurzbourg sur le Danube, pour la réunir à l'armée de Rhin-et-Moselle et menacer les États héréditaires d'Autriche avec toutes ses forces. Le corps laissé devant Mayence eût suffi pour couvrir les provinces de la rive gauche du Rhin, quand même Wartensleben aurait dirigé une partie de ses troupes vers Mayence, dans la vue de dégager cette place ; mais attendu qu'on eût été contraint d'évacuer Francfort, d'abandonner le pays de Darmstadt et la Franconie, et de renoncer aux contributions qu'on se proposait de frapper sur cette ville opulente et ces riches contrées, ce plan n'entra jamais dans la pensée du Directoire qui n'avait guère que cette ressource pour rétablir le dérangement de ses finances ; aussi recommandait-il sans cesse au général Jourdan de prendre garde à sa gauche, et de chercher à tourner lui-même la droite des Autrichiens, afin de couvrir les provinces conquises.

L'archiduc profita habilement de la position vicieuse où des considérations étrangères à l'art militaire avaient placé les armées françaises. Ce prince, après l'affaire de Neresheim, se retira sur la rive droite du Danube, et prit position derrière le Lech ; l'armée de Rhin-et-Moselle s'avança sur la Wernitz ; mais le pont de Donauwert ayant été brûlé, Moreau fit le mouvement rétrograde dont nous avons parlé plus haut, pour aller passer le fleuve à Hœchstetten et Dillingen. L'archiduc saisit ce moment favorable pour se réunir à son lieutenant. Il laissa, en présence de Moreau, sur le Lech et dans le Vorarlberg, une armée de 30,000 hommes, non compris le corps de Condé, et longea la rive droite du Danube avec le surplus de ses troupes, consistant en 23 bataillons et 56 escadrons, c'est-à-dire, environ 28,000 hommes (2) ; après avoir passé le fleuve à Ingolstadt, il se dirigea sur Hemau par Kœsching, Schamhaupt et Biedinbourg.

Le premier avis de la marche de l'archiduc parvint à Jourdan le 21 août, au moment où il s'établissait sur la Naab : la veille, l'avant-garde de Bernadotte avait repoussé les avant-postes ennemis au delà de Siebersdorf, et l'on sut, par des prisonniers, que le prince Charles s'avançait par la route de Ratisbonne. Jourdan n'en conçut pas une inquiétude bien vive : il supposait Moreau encore sur la rive gauche du Danube, et, persuadé qu'aussitôt que son collègue serait instruit de la marche de l'archiduc, il chercherait à lier son aile gauche à la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour attaquer le prince ; dans cette confiance, il se borna, à mander à Bernadotte, de ne pas s'avancer davantage, de tâcher de communiquer par des partis avec l'armée de Rhin-et-Moselle, enfin de se retirer lentement sur

(1) L'archiduc prétend que Jourdan aurait dû marcher d'Amberg sur Neumarkt au lieu de suivre Wartensleben sur la Naab ; mais, outre que cette marche eût été contraire aux instructions du Directoire, qu'eût-elle produit ? Le prince Charles ayant pris la détermination d'attaquer avec ses principales forces l'armée de Sambre-et-Meuse, rien ne s'opposait à la réunion de ses troupes avec celles de son lieutenant, sur Neumarkt, comme sur Amberg, et Jourdan n'en eût pas moins été entouré par des forces supérieures.

(2) C'est dans l'ouvrage de l'archiduc, que nous avons trouvé que les troupes qui marchèrent sur la rive gauche du Danube, consistaient en 28,000 hommes.

Nuremberg, s'il y était contraint par des forces supérieures (*voyez* pièce justificative, n° XXIII). Cependant, ayant appris dans la nuit du 21 au 22 août, par une dépêche de Moreau et un rapport de Bernadotte, que l'armée de Rhin-et-Moselle était passée sur la rive droite du Danube, et que son général persistait à concentrer ses forces sur le Lech, Jourdan prévit alors tous les malheurs qui menaçaient son armée : néanmoins, comme Moreau annonçait positivement qu'il *poursuivrait l'ennemi sans relâche et ne donnerait pas le temps à l'archiduc de se réunir à Wartensleben* (*voyez* pièces justificatives, n°s XXIV et XXV), il crut devoir attendre l'effet de ces promesses avant de commencer son mouvement rétrograde, afin de ne pas encourir le reproche d'avoir fait échouer les opérations de son collègue, par trop de circonspection, et ne se retira qu'à la dernière extrémité et lentement, pour donner le temps à Moreau de rappeler l'archiduc sur le Danube, soit par des avantages sur la rive droite de ce fleuve, soit par des manœuvres sur ses derrières, sur la rive gauche. Ainsi, dans cette occasion, une confiance bien naturelle, mais qui ne fut pas justifiée, et le désir de ne pas abandonner l'armée de Rhin-et-Moselle, mirent celle de Sambre-et-Meuse dans la situation critique dont elle se tira comme par miracle.

Le 21 août, l'archiduc porta une colonne aux ordres du général Hotze de Beilengries, sur Berchind; l'avant-garde de celle-ci commandée par le prince de Lichtenstein, occupa Pollanden et Bachausen, et plaça ses avant-postes sur la route de Nuremberg; le prince Charles arriva avec l'armée à Hernied, et poussa un corps d'avant-garde, aux ordres du général Nauendorf, sur Siebersdorf. Les avant-postes français se retirèrent en arrière de Batzenhausen. Alors Bernadotte réunit sa division sur la rive droite de la Laber, qui n'est dans cet endroit qu'un ruisseau marécageux, sa droite à Leidenbach et sa gauche à Traurnfeld, occupant le village de Teining sur son front; sa division consistait en 6,000 combattants dont 1,200 à cheval; l'archiduc avait sous ses ordres 28,000 hommes, dont au moins 10,000 de cavalerie; il était donc présumable que puisque le général français ne voulait pas se retirer sans combattre, sa troupe serait enveloppée et prise. Les déserteurs annonçaient que telle était aussi l'opinion de l'armée impériale; mais il en fut autrement. L'archiduc, agissant avec autant de circonspection que s'il avait eu devant lui des forces égales, s'avança en tâtonnant, et reconnut la position, le 22 août; les avant-postes français se replièrent, et le prince fit ses dispositions pour une attaque générale. L'ordre qui fut adressé à Hotze, de marcher sur Neumarkt, lui parvint trop tard; il ne put prendre part à l'action, et se borna à repousser quelques détachements qui observaient la route d'Ingolstadt; les troupes restées au camp d'Hernied, vinrent joindre le prince. La première attaque fut brusque et vigoureuse, mais reçue avec valeur et repoussée. Celles qui se succédèrent dans la journée, n'eurent pas plus de succès, et Bernadotte, avec une poignée de gens, conserva sa position, et fit éprouver une perte considérable à l'ennemi (1).

Quoique ce général eût soutenu avec avantage le combat de Teining, il sentit qu'il s'y compromettait en y restant plus longtemps; il se décida donc à faire sa retraite pendant la nuit, et prit position sur les hauteurs boisées, en arrière de Neumarkt, que son avant-garde occupa. La prudence lui conseillait de profiter de l'obscurité pour gagner Altorf, mais il crut devoir tenter un nouvel effort pour conserver Neumarkt qui couvrait la droite de l'armée, afin de donner à son général en chef, le temps de prendre ses dispositions de retraite.

Le 23 août au matin, les autrichiens s'avancèrent de tous côtés; la colonne de Hotze marcha de Berchind sur Neumarkt par la grande route; une autre colonne fut dirigée sur Posbeer, pour couper la route de Nuremberg et s'emparer de cette ville; le prince Charles, avec une troisième, suivit la route de Teining à Neumarkt. Hotze, manifestant

(1) L'archiduc termine la relation du combat de Teining par ces mots : *vers le soir, l'ennemi fut obligé de se retirer.* Bernadotte conserva sa position et ne fut pas obligé de se retirer; il fit sa retraite à onze heures du soir, parce qu'il prévit que son adversaire qui avait fait la faute de ne l'attaquer qu'avec une partie de ses forces, pourrait profiter de sa supériorité, pour enlever la faible division qui lui était opposée.

l'intention de tourner cette petite ville, en faisant filer des troupes sur la gauche, les Français l'évacuèrent; alors les Impériaux la traversèrent et commençaient à se déployer sous la protection de leur artillerie, lorsque Bernadotte se retira en bon ordre sur la position de Berg, un peu plus reculée. Non-seulement ses colonnes ne furent point entamées, mais elles se déployèrent de nouveau en arrière de ce village. Les Autrichiens s'étant avancés, et la nature du terrain leur permettant de développer leur nombreuse cavalerie, Bernadotte, après une nouvelle affaire qui dura environ une heure, se retira sur Altorf et de là sur Lauf, sans autre perte que de 500 hommes hors de combat, tant de ce jour que de la veille. Les Autrichiens en éprouvèrent une beaucoup plus considérable; on leur fit en outre 60 prisonniers.

Le premier avis que Bernadotte adressa au général en chef pour le prévenir qu'il était attaqué à Teining, ne lui parvint que le 22 août, à huit heures du soir, et sur-le-champ Bonnaud commandant la réserve de cavalerie, reçut l'ordre de partir. Ses instructions portaient qu'il se dirigerait sur Pielnhofen, et enverrait de là des patrouilles pour s'assurer si Bernadotte avait conservé sa position ou Neumarkt, et, dans ce cas, il devait se réunir à lui; mais dans la supposition que cela fût impossible, il lui était enjoint de se retirer sur Pfaffenhofen et Amberg, afin de couvrir la droite de l'armée (*voyez* pièce justificative, n° XXVI).

Jourdan informé, le 23 au matin, que Bernadotte avait fait sa retraite, sentit alors qu'il ne fallait plus compter sur la coopération de l'armée de Rhin-et-Moselle, et vit clairement que son énergie seule le sortirait de la position fâcheuse où il se trouvait. Les parcs et les équipages furent dirigés, de suite, sur Sulzbach : les troupes reçurent l'ordre de commencer leur mouvement rétrograde, à dix heures du soir. Pour éviter un engagement sérieux, le général en chef aurait désiré se porter en une seule marche, des bords de la Naab à Sulzbach; mais Bonnaud ayant été enveloppé dans la journée du 23, par une nuée de hussards ennemis, il devint impossible de lui faire tenir l'ordre de se retirer de Castel sur Pachetsfeld. L'armée fut obligée de l'attendre à Amberg, où ses premières instructions lui prescrivaient de se replier : cette circonstance donna lieu au combat d'Amberg.

Les colonnes se mirent en marche à onze heures du soir: la division Lefebvre se retira de Nabbourg, et vint prendre position entre Hirschau et Sulzbach; celle de Championnet passa la Wils à Hasmuhl, et s'établit parallèlement à la route de Castel; la droite prolongée jusqu'aux bois qui couronnent la plaine, et la gauche dans la direction d'Amberg; Grenier se plaça à sa gauche, sur le côteau en arrière de la ville; la division Collaud avait ordre de venir passer la Wils au-dessus d'Amberg, et de prendre position à la gauche de Grenier; de manière que, suivant l'intention du général en chef, ces trois divisions devaient former une seule ligne; la droite vers Haag, et la gauche, à Egelfie, afin d'être en mesure de continuer leur retraite aussitôt qu'on aurait des nouvelles de Bonnaud. Collaud ne devait laisser que son arrière-garde sur les hauteurs en avant d'Amberg et faire occuper cette ville (*voyez* pièce justificative, n°. XXVII). Mais comme il était précédé de la division Grenier, il fut obligé de rester en position sur la rive gauche de la Wils, jusqu'à ce qu'elle eût défilé, ce qui l'obligea à effectuer le passage de cette petite rivière en présence de l'ennemi qui suivait l'armée de près. La cavalerie et l'artillerie légère de Championnet et Grenier restèrent en avant du front de leurs divisions, dans la plaine à la droite d'Amberg; les bords de la Wils furent gardés par de l'infanterie légère; 3 bataillons et 2 régiments de cavalerie avaient été détachés sur la route de Castel, pour occuper la lisière du bois qui s'étend jusqu'auprès de Haag, afin de couvrir la droite, de l'armée, et protéger la retraite de la réserve de cavalerie.

Cette division était déjà rendue à Pielnhofen le 23 août, lorsque Bonnaud, informé de la retraite de Bernadotte, opéra la sienne sur Pfaffenhofen et de là sur Castel où il entra le 24, au matin. L'archiduc qui marchait par la route de Neumarkt à Amberg pour se réunir à Wartensleben, étant arrivé devant Castel, Bonnaud continua son mouvement, et le général en chef ne sut qu'il approchait d'Amberg, qu'au moment où les colonnes de Wartensleben débouchaient, et que des corps de cavalerie

avaient déjà passé la Wils à Lengfeld, et commençaient à se déployer à la hauteur de Keffering.

On ne saurait supposer, avec quelque probabilité, que l'intention du général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, fût de combattre contre des forces supérieures, dans une position aussi désavantageuse; s'estimant trop heureux d'avoir été rejoint par sa cavalerie, il ordonna la retraite sur Sulzbach. Les troupes qui avaient été détachées pour couvrir la droite, furent mises sous les ordres de Bonnaud. Ce général, quoique poursuivi par l'archiduc, fit sa retraite avec ordre et méthode, chargeant vigoureusement tout ce qui voulait le serrer de trop près. Les divisions Grenier et Championnet exécutèrent aussi leur mouvement rétrograde avec beaucoup de calme et de précision; cependant l'arrière-garde de la dernière fut coupée par un corps de cavalerie, et obligée de se retirer sur Hersbruck, par Pachetsfeld. La division Colland qui n'avait pas encore passé en entier la Wils, lorsqu'elle reçut l'ordre de retraite, fut suivie plus vigoureusement que les autres; néanmoins, l'intrépide Ney contint l'ennemi assez longtemps pour qu'elle effectuât le passage de la rivière, sans perte; lui-même avait évacué Amberg et se retirait en bon ordre et toujours combattant, lorsqu'arrivé à une certaine distance de là, il crut pouvoir ralentir sa marche et s'arrêter un instant. Cette imprudence lui coûta cher: bientôt la cavalerie autrichienne l'enveloppa. Ney vit trop tard que le courage ne suppléait point au nombre, et, convaincu de l'impossibilité de sauver son infanterie, il réunit ses escadrons et s'ouvrit un passage l'épée à la main; 2 bataillons de la 23e de ligne, qu'il laissa dans la plaine, commandés par leur chef Deshayes, se formèrent en carré, et se mirent en devoir de continuer leur marche; la cavalerie autrichienne les chargea à plusieurs reprises sans pouvoir les enfoncer. Ces valeureux soldats se firent un rempart avec les hommes et les chevaux qu'ils avaient tués à l'ennemi : il fallut faire avancer du canon pour battre en brèche cette citadelle mouvante. Lorsque la mitraille eut éclairci les rangs, la cavalerie impériale chargea de nouveau et sabra tous ceux qui n'étaient pas tombés sous le feu de l'artillerie; 700 hommes, la plupart blessés de plusieurs coups de sabre, furent faits prisonniers; tout le reste avait succombé. L'intrépide Deshayes survécut peu de jours à sa défaite; il mourut des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette affaire malheureuse. L'armée prit position sur les hauteurs en avant et en arrière de Sulzbach; la division Grenier fut détachée sur Pachetsfeld pour couvrir la droite (1).

La situation de l'armée devenait à chaque instant plus fâcheuse. L'archiduc en partant de Neumarkt, avait fait suivre Bernadotte, par une colonne aux ordres de Holze; une seconde avait pris la direction de Nuremberg et obligé le bataillon français qui gardait cette ville, de se reployer sur Forheim. Bernadotte avait été faiblement attaqué, le 24 août, à Lauf, mais voyant l'ennemi maître de la communication de Nuremberg à Forheim, il s'était mis en marche le 24 au soir, afin de le prévenir sur la Wiesent, et prit position, le 25 au matin, près de Forheim. Dès lors, l'armée ne put se retirer de Sulzbach, par la grande route, car il était présumable que les défilés de la Pegnitz seraient occupés par les troupes qui avaient suivi Bernadotte, et que l'archiduc la serrerait de près dans sa retraite.

Les habitants de Sulzbach indiquèrent comme chemin propre aux voitures, celui qui conduit de Sulzbach à Velden, en passant près de Neukirchen, et de là par Holenstein et Achtel; néanmoins le général en chef avant d'y engager son armée, le fit reconnaître par un officier général qui rendit compte qu'il était praticable. L'armée reçut ordre de se mettre en mouvement à minuit, sur deux colonnes. Celle de droite, formée des divisions Grenier et

(1) La critique de l'archiduc, au sujet de l'affaire d'Amberg, n'est pas fondée, puisqu'elle part d'une fausse base. Jourdan n'avait pas l'intention de combattre à Amberg, mais seulement d'attendre sa cavalerie. S'il se fût retiré de suite sur Sulzbach, Bonnaud aurait trouvé Wartensleben à Amberg, et aurait été pris. L'archiduc décore du titre pompeux de bataille, cette affaire, dont il a dressé un beau plan; si on voulait l'en croire, les Français ont défendu cette position. Il est cependant certain qu'ils se mirent en retraite aussitôt que Bonnaud fut arrivé et au moment où les colonnes ennemies commençaient à se déployer, n'ayant éprouvé d'autre perte que celle des deux bataillons qui furent pris à l'arrière-garde, par l'imprudence de Ney.

Championnet et de la réserve de cavalerie, prit la direction de Velden; elle était précédée du grand parc qui s'était ébranlé à neuf heures du soir; celle de gauche, composée des divisions Collaud et Lefebvre, prit la direction de Wilseck, sous les ordres de Kléber, arrivé le même jour à Sulzbach, et devait se porter de là, sur la Pegnitz, par Boden-Wegscheid, Mitteldorf et Engenthal (*voyez* pièce justificative, n° XXVIII). Les équipages de l'armée avaient reçu l'ordre de prendre les devants de celle-ci. Lorsque les troupes furent en pleine marche, le général en chef se porta rapidement en avant de la colonne de droite, pour reconnaître par lui-même la route qu'elle devait suivre; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'arrivé à Achtel, il vit l'impossibilité d'en faire descendre les voitures directement sur Velden, et qu'il fallait se rabattre sur la gauche, vers Vorrach, pour remonter ensuite la vallée étroite de la Pegnitz! Cet embarras devint encore plus grand, lorsqu'on s'aperçut que la plupart des équipages avaient suivi cette direction contre l'esprit des dispositions générales et qu'on apprit qu'il n'y avait point de chemin praticable pour sortir de Velden, et atteindre les hauteurs de la rive droite de la Pegnitz. Dans une situation aussi critique où son parc se trouvait à la merci des troupes légères autrichiennes, Jourdan fit arrêter Kléber à Wilseck, pour soutenir l'aile droite, si elle était attaquée; Bonnaud se porta avec sa division, un régiment de dragons et quelques bataillons de la division Grenier, sur Vorrach, pour couvrir la marche des équipages; Championnet détacha un bataillon sur Engenthal, pour protéger, au besoin, la retraite de Kléber; le gros de ces deux dernières divisions prit position en arrière d'Achtel. On força les habitants de Velden et des villages circonvoisins, à ouvrir une communication pour sortir l'artillerie de cet horrible défilé. Heureusement que l'archiduc resta pendant la journée du 25 vers Sulzbach, et ne fit suivre les colonnes républicaines, que par une avant-garde, et que Hotze qui était aux environs de Lauf, se borna à pousser des troupes légères sur Vorrach, par la vallée de la Pegnitz; Bonnaud suffit pour les repousser avec perte. Toutefois, la colonne d'équipages était si considérable, qu'on prit le parti de faire arrêter aux environs de Vorrach, toutes les voitures du pays et de cantiniers, chargées de butin pillé. Encombrées dans la vallée, elles formèrent une espèce de retranchement derrière lequel défilèrent les parcs et les équipages, sous la protection de la réserve de cavalerie. Tout ce qu'on avait de plus précieux, ayant ainsi été sauvé, l'armée se remit en marche dans la nuit du 25 au 26.

La division Championnet se dirigea sur Hilpoldstein et occupa Graffenberg; celle de Grenier marcha sur Bezenstein; Bonnaud, qui garda les dragons et l'infanterie, mis la veille à sa disposition, fit l'arrière-garde, et prit position sur le plateau en avant de Bezenstein. Les troupes légères de Kray s'étaient répandues dans l'espace qui séparait la droite de la gauche, pendant que la première s'était forcément arrêtée à Achtel, et la seconde vers Wilseck, de sorte qu'au moment où le général en chef voulut faire prévenir Kléber de continuer le mouvement prescrit par l'ordre du 24 au soir, les officiers ne purent percer jusqu'à lui. Toutefois, ce général se mit en marche dans la nuit du 25 au 26, mais au lieu de se porter sur Engenthal, ainsi qu'il en avait l'ordre, il prit la direction de Pegnitz, qui l'éloignait considérablement de l'aile droite. L'adjudant général que Jourdan lui avait envoyé, l'ayant rencontré dans cette ville, il se tourna alors vers Bezenstein, et rejoignit dans la nuit du 26 au 27 (1).

Quoique l'armée eût été tirée heureusement d'une situation dangereuse, on pouvait cependant encore craindre que le général Hotze, après avoir réuni toutes ses troupes, ne marchât contre Bernadotte et ne le forçât à s'éloigner de Forheim, ce qui l'aurait mise de nouveau en danger de ne pouvoir opérer sa retraite. Il était donc de la dernière importance pour Jourdan, d'atteindre au plus vite la Wiesent, et d'effectuer sa jonction avec Bernadotte.

(1) Kléber, en marchant sur Pegnitz, perdit une journée qu'on fut dans le cas de regretter; s'il eût pris la direction d'Engenthal, conformément à l'ordre de son général en chef, il serait arrivé en même temps que les autres divisions sur la Wiesent, le 27, et Jourdan aurait pu faire le lendemain l'expédition qui échoua pour avoir attendu l'aile gauche jusqu'au 29.

Le 27, de très-grand matin, les divisions Grenier et Championnet se dirigèrent sur Pretzfeld, village situé sur la Wiesent entre Ebermanstadt et Forheim, en passant par Leipolstein, Weydenthal et Urpring. Bonnaud et Klein formaient l'arrière-garde, et couvraient les flancs de cette colonne qui prit position sur la droite de la Wiesent, ayant Ebermanstadt à sa gauche, et sa droite vers Forheim. L'aile gauche arriva à Bezenstein, avant le départ des divisions de droite. Mais les troupes de Kléber étant trop fatiguées pour continuer leur marche, Collaud alla prendre une position intermédiaire, à moitié chemin de Bezenstein à Pretzfeld, et Lefebvre resta à Bezenstein. Bernadotte qui, comme nous l'avons dit plus haut, était arrivé à Forheim le 25, eut ses avant-postes attaqués le 26, mais réussit à chasser de Kerpach l'ennemi qui s'en était d'abord emparé.

Le 28, l'armée continua son mouvement; l'aile gauche arriva sur la Wiesent et prit position, la gauche à Ebermanstadt, et la droite à Weylersbach; les divisions Grenier et Championnet appuyèrent à droite et se réunirent à celle de Bernadotte. Toutes trois campèrent, la droite à la Rednitz, en arrière de Forheim, et la gauche dans la direction de Weylersbach; la réserve de cavalerie passa en seconde ligne.

Pendant cette marche aussi pénible que dangereuse, l'archiduc, après avoir séjourné le 25 près d'Amberg, était arrivé le 26 à Hersbruck, et Hotze dans les environs d'Erlang. Le lendemain, ce général et le prince de Lichtenstein passèrent la Rednitz à Bruch, et marchèrent sur Hochstet; le général Starray vint à Herzogenaurach par Furt et l'archiduc campa avec l'armée près de Rottemberg, faisant occuper Erlang. Enfin, le 28, jour où les Français s'étaient réunis sur la Wiesent, le prince de Lichtenstein poussa jusqu'à Burg-Eberach, et jeta des partis sur Eltmann et Bamberg; Hotze campa sur la Reiche-Eberach, à Pomersfelden et Muhlhausen; Starray à Hochstet, et l'archiduc à Herolzberg, ayant son avant-garde au delà d'Erlang. On voit par là que Jourdan était encore une fois entièrement tourné sur sa droite, par le corps de Hotze, fort de 25 bataillons et 60 escadrons. Déjà un parti du prince de Lichtenstein était entré dans Bamberg, et aurait infailliblement enlevé beaucoup de monde et d'équipages, si un aide de camp de Bernadotte ne fût accouru à la tête d'un escadron, au moment où l'ennemi se trouvait dispersé dans la ville. Cet officier chargea tout ce qui se présenta devant lui, nettoya les rues, et dégagea tous ceux qui se croyaient pris; un autre parti dirigé sur Eltmann, passa le Mein, et attaqua l'état-major et une colonne d'équipages qui faisaient halte à Zeil. L'escorte se battit vaillamment, et soutint le combat jusqu'à ce que toutes les voitures eussent filé; un seul caisson chargé de papiers fut pillé.

Le général en chef n'avait pas, à beaucoup près, une connaissance aussi exacte de la position de l'armée autrichienne, que celle que nous venons de donner; informé seulement qu'un corps d'armée campait à Hochstet, il supposait que c'était celui de Hotze, et que ce qu'on avait vu dans les environs de Pomersfelden et Burg-Eberach, ne consistait qu'en troupes légères qui avaient fait une pointe sur les derrières, pour précipiter la retraite. Imbu de cette opinion, il prit la résolution d'attaquer.

Dans la journée du 28, il fut ordonné à l'adjudant général Mireur, de se rendre à Bamberg, d'y organiser, en corps régulier, plusieurs détachements restés sur les derrières de l'armée, les isolés et les fuyards, et de marcher avec lui le lendemain sur Burg-Eberach. Le même jour, la division Bernadotte fut renforcée de 2 régiments de dragons de Championnet auquel Grenier fit passer un des siens, et se porta vis-à-vis Seussling où les officiers du génie avaient l'ordre de construire des ponts ainsi qu'à Hirscheid; elle devait passer la Rednitz le 29 à 2 heures du matin, et se diriger sur Hochstet, suivie de la réserve de cavalerie; il était prescrit à Championnet de filer immédiatement après, sur Pomersfelden, pour intercepter la communication entre Hochstet et Burg-Eberach; Grenier, qui arrivait ensuite, devait former la seconde ligne de Bernadotte; pendant ce temps, les divisions Lefebvre et Collaud se seraient concentrées près de Forheim, en laissant des détachements sur la gauche, pour observer le débouché difficile d'Ebermanstadt sur Bamberg, et Kléber aurait favorisé l'attaque de Bernadotte

sur Hochstet, en repoussant les avant-postes ennemis sur la rive gauche de la Wiesent, et jetant un corps de troupes sur Weilersdorf, par la rive gauche de la Rednitz (*voyez* pièce justificative, nº XXIX). Il est facile de juger par ces dispositions, que Jourdan croyait rencontrer peu de monde à Burg-Eberach et à Pomersfelden, et trouver le corps de Hotze réuni presqu'en entier à Hochstet; mais ce corps était partagé en 3 divisions, dont une, sous Starray, se trouvait à Hochstet, l'autre, commandée par Hotze, occupait Pomersfelden, et la troisième, aux ordres du prince de Lichtenstein, tenait Burg-Eberach. Malgré son erreur à cet égard, il est probable néanmoins que l'ennemi aurait été battu. En effet, on ne saurait disconvenir que la division de Starray n'eût été facilement rejetée derrière l'Aisch, par Bernadotte, et par conséquent séparée de Hotze; ce dernier appelant sans doute, en toute hâte, le prince de Lichtenstein à son secours, Mireur se serait emparé de Burg-Eberach et réuni à Championnet; Jourdan aurait ensuite fait contenir Starray sur la rive droite de l'Aisch, et attaqué Hotze avec ses principales forces; le succès de cette opération eût été d'autant plus certain, que l'archiduc n'arriva que le soir de ce jour-là, à Bayerdorf, et n'aurait pas été en mesure de soutenir son lieutenant. Supposé que Kray, qui commandait son avant-garde, eût voulu prendre part au combat, Kléber aurait été en état de s'y opposer, et même de remporter un avantage sur lui, puisqu'il aurait eu sous sa main à Forheim, les divisions Lefebvre et Collaud. Il résulte de tout cela, qu'on est fondé à dire que ces dispositions étaient bien combinées; qu'elles portaient à la fois, un caractère d'audace et de prudence, et auraient été couronnées de succès, si elles avaient pu être mises à exécution.

Cependant, le général en chef étant arrivé dans la nuit, pour passer la Rednitz à la tête des troupes de Bernadotte, on lui fit remarquer que le pont n'était pas praticable à l'artillerie, qu'il était même douteux que toute l'infanterie pût y passer, et on lui rendit compte que celui d'Hirscheid n'était pas encore commencé. Dès lors il fallut renoncer au premier plan, et expédier sur-le-champ de nouveaux ordres. Ainsi s'évanouit, par la négligence de l'officier du génie chargé de jeter les ponts, ou plutôt par l'impossibilité de se procurer les matériaux nécessaires, l'occasion qu'avait l'armée de Sambre-et-Meuse, de prendre sa revanche sur les Impériaux. Si Jourdan avait pu prévoir les difficultés qui s'opposèrent à leur construction, il aurait abandonné les bords de la Wiesent le 28 au soir, et concentré son armée près de Bamberg, d'où, le lendemain, il aurait marché avec le gros de ses forces sur Burg-Eberach, dont il eût vraisemblablement chassé Hotze, avant que l'archiduc fût à même de lui donner des secours. Mais, dans l'impossibilité d'exécuter le projet qu'il avait si heureusement conçu, il ne désespéra pas de chasser l'ennemi de Burg-Eberach, et de s'emparer de la communication de Wurzbourg. Bernadotte reçut l'ordre de se diriger, sans perdre de temps, sur Bamberg, d'y passer la Rednitz, de s'approcher le plus près possible de Burg-Eberach, et de s'établir de manière à couvrir la route de Bamberg et d'Eltmann, en attendant l'arrivée des autres divisions : Championnet et Grenier reçurent l'ordre de suivre ce mouvement; Bonnaud fut chargé de garder le gué de Seussling, et Klein celui de Hirscheid; Kléber, formant l'arrière-garde avec les divisions Lefebvre et Collaud, avait l'instruction de venir prendre position en arrière de Strullendorf; Bonnaud et Klein ne devaient se retirer qu'après que ses troupes auraient défilé.

Bernadotte se mit en marche; mais des retards provenant du changement subit des premières dispositions et surtout ceux que Kléber apporta à l'exécution des ordres qu'il avait reçus, ne permirent pas à Championnet de suivre Bernadotte, comme cela eût été nécessaire. La division de ce dernier n'arriva que tard de l'autre côté de la Rednitz où elle fit sa jonction avec la colonne de Mireur, sur la route de Burg-Eberach; alors ce général attaqua vivement l'ennemi, le chassa d'Aurach et de Buch, et déboucha en avant de la forêt de Steinach. Les Autrichiens, craignant que les Français ne gagnassent la route d'Eltmann, les attaquèrent en vain à plusieurs reprises. A la nuit, Bernadotte établit ses troupes dans la forêt; ses avant-postes à la lisière, d'où l'on découvrait Burg-Eberach. Cette attaque ne remplit qu'imparfaitement son objet, parce que ni Cham-

pionnet ni la réserve de cavalerie n'arrivèrent à temps pour prendre part à l'action; elle produisit néanmoins un bon effet, en ce que Hotze rappela à lui le prince de Lichtenstein qui interceptait, à Eltmann, la route de Bamberg à Schweinfurt (1).

Pendant que ces événements se passaient sur la rive gauche de la Rednitz, Kléber qui n'avait exécuté son mouvement sur Forheim qu'avec une lenteur inconcevable, eut un engagement à soutenir contre l'avant-garde de l'archiduc aux ordres de Kray. Cette action, d'abord de peu d'importance, devint sérieuse lorsque Starray voulut forcer le gué de Seussling pour prendre les Français à revers. Bonnaud le défendit vivement avec son artillerie, et y tint ferme jusqu'à ce que les troupes de Kléber eussent défilé. Ce général n'arriva que fort tard à Strullendorf. Championnet ne rejoignit Bernadotte qu'à la nuit; Grenier et Bonnaud restèrent sous les murs de Bamberg.

Le général en chef voyant échouer son expédition sur Burg-Eberach, aurait dû battre en retraite sur-le-champ, pour se porter de Bamberg à Schweinfurt, mais ne pouvant s'y résoudre, il fit une nouvelle tentative pour regagner sa communication sur Wurzbourg, par Burg-Eberach. Le 29 au soir, Greuier partit avec le parc d'artillerie, pour se rendre en une marche forcée à Schweinfurt. Bernadotte et Championnet reçurent l'ordre de tout disposer pour l'attaque du lendemain. Bonnaud se plaça en seconde ligne derrière eux, et Kléber fut chargé de couvrir Bamberg avec ses deux divisions. Jourdan s'étant porté, le 30, à la pointe du jour, en avant de ses vedettes, s'aperçut que l'ennemi avait reçu des renforts considérables. Privé de renseignements d'émissaires, il conjectura que l'archiduc avait réuni sur ce point ses principales forces, et crut prudent de renoncer à une attaque dont le succès paraissait douteux, et les suites désastreuses en cas d'échec. C'était une erreur : l'archiduc était encore au delà de la Wiesent, entre Forheim et Erlang; le prince de Lichtenstein seulement avait rejoint Hotze, et ce dernier n'avait reçu de Starray que 5 bataillons et 4 escadrons de renfort. Ces troupes à portée d'ailleurs d'être soutenues, pendant l'action, étaient plus que suffisantes pour justifier le parti qu'il prit de se mettre en marche sur-le-champ, pour prévenir les Impériaux à Schweinfurt.

Trois bataillons et 400 chevaux de la division Championnet remontèrent le ravin d'Aurach par son rebord gauche, et prirent position à la tête des bois en avant d'Eltmann, pour garder ce débouché et couvrir la marche de l'armée. Jourdan aurait bien voulu faire prendre cette direction aux troupes réunies sur la rive gauche de la Rednitz, pendant que celles qui étaient sur l'opposée auraient exécuté leur mouvement par la droite du Mein, ce qui l'eût considérablement accéléré. On chargea Championnet de prendre des renseignements sur la nature des communications; il rapporta que les chemins étaient impraticables aux colonnes embarrassées d'artillerie. Il fallut renoncer à ce projet. Cependant, ce général fut induit en erreur, car le commandant du détachement qui prit cette direction, déclara qu'il en avait trouvé un excellent. Cette circonstance prouve combien il est difficile de faire la guerre dans un pays ennemi dont les habitants vous trompent à chaque instant, et dont on n'a que des cartes inexactes. Le gros de la division Championnet vint passer le Mein à Viret, sur un pont qu'on y avait jeté; prit la route de Schweinfurt, et marcha jusqu'à Zeil, où il fit une halte de six heures. Bernadotte suivit ce mouvement. Bonnaud, avec la réserve de cavalerie et les troupes légères du premier, ne quitta sa position que quand les divisions eurent passé le Mein; dans le même temps, les troupes aux ordres de Kléber vinrent le franchir à Hallstadt, sur deux ponts qu'on y avait construits, et suivirent la route de Schweinfurt jusqu'à Zeil où elles arrivèrent comme les autres divisions en partaient. Après avoir pris six heures de repos, Kléber eut ordre de marcher sur Lauringen, dans la crainte que l'ennemi ne se rendît maître de la rive gauche du Mein, entre Eltmann et Schweinfurt, d'où il aurait pu fusiller à plaisir les Français, dans le long défilé formé par la route. Le 31, les divisions Bernadotte, Championnet, Grenier et la cavalerie, campèrent aux environs de

(1) Pendant que les Français opéraient leur mouvement de Forheim sur Bamberg, le prince de Lichtenstein s'était avancé jusqu'à Eltmann, Hotze sur Burg-Eberach et Starray vers Pommersfelden.

Schweinfurt; celles de Lefebvre et de Collaud prirent position aux environs de Lauringen.

La marche de l'archiduc et la retraite de Jourdan ne changèrent rien au plan du Directoire; fermement persuadé que les avantages remportés par Moreau sur le Lech, rappelleraient le prince sur le Danube, il prescrivit formellement au général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse de rester sur la Rednitz. Il est vrai de dire que la lettre ne lui parvint que lorsqu'il était déjà en marche sur la Lahn; mais elle prouve qu'en opérant sa retraite avec plus de précipitation, et donnant à l'archiduc la facilité de rétrograder des environs d'Erlang ou de Wurzbourg sur le Danube, il eût encouru le reproche d'avoir abandonné lâchement l'armée de Rhin-et-Moselle : au surplus, cette dépêche, en justifiant Moreau, de ne pas avoir suivi l'archiduc, sur la rive gauche du Danube, démontre combien le Directoire était peu fondé dans la prétention de diriger les armées de son cabinet (*voyez* pièce justificative, nº XXX).

Les Français étaient enfin sortis avec honneur de la position critique où ils s'étaient trouvés depuis l'époque où ils avaient commencé leur retraite. Encore que l'archiduc se fût rendu maître des communications de l'armée, qu'il eût sur elle une supériorité de plus de 25,000 hommes, et que sa nombreuse cavalerie lui donnât les moyens de la harceler de toutes parts, il n'avait cependant pu l'entamer, ni lui enlever son artillerie, ni ses équipages; tous les avantages qu'il remporta sur elle, se réduisirent à la prise de 2 bataillons faite à Amberg, sur l'arrière-garde, succès qu'il dut uniquement à l'opiniâtreté mal entendue du général Ney; si tout autre que Jourdan se fût tiré aussi honorablement d'une pareille situation, les trompettes de la renommée n'auraient pas suffi pour proclamer cet exploit; mais étranger à toutes sortes d'intrigues, il ignora l'art de se faire une réputation dans les journaux, et voilà pourquoi ses ennemis ont eu tant de facilité à lui attribuer les fausses combinaisons et les revers de cette campagne.

CHAPITRE X.

BATAILLE DE WURZBOURG.

Jourdan entouré par la cavalerie impériale pendant sa retraite sur Schweinfurt, n'avait pu donner de ses nouvelles à Moreau, ni recevoir des siennes. A son arrivée dans cette ville, il trouva enfin une dépêche de ce général, en date du 25 août, qui lui faisait part de l'avantage remporté sur le comte Latour, et de la marche de l'armée de Rhin-et-Moselle au delà du Lech (*voyez* pièce justificative, n° XXXI). Dès lors, il espéra, et tous ses généraux avec lui, qu'un succès aussi important déterminerait l'archiduc à faire soutenir Latour par un gros détachement; dès lors aussi l'honneur et le devoir lui commandèrent de n'abandonner la Franconie, qu'après avoir tenté le sort des armes et acquis la certitude d'être hors d'état de s'y maintenir. Vainement de froids calculateurs viendront après l'événement, la carte d'une main et le tableau des mouvements des armées belligérantes de l'autre, nous démontrer que Jourdan aurait dû accélérer sa marche sur la Lahn; nous leur répondrons, qu'ignorant le parti auquel s'était arrêté l'archiduc, incertain si ce prince avait conservé avec lui, la totalité de ses forces, ou s'il en avait fait marcher une partie sur le Danube, il était grand et généreux de prendre la détermination la plus honorable, puisqu'elle était la plus dangereuse (1).

L'armée française, harcelée sans cesse sur ses derrières, par l'ennemi et par les habitants armés, manquait de subsistances : la plupart du temps, les soldats n'avaient eu pour toute nourriture que les pommes de terre qu'ils arrachaient dans les environs de leurs bivouacs; cette pénurie, jointe à des marches longues et continuelles, avaient épuisé leurs forces physiques, sans affaiblir leurs forces morales. L'armée, convaincue qu'elle ne cédait qu'à la grande supériorité des Autrichiens, et pleine de confiance dans ses chefs, était disposée à ressaisir l'offensive au premier ordre, et à faire les derniers efforts pour vaincre un ennemi qu'elle était accoutumée à voir fuir depuis trois ans. Jourdan qui connaissait ses heureuses dispositions, ne douta pas qu'après lui avoir donné un séjour, elle ne fût en état de se mesurer de nouveau avec l'ennemi. Ce séjour ne fut point perdu; des mesures furent prises pour lui assurer ses subsistances, quelques changements réclamés pour le bien du service se firent aussi dans son organisation intérieure. Le général Collaud, n'étant plus en état de supporter les fatigues de la campagne, reçut l'autorisation de se retirer pour soigner sa santé (2); les corps qu'il commandait furent répartis dans les autres divisions : la 43e demi-brigade d'infanterie de ligne et le 11e régiment de dragons passèrent, ainsi que le général Jacopin dans celle de Lefebvre; la 20e demi-brigade d'infanterie légère, le 1er bataillon de la 23e de ligne (3), le 6e régiment de chasseurs

(1) Il ne faut que lire les pièces justificatives, pour se convaincre que si le général en chef eût abandonné la Franconie sans combattre, il se serait attiré les reproches les plus graves de la part du Directoire.

(2) L'archiduc dit : *une mésintelligence trop marquée régnait entre les généraux de division*, il (Jourdan) *fut forcé de renvoyer Collaud sur les derrières* : il est vrai qu'il régna momentanément une légère mésintelligence entre le général en chef et quelques généraux, mais Collaud y fut étranger et ne se retira que parce que ses forces étaient épuisées.

(3) Les deux autres bataillons de cette demi-brigade avaient été faits prisonniers à Amberg.

à cheval et le général de brigade Ney, furent incorporés dans la division Grenier; la 8e demi-brigade d'infanterie légère et le général de brigade Bastoul, furent rejoindre celle de Championnet; la 9e demi-brigade d'infanterie de ligne, le 14e de dragons et le général de brigade Toury, renforcèrent Bernadotte; le 4e régiment de cavalerie rentra à la réserve de cette arme. Kléber devait conserver le commandement supérieur de la division Lefebvre qui seule forma l'aile gauche; mais sa santé ne lui permit pas de continuer ses services.

Le général en chef avait le dessein de faire marcher, le 2 septembre, l'armée sur Kitzingen et Dettelbach. Ce projet était convenable, car en supposant que l'archiduc eût fait rétrograder une partie de ses troupes sur le Danube, l'armée aurait été en mesure de se porter rapidement sur Nuremberg: dans le cas contraire, si ce prince avait conservé près de lui toutes ses forces, Jourdan aurait pu disputer le passage du Mein; et s'il venait à être forcé, se replier sur Wurzbourg, solide point d'appui qui eût facilité ses manœuvres sur les deux rives du Mein. L'archiduc aurait pu, à la vérité, jeter des partis sur Gemunden, mais il n'était pas probable qu'il prît cette direction avec le gros de ses troupes, puisque ses communications avec Latour auraient couru risque d'être interceptées, tandis que rien n'eût empêché la jonction des deux armées françaises.

Cependant l'archiduc réunit la sienne dans la journée du 31 août, sur la route de Bamberg à Wurzbourg, entre Burg-Eberach et Neusess. Le lendemain, Hotze se présenta devant Wurzbourg, avec 6 bataillons et 9 escadrons, en même temps que 2 bataillons et 4 escadrons, aux ordres de Kienmayer, passèrent sur la rive gauche du Mein, pour investir la citadelle. La garnison de Wurzbourg consistant en 1 bataillon de 600 hommes, et quelques isolés, après avoir escarmouché avec l'ennemi, rentra dans la place dont elle ferma les portes; mais les habitants les ouvrirent aux colonnes autrichiennes, ce qui força les Français à se retirer dans la citadelle (1). Hotze mit 2 bataillons dans Wurzbourg, et prit position sur le Galgenberg, colline qui commande la place, et s'élève sur le rebord gauche du ravin qui prend sa naissance au-dessus de Kœrnach. Starray qui avait suivi le mouvement de Hotze par Kitzingen, avec 15 bataillons et 17 escadrons, se plaça sur les hauteurs de Reperndorf. Le prince de Lichtenstein occupa Bibergau, Euerfeld et Erfeldorf, avec 3 bataillons et 16 escadrons; ses avant-postes étaient à Seligenstadt. Kray marcha avec une colonne de 13 bataillons et 41 escadrons, sur Geroldzhofen où il campa, poussant ses avant-postes sur Schweinfurt. Le général Elsnits occupa, avec 5 bataillons et 17 escadrons, Hasfurt sur la rive droite du Mein. L'archiduc resta avec 12 bataillons et 26 escadrons à Ober-Schwarzach.

On informa Jourdan, le 1er septembre au soir, que l'ennemi s'était présenté devant Wurzbourg, sans lui dire qu'il s'en était emparé; néanmoins, comme il apprit en même temps l'arrivée des Autrichiens à Hasfurt et à Geroldzhofen, il sentit qu'il n'était plus temps d'opérer son mouvement sur Kitzingen, et se flatta d'arriver assez tôt à Wurzbourg, pour sauver cette place. La réserve de cavalerie à laquelle fut joint un escadron de troupes légères, en prit sur-le-champ la direction pour rétablir les communications avec la garnison et reconnaître l'ennemi. Elle fut suivie le 2, à 2 heures du matin, par les divisions Bernadotte et Championnet, que Grenier devait soutenir après avoir été relevé par Lefebvre; celui-ci avait reçu l'ordre de venir prendre position près de Schweinfurt, pour observer les corps ennemis qui occupaient Hasfurt et Geroldzhofen, et couvrir la communication sur la Saale, par où l'armée devait se retirer, au cas qu'elle ne pût regagner la route de Wurzbourg à Francfort.

Bonnaud rencontra les avant-postes autrichiens en avant du village d'Estenfeld, les repoussa et rangea sa cavalerie en bataille, en attendant l'infanterie. Bernadotte ayant annoncé au général en chef, qu'il était obligé de s'éloigner momentanément de l'armée, pour soigner sa santé, le général de brigade Simon, prit le commandement de sa division, à la tête

(1) Le général de division Bollemont, commandant l'artillerie de l'armée, qui venait d'arriver à Wurzbourg pour faire des dispositions relatives aux munitions, fut obligé de s'enfermer dans la citadelle avec la garnison et en prit le commandement.

de laquelle le général en chef se mit en marche à 2 heures du matin. Ayant rejoint Bonnaud vers midi, il fit emporter le village de Lengfeld et le mamelon de Steinberg qui s'élève sur la droite du ruisseau de Werschbach, d'où l'on découvre tout ce qui se passe dans Wurzbourg; les Français se rendirent maîtres également du moulin d'Aumuhle et traversèrent le vallon. Le gros de la division Bernadotte prit position sur les hauteurs en avant de Lengfeld, ayant sur son front, le ravin de Rottendorf; Simon fit occuper le moulin d'Aumuhle; 2 bataillons et 2 escadrons gardèrent le Steinberg. Vers le soir, Hotze fit une tentative vigoureuse pour reprendre les hauteurs dont les Français s'étaient emparés, mais il fut repoussé avec perte.

Dès que Starray fut informé de la marche des Français sur Wurzbourg, il quitta Reperndorf et vint s'établir derrière le ruisseau qui coule d'Euerfeld à Rottendorf; son infanterie garnit plusieurs petits bois qui se trouvent entre Euerfeld et Kœrnach, et poussa ses avant-postes jusqu'à ce dernier village.

Cependant, Championnet, conformément à ses instructions, avait suivi le mouvement du général Simon et déployé ses troupes; la droite à la chaussée de Wurzbourg à Schweinfurt, et la gauche prolongée en arrière de Kœrnach. Le général en chef informé que l'ennemi occupait ce bourg, chargea Championnet de l'en chasser. Ce général, après une attaque vigoureuse, s'en empara non-seulement, mais encore des petits bois qui sont en avant où il jeta de l'infanterie et du canon : la cavalerie aux ordres de Klein exécuta une charge brillante près d'Euerfeld, mais la nuit qui mit fin au combat, ne permit pas d'en recueillir le fruit. Starray se retira sur Rottendorf et s'établit en avant de ce village, vis-à-vis la division Bernadotte; il fit en même temps fortement occuper le bois d'Euerfeld. Championnet campa en avant du ruisseau qui arrose Kœrnach, appuyant sa droite à Estenfeld, et étendant sa gauche jusque sur les hauteurs où le ruisseau prend sa source. La division de cavalerie qui ne pouvait être employée sur la droite, à cause de la nature du terrain, vint s'établir à Mainbrunn; celle de Grenier qui n'arriva qu'à la nuit, fut placée en réserve, entre Unter-Bleichfeld et Ober-Bleichfeld.

Si Jourdan n'avait suivi que les conseils de la prudence, dès qu'il apprit la prise de Wurzbourg, il se serait retiré par Arnstein, en même temps que Lefebvre sur Hamelburg, pour de là continuer sa marche avec toutes ses forces, sur la Lahn ou Francfort; mais les combats de la journée avaient rendu aux troupes toute leur énergie; elles brûlaient d'en venir aux mains, et le général en chef n'aurait pas ordonné la retraite, sans se déshonorer; il est des circonstances où les règles de la prudence et les calculs les plus sages doivent céder au sentiment de l'honneur; or, Jourdan se trouvait dans cette position. D'ailleurs les forces reconnues dans la journée paraissaient inférieures aux siennes; il prévoyait, à la vérité, qu'elles seraient renforcées pendant la nuit, mais ne sachant pas où se trouvait l'archiduc, ni s'il avait fait un détachement vers le Danube, il ne désespéra pas de remporter un avantage important, avant que son adversaire eût réuni tous ses moyens, et se décida à attaquer le lendemain. Quelques militaires ont pensé qu'en prenant cette détermination, il aurait dû appeler près de lui la division Lefebvre; mais ils n'ont pas sans doute fait attention que Schweinfurt se trouvant menacé par Elsnitz et par Kray, il était indispensable de les faire contenir, pour couvrir la retraite de l'armée sur Hamelburg, dans le cas où l'action qui allait avoir lieu vers Wurzbourg, serait malheureuse : autrement, l'armée française aurait trouvé l'ennemi dans les défilés derrière elle, et se serait vue contrainte de se faire jour l'épée à la main, en abandonnant son artillerie et ses équipages; Lefebvre devait donc rester à Schweinfurt, tant que ce débouché serait menacé par des forces supérieures; et le général en chef ne pouvait être instruit du changement des dispositions de l'ennemi sur ce point, que par les rapports de ce général.

Cependant l'archiduc qui, comme on l'a vu plus haut, s'était réuni à Wartensleben, avec 28,000 hommes, n'avait envoyé sur le Danube, que 8 bataillons et 22 escadrons, sous les ordres de Nauendorf, dans la vue de couvrir ses communications contre les entreprises de Moreau, et d'appuyer la position de Latour. Ce faible détachement n'avait point enlevé au prince Charles, sa supériorité sur l'armée de Sambre-et-Meuse, ni rétabli l'équilibre

entre Latour et Mureau. Néanmoins ce dernier demeura convaincu que le prince n'avait marché au secours de son lieutenant qu'avec 12 bataillons et 5 régiments de cavalerie, et que la presque totalité de ces troupes était retournée devant lui (*voyez* pièces justificatives, n°s XXXII et XXXIII). Cette erreur eut sans doute une grande influence sur les déterminations du général français. Quoiqu'il en soit, l'archiduc ayant eu avis de la marche de Jourdan sur Wurzbourg, saisit cette occasion pour lui livrer bataille, avec toutes ses forces, dans l'espoir de remporter une victoire décisive, sur une armée inférieure à la sienne de près de moitié. On ne tardera pas à voir que ces flatteuses espérances ne se réalisèrent qu'à demi.

Le prince Charles ordonna à Kray de ne laisser à Geroldzhofen que 5 bataillons et 9 escadrons, pour observer, sur la gauche du Mein, la division Lefebvre déjà tenue en échec par la brigade Elsnitz sur la rive droite, et de venir passer cette rivière avec le surplus de ses troupes, sur un pont jeté à Schwarzach; celles du camp d'Ober-Schwarzach; prirent la même direction, sous les ordres de Wartensleben.

Un brouillard épais favorisa les mouvements des Autrichiens, le 3 septembre jusqu'à huit heures. Aussitôt qu'il fut dissipé, Hotze et Starray attaquèrent les troupes de Bernadotte, sur les hauteurs en avant de Lengfeld dont elles furent repoussées. Simon concentra sa division en arrière de ce village; sa droite, sur le mamelon qui domine le moulin d'Aumuhle et sa gauche à Estenfeld. Ainsi posté, ce général empêcha les Autrichiens de déboucher, repoussa leurs diverses tentatives, et n'opéra sa retraite qu'après en avoir reçu l'ordre.

Pendant ce temps, Championnet attaqua les troupes placées en avant du bois d'Estenfeld, s'empara de celui-ci, ainsi que de tous les taillis en avant du village, força l'infanterie autrichienne à se retirer derrière le ruisseau qui arrose Rottendorf, et poussa sa cavalerie jusqu'au près d'Euerfeld. Ces avantages le placèrent sur le flanc droit des Impériaux.

Le général en chef voyant la division Bernadotte en mesure d'empêcher l'ennemi de déboucher de Lengfeld, prit alors la détermination de faire soutenir Championnet par Grenier et la réserve de cavalerie, afin de pénétrer jusqu'à Rottendorf, sur les derrières de Starray et de Hotze. Grenier reçut à cet effet l'ordre de s'avancer sur Seligenstadt, et de marcher en seconde ligne. Ce mouvement bien conçu, aurait amené un succès complet et décisif, s'il n'eût pas existé une trop grande disproportion entre les forces des deux partis. Mais au moment où Grenier se disposait à l'exécuter, il aperçut dans les plaines de Vogelsberg une immense colonne de cavalerie, ce qui le détermina à ne soutenir Championnet qu'avec un seul régiment d'infanterie, deux escadrons de dragons et partie de son artillerie légère, et de rester avec le gros de sa division à Ober-Bleichfeld où il couvrait mieux la communication de Schweinfurt et la route de retraite. La colonne découverte, se composait des troupes de Kray et de Wartensleben qui avaient passé le Mein, et s'avançaient, les premières sur Brosselsheim, pour déborder la gauche des Français, et les autres sur Euerfeld, pour se lier à la droite de Starray.

Jourdan, averti par Grenier, ordonna à la réserve de cavalerie de se porter à la gauche de Championnet, et d'y remplacer la cavalerie légère de Klein qui s'était jetée à gauche afin de ralentir la marche de Kray; au même moment, il ordonna au général Simon qui, dans sa position, ne pouvait se servir de troupes à cheval, d'en envoyer une partie à Championnet, et se porta sur le point de sa ligne le plus fortement menacé.

L'immense développement de la cavalerie des Impériaux, lui faisant présumer que l'archiduc n'avait pu réunir autant de troupes sans affaiblir les corps qui observaient Schweinfurt, il expédia de suite des officiers à Lefebvre, pour l'engager à détacher une partie de sa cavalerie sur Wipfeln, afin d'appuyer la gauche de l'armée, et de couvrir ses communications; mais déjà les coureurs ennemis interceptaient la route de Wurzbourg à Schweinfurt, et barrèrent le passage aux officiers. Ce contre-temps, quoique fâcheux, n'ôta pas tout espoir; on se flatta que Lefebvre, instruit du départ d'une partie des troupes ennemies qui le retenaient, et entendant le bruit du canon, marcherait au secours de celles engagées devant Wurzbourg; ce fut en vain: n'ayant reçu aucun avis de la

marche de Kray sur Schwarzach, ni d'ordre de son général en chef il garda sa positinn, dans la crainte de compromettre l'armée, en dégarnissant le point qui couvrait sa retraite (1).

Grenier s'étant aperçu que Kray dirigeait une colonne sur Diepbach, dans l'intention d'envelopper la gauche de l'armée, détacha 2 bataillons et 100 chevaux, pour défendre l'approche de la forêt d'Heiligenthal; au moment même, son avant-garde fut vivement attaquée et ramenée sur Ober-Bleichfeld; afin de soutenir la retraite de celle-ci, ce général porta trois bataillons et un régiment de dragons sur une hauteur à droite du village, qui arrêtèrent l'ennemi; toutefois quelques escadrons de hussards arrivèrent sur les derrières de la division, attaquèrent son parc, s'emparèrent de 4 à 5 bouches à feu, et les auraient toutes enlevées sans la valeureuse résistance de quatre compagnies d'infanterie qui les obligèrent à s'éloigner.

Cependant, les cuirassiers autrichiens aux ordres de Wartensleben, se déployaient, la droite en arrière d'Euerfeld et la gauche en avant d'Erfelndorf, tandis qu'à leur gauche les grenadiers de la réserve se formaient en bataille sur deux lignes. L'apparition de ces troupes, suspendit la marche jusqu'alors victorieuse de Championnet, et le força de faire un mouvement sur sa droite, pour mieux se lier avec le général Simon, et s'appuyer à des bois et des taillis propres à garantir son infanterie des attaques de la cavalerie. Sur ces entrefaites, Bonnaud arriva en arrière du bois de Sperler à la gauche de la division Championnet. Le général en chef lui confia le commandement de toutes les troupes à cheval réunies sur ce point, lui recommandant de charger vigoureusement la cavalerie autrichienne. Au moment où ce brave général débouchait par l'intervalle de deux petits bois, dans la plaine, la cavalerie légère de Championnet et celle de Grenier qui se trouvaient en avant sur la gauche, étaient vivement ramenées. Il n'a pas le temps de faire ses dispositions; sa colonne, dont la tête est à peine formée, est elle-même assaillie par une masse de cuirassiers. La charge sonne, et les deux partis se choquent avec fureur. A mesure que les escadrons français débouchent, ils se mettent en bataille, et entrent en carrière; ceux de droite sont obligés de plier, mais ceux de gauche, par un mouvement aussi prompt qu'exécuté à propos, tombent sur le flanc droit de l'ennemi, portent le désordre dans ses rangs, et le mènent battant quelques centaines de toises: cependant, le général en chef voyant que la seconde ligne de l'ennemi s'ébranle, fait sonner le ralliement. On n'était pas encore bien réuni quand cette seconde ligne fondit sur les escadrons épars; on croise le sabre, mais les Français épuisés, étonnés de l'immense supériorité des Autrichiens font un demi-tour général. En vain Jourdan et Bonnaud s'efforcèrent de les rallier et de les ramener au combat, ils ne s'arrêtèrent que derrière l'infanterie dont la contenance et des feux bien entendus, arrêtèrent la poursuite de l'ennemi.

Alors convaincu de l'inutilité de ses efforts contre des forces aussi supérieures, Jourdan marqua la retraite sur Arnstein.

L'aile gauche étant beaucoup plus près que l'aile droite de ce point, le général Grenier resta le dernier sur le champ de bataille, pour couvrir la retraite des divisions Bernadotte et Championnet. Il réunit d'abord ses troupes à Ober-Bleichfeld où il combattit quelque temps, puis il se replia sur Unter-Bleichfeld, d'où il se dirigea sur Arnstein, par Fehrbrunn, marchant lentement, et s'arrêtant dans toutes les positions avantageuses, pour retarder la poursuite de l'ennemi. Ce général laissa en arrière une pièce démontée. Quatre compagnies de la 67e demi-brigade, commandées par le chef de bataillon Chauchard, formant l'extrême arrière-garde, furent enveloppées : ces 250 hommes se soutinrent longtemps en carré, et ne mirent bas les armes, qu'après avoir fait éprouver une perte considérable à l'ennemi (2).

Championnet, conformément à ses instruc-

(1) L'ennemi, pour mieux tromper Lefebvre, engagea une vive affaire d'avant-postes, qu'il prolongea jusqu'à la nuit.

(2) L'archiduc dit que deux bataillons de la division Grenier qui s'étaient formés en carré, furent sabrés ou faits prisonniers. Quoique certain du contraire, nous nous sommes cependant adressé à ce général, pour nous mieux assurer de la vérité: il nous a certifié n'avoir perdu dans cette journée, que les quatre compagnies dont nous avons parlé.

tions, se retira lentement sur les hauteurs en arrière de Kœrnach où il s'arrêta avec la réserve de cavalerie, jusqu'à ce que la division Bernadotte fût arrivée à sa hauteur. Celle-ci opéra son mouvement rétrograde par Rimpar et Gundersleben : les 3 bataillons qui le protégeaient à la lisière d'un bois près de ce dernier village, éprouvèrent quelque perte, mais ne furent point faits prisonniers, comme l'archiduc le prétend (1). Le général Simon abandonna une pièce démontée ; sa division et celle de Championnet continuèrent la marche sur Arnstein, par la forêt de Gramschatz.

La poursuite de l'ennemi fut d'abord assez vive, mais les colonnes marchant en bon ordre, repoussèrent par leur feu, tout ce qui les serrait de près. La réserve de cavalerie forma l'arrière-garde jusqu'à la forêt, et manœuvra avec calme et précision : l'ennemi ayant voulu charger les 2 pièces d'artillerie légère de l'extrême arrière-garde, fut reçu vigoureusement par le 17e régiment qui lui tua une trentaine d'hommes. On voyait souvent, il est vrai, les hussards autrichiens voltiger sur les flancs des colonnes et même quelquefois les précéder; mais plusieurs payèrent cher leur audace; l'armée se réunit dans la nuit du 3 au 4 septembre à Arnstein. Sa perte, en y comprenant celle des combats de la veille, ne s'éleva pas au delà de 2,000 hommes, dont environ 1,000 prisonniers. Elle perdit en outre 7 pièces de canon, dont 2 faute de moyens de transport.

De l'aveu de l'archiduc, les Impériaux mirent en action 31,000 hommes d'infanterie et 13,000 de cavalerie. Le nombre des Français qui se trouvèrent sur le champ de bataille n'excède pas 27,000 combattants, dont moins de 4,000 à cheval (2). Ce prince exagère aussi beaucoup leur perte, et fait sabrer leurs bataillons par la cavalerie autrichienne, avec une dextérité merveilleuse. En lisant sa relation, on est tenté de croire que l'armée de Sambre-et-Meuse fut presque détruite. Nous sommes bien éloigné de penser qu'il a voulu en imposer à ses lecteurs; son erreur provient sans doute des rapports exagérés de généraux qui auront voulu rehausser à ses yeux l'éclat de sa victoire; mais il n'en est pas moins vrai que les choses se sont passées du côté des Français, ainsi que nous venons de le rapporter.

L'archiduc adresse à Jourdan de sévères reproches sur ses dispositions; et sans doute ils sont mérités, puisqu'ils partent d'un prince qui écrit aussi bien qu'il combat : cependant on se demande, pourquoi avec une telle supériorité numérique, il n'a pas remporté d'avantages décisifs, contre un adversaire si peu digne de lui?

Sans nous ériger en censeur, ni prétendre discuter les principes d'un art que tant d'écrivains nous démontrent et que si peu de géné-

(1) L'archiduc dit dans sa relation, qu'une demi-brigade entière fut prise ou sabrée : c'est une erreur propagée par un journal rédigé par un adjudant général, à la fin de la campagne. Le tableau inséré à la suite des pièces justificatives prouve, qu'excepté les deux bataillons de la 23e demi-brigade faits prisonniers à Amberg, et celui de la 88e resté dans la citadelle de Wurzbourg, aucun corps ne fut *pris* ni *sabré* pendant le cours de la campagne.

(2) Quoique nous n'ayons pas l'état de situation des troupes françaises, à l'époque de la bataille de Wurzbourg, il nous est cependant facile de démontrer que le nombre de celles mises en action ne s'élevait pas au delà de 27,000 hommes.

En effet, d'après l'état de situation, n° 6, page 284, la force de l'armée, au moment où elle s'éloigna de Francfort, s'élevait à. . . . . . . 46,097 h.

L'archiduc n'ayant pas fait mention sur le tableau de son armée, des troupes d'artillerie, il est juste de défalquer de celui de l'armée

Report. . . .		46,097 h.
française, 1° les troupes de cette arme portées pour.	1,595	
2° Deux bataillons de la 23e demi-brigade, faits prisonniers à Amberg	1,400	
3° Un bataillon qui était en garnison à Wurzbourg	600	19,095
4° Les pertes essuyées dans les divers combats, depuis le départ de l'armée de Francfort, jusqu'à son retour à Schweinfurt. . . *(Voyez à la suite des pièces justificatives, le Tableau des pertes de l'armée).*	3,000	
5° La division de Lefebvre qui resta devant Schweinfurt. . .	12,500	
Reste.		27,000 h.

Cette évaluation est certainement au dessus de la vérité.

raux en chef, mettent en pratique, nous croyons pouvoir remarquer, que si loin de passer le ravin de Kœrnach, entre ce village et celui de Lengfeld, le prince Charles eût marché rapidement sur Unter-Bleichfeld, et qu'au lieu de perdre un temps précieux à déployer son armée et à former ses lignes, il eût poussé vivement ses colonnes sur Arnstein, la division Bernadotte et partie de celle de Championnet n'auraient jamais atteint ce point avant lui. Jourdan pouvait peut-être mieux faire, mais nous pensons qu'il est excusable de ne pas avoir trouvé dans ses troupes disponibles, les *moyens de former des réserves et des secondes lignes, d'appuyer ses flancs et de garantir ses communications* contre un ennemi dont la première ligne était aussi nombreuse que toute l'armée française. Nous avons expliqué plus haut pourquoi Lefebvre resta à Schweinfurt, et par quels motifs Jourdan se détermina à combattre contre les règles de la prudence; c'est maintenant au lecteur impartial, qu'il appartient de juger à qui cette journée fait le plus d'honneur.

CHAPITRE XI.

RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR LA LAHN. — DÉBLOCUS DE MAYENCE.

L'archidue, maître de la communication de Wurzbourg à Francfort, se trouvait en mesure de porter rapidement un gros détachement sur le bas Mein, et de le réunir à la garnison de Manheim, non investie. Ces troupes, en opérant leur jonction avec la garnison de Mayence, forte de 16,000 combattants, auraient été en état de contraindre Marceau à en lever le blocus et à se retirer sur la Lahn; de son côté, le prince Charles, en marchant vivement sur Limbourg ou Wetzlar par Aschaffenbourg, pouvait s'opposer à la réunion de l'armée de Sambre-et-Meuse et du corps de Marceau : ainsi Jourdan n'avait d'autre parti à prendre que de marcher sur la Lahn, par le chemin le plus court. Il était d'autant plus urgent pour lui d'y arriver, que les munitions allaient bientôt manquer. Celles des places conquises avaient pourvu jusqu'alors à ses besoins; mais depuis qu'on était privé de cette ressource, on se trouvait dans la nécessité de les tirer avec beaucoup de peine, de la rive gauche du Rhin; il n'était pas moins instant de s'en rapprocher, pour rétablir l'artillerie qui avait souffert considérablement, par de longues marches sur des chemins presque impraticables.

Le 4 au matin, l'armée partit des environs d'Arnstein, et fut camper derrière la Saal, près de Hamelbourg; Lefebvre se retira en même temps de Schweinfurt sur Kissing. Le lendemain, elle marcha sur Bruckenau et prit position sur la rive droite de la Sinn; Lefebvre formant l'arrière-garde, à Ober-Leuchterbach. Le 6, la marche fut dirigée sur Schluchtern, où l'armée passa la Kintzig et ne laissa, sur la rive gauche, que l'arrière-garde.

Le général en chef informé que l'ennemi s'était montré du côté d'Orbe et d'Auffenau, fit les dispositions suivantes, pour couvrir le flanc de l'armée dans sa marche du lendemain et protéger les parcs et les équipages qui filaient sur Wetzlar, par Birstein, Nidda et Budsbach: Grenier fut prendre position le même jour à Ulmbach, et reçut l'ordre d'en partir le lendemain pour se rendre à Wiengs, portant, sur Budingen, le général Ney, avec 6 escadrons, 4 compagnies de grenadiers et 2 pièces d'artillerie légère, pour repousser les partis qui se présentaient dans cette direction. La division Bonnaud, se rendit le 7 à Urtemberg, d'où le lendemain elle marcha sur Friedberg, afin de couvrir la grande route de Francfort à Wetzlar. Bonnaud rencontra l'ennemi à la porte de Friedberg et le repoussa au delà de Rosbach. Les divisions Championnet et Lefebvre reçurent l'ordre d'aller par Ulmbach s'établir en arrière de Birstein, où devait se rendre également le général Simon, en suivant d'abord la grande route de Francfort jusqu'à Steinau, pour soutenir l'adjudant général Mireur. Ce dernier, avec 10 escadrons 4 compagnies de grenadiers et 3 pièces d'artillerie légère, après avoir couvert, à Saalmunster, le flanc de l'armée, pendant sa marche, devait prendre position à Heilstein, tandis que le gros de la division se serait réuni à Birstein aux troupes de Lefebvre et de Championnet. Mais, ayant eu avis pendant la nuit, que l'ennemi se montrait sur toutes les communications qui, de la Kintzig et du Mein, aboutissent à la Lahn, le général en chef ordonna à la division Bernadotte de se porter à Ortemberg, à Grenier et Championnet, de pousser jusqu'à Stemberg, et à Lefebvre, de prendre position avec l'arrière-garde, en arrière d'Alurolh. Cet ordre ne reçut pas son entière exécution. La difficulté des chemins et un orage

affreux qui survint vers le soir, ne permirent à Championnet, ni à Simon, d'atteindre les points qui leur avaient été indiqués : le premier bivouaqua dans les bois qu'on trouve entre Alnroth et Stemberg; le second prit position entre Budingen et Ortenberg. Ney et Mireur rencontrèrent quelques troupes légères qu'ils repoussèrent facilement.

Le 8, les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, campèrent aux environs de Butzbach; celle de Lefebvre prit position en arrière de Bergstadt; la réserve de cavalerie et quelques escadrons de troupes légères étaient à Friedberg; le détachement de Ney occupa Lich. Le jour suivant, l'armée continua sa marche sur la Lahn. Les divisions Grenier et Championnet vinrent passer cette rivière à Wetzlar et prirent position sur la rive gauche de la Dille, la gauche à Kintzinbach et la droite dans la direction de Wetzlar; l'avant-garde de la première, conduite par Ney, resta en avant de Giessen. Simon détacha de Butzbach sur Weilbourg, l'adjudant général Mireur avec 8 escadrons, 2 bataillons et 3 pièces d'artillerie légère; le gros de la division Bernadotte vint également passer la Lahn à Wetzlar et s'établir sur le plateau de l'abbaye d'Altenbourg. Lefebvre et Bonnaud firent l'arrière-garde, et restèrent sur la rive gauche, en avant de Wetzlar.

Ainsi s'opéra la retraite des environs de Wurzbourg sur la Lahn. On donna constamment la chasse aux coureurs qui se montrèrent aux arrière-gardes et sur les flancs des colonnes; on dispersa les habitants armés qui voulurent s'opposer au passage; on ramena toute l'artillerie française, et l'on n'abandonna que celle des places conquises, qu'on n'avait pas eu le temps d'évacuer. Aucun convoi ne tomba entre les mains des Impériaux, et la perte en hommes, quoi qu'en dise l'archiduc, se réduisit à quelques traîneurs et maraudeurs. Le plus grand mal causé par les coureurs autrichiens fut l'enlèvement de tous les courriers. En arrivant sur la Lahn, le général en chef ignorait encore si Marceau avait reçu l'ordre de faire sa retraite, et ce ne fut que le 10, qu'il sut qu'il s'était retiré sur Limbourg.

Après la bataille de Wurzbourg, l'archiduc n'avait fait suivre l'armée française que par Elsnitz et le prince de Lichtenstein. Le premier prit la direction de Gemunden avec 5 bataillons et 16 escadrons, et le second, celle de Kissing, avec 7 bataillons et 21 escadrons; ni l'un ni l'autre n'était donc en état de faire éprouver des échecs considérables à une armée qui, loin d'être en déroute, conservait toute son énergie. En effet, officiers et soldats convaincus que la retraite était occasionnée par des causes indépendantes de leur courage et l'habileté de leurs généraux, ne soupiraient qu'après le moment de changer d'attitude, et de reprendre l'offensive (1); mais l'archiduc jugea, avec raison, que ces faibles détachements suffiraient pour inquiéter sa marche, et qu'elle ne leur tiendrait tête que derrière la Lahn.

Cependant la garnison de la citadelle de Wurzbourg dépourvue de vivres, fut obligée de se rendre le 4 au matin. Le même jour, le prince Charles, passa le Mein, sur un pont construit pendant la nuit à Zeil, et se dirigea par Aschaffenbourg, sur Francfort, où il fit son entrée le 8. Son avant-garde rencontra, deux jours auparavant, à Benhach une demi-brigade et deux escadrons, chargés, par Marceau, de nettoyer la forêt de Spessart infestée de paysans et de déserteurs, et eut avec ce détachement, un engagement fort chaud. Les républicains essuyèrent quelques pertes, mais se firent jour, car il est moins facile d'écharper un régiment français sur le champ de bataille, que de le faire disparaître d'un trait de plume, dans une histoire(2).

Dès le 7 au soir, Marceau avait rappelé à Hocheim les troupes de Bonnard campées sur la rive gauche du Mein, à son embouchure dans le Rhin, et fait détruire le pont de Russelsheim. Bonnard étant tombé malade, le général de brigade Bonnet en prit le commandement; ce dernier et le général de brigade Daurier commandaient immédiatement sous Marceau,

(1) Quel que soit le bon ordre qui règne dans une retraite, il y a toujours quelques fuyards; ceux-ci, pour déguiser leur lâcheté, répandent les bruits les plus alarmants et les plus ridicules; ces bruits sont recueillis par les oisifs et les malveillants qui publient bientôt que tout est perdu; environ 1,200 fuyards arrivèrent sur la Lahn et le Rhin, et de suite ceut rapports annoncèrent au Directoire, que l'armée était en pleine déroute.

(2) L'archiduc dit positivement que ces troupes furent dispersées et taillées en pièces.

les 12,000 hommes qui bloquaient Mayence. Il y avait eu outre, sur la rive droite, la divisinn Poncet, forte de 4,000 hommes, qui furmait le blocus d'Ehrenbreitstein. Quant à la division Hardy, elle resta sur la rive gauche du Rhin, et opéra sa retraite sur la Nahe.

Le 8, Marceau réunit ses troupes sur le plateau de Dotzheim, près de Wisbaden. Le lendemain, un détachement de la garnison de Mayence voulut inquiéter leur retraite, mais il fut repoussé (1). Le général français mit ses troupes en marche sur trois colonnes qui arrivèrent le 10, à Nassau, Dietz et Limbourg.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que les troupes de l'armée du Nord, qu'on aurait pu employer si utilement au blocus de Mayence et au siége d'Ehrenbreitstein, n'avaient servi qu'à rassurer le gouvernement batave, sur les craintes chimériques d'un débarquement d'Anglais, et des dispositions du roi de Prusse ; le Directoire s'étant enfin décidé à prescrire au général Beurnonville de diriger un corps de troupes sur Ehrenbreitstein, pour relever celles de Poncet et en commencer le siége, Jourdan apprit le 10, que la division Castelverd forte de 6,000 hommes, venait d'arriver sous cette place (*voyez* pièce justificative, n° XXXIV); cette mesure tardive ne remplit pas son objet; déjà il n'était plus temps de songer à cette opération; néanmoins ce renfort devenait précieux. Il se rendit le 11, à Limbourg pour organiser les troupes des deux armées, qui se trouvaient sur la basse Lahn.

Le général Duvigneau fut détaché avec 2 demi-brigades et 100 chevaux des troupes de Marceau pour relever la division de l'armée du Nord; une autre demi-brigade passa à la division Bernadotte; les quatre restantes formèrent une division dont Puncet prit le commandement ; elle occupa Dietz ; celle de Castelverd, Nassau ; toutes deux furent mises sous les ordres de Marceau.

L'armée française, réunie sur la Lahn, s'élevait à environ 50,000 hommes, mais la cavalerie, déjà si inférieure en nombre à celle de l'ennemi, dès l'ouverture de la campagne, était considérablement affaiblie, et ne comptait pas plus de 5,000 combattants. On sait combien les troupes de cette arme se fondent rapidement à la guerre, et s'il est vrai que leur perte est toujours en raison des fatigues qu'elles essuient, on concevra facilement combien dut être réduite la cavalerie de l'armée de Sâmbre-et-Meuse, qui soutint cette longue et pénible retraite. L'artillerie était en fort mauvais état; on manquait de munitions et de moyens de transports; l'armée éprouvant d'ailleurs une grande disette de subsistances et surtout de fourrages, le général en chef se vit hors d'état de reprendre l'offensive, avant que le gouvernement eût pourvu aux plus pressants besoins. Dès son retour à Schweinfurt, prévoyant cette situation fâcheuse, il avait envoyé à Paris un de ses adjudants généraux, pour rendre compte de ses opérations et résigner le commandement; ne recevant aucune réponse, il renouvela sa demande avec instance, et résolut de se tenir sur la défensive; désirant néanmoins cacher sa résolution à son adversaire, afin de le retenir sur le bas Rhin, et l'empêcher de se porter contre Marceau, il réunit, d'abord, la majeure partie de ses forces du côté de Wetzlar, et laissa l'avant-garde et sa réserve de cavalerie, en avant de cette ville. En prenant cette position, il prévint les intentions de son gouvernement, qui dès l'arrivée de l'armée sur la Lahn, ne manquait jamais de recommander de porter le gros de ses forces sur la gauche, et de s'éloigner du Rhin, le plus possible. Malgré cela, comme il était essentiel de garder le débouché de Limbourg, qui était le plus rapproché de la ligne de retraite, tant qu'on resterait sur la défensive, Bernadotte et Bonnaud, reçurent l'ordre d'y marcher et de s'y établir.

Le 11, l'armée tenait les positions suivantes : l'avant-garde aux ordres de L[illegible] sur la rive gauche de la Lahn, appu[illegible] gauche à Dudenhofen, et sa droite aux hauteurs [illegible] Wetzlar; la division Grenier campée en [illegible]rière de Atzbach, ayant son avant-garde devant Giessen; Championnet appuyait sa gauche à la Dille, couronnait les hauteurs en arrière de Wetzlar et occupait le poste de Leiu; il avait détaché le général Klein sur Weilbourg, avec la 8e demi-brigade d'infanterie légère, pour y relever l'adjudant général Mireur, défendre ce débouché et soutenir au besoin Bernadotte; ce dernier qui avait repris le commandement de

(1) L'archiduc dit que Marceau perdit 2 pièces de canon: cela peut être, cependant nous n'avons trouvé aucune trace de cette perte.

sa division, était campé sur les hauteurs d'Offheim, occupant Runckel et Limbourg, avec une avant-garde sur la rive gauche de la Lahn; la réserve de cavalerie cantonnait derrière lui; Marceau occupait les hauteurs de Minsfelden, sur la rive gauche de la Lahn avec l'avant-garde de Poncet; le gros de cette division, marchait pour se réunir en arrière de Dietz. Celle de Castelverd exécutait son mouvement sur Nassau, pour garder la basse Lahn jusqu'à son embouchure; le grand quartier général était à Wetzlar.

Il faut convenir que cette position était étendue; mais restreint à la défensive, comment en prendre une plus resserrée? Les deux grands débouchés de la Lahn sont Wetzlar et Limbourg; or, ne pouvant prévoir sur lequel l'archiduc se porterait, il fallait se mettre en mesure de repousser les premiers efforts de l'ennemi, sur chacun d'eux, afin d'avoir le temps de réunir les troupes sur le véritable point d'attaque. L'archiduc blâme Jourdan de n'avoir pas concentré son armée en arrière de Limbourg : le général français rendait plus de justice à son adversaire; il savait qu'en rassemblant son armée sur les hauteurs de Limbourg, celui-ci ne commettrait pas la faute de l'attaquer de front; qu'il marcherait par Wetzlar et le déborderait par sa gauche; et s'il ne la concentra pas à Wetzlar, c'est qu'elle n'était pas encore en état de reprendre l'offensive. Si, comme l'observe le prince Charles avec plus de raison, Jourdan, déterminé à rester sur la défensive, avait rassemblé ses forces dans une position intermédiaire, pour se porter vers le défilé par lequel auraient débouché les Impériaux, c'eût été sans doute le meilleur parti; qu'on nous permette cependant d'observer, que c'est moins sur un point intermédiaire, que sur un point plus reculé, qu'il aurait convenu de les réunir; en effet, si, par exemple, Jourdan eût établi son armée sur la Wiedbach, en arrière d'Altenkirchen, son adversaire ne serait pas venu l'attaquer impunément; mais pour exécuter cette manœuvre, il eût fallu être libre; or Jourdan avait une connaissance trop approfondie de l'esprit du Directoire, pour se charger de la responsabilité qu'elle entraînait : abandonner la Lahn sans combattre eût été aux yeux du gouvernement républicain une faute, peut-être même un crime, dont le général ne se serait jamais lavé. D'ailleurs, comment faire vivre les troupes et surtout les chevaux, dans ce pays agreste et ruiné? Nous sommes donc fondé à conclure que si l'armée donnait prise sur elle, par sa position trop étendue, d'un autre côté, elle aurait couru risque, dans une position plus resserrée, d'être contrainte à la retraite, par une simple manœuvre de l'ennemi, ce qui était contraire aux intentions du général en chef, qui voulait la remettre à son successeur, derrière la Lahn (1). On verra, dans le chapitre suivant, que s'il n'avait rien changé aux dispositions prises d'abord, il aurait été en mesure de repousser les attaques de l'archiduc.

(1) Le général Jourdan informé que Beurnonville avait reçu l'ordre de le remplacer, il lui convenait de chercher à conserver ses positions sur la Lahn, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

CHAPITRE XII.

COMBATS SUR LA LAHN. — RETRAITE DE L'ARMÉE SUR LE RHIN.

L'archiduc, après avoir réuni ses troupes aux environs d'Aschaffenbourg, se porta vers la Lahn le 9, sur trois colonnes. La première, formée de l'avant-garde aux ordres de Kray, consistant en 11 bataillons et 31 escadrons, était suivie par l'archiduc, avec 31 bataillons et 38 escadrons. Kray marcha par Staden et Munzenberg où il arriva le 11. L'archiduc se dirigea sur Windecken où il séjourna le 11; le lendemain, il partit pour Friedberg, et arriva le 13, à Usingen.

La seconde colonne, forte de 10 bataillons et de 33 escadrons, aux ordres de Hotze, marcha par Hombourg, et prit position, le 13, à Mult.

La troisième, de 12 bataillons et de 15 escadrons, commandée par le général Neu, prit la direction de Wisbaden; son avant-garde atteignit Kirchberg, le 11; mais le gros de sa colonne resta à Schwalbach et Neuhof (1).

Le 11, les troupes légères de Kray s'avancèrent sur Giessen et attaquèrent vivement l'avant-garde de Grenier. La cavalerie fut obligée de se replier sur la rive droite de la Lahn; l'infanterie se renferma dans la ville qui est à l'abri d'un coup de main, et où elle aurait résisté avec avantage, aux efforts des Autrichiens, s'ils n'avaient été introduits par les habitants qui leur en ouvrirent les portes. La garnison déjà prisonnière fut rendue sur la menace que fit Grenier de brûler la ville. L'ennemi qui s'était également emparé de Klein-Linden, en fut chassé, et Grenier conserva un poste sur la rive gauche de la Lahn.

Lefebvre, sous les ordres de qui le général en chef avait mis, momentanément, Grenier et Championnet, en rendant compte de l'attaque de Giessen, annonça que l'ennemi s'était présenté sur plusieurs points de la ligne, et paraissait disposé à tenter une attaque générale (*voyez* pièces justificatives, n°s XXXV et XXXVI). Ce rapport détermina Jourdan à retourner à Wetzlar. En y arrivant le 12 au soir, il fut informé que l'archiduc était à Friedberg, ce

(1) L'archiduc n'évalue la force de son armée qu'à environ 50,000 hommes, dont 12,000 de cavalerie; ce prince doit s'être trompé: il dit n'avoir mis en action à la bataille de Wurzbourg que 44,000 hommes; mais dans ce nombre ne sont pas compris 6 bataillons et 17 escadrons qui étaient à Hasfurt, sous les ordres d'Elsnitz; 5 bataillons et 10 escadrons qui étaient à Geroltzhofen sous Staader, et 2 bataillons, 4 escadrons, sur la rive gauche du Mein, aux ordres de Kienmayer. Quand nous n'évaluerions ces 13 bataillons et 31 escadrons, qu'à 10,000 hommes, on trouverait qu'à l'époque de la bataille de Wurzbourg, l'armée impériale devait s'élever à plus de 54,000 hommes; si maintenant nous en déduisons 3,000 tant pour les pertes qu'elle éprouva, que pour tenir compte des 11 escadrons dirigés de Wurzbourg sur Manheim, l'armée autrichienne sera encore de 51,000 combattants, en arrivant aux environs de Francfort; et comme le prince Charles appela à lui 8,000 hommes de la garnison de Mayence, il nous semble qu'il a dû marcher sur la Lahn avec 59 ou 60,000 combattants.

qui le confirma dans l'opinion qu'il se dirigeait sur Wetzlar ou Giessen. L'armée ennemie s'étant rapprochée de la Lahn, Lefebvre ne se serait pas maintenu plus longtemps sur la rive gauche, sans se compromettre. Il reçut l'ordre de prendre position, la droite appuyée à la Dille, à Hermestein, la gauche dans la direction de la division Grenier et de faire occuper Atzbach et Heukelheim. Le quartier général fut transporté à Hasslar.

Ce mouvement s'exécuta dans la nuit du 12 au 13, on laissa en avant de Wetzlar quelques postes d'observation qui se retirèrent à l'approche de l'ennemi. Les Autrichiens entrèrent dans la ville dont ils occupèrent le pont qu'on avait négligé de couper. La division Grenier fit un mouvement sur la gauche, et alla camper sur les hauteurs de Kleeberg et Fetzberg. Son avant-garde culbuta les avant-postes établis sur la rive droite de la Lahn et prit position sur les hauteurs en avant de Krofdorf; 4 compagnies d'infanterie et 1 escadron furent envoyés à Hohen-Solms, pour donner la chasse aux partis qui traversaient la Lahn à Lollar, et venaient rôder sur les derrières.

Le 13, le général Klein soutint un vigoureux combat à Weilbourg. La 8e demi-brigade d'infanterie légère qui défendait ce poste, combattit avec la plus grande valeur, et repoussa l'ennemi : la perte des Français fut de 25 morts et 80 blessés.

L'archiduc, après avoir renforcé Kray, de 5 bataillons et de 11 escadrons, s'était avancé d'Usingen sur Weilmunster, où il arriva le 13, et opéra sa jonction avec le corps de Hotze campé à Mult. Le même jour, il reconnut la position des Français ; une assez vive fusillade fut engagée sur la Lahn, depuis Tilhiar jusqu'à Runckel, mais elle n'eut aucun résultat. L'avant-garde de Marceau qui fut attaquée en même temps à Minsfelden tint ferme et donna le temps à la cavalerie de Bonnaud et à celle de Bernadotte de marcher à son secours. L'intrépide Marceau en prit le commandement, attaqua l'avant-garde de l'archiduc et la rejeta au delà de Kirchberg, où elle fut recueillie par la colonne du général Neu qui marchait dans cette direction.

Jourdan ignorant ce qui s'était passé devant Limbourg, et persuadé que l'archiduc se trouvait à Friedberg, dans l'intention de diriger sa principale attaque sur la gauche des Français, commit une faute très-grave. Tandis que sa droite était menacée par les principales forces de l'ennemi, il ordonna à Bonnaud de quitter les environs de Limbourg pour se rendre promptement à Hasslar ; et prescrivit à Bernadotte d'abandonner les hauteurs d'Offheim pour se rapprocher de Weilbourg et y relever les troupes de Championnet; en même temps, ce dernier reçut l'ordre de réunir sa division en arrière de Wetzlar, en gardant toutefois les bords de la Lahn jusqu'à Lein.

Sur ces entrefaites, on reçut le rapport de l'affaire qui avait eu lieu, le 14, en avant de Limbourg. Les généraux assurant que l'archiduc était devant eux, il eût été temps encore de contremander le mouvement de la droite à la gauche, mais Jourdan persista dans son erreur, et crut entrevoir, dans les manœuvres de l'ennemi, le projet d'attirer du côté de Limbourg toute son attention, pour ensuite tenter avec plus de succès une attaque sérieuse contre Giessen et Wetzlar. La lenteur que son adversaire avait mise dans tous ses mouvements, lui fit même présumer qu'il avait détaché des troupes sur le Danube, ou qu'il en dirigeait sur la rive gauche du Rhin, par Mayence, pour menacer Coblentz et obliger les Français à précipiter leur retraite. Comme dans l'un ou l'autre cas, il était bien déterminé à s'avancer sur le Mein, il ne changea rien aux dispositions prises, et voilà ce qui occasionna la retraite de l'armée.

Kray qui, par ses démonstrations sur Giessen, avait puissamment contribué à faire prendre le change sur le véritable projet de l'archiduc, agit plus sérieusement. Le 16, les troupes jetées dans la forêt qui est entre Lollar et Hohensolms, en débouchèrent et repoussèrent les avant-postes de la gauche de Grenier. Les Autrichiens se présentèrent en même temps sur les bords de la Lahn, au-dessus de Giessen, forcèrent, par le feu de leur artillerie, les avant-postes français à se retirer. Après avoir franchi commodément la rivière au gué de Wismar, ils se rangèrent en bataille sur les hauteurs, vis-à-vis de Kleeberg et de Fetzberg. Leur mouvement fut favorisé par une forte canonnade contre la droite de Grenier, et par des démonstrations sur les bords de la Lahn, entre Giessen et Wetzlar. Le général en chef

informé de ce qui se passait, ordonna à Bonnaud de marcher au secours de Grenier, et à Lefebvre de lui envoyer une demi-brigade, le régiment de cuirassiers et une demi-batterie d'artillerie légère; il se rendit de sa personne aussitôt sur le champ de bataille. La canonnade et la fusillade étaient très-vives, mais l'action encore indécise. Après avoir bien examiné les dispositions de l'ennemi, Jourdan s'aperçut qu'il n'avait pas, dans cette partie, des forces aussi considérables qu'il l'avait supposé jusqu'alors, et reconnut le tort qu'il avait eu de ne pas ajouter une entière confiance aux avis qui lui avaient été adressés de la droite. Cependant, comme il fallait repousser l'ennemi qui se trouvait en présence, il prit ses mesures. Grenier réunit une partie de son infanterie, la forma en colonne, lui fit longer le bois auquel était appuyée la droite des Autrichiens, et chercha à la déborder. Cette manœuvre exécutée avec valeur et intelligence, fut couronnée du plus heureux succès : l'ennemi fut culbuté et obligé de se retirer précipitamment sur la rive gauche de la Lahn. Afin de protéger la retraite, Kray fit déboucher quelques bataillons de sa réserve par Giessen, pour attaquer la brigade Olivier restée sur les hauteurs. Mais cette diversion qui réussit d'abord, fut bientôt repoussée. Bonnaud se porta au-devant d'eux avec la cavalerie, et donna le temps à l'infanterie de se rallier. Ce général s'étant mis à la tête de 2 escadrons, longea un ravin qui le séparait de l'ennemi, tomba sur le flanc de ses tirailleurs et en sabra un grand nombre. Sur ces entrefaites, le général Leval qui commandait le renfort envoyé par Lefebvre, s'étant réuni à Olivier, ils chargèrent de concert les Autrichiens et les forcèrent à se retirer sur Giessen, dans le plus grand désordre. La perte des deux partis fut considérable. Le général Dalesme fut atteint de deux balles qui ne lui occasionnèrent que de légères contusions; mais l'armée et particulièrement le général en chef, eurent à regretter le général Bonnaud, qui fut frappé d'une balle à la cuisse : cet officier distingué mourut peu de mois après, des suites de sa blessure, emportant l'estime et les regrets de tous ses camarades.

Pendant que ces événements se passaient du côté de Giessen, il en était survenu vers Limbourg d'une plus grande importance.

Le 15 septembre, les troupes légères de l'archiduc firent une nouvelle reconnaissance de la position de Marceau; à leur approche, ce général se porta à leur rencontre et les culbuta sur Nieder-Brechen.

Le mouvement opéré par les troupes françaises sur la gauche, nécessita des changements dans les dispositions des divisions de droite: en conséquence, Bernadotte s'établit de la manière suivante : 2 bataillons, 1 régiment de dragons et 3 pièces d'artillerie légère sous les ordres du général Friant, formèrent sa gauche, et occupèrent les bords de la Lahn, depuis Dickirchen jusqu'à Lalmberg; sa droite commandée par le général Simon, qui avait également sous ses ordres une demi-brigade d'infanterie, 1 régiment de dragons et 3 pièces d'artillerie légère, occupa Runckel; son corps de bataille était campé en arrière de Weilbourg, ayant une avant-garde en avant de cette ville.

Marceau qui, depuis le départ de Bernadotte de Limbourg, n'était plus en état d'occuper les hauteurs en avant de cette ville, rappela son avant-garde sur la rive droite de la Lahn, et disposa ses troupes ainsi qu'il suit :

La division Castelverd était chargée de la défense de la Lahn, depuis Holtzappel jusqu'à son embouchure; la défense de Limbourg était confiée à 7 bataillons de la division Poncet, et celle de Dietz, à 5 bataillons de la même division; la cavalerie, consistant en 8 à 900 chevaux, était en réserve, pour se porter partout où sa présence serait nécessaire; quelques faibles postes étaient restés sur la rive opposée, en avant de Limbourg et de Dietz.

Le 16, l'archiduc réunit ses troupes pour attaquer Marceau; la colonne dirigée sur Dietz s'empara de la ville, dans l'après-midi, après un combat des plus opiniâtres. Bonnet, qui avait défendu ce poste, prit sur les hauteurs en arrière, une position qui couvrait les routes de Montebauer et de Nassau, par Holtzappel, où il sut se maintenir. L'attaque principale, dirigée contre Limbourg, repoussa facilement les faibles postes laissés sur les hauteurs de la rive gauche de la Lahn. Les Autrichiens entrèrent dans la ville, presque sans combat, mais le passage de la rivière fut défendu avec opiniâtreté; s'étant emparé des ponts et des faubourgs, à la faveur d'une batterie placée sur

les bords de la rive gauche, l'engagement devint plus vif: Marceau plaça son artillerie de manière à enfiler le défilé de Limbourg, et ayant reçu de Bernadotte, sur ces entrefaites, un renfort de 3 bataillons, de 3 pièces d'artillerie et d'une centaine de chevaux, il reprit le faubourg d'où il fut encore expulsé, par une seconde attaque protégée par le feu de nouvelles batteries placées sur les hauteurs de la rive opposée. L'intrépide Marceau bien résolu de ne pas laisser cet important débouché au pouvoir des Autrichiens, fit attaquer de rechef le faubourg qui lui resta. La nuit mit fin à ce sanglant combat (1).

Le général en chef, en recevant le rapport de cette action, le 16 au soir, sentit la faute qu'il avait faite d'affaiblir sa droite pour renforcer sa gauche; mais il espéra avoir le temps de la réparer. Marceau annonçait qu'au moyen d'un prompt secours, il rejetterait facilement sur Dietz les troupes qui en avaient débouché, et ne leur permettrait pas de franchir le défilé de Limbourg (*voyez* pièce justificative, n° XXXVII). Championnet reçut ordre de faire partir sur-le-champ Klein, avec une demi-brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie et quelques pièces d'artillerie, pour aller relever à Weilbourg les troupes de Bernadotte; il fut prescrit à ce dernier, de marcher sans délai sur Limbourg; enfin la réserve de cavalerie reçut l'ordre de prendre la même direction. Au moment où ces ordres étaient expédiés, Lefebvre reçut l'invitation d'envoyer à Greuier une demi-brigade et 2 régiments de cavalerie, afin de le mettre en état de résister aux tentatives que Kray pourrait renouveler.

Le 17 septembre, le général en chef était en marche pour se rendre à Limbourg, lorsqu'il apprit que Marceau s'était retiré sur Moltzberg par un malentendu. Castelverd ayant appris que le poste de Dietz était forcé, avait cru devoir se replier sur Montebauer, et de là sur Neuwied (*voyez* pièces justificatives, n°s XXXVIII et XXXIX). Marceau voyant sa droite découverte et n'étant plus en mesure d'attaquer les troupes qui avaient débouché de Dietz, pensa, avec raison, qu'il devait profiter du moment où le brouillard dérobait ses mouvements pour effectuer sa retraite. Il se mit en marche sur les 9 heures du matin, suivi de près et canonné vivement par l'avant-garde de l'archiduc, jusqu'auprès de Moltzberg où il prit position.

Cependant Bernadotte, qui, pour exécuter plus promptement les ordres qu'il avait reçus, s'était mis en marche durant la nuit, sans attendre toutes ses troupes, arriva dans la matinée sur les hauteurs d'Offheim, avec 4 bataillons et 5 escadrons, et fut fort surpris d'y rencontrer l'ennemi. Sa position était délicate: en faisant sa retraite trop promptement, les troupes qui occupaient Runckel et Weilbourg, se trouvaient compromises; d'un autre côté, les forces qui étaient en sa présence, avaient une telle supériorité qu'il était dangereux de s'engager avec elles: toutefois l'intrépide général n'hésita pas, il attendit l'ennemi de pied ferme, et soutint le combat jusqu'à midi et demi. Informé alors que les Français qui avaient bordé la Lahn, opéraient leur retraite, il se retira par Mehrenberg où il prit position. A peine était-il arrivé, qu'il fut rejoint par le général Klein qui avait évacué Weilbourg, et par le général Simon qui, dans sa retraite de Runckel, avait été égaré par ses guides. Cette division était donc entièrement réunie, lorsque l'ennemi se présenta et fit de vains efforts pour s'emparer du bois de Mehrenberg; la réserve de cavalerie également en marche, pour se rendre à Limbourg, se réunit à Bernadotte et fut mise sous ses ordres (*voyez* pièce justificative, n° XL).

L'archiduc, après avoir débouché par Limbourg, campa sur les hauteurs d'Offheim et de Diefenbach; ses avant-postes furent placés près d'Hunzengen. Neu se porta de Dietz dans le bois de Heistenbach, et établit des postes à Holtzappel, pendant qu'une colonne de flanqueurs s'avançait par Nassau.

En jetant un coup d'œil sur la carte, on

(1) Si le général en chef n'avait pas changé ses premières dispositions, la division Bernadotte et la réserve de cavalerie se trouvant en mesure de soutenir Marceau, sur les hauteurs d'Offheim, le point de Dietz n'eût certainement pas été forcé. Il est inconcevable que l'armée de l'archiduc, n'ait pas culbuté les 12 bataillons de ce général.

verra combien l'aile gauche de l'armée française était compromise. Le manque de communications dans cette partie de la Vétéravie, ne permettait au général en chef de réunir son armée que sur la Wiedbach, en arrière d'Altenkirchen; or, pour se rendre à ce point, l'extrême gauche des Français avait à parcourir une distance double de celle que l'archiduc avait à franchir devant la seule division Poncet. Dans cette circonstance, la circonspection de l'archiduc, la vigueur et l'habileté de Marceau, qui lui tenait tête, furent les seuls garants du salut de l'armée.

Dans la nuit du 17 au 18, les Français commencèrent leur retraite. A 8 heures du soir, Grenier se mit en marche, passa la Dille à Herborn, et se porta, après une courte halte, au delà de Hof, où il prit position. A 10 heures, Championnet défila et remonta la Dille jusqu'à Herborn, pour éviter la rencontre de l'ennemi. De Herborn, il se dirigea vers Hachembourg, où il s'établit en avant de la ville. Lefebvre ne partit qu'à 2 heures du matin et couvrit la retraite; il vint également passer la Dille à Herborn et se porta sur Hof, où il prit poste. Bernadotte, qui s'était mis en marche de Mehrenberg à la même heure, se dirigea avec sa division et la réserve de cavalerie, sur Haiu, où il campa. Marceau se retira de Molzberg sur Freling. La division Castelverd continua sa retraite, et vint s'établir dans la tête de pont de Neuwied, mise en état de défense. Les colonnes de gauche furent suivies faiblement par les troupes légères de Kray; Bernadotte ne vit que des coureurs; mais Marceau eut un engagement plus vif avec les troupes légères de l'archiduc, ce qui ne l'empêcha pas d'opérer sa marche en ordre, et de conserver la position de Freling.

Le 19 septembre, l'armée vint prendre position sur la Wiedbach, en arrière du défilé d'Altenkirchen. Le général Klein, ayant sous ses ordres la 8[e] demi-brigade d'infanterie légère et le 12[e] régiment de chasseurs, fut chargé d'escorter le grand parc, qui partit de Hachembourg, à deux heures du matin, et se rendit à Ukerath. Bernadotte se mit en mouvement à trois heures du matin; la réserve de cavalerie formant tête de colonne, se porta lestement à la tête du défilé que l'armée avait à franchir; Bernadotte après l'avoir passé avec célérité, prit position en arrière d'Altenkirchen, où il précéda les autres divisions de quelques heures; par ce moyen, il se trouva en mesure de soutenir la retraite des autres colonnes, et particulièrement celle de Marceau, à la rencontre de laquelle il envoya un régiment de cavalerie. Grenier partit des environs de Hof, à cinq heures, défila par Hachembourg, et se dirigea sur Altenkirchen, d'où il se porta jusqu'à Bierbach, pour se former en seconde ligne; il fut suivi de la division Championnet qui s'arrêta en 3[e] ligne, à Weyer-Busch. Lefebvre, qui formait l'arrière-garde, ne partit de Hachembourg, que quand toutes les autres divisions eurent défilé, et s'établit en avant d'Altenkirchen. Kray demeura à Hof, se contentant de faire suivre les colonnes francaises par ses troupes légères.

Les choses ne se passèrent pas aussi heureusement du côté de Marceau. Afin de donner le temps à l'armée d'atteindre le défilé d'Altenkircheu, il n'avait quitté sa position de Freling qu'au jour, et fut suivi pied à pied par l'avant-garde de l'archiduc. L'arrière-garde française se battit pendant toute la marche; Marceau qui la commandait en personne, lui inspira une telle confiance, et la dirigea si habilement, qu'elle ne fut point entamée. Malgré sa ténacite, cette colonne avait traversé la forêt de Hœchstebach et se trouva près du défilé, avant que le gros de l'armée l'eût franchi; le moment était critique : le général en chef fit prévenir Marceau, qu'il allait envoyer des troupes à son soutien, et qu'il était indispensable qu'il suspendit sa marche jusqu'à nouvel ordre. Ce vaillant général fait alors des dispositions de défense : il place sur 2 mamelons, 6 pièces d'artillerie légère qui battent à mitraille la sortie de la forêt d'Hœchstebach, porte sa division en avant, et s'avance lui-même, pour reconnaître l'ennemi; le capitaine du génie Souhait et seulement 2 ordonnances l'accompagnent. Un hussard de l'Empereur qui se trouve devant lui, l'amuse par divers mouvements, tout à coup part un coup de carabine tiré par un tyrolien placé derrière un arbre. Marceau se retire sans prononcer un mot; à 300 pas de là, il se fait descendre de cheval, disant qu'il est blessé mortellement. A peine le général en chef est prévenu de ce fatal événement, qu'il accourt et trouve son jeune

lieutenant porté par des grenadiers; leurs yeux se rencontrèrent et laissèrent échapper quelques larmes. Cependant Jourdan ne peut se persuader que la blessure de Marceau soit mortelle, et donne ses ordres pour le faire transporter au plus tôt à Altenkirchen; il se rend ensuite à l'arrière-garde dont il dirige lui-même la retraite.

Malgré la perte qu'elle venait de faire, cette poignée de braves, l'effectua en bon ordre; les soldats gardaient un profond silence, les officiers versaient des larmes brûlantes, et l'expression des plus profonds regrets était empreinte sur toutes les figures. On vint prendre position à la droite de Bernadotte. L'archiduc campa à Friedling; son avant-garde occupait la forêt et le village d'Hœchstebach, Neu s'avança sur la Saynbach, à Romersdorf.

Jourdan, de retour à Altenkirchen, s'empressa d'aller visiter son malheureux ami, mais il eut la douleur d'apprendre, que non-seulement il n'y avait plus d'espoir de le conserver, mais encore qu'il était hors d'état d'être transporté plus loin. Cette séparation fut douloureuse et attendrissante. Deux officiers d'état-major, deux officiers de santé et deux ordonnances restèrent auprès de lui. Le général en chef le recommanda aux soins des généraux ennemis, quoique cette précaution fût inutile. Tous, pleins d'estime pour sa valeur et son beau caractère, s'empressèrent de le visiter; l'archiduc lui-même vint le voir. Kray, ce vieux et respectable guerrier, donna des marques touchantes de ses regrets; placé près du lit de Marceau, la tristesse peinte sur le visage, il lui serrait les mains, et cherchait à consoler ceux qui l'entouraient; les officiers de hussards de Barco et de Blanckenstein, que son corps avait presque toujours eu en présence, vinrent le visiter, et mêlèrent l'expression de leurs regrets à celle de ses amis. Mais regrets inutiles! Marceau expira le 21, à cinq heures du matin. L'archiduc rendit à l'armée de Sambre-et-Meuse les dépouilles mortelles de ce héros, et les fit escorter par un gros corps de cavalerie jusqu'à Neuwied. Le jour où elles furent déposées dans le fort de Pétersberg, près de Coblentz, les troupes autrichiennes prirent les armes et leur rendirent les derniers honneurs militaires. Ce fort, après avoir porté dix-huit ans le nom de Marceau, est maintenant au pouvoir des étrangers, et il ne reste à la France de ce vaillant capitaine, que la mémoire de ses exploits et l'exemple de ses vertus, à ceux qui le prendront pour modèle (1).

Jourdan ayant heureusement réuni son armée sur la Wiedbach, aurait pu reprendre l'offensive, et il est probable qu'une attaque vigoureuse dirigée contre le corps campé à Freling, aurait réussi; mais l'armée manquait de munitions, et il n'était guère possible d'en attendre, dans une position où les troupes, et surtout les chevaux, ne trouvaient aucune nourriture.

Le 20 septembre, les divisions Championnet et Grenier partirent à quatre heures du matin, de leur camp respectif, vinrent passer la Sieg et l'Acher, et prirent position, la première, sa droite en arrière de Mondorf, et sa gauche dans la direction d'Eschmar; la seconde, ayant son centre à Troisdorf, et prolongeant sa gauche parallèlement au cours de l'Acher; son avant-garde en avant de Siegberg. La réserve de cavalerie suivit leur mouvement et prit des cantonnements en seconde ligne. La division Poncet passa le Rhin sur le pont volant de Bonn et campa en arrière de cette ville. Celles de Bernadotte et de Lefebvre quittèrent leurs positions à 5 heures du matin, et s'établirent en avant d'Ukerath; la gauche de Lefebvre appuyée à la Sieg, et la droite de Bernadotte à des marais.

Le mouvement rétrograde continua le lendemain, et toutes les divisions qui étaient sur la rive droite du Rhin s'établirent dans une position dont la droite touchait au fleuve, à Porz, le centre à Echt, et la gauche se prolongeant sur le château de Bensberg qui fut for-

(1) On nous a assuré qu'il existe dans les archives du dépôt de la guerre, un rapport au Directoire, portant que Marceau fut laissé à Altenkirchen, parce qu'on n'avait pas les moyens de le faire transporter : on a tant écrit de choses absurdes sur l'armée de Sambre-et-Meuse, que nous ne serions pas surpris qu'on eût fait ce ridicule rapport. L'armée était, il est vrai, bien dépourvue de voitures, mais non pas au point de laisser au pouvoir de l'ennemi un officier général blessé. D'ailleurs, tous les grenadiers de l'armée se seraient disputé l'honneur de porter Marceau.

tement occupé. Les troupes légères couvrirent le front du camp, de manière à observer tout ce qui déboucherait sur la Sieg et l'Acher. C'est dans cette position que Jourdan remit l'armée à Beurnonville.

Ainsi se termina cette pénible campagne, dans laquelle l'armée de Sambre-et-Meuse ne perdit rien de la réputation de valeur qu'elle avait acquise dans le cours des campagnes précédentes. Elle déploya, dans les circonstances difficiles où elle se trouva, un courage et une constance au-dessus de tout éloge. Il est fâcheux qu'on ne puisse également la louer de sa discipline; mais il est aussi juste de dire, qu'elle manqua de tout : les officiers, souvent réduits à l'état le plus déplorable, ne pouvant subsister que du produit de la maraude, n'obtenaient des soldats d'autre considération que celle que leur donnait l'intrépidité dans les combats. Le 22 septembre, jour où Jourdan la quitta, les généraux et les officiers reçurent une partie de leurs appointements en numéraire; jusqu'alors, les uns et les autres n'avaient touché que 8 francs par mois; traitement encore plus dérisoire, qu'il n'était insuffisant.

Nous avons eu soin d'indiquer dans le cours des chapitres précédents, les fautes commises par le général en chef; nous avons signalé celles qui eurent une influence plus directe sur les événements, c'est-à-dire, le défaut d'unité de commandement, et la mauvaise direction tracée aux armées. Celles-là doivent être reprochées au Directoire : on pourrait également lui reprocher de ne pas avoir su tirer parti de l'armée du Nord. Sans doute qu'à l'époque où Jourdan quitta le commandement, les motifs qui avaient retenu celle-ci en Hollande, n'existaient plus, puisqu'elle fut presqu'entièrement réunie à celle de Sambre-et-Meuse. Quoiqu'il en soit, si avant la retraite on eût porté des forces plus considérables sur la Lahn, il est probable que les Français auraient conservé cette ligne, jusqu'au moment où le gouvernement aurait mis le général en chef, en état de reprendre l'offensive.

N'ayant négligé aucune occasion de rendre justice aux officiers généraux, nous ne renouvellerons pas leur éloge. Nous ne dirons rien du général en chef; c'est à ceux qui liront nos Mémoires, sans prévention, et qui seront en état d'apprécier les diverses situations où il s'est trouvé, à le juger et à prononcer si la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse fut une déroute, ainsi que quelques écrivains l'ont prétendu (1) : celle de Moreau quoiqu'opérée devant des forces inférieures, offrait, sans doute, de grandes difficultés et fut exécutée habilement; mais on s'est empressé de lui rendre la justice qu'il méritait. Pourquoi n'a-t-on pas agi de même à l'égard de Jourdan qui sauva son armée enveloppée de toutes parts, par des forces infiniment supérieures? Ce n'est pas à nous de répondre à cette question. L'historien qui cherchera de bonne foi la vérité, la trouvera facilement. Nous dirons seulement que le Directoire qui avait conçu un plan de campagne vicieux et qui avait eu la prétention de diriger les deux armées, chercha à dérober ses fautes au public, en les rejetant sur un des généraux : il choisit Jourdan de préférence à Moreau, parce que le premier n'avait pas eu l'occasion de remporter, dans la première période de la campagne, des avantages aussi importants que son collègue. Les habitués des salons du Luxembourg auraient difficilement compris que la victoire de Moreau sur le Lech était une faute grave; on leur persuada bien plus aisément que ce général victorieux, ne se retirait que parce que Jourdan faisait sa retraite. Les nouvellistes, les gazetiers et après eux les historiens qui font des réputations à leur gré, ont dit et ont répété qu'il avait encouru par ses opérations mal combinées la disgrâce du Directoire, tandis que celui-ci faisait tout ce qui dépendait de lui, pour l'engager à

(1) Une armée qui est en déroute, ne combat pas; elle fuit. Or, l'armée de Sambre-et-Meuse combattit tous les jours vaillamment, et afin de prouver d'une manière incontestable qu'elle n'essuya pas de pertes aussi considérables qu'on l'a prétendu, nous plaçons, à la suite des Pièces Justificatives, un tableau comparatif de l'effectif de chaque régiment, à l'époque où l'armée s'éloigna de Francfort, et à celle où elle repassa le Rhin. On y verra que sa perte s'élève à environ 11,000 hommes. Si l'on déduit de ce nombre les hommes entrés aux hôpitaux et les cavaliers renvoyés à leurs dépôts, on ne trouvera pas cette perte fort considérable, eu égard aux nombreux et vigoureux combats qu'elle eut à livrer ou à soutenir.

rester à la tête de son armée, et que n'ayant pu vaincre sa résistance, il lui offrit le commandement de celle du Nord qu'il eut le courage de refuser, pour se retirer dans le sein de sa famille (*voyez* pièces justificatives, n[os] XLI, XLII et XLIII) (1).

(1) On remarque dans tous les ouvrages publiés sur les campages de l'armée de Sambre-et-Meuse, l'intention d'attribuer aux généraux de division, notamment au général Kléber les succès de cette armée. Nous sommes bien éloigné de contester leur mérite; ils déployèrent beaucoup de courage et un grand talent d'exécution, mais il est aussi juste de dire que le général en chef s'était acquis leur estime et leur confiance, et pour preuve, nous donnons quelques extraits de la correspondance de Kléber.

Le 22 novembre 1794, en partant pour l'armée de Rhin-et-Moselle, il écrivait à Jourdan: « Il faudrait, mon camarade, que tu connusses toute l'estime et le sincère attachement que je t'ai voués, pour comprendre la peine que j'ai ressentie, en recevant l'ordre de quitter l'armée victorieuse que tu commandes...... Pourquoi te le dissimulerais-je? j'en ai pleuré comme un enfant... »

Le 29 décembre suivant, il lui mandait: « Adieu, mon cher camarade, je te souhaite beaucoup de santé. Ta belle et heureuse destinée me dispense de faire pour toi d'autres vœux; quant à moi, je ne m'estimerai véritablement heureux que lorsque je serai rapproché de toi, et que je pourrai, de nouveau, guerroyer sous tes ordres. »

Le 7 avril 1795, il pressait Jourdan de le rappeler à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans les termes suivants: « On dit que tu es à Coblentz avec les représentants du peuple Gilet et Cavaignac. Hé bien! profite si tu m'aimes, de cette circonstance, pour me demander... Je ne suis quelque chose, moi, qu'avec toi; que quand tu m'as encadré dans mes devoirs, etc. Tire-moi donc d'ici, je t'en conjure. »

Le 11 juin 1796, étant sur la Lahn en présence de Wartensleben, il s'exprimait de la manière suivante: « Tu connais donc mon ardente impatience de voir enfin déboucher les troupes qui doivent me renforcer; mais une plus vive impatience encore que j'éprouve, est celle de te voir réuni avec moi. Je t'attends donc demain de très-grand matin, puisque tu couches ce soir à Neuwied, et si tu ne pouvais amener tes chevaux avec toi, je t'en fournirais de mon écurie, en attendant leur arrivée. Je ne t'écris même celle-ci, que pour te presser de venir à mon secours par tes lumières; les troupes arriveront alors quand elles pourront. »

PIÈCES JUSTIFICATIVES [1].

N° Ier.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 29 mars 1796.

Le Directoire exécutif a appris avec satisfaction, citoyen général, par votre lettre du 18 mars que les travaux de Dusseldorf étaient en grande activité, et que cette place serait bientôt dans un état de défense respectable qui la mettra à l'abri de toute tentative sur la rive droite du Rhin. Les ordres que vous avez donnés pour l'éloignement de la garnison palatine qui était dans Dusseldorf, au moment où l'armée de Sambre-et-Meuse s'en est emparée, ne peuvent qu'être approuvés, et le Directoire les confirme.

Il ne paraît pas que l'ennemi veuille rompre l'armistice, et le Directoire pense comme vous, qu'il serait extrêmement avantageux pour le succès de nos armes, de le prévenir. Le moment est favorable pour l'attaquer de nouveau, et pour reprendre les hostilités.

D'après le tableau de situation du 1er au 10 mars, envoyé par le chef de l'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse, elle avait en force effective, plus de 80,000 hommes, elle se sera sans doute accrue au moment où vous recevrez la présente, par la jonction de quelques jeunes gens do la réquisition. Cette force imposante doit nous promettre des succès et la paix qui est le but glorieux qu'ils doivent amener.

D'après les renseignements qui parviennent de plusieurs côtés, au Directoire, et qui se trouvent confirmés par une lettre dont vous trouverez ci-joint copie, et qui a été transmise au ministre des relations extérieures, par le ministre plénipotentiaire de la république batave, il paraît que les Autrichiens sont dans une situation peu favorable, et qui doit redoubler notre ardeur et nos préparatifs pour en profiter. L'armée de Sambre-et-Meuse réorganisée, n'attendrait, le Directoire le sait, que le signal de combattre, si les inquiétudes que donnent les subsistances et la pénurie de nos moyens, ne présentaient des obstacles majeurs à son courage et à son désir de vaincre.

Cherchons par tous les moyens possibles, à écarter ces obstacles. Aujourd'hui, comme vers la fin de la dernière campagne, il faut se créer des ressources extraordinaires, et c'est à votre activité, à celle du général en chef Moreau, qui remplace le général Pichegru, dont le Directoire a accepté la démission, dans le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, c'est aux mesures que vous prendrez de concert avec les citoyens Joubert et Hausmann, qui succède au citoyen Rivaud, c'est enfin au zèle que déploieront les commissaires ordonnateurs en chef des deux armées, qu'il appar-

[1] Nous prévenons nos lecteurs que dans quelques-unes des pièces justificatives, nous avons retranché des détails inutiles, supprimé des répétitions et corrigé quelques vices de rédaction, lorsque nous avons pu le faire sans altérer l'esprit du texte.
(Note de l'éditeur.)

tiendra de faire disparaître les principales difficultés. Si vous avez lieu de croire que vous rencontrerez quelques subsistances vers la Lahn, hâtez-vous d'y porter presque toutes vos forces. Les mêmes raisons qui y ont conduit l'armée de Sambre-et-Meuse, dans la dernière campagne, vous y appellent encore, et sans doute les mêmes succès la reporteront bientôt sur les bords du Mein. Ainsi donc, général, si la situation de l'armée de Rhin-et-Moselle le permet, si les subsistances de celle que vous commandez ne s'y opposent pas irrésistiblement, ne perdez pas un instant à rompre l'armistice, conjointement avec le général Moreau, en observant les formalités que ses conditions prescrivent. Débouchez par Dusseldorf et même par Neuwied, et portez, avec impétuosité, la plus grande partie de l'armée de Sambre-et-Meuse sur les bords de la Lahn.

En vous traçant ainsi les premiers mouvements de la campagne qui va s'ouvrir, le Directoire sait qu'il doit prévoir le cas où l'ennemi voudrait tenter un effort extraordinaire, et chercherait à profiter de votre marche vers Dusseldorf, pour s'avancer dans le Hundsruck, et tourner l'armée de Sambre-et-Meuse. Deux moyens se présentent pour déjouer ce projet, et ils doivent être saisis avec empressement.

Le premier est tout entier dans l'attitude offensive que prendra l'armée du Rhin-et-Moselle, dans l'acharnement qu'elle mettra à attaquer l'ennemi, et dans l'impuissance à laquelle elle le réduira de s'occuper de vos mouvements.

Le second se trouve dans les précautions militaires que vous aurez prises, pour dérober votre marche aux Autrichiens, dans le cordon de troupes que vous laisserez dans le Hundsruck, et surtout dans l'établissement d'un gros corps d'observation, placé entre l'armée de Rhin-et-Moselle et celle de Sambre-et-Meuse. Ce corps devra être au moins de 25,000 hommes, et l'armée que vous commandez le fournira en entier; si vous jugiez que sa force ne vous permît pas de le composer de cette sorte, le Directoire vous autorise à vous concerter avec le général Beurnonville, commandant en chef de l'armée du Nord et à extraire de cette armée pour y suppléer, les troupes suffisantes pour appuyer et fortifier votre gauche, ainsi que vous l'avez fait pendant la campagne dernière. Le corps de 25,000 hommes, lors de la formation définitive, prendra une position parallèle au Rhin, et telle qu'elle couvrira à la fois Trèves et la Sarre.

Peut-être penserez-vous, général, que le maintien d'un cordon de troupes dans le Hundsruck et la formation d'un corps de 25,000 hommes, placé intermédiairement entre les deux armées françaises sur le Rhin, diminueront trop sensiblement vos moyens d'agression, lors de votre marche sur la rive droite du Rhin; le Directoire croit que cette objection s'anéantit devant la faculté qu'il vous accorde de ne laisser au général Marceau, que 15 à 20,000 hommes, jusqu'au moment où vous arriverez sur la Lahn, et de ne destiner que 30 à 35,000 hommes, tant pour le corps que vous confierez à ce général, que pour former le cordon qu'il est indispensable de maintenir dans le Hundsruck, jusqu'à cette époque. Le Directoire insiste toutefois pour qu'immédiatement après vos succès sur la rive droite, le corps du général Marceau soit porté à 25,000 hommes.

En commençant la campagne d'une manière aussi hardie, et avant que l'Autrichien soit en mesure, on doit s'attendre à cueillir les lauriers de la victoire. Attaquez donc l'ennemi sur la rive droite, partout où il sera, et ne cessez de le poursuivre qu'après que vous l'aurez complétement battu, n'entreprenez aucun siége avant de l'avoir mis dans une déroute absolue. L'exemple de la dernière campagne nous en fait un devoir, et nos succès dans la Belgique, nous les avons dus à l'observation de cette précaution essentielle. Acharnez-vous à vaincre l'ennemi et à le disperser entièrement. Une marche rapide vers la Lahn, rappellera l'Autrichien sur la rive droite du Rhin et le forcera à s'y porter, pour essayer de vous résister. Cette marche, en semant la terreur et la consternation parmi ses troupes, opérera le double bien de dégager le Palatinat, et de déjouer le projet des Autrichiens sur la ci-devant Alsace.

Le Directoire vous annonce qu'il a donné des ordres pour diriger le 16e régiment de chasseurs à cheval, sur l'armée que vous commandez. L'esprit de ce régiment et surtout de ses officiers, paraît n'être pas bon; il a besoin des glorieux exemples qu'il trouvera à l'armée de

Sambre-et-Meuse, et de votre surveillance, citoyen général, pour revenir aux principes républicains.

Le Directoire attendra, avec impatience, le résultat de la conférence que vous aurez avec le général en chef Moreau, etc., il va donner de nouveaux ordres au ministre de la guerre, pour redoubler, s'il est possible, d'activité et vous faire fournir, aussitôt qu'il se pourra, les secours de tout genre dont l'armée de Sambre-et-Meuse a besoin.

Signé Carnot, président.

Suite au N° Ier.

Le Directoire exécutif, au général en chef Moreau.

Paris, le 10 avril 1796.

Vous trouverez ci-joint, citoyen général, copie d'une lettre que le Directoire vient d'écrire au général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse; elle contient l'esquisse des premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir sur le Rhin, et principalement les bases de celles dont l'exécution est confiée à cette armée. Les succès de cette campagne dépendent de l'accord parfait, de l'union et de l'action simultanée des armées de Rhin-et-Moselle et de celle de Sambre-et-Meuse, et même de l'armée du Nord.

Le même esprit anime les deux chefs et les militaires qui leur obéissent; ils sont tous deux attachés au gouvernement républicain, ils sont également désireux d'amener une paix solide et durable que la valeur française doit conquérir. Aucune rivalité désastreuse, aucune désunion impolitique ou funeste ne porteront atteinte à cette union salutaire, qui devient le premier garant des succès des armées qu'ils commandent.

Les premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir, telles que le Directoire les a adoptées, demandent d'être tracées avec simplicité, afin qu'elles soient plus facilement retenues. L'armée de Sambre-et-Meuse débouchant par Dusseldorf, cherchera, par une marche audacieuse sur la rive droite du Rhin, à attirer vers elle les principales forces de l'ennemi, et celle de Rhin-et-Moselle saisira le moment où le général en chef Jourdan aura réussi à rassembler devant lui les plus grandes forces autrichiennes pour passer le Rhin et entrer dans le Brisgaw et la Souabe.

Ce plan exigeait que celle de Sambre-et-Meuse eût l'initiative de l'agression, et le Directoire l'a dirigée vers la Sieg et la Lahn, afin de rappeler immédiatement sur la rive droite du Rhin, les troupes ennemies qui occupent présentement le Palatinat, et une partie de l'électorat de Mayence. L'apparition de l'armée de Sambre-et-Meuse sur les bords de la Lahn, ne peut manquer de dégager le Brisgaw, le margraviat de Baden et la Souabe; elle forcera les ennemis à s'agglomérer dans la Vétéravie et le Darmstadt, et donnera, à l'armée de Rhin-et-Moselle, la facilité d'un passage du fleuve dans le haut Rhin, d'une diversion puissante dans la Souabe, et la presque certitude de s'emparer des principaux magasins des Autrichiens, non-seulement sur le haut Necker, mais encore à Ulm et sur le haut Danube.

La marche du général Jourdan vers la Sieg et la Lahn, doit cependant être assurée par l'attitude offensive que prendra l'armée que vous commandez. Cette attitude doit être telle, qu'elle ôte à l'ennemi tout moyen de vous entamer, et de forcer le général Jourdan à abandonner son entreprise pour voler à votre secours; elle doit, en quelque sorte, dispenser ce général de s'occuper de la sûreté de sa droite, qui ne peut être efficacement soutenue que par les mouvements de votre gauche, et l'inquiétude qu'ils donneront à l'ennemi; cette inquiétude, vous la prolongerez assez longtemps pour donner à l'armée de Sambre-et-Meuse, celui d'obtenir un succès marquant sur la rive droite du Rhin.

Avant de quitter le Palatinat et les environs de Mayence, l'ennemi cherchera sans doute à vous entamer ou à amener l'armée de Rhin-et-Moselle à risquer une bataille; mais il serait impolitique et désastreux d'y consentir, et le Directoire vous défend absolument, ainsi qu'au corps intermédiaire que commande le général Marceau de l'accepter. Il ne vous interdit pas cependant toute espèce d'attaques, mais leur but doit être seulement de harceler l'ennemi, et, dans aucun cas, elles ne doivent être générales.

Le Directoire croit devoir placer ici une ré-

flexion essentielle, et sur laquelle il appelle votre attention; c'est que les attaques livrées sur toute une ligne d'armée, produisent en général peu d'effet, et sacrifient beaucoup d'hommes en pure perte, parce que le disséminement des forces sur tous les points de cette ligne, en écarte presque toujours le succès. Il pense donc qu'il est important de les éviter avec soin, ainsi que celles dont le but serait d'attaquer uniquement le centre de l'ennemi, et qui sont presque toujours désavantageuses aux armées qui les entreprennent; mais les attaques faites en force contre une aile des ennemis, qu'il est souvent possible de tourner, réunissent, à l'avantage de ménager les hommes, celui de déloger son adversaire de ses positions, et fournissent à l'agresseur le moyen de gêner tous ses mouvements, et de lui faire prendre des positions qui l'exposent à une déroute complète. L'histoire de la guerre actuelle nous fournit des exemples du danger d'attaquer uniquement le centre d'une armée ennemie, et nous avons vu, dans la dernière campagne, combien la méthode adoptée par les Autrichiens, d'agir sur les ailes et les flancs de nos armées, leur avait procuré d'avantages et de succès. Le Directoire insiste particulièrement sur les observations rigoureuses des principes qu'il vient de vous tracer.

Le Directoire a parlé plus haut du corps intermédiaire qui doit être confié au général divisionnaire Marceau; la lettre qu'il a écrite, le 29 mars, au général en chef Jourdan, indique suffisamment la manière dont ce corps, qui doit être de 25,000 hommes, sera composé, et la position qu'il doit occuper entre l'armée de Rhin-et-Moselle et celle de Sambre-et-Meuse. Il doit, sans s'exposer, contribuer, conjointement avec l'armée que vous commandez, à harceler les Autrichiens, pour favoriser les opérations du général en chef Jourdan, sur la rive droite du Rhin.

Dès que les mouvements de ce dernier forceront les Autrichiens à commencer à se retirer du Palatinat, alors les 25,000 hommes du général Marceau passeront définitivement sous vos ordres, et vous dirigerez un corps de même force, extrait en grande partie de ces 25,000 hommes, et commandé par le général Marceau (qui vous obéira), vers le haut Rhin, pour y passer immédiatement le fleuve, et entrer dans le Brisgaw et la Souabe. Le reste de l'armée de Rhin-et-Moselle poursuivra avec vivacité les ennemis dans le Palatinat, pendant sa retraite; cherchera à détruire sur-le-champ leurs ponts sur le Rhin devant Mauheim, les rejettera vers Mayence, où les mouvements du général Jourdan pourraient les laisser sans subsistances et dans une position gênée, et s'efforcera de s'emparer d'une partie de leur artillerie, et même de quelques-uns de leurs magasins.

En opérant de cette sorte, l'armée de Rhin-et-Moselle couvrira efficacement le mouvement des 25,000 hommes qui doivent passer le Rhin, et en dérobera entièrement la connaissance aux Autrichiens. Pour les tromper encore plus sûrement à cet égard, vous aurez soin de faire filer ce corps derrière les autres troupes de l'armée; de le faire marcher, pour ainsi dire, en masse et avec célérité, en faisant croire d'avance à l'ennemi que ces 25,000 hommes sont destinés pour renforcer l'armée de Sambre-et-Meuse et agir avec elle, ou pour le poursuivre dans le Palatinat. Le succès de cette opération dépend du secret et des mesures que vous prendrez pour l'arrivée des équipages de ponts, et des objets indispensables pour le passage du fleuve, ainsi que des dispositions que vous ferez pour la réussite, et sur les détails desquels il est essentiel de s'appesantir.

Plein de confiance dans votre prudence et dans tous vos talents militaires, le Directoire croit devoir vous laisser la plus grande latitude sur le point où le passage du Rhin doit s'exécuter; mais il sera choisi entre Huningue et Strasbourg. Rapproché d'Huningue, vous enlevez aux émigrés et aux mécontents des départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône, l'espoir d'un soulèvement ou même d'une invasion dans cette partie. Vous privez, d'ailleurs, l'armée autrichienne de ses communications directes avec la Suisse; vous attaquez l'Autriche chez elle; vous menacez et vous enlevez même ses magasins, et vous entrez dans un pays neuf, dont les ressources économisées avec sagesse, peuvent fournir à l'entretien et au complétement de presque tous les services de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Le passage près Strasbourg, vous assurera la possession du fort de Kehl, et dès lors la place de Strasbourg devient la tête de vos maga-

sins, et vous offre des ressources incalculables.

Un de vos premiers soins devra donc être, citoyen général, de choisir et de déterminer le point entre Huningue et Strasbourg où le passage du Rhin devra être tenté, et vous vous empresserez sans doute de le faire connaitre au Directoire, et de disposer avec secret, tout ce qui peut en assurer le succès.

Ce serait anticiper sur les événements, que de vous prescrire, dès à présent, la marche que vous aurez à tenir lors de votre entrée dans le Brisgaw et dans la Souabe. Si le passage du Rhin a lieu du côté d'Huningue, une marche rapide vers Kehl ne peut qu'être avantageuse, et il sera pareillement important de s'emparer des défilés des montagnes, d'enlever Fribourg et de menacer le haut Danube.

Dans tous les cas, il faut surtout que l'ennemi soit trompé, et sur vos forces réelles et sur vos véritables projets; par des bruits semés avec adresse, vous augmenterez l'opinion qu'on pourrait avoir de la force disponible de l'armée de Rhin-et-Moselle, et, par des mouvements simulés, vous aurez l'air, pour donner le change aux Autrichiens, de menacer les points sur lesquels votre intention ne sera pas de vous porter. Vous assurerez surtout et vous entretiendrez vos communications, en faisant filer et manœuvrer vos ponts avec vous, suivant les mouvements de l'armée et les événements, afin de ménager vos moyens de retraite, dans le cas d'un insuccès.

Mais la combinaison de ces diverses opérations, quoiqu'éloignées du point d'action de l'armée de Sambre-et-Meuse, ne peut devenir indifférente pour le succès des deux armées, et dépend entièrement des circonstances et des manœuvres de l'ennemi. Le Directoire croit inutile de s'étendre sur cet objet, car il est convaincu que les mesures que vous adopterez seront celles que la prudence et les événements indiqueront comme les plus avantageuses aux armées de la république; il se réserve de vous adresser des instructions ultérieures, dans le cas où elles seraient nécessaires.

La lettre que le Directoire a écrite le 29 mars au général Jourdan, contient l'annonce des dispositions à prendre pour la cessation de l'armistice, et le développement sur la nécessité de prévenir les ennemis, à l'ouverture de la campagne. Le Directoire s'en réfère à cette lettre et regarde comme superflu d'ajouter à son contenu.

Sagesse, vigueur, acharnement contre l'ennemi qui nous force à continuer la guerre; poursuite, intolérance pour les abus de tout genre; maintien de la discipline militaire et de l'esprit patriotique et républicain de l'armée; voilà ce que le Directoire vous recommanderait avec instance, s'il ne savait que vos intentions à cet égard, répondent parfaitement aux siennes, et si les services que vous avez rendus à la république, n'étaient pas les garants de ceux que vous allez encore lui rendre.

Signé Carnot, président.

N° II.

Les généraux en chef des armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, au Directoire exécutif.

A Trèves, le 7 mai 1796.

Nous nous sommes réunis à Trèves afin de nous concerter sur les mesures à prendre pour ouvrir la campagne, conformément aux instructions que vous nous avez adressées les 29 mars et 10 avril.

Nous devons vous prévenir que la situation des subsistances des deux armées ne nous permet pas de commencer les hostilités; nous avons eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois à cet égard, et le citoyen Joubert, un de vos commissaires près l'armée de Sambre-et-Meuse, s'est rendu à Paris pour vous dépeindre les besoins de cette armée; celle de Rhin-et-Moselle est dans le même état. Les places de l'une et de l'autre ne sont point approvisionnées, et les troupes ne subsistent que parce qu'elles sont disséminées sur une grande surface de terrain et partagent la nourriture des habitants chez qui elles sont logées.

Nous ne pouvons pas vous assurer, citoyens directeurs, que les Autrichiens ne rompront pas l'armistice avant l'arrivée de nos subsistances. Quelques mouvements qui ont eu lieu, il y a peu de jours, avaient fait croire au général Jourdan qu'ils avaient l'intention de commencer les hostilités, cependant ces mouvements se sont bornés à quelques changements

de troupes, occasionnés par l'arrivée des Saxons.

Les instructions que vous nous avez adressées et que nous tâcherions d'exécuter, si nous pouvions prendre l'offensive, deviendraient nulles, si l'ennemi rompait l'armistice dans ce moment, et nous forçait de rester sur la défensive. C'est pourquoi nous avons médité sur les mouvements qu'il pourrait faire pour nous attaquer, et sur ceux que nous devrions exécuter pour nous défendre.

Si l'ennemi dirige ses attaques, comme à la fin de la campagne dernière, sur le flanc droit de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour la rejeter derrière la Moselle, il sera nécessaire que celle de Rhin-et-Moselle, si elle n'est pas encore en mesure de passer le Rhin, fasse un mouvement en avant, afin de menacer les derrières de l'ennemi, et l'obliger à diviser ses forces. Ce mouvement en avant peut amener une affaire sérieuse, tant avec l'armée de Rhin-et-Moselle, qu'avec la droite de celle de Sambre-et-Meuse; mais comme vous défendez expressément, par vos instructions, de livrer bataille sur la rive gauche du Rhin, et qu'en nous y conformant, nous nous trouverions peut-être forcés de reculer devant l'ennemi, toutes les fois qu'il menacerait de nous attaquer, nous vous prions de nous autoriser à réunir la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, et la droite de celle de Sambre-et-Meuse, pour les opposer à la marche des Autrichiens sur la Moselle, et de nous permettre de combattre, lorsque nous croirons pouvoir le faire avec avantage.

Si l'ennemi dirige ses attaques sur l'armée de Rhin-et-Moselle, il sera nécessaire que la droite de celle de Sambre-et-Meuse fasse un mouvement en avant pour la seconder. Ce mouvement peut encore occasionner et même nécessiter une affaire sérieuse, tant avec cette droite d'armée, qu'avec la gauche de celle de Rhin-et-Moselle.

Si, en cherchant à repousser la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse derrière la Moselle, l'ennemi tentait en même temps un passage du Rhin à Coblentz, un mouvement en avant par l'armée de Rhin-et-Moselle serait indispensable, car, comme il est impossible de s'opposer au passage du Rhin au-dessous de Coblentz, il faudrait réunir dans cette partie assez de forces pour livrer bataille, sans quoi l'armée de Sambre-et-Meuse se trouverait coupée en deux parties; Dusseldorf courrait les risques d'être cerné par la rive gauche du Rhin, et la rive gauche de la Moselle tomberait au pouvoir de l'ennemi : enfin le résultat d'un pareil succès, serait de repousser l'armée de Sambre-et-Meuse derrière la Meuse.

Si l'ennemi se portait sur Dusseldorf avec des forces considérables, et qu'afin de cerner cette place, il menaçât de tenter un passage entre Bonn et Cologne, l'armée de Sambre-et-Meuse serait obligée de faire un mouvement sur sa gauche, et celle de Rhin-et-Moselle devrait pour lors se porter en avant, pour protéger la droite de cette armée, qui se trouverait, pour ainsi dire, isolée.

Enfin, si l'ennemi tentait quelque opération que nous n'avons pas prévue, il faudrait faire les mouvements que les circonstances exigeraient; c'est pourquoi nous croyons qu'il serait utile de nous autoriser à opérer tous ceux que nous croirions nécessaires, et à combattre toutes les fois que nous présumerions pouvoir le faire avec avantage.

Nous avons étudié, avec la plus grande attention, citoyens directeurs, les instructions que vous nous avez adressées les 29 mars et 10 avril, et nous ferons tous nos efforts pour bien les exécuter, lorsque nous pourrons prendre l'offensive. Nous croyons cependant devoir vous adresser quelques observations.

Le passage du Rhin entre Huningue et Strasbourg, ne peut se faire qu'en le dérobant à l'ennemi; tous ceux qui ont été tentés jusqu'à présent sur le haut Rhin, n'ont pas réussi, parce qu'il n'y a entre ces deux places ni canal, ni embouchure de rivière, qui permettent d'y faire des rassemblements de bateaux.

La promptitude et le secret peuvent seuls assurer l'exécution de ce projet de passage, dans le moment où l'ennemi sera occupé à s'opposer à la marche de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui se portera sur la Lahn, et nous avons pensé que la marche du corps commandé par le général Marceau, par derrière l'armée de Rhin-et-Moselle serait trop longue, et découvrirait le but qu'on se propose, puisqu'il faudrait 20 jours pour exécuter ce mouvement; nous avons aussi pensé qu'il serait plus avantageux de faire commander cette expédition

par un officier général de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui connaîtra mieux le cours du Rhin, les positions et les moyens de passage, que le général Marceau, qui n'a jamais fait la guerre dans cette partie; c'est pourquoi nous vous prions d'autoriser le général Moreau à faire opérer ce passage par les troupes qui seront le plus rapprochées du point où il devra être exécuté, et de le laisser choisir, pour cette expédition, le général qu'il croira le plus propre à la commander; le corps du général Marceau resterait, dans sa position, en avant de Trèves, tant pour s'opposer aux troupes ennemies qui chercheraient à tourner la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, que pour soutenir, en cas de besoin, la gauche de celle de Rhin-et-Moselle.

Par votre instruction du 29 mars, vous prescrivez au général Jourdan de laisser, sur la rive gauche du Rhin, tant sous les ordres du général Marceau, que pour former un cordon dans le Hundsruck, un corps de 30 à 35,000 hommes, ce qui réduira la portion de l'armée de Sambre-et-Meuse, agissant sur la rive droite du Rhin, à 35 ou 40,000 hommes. Nous avons pensé qu'il était absolument indispensable de se conformer à votre instruction, jusqu'au moment où le mouvement rétrograde de l'ennemi sur la rive droite sera décidé; mais nous sommes d'avis qu'ensuite, et surtout si le passage de l'armée de Rhin-et-Moselle avait réussi, il serait nécessaire de rappeler, de la rive gauche sur la rive droite, le plus de troupes possible, afin que les deux armées, qui se trouveront sur les deux flancs de l'ennemi, puissent livrer bataille avec succès, et que nous ne devions laisser, sur la rive gauche, que les troupes nécessaires pour contenir les garnisons d'Ehrenbreitstein, de Mayence et de Manheim. Nous pensons également qu'il est nécessaire d'approvisionner les places de Venloo, Maestricht, Luxembourg, Sarrelouis, Bitche, Landau, Strasbourg, etc., afin, qu'en cas de revers, elles ne soient pas compromises : jusqu'à ce moment, les ordres que nous avons donnés à ce sujet, sont restés sans effet à défaut de moyens.

Nous pensons enfin, citoyens directeurs, que dans l'offensive comme dans la défensive, il peut se présenter des circonstances qui nous forceraient à nous écarter des instructions que vous nous avez adressées; c'est pourquoi nous croyons qu'en nous y conformant, dans les points principaux, il serait néanmoins avantageux d'avoir plus de latitude dans les moyens d'exécution.

Vous pouvez être persuadés, citoyens directeurs, qu'il n'existera entre nous d'autre ambition et d'autre rivalité que le désir de bien servir la république; que la plus parfaite union et la plus sincère amitié régneront entre nous; qu'enfin, nous ferons tous nos efforts pour contraindre les ennemis à une paix solide et durable, et pour nous rendre dignes de la confiance que vous avez bien voulu nous accorder.

Signés, JOURDAN et MOREAU.

N° III.

Instruction pour le général Kléber.

Le 26 mai 1796.

L'ennemi ayant rompu l'armistice, les hostilités doivent recommencer le trente et un du courant.

Le général en chef confie au général Kléber, le commandement des divisions des généraux Lefebvre et Colland.

Le général Kléber adressera, à ces deux généraux, les ordres nécessaires, afin que leurs divisions soient réunies sur la Wipper, vers Oppladen, le 29 courant; il ne laissera qu'un bataillon et 50 hommes à cheval, en garnison à Düsseldorf. Toutes les autres troupes des deux divisions qui sont répandues sur la rive gauche du Rhin, les rejoindront, et la garnison de Düsseldorf sera chargée de faire des patrouilles sur les bords du Rhin, pour empêcher l'exportation des denrées, jusqu'au moment où l'armée du Nord pourra s'étendre jusque-là.

Le général Bollemont a reçu ordre d'attacher, au corps d'armée du général Kléber, un parc de réserve composé de 6 pièces de position, savoir : 2 de 12, 2 de 8, et 2 obusiers de 6 pouces, ainsi que les munitions nécessaires pour remplacer celles des parcs de divisions. Un officier supérieur doit commander l'artillerie de ce corps d'armée.

Le commissaire ordonnateur en chef a l'ordre d'y attacher un commissaire ordonnateur,

qui sera chargé de veiller à la subsistance des troupes.

Le général Kléber partira d'Oppladen le 31 du courant, à la pointe du jour; se portera sur la Sieg; attaquera l'ennemi; passera cette rivière et se portera sur la Lahn.

Le général en chef ayant la plus grande confiance dans les talents du général Kléber, ne lui donnera aucun ordre de détail sur les dispositions à faire pour attaquer sur la Sieg, et marcher ensuite sur la Lahn; il lui observera seulement qu'il doit bien s'éclairer sur sa gauche, et faire passer un corps d'infanterie et de cavalerie légère par la route de Cologne à Siegen, afin d'éviter la surprise de l'ennemi, et de menacer de le tourner par sa droite.

Le général Kléber est prévenu que la division du général Grenier, qui sera campée vers Coblentz, est destinée à passer le Rhin à Neuwied et à se ranger sous ses ordres, lorsque ce passage sera devenu possible par sa marche sur la Lahn; en conséquence, aussitôt qu'il sera rendu à la hauteur d'Altenkirchen, et que la plaine de Neuwied sera évacuée, il adressera ses instructions au général Grenier, qui aura l'ordre du général en chef d'exécuter son passage dès qu'il le pourra.

La division du général Grenier passera en entier sur la rive droite du Rhin; un détachement de la division Championnet sera chargé d'observer la garnison du fort d'Ehrenbreitstein sur la rive gauche.

Le général en chef ne peut déterminer la position que le général Kléber devra prendre sur la Lahn, cela dépendra de la force et des mouvements de l'ennemi; il lui observe seulement qu'il ne devra laisser sur la rive droite du Rhin, pour contenir la garnison d'Ehrenbreitstein, que les forces indispensables, ne point penser au siége de cette forteresse, mais au contraire réunir toutes ses troupes, et attaquer l'ennemi partout où il se trouvera.

Lorsque le général Kléber sera arrivé sur la Lahn, il recevra de nouveaux ordres du général en chef; mais si l'ennemi était tellement faible dans cette partie, ou assez en retraite pour qu'il lui fût possible de passer la rivière, sans se compromettre, il se porterait en avant, et tâcherait de s'emparer des magasins autrichiens sur le Mein.

Dans le cas où le mouvement du général Kléber attirerait l'attention des Autrichiens, et que des forces supérieures se réuniraient devant lui, il manœuvrera de manière à ne pas se compromettre, et se retirera en bon ordre, prenant de bonnes positions, pour ralentir la marche de l'ennemi; enfin le général Kléber est prévenu que le but de son opération est de rappeler une partie de l'armée de l'archiduc sur la rive droite du Rhin. Il doit donc marcher rapidement et attaquer avec vigueur, tant qu'il n'aura pas atteint ce but, et se retirer lentement et en bon ordre, dès que des forces supérieures seront devant lui.

Le général Kléber ne respectera d'autre territoire que celui du roi de Prusse et celui du landgrave de Hesse, avec lesquels la république est en paix. Il lèvera partout de fortes contributions en numéraire; elles seront mises à la disposition du commissaire ordonnateur qui sera près de lui; il vivra, autant que possible, aux dépens du pays; il fera cependant donner des reçus de toutes les fournitures faites à l'armée par les habitants, mais ces reçus ne pourront être admis pour le compte des fournisseurs, quand même ils seraient entre leurs mains; il donnera des ordres en conséquence au commissaire ordonnateur qui sera auprès de lui.

Le général Kléber mettra en activité le pont volant de Cologne, aussitôt qu'il sera arrivé à la hauteur de cette ville; il en fera autant du pont volant de Bonn, lorsqu'il aura passé la Sieg, afin de faciliter ses communications. Il est prévenu qu'il pourra disposer de la réserve d'infanterie, composée d'une demi-brigade et de 6 pièces de position, sous les ordres du général Bonnard, si cela est nécessaire pour faciliter son passage de la Sieg. Deux bataillons de cette demi-brigade sont à Cologne, et un à Bonn; ces troupes seront chargées d'escorter ses convois par détachement, lorsqu'il se sera porté sur la Lahn.

Le général Kléber maintiendra la plus exacte discipline parmi ses troupes; il accordera sûreté et protection à tous les habitants qui lui fourniront des secours, et qui payeront exactement leurs contributions; mais si, comme dans la campagne dernière, ceux de quelques villes ou villages prenaient les armes, pour s'opposer à la marche des troupes françaises ou à leur retraite, ils seront regardés comme ennemis

de la république, traités comme tels, et les villes ou villages brûlés. Le général Kléber fera les proclamations qu'il croira nécessaires pour prévenir ces malheurs.

Il est prévenu que le général en chef sera dans le Hundsruck, avec le reste de l'armée, pour s'opposer aux tentatives de la majeure partie de l'armée autrichienne, qui est réunie sur la Nahe, et qu'aussitôt que, par son mouvement, il aura rappelé sur la rive droite du Rhin une partie des forces de l'ennemi, le général en chef l'attaquera vigoureusement sur la rive gauche, afin de le rejeter sur Mayence.

Le général Kléber donnera souvent de ses nouvelles au général en chef, il lui fera connaître tous ses mouvements.

Le général en chef sera, le 26, à Coblentz; le 27, à Castelonne, et le 28 à Kirberg, où il restera tant que l'armée conservera sa position.

Signé, JOURDAN.

N° IV.

ORDRE.

A Ober-Hadamar, le 16 juin 1796, à 8 heures du soir.

Le général Kléber donnera les ordres nécessaires afin que les divisions Lefebvre, Collaud et Bonnaud, se mettent en marche ce soir, à 11 heures précises, pour venir prendre position à Friedlingen, suivant la route de Limbourg à Altenkirchen. Le corps détaché de la division Collaud et celui de la division Lefebvre sous les ordres du général Soult, se réuniront à Hachembourg.

Le général Kléber fera faire l'arrière-garde par les troupes de Collaud, attendu que celles du général Lefebvre sont fatiguées.

Le général Kléber se mettra en marche demain au soir 17, à onze heures, et viendra prendre position à Altenkirchen; il se fera joindre par le corps détaché à Hachembourg. Il continuera sa marche, le 18, pour se diriger sur la Sieg. Il réglera la marche de ses journées sur la vivacité de l'ennemi à le poursuivre, et sur la force du corps qui le suivra. S'il s'apercevait que l'ennemi affaiblit ses forces devant lui, pour les porter vers Mayence, le général Kléber cesserait sa retraite et prendrait même l'offensive. Si, au contraire, il est suivi par des forces supérieures, il se retirera successivement jusque dans le camp retranché de Düsseldorf.

Le général Kléber est prévenu que les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, se mettront en marche ce soir, à 11 heures, pour venir prendre position à Montebauer, et se retireront après-demain sur Neuwied.

Le général Kléber est également prévenu que le général en chef sera demain à Montebauer, et après-demain, à Coblentz. Le général Kléber lui adressera ses rapports dans cette ville.

Le général Bonnaud, est prévenu qu'il doit prendre les ordres du général Kléber.

Signé, JOURDAN.

N° V.

Le général Kléber, au général en chef Jourdan.

Au camp d'Ukerath, le 19 juin 1796.

Il est 8 heures du matin, et je suis fortement attaqué sur mon front; si tu occupes encore les plaines de Neuwied et que je n'aie pas à craindre d'être tourné par Dierdorf, je doute qu'ils osent tenter un coup de vive force. Je saurai, ce soir, si tu t'es retiré ou non, et dans ce dernier cas, je serai forcé de me retirer cette nuit derrière la Sieg, où je tiendrai encore tant que je pourrai et jusqu'à ce que je sois menacé sur nos flancs. Je ne puis t'en dire davantage, l'avant-garde en est aux mains.

Signé, KLÉBER.

N° VI.

Le général Kléber, au général en chef Jourdan.

Sur le champ de bataille, en avant d'Ukerath, le 19 juin.

Je te préviens, mon cher camarade, que l'ennemi est venu à 2 heures du matin, nous attaquer dans la position que j'occupais, avec une vivacité qui ne m'a pas permis de lui refuser la bataille. J'ai donc promptement pris toutes les mesures pour le devancer, et me procurer l'avantage de l'offensive. Tandis que

l'artillerie se canonnait de part et d'autre, j'ai vite disposé trois colonnes; j'ai donné le commandement de celle de gauche, au général Leval, celui de la droite au général Bastoul, je me suis réservé de conduire celle du centre. Le général Richepanse secondé de l'adjudant général Ney, était à la tête de la cavalerie; j'avais chargé le général Collaud de ma réserve, de manière à protéger efficacement ma retraite. Mon attaque a été brusque, l'ennemi en désordre, m'a abandonné les hauteurs où il voulait s'établir et une pièce de 7, qu'il avait renversée. Bientôt des troupes fraîches se sont avancées, leur cavalerie s'est alors ralliée, et se portant sur notre droite et notre gauche, j'ai cru prudent de ne point m'avancer davantage, j'ai ordonné la retraite; l'ennemi se portait sur moi avec des troupes que les rapports les plus modérés font monter à 40,000 hommes; les bataillons de grenadiers hongrois, toute l'élite de leur infanterie et la colonne qui avait débouché sur Wetzlar, renforçaient l'armée du prince de Wurtemberg : sa cavalerie était innombrable (1). Les troupes sous mes ordres ont fait des prodiges de valeur; elles ont imposé par leur contenance fière, puisqu'on me laisse tranquille dans la position que j'occupais, et où il m'a paru sage de revenir. Je ne puis te dissimuler que j'ai perdu du monde et beaucoup; je te donnerai de plus grands détails au premier instant de repos. Tu sens déjà la nécessité d'un renfort considérable, pour tenir à Düsseldorf : la cavalerie que je t'ai renvoyée ne peut me servir dans un pays trop coupé pour les manœuvres qu'elle est habituée de faire : si tu veux m'en donner, que ce soit de la légère; mais tache de me faire filer une division. Les forces que j'ai en tête consistent, d'après les déserteurs, en plus de 40 bataillons, et une cavalerie de toutes couleurs, mais innombrable. J'espère que tu en auras moins en face de toi, et que tu pourras acquiescer à ma demande. Je n'ai jamais été plus content des troupes; leur intrépidité, leur sang-froid et leur audace, n'ont jamais été plus grands.

Conformément à ton instruction, je me retire dans les lignes : ma retraite se fera dans le meilleur ordre; j'attends le renfort que je demande. Je te le répète, j'ai perdu beaucoup de monde quoique j'aie conservé ma position; la perte de l'ennemi est, en proportion de son nombre, également très-forte : aussi paraît-il disposé à se tenir tranquille. A la nuit close, je chemine, et sous peu je serai à Düsseldorf, d'où je t'écrirai. *Signé*, KLÉBER.

P. S. Quoique j'aie fait avancer notre artillerie légère à portée de pistolet de l'ennemi, je n'ai rien perdu; plusieurs pieces ont été démontées, mais ramenées au camp. La bataille a fini à 3 heures après midi.

(1) Kléber était dans l'erreur; il n'eut affaire qu'à l'avant-garde forte de 14,000 hommes, commandée par Kray. (*Note de l'Éditeur.*)

N° VII.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 20 juin 1796.

Le Directoire exécutif approuve, citoyen général, l'ordre que vous avez donné à la gauche de l'armée que vous commandez, de repasser la Sieg. Cette disposition a été commandée par la facilité que l'ennemi a eue de passer le Rhin à Mayence, et de porter avec vivacité des forces très-supérieures contre les divisions républicaines, qui agissent sur la rive droite de ce fleuve. Se retirer à propos pour revenir ensuite avec plus d'avantage, c'est faire une application habile des règles de l'art. L'ennemi n'osera pas sans doute regarder ce mouvement comme un succès pour lui, et loin de perdre le fruit des glorieux combats d'Ukerath et d'Altenkirchen, vous conserverez, citoyen général, l'offensive imposante qu'ils ont donnée à l'armée de Sambre-et-Meuse, dont le nom rappelle l'exemple de la bravoure et de toutes les vertus militaires, ainsi que le talent et le dévouement de ses chefs. *Signé*, CARNOT, président.

N° VIII.

Carnot, au général en chef Jourdan.

Paris, le 23 juin 1796.

J'ai partagé, vous n'en doutez pas, digne et brave général, la douleur qu'a dû vous faire

éprouver l'espèce d'échec qu'a essuyé l'aile gauche de votre armée; mais je suis loin de m'alarmer sur les suites de cet événement; un mouvement rétrograde n'a souvent eu pour résultat, que de porter à l'ennemi des coups plus sensibles, et tel est le parti que vous devez tirer et que vous tirerez, sans doute, de la position où vous êtes.

Vous vous souvenez, citoyen général, que l'hiver dernier, quand vous vîntes à Paris, nous convînmes que vous ouvririez la campagne par des opérations dont le but serait d'attirer sur vous, et le plus loin possible de son centre d'action, qui est Francfort, toutes les forces de l'ennemi. L'objet en cela était de faciliter au général Moreau le passage du haut Rhin; or le mouvement que vous venez de faire, quoique rétrograde, produit cet effet, surtout si l'ennemi se porte jusque devant Düsseldorf, ce qui, selon moi, serait une chose très-heureuse pour nous, et une très-grande faute de sa part. Sans doute Düsseldorf ne vous sera pas enlevé de vive force, l'habileté et le courage du général Kléber nous en répondent: viendra-t-il donc en faire le siége régulier? Je le voudrais bien; il périrait de fatigues et de misère, dans ce malheureux pays où il aurait engagé son armée, et nous laisserait la faculté d'agir librement sur le haut Rhin, où nous porterions les plus grandes forces. Il n'attaquera pas non plus par Mayence ni par Ehreinbreitstein, car il ne pourrait le faire qu'en dégarnissant de nouveau le bas Rhin, depuis Düsseldorf jusqu'à la Lahn, et en faisant à son tour un mouvement rétrograde, dont, sans doute, vous sauriez profiter. Croire qu'il passera le Rhin en votre présence, partout ailleurs, c'est une supposition qui ne saurait se faire, car quand il porterait toutes les forces de ses deux armées, personnel et matériel, certes avec une armée de 80,000 hommes, accoutumés à la victoire et un pareil fossé devant vous, vous ne le laisserez pas faire.

Je vois donc, moi, dans ce qui se passe, le commencement d'une campagne glorieuse et décisive, en faveur des armées républicaines. Pendant que vous tenez l'ennemi en échec, et que, fier d'une apparence de succès, il va de plus en plus s'engager, Moreau passera le Rhin et gagnera ses derrières; l'ennemi pressé, quittera précipitamment la Sieg et la Lahn, pour faire tête à Moreau. C'est ce mouvement rétrograde qu'il faut habilement saisir; il faut déboucher brusquement du camp retranché de Düsseldorf, et le poursuivre sans lui donner l'instant de respirer, sans s'amuser à chercher des positions: je vous promets, pour résultat, la victoire la plus signalée qui ait encore eu lieu depuis le commencement de la guerre.

Il faut convenir que la position de la Lahn est détestable et presque impossible à conserver, parce que l'ennemi a toujours la faculté de se porter sur votre gauche; aussi n'est-ce pas ce que vous devez jamais tenter; ce que vous devez faire, c'est d'attirer l'ennemi à une grande et décisive bataille dans son propre pays, sur la rive droite du Rhin, et l'endroit le plus propre pour vous, est précisément le lieu où il est actuellement, c'est-à-dire, entre Düsseldorf et la Sieg ou la Lahn; il ne peut manquer d'y être exterminé, s'il est bien pris sur le temps, et pressé sur ses derrières par le général Moreau.

Voilà, citoyen général, quelles sont les vues sur lesquelles nous sommes tombés d'accord l'hiver dernier, et ce n'est pas lorsqu'elles commencent à s'accomplir qu'il faut perdre l'espoir; Moreau doit être passé, ou il passera bientôt, il en a l'ordre positif. Attirez donc l'ennemi de plus en plus vers vous, et préparez-vous à tomber sur lui avec toutes vos forces, au moment de sa retraite.

Gardez-vous, mon cher général, de prendre une attitude défensive, le courage de vos troupes s'affaiblirait, et l'audace de l'ennemi deviendrait extrême. Il faut, je vous le répète, livrer une grande bataille, la livrer sur la rive droite du Rhin; la livrer le plus près possible de Düsseldorf; la livrer au moment où l'ennemi commencera à tourner pour faire face à Moreau; la livrer enfin avec toutes vos forces, avec votre impétuosité ordinaire, et poursuivre sans relâche, jusqu'à ce que l'ennemi soit entièrement dispersé.

L'ennemi ne manquera pas de porter, sur votre gauche, un corps de troupes pour vous tourner et vous arrêter dans votre course: il faut avoir une division exprès pour faire face à ce corps détaché, et qui, soit par sa force, soit par une position inexpugnable, le dispersera ou le contiendra.

J'espère, mon cher et digne général, avoir

dans peu de jours à vous féliciter sur une victoire digne du vainqueur de Fleurus, de l'armée de Sambre-et-Meuse, et de la cause que nous défendons. *Signé*, CARNOT.

N° IX.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 20 juin 1796.

Le Directoire a reçu, citoyen général, votre lettre du 17 juin. La retraite que vous avez ordonnée de la Lahn sur la Sieg, pourra n'être pas désavantageuse à nos armes. Si en attirant une partie des ennemis contre vous, elle dégage momentanément l'armée de Rhin-et-Moselle et met le général en chef Moreau en situation de passer le Rhin à Strasbourg, comme il se propose de le faire. (Dans le cas où cette opération, qu'il espérait pouvoir exécuter le 18 juin, n'aurait pas eu lieu au moment où nous vous écrivons.) Mais la retraite de l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, aurait des suites désastreuses, si le moral du soldat pouvait en être ébranlé, et si l'ennemi parvenait, surtout, à nous faire abandonner toute la rive droite du Rhin. Il est une vérité dont il importe de se bien pénétrer, et que l'expérience de la dernière campagne a suffisamment démontrée, c'est qu'il faut éviter soigneusement de prendre des positions exactement parallèles à la Sieg, à la Lahn ou au Mein, et de trop se rapprocher du Rhin, sur la rive droite, parce qu'en agissant de la sorte, on donne à l'ennemi l'extrême facilité de déborder notre gauche, et de s'y présenter assez en force, pour nous obliger à abandonner nos positions.

Une autre considération s'offre à nous et mérite également toute notre attention, c'est que l'audace et la plus extrême rapidité dans nos opérations militaires, peuvent seules nous assurer des succès en Allemagne. C'est à elles que nous devons nos conquêtes et nos victoires en Italie. Un jour de repos accordé à l'ennemi battu, le met à même de ressaisir l'offensive que la force le rend impatient de reprendre, et ce n'est que par des coups successifs et frappés sans relâche, qu'on peut se flatter de l'anéantir, et d'aller dicter les conditions de la paix, au milieu de l'Allemagne étonnée.

Il faut pareillement que les deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, agissent simultanément; il faut que leur accord interdise à l'ennemi de porter toutes ses forces, tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre, comme il l'a fait pendant la dernière campagne.

Le Directoire a senti tout ce que sa position, comme point central des opérations militaires, lui donnait d'avantages, pour déterminer cette action simultanée des deux armées républicaines sur le Rhin, et il vous transmet aujourd'hui le résultat des mesures qu'il a adoptées, et dont il confie l'exécution à vous et au général en chef Moreau.

La gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse reprendra l'offensive, au reçu de la présente. Si les mouvements de l'ennemi l'ont forcée à se reporter sur la Wipper, ce que le Directoire ne pense pas, elle se rapprochera immédiatement de la Sieg; elle appuiera sa droite à cette rivière, elle éloignera le plus possible du Rhin, sans l'exposer à être compromise et prendra une position à peu près parallèle au cours de l'Acher, qui empêchera l'ennemi de pouvoir la tourner, en se présentant en force sur son flanc gauche.

Elle s'arrêtera le moins possible sur la Sieg, et s'avancera avec rapidité vers la Lahn, en occupant des positions à peu près parallèles à celle qui vient d'être indiquée. Arrivée près de cette rivière, elle appuiera sa droite à Weilbourg, ou, ce qui paraît préférable, à Wetzlar, et étendra sa gauche jusqu'à Marbourg et au delà. Au moment où elle exécutera ce mouvement, elle sera jointe par les troupes françaises qui occupent la rive gauche du Rhin, depuis l'embouchure de la Sieg dans ce fleuve jusqu'à Coblentz, et par les troupes que vous jugerez convenable, citoyen général, de faire passer sur la rive droite, pour la renforcer. Des forces suffisantes contiendront la garnison d'Ehrenbreitstein, et un petit corps d'observation sera placé sur la rive droite de la Lahn, depuis Wetzlar jusqu'à son embouchure, pour en défendre le passage à l'ennemi.

La portion de l'armée de Sambre-et-Meuse agissant sur la rive droite du Rhin, quittera le plus tôt possible, sa position de Wetzlar à

Marbourg ; elle attaquera l'ennemi avec impétuosité, et se portera sur la Kintzig, en appuyant sa droite à Hanau. Le petit corps d'observation qu'elle avait sur la Lahn, après avoir reçu quelques renforts de la rive gauche, s'emparera de Francfort et d'Offenbach, pendant que la portion de l'armée de Sambre-et-Meuse, restée sur la rive gauche du Rhin, après avoir occupé Kreutznach et Bingen, se portera sur la Seltz, assez en force pour contenir la garnison de Mayence et jeter, sur les hauteurs de Hechtsheim, des troupes suffisantes pour observer cette place, sur la rive gauche du Rhin.

L'armée de Sambre-et-Meuse s'élancera ensuite dans la Franconie, suivant les ordres ultérieurs qui lui seront transmis par le Directoire.

L'armée de Rhin-et-Moselle passera le Rhin à Strasbourg : elle laissera un corps d'observation sur la Pfrimm, pour contenir la garnison de Mayence, et des forces en avant de Manheim, pour s'opposer aux entreprises que pourraient former les ennemis qui occupent cette place. Elle s'avancera avec rapidité sur le haut Necker, après avoir détaché des corps suffisants pour occuper les gorges de la forêt Noire.

Telles sont les instructions formelles que le Directoire croit devoir vous donner, ainsi qu'au général en chef Moreau. C'est de leur exécution précise que dépend le sort de la campagne actuelle.

L'intention du Directoire est que les armées françaises n'entreprennent aucun siége ; il veut qu'elles cherchent avec soin l'ennemi sur la rive droite du Rhin, et qu'elles l'y combattent avec cette impétuosité et cette audace qui caractérisent les guerriers républicains, et qui est le gage certain de la victoire.

Le plan que nous avons adopté est vaste, et demande d'être exécuté avec vigueur ; il ne peut être confié à des soldats plus dignes d'entreprendre une tâche aussi glorieuse, et à des chefs qui méritent davantage l'estime nationale. Celle du Directoire vous est acquise depuis longtemps, citoyen général, des événements malheureux ne pourraient vous la faire perdre ; elle repose, ainsi que sa confiance, sur votre probité, sur votre patriotisme et sur vos talents militaires. Certain de l'appui du Directoire et du suffrage de tous les amis de la liberté, il ne vous reste plus qu'à agir avec audace et célérité, et à cueillir les lauriers précurseurs d'une paix honorable et solide, qui dépend entièrement de nos succès en Allemagne.

Le Directoire vient d'apprendre que l'armée de Rhin-et-Moselle a remporté un avantage marquant, le 14 juin, en avant de Manheim. Il est également informé que les Autrichiens ont détaché 25,000 hommes de leurs armées sur le Rhin, pour aller renforcer le général Beaulieu, en Italie.

Signé, CARNOT, président.

N° X.

Sorbier, chef de brigade d'artillerie, au général Kléber.

A Friedberg, le 11 juillet 1796.

Je crois devoir vous prévenir, mon général, que l'artillerie du corps d'armée à vos ordres, serait difficilement en état de rendre le service que vous avez droit d'attendre d'elle, si demain il se donnait une grande bataille. La division du général Collaud est passablement approvisionnée, parce que, dans cette division, on a eu le plus grand soin de faire successivement les remplacements de munitions ; mais l'avant-garde, aux ordres du général Lefebvre, est loin d'avoir ce qu'il lui faut, les caissons vides n'ayant pas été envoyés sur les derrières au fur et à mesure ; dans le courant de la nuit dernière, seulement, il en est parti douze ou quinze et même davantage, pour aller se compléter, et je regarde comme impossible qu'ils soient de retour à l'heure où il se livrerait un combat.

Vous sentirez d'ailleurs parfaitement que d'après les différents combats que vous venez successivement de livrer, les parcs qui doivent fournir des munitions à la ligne, ont eux-mêmes besoin de quelques instants pour se ravitailler.

Vous n'ignorez pas que plusieurs pièces ont été démontées, soit par le feu de l'ennemi, soit par la vétusté des voitures ; les rechanges de

première ligne sont épuisés, il faut donc nécessairement les tirer de plus loin.

La journée de demain m'est absolument essentielle; faites, je vous prie, mon général, tout ce qui dépendra de vous pour me l'accorder; je crois pouvoir assurer que la force de votre artillerie en sera considérablement augmentée.

Signé, SORBIER.

Pour copie conforme: *signé*, KLÉBER.

N° XI.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 20 juillet 1796.

Le Directoire a reçu, citoyen général, votre dépêche de Bonamæs, en date du 14 juillet; il a vu avec une vive satisfaction, qu'il ne doit cesser d'applaudir à la conduite de l'armée que vous commandez. Il vous prie de la féliciter de sa part, sur sa valeur et son courage. Il se fera un devoir de donner incessamment aux membres de cette armée, dont vous avez pu dans le premier moment lui faire particulièrement connaître les actions, les récompenses auxquelles ils ont des droits, et dès que vous aurez complété le tableau de ceux qui se sont signalés depuis que cette armée a repris l'offensive, il s'empressera de même à leur donner des preuves de sa satisfaction et des gages de la reconnaissance nationale.

Le Directoire avait calculé, citoyen général, sur la reddition de la ville de Francfort; mais il n'avait pas imaginé que la prise de cette ville retarderait aussi longtemps la marche de vos troupes, et surtout que les circonstances vous forceraient à accorder à l'armée autrichienne une suspension d'armes de 48 heures. S'il avait pu prévoir cette nécessité où vous vous êtes trouvé, il vous aurait envoyé une autorisation formelle pour conclure cette suspension d'armes; vous aurait prescrit de laisser devant Francfort, un corps de troupes assez considérable pour contenir l'armée ennemie et de faire porter la majeure partie de la vôtre, sur Aschaffenbourg et Schweinfurt, afin de couper aux Autrichiens, la seule communication qui leur reste avec le lieu de leur retraite; mais comme il ne pouvait prévoir que les circonstances maîtriseraient ou retarderaient vos opérations à ce point, il ne peut aujourd'hui que vous engager à réparer, par une très-grande activité, le temps que ces événements imprévus vous ont forcé de perdre.

Le Directoire bien convaincu, citoyen général, que déjà vous avez exécuté en partie le plan qu'il vous avait tracé, pour parvenir à couper la communication de l'ennemi avec la ville de Nuremberg, va s'arrêter un moment à Francfort. Son intention est : 1° que vous imposiez à cette ville une contribution de 10 millions ou environ, en numéraire métallique. Il prévoit bien que les Autrichiens n'ont demandé la suspension d'armes que pour pressurer cette cité, cependant il ne peut porter ses demandes à un taux inférieur.

Francfort a toujours été riche, il s'est encore enrichi par la guerre; il n'a cessé de fournir des secours à nos ennemis, il doit donc faire quelques efforts pour nous. Le Directoire vous laisse toutefois le maître d'augmenter ou de réduire cette somme.

2° Francfort a dans son sein des approvisionnements immenses en cuirs, en draps, en subsistances et autres objets nécessaires aux armées. Nous imaginons bien que vous munirez, aux dépens de cette ville, les troupes françaises de tous les objets dont elles manquent et dont elles peuvent avoir besoin par la suite.

3° Tout ce dont vous n'aurez pas besoin pour le moment, vous le ferez transporter de suite sur la rive gauche du Rhin, nous le trouverons en temps et lieu.

4° Pour assurer le payement des contributions dont le Directoire vient de vous parler, et pour mettre les malveillants que la ville de Francfort renferme dans son sein, dans l'impossibilité de concevoir de nouveau le projet de nous trahir, vous exigerez, et ferez passer en France, un très-grand nombre d'otages. Le Directoire n'en fixe pas le nombre, vous ne pouvez trop les multiplier et les choisir avec trop de soin, parmi les familles les plus riches et les plus dévouées à la maison d'Autriche.

5° Le Directoire, toujours jaloux de rassembler sur le territoire de la république française les chefs-d'œuvre des arts, vous invite à adresser au ministre de l'Intérieur, les tableaux les plus célèbres et tous les objets qui peuvent

figurer avec éclat dans notre Muséum des arts, ou dans celui de l'histoire naturelle; parmi les premiers, le Directoire se borne à vous citer le tableau des Douze Apôtres, de Piazzetta.

6° Le Directoire veut que vous fassiez transporter à Paris, tout ce qui sera resté à Francfort de bijoux servant au couronnement des Empereurs, l'original de la Bulle d'Or, et le registre où sont consignés les noms des bourgeois de Francfort.

7° Vous ferez exactement désarmer la ville de Francfort et tous ses habitants : vous emploierez pour y parvenir, les moyens les plus prompts, et, s'il le faut, les plus vigoureux. Vous ferez transporter en France, la poudre, les canons et les fusils qui vous seront inutiles.

8° Vous confierez au général Marceau le commandement des troupes destinées à garder cette place, ainsi qu'au blocus de Mayence, Ehrenbreitstein et Kœnigstein, et si la division actuellement aux ordres de ce général ne pouvait suffire à cette nouvelle destination, et à celle que vous lui aviez précédemment donnée, vous pourrez la grossir autant que vous le croirez nécessaire. Il faut qu'il puisse imposer aux garnisons et aux habitants, et offrir à l'armée un point d'appui immuable. Francfurt doit être en quelque sorte, comme notre point central.

9° Vous ne mettrez point de garnison dans Francfort; il ne doit y avoir de troupes que celles que vous y enverrez journellement et successivement, pour garder ses portes et en interdire l'entrée à tous les individus de l'armée qui ne sont point porteurs d'un ordre formel de votre part. Les troupes qui fourniront les gardes des postes, seront extraites du camp que vous établirez dans le voisinage de Francfort, et dont la force doit être suffisante pour contenir cette ville.

Aucun employé des administrations militaires ne pourra y entrer, si ce n'est le commissaire ordonnateur en chef et six ou huit individus qu'il vous désignera. Vous donnerez des ordres aux juifs de la ville, pour qu'ils aient à se conduire de la manière la plus circonspecte, sous peine de punition grave : l'entrée du camp leur sera interdite.

Nous nous attendons, citoyen général, à trouver dans Francfort des particuliers maîtres apparents de beaucoup d'effets et denrées appartenant aux ennemis. Ils élèveront la prétention que ces effets, etc., leur appartiennent, qu'ils les ont achetés des Autrichiens : vous ne vous laisserez pas éblouir, citoyen général, par les objections que ces hommes pourraient présenter; vous ferez confisquer, au profit de la république, tout ce qui appartenait aux ennemis de la France, et vous donnerez aux prétendus possesseurs des objets désignés ci-dessus, des reçus à l'aide desquels ils pourront faire des réclamations auprès du gouvernement autrichien, s'ils en ont le droit.

Vous mettrez à contribution tous les pays occupés par l'armée que vous commandez. Vous y lèverez de l'argent, des chevaux, et tous les objets nécessaires aux défenseurs de la patrie et aux différents services militaires. Tout ce qui excédera les besoins du moment sera transporté sur la rive gauche du Rhin, et, s'il se peut, dans l'intérieur de la république. Vous surveillerez, citoyen général, autant que possible, l'emploi de tous les objets que vous fourniront les pays conquis.

Le Directoire exécutif veut encore que tous les établissements militaires, tels que manufactures d'armes, etc., qui se trouveront dans les pays que l'armée de Sambre-et-Meuse va parcourir, soient détruits avant qu'elle les quitte.

10° Le Directoire vous recommande très-expressément de prendre les plus grandes précautions, afin que le produit des contributions, en numéraire et en denrées, tourne au profit du trésor public et des troupes; ce n'est que par la sévérité la plus grande, que vous ferez cesser les dilapidations qui ajoutent aux charges imposées aux peuples vaincus, sans accroître le trésor national; nous vous aurons une reconnaissance particulière pour tous les succès de ce genre que vous remporterez. Le citoyen Joubert, dont le zèle nous est connu, vous secondera, nous en sommes certains, dans cette partie importante des devoirs d'un général républicain.

11° La discipline la plus exacte doit être observée; ce n'est que par elle que nous pouvons conserver notre gloire et assurer nos conquêtes.

Ce que nous avons dit dans le temps, relativement à la conduite que devraient tenir les guerriers républicains, dans le cas où ils tra-

verseraient le comté de la Marck s'applique entièrement aux possessions du roi de Prusse et du landgrave de Hesse-Cassel, et principalement aux margraviats d'Anspach et de Bareuth.

Il reste au Directoire à vous entretenir, citoyen général, des opérations militaires dont il vous a confié l'exécution. Il s'en réfère, en général, aux dernières lettres qu'il vous a écrites; mais il croit devoir vous prescrire en ce moment, de ne rien épargner pour vous emparer le plus tôt possible de la ligne de communication d'Aschaffenbourg, jusques et compris Nuremberg; l'ennemi ne tentera sûrement point de se maintenir dans l'entre Mein et Necker, si vous pouvez arriver avant lui à Nuremberg; ce sera un avantage marqué, et, dès ce moment son sort sera, pour ainsi dire, entre vos mains : s'il s'obstine à rester dans le Darmstadt, ce que le Directoire ne pense pas, bornez-vous à envoyer contre lui un corps d'observation capable de le contenir, et, avec le reste de votre armée, vous irez vous poster de manière à couper ses communications avec Nuremberg; si, au contraire, les Autrichiens se retirent vers Nuremberg, ordonnez à une partie de l'armée de Sambre-et-Meuse de les poursuivre dans cette direction avec acharnement, pendant que les divisions de votre gauche quitteront les bords de la Kintzig, se dirigeront vers la Saale, s'empareront de Schweinfurt en passant, et prendront une position avantageuse sur le haut Mein, dans les environs de Bauhnach et Lichtenfels : ainsi elles auront tourné entièrement les Autrichiens qui se seraient portés derrière la Rednitz: il resterait à l'armée de Sambre-et-Meuse de les rejeter ensuite en Bohême. Par cette marche, il deviendrait impossible à l'ennemi de jamais pouvoir s'élever sur votre flanc gauche, ou sur vos derrières, et si même il parvenait à y envoyer quelques corps, ils ne pourraient jamais être assez nombreux pour vous alarmer; et il suffirait, pendant que vous continuerez à poursuivre le gros des Autrichiens, de détacher contre les corps dont il vient d'être parlé, une ou plusieurs divisions qui rendraient tous leurs efforts inutiles.

Le Directoire approuve, citoyen général, les dispositions que vous proposez de faire, pour observer Mayence, il ne sera pas inutile de faire jeter quelques bombes dans cette place, pour en incendier les magasins.

Nous attendrons avec impatience, citoyen général l'annonce des mouvements que vous avez faits pour atteindre et défaire les ennemis; car d'après nos calculs, l'ennemi ne peut guère opposer, soit à vous, soit au général Moreau, plus de 50,000 hommes.

Nous supposons qu'il avait, au commencement de la campagne, 100,000 hommes; il a laissé à Philisbourg ou Manheim, 9,000 hommes; à Mayence, Kœnigstein, Ehrenbreitstein, 15,000; prisonniers, morts, blessés ou désertés, 15,000; il perd, du contingent saxon, 10,000 hommes.

Ce n'est pas, général, sur le petit nombre d'ennemis que nous avons fondé nos espérances, c'est sur la valeur des républicains que vous commandez, et sur les talents de leur chef. L'armée de Sambre-et-Meuse n'a jamais compté ses adversaires, et toujours elle triomphera d'eux, malgré leur bravoure et leur nombre.

Signé, CARNOT.

N° XII.

Notes laissées au général Kléber, par le général en chef Jourdan, quittant momentanément le commandement de l'armée, pour cause de maladie.

A Schweinfurt, le 1er août 1796.

Le général en chef étant tombé malade, il remet le commandement de l'armée au général Kléber. Ce général est prévenu que la division Lefebvre est campée à Lauringen, celle du général Collaud à Schweinfurt, ayant une avant-garde sur la route de Hasfurt; celle de Grenier, en deuxième ligne de la précédente, ayant, sur la rive gauche du Mein, une avant-garde composée de 3 bataillons, 6 escadrons, et une demi-compagnie d'artillerie légère. La division du général Championnet est campée en arrière de Wipfeln, celle du général Bernadotte, entre Dettelbach et Kitzingen. Le général Marceau est chargé du commandement des troupes qui sont autour du fort d'Ehrenbreitstein, de celles qui cernent Mayence, et de celles qui sont à Francfort. Les noms des quartiers généraux seront remis au général Kléber, par l'adjudant général Ducheyron; cet adjudant général

lui communiquera pareillement la correspondance du gouvernement avec le général en chef, celle qui donne des renseignements sur l'ennemi, enfin tous les papiers qu'il désirera connaître : il pourra même faire prendre copie des plus intéressants.

Le général Kléber est prévenu que l'intention du général en chef était de faire venir demain, en arrière de Hœlsbach, la division du général Collaud, qui se serait liée avec celle du général Lefebvre, et l'aurait soutenue en cas de besoin. Les troupes du général Grenier, qui sont aujourd'hui en seconde ligne, seraient passées en première à la place de celles du premier. La division Championnet aurait reçu ordre de faire un mouvement sur sa gauche, pour se rapprocher de Schweinfurt; celle de Bernadotte, par un mouvement sur sa gauche, se serait pareillement rapprochée de Wipfeln, après avoir fait lever le pont de Dettelbach, et laissé un corps à Kitzingen, pour observer les troupes légères que l'ennemi a du côté de Bibert. Ces dispositions faites, le général en chef se proposait d'attaquer l'ennemi qui, d'après tous les rapports, se trouve campé en arrière de Harfort, ayant un corps de réserve à Bamberg; et ses troupes légères répandues, suivant l'usage, sur tous les points: les divisions Lefebvre et Collaud auraient reçu ordre de se diriger sur Kœnigsberg et Harfurt, en cherchant à tourner l'ennemi par sa droite; le général Lefebvre se serait fortement éclairé sur sa gauche; les divisions Grenier et Championnet auraient passé le Mein à Schweinfurt; Bernadotte et la division de cavalerie, qui est à Geltersheim, auraient passé le Mein à Wipfeln. Ce corps d'armée aurait marché sur deux lignes; la première aurait été composée des divisions Bernadotte et Championnet, la seconde, de la division Grenier et de la cavalerie: ce corps se serait dirigé sur Bamberg, ayant à sa gauche le Mein, et, à sa droite, le ruisseau qui passe à Gerolshofen, et va se jeter dans le Mein à Volkach, et la Reiche-Eberach qui va se jeter dans la Rednitz, au-dessus de Bamberg: l'armée aurait manœuvré suivant les circonstances, et pris les positions qu'elles auraient exigées. Le but du général en chef aurait été de porter sur le haut Mein les divisions Lefebvre et Collaud, et sur la Rednitz, le reste de l'armée. Le général Kléber verra, par la correspondance qui lui sera communiquée, que ce mouvement était conforme aux intentions du Directoire exécutif. Le général en chef, en quittant l'armée, ne croit pas devoir donner des ordres précis au général Kléber qui le remplace; c'est à lui, qui correspondra désormais directement avec le gouvernement, à déterminer ses opérations ultérieures.

L'adjudant général Ducheyron lui donnera connaissance de tous les détails et de tous les objets dont il ne serait pas fait mention dans ces notes.

Signé, Jourdan.

N° XIII.

Le général en chef Jourdan, au Directoire exécutif.

A Centbechhosn, le 8 août 1796.

J'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai repris aujourd'hui le commandement de l'armée. Je suis arrivé fort à propos pour relever le général Kléber qui, se trouvant incommodé, est obligé de se retirer sur les derrières pour rétablir sa santé. Ce général vous a rendu compte des opérations de l'armée pendant son commandement; je me bornerai donc à vous prévenir, citoyens directeurs, que le fort de Forheim s'est rendu aujourd'hui; vous trouverez, ci-joint, copie de la capitulation qui a été accordée à la garnison. On a trouvé dans ce fort 61 bouches à feu en bronze, environ 600 fusils, 300 quintaux de poudre, et 21 caisses de sellerie et cuirs neufs, provenant des magasins autrichiens.

J'ai trouvé l'armée campée l'aile droite sur l'Aisch, et la gauche sur la Wiesent. Demain, elle se portera en avant; l'aile droite viendra camper sur l'Aurach, et l'aile gauche sur la Schwalbach; elle sera disposée pour marcher sur Nuremberg par les deux rives de la Rednitz.

L'armée qui est devant nous se retirant en entier sur Nuremberg, le général Kléber n'a pas cru devoir laisser des troupes en observation du côté de Bamberg. Comme je partage son opinion, et que cette armée, d'après les renseignements les plus certains, est pour le moins aussi forte que celle que je commande, je marcherai sur Nuremberg avec toutes mes forces;

mais lorsque notre jonction avec l'armée de Rhin-et-Moselle sera faite, ou lorsque la retraite de l'ennemi derrière le Danube sera bien décidée, je ferai rétrograder un détachement pour observer la Bohême. Vous aurez vu, citoyens directeurs, par les rapports du général Kléber, que l'ennemi ne recule que lorsqu'il y est forcé à coups de canon, et vous approuverez, sans doute, le parti que nous avons pris de le poursuivre avec toute l'armée.

J'ai reçu hier une lettre du général Moreau, qui était encore à Allen. Il me fait espérer qu'il va s'avancer et je le désire, car encore deux marches par l'armée, et sa position ne serait rien moins qu'assurée, si celle de Rhin-et-Moselle n'était pas à la hauteur de Donauwert (1).

Signé, Jourdan.

N° XIV.

ORDRE.

A Lauf, le 15 août 1796.

Le général Bernadotte partira demain matin, à 3 heures précises, et ira prendre position en avant d'Altorf, sur la Schwalzach, à cheval sur la route de Neumarkt, dont il s'emparera, s'il n'y trouve pas des forces ennemies trop supérieures.

Le général Championnet partira demain matin, à 4 heures avec sa division, ira passer la Pegnitz à Odensoos, longera cette rivière, passant par Heufenfeld, et remontant ensuite le ruisseau qui prend sa source près de Zaudod, il ira camper dans la plaine qui a été reconnue aujourd'hui par le général Klein, et qui, d'après son rapport, se trouve près de Halsach. Le général Championnet fera couvrir sa marche par des troupes légères, qui se porteront sur la rive droite du ruisseau dont il est parlé plus haut; il placera son avant-garde à une ou deux lieues en avant de son front, dans la position la plus avantageuse, en observant que cette avant-garde doit menacer Amberg et Pfaffenhofen; il poussera des reconnaissances, le plus près possible de ce dernier endroit; il prendra des renseignements tant sur la nature du pays, et sur les chemins qui conduisent de sa position vers Neumarkt, Pfaffenhofen et Amberg, que sur la position de l'ennemi, et les adressera sur-le-champ au général en chef.

Le général Grenier partira demain matin avec sa division, aussitôt que celle de Championnet aura défilé; il marchera à la suite de cette dernière, en observant de laisser entre les deux un intervalle d'une demi-lieue, ira passer la Pegnitz à Odensoos, se dirigera sur Heufenfeld, de là sur Ellenbach, et prendra position sur le ruisseau qui surgit aux environs de Zaudod, et se jette dans la Pegnitz au-dessus de Hersbruck, appuyant sa gauche à la Pegnitz, et ayant Happurg sur son front. Le général Grenier poussera une avant-garde sur Forrenbach, et prendra des renseignements sur les chemins qui, de sa position, mènent à Amberg, sans suivre la grande route de Sulzbach : les généraux Grenier et Championnet lieront leurs positions par des postes.

Le général Collaud se portera demain matin à 5 heures, sur Hersbruck, en passant par Reicherschwand, et s'établira en arrière d'Ober-Wihberg, parallèlement à la Pegnitz. Le général Collaud, pour couvrir sa marche, portera son avant-garde, à 3 heures du matin, sur Hartmanshof; le commandant de cette avant-garde poussera des reconnaissances le plus près possible de Sulzbach, et prendra des renseignements sur la nature du terrain, des chemins, et sur la position de l'ennemi.

Le général Lefebvre, partira demain à 4 heures du matin, se dirigera sur Siglizberg, en laissant Rottemberg à sa droite, et prendra position sur la Pegnitz; sa droite, dans la direction d'Alfatter, appuyée, autant que possible, à la gauche de la division Collaud, et sa gauche, dans la direction de Siglizberg. Il poussera son avant-garde sur la rive gauche de la Pegnitz le plus avant possible, et dans la direction de Sulzbach; jettera quelques flanqueurs sur Velden, et se procurera des renseignements sur les chemins qui aboutissent de sa position à Sulzbach, sans suivre la grande route. Il pren-

(1) Cette lettre prouve d'une manière incontestable que Jourdan était disposé à faire sa jonction avec l'armée de Rhin-et-Moselle, si Wartensleben s'était retiré sur le Danube; mais le général ennemi ayant pris la direction d'Amberg, Jourdan dut le suivre, et le Directoire approuva cette détermination. (*Voy.* Pièce justificative, n° 22.)

(*Note de l'éditeur.*)

dra pareillement des renseignements sur la position de l'ennemi, et poussera des reconnaissances le plus près possible de Sulzbach.

Le général Bonnaud partira demain matin, à 6 heures, avec la cavalerie, se dirigera sur Lanf, où il prendra la grande route qui conduit à Hersbruck, et viendra cantonner dans les villages qui se trouvent sur la rive droite de la Pegnitz, entre Reicherschwand et Altsesttenbach.

Le général en chef établira son quartier général à Hersbruck, où les généraux de division lui adresseront leurs rapports le plus tôt possible.

Le général Debelle donnera ordre au grand parc de se rendre à Nuremberg.

Le général Ernouf donnera ordre au grand quartier général de s'y rendre également.

Le chef d'état-major et le commissaire-ordonnateur en chef, s'entendront pour établir les communications de l'armée avec Francfort, par Nuremberg et Wurzbourg; ils désigneront les lieux où les détachements et soldats, voyageant isolément, devront loger sur cette route. Il sera établi, dans ces lieux de passage, des agents français pour faire fournir les subsistances aux soldats isolés et détachements; cette mesure est expressément de rigueur sur le territoire prussien.

Le commissaire ordonnateur en chef donnera pareillement des ordres pour qu'il soit établi sur cette route, des échelons d'évacuation pour les malades, jusqu'à Kitzingen, où on pourra les embarquer sur le Mein.

Le général d'artillerie Debelle, donnera les ordres nécessaires pour que les munitions et transports d'artillerie suivent la route qui vient d'être indiquée.

Lorsque le général Ernouf et le commissaire ordonnateur en chef auront déterminé les lieux de logement, ils en rendront compte au général en chef, qui les fera connaître aux généraux de l'armée, et le commissaire ordonnateur en chef, aux commissaires des guerres, pour que chacun puisse donner les ordres de marche en conséquence.

Le général Collaud laissera, au fort de Rottemberg, une garnison de 50 hommes.

Les généraux de division sont prévenus qu'il existe à Forheim, à Rottemberg et à Nuremberg, des fusils, des gibernes, des porte-mousquetons et des pistolets, ainsi que des cartouches d'infanterie; ils pourront y envoyer prendre les objets de ce genre qui leur sont nécessaires.

On les prévient aussi, que le général Ernouf, chef de l'état-major-général, est au quartier général du général en chef, et què c'est là où leurs adjudants généraux devront lui adresser tout ce qui le concerne.

Signé, JOURDAN.

N° XV.

ORDRE.

A Hersbruck, le 16 août 1796.

Le général Lefebvre lèvera son camp demain matin, à 3 heures; il dirigera sa cavalerie et son infanterie, par le chemin le plus court, sur Holenstein, où il prendra position, à cheval sur celui qui conduit de Velden à Sulzbach. En même temps que le général Lefebvre fera ce mouvement, son avant-garde s'emparera de Neukirchen. Il jettera un corps de troupes légères sur Wilseck; il dirigera son artillerie, ses munitions et ses équipages sur Velden, et de là sur le camp qu'il occupera. Il prendra des renseignements sur les chemins par lesquels il pourrait se retirer, en cas d'événements malheureux, sur Græfenberg, et sur ceux par lesquels il pourra marcher après-demain sur Sulzbach, pour y attaquer l'ennemi.

Le général Collaud renforcera son avant-garde d'un bataillon; il chargera le commandant de cette avant-garde d'attaquer les avant-postes ennemis, demain matin à dix heures, et de les repousser, le plus près possible, de Sulzbach. Le restant de sa division sera réuni, à neuf heures, près de Hohenstadt, et disposé de manière à soutenir son avant-garde, et à prendre la position qui lui sera indiquée dans la journée.

Le général Grenier lèvera son camp demain matin à six heures, se dirigera sur Pachetsfeld, d'où il chassera l'ennemi, et prendra position, sa gauche à ce village, et sa droite, dans la direction et en avant de Sunzendorf; il poussera son avant-garde le plus près possible d'Amberg. Le général Grenier ne mènera avec lui ni équipages, ni pièces de position; il ne

sera suivi que de son artillerie légère, et du nombre de caissons absolument indispensable.

Le général Championnet lèvera son camp demain matin à six heures, et viendra prendre position en avant de Popperg, à cheval sur l'ancien chemin qui conduit d'Altorf à Amberg; il placera ses équipages et son parc de réserve à deux lieues en arrière de son camp, et les disposera de manière à ce qu'ils puissent se retirer sur Altorf en cas d'événement. Il poussera son avant-garde, si cela lui est possible, jusqu'à Ochsensolm: il chassera l'ennemi de Castel et de Pfaffenhofen, s'il y est encore.

Le général Bonnaud partira demain matin à trois heures précises, avec la cavalerie sous ses ordres, viendra passer la Pegnitz à Hersbruck, et se dirigera sur Happurg, d'où, remontant le ravin, il viendra à Waller, et se portera ensuite à Popperg, où le général Championnet doit prendre position. Le général Bonnaud s'entendra avec lui pour seconder et soutenir ses attaques, et bivouaquera en arrière de la droite de l'infanterie, aux environs de Lautterhofen. Le général Bonnaud est prévenu que le général en chef a fait aujourd'hui une reconnaissance avec le général Championnet, et qu'il a désigné la position que la cavalerie doit occuper; ce général a son quartier général à Schupf, village qui ne se trouve pas sur la carte, mais qui est près de Waller; le général Bonnaud fera porter à chaque cavalier une ration de fourrages et dirigera ses équipages sur Hoffenhausen, en passant la Pegnitz à Odensoos; en cas d'événements malheureux, il se retirera, à moins d'ordres contraires, sur Altorf, avec la division Championnet.

Le général Bernadotte ira demain prendre position en arrière de Neumarkt, à cheval sur la grande route de Nuremberg à Ratisbonne, poussera son avant-garde sur Teining, et ses flanqueurs sur Allesberg et Velburg.

Le général en chef sera à l'avant-garde de la division Collaud; il recommande qu'on lui fasse de fréquents rapports.

Les généraux de division lieront leurs postes et correspondront entre eux par des patrouilles.

Ils sont prévenus que le grand parc de l'armée est arrivé ce soir à Nuremberg, et qu'il existe, dans l'arsenal de cette place, de bonnes épées dont ils pourvoiront, sur leurs bons, les officiers d'infanterie. *Signé*, JOURDAN.

N° XVI.

Le général en chef Jourdan, au Directoire exécutif.

A Sulzbach, le 19 août 1796.

Citoyens directeurs,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, par ma lettre du 12 août, de la position qu'occupait l'armée.

L'ennemi, comme je vous le mandais, avait pris position à Amberg, ayant un corps d'environ 15,000 hommes à Sulzbach.

Le 14, je fis faire un mouvement général, l'aile gauche vint prendre position sur la Pegnitz, en avant de Hersbruck, et l'aile droite sur la rive gauche de cette rivière; un corps détaché sous les ordres du général Bernadotte se porta sur Altorf.

Le 15, le général Bernadotte fit marcher sur Neumarkt, une avant-garde commandée par l'adjudant général Mireur, qui s'en empara après quelques charges de cavalerie; on a pris quelques hommes et plusieurs chevaux.

Je m'occupai le 15 et le 16 à reconnaître le pays qui était entre les Autrichiens et nous, et les chemins par lesquels nous pouvions arriver à eux. Le 17, l'armée se mit en mouvement. Comme il y avait une forte marche à faire pour atteindre l'ennemi, et que je présumais que les difficultés que nous présenteraient les mauvais chemins, les défilés et les montagnes que nous devions franchir, ne nous laisseraient pas le temps nécessaire d'attaquer vigoureusement et profiter des fruits de la journée, j'avais formé le dessein de ne faire qu'une demi-marche et de pousser seulement des têtes de colonnes près de l'ennemi, afin de bien reconnaître ses forces et sa position, et l'attaquer sérieusement le lendemain; mais il n'a pas été possible d'exécuter ce projet; nos têtes de colonnes ayant été assaillies par des forces supérieures, je fus obligé de faire marcher toute l'armée pour les soutenir, et attaquer à mon tour.

La colonne de gauche, commandée par le général Lefebvre, reçut ordre de se porter sur le flanc droit de l'ennemi, en tournant la hauteur qui domine Sulzbach et sur laquelle se trouvait beaucoup de troupes et d'artillerie. Le général Lefebvre fit exécuter ce mouvement par son avant-garde, et s'empara de

cette hauteur, après un combat des plus opiniâtres.

La colonne du centre, commandée par le général Collaud, reçut l'ordre d'attaquer de front la position en avant de Sulzbach. Il fit exécuter cette attaque par son avant-garde sous les ordres du général de brigade Ney, soutenue par 2 bataillons de la 9ᵉ demi-brigade, commandés par le général Bastoul.

La colonne de droite, commandée par le général Grenier, reçut ordre de se diriger sur Sée, afin d'attaquer la gauche de l'ennemi, et de s'emparer de la route qui conduit de Sulzbach à Amberg. Ces ordres furent exécutés avec la plus grande intelligence, et l'ennemi fut repoussé avec la plus grande impétuosité; mais le gros des colonnes n'ayant pu arriver qu'à la nuit, nous n'avons pas obtenu tous les succès que nous pouvions espérer.

Les généraux Championnet et Bonnaud qui avaient ordre de se porter sur Popperg et Heinfeld, et de pousser une avant-garde le plus près possible d'Amberg, pour contenir les troupes qui y étaient, rencontrèrent l'ennemi sur les hauteurs de ces deux villages, où il était venu prendre position durant la nuit. Le général Championnet l'attaqua, et ayant été soutenu par la cavalerie aux ordres du général Bonnaud, parvint à le repousser jusqu'à Augsberg, après un combat de douze heures; le général Bonnaud entra dans Castel et contint un corps campé derrière cette ville.

Les troupes ont combattu avec une intrépidité sans exemple; la 20ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, la 61ᵉ de ligne et 2 bataillons de la 78ᵉ, se sont particulièrement distingués, en repoussant par leur feu, les charges de cavalerie.

Les généraux de brigade Damas, Legrand, Klein et Ney, ont donné de nouvelles preuves de leur courage et de leurs talents. La perte des Autrichiens est considérable; on peut l'évaluer à 1,200 tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs officiers; nous avons fait aussi environ 200 prisonniers; la nôtre est d'environ 500 blessés et d'une centaine de morts; les généraux Ney et Bastoul, ainsi que le citoyen Barbé, aide de camp du dernier, ont eu leurs chevaux tués sous eux.

Cette journée eût été plus brillante, si les colonnes avaient pu arriver à temps.

L'ennemi a profité de la nuit pour opérer sa retraite sur Schwartzenfeld, en arrière de la Naab où il a pris position; il a été suivi par notre cavalerie, et l'armée a campé hier sur la Wils, ayant Amberg sur son front. Le général Bernadotte est entré à Neumarkt et a porté son avant-garde sur Teining. Ce détachement a pour objet de couvrir nos communications avec Nuremberg; de contenir une quantité de troupes légères, tant de l'armée du prince Charles que de celle du général Wartensleben, qui voltigent sur nos flancs, et de chercher à se lier avec l'aile gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Je marcherai aussitôt que la réparation de notre artillerie et l'arrivée des munitions me le permettront; si je chasse l'ennemi de sa position actuelle, je saurai définitivement s'il veut se retirer en Bohême ou sur Ratisbonne, et je continuerai à le poursuivre.

Signé, Jourdan.

Nº XVII.

Le Directoire exécutif, au général en chef Moreau.

Paris, le 30 juillet 1796.

Le Directoire a reçu, citoyen général, vos deux lettres du 17 juillet et celles que vous lui avez écrites de Stutgardt le 23; il vous félicite sur l'exécution ponctuelle et célère des instructions qu'il vous avait transmises par ses précédentes. Il vous recommande de féliciter, en son nom, la brave armée que vous avez conduite à la victoire, et dont les efforts glorieux lui donnent tant de droits à la reconnaissance nationale.

L'armée de Sambre-et-Meuse doit avoir dirigé sa marche vers la Franconie; elle suivra l'ennemi avec cette vivacité qui a assuré jusqu'ici les triomphes à jamais mémorables des armées républicaines. Le Directoire a recommandé au général en chef Jourdan, de s'avancer vers Nuremberg. Il apprendra sans doute bientôt son arrivée sur la Rednitz; il s'y préparera à rejeter une partie des Autrichiens vers la Bohême, dans l'hypothèse où ils agiraient encore avec deux corps d'armée séparés; et, dans le cas contraire, il passera cette rivière et pourra entrer en Bavière et marcher vers Ratisbonne, en couvrant

sa gauche par un corps d'observation, destiné à s'opposer aux forces que l'ennemi pourrait envoyer de la Bohême, contre l'armée de Sambre-et-Meuse, et même à s'avancer dans ce royaume pour y lever des contributions.

Vos dépêches du 23, annoncent, citoyen général, que l'Autrichien s'est retiré vers Donauwert. Informez-vous, avec soin, de la marche du général en chef Jourdan, et cherchez à prendre position sur le Lech, au moment où il arrivera sur la Rednitz, ou même avant. Vous y parviendrez facilement en renforçant les divisions de droite de l'armée de Rhin-et-Moselle, et s'il est nécessaire que vous teniez un corps sur la rive gauche du Danube, soit pour assurer vos communications avec l'armée de Sambre-et-Meuse, soit pour agir simultanément contre les deux armées autrichiennes réunies, nous pensons que vous pourrez placer une partie des troupes qui vous obéissent, soit sur la rive droite de la Wernitz, soit entre l'Alemuhl et le Danube, en jetant, s'il le faut, quelques corps sur la gauche de la Schwab-Rezat.

Selon toutes les probabilités, l'ennemi, craignant de se séparer trop de l'armée que commande le général Wurmser, dans le Tyrol, sachant d'ailleurs combien notre entrée en Bohême pourrait entraîner pour nous d'inconvénients, et le dangereux disséminement des troupes qu'elle occasionnerait, s'est vu forcé de se réunir sur le Danube, pour protéger en partie la Bavière, et couvrir entièrement l'Autriche. Si vous ne le poursuivez pas avec acharnement, il pourrait détacher de puissants renforts qui mettraient son armée du Tyrol dans le cas de reprendre l'offensive avec vigueur, et de dégager Mantoue, dont la prise peut seule assurer nos conquêtes en Italie.

Nous regarderons comme un immense avantage, celui que pourrait obtenir l'armée de Rhin-et-Moselle, en coupant toute communication directe entre l'archiduc Charles, ou le prince de Hohenlohe et le général Wurmser.

Les talents que vous avez déployés jusqu'ici, citoyen général, nous présagent encore des succès glorieux. Vous les assurerez par le choix des positions et des camps que vous prendrez, par le gain d'une bataille générale, qui achèvera la déroute totale de l'ennemi, s'il est nécessaire. Vous les assurerez, surtout, par cette union qui règne entre vous et le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, et sur laquelle le Directoire se plaît à fonder ses plus chères espérances.

Une paix honorable, voilà le but pour lequel nous combattons; le courage des armées républicaines, l'habileté de leurs chefs, les avantages importants que cette campagne nous a acquis, nous font croire que nos ennemis ne tarderont pas à la demander.

L'intention du Directoire est qu'il ne soit conclu aucun armistice, même provisoire, avec les Autrichiens, sans sa participation et sans son ordre formel, quelque avantageux qu'il puisse paraître pour les deux armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse. Un des grands inconvénients qu'un tel armistice entraînerait, serait celui de permettre à notre ennemi de renforcer l'armée de Wurmser, et de combattre avec avantage celle que commande le général Bonaparte; nous vous invitons fortement à poursuivre constamment l'Autrichien avec la plus grande vivacité, et avec cet acharnement qui peut seul assurer et sa déroute complète et la prise de ses magasins.

Signé, La Révellière Lépeaux, présid.

N° XVIII.

Extrait d'une dépêche du Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 31 juillet 1796.

..... Si vous parvenez sur la Rednitz, sans rencontrer l'Autrichien, ou si votre arrivée sur les bords de cette rivière le force à se replier soudainement sur le Danube, vous ne devez point hésiter, citoyen général, de marcher sur-le-champ sur Ratisbonne, et nous vous autorisons même à vous avancer jusqu'à Passau, dans le cas où les circonstances et la déroute de l'ennemi vous permettraient de le faire; mais dans cette hypothèse, comme dans celle que nous avons établie plus haut, l'intention du Directoire est qu'un corps d'observation suffisant, détaché de votre armée, surveille la Bohême, et y lance même quelques partis, pour y lever des contributions.

Nous présumons, au surplus, que l'ennemi

extrêmement faible et qui se trouve dans l'impuissance absolue de résister aux deux armées républicaines, aura réuni toutes ses forces, vers le Danube. Nous espérons que l'armée de Sambre-et-Meuse et celle de Rhin-et-Moselle agiront simultanément, pour le mettre dans une déroute totale. Elles sont toutefois assez fortes l'une et l'autre, pour l'attaquer séparément et lui livrer bataille, et comme rien n'est plus pernicieux à la guerre que la lenteur, nous pensons que celle des deux armées qui le rencontrera la première, ne doit point hésiter à l'attaquer et à profiter de sa défaite.

Signé, La Révellière Lépeaux, président.

N° XIX.

Extrait d'une dépêche du Directoire exécutif, au général Kléber, commandant par intérim *l'armée de Sambre-et-Meuse.*

De Paris, le 12 août 1796.

Nous avons reçu, citoyen général, votre lettre du 3 août; nous regardons la position de Kœnigshoffen, comme un point d'appui précieux, à la faveur duquel il est à désirer que vous ayez pu engager le corps d'armée ennemi qui vous est opposé, dans une affaire générale. Le succès n'en peut être douteux, car l'armée que vous commandez, outre l'influence de ses victoires, est supérieure en force. Tel est le but essentiel auquel vous devez tendre, ainsi que nous l'avons mandé au général en chef Jourdan; il ne suffit pas de gagner du terrain sur un ennemi qui se retire de position en position; il ne suffit pas même de l'entamer pour hâter son mouvement rétrograde, mais il faut profiter de l'occasion qu'il vous offre encore de le battre complétement pour le dissoudre, de manière à ce qu'il ne puisse se rallier qu'au loin: c'est à ce genre d'opération que nous devrons le succès définitif de la campagne. Il ne serait pas décisif, si nous laissions les Autrichiens se replier après des pertes légères, et si nous nous contentions de les menacer, au lieu de chercher à les détruire.

Nous sommes convaincus, citoyen général, que notre opinion à cet égard, vous paraîtra la seule qui convienne à notre position et à notre tactique, dont le secret est dans l'art de joindre l'ennemi pour le combattre, avec toute l'énergie républicaine. Nous savons, qu'au talent de manier une grande armée et de la diriger dans de vastes mouvements, vous réunissez particulièrement celui de l'offensive, ce qui ajoute à notre confiance sur l'exécution de nos vues.

Ainsi, nous vous prévenons, citoyen général, de marcher sans relâche contre le général Wartensleben, dont le dessein paraît être de vous éloigner de l'armée de Rhin-et-Moselle, et de protéger le mouvement du prince Charles. Ne perdez pas de temps pour faire passer le Mein à une partie de vos forces, en prenant de revers le flanc droit de l'ennemi, tandis que l'autre partie passera le Rednitz, et cherchera à le déborder par sa gauche. Si, comme il est à croire, il se décide à éviter une action sérieuse et à vous céder le passage, il se partagera vraisemblablement en deux corps, dont l'un ira couvrir Egra, et l'autre se retirera sur le flanc droit du prince Charles. Dans cette supposition, vous ferez poursuivre le premier de ces corps par une partie suffisante de vos forces, avec la même vivacité que vous mettrez à suivre la marche du second de ces corps, en vous dirigeant sur Ratisbonne, et menaçant ainsi le flanc droit de la principale armée ennemie, vous trouvant alors à portée d'agir simultanément, et de concert avec le général Moreau. Nous espérons que vous porterez les derniers coups à cette armée, sur laquelle se repose encore l'orgueil de la maison d'Autriche, et les vains projets de la coalition. Le général Moreau, qui presse avec vigueur la retraite du prince Charles sur Donauwert, en tâchant, toutefois, de l'attirer dans un engagement général, mettra encore plus de vivacité dans ses entreprises, lorsqu'il se verra couvert sur sa gauche, avec laquelle vous établirez une communication sûre et facile. Il pourra surtout exécuter avec plus d'avantage l'ordre que nous lui donnons d'occuper par sa droite, la ligne d'Inspruck à Ingolstadt, de couper toute communication entre les armées impériales d'Italie et d'Allemagne, et de seconder, par une diversion rapide et audacieuse, les nouveaux succès du général Bonaparte qui, après avoir été forcé d'abandonner un instant l'Adige et le Mincio, a repris sur l'ennemi une supériorité plus imposante.

La bataille do Castiglione leur a coûté 2,000 hommes tués, 6,600 prisonniers dont deux généraux; 30 bouches à feu, et assure aux armes de la république, la possession définitive de l'Italie. Faites retentir avec éclat cette nouvelle dans la brave armée de Sambre-et-Meuse, qui a si souvent donné elle-même l'exemple de la victoire.

Signé, LA RÉVELLIÈRE LÉPEAUX, président.

N° XX.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 12 août au soir. (1796.)

Le Directoire exécutif présume, citoyen général, d'après les dernières lettres du général Kléber, que vous aurez repris le commandement de l'armée, et il vous adresse la présente dépêche.

Nous vous rappellerons ici nos intentions. Votre premier objet doit être d'imposer de fortes contributions sur Wurzbourg, Bamberg et Nuremberg, sans avoir égard aux réclamations qui pourraient vous être faites par M. de Hohenlohe, à l'égard de cette dernière ville. Nous ne pouvons la considérer, sous quelque prétexte que ce soit, comme exempte d'impositions militaires, se trouvant enveloppée dans le pays conquis. Les magasins ennemis doivent être recherchés avec soin, et saisis au profit de la république.

Quant aux mouvements que nous avons à vous tracer, nous désirons d'abord que vous soyez convaincu de la supériorité que vous avez sur le général ennemi Wartensleben. Vous ferez des dispositions qui menacent à la fois la Saxe, la Bohême et l'Autriche, en affectant toutes les démonstrations capables d'exagérer vos forces aux yeux de l'ennemi. Mais vous vous dirigerez réellement sur Ratisbonne, en marchant avec la plus grande célérité, et chassant avec impétuosité devant vous tout ce qui voudrait s'opposer à votre passage. Vous tâcherez ainsi de tourner l'ennemi qui est sur le Lech, et semble vouloir résister à l'armée de Rhin-et-Moselle. Arrivé à Ratisbonne, vous jetterez, sur la droite du Danube, une forte division qui, par une attaque subite sur les derrières de l'armée ennemie, y mettra une confusion dont le général Moreau pourra profiter avec de grands avantages, pendant que sa droite ira couper les communications du prince Charles avec Wurmser.

Signé, LA RÉVELLIÈRE LÉPEAUX.

N° XXI.

Extrait d'une dépêche du Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 16 août 1796.

Vous avez vu, citoyen général, par la lettre que nous avons écrite au général Kléber pendant votre absence de l'armée, et par la dernière dépêche que nous vous avons adressée depuis que vous en avez repris le commandement, l'intention formelle et réfléchie où nous sommes, que l'armée de Sambre-et-Meuse ne se borne plus à livrer des combats partiels qui, quoique heureux, ne remplissent pas le but de la guerre, celui de dissoudre les forces de l'Autriche. Soyez convaincu, citoyen général, que vous n'y parviendrez qu'en engageant des affaires générales, dont l'issue peut seule être décisive, et dès lors, fort de cette persuasion et de la volonté du gouvernement, mettez tout en œuvre, employez toutes les ressources du talent, pour ouvrir un champ plus vaste à la bravoure républicaine. C'est en exécutant les mêmes ordres que nous vous donnons ici, que l'armée d'Italie, en se mesurant en bataille rangée avec l'armée impériale qui lui est opposée, l'a réduite à ne pouvoir plus tenir campagne devant elle, malgré la supériorité du nombre qu'elle avait, avantage qui est en votre faveur.

Il n'est pas à présumer que le général Wartensleben se retire avec toutes ses troupes dans la Bohême; il est bien plus vraisemblable qu'il ira joindre, avec une grande partie de ses forces, le prince Charles sur le Danube, ainsi que le général Kléber nous l'a déjà mandé. Dans l'une ou l'autre supposition, il n'y a pas un instant à perdre pour marcher à lui, le battre, et le forcer à rassembler au loin ses débris. Vous dirigeant alors avec rapidité sur Ratisbonne, vous opérerez, de concert avec le

général Moreau, les mêmes entreprises contre le prince Charles, qui ne pourra résister à vos efforts combinés.

Signé, La Révellière Lépeaux.

N° XXII.

Le général en chef Jourdan, au Directoire exécutif.

De Wurzbourg, le 5 août 1796.

Les rapports faits au général Ernouf, sur les forces de l'ennemi, étaient exagérés; on m'avait pareillement menacé de l'arrivée du prince Charles avec toute son armée; mais j'ai eu l'honneur de vous dire, dans mes précédentes, que je n'y croyais pas; ce qu'il y a de bien certain, citoyens directeurs, c'est que l'armée qui est devant celle de Sambre-et-Meuse, est de 38 à 40,000 hommes. Je ne prétends pas, par là, vous dire que l'armée de Rhin-et-Moselle a peu de monde devant elle; je suis persuadé au contraire, que le prince Charles a réuni près de lui ses principaux moyens; mais il n'en est pas moins vrai que nous avons devant nous des forces considérables, surtout en cavalerie.

Si, comme je le pense, le général Wartensleben n'a pas gardé la position de la Rednitz, j'observerai ses mouvements; si son armée prend en entier la direction de la Bohême, je ne vois guère la possibilité de me diriger sur Ratisbonne, car pour lors, l'ennemi revenant sur nos derrières, pourrait fortement nous inquiéter, surtout si, par une suite d'événements, il parvenait à faire sa jonction avec la forte garnison de Mayence. Dans le cas où Wartensleben chercherait à faire sa jonction avec l'archiduc, en remontant la Rednitz, je le suivrai, en laissant cependant toujours un détachement pour observer la Bohême: j'agirai donc, citoyens directeurs, d'après les circonstances et les mouvements de l'ennemi, et j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Signé, Jourdan.

Suite au N° XXII.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 29 août 1796.

Nous apprenons, citoyen général, les succès de l'armée que vous commandez, avec une satisfaction qui croît avec le prix des moments et l'espérance que nous avons d'avantages décisifs. Il est en effet bien important que l'ennemi ne se retire pas dans la Bohême, où vous devez tâcher de le rejeter, avant qu'il ait essuyé une défaite en bataille rangée. Si vous n'obteniez immédiatement cet avantage, les difficultés que présentent l'entrée de la Bohême, jointes à cette espèce de confiance apparente, ou plutôt au désespoir de ses pertes, qui a engagé l'ennemi à vous attaquer à Amberg, pourraient ralentir la vivacité de vos opérations, et balancer plus longtemps le sort décisif de la campagne. Vous sentirez cependant avec nous, citoyen général, que nous ne devons pas seulement avoir pour objet de nous maintenir au sein de l'empire germanique, mais qu'il faut frapper la maison d'Autriche de coups si violents, qu'elle ne puisse voir sa conservation que dans la paix, et qu'elle se décide sur-le-champ à la recevoir à des conditions équitables, dans lesquelles les intérêts, la gloire et la générosité de la république seront conciliés.

Vous ne pouviez sagement prendre un autre parti que celui que vous avez adopté, de marcher avec toutes vos forces contre Wartensleben, tant qu'il ne divisera pas les siennes, et il n'est pas à présumer qu'il s'affaiblisse par des détachements considérables, pendant que vous le presserez d'aussi près. S'il fait sa retraite sur le Danube, malgré vos tentatives pour l'en écarter, après l'avoir battu, vous dirigerez un corps imposant sur Ratisbonne, par un mouvement rapide et dérobé, afin d'empêcher sa jonction avec le prince Charles, pendant que vous ne cesserez de le harceler dans sa marche; mais s'il est précieux, dans cette supposition, d'isoler les deux armées ennemies, il ne l'est pas moins pour le général Moreau et pour vous, d'augmenter votre supériorité sur chacune d'elles, en opérant la jonction de vos deux ailes. Étant ainsi appuyé par sa gauche, le général Moreau pourra se prolonger plus facilement sur le Lech, pour hâter l'occupation de la Bavière par les armes de la république, et nous avons la confiance que vous unirez vos efforts pour reproduire en Allemagne les événements de l'Italie: car, nous vous le répétons, ce n'est pas assez, dans la

position où nous sommes, de faire plier l'ennemi; il faut le battre complétement et le disperser.

Signé, La Révellière Lépeaux.

N° XXIII.

Le général en chef Jourdan, au général de division Bernadotte.

A 2 heures du matin, le 21 août 1796.

Je reçois à l'instant votre rapport d'hier, je vous envoie copie de l'ordre. Nous nous sommes battus toute la journée, et nous nous battrons sûrement encore demain. N'avancez pas davantage sans de nouveaux avis. Observez bien les mouvements de l'ennemi, et si vous êtes obligé de vous retirer, faites votre retraite sur Nuremberg; mais en ordre et le plus lentement possible, afin de ne pas découvrir mon flanc droit, et tenez-moi au courant de vos opérations. Correspondez, par des patrouilles, avec Championnet, et tâchez de communiquer avec l'armée de Rhin-et-Moselle, afin de savoir où elle est.

Signé, Jourdan.

N° XXIV.

Le général en chef Moreau, au général en chef Jourdan.

A Dillingen, le 20 août 1796.

Nous avons passé le Danube, mon camarade; l'armée prend aujourd'hui position sur le Lech. Le prince Charles paraît se diriger vers Ingolstadt, ce qui me fait croire qu'il pourrait renforcer momentanément M. de Wartensleben pour vous attaquer, je ne lui en donnerai pas le temps. Je le suivrai sans relâche; nous n'avons pas passé le Danube à Donauwert faute de pontons; le pont de cette ville était brûlé; nous avons été forcés de revenir passer le fleuve sur les ponts d'Hoehstet, Dillingen et Lauringen. Le corps de Ferino me joint demain.

On nous a dit que vous étiez à Amberg, et que vous avez eu un succès sur Wartensleben: si vous apprenez que le prince Charles a renforcé Wartensleben, je pense qu'il ne faut pas vous compromettre; il vaut mieux perdre quelque terrain qu'une bataille; je vous assure que je ne donnerai aucun relâche au prince Charles, et il ne pourra pas beaucoup s'écarter de moi; mais mon retour vers Dillingen et Hochstet, et la marche pour rejoindre le Lech, lui en a donné trois ou quatre sur moi.

J'attends de vos nouvelles avec impatience.

Signé, Moreau.

N° XXV.

Le général en chef Jourdan, au général en chef Moreau.

Le 22 août 1796.

J'ai reçu cette nuit, mon camarade, votre lettre du 20 courant. J'étais déjà prévenu que le prince Charles avait passé le Danube à Ingolstadt, avec 20,000 hommes, et qu'il marchait pour m'attaquer. Le général Bernadotte qui commande un corps détaché sur ma droite, pour couvrir mes communications avec Nuremberg, et qui est à Teining, en avant de Neumarkt, s'attendait à être attaqué hier ou aujourd'hui. Je n'ai point reçu de ses nouvelles. J'ai pris position hier sur la rive droite de la Naab, en présence de l'ennemi qui est sur la rive gauche; je vais examiner ses mouvements, mais ne l'attaquerai pas avant de vous savoir plus rapproché de moi, et je m'estimerai fort heureux de ne l'être pas moi-même. Vous sentirez qu'il est pressant que vous marchiez en avant, car si le prince Charles a la facilité de battre Bernadotte, il pourra se porter ensuite sur nos derrières, s'emparer des défilés qui sont sur mes communications, et mettre l'armée dans un grand embarras; je ferai cependant tout ce qui dépendra de moi pour éviter ce malheur, mais hâtez-vous de m'envoyer du secours, car l'armée du général Wartensleben est seule au moins aussi forte que celle que je commande.

Signé, Jourdan.

N° XXVI.

Le général en chef Jourdan, au général de cavalerie Bonnaud.

Le 22 août, à 8 heures du soir.

Je reçois à l'instant, citoyen général, une

lettre du général Bernadotte, qui m'annonce qu'il a été attaqué ce matin. Comme il m'a écrit au moment de l'attaque et que je n'ai pas reçu d'autre rapport de lui, j'ignore l'issue de son engagement. A tout événement, vous partirez avec les troupes que vous commandez, au reçu de la présente, et vous dirigerez, par le chemin le plus court, sur Pielnhofen, où vous prendrez position; vous enverrez delà des patrouilles sur Velburg, Teining et Neumarkt, pour avoir des nouvelles du général Bernadotte, et si vous parvenez à faire votre jonction, vous vous entendrez avec lui, pour exécuter les dispositions contenues dans la lettre ci-jointe, qui lui est adressée. Dans le cas où rencontrant l'ennemi en force, vous ne pourriez atteindre le point qui vous est indiqué, vous vous porterez sur Pfaffenhofen où vous prendrez position; mais si cela éprouvait trop d'obstacles, vous vous dirigeriez sur Castel; enfin, dans tous les cas possibles, sur Amberg, en cherchant toujours à vous procurer des nouvelles du général Bernadotte qui, forcé de se retirer, prendra probablement la direction de Teining sur Neumarkt, et en cas d'événements malheureux, sur la grande route de Nuremberg. Donnez souvent de vos nouvelles, et tenez-vous pour averti que le général Championnet a ordre de faire occuper Eustorf, afin de rendre nos communications plus sûres.

Signé, Jourdan.

N° XXVII.

ORDRE.

Le 25 août 1796.

Le général Lefebvre se mettra en marche ce soir à 10 heures, et viendra prendre position en arrière de Hirchau, de manière à couvrir Sulzbach et Hambach; il laissera en arrière des troupes légères qui n'abandonneront Nabbourg, Pereimt et Vernberg qu'à la pointe du jour, et se retireront ensuite sur la division, après avoir reconnu les mouvements de l'ennemi; il placera sur son front une avant-garde, de manière à être prévenu de tout ce qui pourra déboucher de Nabbourg, Pereimt et Vernberg pour aller à sa rencontre, et à pouvoir se lier avec l'avant-garde du général Collaud qui restera sur les hauteurs en avant d'Amberg.

La division Collaud partira ce soir, à 10 heures, suivra la grande route, et viendra camper sur les hauteurs en arrière d'Amberg. Son arrière-garde, commandée par le général Ney, s'ébranlera à minuit et couvrira la marche de sa division et celle de Grenier. Le général Ney s'arrêtera à la tête du bois qui se trouve en arrière de Freyholz, pour leur donner le temps de filer; il continuera ensuite sa marche, et viendra prendre position sur les hauteurs, en avant d'Amberg, où il se liera, par des postes et des patrouilles, avec le général Lefebvre; la division Collaud laissera un bataillon dans Amberg pour défendre cette ville.

Le général Grenier se mettra en marche immédiatement après les troupes du général Collaud, et suivra la même direction; pour cacher son départ à l'ennemi, il laissera un régiment de dragons en arrière, qui se retirera lorsque l'arrière-garde, commandée par Ney, se mettra en mouvement, et sera provisoirement sous les ordres de ce général. Lorsque la division Grenier aura débouché du bois, elle laissera, en avant d'Amberg, son second régiment de dragons, pour soutenir la retraite de l'arrière-garde. Cet objet rempli, les deux régiments de dragons de cette division iront joindre le général Grenier, à moins d'ordres contraires (1).

La division Championnet partira ce soir, à 10 heures : les troupes qui en sont détachées du côté de Stieffendorf, se retireront par Eustorf, et de là, suivant le chemin qui conduit de Eustorf à Amberg, le long de la Wils, viendront passer cette rivière à Hasmuhl; le détachement qui est campé, en avant de Schwandorf, se retirera par la grande route d'Amberg sur Hasmuhl, où toute la division passera la Wils, pour venir prendre position sur la droite de cette rivière. Le général Championnet fera couvrir sa marche par des troupes légères qui ne partiront qu'à minuit. Aussitôt que son mouvement sera achevé, il portera son arrière-garde

(1) Ces dispositions ne furent pas exécutées littéralement. Colland étant arrivé près d'Amberg, s'arrêta sur les hauteurs en avant de cette ville, pour laisser filer la division Grenier. (*Note de l'éditeur.*)

sur la rive droite de la Wils et sur la route de Castel. La division de cavalerie et celle de Bernadotte recevront des ordres particuliers.

Les positions que devront occuper les généraux Collaud, Grenier et Championnet leur seront indiquées, d'une manière plus précise, lorsqu'ils arriveront sur le terrain, par les adjudants généraux qui ont été les reconnaître. Le général en chef se trouvera aux environs d'Amberg, jusqu'à ce que toute l'armée se soit établie.

Les généraux feront marcher les troupes dans le plus grand ordre et le plus grand silence, et veilleront à ce qu'il ne reste point de traînards. On aura soin d'allumer des feux comme à l'ordinaire.

Le général en chef prévient les généraux que ce mouvement rétrograde occasionné par l'arrivée d'une partie de l'armée du prince Charles, ne peut avoir des suites fâcheuses, puisqu'il y a tout lieu d'espérer que le général en chef Moreau, profitera de cette circonstance favorable pour attaquer l'ennemi, ce qui rappellera, sans doute, bientôt sur le Danube, la partie d'armée qui nous force à reculer un instant. C'est dans les moments difficiles où les chefs doivent redoubler de zèle, d'activité et de fermeté, afin de prouver à l'ennemi que l'armée ne se tient point pour battue, malgré qu'elle opère un mouvement rétrograde.

Les équipages se rendront en arrière de Sulzbach; le parc restera au même endroit.

Signé, JOURDAN.

N° XXVIII.

ORDRE.

Le 24 août 1796.

La division de cavalerie aux ordres du général Bonnaud, partira à minuit, pour se rendre en arrière de Velden, en suivant le chemin jalonné qui passe près de Neukirchen, Hollenstein et Achtet et cantonnera en arrière de Velden.

Le général Championnet partira immédiatement après la division de cavalerie, et suivra la même route, pour aller camper en arrière de Velden.

Le général Grenier partira immédiatement après la division Championnet et suivra la même route pour aller prendre position à sa droite.

Les lieux de campement seront plus particulièrement désignés aux généraux, à leur arrivée sur le terrain. Ils feront partir leurs parcs de réserve et leurs pièces de position, au reçu du présent ordre, pour se rendre en arrière de Velden, et ne garderont avec eux que l'artillerie légère.

Le général Collaud partira à minuit, et se dirigera sur Ilambach; il suivra la grande route de Beyreuth jusqu'auprès de Wilseck, où il la quittera pour marcher sur Velden, en passant par Boden, Wagscheid et Mitteldorf; passera la Pegnitz à Engenthal et ira camper à la gauche du général Grenier.

Le général Lefebvre partira immédiatement après la division Collaud, suivra la même route, et viendra camper à sa gauche. Ces deux généraux feront partir leurs pièces de position et leurs parcs de réserve, au reçu du présent ordre, et les dirigeront par la route qui vient de leur être indiquée.

Les feux seront allumés comme à l'ordinaire; on laissera des postes d'observation pour cacher le départ à l'ennemi, et les généraux Lefebvre et Grenier laisseront une arrière-garde qui ne partira qu'à 2 heures (1).

Le général Bollemont donnera ordre au grand parc de se rendre à Graffenberg.

Signé, JOURDAN.

N° XXIX.

ORDRE.

Le 28 août 1796.

Le général Bernadotte, dont la division doit être réunie aujourd'hui près de Seussling, suivant l'ordre particulier qu'il en a reçu, se mettra en mouvement demain matin à 2 heures, après avoir passé la Rednitz à Seussling, l'infanterie et l'artillerie sur le pont qu'on y construit, et la cavalerie au gué, il se portera rapidement sur Hochstet, dont il chassera l'en-

(1) Le général Kléber qui arriva ce jour-là, prit le commandement des divisions Collaud et Lefebvre.

(Note de l'Éditeur.)

nemi. Il repoussera tout ce qui se trouvera sur la rive gauche de l'Aisch et fera occuper sur cette rivière, les postes par où l'ennemi pourrait déboucher, pour l'inquiéter dans sa marche. Il éclairera ses flancs jusqu'au moment où les généraux Grenier et Championnet seront parvenus à sa hauteur. Il donnera l'ordre à l'adjudant général Mireur, qui a pris le commandement de toutes les troupes qui se trouvent à Bamberg, de partir demain matin à 2 heures et de se diriger sur Burg-Eberach, d'en chasser l'ennemi, et de le poursuivre rapidement sur le point où il se retirera.

La division de cavalerie se réunira demain matin, à 2 heures, près de Seussling, et passera la Rednitz, immédiatement après la division Bernadotte. Le général Bonnaud soutiendra de tout son pouvoir l'attaque de celle-ci, et agira de concert avec elle.

Les généraux Championnet et Grenier réuniront leurs divisions à 2 heures du matin, à l'exception des avant-postes, qui resteront jusqu'à ce qu'ils soient relevés par les divisions de gauche, aux ordres du général Kléber. Aussitôt que ses postes seront relevés, le général Championnet se mettra en marche sur Seussling, où il passera la Rednitz, se dirigera ensuite sur Centbechhofen, et de là sur Pomersfelden, au centre du corps d'armée qui marchera sur Hochstet et du détachement qui marchera sur Burg-Eberach, sous les ordres de l'adjudant général Mireur; il tâchera d'avoir des nouvelles de Burg-Eberach et de Hochstet, interceptera tout ce qui voudra se porter de l'un de ces points sur l'autre, et se rabattra sur Hochstet, aussitôt qu'il sera prévenu que l'adjudant général Mireur a chassé l'ennemi de Burg-Eberach. Le général Grenier suivra la marche de la division du général Championnet, mais après avoir passé la Rednitz, il se dirigera sur Hochstet par Hallendorf, afin de soutenir les divisions Bernadotte et Bonnaud. Il relèvera tous les postes d'observation que la première aura laissés sur l'Aisch, depuis Forheim jusqu'à Hochstet, et se tiendra en seconde ligne, pour soutenir les points les plus faibles.

Le général Kléber donnera ordre aux deux divisions qu'il commande de se mettre en mouvement, à minuit, pour venir prendre position, la droite à Forheim et la gauche à Ebermanstadt; il réunira ses principales forces aux environs de Forheim, attendu que le débouché d'Ebermanstadt est facile à garder; il fera partir, au reçu du présent ordre, un bataillon, pour venir tenir garnison à Forheim et y relever celui de la division Championnet qui y est; il fera pareillement relever de suite les avant-postes des divisions Grenier et Championnet, afin que ces deux généraux aient toutes leurs troupes réunies le plus tôt possible. Aussitôt que le gros des troupes du général Kléber sera rassemblé près de Forheim, il dirigera un corps sur la rive gauche de la Rednitz vers Villersdorf, afin d'attaquer en flanc les troupes qui sont sur l'Aisch; il jettera un détachement sur Hausen et fera attaquer tous les avant-postes ennemis sur la rive droite de la Rednitz. Enfin, il enverra un parti vers Hollfeld, pour observer ce qui pourrait venir sur Bamberg, par la route de Bayreuth.

Le général en chef marchera avec la division Bernadotte; les généraux sont invités à lui faire passer de fréquents rapports.

On attaquera avec impétuosité, et on chargera vigoureusement tout ce qu'on rencontrera; on évitera surtout de tirailler.

Si l'armée obtient le succès que le général en chef espère, il prescrira les mouvements ultérieurs et déterminera la position à prendre. En cas de revers, la retraite s'effectuera sur Bamberg, par les divisions de gauche, et sur Burg-Eberach par les divisions de droite.

Le grand parc reste à Altentorf, et c'est là qu'on enverra chercher les munitions nécessaires.

Signé, Jourdan.

N° XXX.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 8 septembre 1796.

Nous avions prévu, citoyen général, que les deux armées ennemies, en se rapprochant, par l'effet de notre marche progressive, dans l'intérieur de l'Allemagne, le prince Charles acquerrait la facilité de détacher des troupes de l'une à l'autre, avec assez de rapidité, pour suspendre momentanément l'offensive des deux armées républicaines; c'est ce qui nous avait

déterminé à vous prescrire de livrer bataille au général Wartensleben, avant sa jonction avec le prince Charles. Nous n'avons donc point été surpris d'apprendre que n'ayant pu empêcher un corps ennemi de se porter sur Neumarkt, d'où il menaçait vos derrières, vous ayez abandonné la Naab pour vous replier. Aujourd'hui que vous occupez la Rednitz, notre intention est que vous considériez cette position comme nécessaire, et que vous la mettiez à l'abri d'être compromise, malgré toutes les tentatives que pourra faire l'ennemi pour vous ramener sur le haut Mein. Établissez donc sur cette ligne une défensive vigoureuse, en profitant de tout ce que la nature du terrain et les forts qui s'y trouvent, nous présentent d'avantageux, sans cesser de communiquer avec l'armée de Rhin-et-Moselle, qui continuera d'envahir la Bavière, et tâchera de dissoudre les forces qui lui sont opposées, pendant que vous retiendrez devant vous celles que vous avez à combattre; mais la défense que nous vous prescrivons, ne vous interdit pas d'attaquer toutes les fois qu'une occasion favorable se présentera d'envoyer des partis, et de vous porter même tout entier au delà de la Rednitz, selon les mouvements de l'ennemi. Le général Moreau a profité de ceux qu'ils ont faits de votre côté, et vous profiterez de même de celui qu'ils feront probablement pour se porter en force dans la Bavière, lorsqu'ils verront que nous ne nous laissons pas imposer par leurs manœuvres, et que nous savons poursuivre notre plan avec prudence, activité et vigueur. Dans tous les cas, votre terme le plus rétrograde doit être le cours de la Rednitz; cette rivière nous devient en effet indispensable pour servir, au besoin, de front à nos quartiers d'hiver, et principalement aujourd'hui, pour lier votre ligne d'opération qui, d'Ehrenbreitstein, s'étend sur le Danube et jusqu'aux montagnes du Tyrol; tout le terrain compris en arrière de cette ligne, doit être regardé comme irrévocablement destiné à alimenter la guerre, et il est nécessaire d'observer avec soin qu'aucun parti ne s'y introduise, soit pour jeter des alarmes fâcheuses parmi les habitants, soit pour exciter les incursions des garnisons des places du Rhin.

Nous ne doutons pas que, tandis que vous occuperez le prince Charles et le général Wartensleben sur la Rednitz, et que vous accréditerez le bruit que l'armée du Nord envoie 25,000 hommes à votre appui, le général Moreau, dégagé d'une partie des forces qui couvraient la Bavière, ne se prolonge jusqu'à Ratisbonne, en laissant toutefois quelques corps sur son flanc gauche, pour conserver sa communication avec vous. La situation des Autrichiens deviendra alors plus critique, par la difficulté de leur approvisionnement. Le passage du Lech, par l'armée de Rhin-et-Moselle, doit les avoir vivement étonnés, et c'est ainsi qu'il faut frapper sur-le-champ de grands coups sur les points qu'ils dégarnissent, ce qui nécessite entre vous et le général Moreau, le concert le plus actif.

Vous voyez, citoyen général, que notre confiance dans la brave armée que vous commandez est inaltérable, et nous sommes persuadés que nous recevrons incessamment de vous les nouvelles les plus satisfaisantes.

Signé, La Révellière Lépeaux, président.

N° XXXI.

Le général Moreau, au général en chef Jourdan.

A Ausgbourg, le 25 août 1796.

J'ai reçu, mon camarade, votre lettre du 22; une marche rétrograde que j'aurais faite sur Ingolstadt, par la rive gauche du Danube, ne vous aurait pas dégagé comme celle que j'ai faite sur le Lech, d'autant plus que j'en avais l'ordre positif du Directoire.

J'ai forcé à gué le Lech, et je vous assure que cela était difficile, la preuve en est dans notre nombre de noyés, plus considérable que celui des tués et blessés. Dans le combat qu'il a fallu livrer au corps de Latour, qui gardait cette rivière et la position de Friedberg, il a été complétement battu et dispersé. Nous lui avons pris 18 pièces de canon au moins; on en trouve encore dans les bois, et environ 2,000 prisonniers.

J'attends de vos nouvelles avec impatience; je suis persuadé que vous aurez résisté à l'effort que l'ennemi voulait faire contre vous. Le prince Charles avait mené à Wartensleben 10 bataillons et 1 ou 2 régiments de cavalerie; le reste de son armée était campé à Ingolstadt, Rain, Friedberg, Landsberg, et près les mon-

tagnes du Tyrol. En forçant Latour qui était au centre, j'ai rompu la communication des corps de Condé, Frœhlich et Wolf; nos avant-postes sont à quatre ou cinq lieues de Munich; j'y marche pour empêcher qu'ils ne gardent l'Iser: le prince Charles va me revenir, et cela vous mettra à même de reprendre votre marche vers Ratisbonne. L'électeur de Bavière demande à traiter, ce sera encore 12,000 hommes de moins.

Ci-joint le bulletin du chef de l'état-major au général Ernouf. Le corps de Ferino marche droit à Munich, le reste de l'armée marche par la route de Ratisbonne, la gauche vers Neubourg, la droite à la route de Munich.

Signé, Moreau.

N° XXXII.

Le général en chef Moreau, au général en chef Jourdan.

A Pfaffenhofen, le 2 septembre 1796.

J'ai envoyé, mon cher camarade, un officier pour vous instruire de notre affaire de Friedberg, il n'est pas encore de retour. J'en ai envoyé un autre à Anspach, qui n'a pu vous joindre, mais qui m'a appris que vous vous étiez retiré à Bamberg; que le prince Charles commandait l'armée qui vous était opposée; que le général Wartensleben était rappelé, et qu'actuellement j'aurais affaire au général Latour.

Le passage du Lech et le succès que j'ai obtenu contre ce dernier, a forcé le prince Charles à renvoyer toute la cavalerie qu'il avait tirée de cette armée; il a gardé l'infanterie, mais il en a renvoyé du corps de Wartensleben: nous avons fait des prisonniers de 7 bataillons de cette armée.

Après le passage du Lech, le général Ferino s'est porté sur Munich; le reste de l'armée a pris position entre Pfaffenhofen et Neubourg, sur les deux routes de Ratisbonne. L'ennemi occupant Freising et Landshut, menaçait notre droite; un mouvement plus avancé eût également compromis notre gauche, l'ennemi ayant un débouché à Ingolstadt.

Je voulais forcer le passage l'Iser lorsque l'ennemi ayant réuni tous ses moyens, a attaqué l'aile gauche avec la plus grande vigueur, hier matin; l'affaire a été extrêmement vive, enfin il a été repoussé avec perte d'un obusier, et d'environ 300 prisonniers, dont la plupart de cavalerie. Le champ de bataille est couvert de ses morts et de chevaux; la nuit dernière il a disparu. Demain, je ferai essayer le passage de l'Iser à Munich et Freising, et si je puis entamer quelques-uns des corps qui défendent ce passage, je me porterai ou sur Ratisbonne ou sur Dekendorf, et alors toute cette armée sera forcée de s'en revenir, ou de se retirer en Bohême; mais je puis vous assurer que les renforts qui avaient marché contre vous, ou au moins leur équivalent, renvoyé de l'armée de Wartensleben, sont en très-grande partie de retour, ainsi vous êtes en mesure de reprendre l'offensive, ce qui est nécessaire, car sans cela, le prince Charles pourrait venir menacer mes derrières, ce qui ne m'embarrasserait que pour le transport de mes munitions, mais c'est beaucoup.

Tâchez de me donner le plus souvent possible de vos nouvelles, je ne négligerai aucune occasion de vous faire savoir où je suis.

Signé, Moreau.

N° XXXIII.

Le général en chef Moreau (1), au général en chef Jourdan.

A Pfaffenhofen, le 2 septembre 1796.

Je reçois à l'instant votre lettre du 24 août, mon camarade; je vous ai écrit deux lettres ce matin. Un officier que j'ai envoyé vers vous le 24, aussi d'août, n'est pas encore de retour. J'en avais envoyé un autre à Anspach, qui est

(1) Cette lettre et les deux précédentes, prouvent combien Moreau était mal informé sur les mouvements de l'ennemi. Des 28,000 hommes que l'archiduc avait amenés avec lui, il ne détacha de Neumarkt que 8 bataillons et 22 escadrons, sous les ordres de Nauendorf pour couvrir sa communication contre les entreprises de Moreau et renforcer le général Latour.

(Note de l'éditeur.)

de retour, il n'a pu vous joindre; il m'a mandé que vous étiez arrivé le 30 à Bamberg.

Le prince Charles a marché contre vous avec un renfort de son armée de 12 bataillons, dont 8 de grenadiers, tout au plus de 400 hommes chaque, les autres sont du régiment de Manfredini et Franzkinski, 5 régiments de cavalerie; le reste du corps qui a attaqué le général Bernadotte, était tiré d'un camp sous Ratisbonne, qui faisait partie du corps de Wartensleben.

A la nouvelle du passage du Lech, le prince Charles a renvoyé 3 régiments de cavalerie, et 10 bataillons, avec ordre de me *rattaquer* partout où je serais, ce qui a été exécuté hier, sur l'aile gauche. L'ennemi a été repoussé; sa perte est très-considérable en tués ou blessés. On lui a pris 100 chevaux, un obusier, et environ 300 hommes : il s'est retiré sur Neustadt.

Dès que j'aurai assuré mes flancs, en tâchant de me procurer une tête de pont sur l'Iser, et de chasser l'ennemi d'Ingolstadt, je me porterai sur Ratisbonne.

Avec les camps intermédiaires que le prince Charles a été obligé de laisser derrière lui, je pense que votre armée réunie, vous serez bientôt en état de reprendre l'offensive, et par conséquent toutes vos positions.

M. de Wartensleben est rappelé; le prince Charles a repris le commandement de son armée, et a remis celle-ci à Latour.

Les prisonniers de la 23e demi-brigade, ont passé ici, ils étaient environ 600, et une quarantaine de hussards du 4e régiment, cela me fait croire et désirer que votre perte a été moindre que vous ne le pensiez.

Je tâcherai de vous faire passer, par Anspach, de nos nouvelles; faites en sorte de m'en donner des vôtres par la même voie: il sera facile d'y trouver des gens qui passeront avec des passe-ports de marchands.

Signé, MOREAU.

N° XXXIV.

Le général Castelverd, au général en chef Jourdan.

A Vallendar, le 10 septembre 1796.

J'ai reçu, il y a une heure seulement, général, votre lettre du 21 de ce mois, adressée au général de division Poncet. Ce général est parti ce matin, et a été rejoindre sa division, qui a pris, hier et avant-hier, position entre Ober-Lahnstein et Dietz. J'ai remis, sur-le-champ, à l'officier d'artillerie porteur de votre lettre, une réquisition pour 36 voitures attelées de 4 chevaux, et il est parti de suite par la correspondance, pour se rendre à Andernach, au quartier général du général Ernouf.

Je reçois à l'instant un paquet du général en chef Beurnonville. Je vous envoie, par un chef de bataillon du génie, la lettre qui vous est adressée, qui se trouvait renfermée dans ce paquet; il doit vous communiquer en même temps, et en détail, les ordres qui me sont donnés. Comme depuis le départ de la lettre du général Beurnonville, les choses ont changé de face, je me crois forcé de vous rendre compte de ma position, et attendre vos ordres qui, par ce moyen, me parviendront sous peu. Le général en chef croit que le général Poncet est encore au siége d'Ehrenbreitstein, et vous savez sans doute que sa division a quitté le blocus, depuis le 8 du courant : je reste donc ici seul. Je n'ai pas cru devoir partir de suite, 1° par le défaut de fourrages et de subsistances, ce qui pourtant ne m'arrêtera pas une minute, si je reçois de vous l'ordre de me mettre en mouvement, parce que je ne sais qu'obéir, et je ne vous dis qu'en passant, que depuis que je suis ici, nos chevaux d'artillerie, etc., n'ont pas une botte de foin; et de plus, l'intention du général Beurnonville étant de réunir les troupes de l'armée du Nord, pour former une division agissante de votre armée, je ne pouvais emmener toutes mes troupes, sans laisser à la garnison du fort d'Ehrenbreitstein, la liberté de nous prendre par derrière, ou en laisser une partie devant ce fort, sans contrarier ses dispositions.

J'ai donc cru plus sage, général, dans la crainte d'arriver à Limbourg et d'y trouver, selon les rapports des fuyards, les divisions de Colland et de Bernadotte, vous demander vos ordres, vous faire connaître ma position et mes moyens; et, en faisant autant que possible tous mes préparatifs, vous prévenir que le retour du chef de bataillon du génie que je vous dépêche, me trouvera tel que je suis, entièrement à votre disposition.

Voici à peu près la force des troupes que je commande ici :

La 22e demi-brigade, forte de 2,000 hommes, officiers compris ;

La 42e *idem*,	1,500
La 66e *idem*,	1,800
6 compagnies d'infanterie légère,	600
2 escad. du 23e chasseurs à cheval,	250

Ce qui forme un total de 5,600 hommes d'infanterie et 250 hommes de cavalerie, auxquels on peut joindre l'artillerie des bataillons, et rien de plus.

Il a été laissé 2 compagnies à Cologne, une à Bonn et 2 à Düsseldorf. Croiriez-vous nécessaire de faire porter sur Düsseldorf les 3 compagnies qui sont à Cologne et à Bonn? cela réunirait 5 compagnies pour le premier coup de main.

Des 3 escadrons du 23e régiment de chasseurs, un est avec moi, et 2 ont été envoyés au général Marceau. Les 2 escadrons du 16e régiment de dragons, venant de la Belgique, ne sont pas encore arrivés.

Signé, Castelverd.

P. S. Un officier qui commande la place de Mulheim devant Cologue, me marque à l'instant, et sa lettre est d'hier 9, que des nouvelles adressées à un major palatin, lui annoncent l'arrivée des Autrichiens, qui se portent à grands pas vers Düsseldorf, et que l'on disait n'être qu'à 15 lieues de l'endroit où il m'écrit.

Je rends compte au général Beurnonville, du parti que j'ai pris d'attendre vos ordres, et aussitôt le retour de l'officier du génie, je lui ferai part des ordres que vous me donnerez, en les exécutant sur-le-champ.

Je fais porter à Montebauer 100 chasseurs, pour me lier de plus près avec le général Poncet.

N° XXXV.

Le général Lefebvre, au général en chef Jourdan.

Le 16 septembre 1796.

Je vous préviens, mon cher général, que l'ennemi s'est rendu maître de la ville de Giessen, aujourd'hui à 3 heures après midi, et qu'il a pris poste sur la rive gauche de la Lahn. D'après tous les rapports, il me paraît que c'est dans ces environs qu'il a envie de forcer le passage.

Sur la route de Francfort, il n'a encore fait aucune tentative. Il paraît que le corps qui doit agir sur Wetzlar n'a dû arriver qu'aujourd'hui à Butzbach, ce qui me porterait à croire que l'attaque pourrait être différée jusqu'au 13, Dans tous les cas, il sera reçu, demain tout comme après, si l'idée lui prend d'attaquer ; j'occupe toujours, sur ma gauche, le village de Dudenhofen. Le général Grenier a rassemblé sa division entre Utzbach et Kintzenbach, afin d'être plus à portée de marcher sur Giessen, si les ennemis avaient décidément résolu l'attaque de ce point avec des forces nombreuses. J'espère que ce mouvement entre parfaitement dans vos dispositions générales.

Signé, Lefebvre.

N° XXXVI.

Le général Lefebvre, au général en chef Jourdan.

A Wetzlar, le 12 septembre 1796.

Hier je vous ai prévenu, mon cher général, que Giessen était au pouvoir de l'ennemi. Aujourd'hui, je vous préviens que le général Grenier vient de me rendre compte que le corps du général Kray, vient d'y arriver au nombre de 15 bataillons et 4 régiments de cavalerie ; que l'avant-garde, arrivée hier, s'est portée sur Kirchberg, et a déjà envoyé des partis près de Hohensulms. J'ai pris, en conséquence, la résolution d'envoyer Grenier devant Giessen, et de le renforcer par 3 bataillons de la division Championnet et du régiment de cuirassiers ; si moi-même je ne suis pas attaqué en force, je ferai mon possible pour le seconder dans ses opérations.

Le général Championnet m'a rendu compte que l'ennemi était arrivé à Braunfels, aujourd'hui à 4 heures, mais qu'il n'y était pas en force.

Aujourd'hui, à 2 heures, l'ennemi s'est présenté sur la grande route de Butzbach, au nombre de 600 chevaux ; après quelques tiraillements, ils ont pris poste dans le bois de Ki-

rechlenbach. Demain, si nous sommes attaqués, nous ferons la plus vive résistance, et l'impossible pour conserver notre position; je ne crains que le manque de munitions de 8, car le général Grenier m'a dit n'en avoir que deux raissons par pièce, et qu'il n'y en avait plus au parc : en cas de retraite, je suivrai vos intentions.

Signé, Lefebvre.

N° XXXVII.

Le général Marceau, au général en chef Jourdan.

Le 16 septembre 1796.

Il est nuit, mon général, et c'est encore sur le champ de bataille que je vous écris. L'ennemi a forcé trois fois le débouché de Limbourg et trois fois il a été repoussé avec la plus grande valeur. Sa supériorité ne lui a servi de rien contre la bravoure de nos soldats. Nous sommes exténués de fatigue, et nous n'avons plus de munitions pour nos pièces de quatre. Je vous ai marqué que le pont de Dietz avait été forcé; je l'ai fait réattaquer, mais les troupes de ma droite n'ont pas donné aussi bien que celles que j'avais le bonheur de commander en personne. L'ennemi est toujours resté maître de la hauteur dont il s'était emparé en avant de Dietz; il a donc un débouché, mais très-petit. Si vous m'envoyez du secours, je tiendrai encore demain, sans quoi, mon général, je courrai le risque d'une belle déroute; voyez si cela peut vous accommoder. Mon cher général, 4 bataillons de plus, 6 à 8 escadrons et une compagnie d'artillerie légère, et je réponds de me battre encore demain.

Malgré mon amour pour mes devoirs, demeurez persuadé, mon cher général, que mon amitié pour vous, entre pour beaucoup dans la défense trop opiniâtre que j'ai faite aujourd'hui. Je vous le répète encore une fois, peu d'affaire a été aussi chaude que celle-ci; je ne connais pas au juste ma perte, mais celle de l'ennemi est innombrable : on peut faire un retranchement sur le pont, de leurs corps morts. Il me faut un mot de vous, avant demain, 5 heures du matin.

Signé, Marceau.

N° XXXVIII.

Le général Castelverd, au général Marceau.

Le 16 septembre 1796, à 10 heures du soir.

Je reçois à l'instant, général, votre lettre de ce jour, à 7 heures du soir, et au même moment, une, de la même heure, de l'adjudant général Becker. Il me prévient que la position de Dietz est forcée; que ses troupes occupent sur la hauteur, en arrière de Dietz, les routes qui conduisent à Montebauer et à Holtzappel; il est clair par là, que le débouché de Limbourg est forcé. Je n'hésite donc pas à ordonner, dès ce moment, la retraite; et, conformément à vos dernières instructions, je vais réunir à moi les troupes de la rive droite de la Lahn sur ma gauche, pour me porter à Montebauer, et je préviens de ce mouvement le général Prévost qui commande ma droite et le général Duvignau, commandant les troupes devant Ehrenbreitstein. Je donne ordre au premier de rassembler ses troupes à la position du Coq rouge, en gardant soigneusement les points que vous m'indiquez, et exécuterai du reste tout ce que vous me prescrivez.

Signé, Castelverd.

N° XXXIX.

Le général Marceau, au général en chef Jourdan.

Des hauteurs de Limbourg, le 17 septembre 1796, à 9 heures du matin.

La certitude où je suis que le prince Charles a fait filer de gros renforts sur le point de Limbourg et Dietz, pendant la nuit, la sotte retraite du général Castelverd, et enfin mon infériorité qui ne me permettrait pas de combattre encore une fois, comme je l'ai fait hier, sans courir le risque d'être entièrement détruit, me fait prendre le parti de me retirer sur Freylingen; j'en préviens le général Bernadotte, dont je renvoie les troupes. J'attendrai là, vos ordres et tiendrai, si j'y suis attaqué, avec le dernier acharnement. Je profite du brouillard pour gagner cette marche sur l'ennemi.

Signé, Marceau.

N° XL.

Le général Bernadotte, au général en chef Jourdan.

A Marrienberg, le 18 septembre 1796.

Hier, à mon arrivée à Limbourg, mon général, j'ai trouvé que le général Marceau, par la retraite précipitée de la droite, avait été obligé de se retirer sur Molsberg; ma présence déplut aux Autrichiens, leur colère fut dirigée quelques instants contre moi, et dans ces belles et vastes plaines d'Offheim, ils déployèrent une si grande quantité de cavalerie, que j'aurais été excusable, si je m'étais retiré de suite sur Nieder-Difenbach, sans engager d'affaire; mais les troupes que j'avais sur les bords de la Lahn, celles du général Simon et du général Klein risquaient beaucoup; il fallait donc se résoudre à accepter la partie et je ne balançai pas. La canonnade s'engagea; l'ennemi s'étant déployé, s'avança audacieusement; je tins jusqu'à midi et demi, époque où je crus que mon intérêt exigeait de me replier, et après avoir la certitude que les troupes de Derne et de Diekirchen s'étaient jointes à moi, et que celles du général Simon effectuaient leur retraite sur Altendorf et Mehrenberg; je partis donc, après avoir laissé mon arrière-garde commandée par Mireur sur les hauteurs de Nieder-Difenbach, et je fus prendre position à Mehrenberg, pour y attendre le reste de mes troupes. A peine y étais-je arrivé, que j'entendis une assez forte fusillade, et j'aperçus des troupes qui débouchaient par le chemin de Weilbourg à Valderenbach. Le général Klein, qui les commandait, m'apprit que le général Simon, que des guides avaient égaré dans sa retraite de Runckel, n'était pas loin. Bientôt ce général parut; l'ennemi dans les gorges, l'avait, pour ainsi dire, séparé de la division; à peine eut-il débouché, que l'ennemi qui avait suivi le général Klein voulut s'emparer du bois de Mehrenberg; comme cette position lui devenait avantageuse, puisqu'elle lui offrait deux débouchés, je dus ne pas balancer à la défendre. L'action s'engagea, l'affaire fut chaude, j'ai eu une trentaine de morts, beaucoup de blessés; l'ennemi ne put sortir hors du bois. Un de mes aides de camp y a eu son cheval blessé : cette journée aurait été brillante, si les efforts du général Marceau et les miens n'avaient pas été frappés de nullité, par l'abandon précipité de toute la basse Lahn; abandon qui a fait courir de grands risques au général Marceau, qui se sont ensuite rejetés sur moi.

Signé, BERNADOTTE.

N° XLI.

Extrait d'une dépêche du Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 9 septembre 1796.

..... Les instances avec lesquelles vous avez demandé au Directoire votre remplacement dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, ont pu seules le porter à obtempérer à cette demande. Il a pensé que les services que vous n'avez cessé de rendre encore à la république, exigeaient qu'il vous confiât un poste honorable et important. Il s'est déterminé à vous donner le commandement de l'armée du Nord, où vous continuerez jusqu'à ce que les circonstances permettent au Directoire de nouvelles dispositions, à assurer la tranquillité des pays en partie conquis par vos armes. Nous ordonnons aujourd'hui au général en chef Beurnonville, de se rendre sur-le-champ à votre quartier général pour prendre, jusqu'à nouvel ordre, le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Votre zèle et votre véritable patriotisme nous garantissent que vous vous empresserez de donner à ce général, tous les renseignements sur les hommes et sur les choses qui lui sont indispensables pour vous remplacer. Il vous remettra en échange des notes sur la situation des pays où vous allez commander.

Signé, CARNOT, président.

N° XLII.

Le Ministre de la guerre, au général en chef Jourdan.

Paris, le 9 septembre 1796.

Le Directoire exécutif, citoyen général, s'est déterminé à céder à vos vœux, et il consent

que vous quittiez momentanément le commandement d'une armée dont l'activité continuelle retarde le rétablissement de votre santé, épuisée par les fatigues de la campagne.

Mais le repos qui vous est dû ne saurait être une inaction absolue, et le gouvernement, qui ne veut pas que votre loisir soit perdu pour la république, vous nomme provisoirement au commandement de l'armée du Nord qui, plus sédentaire que celle que vous quittez, convient davantage à votre situation actuelle, et vous offre un délassement qui vous était nécessaire et qu'il eût été injuste de vous refuser.

Le général Beurnonville vous remplacera à l'armée de Sambre-et-Meuse.

J'espère, citoyen général, que vous aurez bientôt réparé vos forces, et que vous ne tarderez pas à revenir à une armée qui s'est illustrée sous vos ordres, dont votre expérience a préparé les succès, et dont vous avez su soutenir le courage, lors même qu'elle a été obligée de céder à un ennemi supérieur.

Signé, PETIET.

N° XLIII.

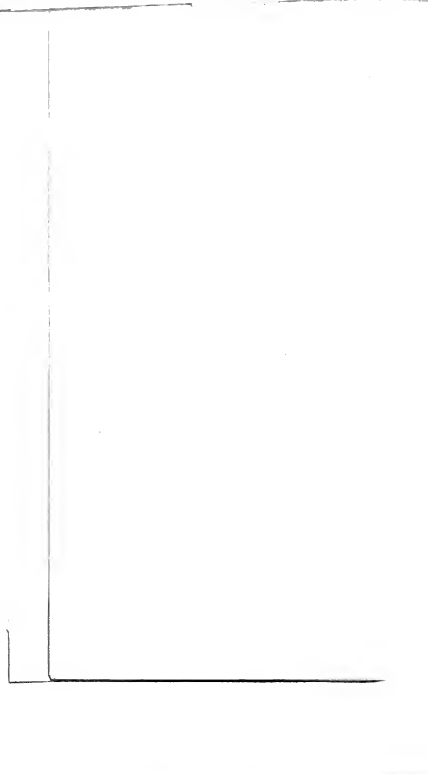
Le Ministre de la guerre, au général en chef Jourdan.

Paris, le 15 septembre 1796.

Je ne veux point laisser partir le citoyen Ducheyron, sans vous renouveler mes regrets de vous voir quitter l'armée de Sambre-et-Meuse, mais votre santé l'exigeait. Le gouvernement a pensé qu'il eût été injuste de ne pas acquiescer au vœu que vous lui avez témoigné de prendre quelques moments de repos : ce repos ne sera pas perdu pour la patrie, puisque de Hollande vous pourrez encore concourir aux succès de l'armée que vous quittez.

Signé, PETIET.

FIN.



que v
demen
retard
par le
Mai
être u
ment,
perdu
visoire
Nord
quittez
actuel l
était n
refuser
Le g
l'armée
J'esp
bientôt
tardere
illustré
rience
avez su

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

